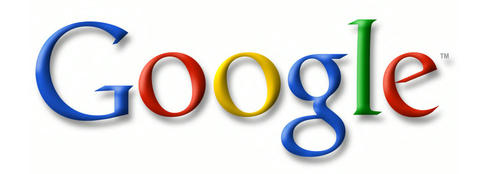
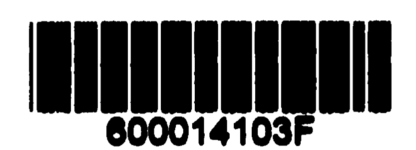





600014103F





VOYAGE

AUTOUR

DE LA MER MORTE

— PARIS. —

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Cie

RUE SAINT-BENOIT

VOYAGE

AUTOUR

DE LA MER MORTE

ET

DANS LES TERRES BIBLIQUES

EXÉCUTÉ

DE DÉCEMBRE 1850 A AVRIL 1851

PAR

F. DE SAULCY

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, MEMBRE DE L'INSTITUT

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

RELATION DU VOYAGE

TOME II

PARIS

GIDE ET J. BAUDRY, ÉDITEURS

5, RUE BONAPARTE

—

1853


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

VOYAGE EN SYRIE

ET AUTOUR

DE LA MER MORTE

---

22 JANVIER.

La nuit a été horrible; les rafales de pluie se sont succédé sans interruption, et souvent nous nous sommes réveillés en songeant, avec certaines angoisses préventives, à la maudite Sabkhah qu'il nous faut nécessairement traverser le plus vite possible, si nous ne voulons pas nous établir, pour un mois peut-être, dans le Rhôr-Safieh.

Maintenant que nous avons parcouru la Moabitide, arrêtons-nous un instant, pour voir s'il nous sera possible d'identifier les noms modernes des ruines dont nous avons relevé les positions, chemin faisant, avec les noms que nous fournissent les écrits sacrés et profanes de l'antiquité; mais avant tout, rappelons le plus brièvement possible l'histoire de la Moabitide.

La Genèse nous apprend (XIX-37) que Moab naquit de l'inceste commis par Loth avec sa fille aînée. Après la catastrophe de la Pentapole, les Moabites, ses descendants, envahirent la rive orientale de la mer Morte et le vaste plateau qui la

domine; ils en chassèrent les Émim, car nous lisons dans la Bible[1] : — 9. L'Éternel me dit : Ne tourmente point Moab et ne commence pas de guerre avec eux, car je ne te donnerai pas de son pays un héritage; car j'ai donné Ar aux enfants de Loth pour héritage. — 10. Les Émim y avaient auparavant demeuré; un peuple grand, considérable et de haute stature comme les Anakim. — 11. Les Rephaïm sont réputés aussi comme des Anakim, et les Moabites les appelèrent Émim. — Il paraît évident que ces deux versets 10 et 11, aussi bien que le verset 12, constituent une glose marginale, certainement postérieure à l'écrit de Moïse lui-même, et qui se sera introduite dans le texte sacré; en effet ces trois versets qui mentionnent la conquête israélite comme achevée, viennent couper incidemment l'ordre que Dieu donne à Moïse. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Émim, premiers habitants de la Moabitide, furent expulsés et remplacés par la race issue de Loth, et de son fils Moab.

Les Ammonites, frères des Moabites par Ammon, fils de Loth et de sa seconde fille, s'établirent également sur la rive orientale de la mer Morte et du Jourdain, mais plus à l'est que les Moabites. Ces derniers, après avoir étendu leur domination jusque vis-à-vis Jéricho et au bord du Yabbok, furent refoulés plus tard par les Ammonites au delà de l'Arnon (Ouad-el-Moudjeb) qui devint la limite septentrionale de la Moabitide. Cette limite était déjà celle du pays de Moab, lorsque les Hébreux, partis d'Égypte, vinrent se présenter sur ses frontières. Nous lisons effectivement dans les Nombres (XXI) : — 13. De là ils (les Hébreux) partirent et campèrent en deçà de l'Arnon qui est au désert, sortant des confins de l'Amori, car l'Arnon est la frontière de Moab, entre Moab et Amori. — 14. C'est pourquoi

1. Deutéronome, II.

il est dit au livre des Batailles de l'Éternel, le Ouahab à Soufah et les torrents de l'Arnon. — Ce deuxième verset est entièrement inintelligible; que signifie ce mot והב, Ouahab? on l'ignore complétement. En arabe وهب signifie donner, concéder. Ce verset devrait-il, par hasard, se traduire ainsi: — C'est pour cela que dans le livre des Batailles de Jehovah, il est dit: La concession faite à Soufah, et les torrents de l'Arnon, — et était-il destiné à fixer les limites de la terre donnée aux enfants de Moab, et qui commençait à un lieu nommé Soufah, pour s'étendre jusqu'à l'Arnon. Je me garderai bien de proposer cette interprétation comme incontestable, et je me bornerai à faire remarquer que si, dans Soufah, on voulait retrouver un lieu tenant au Djebel-es-Soufah qui est au sud de l'Ouad-ez-Zouera, et au sud-ouest du Djebel-el-Melehh, on aurait probablement les limites méridionales et septentrionales de la Moabitide proprement dite, puisque Zoar était sur cette limite. Ceci résulte clairement du commentaire de saint Jérôme [1], dans lequel nous lisons: *Segor in finibus Moabitarum sita est, dividens ab iis terram Philistiim*. Mais quittons bien vite le terrain dangereux des hypothèses, en ajoutant toutefois que la teneur du verset suivant, 15: — Et le cours du torrent qui tend vers la ville d'Ar, et qui s'appuie à la frontière de Moab, — semble en quelque sorte compléter la délimitation de la terre moabitique, en déterminant sa frontière orientale.

Quant à la marche même des Hébreux vers la frontière, elle est parfaitement tracée dans le livre des Juges (XI, 17, 18). — (Israël) envoya aussi vers le roi de Moab, qui ne voulut pas (permettre le passage de l'émigration hébraïque sur son territoire) et Israël resta à Kades (au sud du pays de Canâan). — 18. Il parcourut le désert, fit le tour du pays

1. Ad Jés., XV.

d'Edom et du pays de Moab, il vint à l'orient du pays de Moab, et campa au bord de l'Arnon. Ils n'entrèrent pas dans les limites de Moab, car l'Arnon formait la limite de Moab. — De ce verset comparé à ceux que j'ai cités tout à l'heure, il résulte que la vallée de l'Arnon, après avoir couvert l'extrémité septentrionale de la Moabitide, s'infléchissait au sud, pour en couvrir également la frontière orientale. C'est effectivement ce que fait l'Ouad-el-Moudjeb, dont l'identification avec la vallée de l'Arnon n'est un sujet de doute pour personne.

J'ai dit tout à l'heure que, d'après le livre des Nombres, lors de l'apparition des Israélites, l'Arnon séparait le territoire des Moabites de celui des Amorites ; d'où il résultait que tout le pays septentrional, compris entre l'Arnon et le Yabbok, avait été enlevé par les Amorites aux Moabites, antérieurement à la venue de Moïse sur les bords de l'Arnon. Cette conquête était de fraîche date, puisque nous lisons dans les Nombres (xxi, 26) : — Car Hesboun était la ville de Sihoun roi d'Amori, qui avait combattu contre le précédent roi de Moab, et avait pris tout son pays de sa main jusqu'à l'Arnon. — Cette expédition de Sihoun, si l'on accepte le texte hébraïque[1], aurait atteint Ar même, la capitale de la Moabitide ; mais il faut observer que le texte samaritain, ainsi que les Septante, au lieu de ער, Ar, lisent עד, jusqu'à, et que dès lors il est probable que la conquête Amorite s'est arrêtée au bord de l'Arnon. Quoi qu'il en soit, Sihoun, roi de Hesboun, ayant refusé aux Israélites le passage à travers la contrée située entre l'Arnon et le Yabbok, fut vigoureusement attaqué et battu par eux, à Yahas[2]; puis toutes ses villes furent livrées au pillage, et tous les habitants mis à mort, hommes, femmes et enfants[3]. Le roi de Moab était alors Balak-ben-

1. Même chapitre, v. 28.
2. Deutéronome, II, 32.
3. Deutéronome, II, 34.

Sephour ; ce fut lui qui, n'osant barrer le passage aux Israélites, envoya chercher Balâam pour les maudire. Chacun sait comment cette précaution imprécatoire tourna à la confusion de Balak. Dans ce récit merveilleux [1] est mentionnée une ville nommée Kerith-Hesout (xxii-39), de laquelle partit la première bénédiction de Balâam. Était-ce une ville de la Moabitide proprement dite? Cela paraît douteux, puisque le second et le troisième points auxquels Balak conduisit Balâam, espérant que de ceux-là il pourrait lancer sur Israël des imprécations au lieu de bénédictions, sont d'abord le sommet du mont Fesgah (Pisgah des traducteurs) [2], et ensuite le sommet du Fâour (Peor ou Phegor des traducteurs), montagnes situées certainement en dehors des limites de la Moabitide proprement dite.

Nous perdons ensuite de vue le peuple moabite jusqu'au moment où un peu plus d'un demi-siècle après la mort de Josué, il réussit, avec l'assistance des Ammonites et des Amalékites, à subjuguer les Hébreux qui restèrent dix-huit ans sous la domination d'Adjloun (Eglon des traducteurs), roi de Moab. Au bout de ces dix-huit années, Ahouad[3]-ben-Djera (l'Ehoud fils de Guera des traducteurs) assassina le roi Adjloun, à la ville des Palmiers[5], en venant d'auprès des carrières situées vers Hedjeldjal (Guilgal), pour demander une audience secrète au prince[6]. Ahouad, une fois le meurtre accompli, se sauva par les carrières vers Sâirah, rassembla les Israëlites sur les montagnes d'Éphraïm, redescendit avec eux dans la plaine, s'em-

1. Nombres, xxi, xxiii.
2. Nombres, xxiii, 14.
3. Juges, iii, 14.
4. Ce nom est encore fort en usage chez les Arabes, témoin le neveu de Hamdan, scheikh des Thâamera.
5. Jéricho?
6. Juges, iii, 19 et suivants.

para du gué du Jourdain, et une fois la retraite coupée aux Moabites, en mit à mort dix mille.

Du temps de Saül, les Moabites reparaissent parmi les nations en guerre avec les Hébreux, car nous lisons[1] : — Saül conquit la royauté sur Israël et il combattit tous ses ennemis à l'entour : Moab, les fils d'Ammon, Edom, les rois de Soubah, et les Philistins, et partout où il se tournait, il répandait la terreur. — Plus tard encore, David les soumit et les astreignit à lui payer un tribut[2]. — Il battit les Moabites et les mesura au cordeau, les faisant coucher par terre; et il mesura deux cordeaux pour faire mourir et puis un cordeau pour laisser en vie; les Moabites devinrent sujets et tributaires de David. — Probablement ce verset signifie que tous ceux qui, parmi les prisonniers moabites, avaient une taille dépassant l'intervalle de deux cordes tendues sur le sol et entre lesquelles on les forçait à se coucher, furent mis à mort, tandis que tous ceux dont la taille resta inférieure à l'intervalle des deux cordeaux, eurent la vie sauve. C'est là un effroyable massacre dont la barbarie passe toute croyance.

Après la mort de Salomon et lorsque le schisme des dix tribus fut accompli, les Moabites devinrent tributaires des rois d'Israël, car nous lisons[3] : — Moab se révolta contre Israël après la mort d'Ahab. Le roi de Moab s'appelait alors Misâa, et le tribut annuel qu'il avait à payer était de 100,000 agneaux et de 100,000 moutons portant laine[4]. — Jehouram ayant succédé à son père Ahab sur le trône de Samarie, s'empressa d'inviter Jehosaphat, roi de Juda, à l'aider dans une expédition contre les Moabites. Les deux monarques se concertèrent pour

1. Samuel, I, XIV, 47.
2. Samuel, II, VIII, 2.
3. Rois, II, I, 1.
4. Rois, II, III, 4.

attaquer la Moabitide, en passant par le désert d'Edom[1], parce le roi de ce pays s'était coalisé avec eux. La disette d'eau, après sept jours de marche, faillit faire périr l'armée des trois rois alliés; mais le prophète Elisâa intervint, l'eau du ciel tomba en abondance, et les Moabites ayant eu l'imprudence de marcher au-devant de l'ennemi, furent poursuivis l'épée dans les reins. Toutes leurs villes furent détruites, les terres cultivées furent jonchées de pierres, les citernes furent bouchées, les arbres coupés, et le siége de Kir-Keraset (Kir Kareschet) fut commencé à coups de fronde. Le roi de Moab, à la tête de sept cents hommes, tenta une sortie vers le camp des Édomites, mais il fut repoussé. Il eut, dans cette extrémité, l'horrible idée d'offrir son fils aîné en holocauste sur la muraille de la ville; alors, tous les Moabites, saisis d'horreur, réunirent leurs efforts contre l'armée d'Israël, qui fut obligée d'évacuer le pays[2]. Il est vrai que cette version des deux versets en question n'est pas la seule plausible, et je dirai même mieux, la plus vraisemblable. Le texte se prête parfaitement à ce que l'on admette que le roi de Moab n'ayant pu, dans sa sortie, s'emparer de la personne du roi d'Édom, réussit à prendre son fils aîné qu'il offrit en holocauste à ses dieux, sur les murs de Kir-Keraset. Cette interprétation, qui, d'ailleurs, n'est pas nouvelle, a le très-grand avantage de servir de commentaire à un curieux passage du prophète Amos. Voici ce passage (II, 1): — Ainsi dit Jehovah : Pour trois péchés de Moab et pour le quatrième, je ne retiendrai pas le châtiment, parce qu'il a brûlé. et réduit en cendres les ossements du roi d'Édom. — 2. J'enverrai le feu dans Moab et il dévorera les palais des villes; Moab périra au milieu du tumulte, parmi les cris de guerre et les sons du schofar. —3. J'exterminerai le sofète du milieu de

1. Rois, II, III, 8.
2. Rois, II, III, 26-27.

lui, et je ferai mourir tous ses princes avec lui. — Il serait difficile de ne pas reconnaître le même fait dans le verset du Livre des Rois et dans celui d'Amos.

Le Livre des Chroniques[1] nous raconte en détail une expédition des Moabites contre Jehosaphat, roi de Juda. Les Ammonites marchaient avec les Moabites. — 1. On vint annoncer à Jehosaphat, savoir : une multitude considérable vient contre toi, d'au delà de la mer (la mer Morte évidemment), d'Aram (très-probablement il faut lire d'Edom, אדם au lieu de ארם), et voici qu'ils sont à Hasasoun-Tamar, qui est Ayn-Djedy (verset 2). — Jehosaphat eut peur et se disposa à rechercher Jehovah, il fit publier un jeûne sur tout Juda (verset 3). — Sa prière fut exaucée. Jehaziel, saisi de l'esprit prophétique, annonça que Juda n'aurait pas à combattre l'ennemi qui s'approchait, et que Dieu le combattrait lui-même. — Demain, descendez contre eux, voici qu'ils montent la montée de Hesis (מעלה הציץ); vous les trouverez à l'extrémité de la vallée, devant le désert de Yerouel (16). — Ainsi que l'avait annoncé le prophète, un vertige s'empara de l'armée envahissante, les Moabites et les Ammonites tombèrent sur les Iduméens de la montagne de Seïr, et les écrasèrent d'un commun accord; puis ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes et s'entre-détruisirent. Trois jours durant, les sujets de Jehosaphat furent occupés à dépouiller les morts. Le quatrième jour ils s'assemblèrent dans une vallée choisie pour remercier Jehovah, et cette vallée reçut le nom de vallée de la Bénédiction. Cet événement paraît avoir été la conséquence de l'expédition des rois d'Israël et de Juda contre les Moabites; lorsque ceux-ci eurent été forcés de s'éloigner de la Moabitide, peut-être le roi Misâa, d'assailli devint-il assaillant : cela n'a rien que de très-probable.

1. Chr. II, XX.

Nous lisons encore dans les Rois [1] : — Élisée mourut et on l'ensevelit. Dans cette année, les troupes moabites entrèrent dans le pays. — Joas était alors roi d'Israël, et le pays désigné dans le verset précédent est celui sur lequel régnait Joas.

Lorsque les tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé eurent été emmenées en captivité par Foul et Tiglath-Pilnesser [2], rois d'Assyrie, le pays compris entre l'Arnon et le Yabbok fut, à ce qu'il paraît, ressaisi par les Moabites, puisque Isaïe et Jérémie, prophétisant contre la race de Moab, nomment, comme villes lui appartenant, des villes certainement comprises dans la contrée enlevée aux Ammonites par les Hébreux.

Les Moabites, bien longtemps après, reparaissent dans l'armée de Nabuchodonosor, comme alliés des Chaldéens. Ainsi nous lisons dans les Rois (II, XXIV, 2) : — L'Éternel envoya contre lui (Joakim, roi de Juda) les troupes des Chaldéens, les troupes d'Aram, les troupes de Moab et les troupes des enfants d'Ammon ; il les envoya contre Juda pour le détruire, selon la parole de l'Éternel, qu'il avait prononcée par ses serviteurs les prophètes. —

Josèphe [3] nous apprend que cette alliance des Chaldéens et des Moabites ne fut pas de longue durée ; car la cinquième année après le sac de Jérusalem, vingt-troisième du règne de Nabuchodonosor, ce monarque envahit la Syrie ; après l'avoir conquise, il attaqua les Ammonites et les Moabites qu'il soumit, et il marcha ensuite sur l'Égypte. C'est très-probablement cette expédition qui .ut annoncée par les terribles prophéties d'Isaïe, de Jérémie et de Sophonie. Les Moabites durent être alors emmenés en captivité, ces mêmes prophéties en font foi.

1. Rois II, XIII, 20.
2. Chroniques, I, V, 26.
3. Ant. Jud., X, 9, 7.

Dans le livre de Daniel (XI, 41) nous lisons : — Il (le roi du Nord, Alexandre le Grand) viendra au pays de la gloire, et plusieurs pricliteront; mais ceux-là seront sauvés de sa main: Édom, Moab et les principautés des fils d'Ammon. — Que ce soit une prophétie réelle ou écrite après coup, il en résulte toujours que le conquérant macédonien n'inquiéta pas les Moabites.

Alexandre Jannæus, suivant Josèphe (XIII, 13, 5), soumit les Moabites et les Galaadites, qui sont Arabes (dit l'historien juif), et il leur imposa des tributs, ce qui ne l'empêcha pas d'éprouver, peu de temps après, une effroyable défaite dont il ne s'échappa qu'à grand'peine. Ses adversaires étaient alors les Arabes qui, sous la conduite de leur roi Obeda, luttèrent pendant six années avec le roi juif, et lui tuèrent non moins de cinquante mille hommes. Cette guerre, néanmoins, mit entre les mains d'Alexandre Jannæus douze villes qu'il parvint à enlever aux Arabes. Josèphe nomme ces villes[1]; c'étaient : Medaba, Naballo, Livias, Tharabasa, Agalla, Athone, Zoara, Oronæ, Marissa, Rydda, Lausa et Oryba. Tout à l'heure nous ferons usage de ce précieux document.

Il faut très-probablement rapporter à ces évenements la prophétie de Sephaniah (II, 9) : — Certes, Moab sera comme Sodome, les fils d'Ammon comme Gomorrhe, une possession des ronces, une fosse de sel et une solitude éternelle ; le reste de mon peuple les pillera, et le reste de ma nation en héritera. —

Depuis lors, le nom des Moabites comme peuple indépendant, disparaît et se perd dans celui de la race arabe, avec laquelle se fond la descendance de Moab. La conquête romaine s'étendit sur la Moabitide, pendant les luttes éternelles des

1. Ant. Jud., XIV, 2, 4.

Arabes et de l'empire, et les Romains s'établirent en vainqueurs à Rabbat-Moab (la capitale de la Moabitide), qui devint pour eux Areopolis. Kir-Heraset reçut le nom de Charak-Môba. Nous verrons, en nous occupant spécialement de cette dernière ville, les événements principaux dont elle fut le théâtre.

Il ne nous reste plus qu'à extraire certains passages des magnifiques prophéties d'Isaïe et de Jérémie pour avoir réuni tous les documents bibliques qui se rattachent à la Moabitide. Dépouillons d'abord le texte d'Isaïe :

(xv). — 1. Fardeau de Moab! certes, dans la nuit d'attaque, c'en est fait d'Ar-Moab; dans la nuit d'attaque, c'en est fait de Kir-Moab. — 2. On monte à Hebeith et à Deïboun, ces hauts lieux sur Nebo et à Meidaba-Moab, pour gémir, avec toute tête chauve, avec toute barbe rasée. — 4. Hesboun et el-Aaleh poussent des cris; jusqu'à Yahas leur voix est entendue. — 5. Mon cœur se lamente au sujet de Moab; ses fuyards errent jusqu'à Zoar, Veau de trois ans! (Expression fort obscure.) car la montée de Loueith, on y monte en pleurant, et vers Horonaïm (les deux cavernes) on fait entendre des cris de détresse. 6. — Car les eaux de Nimrim seront des solitudes; l'herbe est desséchée, la végétation est détruite, la verdure a cessé d'exister. — 7. C'est pourquoi ils portent sur le torrent des Saules, le reste de leurs biens et leurs trésors. — 8. Car les cris environnent les frontières de Moab; le gémissement en retentit jusqu'à Adjelim, jusqu'à Bar-Alim leur gémissement. — 9. Les eaux du Deïmoun (Deïboun?) sont pleines de sang; j'amènerai sur Deïmoun de nouveaux malheurs; (je lance) le lion contre les fuyards de Moab et contre le reste du pays.

(xvi.) — 7. C'est pourquoi Moab gémit sur Moab; tout gémit autour des ruines de Kir-Heraset; vous soupirez profondément abattus. —8. Car les champs de Hesboun sont dans

l'abandon; la vigne de Sibmah, les maîtres des nations en détruisent les ceps qui atteignaient Iâazer, qui s'étendaient jusqu'au désert; leurs sarments se répandaient, traversaient la mer. — 9. C'est pourquoi, comme pour Iâazer, je pleure la vigne de Sibmah; je vous mouille de mes larmes, Hesboun et el-Aaleh, car sur votre récolte, sur votre moisson a retenti le cri de guerre. — 11. C'est pourquoi mon cœur retentit comme une harpe sur Moab, et mes entrailles (sont émues) pour Kir-Heras. — 12. On voit alors que Moab est épuisé sur la hauteur; il entre dans son sanctuaire pour prier, mais il ne le peut. — 14. Mais maintenant Jehovah dit : dans trois ans, comme les années d'un mercenaire, la magnificence de Moab sera confondue avec sa grande multitude de peuples; le reste en sera très-petit et non grand. —

Jérémie est plus précis encore, lorsqu'il prophétise la catastrophe qui menace Moab; mais souvent ses paroles sont pour ainsi dire identiques avec celles d'Isaïe. Extrayons tous les passages qui peuvent nous être utiles :

(XLVIII.) — 1. Sur Moab! ainsi dit Jehovah Sebaouth, dieu d'Israël. Malheur à Nebo, car elle est ravagée! Kiriatheïm est dans la confusion; elle est prise. He-Mesdjeb est confuse et abattue. — 2. La gloire de Moab n'existe plus; dans Hesboun, ils ont médité du mal contre lui; allons, exterminons-le pour qu'il ne soit plus une nation. Madmen, toi aussi tu seras anéanti, le glaive marche derrière toi. — 3. Une voix plaintive s'élève de Horonaïm : ruine! grande détresse! — 4. Moab est brisé; les enfants font entendre des cris. — 5. Car la montée de Loueith, des gens en pleurs y montent en pleurs. Oui, sur la descente de Horonaïm, on les entend pousser des cris de détresse. — 8. La dévastation viendra dans chaque ville; aucune n'échappera; la vallée périt, et la plaine sera détruite, comme Jehovah l'a dit. — 9. Donnez des ailes

à Moab, car il partira au vol; ses villes seront réduites en désert, nul n'y demeurera. — 18. Descends (du siége) de la gloire, assieds-toi dans un lieu aride, habitante, fille de Deïboun, car le dévastateur de Moab monte contre toi, il détruit tes forteresses. — 19. Porte-toi sur le chemin et regarde, habitante d'Arouêr, interroge le fuyard et l'échappé, et dis : qu'est-il arrivé? — 20. Moab est dans la confusion, car il est anéanti. Poussez des cris et des hurlements; annoncez à l'Arnon que Moab est dévasté. — 21. Le châtiment est venu sur le pays de la plaine, sur Holoun, sur Yahasa et sur Moufâat. — 22. Sur Deïboun, sur Nebo et sur Beit-Deblateïm. — 23. Sur Kéritheïm et sur Beit-Djamoul et sur Beit-Mâoun. — 24. Et sur Keriouth et sur Basra, et sur toutes les villes de la terre de Moab, les éloignées et les voisines. — 31. C'est pourquoi je gémis sur Moab; sur tout Moab je gémis; on soupire pour les gens de Kir-Heras. — 32. Je pleurerai sur toi plus que je ne pleure sur Iâazer; vigne de Sibmah, tes rejetons passaient la mer, ils s'étendaient jusqu'à la mer de Iâazer. — 34. Des cris de Hesboun jusqu'à El-Aaleh; jusqu'à Yahas s'étend leur voix; depuis Tzoar jusqu'à Horonaïm, veau de trois ans (?). Même les eaux de Nimrim seront déplacées. — 38. Sur tous les toits de Moab, et dans ses rues, partout des lamentations, car j'ai brisé Moab comme un vase sans prix, dit Jehovah. — 41. Les villes sont prises, les forteresses emportées... — 42. Moab sera détruit, à ne plus former un peuple... — 45. Sous l'ombre de Hesboun se sont arrêtés, par (l'épuisement) des forces, les fuyards, car un feu est sorti de Hesboun et une flamme du milieu de Sihoun; elle a dévoré les sommités de Moab et le sommet des fils du tumulte (בני שאון). — 46. Malheur à toi, Moab, le peuple de Kamous est perdu, car tes fils ont été emmenés en captivité et tes filles en servitude. — 47. Je ramènerai la captivité de Moab

dans la suite des temps, dit Jehovah. Jusque-là, le jugement sur Moab! —

On voit par la teneur de ces versets 45 et 47 que les Moabites ont été réellement conduits en captivité, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Passons maintenant aux écritures profanes. Eusèbe, au mot Δαμναβά, cite un village de ce nom situé à huit milles d'Areopolis, et un autre du même nom placé à sept milles de Hesbon, sur le mont Phegor. Ce nom, Damnaba, est très-probablement altéré, et il faut le remplacer par celui de Medabah. Une ville du nom de Meïdabah est mentionnée dans le partage de la tribu de Ruben, et nécessairement au sud de son territoire, puisque le livre de Josué (XIII, 16) en fait passer les limites à Meïdabah. Voici en effet ce que nous lisons : — Et ils eurent pour limites Arouër, qui est sur le bord de la rivière Arnon, et la ville qui est au milieu de la vallée, et toute la plaine près (ou jusqu'à) [1] Meïdabah. — Plus haut (verset 9), on lit déjà : — Depuis Arouër, qui est au bord de la rivière Arnon, et la ville qui est au milieu de la vallée et toute la plaine de Meïdabah jusqu'à Deïboun. — Ces deux passages suffisent parfaitement pour démontrer que la Meïdabah dont il y est fait mention, était située au nord de l'Arnon et dans le territoire des Amorites, c'est-à-dire entre l'Arnon et le Yabbok.

Dans les Ethniques d'Étienne, on lit : « Medaba, ville des Nabatéens. Les habitants de cette ville s'appellent les Medabènes, ainsi que l'écrit Uranius dans son deuxième livre des Arabiques. » Cette Medabah (Μήδαβα) des Nabatéens, est-elle la Meïdabah amorite? N'est-elle pas plutôt la moabite? Je ne me charge pas de le décider. Quoi qu'il en soit, le texte d'Eusèbe

1. Suivant qu'on lit dans le texte על ou עד, comme le portent quelques éditions.

nous apprend qu'à huit milles d'er-Rabba, doivent se rencontrer les ruines d'une ville moabite qui portait le même nom que la ville de Medabah, située près de Hesbon. Au reste, Reland, parmi les douze villes enlevées par Alexandre Jannæus aux Arabes, cite Medaba, Zoar et Choronaïm, comme appartenant à la Moabitide proprement dite, et il en conclut qu'Agalla (l'Agallaïm d'Eusèbe) était, comme ces trois villes, au sud de l'Arnon.

Nous avons vu que Josèphe mentionne Agalla[1] parmi les douze villes enlevées aux Arabes par Alexandre Jannæus; Reland n'hésite pas à retrouver cette Ἄγαλλα dans la ville moabitique nommée אגלים par Isaïe (xv, 8). Il est d'autant plus probable que cette opinion est juste, qu'Eusèbe dit que de son temps, il y avait une localité nommée Ἀγαλλειμ, à huit milles d'Areopolis, en allant vers le sud.

Eusèbe, au mot Λουεὶθ, nous apprend que cette localité, déjà mentionnée dans la Bible, était placée entre Areopolis et Zoar; évidemment cela veut dire que Loueith était sur la route fréquentée, établie entre ces deux villes extrêmes : et, puisque l'Écriture sainte nous parle de la montée de Loueith, il n'y a pas possibilité de chercher cette localité ailleurs que dans la partie montueuse de la route, c'est-à-dire dans les montagnes mêmes qui séparent le plateau de Moab de la plage de la mer Morte, ou du Rhôr moabitique.

Enfin, saint Jérôme, dans son Commentaire d'Isaïe (xv), nous apprend que Zoar était de la terre de Moab : « Segor in finibus Moabitarum sita est, dividens ab eis terram Philisthiim. » La Bible est d'accord avec cette assertion de saint Jérôme, puisque le peuple de Moab abandonnant les bords de l'Arnon, est représenté comme fuyant jusqu'à Zoar. De l'ensemble des

1. Ant. Jud., xiv, 2-4.

textes analysés plus haut, il résulte que la Moabitide avait pour limites, au nord l'Arnon, à l'est probablement encore la vallée de l'Arnon, qui s'infléchissait vers le sud, et au sud une ligne qui passant par Zoar, séparait la Moabitide du pays des Philistins. Vers cette frontière méridionale devait se trouver une localité nommée Soufah. Enfin une route, partant d'Areopolis pour gagner le sud de la Moabitide, et spécialement la ville de Zoar, passait par une localité nommée Loueith.

J'accorderai très-volontiers que la détermination de cette frontière méridionale n'a rien de précis, et qu'elle est même fort vague ; mais là où les renseignements sacrés et profanes nous manquent absolument, nous devons nous estimer heureux de pouvoir planter avec sécurité de simples jalons, en quelque petit nombre qu'ils soient.

Ptolémée, si les longitudes et les latitudes qu'il a déterminées nous avaient été transmises avec correction, pourrait nous être d'un très-grand secours ; malheureusement, les chiffres géographiques qui nous viennent de lui sont si fréquemment entachés d'erreurs palpables, qu'il ne faut s'en servir qu'avec une extrême réserve. En construisant les positions relatives des villes suivantes

Jérusalem...	66	et	31 $\frac{1}{3}$
Engaddi	66 $\frac{1}{2}$	et	31 $\frac{1}{6}$
Thamara....	66 $\frac{1}{3}$	et	30 $\frac{1}{2}$.$\frac{1}{3}$
Zoara.......	67 $\frac{1}{3}$	et	30 $\frac{1}{3}$
Charakmoba.	66 $\frac{1}{6}$	et	30
Callirhoë....	67 $\frac{1}{12}$	et	31 $\frac{1}{6}$.

on reconnaît que les positions de Jérusalem, d'Engaddi, de Thamara et de Callirhoë sont à peu près justes, tandis que les chiffres relatifs à Charakmoba et à Zoara sont parfaitement inadmissibles. Ainsi, probablement, pour Charakmoba c'est 67 qu'il faut lire, et pour Zoara 66 (il est bien entendu que je laisse de côté les fractions, sur lesquelles je ne me permet-

trai pas de faire de corrections), car sans cela Zoar serait dans une position plus orientale que Karak, ce qui n'est pas soutenable.

La frontière méridionale que je viens d'assigner à la région de Moab n'a pas été permanente, et la délimitation de cette région a pu varier au sud, aussi bien qu'au nord. L'Écriture sainte, en effet, donne l'Arnon pour limite septentrionale à la Moabitide, lors de l'apparition des Hébreux, et les prophéties d'Isaïe et de Jérémie nous font voir que les Moabites reprirent le pays entre l'Arnon et le Yabbok, après la captivité des dix tribus. Quant à la frontière méridionale, du temps de saint Jérôme, Zoar était sur la lisière de la Moabitide et de la Palestine. Pour Josèphe, Zoar était une ville d'Arabie; et dans l'écriture sainte, cette Zoar, ville de la Pentapole maudite, dans la Genèse, devient probablement une ville d'Idumée, dans le livre de Josué, c'est-à-dire à l'époque du partage de la terre promise, et enfin, une ville de la Moabitide, lorsque paraissent les prophéties d'Isaïe et de Jérémie.

J'ai dit tout à l'heure que Zoar était probablement une appartenance de l'Idumée, lors de la délimitation des territoires assignés aux tribus; en effet nous lisons dans Josué (xv): 1. — Voici les limites que le sort assigna à la tribu des fils de Juda, selon sa famille : près la limite d'Edom, au midi, le désert de Sin, à l'extrémité méridionale. — 2. Leur limite au sud partit de l'extrémité de la mer Salée, depuis la langue qui tourne vers le sud.—3. Elle va au midi vers la montée des Scorpions, passe à Sin, et monte du midi à Cadès-Barnea et passe par Hasaroun, et monte à Adar et tourne vers Hekerkâah, etc., etc. — On voit qu'il n'est nullement question de Zoar dans ce passage, non plus que dans l'énumération des villes de la tribu de Juda. Je dois de plus faire observer que parmi les villes de Judée situées sur la frontière d'Edom, nous

trouvons mentionnée[1] Adada, que j'ai le premier retrouvée avec le même nom, sur le plateau auquel on parvient par l'Ouad-ez-Zouera, et après avoir traversé l'Ouad-et-Thaemeh. La limite de la tribu de Juda passait donc forcément bien près de Zoar, et c'est avec raison que saint Jérôme a placé cette ville sur la frontière extrême de la Palestine et de la Moabitide.

Je ne puis me dispenser de mentionner deux passages extrêmement importants tirés du texte d'Ézéchiel, et qui fixent la limite méridionale de la terre promise; les voici (XLVII, 19) : —Et le côté méridional, à droite depuis Tamar jusqu'aux eaux de la dispute de Kades, jusqu'au fleuve qui va à la grande mer, c'est le côté méridional;—et plus loin (XLVIII, 28) :—Près de la limite de Gad, au sud à droite, sera la limite de Tamar, jusqu'aux eaux de la limite de Kades, jusqu'au torrent près de la grande mer. — Les commentateurs font Jéricho de la Tamar désignée dans ces deux versets; mais cette identification, déjà proposée par le texte chaldéen, n'est pas évidente, puisque Jéricho n'a jamais été à la limite sud de la Judée. Il serait possible qu'il s'agît là de la Tamara ou Tamaro, que j'ai retrouvée à Maïet-Embarrheg; de la sorte, la position de la montée des Scorpions (Maâlet-Akrabim) se trouverait identifiable avec l'un des deux ouad de Zouera ou de Maïet-Embarrheg.

Je vais maintenant construire un tableau comparatif des localités et des ruines que j'ai rencontrées dans la Moabitide, et des localités antiques qu'il est permis d'y reconnaître.

Kharbet-Zouera-et-Tahtah..........	Zoar, Segor.
Kharbet-Esdoum..................	Sodome.
Djebel-Esdoum ou Djebel-el-Melehh.	Montagne de Sodome.

1. Josué, XV, 22.

Djebel-es-Soufah..................	Soufah.
Kharbet-Safieh....................	»
Rhôr-Safieh.......................	»
Rhôr-en-Nemaïreh	»
Kharbet et Bordj-en-Nemaïreh......	Nimrin, Bennemarim, Benamerium.
Talaà et Kharbet-Sebâan...........	Seboïm.
Birket-el-Eçal	»
Kharbet-Emthaïl...................	»
Kharbet-es-Saïetbeh...............	»
Taouahin Es-soukkar...............	»
El-Mezraah........................	»
El-Liçan..........................	Hé-Liçoun.
Kharbet-abd-er-Rahim..............	»
Kharbet-Adjerrah..................	Agalla, Adjelim, Agalleim.
Bir-el-Hafaïeh	»
Kharbet-el-Hafaïeh................	»
Kharbet-Nouêhin...................	Loueïth, Maâlah-he-Loueïth.
Kharbet-Sarfah	»
Redjom-Mahfour....................	»
Kharbet-Emràah....................	»
Redjom-el-Hammah..................	»
Redjom-el-Aâbed...................	»
Kharbet-Fouqoûa. } Ouad-Emdebêa.... }	Medaba, Damnaba.
Schihan...........................	Schihoun.
Kharbet-Medjdeleïn	»
Kharbet-Tedoum....................	»
Beit-el-Kerm......................	»
Er-Rabba	Ar, Rabbat-Moab. Areopolis.
Ruines sans nom...................	»
Ruines sans nom...................	»
El-Karak..........................	Kir-Herasat, Kir-Moab, Charakmôba.
Ayn-Sara..........................	»
Ayn-Aqbêch........................	»
Ayn-el-Bças	»
Qoubbet-Habisieh	»
Deïr-el-Mekharib..................	»
Ayn-et-Thabib	»
Ayn-es-Sekkeh	»
Ayn-el-Guemayn....................	»
Omm-Sedry.........................	»
Ayn-Zeboub	»
Ayn-Ersès.........................	»
Djebel-el-Hadits	»
Djebel-Dzâfel	»

Redjom et Ayn-Talâa.............	»
Ouad-el-Kharadjeh................	»
Ayn-ed-Drââ......	»
Kharbet-ed-Drââ................	»
Ruines sans nom..................	»

Reste à discuter maintenant la légitimité des identifications que je propose.

Celles de Zoar, de Sodome et de la montagne de Sel, sont tellement liées entre elles, que, l'une des trois étant une fois établie, les deux autres en découlent immédiatement et de toute nécessité. Prenons donc Sodome, qui est certainement la plus importante des trois localités, et démontrons d'abord par la concordance de tous les textes sacrés et profanes qui la concernent, que Sodome, la ville maudite, exista en réalité à la pointe nord du Djebel-Esdoum, ou Djebel-el-Melehh, au point où d'énormes amas de décombres, parfaitement visibles et parfaitement reconnaissables, sont restés pour servir à tout jamais d'exemple à la perversité humaine.

Le nom de Sodome, dans les livres sacrés, est écrit סדום ; en arabe il s'écrit أسدم, et en grec Σόδομα. Cette ville était située sur le bord du lac Asphaltite; car elle était voisine de Zoar, qui était à la pointe sud de la mer Morte et sur la rive occidentale. En effet, lorsque Loth se sépara d'Abraham, il prit pour lui la plaine du Jourdain (le ככר הירדן des livres saints, le μέγα πεδίον des Grecs), jusqu'à Sodome[1].

10. — Loth levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain, arrosée partout; avant que Jehovah ne détruisît Sodome et Gomorrhe, elle était comme le jardin de Dieu, comme le pays de Mitsraïm, jusqu'aux environs de Zoar. —

11. —Loth choisit toute la plaine du Jourdain, et il se dirigea vers l'orient. Ils se séparèrent ainsi l'un de l'autre. —

1. Genèse, chap. XIII.

12.—Abraham habitait le pays de Canâan, et Loth dans les villes de la plaine; et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome.—

Il résulte clairement, de la teneur de ces versets, que Loth, pour aller camper jusqu'à l'extrémité de la plaine, allait jusqu'à Sodome. Évidemment, il n'avait, pour y arriver, ni le Jourdain ni le lac Asphaltite à traverser, et de même que Zoar était à l'extrémité de cette terre fertile, comparée à la terre d'Égypte ou même au jardin de Dieu, Sodome, ville si voisine de Zoar, devait se trouver également à l'extrémité de la plaine parcourue par Loth.

Strabon (livre XVI) s'exprime ainsi: « Cette contrée est, dit-on, travaillée par le feu; on en donne pour preuves certaines roches durcies et calcinées vers Moasada, des crevasses, une terre semblable à de la cendre, des rochers qui distillent de la poix, des rivières bouillantes dont l'odeur fétide se fait sentir au loin; çà et là des lieux jadis habités, bouleversés de fond en comble; en sorte qu'on pourrait ajouter foi à cette tradition répandue dans le pays, d'après laquelle il aurait existé jadis en ces lieux treize villes. Il resterait même, dit-on, de leur métropole Sodome, des ruines dont la circonférence serait d'environ soixante stades; des tremblements de terre, des éruptions de feu, d'eaux chaudes, bitumineuses et sulfureuses, auraient fait sortir ce lac de ses limites; des rochers se seraient enflammés, et c'est alors que ces villes auraient été ou englouties ou abandonnées de tous ceux qui purent s'enfuir. » (Traduction de Letronne.) De ce passage il résulte clairement que Sodome et la Sodomitide étaient dans la contrée où se trouvait Moasada (Masada). Or, ici, pas de contestation possible, Masada était à l'occident de la mer Morte, donc Sodome et Zoar y étaient aussi.

Si de plus nous remarquons que Josèphe [1] dit que la lon-

1. Bell. Jud., lib. IV, 8, 4.

gueur du lac Asphaltite est de cinq cent quatre-vingts stades, qu'il s'étend jusqu'à Zoara d'Arabie et que sa largeur est de cent cinquante stades seulement; que dans son voisinage est la Sodomitide, etc., nous en devrons encore conclure que, puisque Zoar était à l'extrémité sud du lac Asphaltite, Sodome s'y trouvait aussi; et comme, pour mesurer la longueur du lac, il n'est pas permis de supposer que l'on ait passé d'une rive à l'autre, il faut, de toute nécessité, que Zoar et Sodome aient été à l'extrémité sud-ouest du lac Asphaltite.

Galien [1], en parlant du sel gemme recueilli au bord du lac Asphaltite, s'exprime ainsi : « προσαγορεύουσι δ' ἀυτοὺς (ἅλεις) Σοδομενοὺς ἀπὸ τῶν περιεχόντων τὴν λίμνην ὀρῶν, ἃ καλεῖται Σόδομα, etc. On appelle ce sel *sel de Sodome*, du nom des montagnes avoisinant le lac, et qui s'appellent Sodome ». La Montagne de Sel, Djebel-Esdoum des Arabes, était donc pour Galien légitimement nommée Sodome.

Au reste, il serait inutile de discuter plus longuement un fait que personne ne conteste; tout le monde est d'accord sur ce point, et Sodome était sur la rive occidentale du lac Asphaltite. Personne n'a imaginé de chercher l'emplacement de cette ville sur la rive orientale, devenue plus tard partie intégrante de la Moabitide proprement dite. Nous pouvons donc établir hardiment ce premier point, à savoir que Sodome était à la pointe sud de la mer Morte, et sur la rive occidentale.

Rappelons-nous maintenant que la Genèse nous dit expressément (chap. XIX, versets 15 et 23) que Loth, parti de Sodome, lorsque déjà l'aube du jour avait paru, entra à Zoar au moment où le soleil se montrait sur la terre. Il résulte invinciblement de là que, de Sodome à Zoar, il ne pouvait guère y avoir qu'une lieue au plus. Toute localité placée sur la rive

1. Lib. IV, De simplicium medicamentorum facultatibus, cap. 19.

orientale du lac Asphaltite est donc exclue de toute nécessité de la prétention de représenter le site de la Zoar biblique.

Et maintenant si au point même où doivent se trouver Sodome, Zoar et la Montagne de Sel, citée par Galien sous le nom de *Sodome* (et non de montagne de Sodome, ce qui est assez étrange), si, dis-je, en ce point, nous trouvons une vaste montagne de sel gemme et la seule du pays, nommée Djebel-Esdoum, portant sur tous les coteaux qui garnissent sa pointe nord, les décombres immenses d'une ville, décombres dans lesquels on retrouve, en se donnant la peine d'y regarder avec soin, de nombreux arrasements de murailles, décombres enfin que les habitants du pays nomment Kharbet-Esdoum, en leur appliquant la tradition qui concerne Sodome; si de plus, à un peu plus d'une demi-lieue de là, vers la montagne, se trouvent d'autres décombres d'une ville nommée Zouera-et-Tahtah, la Zoar inférieure, reste-t-il seulement possible de contester l'identification de Kharbet-Esdoum avec Sodome, et de Zouera-et-Tahtah avec Zoar ou Segor? Je ne le pense pas.

Mais, a-t-on dit bien souvent, les villes maudites ont été détruites par le feu du ciel d'abord, puis submergées par le lac Asphaltite, qui s'est formé tout d'un coup, pour engloutir la vallée de Siddim et la Pentapole que cette vallée contenait. Voilà en substance ce que l'on oppose à la prétention émise et soutenue par moi, que j'avais retrouvé sur place les ruines bien visibles des villes de la Pentapole. Sur quoi l'explication qu'on allègue contre mon opinion est-elle appuyée? où a-t-on trouvé la catastrophe de la Pentapole racontée de façon à permettre de supposer un seul instant, que les villes frappées par la colère céleste, ont été englouties au fond du lac? Est-ce dans la Sainte Bible? est-ce dans les œuvres des écrivains de l'antiquité? Pas plus d'un côté que de l'autre. Je ne sais quel commentateur aura imaginé un beau jour la fable dont j'ai

donné en quelques mots l'analyse ; et cette fable, par cela même qu'elle offrait plus de surnaturel et d'inexplicable, a été précisément admise sans examen. Depuis lors, une foule de voyageurs en Palestine, ont répété les mêmes contes en l'air, en se gardant bien, et pour cause, d'aller vérifier par eux-mêmes l'exactitude des faits dont ils copiaient la narration sur les écrits de leurs devanciers ; et de la sorte des faits parfaitement controuvés ont été un beau jour si bien établis, par une série de témoignages qui ne valaient pas mieux l'un que l'autre, qu'il a dû forcément arriver que mes compagnons de voyage et moi fussions pris, au retour, pour des imposteurs, ou tout au moins pour des observateurs incapables d'interroger convenablement un terrain.

J'ai dit tout à l'heure qu'il n'était pas possible de trouver, dans les écrits sacrés et profanes de l'antiquité, un seul passage qui pût donner à penser que la mer Morte s'est formée subitement, à l'époque de la catastrophe de la Pentapole. Je dirai quelque chose de plus précis encore, c'est que ces écrits, sacrés et profanes, sont parfaitement unanimes pour démontrer surabondamment que jamais les villes maudites n'ont été englouties dans les eaux du lac. Mais il ne suffit pas de le dire, il faut le prouver, et c'est ce que je vais faire.

Nous lisons dans la Genèse (XIX) : 24.—Jehovah fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe, du soufre et du feu qui venait de Jehovah, du ciel.

25.—Il bouleversa ces villes et toute la plaine, tous les habitants de ces villes, ainsi que la végétation de la terre.—

Il est bien clair que, dans cet exposé si bref de la catastrophe qui détruisit les villes maudites, il n'est pas le moins du monde question de l'intervention des eaux de la mer Morte.

Nous lisons encore plus loin, verset 28 : — Et (Abraham) regardant vers Sodome et Gomorrhe, sur toute la surface des

environs de la plaine, il vit une fumée s'élever de terre, semblable à (celle d') une fournaise. —

La fumée qui s'élevait *de terre* était celle des villes incendiées, donc il n'est pas question ici de l'engloutissement de ces villes sous les eaux du lac, car il n'y eût plus eu alors de fumée possible.

Dans le Deutéronome (XXIX, 22) nous lisons encore :—Soufre et sel, tout le pays incendié, ne pouvant être ensemencé, ne produisant rien et aucune herbe ne poussant sur lui, comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe, d'Adamah et de Seboïm, que l'Éternel a renversées en sa colère et en son ardeur. —

Un terrain submergé sous les flots salés et amers du lac Asphaltite, n'eût assurément pas été décrit ainsi. Donc du temps de Moïse l'idée de la submersion de la Pentapole n'était admise par personne.

Amos a prophétisé au temps d'Ozias, roi de Juda, et de Jeroboam, fils de Joas, roi d'Israël [1]. Nous lisons dans son livre (IV, 2) : — Je vous ai renversés comme l'immense renversement de Sodome et de Gomorrhe; vous fûtes comme un tison échappé de l'incendie, et vous n'êtes pas revenus jusqu'à moi, dit Jehovah. —

Donc, pour Amos, les emplacements de Sodome et de Gomorrhe étaient comme un tison tiré d'un incendie. Certes il n'est pas question de submersion dans ce verset.

Sephaniah (Sophonie) a prophétisé sous Josias, fils d'Ammon, roi de Juda ; nous lisons dans son livre (II, 9) :—C'est pourquoi je suis vivant ! dit Jehovah Sebaouth, le dieu d'Israël; certes Moab sera comme Sodome, les fils d'Ammon comme Gomorrhe, un lieu délaissé couvert de ronces, une fosse de sel et une soli-

1. Amos., ch. I, v. 1.

tude éternelle; le reste de mon peuple les pillera, le reste de mon peuple en héritera. —

Donc pour Sephaniah les emplacements de Sodome et de Gomorrhe n'étaient pas ensevelis sous les eaux de la mer Morte.

Nous lisons dans Jérémie (XLIX) : 17.—Edom sera désolée; quiconque passera près d'elle sera frappé d'étonnement et insultera à toutes ses plaies.

18. —Comme la subversion de Sodome et de Gomorrhe et (des villes) ses voisines, a dit Jehovah : il n'y aura plus personne qui y demeure, il n'y aura plus personne qui y séjourne.

Un peu plus loin le prophète répète la même pensée dans les termes suivants (L, 40) : —Comme la subversion de Dieu (exercée) sur Sodome, Gomorrhe et ses voisines, dit Jehovah : Il n'y demeurera plus personne et le fils de l'homme n'y séjournera pas. —

Ce qui est bien plus positif encore, c'est ce que contient le verset 38 du même chapitre, verset qui concerne, par conséquent, la même contrée menacée par la colère divine : — 38. Sécheresse contre ses eaux; qu'elles se dessèchent, car c'est un pays d'idoles; qu'ils deviennent insensés par leurs terreurs. —Certes il ne s'agit pas là d'une contrée qui doit périr par la submersion, mais bien par le fléau précisément contraire.

Donc pour Jérémie, qui a écrit cela au commencement du règne de Sedecias, il est bien clair que la Pentapole ne fut pas engloutie sous les eaux de la mer Morte.

Que trouvons-nous enfin dans le Nouveau Testament? Dans la 2e lettre de saint Pierre (II), nous lisons (v. 6) : « πόλεις Σοδόμων καὶ Γομόῤῥας τεφρώσας καταστροφῇ κατέκρινεν : Ayant réduit en cendres le villes de Sodome et de Gomorrhe, il les condamna à la destruction. »

Et dans l'évangile de saint Luc (XVII), c'est Notre-Seigneur lui-même qui dit : « 29. — Ἧ δὲ ἡμέρᾳ ἐξῆλθε Λὼτ ἀπὸ Σοδόμων ἔβρεξε πῦρ καὶ θεῖον ἀπ' οὐρανοῦ καὶ ἀπώλεσεν ἅπαντας : Le jour que Loth sortit de Sodome, le feu plut, et c'était le feu divin venant du ciel, et il les détruisit tous. »

On voit que saint Pierre, et, bien mieux encore, que le Sauveur lui-même, attribuaient la catastrophe des villes maudites au feu lancé contre elles par la main de Dieu. Ni l'un ni l'autre n'a pensé aux flots de la mer Morte.

Je viens d'extraire des Saintes Écritures, nombre de passages qui constatent irréfragablement que l'eau n'a joué aucun rôle dans cet effroyable événement ; qu'on en cite un seul, je dis un seul, qui permette de supposer le contraire.

Ces témoignages sacrés seraient bien suffisants sans doute, mais abondance de preuves ne nuit pas. Passons donc aux auteurs profanes, et commençons par Josèphe, l'illustre historien des Juifs. Nous lisons dans son livre[1] : « Dans son *voisinage* (il s'agit du lac Asphaltite) est la Sodomitide, contrée autrefois florissante, parce qu'elle était très-fertile et couverte de villes, mais maintenant entièrement brûlée. On dit qu'elle fut brûlée par la foudre, à cause de l'impiété de ses habitants. On peut encore y voir les traces du feu divin et les ombres de cinq villes..... et tout ce que je viens de rapporter de la Sodomitide, est digne de la foi due aux choses que l'on a vues. »

Dans une autre passage Josèphe dit encore, en parlant des habitants de Jérusalem : « Je pense que si les Romains eussent tardé à punir ces impies, la ville eût été ou engloutie dans l'abîme, ou submergée, ou qu'elle eût été frappée par les foudres de la terre de Sodome[2]. »

1. Bell. Jud., IV, VIII, 4.
2. Bell. Jud., V, XIII, 6.

Enfin[1] nous lisons encore : « Dieu... résolut de leur infliger (aux Sodomites) le châtiment de leurs crimes, et de renverser non-seulement leur ville, mais de dévaster tellement le pays, qu'il ne produirait plus jamais ni plante, ni fruit; alors Dieu lança la foudre sur la ville et la brûla avec ses habitants, faisant périr la terre par le même incendie. »

Inutile, je pense, d'insister plus longuement pour démontrer que jamais dans la pensée de Josèphe, la submersion de la Pentapole n'eut lieu.

J'ai rapporté tout à l'heure un passage entier de Strabon (liv. xvi), dont je me bornerai à reproduire ici la phrase suivante : « Il resterait même, dit-on, de leur métropole Sodome, des ruines dont la circonférence serait d'environ soixante stades, etc. » Donc, pour Strabon, point de submersion de la Pentapole.

Passons à Tacite; nous lisons[2] à propos du lac Asphaltite : « Haud procul inde campi, quos ferunt olim uberes, magnisque urbibus habitatos, fulminum jactu arsisse; et manere vestigia : terramque ipsam, specie torridam, vim frugiferam perdidisse. » Même conclusion pour Tacite que pour Strabon.

Parmi les écrivains arabes il en est qui croient aux ruines de Sodome et des autres villes maudites : ainsi un passage de Masoudy, cité par M. Étienne Quatremère, dans un mémoire inséré au *Journal des Savants* (n° de septembre 1852), et extrait du manuscrit arabe de Constantinople (T. Ier, f° 162), dit en parlant des villes de la Pentapole : وهي باقيه الى وقتنا هذا خراب لا انيس فيها : Et elles ont subsisté jusqu'à notre époque. Ces (villes) sont en ruines; elles ne contiennent pas d'habitants.

Aboulféda, quoique moins explicite, est du même avis; il est vrai qu'Edrisy dit que Sodome et les villes voisines sont

1. Ant. Jud., I, XI, 1.
2. Hist., lib. V, cap VII.

ensevelies sous les eaux de la mer Morte. Il y avait donc déjà désaccord parmi les écrivains les plus distingués de l'Islamisme. Mais cela n'empêche pas le moins du monde qu'il n'y ait eu accord évident parmi les écrivains de l'antiquité, sacrés et profanes, pour rejeter la fable de l'engloutissement sous l'eau des villes de la Pentapole.

Voici donc encore un point parfaitement établi et incontestable : les villes de la Pentapole n'ont pas été submergées après leur incendie. Elles n'étaient donc pas bâties sur le terrain qu'on croit, à tort, avoir été envahi subitement par la mer Morte.

Il y a plus, le texte sacré lui-même prouverait que, quand bien même la plaine de Siddim eût été en tout ou en partie envahie par les eaux des lacs, il n'en serait pas de même des villes de la Pentapole. En effet, ces villes ne pouvaient pas être situées dans la vallée de Siddim, comme l'a très-judicieusement fait observer Reland, dont personne, je pense, ne suspectera l'admirable critique. Que lisons-nous dans la Bible[1] à propos des rois de la Pentapole?

כל אלה חברו אל עמק השדים הוא ים המלח

Hi omnes congregati sunt in valle Siddim, quæ est mare Salsum.

Reland[2] s'exprime ainsi à propos de ce verset : « Il n'est dit « ici qu'une seule chose, c'est que la vallée qui s'appelait au- « paravant vallée de Siddim, devint ensuite la mer Morte, ce « que je ne conteste pas. En effet, cette vallée peut avoir été « inondée par les eaux de cette mer, soit par suite d'une crue « du Jourdain, soit par le jaillissement d'eaux souterraines « ou autres; mais comme on ne sait ni quand, ni comment la « chose est arrivée, il n'est pas nécessaire de s'étendre sur ce

1. Genèse, XIV, 3.
2. Pal., lib. I, p. 254.

« point. L'écrivain sacré ne dit pas que les cinq villes, Sodome
« et les autres, furent situées dans la vallée de Siddim; il y a
« plus, c'est le contraire que l'on peut conclure du texte cité,
« puisque les rois de ces cinq villes, après avoir réuni leur
« armée, se rassemblèrent אל עמק השדים : versus vallem
« Siddim : vers la vallée de Siddim. Que si quelqu'un voulait
« traduire *dans la vallée*, cela reviendrait au même. Donc
« probablement la vallée de Siddim était autre chose que la
« contrée dans laquelle leurs cinq villes étaient situées. Qui
« dirait par exemple? les habitants d'Amsterdam, de Harlem
« et de Leyde ont marché au devant de l'ennemi et se sont
« réunis en Hollande, — précisément parce que ces villes
« sont des villes hollandaises; mais on peut proprement dire
« les habitants de ces villes se sont réunis dans le lieu où est
« aujourd'hui le lac de Harlem; et il est permis de conclure de
« là que le lac de Harlem est différent de la contrée dans
« laquelle ces villes sont situées. »

Cette argumentation de Reland serait, je crois, assez difficile à rétorquer, et l'on me permettra de la trouver concluante; au reste, Reland s'appuie sur une très-juste observation de plus : c'est que dans le verset du chapitre XIX de la Genèse où il est dit que Dieu fit pleuvoir le soufre et le feu sur les villes maudites et toute la plaine, l'expression dont se sert l'écrivain sacré pour rendre cette dernière idée est ככר : le circuit, la plaine, et non pas עמק השדים : la vallée de Siddim.

Pour abréger, je dirai que l'illustre Reland, avec son tact ordinaire, avait parfaitement deviné que les villes de la Pentapole devaient être sur les bords du lac Asphaltite, et que leurs ruines pouvaient, devaient même s'y retrouver. Ce que le critique judicieux avait deviné du fond de son cabinet, l'observation faite sur les lieux mêmes, près d'un siècle et demi après la publication de son admirable livre, l'a complétement vérifié.

Voici la conclusion logique de tout ce qui précède. Il est indubitable, qu'en outre de Ayn Djedy (Engaddi), de Masada, de Thamara et de Zoar, il n'y a pas eu, depuis la catastrophe de la Pentapole, d'autres villes construites sur les rives occidentales de la mer Morte; il faut donc, de toute nécessité, reconnaître Sodome dans le Kharbet Esdoum des Arabes, et au pied de la montagne de Sel que Galien nomme expressément *Sodoma*; de même qu'il faudra retrouver d'autres villes maudites dans les ruines évidentes de villes qui se rencontreront sur ce même littoral.

Il n'y a pas besoin, je pense, d'une démonstration plus ample de ce fait, que l'on pourra attaquer, mais non infirmer, que les ruines qui sont connues des Arabes sous le nom de Kharbet-Esdoum, sont bien réellement les ruines de la Sodome biblique. Il n'y aura plus pour contester cette découverte réelle, d'autre ressource que celle de nier hardiment l'existence même de ces ruines que mes compagnons et moi nous avons vues à deux reprises, et la seconde fois surtout avec grand soin. Je m'attends à cette négation, mais, sans modestie, je déclare que je me permets d'avoir plus de confiance dans une observation faite longuement par moi-même, en compagnie de quatre Français assez intelligents pour reconnaître des ruines, là où sont en réalité des ruines, que les Arabes qui m'accompagnaient et avec lesquels j'étais en mesure de converser habituellement, m'ont désignées sous le nom fort significatif de Kharbet-Esdoum, que dans toute observation contraire, faite un peu vite peut-être et avec des convictions préconçues, telles, par exemple, que l'impossibilité de trouver Zoar sur la rive occidentale de la mer Morte. J'ai montré surabondamment que cette dernière opinion était en opposition flagrante avec le texte même de l'Écriture Sainte ; il est donc bien clair que toute conclusion qui se rattachera de près ou

de loin à une erreur d'appréciation aussi forte, aura grand besoin d'être très-sérieusement contrôlée.

Résumons. Sodome était à la pointe sud-ouest de la mer Morte; la montagne de Sel est appelée Sodome par Galien. Donc, Sodome était au lieu même où est la montagne de Sel. Cette montagne, les Arabes l'appellent indistinctement Djebel-el-Melehh, ou, comme Galien, Djebel-Esdoum. Si donc on voit à la montagne de Sel des décombres d'une ville, il y a toute apparence que ce sont les décombres de Sodome; et cette apparence devient une évidence impossible à nier, si les habitants du pays sont unanimes pour donner à ces décombres le nom de Kharbet-Esdoum (ruines de Sodome), en leur appliquant l'histoire traditionnelle de la ville maudite. Toutes ces conditions étant rigoureusement réalisées, il n'est pas possible de se refuser à croire que ces ruines d'une Sodome, sont bien les ruines de la Sodome biblique.

Les souscriptions des actes du premier concile de Nicée contiennent la mention de Sevère, évêque de Sodome, parmi les évêques d'Arabie. Reland, à qui ce fait curieux ne pouvait échapper, l'a discuté avec soin [1]. « Il faudrait être insensé, « dit-il, pour voir désignée dans ce passage la Sodome ren- « versée par la colère divine, et qui ne devait plus être jamais « habitée. Quel est le lieu que nous supposerons caché sous « cette dénomination? Ce ne peut être Zoar, car Zoar fut une « ville de Palestine et non d'Arabie; ce ne peut être Sycama- « zona, qui fut aussi une ville de Palestine et non d'Arabie. » En conséquence, Reland soupçonne qu'il s'agit de quelque ville épiscopale d'Arabie, relevant de l'évêché métropolitain de Bostra, et dont le nom pouvait être Zozoyma ou Zoraïma. Ce qui lui fait adopter cette hypothèse, c'est la mention qu'il

1. Pal., lib. IV, p. 1120. Ad nomen Sodoma.

trouve dans l'index arabe des noms des évêques qui ont souscrit au concile de Nicée. Il lit, en effet, سابيروس الصوصو ماون qu'il transcrit Severus Zozamaon. Remarquons que jamais le *sad* ne s'est prononcé *z*, et que le second, en y restituant un point très-probablement oublié, fournit une leçon الصوضوماون dans laquelle il est bien clair que se trouve la transcription, aussi rigoureuse que possible, du génitif grec Σοδόμων. Du reste, il n'est plus possible aujourd'hui de révoquer en doute l'existence d'un évêque de Sodome nommé Sevère, qui prit part aux actes du concile de Nicée, puisque la version copte de ces actes, publiée et commentée par mon savant confrère et ami M. Ch. Lenormant, mentionne ce saint personnage d'une manière très-précise. Est-ce à dire pour cela que Sodome se releva de ses ruines, et qu'une Sodome moderne, contemporaine du concile de Nicée, fut le siége d'un épiscopat chrétien? Pas le moins du monde. Nombre d'évêques ont porté et portent encore de nos jours des titres de villes qui n'existent plus que dans la mémoire des hommes. Il y a bien eu, au même concile, un évêque d'Ilion! En conclurons-nous qu'Ilion avait été rebâtie? Nullement, j'imagine. Du temps de Josèphe, *Sodomitide* était encore le nom de la contrée où fut Sodome, et ce nom a très-bien pu donner naissance au titre épiscopal à l'inexactitude duquel Reland avait conclu. Quant à l'argument que Reland tire de la position de Zoar en Palestine, et non en Arabie, cet argument n'a pas une valeur réelle, puisque, dans Josèphe, Zoar est nommée la Zoar de l'Arabie [1], Ζώαρα τῆς Ἀραβίας, et que dans un autre passage [2], il nous est dit que Zoar, Ζώαρα, fut une des douze villes enlevées par Alexandre Jannæus aux Arabes [3].

1. Bell. Jud., IV, VIII, 4.
2. Ant. Jud., XIV, II, 4.
3. Dans le récit de la fuite de Loth, lors de la ruine de Sodome, Josèphe appelle

Dans les actes du concile de Chalcédoine, Musonius, évêque de Zoar, est classé une fois parmi les évêques de la deuxième Palestine et une autre fois parmi ceux de la troisième, ce qui est plus exact. Areopolis, Characmoba (er-Rabba et Karak), et Petra, étaient certes des villes de l'Arabie; et elles sont inscrites parmi les villes épiscopales de la troisième Palestine; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Zoar, ville arabe, ait été citée parmi les évêchés de la troisième Palestine.

Occupons-nous maintenant plus spécialement de Zoar elle-même. Dans les Ethniques d'Étienne, nous lisons au mot ZOAR : « Zoar est un grand bourg ou une forteresse de la Palestine, situé sur les bords du lac Asphaltite (ἐπὶ τῇ Ἀσφαλτίδι);... c'est là que Loth s'enfuit et qu'il put se soustraire à la catastrophe de Sodome. » Zoar était donc sur la côte de la mer Morte.

Eusèbe (ad vocem Βηλά) parle du site de cette ville et la place sur la limite orientale de l'Idumée. Saint Jérôme a bien vu qu'il y avait là une faute énorme, aussi lit-il : « Sur la frontière orientale de la Judée. » Or, cette frontière ne pouvait être que sur la rive occidentale de la mer Morte [1]. Un passage d'Anastase le Sinaïte, rapporté par Reland [2], mérite d'être mentionné ici. Il raconte qu'étant allé faire une course du côté de Zoar et de Tetrapyrgia [3], il vit avec surprise que

Zoar Ζωὼρ, et il ajoute que ce nom est encore celui de la localité à l'époque où il écrit : Ζοὼρ ἔτι καὶ νῦν λέγεται.

1. Reland, p. 622, ad vocem Bela.

2. Pal., p. 1066, ad vocem Zoara.

3. Qu'est-ce que c'est que la localité nommée Tetrapyrgia (Τετραπυργία)? On l'ignore. Ce nom ne serait-il pas par hasard une traduction grecque du nom Keritarba, la ville des quatre, puisque ce nom primitif d'Hébron, écrit קרית ארבע dans la Genèse (XXIII, 2) et dans Josué (XX, 7), est écrit קִרית הארבע dans Nehémie (II, 25) avec l'article ה placé devant le mot Arbâ, *quatre*, article qui ne peut exister devant un nom propre d'homme. Les Juifs interprètent ce nom par la ville des quatre, et prétendent qu'il fait allusion aux tombeaux des quatre patriarches enterrés à Hébron : Adam, Abraham, Isaac et Jacob. Il est très-probable que les Juifs ont raison. Dutripon

tous les esclaves chargés de la culture des terres publiques, étaient Cypriotes, parce qu'eux seuls pouvaient résister à l'influence mortelle de ce climat; il ajoute que c'était là un fait constaté par de nombrenses expériences.

Eusèbe, dans son Onomasticon (ad vocem θαλάσσα ἡ ἁλυκή), nous apprend que la mer Morte s'étendait entre Jéricho et Zoar. Il ne fait, on le voit, que répéter ce que dit Josèphe, que le lac Asphaltite s'étend jusqu'à Zoara d'Arabie.

Saint Jérôme, dans un passage déjà cité plus haut, nous dit que Zoar était sur les confins de la Moabitide, et séparait celle-ci de la Palestine. Le même saint Jérôme, au mot Βαλὰ (qu'il faut lire au lieu de Βαϐλὰ), nous apprend que Zoar avait une garnison romaine; et, dans la *Notitia dignitatum imperii*, nous voyons mentionnés : « equites sagittarii indigenæ, Zoaræ; — les archers à cheval indigènes, à Zoar. » C'était donc cette troupe qui tenait garnison à Zoar.

Nous avons vu un peu plus haut quelle est la teneur des passages de Josèphe concernant Zoar, il nous reste maintenant à énumérer les textes bibliques dans lesquels il est question de cette localité importante. Dans la Genèse, nous lisons (ch. XIX) : — 19 ..... Je ne puis m'échapper sur la montagne (c'est Loth qui parle aux anges venus à Sodome pour le forcer à quitter la ville maudite), le malheur pourrait m'atteindre, et je périrais. — 20. Voici une petite ville proche, on peut y fuir : elle est peu importante. Permets que je m'y échappe, puisqu'elle est si peu importante; au moins je pourrai conserver la vie. — 22 ..... C'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar. — 23. Comme le soleil se levait sur la terre, Loth arriva à Zoar. —

admet d'ailleurs cette explication naturelle. Tetrapyrgia peut signifier la ville aux quatre tours, aussi bien que la ville fortifiée des quatre. Je donne, bien entendu, cette identification hypothétique pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire que je n'y tiens guère.

Nous avons déjà déduit de ce texte important le voisinage forcé de Zoar et de Sodome. Nous voyons de plus que Zoar n'était pas dans la montagne, puisque Loth dit : « Je ne puis m'échapper sur la montagne. » Un autre texte sacré vient corroborer cette observation. Nous lisons (même chapitre xix, 30) : — Et Loth monta de Zoar et s'établit sur la montagne avec ses deux filles ; car il craignait de demeurer à Zoar : il se retira dans une caverne avec ses deux filles. — Il est bien clair que pour entrer dans la montagne, il fallait monter en sortant de Zoar ; donc, Zoar n'était pas dans la montagne, mais bien au pied de la montagne, puisque les anges ordonnèrent à Loth (v. 17) de ne pas s'arrêter dans toute la plaine, et de fuir vers la montagne. Il serait difficile, je crois, de trouver un lieu qui remplît les conditions exprimées dans ces différents passages bibliques, mieux que Zouera-et-Tahtah. Et si en outre de ces conditions physiques, sur lesquelles il n'est guère possible de se tromper, nous trouvons appliqué aux ruines dont il s'agit, le nom de Zoar elle-même, ne serons-nous pas forcés de conclure que Kharbet-Zouera-et-Tahtah et la Zoar biblique, ne font qu'un ? Et pourtant, il y a des voyageurs qui ont visité les lieux et qui croient encore, avec Irby, Mangles et Robinson, que Zoar était sur la rive orientale de la mer Morte.

Poursuivons notre examen des textes bibliques relatifs à Zoar.

Le nom primitif de Zoar fut Belâ, ainsi que l'atteste la Bible dans les passages suivants[1] : — Ils firent la guerre contre Berâa, roi de Sodome ; Birsâa, roi de Gomorrhe ; Souab, roi d'Adamah, et Semaber, roi de Seboïm, et le roi de Belâa, qui est Zoar.

1. Genèse, xiv, 2.

Verset 8.—Alors le roi de Sodome et le roi de Gomorrhe, le roi d'Adamah, le roi de Seboïm et le roi de Belâa, qui est Zoar, sortirent et se mirent en ordre de bataille contre eux, dans la vallée de Siddim.—(Textuellement : dans la vallée des champs. Puisque le pluriel Siddim est précédé de l'article, c'est qu'il conserve sa signification et qu'il n'est pas du tout un nom propre.)

L'origine des deux noms Belâa et Zoar mérite que nous nous y arrêtions un instant. Saint Jérôme, dans son commentaire à Isaïe, 15, dit en parlant de Belâa : « Appellatur Bela, id est absorpta, tradentibus Hebræis quod tertio terræ motu prostrata sit; ipsa est quæ hodie syro sermone vocatur Zoara. » Effectivement בלע signifie *devoravit*, *absorpsit*, *perdidit*. Cette explication, saint Jérôme la répète encore ailleurs. Ainsi dans ses *Quæstion. Hebr. in Genesin, cap.* XIV, 3, il dit : « Tradunt Hebræi hanc eandem in alio Scripturarum loco [1] Salisa nominari, dicique rursum μόσχον Τριετίζουσαν [2], id est vitulam conternantem, quod scilicet tertio terræ motu absorpta sit. » Enfin dans son commentaire de la Genèse (XIX, 30) il répète encore : « De Segor, quod frequenter terræ motu subruta, Bela primum, etc. » Cette prétendue origine du nom de Belâa peut très-bien être sortie tout entière de l'orthographe du nom, dont, par hazard, la forme aura eu une étroite analogie avec le radical בלע. Cet avis n'est pas le mien, car c'est celui de Reland, qui fait remarquer que la tradition juive dont parle saint Jérôme n'est pas admissible, puisque Zoar n'est pas la seule ville qui, dans la Bible, soit nommée une génisse de trois ans. En effet, dans Jérémie (XLVIII, 34) nous lisons :—Des cris de Hesbon jusqu'à el-Aâleh, jusqu'à Yahas s'étend leur voix ; depuis Zoar jusqu'à Horonaïm, génisse de trois ans, etc. —

1. Samuel, I, 9, 4.
2. Isaïe, XV, 5.

C'est donc Horonaïm qui reçoit cette fois l'épithète en question, et cette épithète signifie tout simplement, si je ne me trompe, que les localités qu'elle désigne, sont fertiles et florissantes, comme une génisse de trois ans est grasse et pleine de force. Quant au verset de Samuel où il est question de la terre de Salisa (ארץ שלשה), rien absolument ne prouve que ce soit Zoar qui soit désigné ainsi, et Cahen n'a pas même parlé de cette identification rabinique.

Quoi qu'il en soit de l'origine réelle de ce nom, qu'il ait été ou qu'il n'ait pas été significatif, il demeure toujours certain que le nom primitif de Zoar a été Belâa. A quel propos ce nom a-t-il été changé et remplacé par celui de Zoar? L'Écriture Sainte va nous l'apprendre. Nous lisons dans la Genèse (XIX) : 20. — Voici une petite ville proche (c'est Loth qui parle aux anges qui le pressent de s'éloigner de Sodome), on peut y fuir; elle est peu importante, permets que je m'y échappe; puisqu'elle est si peu importante, au moins je pourrai conserver la vie.

21. L'autre lui dit : je veux aussi t'accorder cela, et ne pas bouleverser la ville dont tu as parlé.

22. Hâte-toi, fuis vers elle, car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois arrivé. C'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar.

A première vue, il est palpable que ce dernier membre de phrase, qui par sa teneur même est complétement déplacé, n'a jamais été qu'une glose marginale, qu'une erreur de copiste aura plus tard introduite dans le texte, en une place qui ne lui convenait nullement.

C'était au verset 20, après les mots : elle est peu importante, que devait évidemment venir la glose : c'est pourquoi l'on appelle cette ville Zoar. Mais ceci ne fait rien à l'affaire; le nom de Zoar écrit en hébreu צוער et צער, s'écrit en arabe زغر.

En hébreu il est très-vrai que צער signifie être petit, d'où צוער, petit; mais en arabe زغر n'a nullement cette signification, puisqu'au contraire ce mot veut dire multitude, abondance, C'est صغير, du radical صغر, être petit, qui équivaut au mot hébreu.

Il se pourrait donc bien, par suite de l'orthographe arabe du nom de Zoar, et par suite aussi de la prononciation constante, depuis les temps bibliques jusqu'à nos jours, du nom de cette localité, que les indigènes ont toujours appelée Zouâr ou Zouêra, ce qui est à peu près identique, que l'origine de ce nom introduite dans les textes sacrés, par une interpolation évidente, ne méritât pas une confiance absolue. Je dois pourtant me hâter d'ajouter que cette étymologie est également donnée par Josèphe[1] : Ζοὼρ ἔτι καὶ νῦν λέγεται. Καλοῦσι γὰρ οὕτως Ἑβραῖοι τὸ ὀλίγον. —On la nomme encore maintenant Zoôr, car les Hébreux appellent ainsi ce qui est petit. —

Nous avons groupé tous les passages sacrés et profanes qui pouvaient nous aider à déterminer la position de Zoar, et nous avons déjà conclu à l'identité forcée de la Zoar biblique avec la Zouera-et-Tahtah, dont les ruines se voient à droite et à gauche du débouché de l'Ouad-ez-Zouera. Inutile donc d'insister plus longuement sur la légitimité de cette identification.

D'après saint Jérôme, Zoar séparait la Palestine de la Moabitide; donc une partie du terrain placé au sud de Zoar, devait appartenir à la Moabitide. J'ai rapporté plus haut les versets bibliques qui mentionnent, à propos des frontières de la Moabitide, un lieu nommé Soufah, opposé, dans une phrase ambiguë d'ailleurs, aux torrents de la vallée de l'Arnon. J'ai conclu de ce passage que si Soufah était une localité, celle-ci devait être placée au sud de la Moabitide. Plus que jamais

1. Bell. Jud., I, XI, 4.

je persiste dans cette manière de voir, précisément parce que la montagne qui est en contact immédiat au sud avec le Djebel-ez-Zouera, se nomme encore de nos jours Djebel-es-Soufah. Je crois très-fermement que, cette fois encore, s'est conservé intact un nom biblique méconnu jusqu'à présent, et qu'un lieu, nommé dès l'antiquité la plus reculée Ouahab, a existé vers le pied du Djebel-es-Soufah, qui était alors à l'extrême frontière de la Moabitide.

J'ai discuté déjà la convenance de chercher dans le Kharbet et le Bordj-en-Nemaîreh, les ruines de Nimrin, devenu Benemarim, et Bennamerium. Il serait donc superflu d'y revenir ici. Il en est de même d'Adjerrah, que je regarde formellement comme l'Adjelim de l'Écriture et l'Agalla de Josèphe.

J'ai mentionné dans mon itinéraire les ruines qui commencent au Talâa-Sebâan, et qui s'étendent sur plusieurs plateaux successifs, situés au pied des montagnes de Moab et depuis la sortie de l'Ouad-ed-Draâ jusque vers la plage de la mer Morte. Je propose formellement de voir dans ces ruines énormes, les restes de la Seboïm qui fut enveloppée dans la catastrophe de la Pentapole. Une ville aussi considérable que celle dont l'existence est constatée par les ruines en question, ne saurait avoir existé inaperçue, dans les siècles dont l'histoire nous a été conservée avec détails. Plusieurs cratères effroyables, trois au moins, entourent le site que j'attribue à Seboïm, et ils ont dû consommer en un clin d'œil l'anéantissement de cette ville coupable, que les explosions, partant d'au moins trois côtés à la fois, ont dû pulvériser. Rien, absolument rien ne prouve que toutes les cités maudites se trouvaient sur la même rive occidentale de la mer Morte. Il y a même de fortes présomptions en faveur de l'opinion que je crois devoir émettre, que l'une au moins des villes de la Pentapole devait être sur la rive orientale. En effet, une fois la catastrophe accomplie,

pourquoi Loth eût-il monté dans la montagne au-dessus de Zoar, au lieu de se réfugier sur la rive orientale qui devait lui paraître un refuge plus assuré, si le terrible châtiment ne s'était pas étendu sur cette rive? Dira-t-on que celle-là n'était pas habitée? Cela paraît bien peu vraisemblable, car il n'y avait aucune raison absolument pour que la rive, devenue plus tard moabitique, ne participât point à la fertilité de toute la plaine. Il y a plus, nous savons que les Emim habitaient cette contrée, et Seboïm pouvait très-bien être une ville des Emim.

Ni Loth, ni ses filles, qui avaient habité longtemps Sodome, ne pouvaient ignorer l'existence d'une population nombreuse sur l'autre rive, et les filles du patriarche n'eussent pas cru à la destruction totale de l'espèce humaine, si le fléau qui les avait chassées de Sodome, n'eût pas également frappé, sous leurs yeux, la rive opposée à celle sur laquelle elles avaient cherché un refuge. D'ailleurs l'injonction des anges qui décidèrent le patriarche à fuir de Sodome, était formelle : « Ne t'arrête pas dans toute la plaine, fuis vers la montagne, » lui disaient-ils; par conséquent, toute la plaine était menacée et allait être bouleversée. Il ne peut donc venir à l'idée de personne que la portion orientale de la plaine ait échappé au désastre général.

Tout bien considéré, des villes pouvaient et devaient exister au pied des montagnes de Moab; et rien, absolument rien, n'empêche de croire que l'une des villes de la Pentapole ait existé en ce point. En conséquence, puisque je trouve, dans cette région-même, une ville énorme écrasée par les cratères d'explosion qui l'entourent, et dont une partie s'appelle encore aujourd'hui Sebâan, je n'hésite pas à y voir la Seboïm de l'Écriture, et je le fais avec d'autant plus de conviction, que ces ruines, tout à fait semblables d'ailleurs à celles de Sodome, ne sauraient s'identifier avec aucune autre ville de l'antiquité. Au reste, si l'on se refusait à admettre l'existence de l'une des villes de la

Pentapole sur la rive orientale de la mer Morte, en mettrait du coup à néant les présomptions sur lesquelles Irby et Mangles d'abord, puis Robinson et d'autres voyageurs encore, ont cherché à établir que les ruines placées à proximité de la presqu'île d'el-Mezrâah sont celles de Zoar. Répétons-le encore une fois : Sodome ne pouvait guère être à plus d'une demi-lieue de Zoar, et en ce cas, Sodome, pour ces doctes voyageurs, aurait été forcément sur la rive orientale de la mer Morte, que celle-ci existât ou n'existât pas encore, ce qui ne change absolument rien à l'affaire, puisque les distances horizontales, en tout état de cause, doivent être restées les mêmes.

En résumé, on me permettra, j'espère, d'user du même droit que ces messieurs, et de mettre au Kharbet-Sebâan, Seboïm, avec un peu plus d'assurance qu'ils n'en ont eue en mettant arbitrairement Zoar en ce point, et sans que la présence d'aucun texte ou d'aucun souvenir traditionnel pût légitimer cette hypothèse.

Comme pour Nimrin et Adjelim, j'ai fait voir déjà la permanence de l'appellation biblique de la presqu'île de la mer Morte. Du temps de Moïse, elle s'appelait הלשון, la Langue ; de nos jours, elle s'appelle toujours اللسان la Langue.

Une localité des plus importantes à déterminer, c'est celle de Loueïth. Elle était sur la route d'Areopolis à Zoar, du temps d'Eusèbe. L'Écriture la place sur une montée ; donc Loueïth, placée sur la voie fréquentée d'Areopolis à Zoar, voie qui passait, à n'en pas douter, par l'Ouad-ebni-Hammid, devait se rencontrer de toute nécessité dans l'Ouad qui, de la rive moabitique, montait à la plaine d'Areopolis. Or, la dernière montée qui donne accès à ce haut plateau, gravit à travers des ruines énormes, un Djebel-Nouehin ou Nouehid ; ces ruines portent le même nom de Nouehin ou Nouehid ; les lettres L et N, dans la bouche des Arabes de cette contrée,

permutent avec une extrême facilité : je n'hésite donc pas un seul instant à voir dans les ruines et la montagne de Nouehid, les ruines et la montée de Loueïth.

Eusèbe nous a révélé l'existence d'une ville de la Moabitide, nommée Medabah, placée à huit milles d'Areopolis, sur le plateau qui s'étend au sud de l'Arnon, comme une autre Medabah placée presque en face, l'était sur le plateau qui s'étend au nord de l'Arnon. Si l'on se rappelle que le vallon qui coupe les ruines immenses du Kharbet-Fouqoûa, et dont les deux revers sont couverts des décombres d'une ville très-considérable, se nomme Ouad-Emdebêa, on ne sera nullement étonné, je pense, que je propose formellement de retrouver la Medabah d'Eusèbe, dans la ville ruinée qui couvre les deux rives de l'Ouad-Emdebêa. Il existe bien, au pied même du piton sur lequel est bâti Karak, un Ouad-el-Medabeh; mais cet ouad, qui change immédiatement de nom, ne peut rien avoir de commun avec la Medabah d'Eusèbe.

Schihan, on l'a vu, est une localité des plus curieuses; et je n'ai pas hésité à reconnaître dans la ruine qui couronne le monticule de Schihan, un de ces temples qui étaient placés sur les hauts lieux. Si nous nous rappelons que Jérémie dit (XLVIII, 45) : — Une flamme est sortie du milieu de Sihoun; elle a dévoré les sommités de Moab; etc., — on ne trouvera probablement pas étrange que je retrouve le Sihoun biblique, dans le Schihan de nos jours, et que je propose cette identification avec une confiance entière.

Nous avons vu qu'un verset d'Isaïe (XV, 7) mentionne un torrent des Saules : — C'est pourquoi, dit le prophète, ils portent sur le Torrent des Saules le reste de leurs biens et leurs trésors. — Un peu plus haut, verset 5, il est dit que les fuyards errent jusqu'à Zoar. Évidemment ces fuyards reculaient devant l'ennemi, et le Torrent des Saules devait être sur la route du

plateau de Moab à Zoar. De plus, la dénomination spéciale de Torrent des Saules, prouve clairement qu'il n'y avait pas plusieurs cours d'eau qui méritassent ce nom. Je me permettrai donc de reconnaître le Torrent des Saules de la Bible, dans le cours d'eau dont le lit est rempli de *salix babylonica*, et qui descend, sous le nom de Seïl-ouad-ebni-Hammid, de la vallée même que remonte la voie antique.

Quant aux deux villes d'er-Rabba et de Karak, tout le monde est d'accord pour les identifier, la première avec Rabbat-Moab, et la deuxième avec Kîr-Moab. Il serait donc inutile de discuter longuement la légitimité de cette double identification, et je me bornerai à rappeler le plus brièvement possible les principaux faits historiques qui concernent ces deux villes.

Le premier nom d'Aréopolis fut Ar; ce nom (ער comme עיר) signifie littéralement ville. Suivant le témoignage de Theodoret [1], Ariel aurait été aussi le nom de cette ville. Ce renseignement nous est fourni une seconde fois par le même écrivain, dans son commentaire du chap. 29 d'Isaïe. Ceci est très-possible; mais il n'est nullement démontré que ce ne soit pas une autre localité qui ait porté ce nom. Sozomène mentionne comme ville d'Arabie, Aréopolis qui était de la troisième Palestine. Il dit de plus (l. VII, 15) qu'en Arabie, les Pétréens et les Aréopolitains combattirent avec fureur, pour défendre les temples de leurs dieux. Étienne, dans ses Ethniques, nous apprend qu'Aréopolis est la même ville que Rabath-Moba, qui n'est évidemment que Rabbat-Moab. C'est saint Jérôme [2] qui nous a fait connaître la véritable origine du nom d'Aréopolis, et qui nous a prémunis contre la tentation de traduire ce nom par *ville de Mars*.

1. Comm. d'Isaïe, 15.
2. Comm. de Josué, c. 15.

Dans la *Notitia dignitatum imperii* nous lisons :

Cohors tertia Alpinorum apud Arnona
Cohors tertia felix Arabum in ripâ vadi Apharis fluvii,
in castris Arnonensibus.
Equites Mauri Illyriciani Areopoli.

Et enfin :

Equites promoti indigenæ Speluncis.

Nous sommes donc fixés sur la nature de la garnison d'Aréopolis et des bords de l'Arnon, à l'époque où fut rédigée la notice. Eusèbe et saint Jérôme, dans l'Onomasticon (ad vocem Ἀρνῶν), disent qu'au nord on montre un lieu qui contient une garnison. Les termes mêmes dont se sert saint Jérôme sont les suivants : « In satis horribili loco vallis in prærupta demersæ. » Cette vallée abrupte est sans doute celle de l'Arnon. Reland a proposé déjà de voir la mention de ce même lieu dans le passage de la Notice des dignités impériales, qui concerne les *Equites promoti indigenæ* placés aux Speluncæ. Si maintenant nous voulons bien nous rappeler que חרנים, nom d'une localité moabitique mentionnée souvent dans les Écritures, signifie les deux cavernes, nous serons tout naturellement conduits à voir dans les *Speluncæ* de la notice, la Horoneïm de la Bible.

Deux notices grecques des patriarcats, dont la seconde est attribuée à l'époque de l'empereur Léon Auguste, sont insérées dans le vaste Recueil des écrivains byzantins. La première nous donne :

Παρωχμούχου (lisez Χαρακμώϐα), Ἀριόπολις (Ἀρεόπολις), Μάψης, Ἐλοῦσα, Ζαύρα, Βιροσαμὼν (lisez Βιροσάϐων).

La seconde :

Χαραγμοῦχα, Ἀρεόπολις, Μάψις, Ἐλοῦσα, Ζώορα, Βιροσάϐων.

A l'époque de la rédaction de ces deux listes, Aréopolis était donc très-certainement un siége ecclésiastique. Remar-

quons en passant que Zoar y est placée entre Elousa et Birsebâ. Celle-ci est à l'extrémité sud du territoire de Juda. Elousa est placée par Ptolémée parmi les villes de l'Idumée, situées à l'occident du Jourdain. Puis donc que Zoar est mentionnée entre ces deux localités, Zoar était forcément sur la rive occidentale de la mer Morte, prolongation de la vallée du Jourdain [1].

Aréopolis fut une ville épiscopale, et nous connaissons les noms suivants des prélats qui y ont siégé. 1° Anastasius, qui est mentionné dans les actes d'Éphèse, insérés au concile de Chalcédoine [2]. 2° Polychronius, qui est cité dans la lettre de Jean le Hierosolymitain, insérée aux actes du concile de Constantinople [3] et écrite au nom des évêques des trois Palestines. 3° Helie, qui souscrivit aux actes du concile de Jérusalem, tenu en 536 [4].

La dernière mention d'Aréopolis que je trouve dans les écrivains anciens est due à saint Jérôme [5]. Voici en quoi elle consiste : « Audivi quemdam Areopoliten, sed et omnis civitas testis est, motu terræ magno in meâ infantiâ, quando totius orbis littus transgressa sunt maria, eâdem nocte muros urbis istius corruisse. » D'après les écrits d'Ammien Marcellin, on a trouvé que cet événement avait eu lieu dans l'année 315, sous le consulat de Valentinien et de Valens. Cette date est extrêmement importante, puisqu'elle fixe l'époque de la destruction des monuments d'Aréopolis, et entre autres de la porte Romaine dont l'état actuel dénote encore aujourd'hui, d'une manière évidente, l'intensité du tremblement de terre qui la renversa en partie.

1. Reland, Pal., p. 462.
2. Conciles généraux, tome IV, p. 118.
3. Conc. génér., tome V, p. 192.
4. Conc. gén., tome V, p. 284.
5. Comm. d'Isaïe, c. 15.

Le nom primitif d'Aréopolis, Rabbat-Moab, la capitale de Moab, s'est conservé pour ainsi dire intact jusqu'à nos jours, puisque les ruines de cette ville s'appellent toujours er-Rabba, sans qu'il soit resté trace, dans la mémoire des habitants du pays, du nom relativement moderne Aréopolis.

Passons maintenant à Karak. Il n'y a pas de doutes à élever sur l'identification de Karak avec Χαράκμωϐα, Karak de Moab. Ptolémée mentionne cette ville parmi celles de l'Arabie Pétrée, et lui assigne les longitude et latitude suivantes : 66° 1/6 et 30°. Dans les anciennes notices ecclésiastiques elle porte le nom de Χαραγμοῦχα, ou celui plus corrompu encore, par la faute des copistes, de Παρωχμοῦχου, et elle se trouve classée parmi les villes de la troisième Palestine. Étienne, dans les Ethniques, dit que de son temps elle faisait partie de la troisième Palestine, mais que Ptolémée, qui mérite toute confiance, la classait parmi les cités arabes. Il ajoute qu'on lui donne aussi le nom de Μωϐουχαραξ.

Cette ville était le siége d'un évêché, car nous trouvons parmi les prélats qui souscrivirent au concile de Jérusalem en 536, Demetrius Χαραχμώϐων.

A l'époque des croisades, Karak devint un lieu très-important, comme poste avancé de la chrétienté en Arabie. Voici ce que raconte Foucher de Chartres (ch. XLIII) : « En 1115, le roi alla en Arabie et y éleva un château sur un certain monticule qu'il reconnut être placé, de toute antiquité, dans une forte situation, non loin de la mer Rouge, à trois jours de chemin environ de cette mer, et à quatre de Jérusalem. Baudouin mit dans ce château une bonne garnison, destinée à dominer sur toute la contrée d'alentour, pour l'avantage des chrétiens, et il ordonna qu'il s'appellerait Mont-Réal, par honneur pour lui-même, qui avait construit ce fort en peu de temps, à l'aide de peu de monde et avec une grande audace. »

Un peu plus loin (ch. XLIV) nous lisons encore : « En 1116, le roi alla visiter le château et poussa jusqu'à la mer Rouge, pour reconnaître un pays qu'il n'avait pas encore vu, et pour chercher si, par hasard, il n'y trouverait pas quelques-unes des choses dont nous manquions. »

Guillaume de Tyr raconte les mêmes faits à l'année 1115 (l. XI, ch. 26). Cet historien nous apprend qu'en 1172 Selah-ed-Din assiégea vainement Mont-Réal (lib. 20, ch. 27). Quelques années après (en 1183), l'émir recommença le siége de Karak et s'en rendit maître (l. 22, ch. 28). « Grant talent avoit, dit-il, que il aseist une cité qui fu anciennement appelée la Pierre del Désert, mes l'en la desine ore le Crac... » Renaut de Chastillon etoit alors sire du Krak de Mont-Réal, « il estoit sire de cele terre de par l'éritage se fame ». Chacun sait que Renaud de Chastillon, tombé entre les mains de Selah-ed-Din, fut mis à mort sous les yeux de ce prince, qui ne voulut pas user envers lui de sa générosité habituelle, et qui vengea, par son supplice, le pillage d'une caravane musulmane que le sire de Krak avait arrêtée et dévalisée quelque temps auparavant.

Une position militaire aussi importante que celle de Karak avait dû être utilisée dès l'antiquité la plus reculée, et il est très-probable que la moderne Karak est bâtie sur l'emplacement de la ville forte de Moab, qui, dans l'Écriture sainte, porte les noms de Kir-moab, et de Kir-heraset ou Kir-heras [1].

Nous avons vu que la vallée del'Arnon s'appelle aujourd'hui Ouad-el-Moudjeb. Ce nom est-il significatif? Je l'ignore [2].

1. Isaïe, XVI, v. 7 et II; Jérémie, XLVIII, 31; Rois, II, XIII, 26.

2. Dans le Kamous le pluriel مُوَاجِب signifie lieux où des hommes, en luttant, se jettent à terre; en ce cas la vallée de l'Arnon serait appelée la vallée du lieu de lutte. Mais ceci est plus que douteux.

Ou bien nous a-t-il conservé la mémoire d'une cité moabitique? Ce qui pourrait le faire croire, c'est le verset 1 du ch. XLVIII de Jérémie, dans lequel nous lisons : « Hemesjeb (המשגב) est confuse et abattue ». Ce mot hébraïque signifie lieu haut et fortifié. Mais plusieurs commentateurs, tels que Raschi et Kim'hi, déclarent que c'est un nom d'endroit; dès lors la prononciation en est fort incertaine. On a transcrit ce nom Misgab; mais rien ne prouve qu'il ne fallait pas le transcrire Mousdjeb, et dans ce cas, il serait pour ainsi dire identique avec le nom moderne el-Moudjeb qu'a pris l'Arnon. Quoi qu'il en soit, je ne tiens en aucune façon à cette hypothèse.

Pour en finir avec les documents géographiques relatifs à la Moabitide, je citerai un verset du livre Ier de Samuel (XXII, 3), où il est dit : — David s'en alla de là (de la caverne d'Adoullam) à Mitspâ (מצפה) de Moab, et il dit au roi de Moab : « Que mon père et ma mère se retirent auprès de « vous, jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera de moi. » — J'ignore entièrement s'il existe quelque trace de cette localité moabitique.

Il ne me reste plus à parler que des routes étranges, bordées de pierres fichées, et que nous avons rencontrées en grand nombre dans la plaine de Moab. Je n'hésite pas à y reconnaître quelques-unes de ces routes antiques dont il est question dans le livre des Nombres (XXI) 21. — Israël envoya des messagers à Sihoun, roi d'Amori, pour dire : 22 — Permets que je passe dans ton pays; nous ne nous détournerons ni dans les champs, ni dans les vignobles; nous ne boirons pas l'eau de la citerne; nous marcherons par le chemin royal, jusqu'à ce que nous ayons passé tes limites —.

Il me paraît très-probable que les routes frayées, appelées alors דרך המלך, comme elles le sont encore de nos jours, ضرب السلطان, étaient bordées, à droite et à gauche, de longues

files de grosses pierres, afin qu'il ne fût pas possible d'en sortir, pour entrer dans les terres cultivées, en prétextant l'incertitude de leur tracé. Du reste, ce mode de démarcation des routes n'était pas particulier à la Moabitide, puisque les officiers américains envoyés par le capitaine Lynch à Masada, sur la rive occidentale de la mer Morte, rencontrèrent, au delà de l'Ouad-es-Seyal, une route toute semblable, et que moi-même j'en ai retrouvé aussi, à Djembeh, localité qui présente des traces très-apparentes d'une ville contemporaine des temps bibliques les plus reculés, et qui était située entre Zoar et Hébron, c'est-à-dire dans le pays de Canâan. Il y a donc toute apparence que les routes que nous avons suivies dans la Moabitide, étaient de ces routes royales analogues à celles que les Hébreux s'engageaient à suivre, sans s'en écarter, dans le territoire de Sihoun, roi d'Amori.

Ce que l'on savait jusqu'ici sur l'état moderne de la terre de Moab, se bornait à bien peu de chose, quoique la Moabitide, proprement dite, eût été explorée déjà deux fois, sans compter la course faite, en 1822, par un M. Hyde, dont nous avons retrouvé le nom sur les murs du temple de Beit-el-Kerm. Le premier de tous, l'illustre Burckhardt visita cette curieuse contrée en 1811. Il parcourut d'abord le pays d'Amori, placé au nord de l'Arnon, et y retrouva plusieurs sites bibliques, tels que ceux de Medaba et d'El-Aaleh. Ayant alors franchi l'Arnon, qu'il donne pour limite à la province de Belka et à celle de Karak, il traversa la plaine que j'ai traversée moi-même, mais plus à l'est que je ne l'ai fait. Ainsi, il passa en vue du monticule de Schihan, qu'il laissa à trois quarts d'heure de chemin sur sa droite, et sans le visiter. Depuis l'endroit nommé Mehalet-el-Hadj, il trouva une route pavée dirigée vers Rabba, c'est-à-dire au sud-ouest. Il passa par Beit-el-Kerm, et s'arrêta dans les ruines du temple

auquel il attribue à tort une antiquité reculée. Il commet une autre erreur encore, en disant que ce temple était octostyle, et que ses colonnes avaient trois pieds de diamètre. On a vu qu'en réalité ce temple est tétrastyle et que ses colonnes ont une dimension beaucoup plus considérable. Il retrouva comme nous, parmi les décombres, des débris de colonnes de plus petite dimension, et appartenant évidemment à d'autres édifices.

À une heure trois quarts de chemin, après Beit-el-Kerm (بيت القرم), Burckhardt rencontra le village ruiné de Hameïmat (حميمات); de là, il alla visiter les restes d'er-Rabba. Trois quarts d'heure après avoir quitté cette ville en ruines, il rencontra, au sud-est, deux sources abondantes nommées el-Djebeïbah et el-Yaroud. Il traversa ensuite les ruines de Qaritselah (قريتله), et arriva enfin à Karak, dont le scheikh se nommait alors Youssef-Medjaby; mais Burckhardt se trompe, sans aucun doute, et il a écrit Medjaby au lieu de Midjielly.

À Karak, notre voyageur, qui ne trouva pas l'occasion ni la possibilité de descendre dans le Rhôr, prit des informations sur la topographie de la côte orientale de la mer Morte. Il mentionne la rivière de Djerra (سيل جره), qui n'est très-certainement pas le Nahr-ed-Drâa, mais bien le Seïl-oued-ebni-Hammid, qui sort de l'Ouad-Adjerrah, puisqu'il ajoute que dans la vallée que suit cette rivière, qu'il identifie, mais avec toute réserve, avec le Zared de l'Écriture, il y a des ruines de murailles et d'édifices, situées à cinq heures de chemin, au nord de Karak.

Il mentionne également le Rhôr-Safieh (غور صفيه), qu'il dit placé vers l'embouchure de l'Ouad-el-Ahhsa, et qui est, dans la saison d'hiver, le rendez-vous de grandes tribus nomades. La rivière qui descend de l'Ouad-el-Ahhsa, sépare, dit-il, le pays de Karak, du district sud nommé Djebal. Il suppose que l'emplacement de la Zoar biblique doit être cher-

ché dans le Rhôr-Safieh. Il nomme encore le Seïl Assal, dont il écrit le nom عسّل, sans être sûr que l'orthographe de ce nom ne soit pas plutôt Assan. Cette rivière coule, dit-il, près de Katherabba (il ne faut pas oublier ici que Burkhardt se sert du *th* anglais, qui est à peu près identique, pour la prononciation, avec le ث que j'ai rendu par *tz*). Après Katzerabba, il mentionne el-Nemeïrah; c'est l'en-Nemaïreh que nous avons traversée. Enfin, il nomme el-Mezrâah, qui est située en face du milieu du lac Asphaltite, et auprès de ce dernier endroit, les Taouahin-es-Sakkar (طواحين السكر) qui sont les ruines d'une ville antique.

Burckhardt avait pris des informations fort exactes, ainsi qu'on le voit, et il avait même recueilli des notes sur la végétation du Rhôr, puisqu'il mentionne, comme s'y trouvant à foison, l'*Asclepias Procera*, que les Arabes nomment Ocher (عشير). Tel est en substance le résultat de l'exploration hardie de Burckhardt.

Après lui (en 1818) vinrent MM. Irby et Mangles, dont je vais de même analyser le récit. Partis d'Hebron le 18 mai, ils allèrent gagner, en deux jours, l'Ouad-ez-Zouera, par lequel ils descendirent dans le Rhôr, afin de se rendre à Petra, en passant par Karak. Ces messieurs signalent d'abord la ruine du petit fort arabe de Zouera-el-Fouqah, qu'ils appellent el-Zowar. Le 20, ils traversèrent la Sabkhah, après avoir campé au pied de la montagne de Sel ou de Sodome. Ils firent en passant une observation qui est très-juste : c'est que les montagnes de la rive ouest de la mer Morte ont une hauteur décroissante à mesure qu'elles s'avancent dans le sud, tandis que lés montagnes de la rive orientale ont une élévation qui semble à très-peu près constante. Dans la Sabkhah, ils franchirent six cours d'eau plus ou moins rapides. Ils arrivèrent ensuite à une contrée boisée, d'un aspect charmant, c'est-à-

dire au Rhôr-Safieh. Ils y trouvèrent une petite rivière que les Arabes leur nommèrent Nahr-el-Heçan (la rivière du cheval, dont ils écrivirent le nom el-nahr-Houssan). Les clairières étaient cultivées et plantées d'orge.

A cette époque de l'année, Irby et Mangles eurent beaucoup à souffrir dans le Rhôr, de très-grosses mouches de cheval (sans doute des œstres ou taons), dont la venue, leur dit-on, fut une plaie qui contribua puissamment à la destruction de Sodome et de Gomorrhe. Les Arabes qu'ils rencontrèrent étaient des Ghorneys (sans aucun doute des Rhaouarna), et, plus heureux que nous, les voyageurs n'eurent qu'à se louer de l'excellent accueil qui leur fut fait par eux. Les Ghorneys diffèrent beaucoup (et ceci est très-vrai) des Arabes nomades, car ils habitent des huttes de boue, de branchages et de roseaux, et ils cultivent le terrain qui les entoure. Après avoir passé le Houssan, ils gagnèrent le pied des montagnes et traversèrent une plaine encombrée de blocs de pierre roulés, qui étaient du granite rouge et vert, du porphyre vert, rouge et noir, de la serpentine, du basalte noir, de la brêche, et bien d'autres espèces de roches précieuses. Il est à présumer, disent-ils, que c'était dans ce pays que les anciens se procuraient les matières précieuses avec lesquelles ils ont façonné les innombrables colonnes qui ornent aujourd'hui, dans l'Orient, les bains et les mosquées.

Les montagnes qu'ils longeaient leur semblèrent formées généralement de grès ou de marbre. Ils arrivèrent ainsi à la presqu'île et ils campèrent sur les bords d'une charmante ravine arrosée par une rivière nommée el-Dara (c'est le Nahr-ed-Drâa) dont les rives étaient couvertes d'un épais fourré de palmiers nains, d'acacias, d'épines et d'oleander. Voici le résumé de l'itinéraire de nos voyageurs dans le Rhôr : en deux heures et demie, ils allèrent de la rive occidentale du Rhôr,

c'est-à-dire du pied de la montagne de Sel, jusqu'au Rakh, premier cours d'eau salé (ce nom m'est totalement inconnu); de là, en une demi heure, ils gagnèrent Szafye (Safieh) ou Ahsa, et le Nahr-el-Houssan (c'est sans aucun doute le Nahr-Safieh); de Safieh, ils marchèrent sur le Nahr-el-Assel (Nahr-el-Eçal); de là, en deux heures, ils atteignirent la mer, et, en deux heures de plus, el-Dara (ed-Drâa), où ils passèrent la nuit.

Le lendemain, au point du jour, MM. Irby et Mangles se mirent en devoir de gravir la montagne et de gagner les hauteurs. Ils rencontrèrent, chemin faisant, le *chaos* que nous avons traversé nous-mêmes. « C'étaient, disent-ils, d'énormes fragments de la grosseur d'une maison, qui, se détachant des hauteurs, s'étaient jetés confusément dans le précipice, les uns sur les autres. » Un quart d'heure après, ils arrivèrent à un petit étang placé au-dessous d'un olivier isolé (c'est sans doute l'Ayn-es-Sekkeh, que nous avons vu au point nommé Omm-Sedereh). Ils rencontrèrent ensuite des champs d'orge, placés dans la vallée à leur gauche, et à travers lesquels serpente un cours d'eau nommé Souf-Saffa, qui se rend à la mer Morte (je n'ai pas entendu prononcer le nom de cette rivière). Ils remarquèrent, en passant, d'anciens aqueducs qui alimentaient des moulins (certainement à l'Ayn-es-Sara, et à l'Ayn-Aqbech ou Qobech). Ils avaient alors devant eux le château de Karak, mais ils n'apercevaient aucune partie de la ville; ce château leur présentait deux masses séparées, la première à l'angle sud de la ville, et la seconde plus au nord, consistant en un grand édifice nommé par eux Seraglio-of-Melah-a-Daher (c'est indubitablement la tour bâtie par Malek-ed-Dhaher-Beïbars). Entre ces deux masses de constructions militaires, est la seule porte qui donne accès dans Karak. C'est une porte ogivale, surmontée d'une inscription arabe, placée à l'entrée d'une caverne

naturelle (c'est le tunnel par lequel nous avons quitté Karak, et au débouché duquel nous avons été salués d'une volée de pierres).

MM. Irby et Mangles, dont la présence à Karak ne fut contrariée en aucune façon, purent examiner à loisir les anciennes constructions que renferme cette espèce de ville. Le château et son église, la tour de Beïbars, la mosquée et les citernes eurent tour à tour la visite de nos voyageurs, qui commettent, au sujet du château de Mont-Réal, une erreur historique qu'il est bon de relever en passant. Ces messieurs attribuent à tort la prise de Karak à Godefroi de *Boulogne*, qui l'aurait appelé mons Regalis. Nous avons, un peu plus haut, constaté que cette conquête et cette dénomination sont dues au roi Baudouin, qui ne prit Karak qu'en 1115.

Ils rencontrèrent quelques tronçons de colonnes antiques, et enfin un bas-relief encastré dans une muraille, et représentant une grande aile (longue de sept pieds et large de quatre), ayant une analogie frappante avec l'aile du globe ailé si souvent représenté sur les monuments égyptiens. Je ne doute pas que ce ne soit effectivement le fragment d'un globe ailé, qui était accolé de deux yeux mystiques d'Horus, dont à mon tour j'ai retrouvé l'un. Enfin, ils virent, dans les ruines, deux inscriptions grecques sans intérêt, à ce qu'ils disent. Ils visitèrent également la fontaine et les grottes sépulcrales devant lesquelles j'ai passé, au fond de la vallée de Karak.

Évidemment, il y aurait à découvrir à Karak beaucoup de restes d'antiquités, appartenant même à l'époque moabitique, mais j'avoue, en toute humilité, que je ne me chargerai pas d'en aller faire la recherche.

Après une course assez longue à Petra, MM. Irby et Mangles revinrent à Karak, dont ils appellent le scheikh Joussouf Magella. De là ils allèrent faire une excursion dans le Rhôr, et examiner les ruines situées sur les bords du Dara (Ed-Drâa),

ruines dans lesquelles ils supposèrent qu'il fallait voir Zoar. Ils rentrèrent une seconde fois à Karak, et de là se mirent en route pour le Haouran, à travers la plaine moabitique. Ils allèrent camper d'abord aux ruines d'Er-Rabba. Le 6 juin ils visitèrent Beit-Kerm (Beit-el-Kerm) qui est distant d'Er-Rabba d'un mille et demi, dans la direction du nord. Ils ont parfaitement reconnu que le temple ruiné est de l'époque romaine, et ils supposent que ce temple pourrait bien avoir pris la place de celui d'Atargatis qui était à Carnaïm [1]. A deux heures et demie, au nord de Beit-Kerm, ils virent une petite éminence qui domine tout le pays environnant, et qu'ils appellent Sheikh-Harn (c'est Schihan).

Le 8 juin, ils allèrent traverser le Wady-Modjeb (Ouad-el-Moudjeb), en cheminant sur les traces de la voie pavée romaine. Ils virent dans la descente, les ruines d'édifices militaires de l'époque romaine, probablement des forts que j'ai signalés plus haut et qui contenaient une garnison, *ad Speluncas*. Enfin ils rencontrèrent quelques bornes milliaires, qui toutes (celles du moins qui étaient lisibles) dataient du règne de Trajan. Au fond de l'Ouad, où ils n'arrivèrent qu'après une heure et demie de descente extrêmement fatigante et difficile, ils trouvèrent les ruines d'un pont romain. Sur l'autre flanc de l'ouad, ils rencontrèrent de nouveau les traces de la voie antique, et plusieurs bornes milliaires portant le nom de Marc-Aurèle.

Inutile de parler ici de l'itinéraire qu'ils suivirent dans le territoire Amori, c'est-à-dire à travers la contrée située au nord de l'Ouad-el-Moudjeb, ou de l'Arnon. Je me bornerai à féliciter très-sincèrement MM. Irby et Mangles de l'exactitude de leurs observations.

1. Machabées, I, v. 43.

Quelques mots maintenant sur l'excursion de M. Lynch sur le rivage oriental de la mer Morte, jusqu'à Karak, et j'aurai groupé tout ce que l'on a su jusqu'ici, sur le pays de Moab.

Le 30 avril 1848, le capitaine Lynch, monté sur l'une de ses deux embarcations, vint mouiller au fond du golfe formé par la pointe nord de la presqu'île, qu'il nomme pointe Costigan, en mémoire de son infortuné devancier sur cette côte inhospitalière. Il gagna ensuite le misérable village d'el-Mezrâah, situé à une demi-lieue de chemin du mouillage; il y fit la remarque que nous y avons faite plus tard nous-mêmes, sur l'étrange physionomie des Rhaouarna qui l'habitent, et qui ont une figure beaucoup plus africaine qu'asiatique.

Là il reçut la visite de Souleïman, fils d'Abd-Allah, scheikh chrétien de Karak, lequel était député par ses coreligionnaires, pour inviter les officiers américains à venir visiter leur triste ville. Toute l'expédition était horriblement souffrante, et en danger imminent, si son chef ne lui faisait respirer un autre air que celui de la fournaise dans laquelle ces hommes étaient incessamment brûlés. En conséquence, M. Lynch se décida à tenter l'excursion de Karak, autant du reste par amour-propre et pour ne pas sembler reculer devant le danger, que pour trouver cet air salubre indispensable à sa troupe affaiblie.

Le lendemain, il visita les ruines placées à proximité d'el-Mezrâah, et qu'il suppose être celles de Zoar. Il y reconnut l'enceinte d'un édifice carré, et beaucoup de fondations d'édifices, parsemées de fragments de poterie; il y rencontra de plus une petite meule à bras. Ces traces de fondations présentent tous les indices d'une grande antiquité, et le capitaine Lynch n'hésite pas à reconnaître, dans ces ruines, celles qu'Irby et Mangles avaient visitées bien avant lui, en leur appliquant, sans la moindre apparence de raison, le nom de la Zoar biblique.

Au retour de cette promenade, il trouva Mohammed, scheikh musulman de Karak, qui venait d'arriver avec le scheikh chrétien Abd-Allah lui-même. Mohammed, qui n'est autre que notre Mohammed-el-Midjielly, parut immédiatement à l'officier américain le plus insolent, le plus insupportable et le plus couard des hommes. Le 2 mai, malgré le désir extrême qu'il avait de renoncer à la course de Karak, le capitaine Lynch, croyant qu'il manquerait à la dignité de son pays s'il ne visitait pas cette ville, se mit en route de très-grand matin.

Il franchit le ruisseau qui descend de l'Ouad-ebni-Hammid, traversa le plateau qui domine la plaine qu'il appelle la plaine de Zoar, et rencontra sur ce plateau, les restes d'un fort qu'il regarde comme contemporain des croisades. Gagnant de là un point situé à deux milles plus au sud, il entra dans l'Ouad-el-Karak, et, à la description qu'il en fait, il est impossible de ne pas reconnaître l'affreux abîme nommé l'Ouad-el-Kharadjeh.

Il rencontra, chemin faisant, le charmant ruisseau d'ed-Drâa, mais il n'en recueillit pas le nom; en résumé, il suivit, ainsi que cela devait être, mais en sens inverse, la route que nous avons suivie nous-mêmes, pour descendre de Karak dans le Rhôr. Le chaos gigantesque dont j'ai parlé ne pouvait manquer d'exciter la curiosité de M. Lynch, et il le mentionne effectivement comme une des choses les plus étonnantes qu'il ait rencontrées.

Bientôt, la vallée que M. Lynch gravissait, se garnit d'oliviers; la forteresse ruinée de Karak et la majestueuse tour quadrangulaire de la pointe nord-ouest du plateau, apparurent à nos voyageurs qui arrivèrent enfin au tunnel que j'ai décrit, et par lequel on pénètre dans l'intérieur de Karak. M. Lynch alla se loger au couvent chrétien, comme l'avaient fait Irby et Mangles, les seuls Francs qui, depuis le temps des croisades,

avaient osé pénétrer, avec leur caractère de Francs, dans cette misérable ville. La petite église que j'ai trouvée achevée, était alors en construction. Les officiers américains se mirent, à tout hasard, en devoir de parcourir la ville et les ruines du château; celles-ci excitèrent vivement leur admiration, par leur extrême importance. De là ils allèrent examiner la grande tour, qui leur sembla de construction sarrazine. Dans l'après-midi, M. Lynch sonda le terrain, pour savoir s'il lui serait possible de faire une pointe vers le Rhôr-Safieh, mais il lui fut déclaré que la chose était impraticable, et, en conséquence, il renonça, bien à contre-cœur, au projet de visiter ce splendide delta, comme il l'appelle.

Le 31 mai, à six heures et demie du matin, le capitaine Lynch, qui n'avait eu que des déboires avec l'insolent scheikh de Karak, parvint à déguerpir de cet affreux repaire de bandits, mais en ordre de bataille et la carabine au poing. Mohammed, furieux de n'avoir rien pu extorquer aux Américains, les suivait avec de mauvais desseins sans doute. M. Lynch chargea le lieutenant Dale et un de ses hommes les plus énergiques, de se porter inopinément aux flancs du cheval de Mohammed, et de forcer celui-ci à marcher, en le tenant en respect comme un prisonnier, avec la consigne de lui brûler la cervelle, au premier geste qui trahirait une perfidie de sa part. Mohammed se voyant pris, devint aussi humble et aussi plat, qu'il avait été impertinent et hautain jusqu'alors. Il fut entraîné de la sorte jusqu'au mouillage où l'embarcation attendait son équipage et ses officiers. Le vieux scheikh Abd-Allah reçut un présent de M. Lynch, et Mohammed n'eut pour tout bakhchich que sa liberté qu'on lui rendit. Il eut beau supplier M. Lynch de lui donner quelques capsules seulement, afin de n'avoir pas la honte de revenir les mains vides, il en fut pour ses supplications et n'obtint absolument rien. La barque fut

aussitôt remise à la mer, tout le monde y prit place, et M. Lynch quitta la plage moabite, sans doute pour ne plus jamais la revoir. En résumé, ses observations, fort sommaires d'ailleurs, sont suffisamment exactes, et je crois pouvoir attribuer au souvenir de l'aimable visite des Américains à Mohammed-el-Midjielly, tous les agréments que nous avons retirés de la nôtre, deux années plus tard.

Il est grandement temps, maintenant, que je reprenne mon journal de voyage, et j'y reviens en toute hâte.

Il me serait difficile de décrire la joie qui nous tient tous au cœur ce matin. Dans quelques heures, nous serons à l'entrée de l'Ouad-ez-Zouera; nous aurons quitté, pour n'y jamais revenir, la plage maudite sur laquelle nous avons couru tant de dangers, en si peu de jours. Nous emportons avec nous des documents géographiques et archéologiques d'un prix inestimable. Ce voyage où, nous disait-on, nous péririons tous infailliblement, nous l'avons accompli, sans que l'un de nous en rapportât une égratignure. Nous sommes tous sains et dispos, et notre bourse seule est malade, bien malade, j'en conviens; mais avons-nous trop chèrement payé l'honneur de voir les premiers une foule de localités, dont la connaissance ne peut manquer de jeter un jour tout nouveau sur les saintes Écritures? Non, sans doute; remercions la Providence de l'assistance qu'elle nous a donnée; et puisqu'il est écrit : « Aide-toi et le ciel t'aidera », ne nous endormons pas dans les délices un peu prématurées, peut-être, de notre Capoue bedouine, et partons.

Cette fois, il ne faut pas presser vigoureusement nos moukres. Leurs habitudes de nonchalance et d'apathie sont primées par les craintes de toute nature dont ils vont être affranchis tout à l'heure; ils se hâtent donc tout seuls.

Pendant que nos tentes et nos bagages se chargent sur le

dos de nos mulets, je reçois la visite de nos scheikhs des Beni-Sakhar, visite amicale, je le veux bien, mais quelque peu intéressée. Ces braves gens ne seraient pas de bonne race, s'ils s'abstenaient de nous demander, à qui mieux mieux, des bakhchich. A chacun je donne un surcroît de solde de cent piastres, et je fais triomphalement cadeau du petit pistolet tromblon, au scheikh qui en était si éperdument amoureux depuis hier.

Tous les habitants du campement nous entourent avec des marques réelles d'affection, auxquelles nous sommes d'autant plus sensibles, que nous n'avons pas été, jusqu'ici, gâtés en ce genre. Samet-Aly, dans un moment de tendresse, me jette à brûle-pourpoint la proposition la plus saugrenue, et j'en suis on ne peut plus touché, malgré son incongruité. « Nous t'aimons tous, me dit-il; veux-tu être notre frère et rester avec nous? Tu seras scheikh comme nous, et tu choisiras trois femmes, parmi les filles de notre tribu qui t'adopte. » Je me hâte de lui répondre que c'est trop d'honneur que la tribu veut me faire, que je ne m'en sens pas suffisamment digne, et que d'ailleurs des devoirs impérieux me rappellent dans mon pays. Mon refus ne choque pas ces braves gens, et ils me serrent affectueusement la main, en m'affirmant que leurs regrets sont vifs de me voir partir, sans qu'ils puissent espérer qu'ils me reverront jamais. — Allah aâlem! Dieu le sait. — Voilà ma réponse.

Avant de quitter les Beni-Sakhar, je me rappelle que j'ai une provision d'aiguilles à coudre, destinées à mesdames les Bedouines et dont pas une seule n'a été distribuée jusqu'ici. Si je ne veux pas rester empêtré avec mes aiguilles, le moment est venu d'en faire des largesses. J'annonce donc à haute voix cet acte de splendide générosité, et en un clin d'œil une nuée de femmes, de toutes les couleurs et de tous les âges, se pré-

cipite vers moi. C'est un joli choix de physionomies, et j'avoue que je m'estime bien heureux d'avoir pu décliner l'honneur d'épouser trois de ces dames. Le pillage des aiguilles, car c'est un vrai pillage, prend moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter; nous ferons bien de veiller à nos hardes, car il ne nous reste pas de quoi recoudre un bouton.

Pendant que je procédais à cette distribution, un Bedouin, venu pour faire une visite dans la tribu, s'est *pris de gueule* avec un énorme chien qui lui a profondément entâmé le tendon d'Achille. Le malheureux, qui rit et ne profère pas une plainte, est étendu sur le dos, parce qu'il ne peut plus se tenir qu'à cloche-pied. On me supplie d'aller à son secours. Je ne sais en vérité qu'y faire. Je me contente d'engager les amis du blessé à lui bassiner, avec de l'eau et du sel, l'affreuse morsure dont il souffre, et je rapproche les lèvres des plaies, le moins mal que je peux, avec de larges plaques de taffetas gommé. Je voudrais bien monter à cheval et partir au plus vite; mais le diable s'en mêle apparemment, car, à peine débarrassé de mon mordu, j'ai affaire à un malade plus sérieux. C'est un épileptique qui se tord dans les convulsions tétaniques de son horrible infirmité. On ne me demande pas, il est vrai, de lui porter secours; mais on désire savoir ce que je pense de son mal : — Houa meidjnoun ! dis-je; il est possédé d'un esprit d'en haut ! — Et tous les assistants de répondre en chœur : — Thaïeb ! c'est bien cela. Il est clair que je passe du coup pour un des croyants les plus orthodoxes. Comme tout le monde est d'avis qu'il faut laisser notre homme en communication avec son djin, sans les déranger par des soins inopportuns, j'approuve fort cette détermination que je mets moi-même en pratique, je l'avoue humblement. C'est bien mal de voir souffrir, sans aller au secours de celui qui souffre; mais, que l'on se mette à ma place, et l'on excusera

mon égoïsme de ce moment. L'infernale Sabkhah est là à quelques kilomètres de nous : il faut la franchir, et cette pensée me donne froid dans le dos, j'en conviens. Allons-nous pouvoir nous en tirer, sans nous y engloutir jusqu'au dernier? Affreuse question, dont j'ai hâte d'aborder la solution.

Enfin, tout est prêt; il est à peine huit heures du matin; nous sommes tous à cheval : en route donc! et que Dieu nous vienne en aide !

Nous avons d'abord longé le pied des montagnes, en nous tenant éloignés du fourré que nous voulons traverser le plus directement possible. Nous remontons donc directement au sud, jusqu'à hauteur du campement des Ahoucthat, chez lesquels nous avons passé une nuit, quelques jours auparavant. Là, nous tournons subitement à l'ouest, et nous marchons bon train à travers la forêt. Nous avons bientôt atteint les tentes dont nous redoutons l'hospitalité, grâce à l'expérience que nous en avons déjà faite; mais presque tous les bandits sont en campagne, depuis quelques jours. Ils sont allés houspiller un campement ennemi assez éloigné. Il n'y a donc plus au gîte que des femmes, des enfants, et un petit nombre d'hommes chargés de protéger les tentes délaissées. Personne ne nous adresse la parole, et nous passons rapidement, tout en nous débattant contre un terrain affreusement détrempé. Que sera-ce donc tout à l'heure? Il y a vraiment de quoi prendre un peu de souci.

Nous sommes arrivés sans encombre à la large lisière de roseaux qui nous cache encore la Sabkhah, et ici vont évidemment commencer nos tribulations. Nous faisons passer nos bagages devant nous, et nous voyons disparaître une à une toutes nos bêtes de charge, suivies des moukres, dont la prudence accoutumée se signale outre mesure aujourd'hui. Chacun pousse sa bête dans une direction, au lieu de suivre con-

stamment la piste qu'a tracée la première. Cette fois encore, quelques mules voyagent pour leur propre compte, et, en moins de dix minutes, les unes sont embourbées et les autres jetées sur le flanc, grâce aux charges mal attachées, et que les maudits roseaux ont fait tourner. Ce sont des criailleries à rendre fou, qui partent de dix points à la fois, et il nous faut perdre près d'une demi-heure à attendre que toute la caravane ait rebroussé chemin, et soit venue reprendre pied sur un terrain un peu plus solide.

Enfin, toute la bande, bêtes et hommes, est revenue sur ses pas, sans encombre. Mais nous ne pouvons c ontinuer cejeu dangereux; il faut donc gagner un autre passage plus aisément franchissable. Nous remontons de quelques centaines de pas au sud, dans l'espérance qu'en nous éloignant de la plage, nous rencontrerons un terrain moins fortement détrempé. Effectivement, au bout de quelques minutes, le scheikh Abou-Daouk juge que l'endroit où nous sommes parvenus, est favorable; il entre donc dans les roseaux, et tout le monde le suit. Ici le fourré est moins épais, la lisière est beaucoup moins large, et quelques minutes nous suffisent pour être arrivés en face de la redoutable Sabkhah.

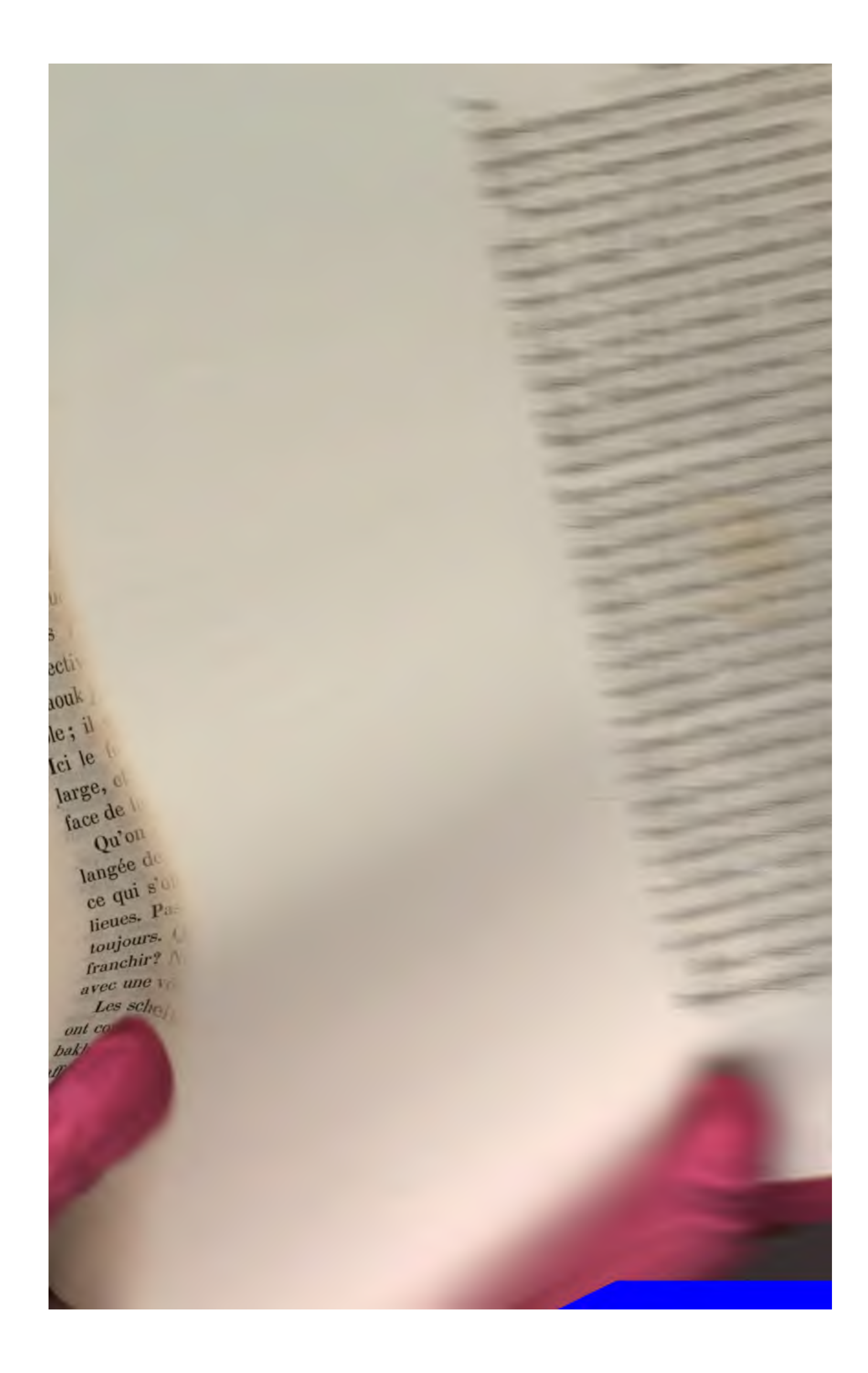
Qu'on se figure une plaine couverte de neige fondue et mélangée de boue, sur laquelle miroiterait un soleil pâle; voilà ce qui s'offre devant nous, sur une profondeur de près de trois lieues. Pas un caillou, pas une herbe, de la fange partout et toujours. Que sont devenus les cours d'eau que nous avons à franchir? Nous allons bientôt le savoir, mais nous le devinons avec une véritable terreur.

Les scheikhs Beni-Sakhar, en vrais Arabes qu'ils sont, nous ont conduits jusque-là; il est bien clair qu'ils comptent sur un bakhchich suprême. Quant à nous, nous comptons bien nous en affranchir, et les quitter en ne leur donnant qu'une dernière

poignée de main. Comme je suis le chef de la caravane, c'est à moi que les demandes doivent être adressées, et Mohammed qui s'en doute, me presse d'un simple clignement d'œil, de lancer mon cheval dans la Sabkhah, bien assuré qu'il est qu'il n'y a pas d'amour de bakhchich qui décide nos insatiables amis à risquer leurs chevaux et leurs personnes sur ce déplorable terrain. Je comprends l'invitation, et j'en fais aussitôt mon profit, au grand désappointement des scheikhs, qui s'attendant à une halte en ce point, avaient déjà mis pied à terre. Dès que je suis engagé d'une dizaine de pas dans l'affreuse plaine, les scheikhs renoncent à l'espoir qu'ils avaient si amoureusement caressé ; ils remontent à cheval, nous jettent un dernier adieu, et rentrent dans le fourré de roseaux.

Nous voilà donc débarrassés de toutes nos sangsues, et nous marchons les uns derrière les autres, avec les précautions infinies que nous inspire l'aspect du terrain. Ces précautions ne sont certes pas de luxe, et nous sommes obligés de veiller incessamment aux pas que nous faisons en avant, pour peu que nous ayons la prétention, en apparence exagérée, de nous tirer en vie de ce bourbier. Abou-Daouk et son frère marchent les premiers, moins en éclaireurs, qu'en hommes qui connaissent à merveille le seul chemin à prendre.

Au bout de quelques minutes, se présente un premier torrent; il est gonflé, impétueux, effrayant. Arrivés sur la rive, nos fantassins se dépouillent de tous leurs vêtements et entrent bravement dans l'eau; leur instinct de sauvages leur a indiqué un gué qu'ils traversent, en n'ayant de l'eau que jusqu'aux aisselles. Après eux passent les cavaliers, et j'avoue qu'en ce périlleux moment, chacun de nous s'occupe de son propre salut, sans trop s'inquiéter de ce que feront les moukres et les mules. Nous sommes arrivés sains et saufs sur l'autre rive, enchantés de nous être tirés d'affaire cette première fois; mais toutes nos



Ici le
large,
face de
Qu'on
langée
ce qui
lieues.
toujours.
franchir?
avec une

ouler en pure perte. Nous voyons bien qu'il fait à chaque
nt des crochets, pour éviter sans doute de dangereuses
ières; mais comment reconnaître sa piste? A peine le pied
n cheval a-t-il réussi à sortir de ce terrain gluant, que le
u'il a laissé, se referme et se remplit d'eau. C'est donc
aintenant que nous allons cheminer à la grâce de Dieu.
eu d'instants chacun de nous va pour son compte, iso-
et s'ingéniant à deviner les points sur lesquels il peut
er, tout en pensant aux chances de s'engouffrer dans
fondrière de laquelle il n'y aurait aucun moyen de se
uard et Philippe seuls marchent d'assez près derrière
stinct et de cœur, ils se décident à courir la chance
rs moi-même.

s alors des cris dans le lointain, c'est notre âne qui,
nt plus, vient de retomber dans la boue et d'y périr
l'œil. On laisse là sa carcasse, et on continue à
quart d'heure après, c'est un de nos chevaux de
ombe dans la fange, y disparaît à moitié, et s'y
la tête et les naseaux, qu'il meurt sur-le-champ.
e de temps pour le dépouiller de la charge qu'il
nous ne voulons pas abandonner.

déjà franchi la moitié de la Sabkhah, et nous
nous aguerrir un peu, malgré l'horrible appré-
s cause l'approche des autres cours d'eau, bien
que celui que nous avons déjà franchi, et qui
re nous barrer le passage. À chaque instant,
chevaux glissent et tombent, et nous voyons
moukres ne prendre aucun souci du danger
tes de leurs compagnons. Une fois même,
mé Aly, que nous avons amené de Beyrout,
nt à porter secours à l'un de ses collègues;
montrant le bout d'un pistolet que je le

décide à faire ce qu'il aurait probablement bien voulu qu'on fît pour lui en semblable circonstance.

Un moment, je l'avoue, je me crois perdu, et tout mon sang se glace dans mes veines. Je sens le train de derrière de mon cheval s'affaisser subitement; il enfonce des deux pieds, et je ne réussis que par un effort désespéré, en le soutenant de toutes mes forces et en le frappant avec rage, à lui faire franchir ce mauvais pas. Édouard et Philippe ont vu ma détresse : ils accourent à mon aide, mais lorsqu'ils arrivent, le danger est heureusement passé.

On conçoit qu'à partir de ce moment, toutes mes appréhensions qui s'étaient calmées, renaissent de plus belle.

Heureusement, au moment où nous atteignons le bord du premier des cours d'eau qu'il nous reste à franchir, nous reconnaissons avec une joie indicible, que la pluie qui nous a si fortement tourmentés depuis deux jours, ne s'est pas étendue au delà de la rive orientale de la mer Morte, et que les torrents qui descendent des montagnes de la côte occidentale, aussi bien que de celles qui forment, au sud, la limite de la Sabkhah, n'ont eu aucune crue à subir. Loin de là, il semble que ces torrents soient devenus beaucoup moins considérables que lorsque nous les avons traversés, à notre premier passage. Les franchir cette fois, n'est plus qu'un jeu, et nous atteignons enfin la plage défoncée qui forme le pied de la montagne de Sodome. Là, nous respirons à l'aise; là, du fond du cœur, nous remercions la Providence de la protection évidente qu'elle nous a donnée. Nous devions tous périr dans cet affreux bourbier, et nous en sommes quittes pour un cheval et un âne! C'est donc un tribut bien modeste que nous avons payé à la Sabkhah.

Après les heures cruelles que nous venons de passer, on comprend que nous ayons tous besoin, hommes et bêtes, d'une

halte qui nous permette d'oublier les émotions dont nous venons d'être affranchis. Chacun descend de cheval et s'étend sur le gravier salé qui forme le sol meuble que nous avons eu le bonheur d'atteindre. Nous profitons de cette halte pour déjeuner, et je n'ai pas besoin, je pense, de dire avec quelle joie d'enfant nous buvons une rasade d'eau et de raki, à notre pays, que nous sommes maintenant à peu près certains de revoir, et au succès de notre course aventureuse.

Nos pauvres amis, les Bedouins de notre escorte, font comme nous; ils ont repris leur léger costume, et se sont baignés dans la dernière rivière que nous avons coupée, pour se débarrasser des innombrables souillures de boue qu'ils avaient reçues, chemin faisant, en courant à droite et à gauche, au secours de tout le monde, et surtout en tombant presque à chaque pas sur cette fange gluante, où l'on ne peut prendre de point d'appui qu'à la condition d'y pénétrer. L'un de nos Thâamera, belle et noble créature, aussi dévouée que notre bon Ahouad, et qui pourrait servir de modèle à un sculpteur pour une statue héroïque, est subitement pris d'horribles crampes d'estomac, qui, en un clin d'œil, altèrent sa physionomie au point de lui donner l'air d'un moribond. Un de ses frères de tribu lui frictionne à tour de bras le dos et la poitrine; rien n'y fait. La fatigue et l'émotion ont, à la lettre, écrasé ce pauvre garçon. On m'appelle bien vite auprès de lui, et je le trouve se tordant sur la plage, sous les étreintes du mal. Je ne sais comment le soulager, et j'imagine, à tout risque, de lui faire avaler un demi-verre de raki. De sa vie il n'en a bu, et j'espère que la nouveauté de la chose pourra causer à l'estomac de mon Bedouin une telle surprise, que les crampes s'arrêteront. Je fais donc apporter le raki que je lui destine, mais voilà mon homme qu'un scrupule de musulman arrête, et qui repousse le verre. Je n'ai plus alors qu'une ressource,

c'est d'appeler le Khatib, et de le prier de persuader à notre ami que ce que je lui veux faire prendre, est un remède véritable et rien de plus. Le Khatib insiste sur ce point, mon Bedouin se décide alors, ingurgite l'eau-de-vie en faisant d'abord une légère grimace, et au bout de quelques secondes, il est tout étonné de se sentir si complétement soulagé, qu'il se redresse en riant, et se remet sur pied, en reprenant sa bonne et joyeuse figure. Nous voilà, grâce à Dieu, débarrassés d'une véritable inquiétude.

Arrive alors près de nous, conduit par Matteo, un de nos moukres qui pleurniche; c'est le propriétaire du cheval qui s'est noyé dans la boue. Je lui donne, au nom de mes amis et au mien, une indemnité de 100 piastres, et le pauvre hère reprend, à son tour, une face de béatitude. On conviendra que c'est faire des heureux à bon marché. Nous faisons, de plus, distribuer entre tous nos hommes, une gratification de 200 piastres, ce qui achève de remettre la gaieté dans tous les cœurs, et de faire oublier les fatigues et les terreurs de la Sabkhah.

Peu après midi, nous remontons à cheval, et nous longeons de nouveau le pied de la montagne de sel, du Djebel-Esdoum. Nous repassons devant la grotte où nous nous sommes arrêtés, quelques jours avant, pour déjeuner, et nous en trouvons l'entrée à demi obstruée par d'énormes blocs de sel, que les dernières pluies ont détachés de la masse, et qui ont roulé jusqu'au pied de la montagne. Des blocs de ce genre se présentent à nous sur presque toute l'étendue de la montagne elle-même, et ces nouveaux éboulements ont parfois modifié singulièrement l'aspect des escarpements. A voir certaines de ces aiguilles de sel récemment isolées, je conçois à merveille que M. Lynch ait pu prendre un bloc semblable pour ce qu'il a appelé le pilier de sel destiné à représenter la femme de

Loth. Il est fâcheux que l'estimable officier américain n'ait pas vu la montagne de sel à deux reprises différentes, dans la saison des pluies; il eût reconnu cent femmes de Loth pour une.

Le niveau de la mer semble s'être un peu élevé, pendant le temps qui s'est écoulé entre nos deux passages, car le bord de l'eau proprement dit, s'est sensiblement rapproché du pied de la montagne. Au reste, la plage est si plate en ce point, qu'une hauteur d'eau d'un demi-mètre de plus, doit amener celle-ci à bien plus de cent mètres de distance de son niveau primitif. Il résulte de cette crue, que le terrain sur lequel nous cheminons, est beaucoup plus difficile qu'à notre première visite.

Il est deux heures quarante-six minutes, lorsque nous nous retrouvons précisément en face, et à dix mètres à gauche, du monceau de ruines qui porte le nom de Redjom-el-Mezorrhel. Le bord de l'eau n'est guère qu'à quarante ou cinquante mètres à notre droite, tandis que le pied de la montagne n'est qu'à une trentaine de mètres du chemin que nous suivons. Nous marchons au nord, six ou sept degrés ouest, au moment où nous arrivons au Redjom-el-Mezorrhel. A deux heures cinquante-deux minutes, nous tournons à l'ouest-nord-ouest. La mer est alors à quatre-vingts mètres, et le pied de la montagne à cent cinquante mètres. La plage, ainsi élargie, présente de gros blocs de pierre, usés par le temps, au milieu desquels nous reconnaissons bientôt des files régulières, qui ne sont que des arasements de murs antiques. Nous sommes donc certainement au milieu de ruines apparentes et reconnaissables, qui se montrent jusqu'à deux heures cinquante-six minutes, c'est-à-dire sur une étendue de près de quatre cents mètres seulement. En ce moment nous cheminons au nord-nord-ouest. A notre droite est une plage sablonneuse, et devant nous, le fourré d'arbustes ou d'arbres nains, dans lequel nos compagnons

s'étaient imprudemment mis en chasse, lors de notre premier passage.

A notre gauche, le Djebel-Esdoum a cessé de former une seule masse, et nous sommes arrivés en face des vastes mamelons, ou mieux, des collines qui garnissent la pointe nord de cette montagne. Sur ces mamelons, qui ont une superficie fort étendue, paraissent des amas de décombres, indices certains de l'existence, en ce point, d'une ville très-considérable. Nous contournons exactement le pied de ces décombres, dont il nous est impossible de méconnaître l'origine. A trois heures, le fourré d'arbres qui nous cache la mer est à quatre-vingts mètres, à notre droite. Nous marchons toujours au nord-nord-ouest. A trois heures sept minutes, nous traversons le lit d'un torrent à sec, large de quinze mètres. En ce point, les mamelons, couverts de ruines, sont séparés par une ravine, et ils semblent former deux pâtés distincts, sur lesquels reposent les ruines immenses que les Arabes qui m'accompagnent sont unanimes pour appeler Esdoum. Dans la plaine même, au delà du lit de torrent dont je viens de parler, se montrent de nombreuses files de blocs de pierre, restes d'habitations primitives. Nous marchons à l'ouest-nord-ouest, à trois heures onze minutes, au point même où les ruines placées dans la plaine cessent de paraître. Nous suivons alors constamment cette direction, tandis que le delta sur lequel se trouve notre route, est devenu une vaste plaine, toute ravinée, jonchée de gros blocs roulés, et plantée de nombreux mimosas ou seyal. A trois heures quinze minutes, nous sommes à la hauteur de la pointe extrême du Djebel-Esdoum, qui se termine en escarpement à pic sur une large et belle plaine, plantée de mimosas, et qui s'étend au loin dans la direction du sud-sud-ouest. A trois heures trente minutes seulement, nous avons atteint le pied des premières collines, hautes d'une trentaine de mètres, qui forment

l'embouchure de l'Ouad-ez-Zouera, que nous commençons à gravir à trois heures trente-deux minutes, en cheminant d'abord directement à l'ouest. Sur les plateaux des deux collines que je viens de signaler, sont des décombres très-nombreux, semblables à ceux d'Ayn-Djedy, d'Esdoum, d'en-Nemaïreh et de Sebâan. Pour les Arabes, ces décombres se nomment Zouera-et-Tahtah. Ce sont donc ceux de la Zoar qui s'est substituée à la Zoar biblique et sur le même emplacement.

Nous avons vu que la limite des ruines d'Esdoum s'est montrée à nous à trois heures onze minutes; nous touchons aux ruines de Zoar ou Segor, à trois heures trente minutes : ce sont par suite dix-neuf minutes que nous avons mises à parcourir l'intervalle qui sépare ces deux localités, c'est-à-dire un peu moins de deux kilomètres. C'est donc avec toute raison que j'ai déclaré plus haut, que la situation relative des ruines de Sodome et de Zoar, rendait parfaitement compte de toutes les circonstances du récit que la Bible nous donne, de la fuite de Loth, fuite qui dut s'accomplir dans le temps écoulé entre l'aube et le lever du soleil.

A trois heures trente-quatre minutes, nous cheminons directement à l'ouest, longeant le pied des collines qui bordent à droite le lit profondément encaissé du torrent qui a creusé l'Ouad-ez-Zouera. Ce lit a, en certains endroits, une largeur d'une centaine de mètres environ, mais en d'autres il se rétrécit très-fortement. Par-dessus les collines de gauche, nous apercevons le sommet du Djebel-Esdoum qui semble être à environ quatre kilomètres de nous. Nous marchons toujours à une quinzaine de mètres des escarpements du lit de l'ouad. En ce moment, nous voyons à notre droite un immense cirque bouleversé, qui paraît être un véritable cratère d'explosion.

Rien ne peut peindre l'aspect désolé de l'Ouad-ez-Zouera. De tous côtés, on n'aperçoit que d'immenses déchirures, que

des rocs arrachés violemment et jetés au fond de l'ouad, que des monticules à pic, d'une roche friable qui ressemble à de la cendre volcanique, et qui n'est en réalité que du sable analogue à celui des monticules de Sebbeh et de la presqu'île d'el-Liçan. Après avoir assez longtemps cheminé au bord du lit de l'ouad, qui est à trente mètres en contre-bas de notre route et qui offre par-ci par-là quelques gros seyal clair-semés, nous descendons au fond de l'ouad même, que nous suivons pendant quelque temps. A partir de trois heures quarante-neuf minutes, à notre gauche, une haute montagne de couleur brune, et qui semble avoir été calcinée par un feu ardent, domine de très-haut l'ouad encaissé dans lequel nous avançons. A droite, s'élèvent de même, à une très-grande hauteur, des roches brunes déchiquetées. Nous paraissons donc enfermés entre deux murs, qui montent à perte de vue et qui ne sont séparés que par un intervalle d'une centaine de mètres au plus.

Depuis trois heures quarante minutes environ, la direction de notre route s'est peu écartée de l'ouest-nord-ouest. A trois heures cinquante-cinq minutes, nous nous trouvons en face d'une énorme bifurcation de l'ouad. La branche de droite est un véritable cul-de-sac, qui s'enfonce de deux ou trois cents mètres, à l'ouest, dans la masse des roches calcaires; la branche de gauche, qui est la véritable continuation de l'Ouad-ez-Zouera, se dirige au sud-sud-ouest. C'est par là que nous gagnerons demain le haut pays. Pour aujourd'hui, nous allons camper dans l'enfoncement de droite, qui se nomme en-Nedjd (l'éminence de terrain). Là, se montre un petit plateau rocailleux sur lequel paraissent quelques décombres d'une construction très-antique. C'est au pied de ce plateau que nos tentes se dressent. Un peu plus près de l'entrée du Nedjd, est creusée, dans le flanc de la montagne, une grotte très-haute,

mais peu profonde, dans laquelle vont s'établir nos scheikhs et leurs troupes. Nous avons fait halte à trois heures cinquante-sept minutes.

Pendant notre marche dans l'Ouad-ez-Zouera, et lorsque nous avons été sur un terrain déjà un peu élevé au-dessus du niveau de la mer Morte, nous avons eu le bonheur d'assister à un spectacle dont on ne jouit pas deux fois dans sa vie, et dont je ne puis me dispenser de dire quelques mots. Nous avons, pour ainsi dire, été témoins de la catastrophe de la Pentapole, et nous sommes tout émus encore de la scène que nous avons admirée avec le plus vif enthousiasme.

Lorsque nous cheminions péniblement entre le Djebel-Esdoum et la mer, un orage, descendu des montagnes de Canâan, avait éclaté sur le lac Asphaltite, à peu près à la hauteur de Masada et de la presqu'île d'el-Liçan. Des nuages d'un gris foncé avaient relié le ciel à la mer, en nous cachant dans d'épaisses ténèbres, toute la partie septentrionale de cette profonde vallée. Tout à coup, un splendide arc-en-ciel, éclatant de lumière, et paré des plus brillantes couleurs, vint figurer une sorte de pont gigantesque, jeté par la main de Dieu entre les deux rives de la mer Morte. On conçoit combien la magnificence de ce spectacle avait dû nous impressionner; mais ce n'était rien encore auprès de ce qui nous était réservé pour la fin de notre journée.

Lorsque nous commençâmes à gravir les premières pentes de l'Ouad-ez-Zouera, de gros nuages noirs, chassés par le vent d'ouest, passant par-dessus notre tête, et par-dessus le Djebel-Esdoum, s'abattirent sur la mer Morte, gagnèrent le Rhôr-Safieh, et, se relevant sur le flanc des montagnes de Moab, ne tardèrent pas à dégager le tableau, et à laisser apercevoir la mer, comme une vaste nappe immobile de plomb fondu. A mesure que l'orage s'avançait vers l'orient, l'occi-

dent redevenait pur et brillant. Il y eut alors un moment où le soleil à son déclin, lança par-dessus les montagnes de Canâan des rayons rouges qui vinrent, pour ainsi dire, couvrir des feux d'un immense incendie, tous les sommets de Moab. La base de ces belles montagnes resta noire comme de l'encre. Au-dessus, le ciel morne et sombre : au-dessous, comme une lame métallique d'un gris plombé et sans reflet : autour de nous, le silence, le désert et la désolation. Bien loin, à l'occident, un ciel pur et sans nuages, qui éclairait une terre bénie, tandis que nous semblions fuir une terre à jamais maudite.

Il faut avoir été témoin d'un spectacle pareil, pour comprendre toute l'admiration dont nous fûmes saisis alors. Nos Bedouins eux-mêmes, bien qu'habitués aux grandes scènes de la nature, ne purent résister au sentiment qui s'emparait de nous. — Chouf, ia-sidy, me disaient-ils; chouf! Allah yedrob Esdoum! (Vois, seigneur, vois! Allah frappe Esdoum!)—et ils avaient raison. Le spectacle effroyable dont Loth fut le témoin, à peu près du même point où nous étions placés tout à l'heure, dut avoir une grande analogie avec la scène grandiose dont la Providence vient de nous gratifier.

Notre bonheur d'avoir échappé aux Bedouins de la Moabitide, au scheikh de Karak et à la Sabkhah, notre joie d'avoir reconnu les ruines de Sodome, et d'avoir assisté à une sorte de mise en scène de la catastrophe de la Pentapole, ont défrayé notre conversation du soir, sous la tente. Il nous a été bien doux de repasser un à un, dans notre mémoire, tous les épisodes de notre course aventureuse, et de nous répéter, en savourant le double parfum du djebely et du moka, que les dangers réels sont maintenant passés, et qu'il ne nons reste plus qu'à jouir, en sécurité, de nos découvertes et des fruits de notre labeur persévérant.

Rothschild, qui n'avait pas de carte à faire, en suivant obsti-

nément une ligne donnée, la boussole et le carnet à la main, s'est hardiment lancé tout seul au milieu des ruines de Sodome, qu'il a traversées dans toute leur longueur, au risque d'y faire quelque mauvaise rencontre. Lorsque je l'avais vu s'engager imprudemment dans ce terrain peu sûr, j'avais dépêché à sa suite deux de nos Djahalin, que j'avais chargés, en outre, de me chercher, au milieu des ruines, quelque fragment de poterie. Arrivés au Nedjd, ils m'ont bravement offert les débris d'une jarre, parfaitement moderne, et qu'ils ont déterrée je ne sais où. Cette brillante trouvaille leur a rapporté quelques piastres, mais je me suis empressé de m'en débarrasser au profit des rocailles sur lesquelles nous sommes campés.

Il y a tout lieu de croire que l'Ouad-ez-Zouera n'est que la Montée des Scorpions de la Sainte Bible. Pour ma part, je n'en doute pas; mais, ce dont je suis très-sûr, c'est que l'Ouad-ez-Zouera a tous les droits possibles à cette dénomination. Je défie que l'on retourne un caillou du Nedjd, je dis un seul caillou, sans trouver dessous un de ces désobligeants animaux. Dans notre tente même, ces vilaines bêtes que nous dérangeons, se promènent de ci, de là. Au reste, l'habitude est une seconde nature; c'est la sagesse des nations qui l'a dit, et elle ne l'a pas dit sans raison. Il y a un mois, la vue d'un scorpion m'agaçait cruellement les nerfs; aujourd'hui son apparition, même inopinée, ne me cause plus la moindre émotion, et je marche dessus fort tranquillement. Ceci revient à dire que, sans aimer plus tendrement les scorpions, je ne m'en effraie plus.

Notre nuit a été parfaite, et nous nous sommes endormis, en pensant à l'issue presque inespérée de notre beau voyage d'exploration.

23 JANVIER.

Ce matin, nous n'avons eu besoin de presser personne; au petit jour tout le monde était prêt, et nous seuls, qui devions donner le bon exemple, avons retardé le départ. Il est vrai que j'étais parfaitement décidé à ne jamais permettre qu'on se mît en marche avant que nous eussions fait notre premier déjeuner, déjeuner frugal s'il en fut, mais qui n'en était pas moins nécessaire, si nous voulions résister aisément à la fatigue et aux mauvaises influences du climat.

A six heures cinquante-neuf minutes, nous étions en route, et, revenant sur nos pas, nous entrions dans l'Ouad-ez-Zouera, que nous avions laissé, la veille, à notre gauche, pour aller camper au Nedjd. Une fois entrés dans l'ouad, qui n'a guère que quarante ou cinquante mètres de largeur, et qui continue à être dominé, à droite par un immense piton de sable d'un blanc jaunâtre, et à gauche par des roches brunes déchiquetées et à pic, nous marchons à l'ouest, quelques degrés nord. Presque aussitôt, deux énormes pitons de sable se montrent à gauche de l'ouad, tandis qu'une grosse roche brune, de la même nature que celle que nous avions un instant avant à notre gauche, fait saillie à droite sur les monticules de sable. Les roches qui forment le fond de l'ouad sont tapissées, comme nous avions déjà eu l'occasion de le remarquer hier soir, d'une croûte formée d'un conglomérat de petits fragments roulés, noyés dans une pâte calcaire qui s'est moulée sur toutes les saillies et sur toutes les cavités de ces roches. Est-ce un produit d'alluvion ou un produit volcanique? Je ne me charge pas de le décider; c'est l'affaire des géologues de profession.

Nous continuons à monter pendant quelques minutes, et, à sept heures douze minutes, nous arrivons à une ruine du moyen

âge, connue des Arabes sous le nom de Qasr-ez-Zouera, ou de Zouera-el-Fouqah (la Zoar supérieure). Déjà cette intéressante ruine a été décrite par MM. Irby et Mangles, et, beaucoup plus tard, par M. de Bertou; mais, comme des ruines semblables sont rarement visitées, je ne pense pas abuser de la patience de mes lecteurs, en leur donnant, le plus brièvement qu'il me sera possible, une idée des constructions accumulées en ce point de l'Ouad-ez-Zouera.

La route assez difficile que nous venons de suivre, longe le flanc gauche d'un piton calcaire, fort escarpé, dont tout le plateau est occupé par des constructions militaires bien entendues, et destinées à commander tout le passage à travers l'Ouad-ez-Zouera. À la pointe orientale du piton, est une sorte de petit fortin carré qui domine la portion de la route venant des bords de la mer Morte. Un peu en arrière de ce fortin, c'est-à-dire à l'ouest, et sur un tertre de quelques mètres de hauteur, est une autre enceinte défensive beaucoup plus considérable. C'est une sorte de pentagone dont la face orientale présente un front flanqué de deux tours rondes; celle de droite, c'est-à-dire du nord, est ruinée, tandis que celle de gauche est en assez bon état de conservation. La face occidentale offre un saillant, garni d'une tour ronde qui domine toute la portion de la montée qui, après avoir contourné le piton, gagne le haut pays.

Au sud de cet édifice principal, et au même niveau que le petit fortin carré dont j'ai parlé d'abord, sont encore debout deux murailles assez hautes, d'un édifice qui devait être carré, et qui présente, sur sa face occidentale, une porte ogivale, bien conservée, mais sans ornement, et sur la face sud, autant que je puis m'en souvenir, deux baies ou fenêtres. Toutes ces constructions sont en pierre de taille blanchâtre, bien appareillées, mais d'assez petite dimension. En avant de cet édifice est un puits creusé dans le roc.

A gauche du chemin, et à peu près en face du fortin carré, se trouve une roche fort élevée qui est percée, à une assez grande hauteur, d'une grotte avec fenêtres formant des sortes d'embrasures ayant vue sur la route, et disposées de façon à croiser sur celle-ci, sinon des feux de défense, au moins les projectiles, de quelque nature qu'ils fussent, qui devaient interdire, au besoin, l'accès du terrain supérieur. Au delà de ce rocher, au pied duquel est entaillée dans le rocher une belle citerne quadrangulaire, monte, vers le sud-ouest, un ravin assez rapide, conduisant vraisemblablement à la grotte indiquée tout à l'heure.

Le flanc droit du ravin est formé par une roche énorme au pied de laquelle est creusée, en avant du Qasr, une seconde citerne carrée, en très-bon état, mais ne contenant que de l'eau bourbeuse en petite quantité. La route passe à gauche de cette citerne, et présente plusieurs amas de décombres, indices, méconnaissables aujourd'hui, d'habitations, ou, plus vraisemblablement, de petits édifices militaires accessoires, servant d'avant-postes.

La montée est extrêmement raide, et elle atteint assez promptement un point où commence une série de zigzags fort courts et fort resserrés. En ce point, deux amas de décombres, placés l'un à droite, l'autre à gauche de la montée, se reconnaissent par leur disposition même, pour deux postes avancés. A peu près à moitié de la montée en lacets qui est taillée dans les flancs d'une roche brune fort dure, le chemin se trouve coupé par trois murs, aujourd'hui en ruines et qui, vraisemblablement, étaient jadis percés d'ouvertures, capables de donner passage à des chameaux chargés.

Il est sept heures vingt-quatre minutes, quand nous arrivons au dernier lacet, qui nous amène sur un petit plateau montant, où nous laissons souffler nos chevaux pendant trois minutes.

En ce point, la route, qui marche toujours directement à l'ouest, est flanquée à gauche par une muraille ruinée. Un peu plus haut encore, à sept heures trente et une minutes, nous passons par dessus les décombres de deux nouvelles murailles qui barrent le passage. Ici le chemin devient très-pierreux, et il s'incline par quelques lacets, fort raides encore, vers le nord-nord-ouest.

A sept heures quarante et à sept heures quarante-cinq minutes, je prends la direction de notre route, qui reste constamment au nord-ouest. Nous sommes arrivés alors à un plateau couvert partout de tas de pierrailles, et qui semble avoir été violemment remué par quelque commotion volcanique. A notre droite, court parallèlement à la ligne que nous suivons, un ravin escarpé et très-large, qui, de loin, paraît fort profond.

Sur ce plateau, qui présente à peine par-ci par-là un brin d'herbe, j'aperçois, du haut de mon cheval, une sorte de fleur assez semblable à une grosse pâquerette desséchée; elle est bien ouverte, bien étalée sur le sol, et paraît vivante. En mettant pied à terre et en y regardant de plus près, je reconnais une plante de la famille des radiées, mais qui a perdu ses feuilles et ses pétales; en un mot une plante morte et parfaitement morte, Dieu sait depuis quand; elle ne jouit plus que d'une sorte de vie fantastique. J'en recueille un certain nombre d'échantillons, que je place dans les fontes de mes pistolets, celles-ci étant devenues depuis longtemps veuves de toute espèce d'arme à feu, et ne recevant jamais que des cailloux et des plantes, dont elles sont bourrées chaque jour.

Un mot encore sur cette plante étrange. Le soir, en vidant mes fontes, je fus très-étonné de trouver mes fleurs fermées, sèches et dures comme du bois. Je reconnus alors une petite fleur à longue racine pivotante, que je n'avais vue que morte, mais que j'avais déjà recueillie à la halte de déjeuner,

avant de descendre à Ayn-Djedy. Ce qui m'avait empêché de deviner cette identité au premier coup d'œil, c'est que l'une avait subi l'action de l'humidité, et que l'autre avait été recueillie parfaitement sèche. Il était clair dès lors que ce végétal ligneux et coriace à l'excès, jouissait d'une propriété hygrométrique très-remarquable. A l'instant même j'en fis l'expérience; et je constatai que le Kaff-Maryam, ou rose de Jéricho des pèlerins (*Anastatica hierichuntica*), si renommé pour sa vertu hygrométrique, était à mille lieues de ma trouvaille. Un Kaff-Maryam mis dans l'eau n'est complétement ouvert qu'au bout d'une heure et demie; et ma petite conquête s'épanouissait à vue d'œil; ce qui n'est nullement une exagération; en trois minutes au plus; elle était parfaitement ouverte.

Je me rappelai alors la pièce de blason nommée rose de Jéricho, et qui figure dans certains écussons datant des croisades; je fus immédiatement convaincu que j'avais retrouvé la véritable rose de Jéricho, perdue de vue depuis la chute du royaume latin de Jérusalem, et remplacée, dans l'affection des personnes pieuses, par l'*Anastatica* ou Kaff-Maryam, qu'une tradition musulmane, admissible pour des chrétiens, signala à la piété des premiers pèlerins qui demandèrent aux habitants du pays, quelle était la plante de la plaine de Jéricho, qui ne mourait jamais, et qui ressuscitait quand on la trempait dans l'eau.

Quoi qu'il en soit, ce singulier végétal hygrométrique constitue, pour les botanistes, un genre tout nouveau, à en juger par ce que nous en connaissons; c'est-à-dire par son squelette. Mon ami, l'abbé Michon, s'est chargé de décrire cette curieuse plante, et il m'a fait la galanterie de la baptiser du nom de *Saulcya hierichuntica*. A coup sûr, c'est beaucoup plus d'honneur pour moi, que pour la plante. Je reviens à mon itinéraire.

A sept heures cinquante-huit minutes, nous gagnons, par quelques lacets, un plateau de rocailles qui semblent avoir été frites, et nous arrivons à une véritable petite plaine dans laquelle nous entrons à huit heures deux minutes. Depuis que nous avons atteint la crête qui limite le plateau, nous marchons à peu près invariablement au nord-ouest. A huit heures cinq minutes, nous apercevons à dix mètres à notre gauche, un monceau de ruines, assez semblables aux décombres d'une tour ronde. En ce point commence le plateau qui se nomme Ras-ez-Zouera. Le large ravin signalé tout à l'heure s'est rapproché de notre route à droite. Entre sept heures cinquante-cinq minutes et huit heures cinq minutes, il avait été masqué par des mamelons et par deux assez fortes collines de rocailles, dont les sommets sont placés dans la direction est-sud-est.

A huit heures dix minutes, nous cheminons au nord-ouest sur une petite plaine dominée, à trois cents mètres à droite, par des collines élevées, et à huit cents mètres à gauche, par une haute montagne calcaire, dont le pied est garni de mamelons de sable grisâtre, accumulé en roches compactes. Vers le sommet de la montagne de gauche paraît une grotte carrée, évidemment taillée de main d'homme. A huit heures quinze minutes, nous descendons par un léger ressaut dans une autre petite plaine mamelonnée, sur la gauche de laquelle sont placés à environ six cents mètres, des monticules fort élevés. La plaine ne mérite guère ce nom que sur une largeur de quatre cents mètres au plus. Ce lieu continue à s'appeler Ras-ez-Zouera.

A huit heures trente minutes, nous ne sommes plus séparés que d'une cinquantaine de mètres, du pied des collines de gauche. A huit heures trente-quatre minutes, nous sommes précisément en face du sommet d'une haute colline de sable compacte, et à huit heures trente-cinq minutes, nous traversons un

ravin qui vient du sud-ouest. Au delà est une petite plaine qui s'enfonce de six cents mètres à notre gauche, pour se rétrécir à huit heures quarante minutes, de façon à n'avoir plus que soixante mètres de largeur à gauche, et cent mètres à droite, jusqu'au pied d'une haute colline qui vient masquer celle dont j'ai signalé le sommet. En deçà du ravin franchi à huit heures trente-cinq minutes, les bouffées de déjections volcaniques avaient commencé à reparaître. A huit heures quarante minutes, nous coupons un autre ravin, et nous entrons dans un nouvel ouad assez rétréci, qui porte le nom d'Ouad-et-Thaemeh; nous cheminons alors directement à l'ouest, quelques degrés nord. Jusqu'à huit heures quarante-sept minutes, nous traversons une petite plaine large de quatre cents mètres au plus, dominée de partout par des collines de sable; l'ouad devient alors un véritable ravin fort étroit et encaissé, dans lequel nous marchons au nord-nord-ouest. De belles coulées de lave s'y font remarquer. A deux mille mètres à notre gauche, se montre le sommet d'une haute montagne, et nous débouchons bientôt sur un petit plateau, de deux cent cinquante mètres de diamètre environ.

A huit heures cinquante-cinq minutes, notre route se redresse et monte toujours dans l'Ouad-et-Thaemeh, dans la direction du nord-ouest. Nous avons à notre gauche une ligne de collines, éloignées de nous de trente à quarante mètres, tandis que les collines de droite sont, en moyenne, à une centaine de mètres de notre route. Nous arrivons à neuf heures, à un ravin que nous traversons, et en deçà duquel paraissent deux tombes arabes, tombes qui ne sont, comme toujours, que deux monceaux de pierres évidemment accumulées de main d'homme. Le ravin que nous avons coupé fait un coude sur notre gauche, pendant qne nous marchons directement au nord, pour se rapprocher très-promptement de la route que nous suivons et qu'il

vient recouper coup sur coup en deux points. Le ravin est alors fort étroit, et c'est pour ainsi dire au fond de son lit que nous cheminons. A neuf heures huit minutes, il s'incline vers le nord-ouest, et en ce point se montrent dans les roches, à travers lesquelles nous avançons, de belles et larges infiltrations violettes, jaunes et vertes, dues vraisemblablement à la présence de sels de cuivre et de manganèse, qui ont pénétré les masses calcaires.

A neuf heures douze minutes, notre route est exactement à l'ouest, et les mamelons resserrent de plus en plus le ravin que nous suivons constamment. Les roches à travers lesquelles passe celui-ci, présentent de belles masses roses et jaunes, dont la coloration est certainement due à la présence des sels métalliques que j'ai signalés tout à l'heure. Enfin, à neuf heures vingt-deux minutes, nous gravissons une petite montée assez raide, entre deux roches violettes, à l'apparence rôtie, et qui ne lui laissent guère que quelques mètres de largeur. Ce point étrange et sur lequel il n'est guère possible de méconnaître une action volcanique violente, se nomme Souq-et-Thaemeh (le marché d'et-Thaemeh).

Cette fois, le nom d'et-Thaemeh qui frappe nos oreilles depuis plus d'une demi-heure, accolé à celui d'un marché, me cause un étonnement assez naturel. Je me hâte donc d'interroger Abou-Daouk et Hamdan, qui me racontent tous les deux qu'en ce point exista jadis le marché d'une ville détruite par le feu du ciel et par la vengeance d'Allah. Cette ville s'appelait et-Thaemeh, et nous sommes sur l'emplacement du marché qui s'y tenait. D'et-Thaemeh à Adamah, il n'y a pas si loin que je ne sois bien tenté de me croire sur le site de l'une des villes de la Pentapole maudite. Y a-t-il sur les coteaux voisins des décombres de cette ville? Je l'ignore, bien que mes guides me disent oui. Quant à le vérifier moi-même,

enterré comme je le suis entre deux roches élevées, il ne m'est pas possible de le faire. Ce que je dois dire, c'est qu'avant et après le Souq-et-Thaemeh, je n'ai absolument rien vu qui pût me permettre de soupçonner l'existence d'une ville antique, en ces lieux si profondément tourmentés.

A neuf heures vingt-cinq minutes, l'Ouad-et-Thaemeh s'élargit subitement, et un ravin large et profond le longe à quatre-vingts mètres sur notre gauche. Nous marchons alors au nord-ouest, entre deux rangées de collines. A neuf heures vingt-neuf minutes, nous traversons le ravin que nous avons aperçu, quelques minutes avant, et à neuf heures trente-deux minutes, nous avons, à cinquante mètres à notre gauche, une colline assez élevée, que domine une ruine très-apparente.

Depuis une demi-heure, le ciel était devenu très-sombre, et de temps en temps des gouttes de pluie avaient rendu ma besogne de topographe fort difficile. En ce moment la pluie devient si forte et si glacée, que malgré ma bonne volonté, je me vois réduit à renoncer à continuer la carte du pays. Le ciel est pris de tous les côtés ; il est évident que le mauvais temps ne nous quittera guère de la journée, et je suis au désespoir, en pensant que le travail que j'ai poursuivi avec tant de persévérance jusqu'ici, ne m'est plus possible. J'ai beau me raisonner, je n'ai pas le courage de prendre bravement mon parti de ce cruel contre-temps, et je maugrée à dire d'expert contre la pluie qui m'a gelé les doigts, au point de ne plus me permettre de tenir mon crayon, ma boussole, et encore moins mon calepin qu'elle aurait bientôt détrempé, en m'enlevant très-certainement le fruit de mon travail antérieur.

Nous continuons à cheminer, dans une obscurité presque complète, à travers un pays tourmenté, et que bat incessamment une pluie infernale. Bientôt la grêle se met de la partie,

et elle nous fouette si durement le visage, que nous ne savons plus comment nous garantir de la sensation douloureuse que nous fait souffrir le choc des grêlons aigus qu'elle nous envoie. Nos pauvres montures elles-mêmes refusent d'avancer sous cette rude bourrasque, et elles finissent par tourner le dos et par se mettre, sans permission, en mesure de recevoir sur la croupe, l'affreuse grêle qui leur frappait les naseaux. Pendant quelques minutes, hommes et bêtes tendent piteusement le dos, en souhaitant et en attendant que le ciel devienne plus clément.

Nos scheikhs, qui ne sont pas plus patients que nous, s'inquiètent assez peu de ce que nous deviendrons, et ils cherchent un refuge à eux connu, sans nous prévenir de son existence; si bien, que quand la grêle cesse, pour laisser la place à la pluie toute seule, nous n'avons plus de guides avec nous, si ce n'est notre pauvre Abouad, qui n'a pas voulu nous quitter. Sur ses indications, nous nous remettons en marche aussi bon train que nous le pouvons, à travers des plateaux fortement détrempés, et nous arrivons, au bout d'un quart d'heure, dans le fond d'un ravin peu escarpé, et sur lequel débouche une grotte spacieuse où se sont réfugiés tous nos hommes. Le temps semble un peu s'éclaircir, et, dégoûté que je suis par l'orage de tout à l'heure et par l'interruption forcée de mon levé du pays, j'accueille fort mal la proposition que me fait Abou-Daouk de m'arrêter dans cette grotte, et d'y passer le reste de la journée et la nuit.

Qu'y gagnerions-nous? Probablement le même temps pour demain. D'ailleurs, il n'y a là ni eau, ni bois. Comment donc nous établir et passer vingt-quatre heures dans cette affreuse grotte? Malgré la bonne volonté de tout notre monde qui désirerait fort s'arrêter là et se sécher de son mieux, je donne l'ordre de continuer la marche. J'ai encore l'espoir ridicule que nous

pourrons arriver à Hebron dans la soirée, bien que tous nos Arabes affirment unanimement que la chose est impraticable. Je reste inflexible, et je donne de nouveau le signal du départ. Toutefois, comme la pluie reçue avec l'estomac creux, n'a rien d'attrayant, je retiens Matteo et Ahouad avec nous, et nous déjeunons au fond du ravin, un peu au sud de la caverne.

J'apprends alors que ce pays s'appelle Belad-er-R'maïl. Des barrages antiques de grosses pierres coupent partout le ravin, et des ruines très-apparentes se montrent autour de nous. Nous sommes donc certainement sur l'emplacement d'une ville contemporaine des temps bibliques. Quelle dut être cette ville ? Je l'ignore, et le nom moderne er-R'maïl de la localité n'éveille, à mon très-grand regret, aucun souvenir qui me permette de recourir à un texte tiré des Écritures.

Je hasarderai cependant une hypothèse. Nous trouvons dans Eusèbe (ad vocem Ἀραμὰ) la phrase suivante : Κώμη ἀπὸ τετάρτου σημείου Μαλααθὶ, τῆς δὲ Χεβρῶν ἀπὸ εἴκοσι, Arama est un bourg situé au quatrième milliaire à partir de Malatha [1], et au vingtième à partir d'Hebron. Si nous rapprochons ce passage de celui du même livre, où il est dit que Thamara est un bourg éloigné de Malatha d'une journée de marche, pour ceux qui vont d'Hebron à Aïlah, nous serons presque tentés de chercher l'Arama d'Eusèbe dans l'er-R'maïl où nous nous sommes arrêtés pour déjeuner, au milieu des ruines considérables d'une ville qui dut être importante. Mais, je le répète, je ne me permets de proposer cette identification, qu'avec la plus entière réserve.

Pendant notre déjeuner, qui nous a pris à peu près un quart d'heure, les nuages se sont divisés, et un soleil pâle nous a lancé quelques froids rayons, pour nous encourager à reprendre

1. Malatha n'est certainement pas autre chose que la cité nommée Mouladah (מולדה) dans Josué, xv, 26, xix, 2, et dans les Chroniques, I. iv, 28.

bravement notre route. Tous nos bagages sont en avant et notre escorte avec eux. Ainsi que je l'ai déjà dit, Ahouad seul n'a pas voulu nous quitter. Nous nous remettons donc en marche, et sortant, à travers les ruines à fleur de terre, du vallon d'er-R'maîl, nous montons sur un vaste plateau assez nu, mais qui semble néanmoins offrir un sol propre à la culture. De loin nous apercevons Abou-Daouk qui, inquiet de nous voir faire, en ce pays très-peu sûr, une halte trop prolongée, s'est arrêté pour nous attendre et nous servir de sauvegarde. Il est de fait que nous touchons alors au pays soumis à sa toute puissante domination, et qu'en compagnie de lui seul, nous pouvons défier tout ce qu'il y a de Bedouins à dix lieues à la ronde. Toutefois, le scheikh sait à merveille que si nous nous amusions à flâner sous la protection de notre bonne mine, les plus vertueux de ses administrés ne résisteraient pas à la tentation de nous détrousser le plus qu'ils pourraient. Notre ami nous attend donc, et, quand nous sommes arrivés près de lui, il nous engage à marcher bon train, vu que la journée n'est pas finie, et que nous avons encore pour bien des heures de voyage, avant d'arriver à un point où nous puissions camper, avec de l'eau à boire et du bois à brûler.

J'ai la candeur de lui reparler de mon désir de coucher le soir même à Hebron, et maître Abou-Daouk me rit au nez, sans juger nécessaire de dépenser une phrase pour me dire qu'il ne serait guère plus difficile d'aller coucher à Jérusalem. Ahouad est plus galant et plus explicite : — Tu crois aller à Hebron aujourd'hui, me dit-il, et je t'engage à y renoncer ; si tu veux marcher sans t'arrêter une seule minute, tu pourras peut-être bien y arriver demain matin ; mais je t'assure qu'il ne faudra pas que tu perdes ton temps à ramasser des plantes et des sarasir (c'est le pluriel arabe du mot sarsour, par lequel les Bedouins désignent tous les scarabées possibles). A l'audition

de cet avertissement, je commence à croire que je ferai bien de renoncer à l'espérance de prendre gîte, pour cette nuit, ailleurs que sous une tente bien froide et bien mouillée.

La plaine que nous traversons est parsemée de délicieux bouquets de fleurs d'un blanc rosé, de la famille des liliacées, et qui font plaisir à voir. Cette fleur a la taille et la forme de celle de la colchique d'automne, si commune à la fin de septembre, dans les prairies de notre pays.

Comme la pluie m'a forcé d'abandonner, vers dix heures, mon lever du terrain, et que je n'ai rien pu noter sur une étendue de plus de deux lieues, je cède à la paresse qui me souffle à l'oreille que je ne pourrais plus relier les localités que je reconnaîtrais maintenant, à l'immense canevas que j'ai recueilli, sans interruption, depuis Beit-Lehm jusqu'au Souq-et-Thaemeh. Que ce soit paresse, fatigue ou impossibilité, plutôt prévue que réalisée, je renonce à faire de la carte. Je ne pense plus qu'à trouver au plus vite un gîte où je puisse me sécher, me réchauffer et me reposer. Chaque fois cependant que des traces de villes ruinées se présentent à moi, je me sens pris d'un véritable remords, et je m'enquiers avec soin du nom de ces ruines, ainsi que de l'heure à laquelle elles sont en vue. De la sorte, j'espère pouvoir fournir à d'autres, plus favorisés que moi par le temps, les indications nécessaires pour relever à loisir la position de ces localités. C'est ainsi qu'à onze heures vingt-sept minutes, j'ai aperçu à gauche, à environ un kilomètre de la route que nous suivons, et sur le sommet d'une colline, une ruine en apparence assez importante et qui porte le nom de Qasr-el-Adadah. Il serait difficile de méconnaître ici une localité biblique, Adadah (עדעדה), que nous trouvons mentionnée dans Josué (xv, 22) parmi les villes qui formaient l'extrême frontière méridionale de la tribu de Juda. On voit que le nom de cette ville antique s'est conservé sans la moindre altération,

et que la situation de la moderne Adadah convient parfaitement à la position de l'Adadah biblique. Autant que je puis aujourd'hui m'en souvenir, Qasr-el-Adadah se trouve à une assez faible distance d'er-R'maïl; mais je suis certain que nous avons aperçu cette ruine, ayant d'arriver devant la vaste grotte d'er-R'maïl.

En parcourant dans toute son étendue la plaine que j'ai signalée plus haut, et où nous attendait Abou-Daouk, nous avons rencontré les emplacements de deux localités antiques. La première, vue à une heure quinze minutes, se nomme Kharbet-Esded; et la deuxième, traversée à deux heures dix minutes, est connue des Bedouins sous le nom de Kharbet-Hezebeh. J'ignore complétement s'il est possible d'identifier ces noms modernes avec ceux de villes antiques, connues par des mentions tirées des écrits sacrés ou profanes. Le livre de Josué (XIX, 3) mentionne, parmi les villes assignées à la tribu de Siméon et prises dans le territoire méridional de la tribu de Juda, une ville de Etsèm (עצם). Serait-ce par hasard notre Hezebeh? Je laisse à de plus hardis à affirmer que cette identification est raisonnable, et je me borne à la mentionner en passant.

Nous cheminons pendant plusieurs heures dans la vaste plaine désignée tout à l'heure. Elle est close à l'horizon, c'est-à-dire vers l'ouest, par un rideau de montagnes, ou plutôt de collines, qui ne paraissent pas très-élevées et sur lesquelles on distingue des arbres ou tout au moins de forts arbrisseaux, formant des taillis ayant tout à fait l'apparence de bois de basse futaie. Il est quatre heures un quart, quand nous arrivons au pied de cette ligne de collines. Nous avons laissé sur notre gauche, à une distance d'environ deux ou trois kilomètres et sans la pouvoir visiter, une localité ruinée assez importante et que les Arabes nomment el-Qeriteïn; probablement sous ce

nom se trouve cachée une antique dénomination de Kiriathaïm (קריתים). Mais la seule Kiriathaïm mentionnée dans les Saintes Écritures, est une ville devenue partie intégrante de la Moabitide et qui, par conséquent, ne peut en aucune façon être recherchée à el-Qeriteïn. Nous avons dans les villes du partage de la tribu de Juda une ville de Keriouth-Hesroun; mais il y aurait, malgré la concordance apparente de situation, plus que de l'imprudence à proposer l'identification de ces deux lieux ancien et moderne. Quoi qu'il en soit, à en juger par le rapport de nos Arabes, les ruines situées à el-Qeriteïn sont très-considérables et dénotent en ce point la préexistence d'une ville importante.

Laissant donc el-Qeriteïn à notre gauche, nous gagnons le fond d'une petite vallée fort douce, arrosée par un ruisseau qui semble avoir une existence permanente, et non due accidentellement aux pluies de l'hiver, puisque son lit, assez creux d'ailleurs, est planté de jolis petits arbres. Ce ruisseau contourne un vaste mamelon rocailleux, dans les flancs duquel sont percées plusieurs grottes, et qui présente sur toute sa superficie des traces non équivoques d'habitations antiques; c'est Djenbeh. Des avenues de pierres fichées, assez semblables à celles que nous avons rencontrées dans la Moabitide, donnent accès sur ce plateau, et descendent des collines environnantes, sur lesquelles on aperçoit aussi de nombreuses traces d'édifices d'origine très-primitive, vu la grossièreté de leur construction. Tout au sommet du monticule de Djenbeh, se trouve une sorte d'enceinte, formée par une véritable muraille de roches, d'un ou deux mètres au plus de hauteur. Quelques-unes de ces roches, détachées de la masse, sont pour ainsi dire disposées comme des dolmens celtiques, et ce n'est pas sans un certain étonnement, que je constate ce fait curieux. Tout le sol, d'ailleurs, est jonché de débris de poterie rouge cannelée, poterie à laquelle

je suis convaincu qu'il faut attribuer une antiquité fort reculée. Les grottes de Djenbeh servent aujourd'hui d'étables aux tribus nomades qui viennent visiter ce terrain, et nous y trouvons, à notre très-grande satisfaction, deux ou trois Bedouins établis avec un troupeau de moutons. Voilà une véritable bonne fortune dont nous allons nous hâter de profiter.

Le temps est affreusement froid et humide; il s'agit de nous réchauffer, et, pendant que les tentes se dressent et que nos scheikhs s'installent, eux et leurs chevaux, dans une grotte placée à quelques mètres à gauche de notre campement, je songe au moyen le plus sûr d'avoir promptement la provision de bois nécessaire pour notre cuisine et pour les feux de bivouac. Je fais venir Djahalin et Thâamera, et je promets vingt piastres pour un tas de bois convenable. Maintenant que j'ai parlé tant de fois de l'amour des Bedouins pour les piastres, il est inutile, je crois, que j'insiste beaucoup, pour faire comprendre l'entrain, je veux dire l'enthousiasme, avec lequel ma proposition est accueillie. Toute la bande part comme une volée de perdreaux, les coups de yatagan retentissent de tous les côtés, et, en moins de dix minutes, nous avons deux fois plus de bois qu'il ne nous en faut pour la nuit. Il est vrai que c'est du bois vert qui fume beaucoup mieux qu'il ne brûle; mais enfin il suffit pour rôtir nos moutons et pour nous réchauffer un peu, et en campagne, il ne faut pas être difficile.

Notre soirée s'est passée un peu moins gaiement que d'habitude; nous étions harassés, transis et de méchante humeur contre un temps et une atmosphère si différents de ceux que nous venions de savourer, pendant une vingtaine de jours, dans le chaud bassin de la mer Morte. Nous n'avons donc d'autre pensée que celle de nous reposer au plus vite. Aussi, après le dîner, le café et le tchibouk, tous mes compagnons ont gagné

leurs couchettes. Je me suis hâté de mettre à l'encre le peu de carte que j'ai pu lever dans la matinée; et j'ai imité de grand cœur le bon exemple qui m'était donné. Je me suis couché moitié en maugréant, moitié en me félicitant d'avoir mené mon entreprise à bonne fin.

Je ne dois pas négliger de raconter ici la dernière tribulation bedouine que nous avons endurée; après avoir franchi le passage du Souk-et-Thaemeh. Avant l'orage qui nous a si vertement fouetté la figure, la pluie n'avait paru que par intervalles et sans autre fâcheux effet que celui de m'empêcher d'exposer mon carnet de route à une destruction complète, si je voulais continuer à y tracer notre itinéraire. Nous parcourions alors une région calcaire fort montueuse. Depuis notre départ d'en-Nedjd, Abou-Daouk et Hamdan n'avaient cessé de nous presser de gagner du terrain; et de recommander expressément à tout notre monde, de marcher en masse et sans céder, pour quelque cause que ce fût, à la fantaisie de rester en arrière. A un certain moment, nous vîmes sur le sommet d'un mamelon, au pied duquel nous allions arriver, un Bedouin accroupi, la tête dans les deux mains et les coudes sur les genoux. Le drôle ne fit pas un seul mouvement, et nous passâmes à côté de lui, sans qu'il eût même l'air de nous apercevoir.

Une fois que nous fûmes entrés dans le véritable coupe-gorge qui se trouvait au delà du monticule où notre homme était certainement en vedette, il disparut, et quelques minutes plus tard, nous vîmes une trentaine de figures patibulaires sortir, en même temps, de tous les ravins d'alentour et se diriger vers nous, l'escopette au poing. Abou-Daouk alors s'élança au-devant de ces messieurs et leur tint le langage suivant, que je reproduis sans y changer une syllabe : — Yâ nas, fih lehm takalouhou, oulakin fih lehm ma takalouhouch

abadan. — « O hommes ! il y a de la viande pour vos dents, mais il y a aussi de la viande qui ne sera jamais pour vos dents ». — Cette courte allocution, ou plus vraisemblablement la voix redoutée de l'illustre Abou-Daouk, produisit un effet magique. Nos aspirants détrousseurs jugèrent prudent de s'abstenir ; ils comblèrent le scheikh des Djahalin de marques de respect, et ils s'élancèrent, sans le moindre signe d'hésitation, sur un immense plan incliné qui conduisait au fond d'une horrible vallée, où se voyaient quelques tentes, comme des points noirs sur une plaque de craie. C'était un coup manqué ; car il n'y avait pas à plaisanter avec le haut et puissant seigneur qui avait fait à nos bandits l'honneur de leur adresser la parole.

Ces messieurs, du reste, ne s'éloignèrent pas, sans emporter un léger souvenir de notre passage. Un de nos moukres s'était arrêté quelques instants, pour une cause ou pour une autre, fut accosté par quelques-uns de ces bons amis qui s'empressèrent de partager avec lui tout ce qu'il avait sur le dos. Touchante fraternité du désert, dont les effets parurent de fort mauvais goût au pauvre moukre, qui rejoignit la caravane avec autant de honte que de mauvaise humeur.

Les Arabes qui avaient nourri quelques instants l'espoir de nous faire un mauvais parti, appartenaient à une tribu qui porte le nom d'Adoullam ; nom antique que nous trouvons mentionné dans la Bible ; exactement sous la même forme (עדלם). Adoullam était une ville de la tribu de Juda [1] située dans la plaine. Que les Arabes que nous avons rencontrés, aient tiré leur nom de la cité biblique, cela ne saurait faire pour moi l'ombre d'un doute ; mais au point où ils se sont présentés à nous, nous étions au milieu de la région montueuse du territoire de Juda, et, certainement, l'Adoullam biblique ne pou-

1. Josué, xv, 35.

vait être située en cet endroit. N'oublions pas, d'ailleurs, que nous avions affaire à des Arabes nomades qui promènent leur nom dans des pays assez étendus. Eusèbe nous apprend qu'Adoullam était une grande bourgade, placée à dix milles d'Eleutheropolis, vers l'orient. Josèphe parle deux fois d'Adoullam. La première [1], à propos de ce que David, s'échappant de Djitta, vint se réfugier dans la caverne placée près de la ville d'Adoullam, qui était de la tribu de Juda (πρὸς Ἀδουλλάμη πόλει). La seconde [2], à propos des villes fortes qui furent construites les premières par Roboam, fils de Salomon, dans le territoire de la tribu de Juda; le nom d'Adoullam est écrit dans ce passage Ὀδολλὰμ.

Nous avons vu qu'Eusèbe place cette localité à dix milles d'Eleutheropolis vers l'orient: Saint Jérôme écrit à douze milles. Reland fait observer avec toute raison que la ville mentionnée par Josué, parmi celles de la tribu de Juda qui sont situées dans la plaine, ne pourrait que très-difficilement être confondue avec la ville qu'Eusèbe place à l'orient et à dix milles d'Eleutheropolis, parce que ce point si nettement précisé se trouve nécessairement dans les montagnes et non dans la plaine de Juda. Y a-t-il eu deux localités distinctes du nom d'Adoullam? Cela paraît vraisemblable. Il serait fort curieux en ce cas que l'une des deux eût existé vers le lieu où nous avons rencontré les Arabes de la tribu des Adoullam, et que la vaste grotte d'Er-R'maïl fût la grotte où David s'était réfugié, et de laquelle il se rendit auprès du roi de Moab, afin de lui demander asile pour sa famille. Malheureusement, ce sont là de ces hypothèses dont il est impossible de démontrer la justesse, et qui sont peut-être à cent lieues de la vérité [3].

1. Ant. Jud., VI, XII, 3.
2. Ant. Jud., VIII, X, 1.
3. La belle carte de Zimmermann porte au point même où nous avons rencontré

24 JANVIER.

Ce matin à notre lever, le ciel n'est que menaçant. Les nuages sont divisés, et un soleil pâle et froid, comme le soleil de la fin d'octobre en France, vient de temps en temps égayer la nature, le moins mal qu'il peut. Espérons donc que la journée sera passable et que nous pourrons arriver de bonne heure à Hebron, sans avoir eu à trop souffrir de la pluie. Je le désire d'autant plus vivement, que déjà je me suis amèrement reproché ma paresse à demi excusable de la veille. Je suis décidé à reprendre mon étude topographique du pays à parcourir, et s'il plaît à Dieu, cette fois, je pourrai continuer mon travail que je relierai, comme je pourrai, au reste de la carte, en rattachant à Jérusalem tout le terrain qui nous sépare encore de cette ville.

Nous sommes arrivés au beau milieu du pays des Djahalin, nous n'avons donc plus besoin de l'escorte de ceux-ci, qui, après les fatigues qu'ils ont endurées pendant tant de journées, n'ont plus qu'une seule pensée, celle de regagner leurs tentes au plus vite. Ils nous demandent donc à prendre congé de nous, ce matin même. Quant à leur scheikh, bien qu'il n'ait, je ne sais trop pourquoi, qu'un désir assez médiocre de nous conduire jusqu'à Jérusalem, il se décide à nous y accompagner, autant, j'ai la fatuité de le croire, par amitié pour moi, que parce qu'il sait que notre bourse est parfaitement à sec et que nous ne pouvons lui donner le bakhchich auquel il a droit, que lorsque nous aurons fait une visite à notre banquier.

les Adoullam, le nom de Dhullam. Sans aucun doute ce sont les mêmes Arabes dont nous avons eu le plaisir de voir, en passant, beaucoup trop d'échantillons. Mais quelle est la véritable orthographe de leur nom? Jusqu'à plus ample informé, je me permettrai de tenir à celle que j'ai déduite de mes conversations sur place, avec les Djahalin, dont le territoire touche à celui des Adoullam.

Il s'agit donc de servir la solde si légitimement gagnée par nos Djahalin, et nous nous en occupons avant de lever le camp. Chacun reçoit ce qui lui revient de piastres, plus un kafieh neuf, quelques balles et de la poudre. Notre munificence exalte la reconnaissance de ces braves gens qui, après nous avoir bien baisé la main à tous, nous quittent en hâte, portant sur leurs visages expressifs, la trace d'un regret de nous quitter, presque aussi vif que le plaisir de regagner leurs foyers.

Avant de les congédier, j'ai parcouru le plateau de Djenbeh et j'ai pris, le plus rapidement possible, un plan cavalier de cette intéressante localité [1]. Enfin tout est prêt; les tentes sont repliées, tous nos bagages chargés sur le dos de nos chevaux et de nos mulets. Nous avons pris notre frugal repas du matin, et à huit heures treize minutes, nous nous sommes mis en marche, espérant bien arriver en très-peu d'heures à Hebron.

Ainsi que je me le suis promis, j'ai repris au départ ma besogne topographique de tous les jours. Le temps est froid et maussade, mais au moins il n'est point pluvieux, et je puis continuer mon travail, au départ de notre campement de Djenbeh. Nous montons directement au nord, en longeant le pied de la colline sur laquelle était la ville de Djenbeh [2]. En gagnant la pointe nord de cette colline, nous apercevons sur les flancs droit et gauche du petit ravin que nous suivons, et au fond duquel coule un ruisseau d'eau vive; des ruines et des grottes évidemment taillées de main d'homme. Devant nous se présente alors une gorge assez large, dirigée au nord, montant

1. Voyez pl. xiv.

2. Le livre de Josué mentionne (xv, 53) une localité de Juda située sur la montagne, et nommé Janoum (ינום). C'est le seul nom qui ait quelque analogie, mais, je l'avoue, bien éloignée, avec le nom moderne Djenbeh, que porte une ruine très-certainement contemporaine des temps bibliques.

rapidement et dans laquelle nous nous engageons. C'est de cette gorge que descend le ruisseau qui contourne la base du Djenbeh, et nous la trouvons barrée par six ou sept murs antiques, de construction très-grossière. Sur le flanc gauche de cette gorge, assez difficile à gravir, paraissent quelques ruines clair-semées. Vers la crête, une longue muraille antique longe notre route, sur le flanc de la colline de droite.

Arrivés au sommet de la montée, à huit heures trente-trois minutes, nous nous engageons sur une espèce de col dominé à gauche par une colline peu élevée, et qui n'a, sur notre droite, qu'une largeur de soixante-quinze mètres d'abord, puis qui se rétrécit très-promptement, jusqu'à n'avoir plus que vingt-cinq mètres. A partir de là commence un escarpement presque à pic, qui plonge sur une vallée fort profonde, nommée Ouad-el-Merked, et au fond de laquelle nous voyons des champs bien cultivés. Dans cette vallée sont des ruines nommées Kharbet-el-Merked, situées au pied même de l'escarpement, et que nous ne pouvons par conséquent apercevoir. Ces ruines sont situées presque exactement à l'est de Djenbeh.

Je ne trouve dans l'Écriture sainte qu'une seule localité dont le nom présente quelque ressemblance avec celui d'el-Merked; c'est Makkeda, ville de la tribu de Juda, mentionnée [1] parmi les villes de la plaine. Cette ville fut prise par Josué (x, 28), qui fit passer tous ses habitants au fil de l'épée. Eusèbe, au mot Μακηδὰ, et saint Jérôme nous apprennent que cette ville était à huit milles à l'est d'Eleuthéropolis, qui doit être bien voisine de la moderne Beit-Djibrin, si ce n'est Beit-Djibrin elle-même. Josèphe, en racontant l'exploit de Josué, nomme cette même ville Μακκηδὰ [2]. Je suis assez disposé à

1. Josué, xv, 41.
2. Ant. Jud., v, 1, 17.

croire que notre el-Merked pourrait bien être la Makkeda, מקדה, biblique.

A huit heures trente-cinq minutes, nous nous engageons dans un ravin dirigé au nord, et dont nous abandonnons bientôt le fond, pour cheminer sur le flanc de la colline de gauche. A huit heures quarante minutes, nous marchons au nord-ouest, à trente-cinq mètres environ du fond du ravin, et à deux cents mètres seulement, à vol d'oiseau, du sommet de la colline qui domine la droite de ce ravin. A huit heures cinquante et une minutes, notre route s'incline au nord-nord-ouest, pour passer immédiatement à l'ouest, sur un plateau de trois cents mètres de largeur, enfermé entre deux lignes de collines assez élevées. A neuf heures précises, nous marchons au nord-ouest et nous sommes en face de ruines énormes qui garnissent toute la pointe ouest de la colline de gauche, que nous longeons depuis dix minutes. Ce sont de longues files de murailles primitives, se recoupant à angle droit, ayant une longueur de plus de cinq cents mètres, et sur l'une desquelles est appuyée une vaste enceinte quadrangulaire. Au delà est une petite plaine de cinq cents mètres de profondeur, garnie de ruines, et à laquelle aboutissent de belles et larges allées de pierres fichées, tout à fait semblables aux routes royales de la terre de Moab.

Ces ruines, qu'il serait très-important d'examiner avec soin et à loisir, portent le nom de Kharbet-Omm-el-Arays (ruines de la mère de la fiancée). A neuf heures douze minutes, ces ruines énormes n'ont pas encore cessé de se montrer, et nous côtoyons une double allée de pierres, qui est bien conservée sur une étendue de trente mètres environ. Puis une allée simple s'inclinant au nord-ouest, à travers un petit vallon d'une trentaine de mètres de largeur, va aboutir à une enceinte circulaire, construite en très-grosses pierres, et qui couronne le sommet d'un

grand mamelon, que nous laissons à notre gauche. A neuf heures vingt et une minutes, nous marchons à peu près exactement au nord. Depuis quelques temps, les larges gouttes d'une pluie glacée sont venues nous assaillir, et bientôt des nuages, chassés avec violence par le vent d'ouest, se sont amoncelés sur notre tête ; ils crèvent tout d'un coup, et nous sommes noyés dans une de ces pluies de Syrie, dont on ne peut se faire une juste idée, qu'à la condition de les avoir endurées. Cette fois encore, il me faut, bon gré, mal gré, renoncer à lever le terrain; je remets, en soupirant, mon carnet et ma boussole dans ma poche, et je me résigne, non sans un gros crève-cœur, à faire ce que j'ai fait hier, c'est-à-dire à m'efforcer de graver dans ma mémoire les noms des localités importantes que je rencontrerai chemin faisant, et, si faire se peut, les heures précises auxquelles je les aurai rencontrées.

Au bout de quelques minutes, je suis parfaitement absous, à mes propres yeux, de ma paresse forcée de ce jour. La pluie est devenue tellement drue, tellement glaciale, que la recevoir est un véritable supplice. Nous avons beau nous abriter dans nos caoutchouc, en très-peu d'instants nous sommes transis, transpercés, mouillés jusqu'aux os, et c'est à grand'peine que nous pouvons continuer à tenir les rênes de nos chevaux, tant le froid nous a rapidement enlevé l'usage des mains et des pieds. Je renonce à peindre l'exaspération ridicule avec laquelle je me suis niaisement insurgé, pendant quelques heures, contre l'inclémence du ciel ; j'ai eu beau jurer, tempêter, je n'en ai pas reçu une goutte d'eau de moins, et je n'ai pas cessé de grelotter une seconde plus tôt. Au reste, je dois déclarer, pour m'excuser, que le moindre de mes guignons dans cette cruelle journée fut le froid, et que ce qui me mit le plus au désespoir, ce fut l'impossibilité de prendre une seule note, au

milieu d'un pays couvert de localités bibliques, que je ne faisais qu'apercevoir en passant. Je formai dès lors le projet de revenir sur ce terrain et d'entreprendre, aussitôt que le temps me le permettrait, une exploration de tout le pays de Canâan. Ce dessein une fois arrêté, je n'eus plus de regrets aussi vifs, et ce fut alors seulement que je maugréai pour tout de bon contre la pluie et contre la froidure, pour elles-même.

Quoique décidé à revenir, je ne négligeais pas de demander le nom de toutes les ruines que je rencontrais sur ma route, et c'est ainsi que je recueillis les notes suivantes, dont je sens tout le prix, aujourd'hui que j'ai dû renoncer au vif plaisir de voir en détail et à l'aise cette contrée si intéressante. J'ai dit tout à l'heure que j'avais été contraint d'abandonnner le tracé de ma carte, dès neuf heures vingt et une minutes. A neuf heures quarante-huit minutes, nous avons laissé, à cent mètres environ sur notre droite, une colline couverte de ruines : c'est le Djebel et le Kharbet-Mayn. Nous trouvons dans Josué (xv, 55), parmi les villes de la région montueuse de Juda ; Maoun, Kermel, Ziph et Iouta. — La Maoun (מעון) citée dans ce verset, n'est certainement pas autre chose que le Kharbet-Mayn, en face duquel nous venons de passer. De la teneur de ce premier verset il résulte très-certainement que Maoun était voisine de Kermel et de Ziph, et nous allons voir tout à l'heure, que cela est parfaitement exact. Nous lisons dans le livre de Samuel (xxiii, 24 et 25) : — Ils se levèrent et allèrent à Ziph devant Saül; David avec ses gens était dans le désert de Maoun, dans une plaine à droite de Yesimoun. — 25 Saül alla avec ses gens à la recherche; on l'annonça à David qui descendit vers le rocher et resta dans le désert de Maoun. Saül l'ayant appris, poursuivit David dans le désert de Maoun. — Plus loin encore nous lisons (xxv, 2) : — Il y avait un homme à Maoun dont les biens étaient à Kermel ; cet homme était fort

puissant; il avait trois mille brebis et mille chèvres; il était pour la tonte de ses brebis, à Kermel. — L'ensemble de ces versets démontre encore que Maoun et Kermel étaient voisines, et que de plus le pays dans lequel était situé Maoun, était une solitude. Certes ce pays n'a pas gagné depuis : c'est un véritable désert dont l'aspect doit être des plus tristes par le beau temps; qu'on juge par là, de ce qu'il m'a paru par une pluie battante et glaciale. Encore un mot à propos de Maoun; Eusèbe dit que cette ville était située dans la partie orientale de la Daroma [1].

A dix heures, nous nous trouvons en face d'un tertre couvert de ruines et situé à une centaine de mètres à droite de la route que nous suivons. Ces ruines se nomment Kharbet-Omm-el-Aâmid (ruines de la mère des colonnes). Il est bien clair que cette dénomination toute moderne ne peut nous servir en rien, pour déterminer le nom primitif de cette localité.

A dix heures cinquante minutes, nous longeons d'autres ruines considérables et dont je ne puis obtenir le nom, des Arabes qui se trouvent avec moi. Enfin, à onze heures précises nous entrons au milieu des ruines de Kermel. Une construction carrée du moyen âge, domine, de toute sa hauteur qui est énorme, le vaste emplacement de la ville de Kermel. Au pied de cette espèce de citadelle, qui date vraisemblablement de l'époque des croisades, gisent de beaux tronçons de colonnes et un chapiteau qui a servi à couronner le montant d'une porte. Une magnifique citerne est creusée dans le roc, à un niveau un peu inférieur à celui du plateau sur lequel est assis le château. Jusqu'à perte de vue paraissent des rues garnies, sur leurs deux côtés, de ruines contiguës d'habitations, d'une antiquité assez reculée. Une visite détaillée de cette localité ne pourrait manquer d'offrir des résultats de la plus grande importance.

1. On se rappelle que c'est ainsi que se nommait la partie méridionale du territoire de Juda.

Ce que j'en ai vu, je n'ai pu malheureusement le voir qu'en me réfugiant derrière le château, afin de m'abriter pendant quelques instants, contre la pluie qui nous fouettait sans pitié depuis près de deux heures, et encore me suis-je bien gardé de mettre pied à terre, car j'eusse été dans l'impossibilité physique de remonter à cheval.

Kermel, ainsi que nous l'avons dit un peu plus haut, est citée parmi les villes de la tribu de Juda[1] et à côté de Maoun. Effectivement les ruines de Mayn et de Kermel ne sont séparées l'une de l'autre, que d'un peu plus d'une heure de marche, c'est-à-dire que d'environ une lieue et demie, ou deux lieues au plus. Cette ville exista avec une importance réelle jusqu'à la domination romaine, et même assez tard, puisque nous lisons dans la notice des dignités de l'empire : *Equites scutarii Illyriciani Chermulæ.* Les cavaliers scutaires d'Illyrie tenaient donc garnison à Chermula, qui n'est certainement que notre Kermel; aussi Eusèbe, dans son Onomasticon, au mot Κάρμηλος, nous apprend-il qu'il y avait une garnison romaine en ce lieu.

A la sortie de Kermel, nous retrouvons d'énormes allées de pierres, semblables en tout à celles de la Moabitide, sauf que les blocs employés ne sont pas de lave. Ces allées se montrent de tous les côtés, coupant le terrain à droite et à gauche du chemin que nous suivons et qui cette fois est bien tracé, longeant le flanc des coteaux et s'enfonçant dans des vallons garnis de petits chênes verts. Partout se voient des ruines d'une antiquité très-reculée. Une heure après avoir quitté Kermel, par exemple, nous traversons les décombres d'une véritable ville; mais nous n'avons ni le temps ni le courage de les examiner. Une seule chose attire notre attention en passant : c'est un puits

1. Josué, xv, 55.

entaillé dans le roc, avec margelle et auge pris dans la masse. Il est évident que ce puits est de la plus haute antiquité; mais il m'est impossible d'avoir le nom de cette ruine. Chacun marche pour son compte, empaqueté, aussi étroitement que possible, dans tout ce qui peut le garantir quelque peu de la pluie et du froid ; j'adresserais donc vainement une question à nos Arabes; ils ne l'entendraient pas, ou plus probablement encore ils ne se donneraient pas la peine d'y faire attention, pour n'être pas obligés d'y répondre. Décidément, cette affreuse journée, c'est notre retraite de Moscou, et nous sommes en pleine déroute.

Un peu plus loin, cependant, on me montre un monticule situé à quelques cents mètres à droite de la route, et couvert de ruines. C'est Zif, dont le nom antique, n'a pas subi la plus petite altération. Le verset 55 du chapitre xv de Josué, on se le rappelle, ne contient que les quatre noms : Maoun, Kermel, Zif et Youta. Il semble que ces localités devraient être rangées dans ce verset, comme elles le sont sur le terrain, c'est-à-dire en remontant du sud au nord. Il en faudrait conclure que Youta doit être cherchée au nord de Zif; mais il n'en est rien. La carte de Zimmermann porte, vers ce point, une seule localité, nommée Youkin, et il serait difficile de croire, bien que les deux noms commencent par la même syllabe, qu'il y a identité entre la Youta biblique et la Youkin moderne. Cela paraît d'autant plus difficile d'ailleurs, que Youta existe toujours assez près et à l'ouest de Kermel, fort loin, et au sud-sud-ouest de Zif.

Le nom de Zif est commun à deux localités bibliques de la tribu de Juda. Ainsi, nous trouvons [1] à l'extrémité sud du territoire de Juda, et dans le voisinage d'Adada et de Cades, une Zif qui ne peut être évidemment confondue avec celle qui se

1. Josué, xv, 24.

trouve dans le voisinage d'Hebron et de Kermel. Eusèbe nous apprend que celle-ci était à huit milles d'Hebron, dans la Daroma; mais ce chiffre me paraît altéré, et je le crois un peu exagéré. Josèphe[1] mentionne Zif sous le nom de Ζιφὰ parmi les premières villes que Roboam, fils de Salomon, fit fortifier dans le pays de Juda. Un autre passage, extrêmement important, se lit dans le même livre[2]. Il nous apprend que David, parti de la solitude au-dessus de Ayn-Djedy (Ἐνγεδαὶν), vint dans la campagne de Zif (τῆς Ζιφήνης), à un lieu nommé Kænè (εἰς τινα τόπον Καινὴν καλουμένην). Je suis bien tenté cette fois de voir dans la Kænè de Josèphe, la Youkin moderne, si voisine de Zif.

La contrée de Zif était loin d'être florissante à l'époque biblique, puisque nous lisons dans Samuel (XXIII) :— 14. David demeura au désert dans les lieux forts, et il demeura sur une montagne, dans le désert de Zif. Saül le cherchait toujours, mais Dieu ne le livra pas en sa main.— 15. David vit encore que Saül était sorti pour attenter à sa vie; et David était dans le désert de Zif, à Harsah (בחרשה)[3]. Enfin (ch. XXIII, v. 19), nous lisons encore : — Les habitants de Zif montèrent vers Saül, disant : David se tient caché auprès de nous, dans les lieux forts, à Harsah, sur la colline de Hakilah, qui est à la droite de Yesimoun (ou du désert, car le mot Iesimoun, ישימון, a également cette signification).

A partir du point où nous sommes en vue des ruines de Zif, nous entrons dans une contrée montueuse, verdoyante et boisée. Tous les coteaux sont couverts de petits chênes

1. Ant. Jud. VIII, X, 1.

2. Ant. Jud. VI, XIII. 2.

3. Voici ce que Cahen fait observer à propos de ce nom : « Selon quelques-uns c'est un nom d'endroit : *à Horscha;* d'après le chaldéen ce mot signifie dans la forêt. » Les nombreux chênes verts qui couvrent tous les flancs des vallées de cette contrée, rendent cette version assez probable.

verts. Des ruines se montrent partout le long de la route, et de temps à autre nous apercevons, sur les hauteurs, des Arabes qui gardent de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres. Le temps ne s'est pas embelli, au contraire. Plus nous avons avancé vers Hebron, plus la pluie a été diluvienne. Enfin à une heure, après avoir passé devant un ignoble bâtiment qui porte le nom pompeux de lazaret, après avoir longé une immense citerne creusée dans le roc, entre un vaste cimetière musulman et la pointe ouest de la ville, nous pénétrons dans celle-ci, par une petite poterne qui donne accès dans une rue plus étroite, plus mal pavée, plus tortueuse et plus sale encore que les rues de Jérusalem; c'est Naplouse en laid.

Nous sommes allés, conduits par Matteo, nous loger dans une petite case humide et froide, mais assez propre, où nous arrivons avec un véritable bonheur. Un immense brasero rempli de charbon incandescent, nous est apporté au bout de peu d'instants; nous nous dépouillons le plus vite possible des vêtements que la pluie a collés sur nos personnes, et nous nous séchons le moins mal que nous pouvons, avec une porte toute grande ouverte, afin de nous éviter l'ennui d'être immédiatement asphyxiés par le charbon. Nous déjeunons en hâte, nous prenons force café, nous fumons force tchibouks, et au bout d'une heure, nous nous trouvons un peu ragaillardis. Il était temps, car depuis le matin nos esprits avaient une immense propension à tourner au lamentable.

Impossible de mettre le pied hors de notre gîte; nous avons été assez mouillés comme cela, et nous renonçons au désir de visiter Hebron, coûte que coûte, précisément parce que nous nous promettons d'y revenir. Hélas! cette fois, comme toujours, nous eussions été sages de braver la pluie quelques moments de plus, afin d'emporter au moins une idée de la ville. Tout ce que j'en sais se borne à beaucoup trop peu de

chose. Elle occupe le fond d'une assez large vallée, dont les coteaux sont garnis de beaux oliviers et de vignobles. A l'est, la ville s'élève un peu sur le flanc de la colline, et c'est là qu'est placée la mosquée, inaccessible pour tout autre que pour un Musulman, et dans laquelle est enfermé, à ce que l'on dit, le fameux caveau de Makfelah où furent enterrés Sara et les patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

Quelques mots maintenant sur l'origine d'Hebron; il en est assez souvent fait mention dans l'Écriture sainte. Nous y lisons [1] : — Sarâ mourut à Kiriath-Arbâ, qui est Hebron, au pays de Canâan; Abraham vint faire le deuil de Sarâ et la pleurer. — 19. Ensuite Abraham enterra Sarâ, sa femme, dans la caverne du champ de Makfelah, devant Mamra; là est Hebron dans le pays de Canâan. — 20. Le champ, ainsi que la caverne qui s'y trouve, resta à Abraham comme une propriété sépulcrale venant des fils de Heth. Les bocages de Mamra sont mentionnés dans un autre passage [2] : — Abraham dressa ses tentes, vint et s'établit dans le bocage de Mamra, qui est près de Hebron, et il y bâtit un autel à Jehovah. — De ces deux passages réunis, il résulte évidemment, à mon sens, que le bocage de Mamra était sur l'emplacement de la partie orientale de la ville actuelle d'Hebron. Enfin la vallée de Hebron (עמק חברון) est mentionnée au verset 14 du chap. xxxvii de la Genèse.

Quant à l'antiquité de la ville d'Hebron, elle est fixée par un passage biblique [3]. — Hebron avait été bâtie sept ans avant Tsâan d'Égypte. — Tsâan, c'est incontestablement Tanis; mais malheureusement ce texte ne nous indique pas quand Tanis fut bâtie. Hebron fut donnée en héritage à Kaleb, fils de

1. Genèse, xxiii, 2.
2. Genèse, xiii, 18.
3. Nombres, 13, 22.

Yafnah [1]. L'Écriture nous apprend encore que Kiriath-Arbâ, qui est Hebron, sur la montagne, fut choisie pour une des villes de refuge [2]. Enfin la grande piscine que nous avons vue en entrant à Hebron est aussi mentionnée dans la Bible, car nous lisons [3] : — David commanda à ses gens qui les tuèrent; ils leur coupèrent les mains et les pieds, et les pendirent près l'étang qui est près d'Hebron (על הברכה בחברון), et ils prirent la tête d'Is-Basath et l'ensevelirent au sépulcre d'Abner, à Hebron. — Une piscine pareille à celle qui existe de nos jours, est incontestablement d'une très-haute antiquité.

Il y aurait un chapitre entier à écrire sur l'histoire d'Hebron, si l'on voulait en coordonner tous les faits, épars dans la Bible et dans les écrits sacrés et profanes; mais, un semblable travail n'entrant pas dans le cadre que je me suis tracé, je me contenterai de renvoyer aux sources originales. D'ailleurs l'illustre Reland a réuni au mot *Chebron*, la plupart des passages que je pourrais citer ici, et je me dispense de copier un résumé beaucoup mieux fait sans doute que je ne l'eusse fait moi-même, et fait d'ailleurs avec beaucoup plus d'autorité scientifique que je n'en puis espérer pour moi. Je me bornerai donc à dire qu'Hebron a reçu des Musulmans le nom d'el-Khalil (l'Ami de Dieu), en commémoration du patriarche Abraham, qui porte spécialement parmi eux le nom d'el-Khalil.

Nous avons eu, vers la fin de la journée, la visite d'un haut et puissant personnage, qui nous a été amené par les scheikhs Abou-Daouk et Hamdan. C'est le scheikh Abd-Allah, qui jouit d'une suprématie à peu près absolue sur tous les Arabes répandus dans le pays d'Hebron. Il est extrêmement poli, et nous fait des offres de services fort obligeantes, pour le cas où nous

1. Josué, XIV, 13 et 14.
2. Josué, XX, 7.
3. Samuël, II, IV, 12.

désirerions revenir à Hebron et établir là notre quartier général, afin d'explorer toute la contrée d'alentour. Nous acceptons avec reconnaissance, et nous nous promettons bien de mettre à profit la bonne volonté de ce haut et puissant petit seigneur.

J'ai fait aujourd'hui cadeau à notre bon Hamdan d'un assez beau sabre, de mon excellent fusil à deux coups et de mes pistolets de poche, pour lui témoigner toute ma reconnaissance. Le brave homme a toutes les peines du monde à ne pas laisser percer la joie vive qu'il ressent, et à conserver l'air froid et guindé qu'exige impérieusement le décorum arabe, dans toutes les circonstances heureuses ou malheureuses. Nous ne nous y laissons pas prendre, et il est bien clair que nous avons vigoureusement chatouillé l'amour-propre du scheikh des Thaâmera, en mettant entre ses mains de magnifiques armes, qu'il aura bientôt détraquées, mais qui n'en exciteront pas moins l'admiration de tous les Bedouins qu'il rencontrera désormais.

La fatigue de la journée a été telle que nous avons tous hâte de nous mettre au lit; aussi, le dîner et les écritures sont-ils expédiés en hâte, après quoi chacun s'étend sur sa couchette, en pensant que demain nous rentrerons à Jérusalem.

Avant le dîner, Matteo m'a fait voir une sorte de petite capse en marbre blanc, et en forme de sarcophage, portant une croix patée, à branches égales, sur l'une de ses faces. Cette espèce d'urne funéraire, à trois cases, est la propriété de notre hôte; elle a été découverte, à ce que prétend celui-ci, dans une des nombreuses grottes sépulcrales entaillées dans le flanc des collines qui environnent Hebron. J'ai bien quelque envie d'acquérir ce curieux marbre, mais j'ai peur que son détenteur ne l'estime trop haut, à en juger par le cas qu'il a l'air d'en faire. Cependant, après quelques pourparlers, dans lesquels Matteo me sert d'intermédiaire, je fais l'emplette de l'urne, pour une somme de soixante piastres, sur lesquelles, très-probablement, Matteo

prélève la dîme que les drogmans ont la douce habitude de palper, dans tous les marchés qu'ils sont chargés de conclure pour leurs maîtres.

25 JANVIER.

Notre nuit a été excellente, malgré les cris incessants des chakals, qui sont comme chez eux dans les rues d'Hebron. Nous avons dormi comme des souches, et cependant il me semble que j'ai entendu la porte de notre chambre, qu'il suffit de pousser du bout du doigt pour qu'elle s'ouvre, gémir sur ses gonds. Qui est entré chez nous? Je n'en sais rien, et je ne m'en inquiète guère d'abord; rien n'a disparu, chaque chose est à sa place. Mais, abomination de la désolation! on se rappelle que Papigny avait tué un charmant colibri dans le Rhôr-Safieh, et que je m'étais approprié sans scrupule la dépouille du charmant petit animal. De plus, entre Er-R'maïl et Djenbeh, Belly avait tué un ravissant oiseau assez semblable à une perdrix, mais jaune et orné d'un collier brun. Les deux bêtes étaient réservées au scalpel du naturaliste, et Belly devait les dépouiller avec soin, dès que nous serions arrivés à Jérusalem. Voilà qu'un misérable chat, bien plus amateur d'oiseaux que nous tous, est venu, cette nuit, croquer nos deux trésors, et débarrasser notre ami de la corvée qui l'attendait. C'est cet affreux animal qui s'est faufilé chez nous en malfaiteur, pendant la nuit, et il ne nous a laissé, des deux oiseaux prisés si haut par nous, que trois ou quatre plumes et quelques bouts de patte. Je fais une horrible grimace, en découvrant ce mystère d'iniquité; je gronde tout le monde, qui n'en peut mais, et j'avoue que je demande au ciel de rencontrer mon ennemi, le chat, pour lui faire payer cruellement le tort qu'il m'a fait, en se livrant à son métier de chat. Quand je me

lamenterais jusqu'à demain, je n'en aurais pas une plume ni une patte de plus, des deux oiseaux croqués; je prends donc le parti le plus sage, celui de ne pas gémir outre mesure, et de regretter *in petto.*

Nous ne pouvons, ni ne voulons nous éterniser à Hebron. Nous avons une hâte extrême de rentrer à Jérusalem, et nous nous mettons à cheval par un temps assez joli et assez clair, mais très-froid. Nous sortons de la ville par la porte qui nous y a donné accès hier; nous longeons de nouveau la vaste piscine dont j'ai déjà parlé; nous tournons à droite, entre la piscine et le cimetière musulman, en passant à travers de magnifiques oliviers, et nous ne tardons pas à nous engager dans une montée pavée, vraisemblablement la voie antique qui conduisait d'Hebron à Jérusalem. Cette montée est aujourd'hui transformée en un véritable torrent, qui occupe toute la largeur du chemin et qui roule impétueusement jusqu'au fond de la vallée d'Hebron, les eaux dont l'effroyable pluie des derniers jours a inondé le pays d'alentour.

A droite et à gauche de la route, sont de magnifiques vignobles, au milieu desquels paraissent fréquemment des cabanes et des tours rondes, placées là, sans doute, comme bâtiments d'exploitation, aussi bien que comme postes de protection, destinés à recevoir des gardiens. Du reste, ce mode de surveillance n'est pas d'invention toute récente en Judée, puisque le prophète Isaïe nous apprend que de son temps il était déjà en usage; voici, en effet, ce que nous lisons dans son livre (I, 8) : — Elle est restée, la fille de Sion, comme une cabane dans un vignoble. Et, plus bas (V) : — 1. Je veux chanter à mon bien-aimé le chant de mon ami sur son vignoble : Mon bien-aimé avait un vignoble sur une colline grasse. — 2. Il l'entoura d'une haie, en ôta les pierres, y planta de bons ceps, construisit une tour dans le milieu, et

y creusa aussi une cuve; puis il espéra qu'il produirait du raisin, et il produisit du verjus. — On le voit une fois de plus, rien ne change dans ce pays, et ce qui s'y pratiquait il y a trente siècles, s'y pratique exactement de même aujourd'hui.

Une fois arrivés sur les plateaux, nous ne tardons pas à rencontrer, à gauche de la route, des ruines très-apparentes, nommées Kharbet-er-Ram, et, un peu plus loin, Kharbet-en-Nasara. Quelle est cette Rama? je l'ignore. Quant au bourg dont les ruines portent le nom d'en-Nasara (les Chrétiens), il est presque permis de supposer qu'il dut son origine aux croisades; néanmoins, je me garderais bien de l'affirmer; car, pour assigner à une localité ruinée une origine relativement aussi moderne, il faudrait en avoir examiné les restes avec très-grand soin, et c'est ce que je n'ai pu faire.

Un peu plus loin, nous apercevons sur notre droite le village de Halhoul; et quelque temps après, à l'est, celui d'ech-Chioukh. Cette fois, pas de doute possible; nous avons affaire à une localité biblique (חלחול) qui se trouve mentionnée dans Josué (xv, 58) parmi les villes de la région montagneuse de Juda. — Halhoul, Beit-Sour et Djedour. — Un village moderne de Beit-Sour existe à peu de distance, à l'occident de Halhoul; et au nord-ouest de ce même village, nous avons rencontré, quelques minutes plus tard, un village d'ed-Dérouеh qui pourrait bien avoir pris la place de la Djedour biblique. Plus loin encore, et à droite de la route, se montrent d'autres ruines assez étendues et qui s'appellent Abou-Fid. Ces ruines ont un aspect qui dénote une antiquité fort reculée.

Après avoir passé en face d'un village situé un peu loin à gauche de la route, et nommé Beit-Oummar, nous arrivons à l'entrée d'une charmante vallée, garnie de beaux arbres qui ombragent une fontaine nommée Bir-el-Hadji-Ramadan.

Cette vallée se nomme Ouad-el-Biar, et elle a reçu son nom de plusieurs puits très-considérables, que l'on rencontre chemin faisant, et qui sont vraisemblablement fort anciens, car ce ne sont sûrement pas les Arabes de nos jours qui ont pris la peine de les creuser. Une fois au fond de l'Ouad-el-Biar, on gravit le rideau de collines qui le ferme, et en cheminant à travers des rochers nus, par des sentiers très-étroits, très-difficiles pour les chevaux, et le long desquels on rencontre des restes de constructions d'une très-haute antiquité, on arrive enfin à une crête de laquelle on aperçoit à ses pieds, et à droite, au fond d'une vallée verdoyante, des enclos ruinés qui portent le nom de Deïr-el-Benat. Là fut évidemment un couvent de filles à l'époque des croisades. Un peu plus loin, à l'ouest, on aperçoit le village d'Ertas [1], et devant soi, une forteresse du moyen âge en assez bon état : c'est le Qalaat-el-Bourak. En deçà de celle-ci sont trois immenses citernes, connues des voyageurs sous le nom d'étangs ou de vasques de Salomon. Enfin, au nord-ouest du Qalaat-el-Bourak, paraît une construction importante nommée el-Khoudr; c'est un ancien couvent de Saint-George. La vue dont on jouit de ce point élevé est admirable, et on ne se lasse pas de la contempler.

Nous eussions été ravis de faire notre halte du déjeuner, avec un pareil panorama sous les yeux; mais il est utile et agréable d'avoir de l'eau à boire en mangeant, et cette considération élémentaire nous décida à descendre jusqu'au pied

1. Le village d'Ertas ne serait-il pas par hasard l'Arethusa dont parle Josèphe Ant. Jud. XIV, IV, 4) et qu'il cite comme ayant été enlevée aux Juifs par Pompée, et restituée à ses habitants avec Marissa, Azot et Jamnia. Josèphe, dans ce même passage, dit que ces villes étaient dans l'intérieur des terres, et comme Marissa devait se trouver dans le voisinage, il est très-possible que l'Ertas moderne ne soit en réalité que l'Ἀρέθουσα de Josèphe. Cet historien répète les mêmes renseignements sur Arethusa dans la Guerre Judaïque (I, VII, 7).

des murailles du Qalaat-el-Bourak, où une fontaine abondante, qui alimente, pour sa petite part, les trois vasques de Salomon, nous promettait tout le *comfort* que nous pouvions désirer dans le désert. En quelques minutes nous fûmes arrivés; notre tapis fut étendu au-dessus de la fontaine même; nous nous étendîmes cette fois sur le gazon, et nous fîmes honneur à nos poules desséchées et à nos œufs durs, avec une joie très-vive, en pensant que nous allions rentrer à Jérusalem, et y trouver enfin le repos dont nous commencions à avoir le plus grand besoin.

Pendant notre festin, le gouverneur turk du château, au pied duquel nous nous étions établis, sortit à cheval en compagnie de trois ou quatre autres Turks de la vieille roche, c'est-à-dire costumés à l'ancienne mode. Ces messieurs allaient faire une petite promenade de santé; ils ne nous honorèrent pas de la moindre attention, et nous leur rendîmes amplement leur politesse. Nos scheikhs, surtout, prirent en les voyant passer, une expression de souverain mépris que ceux qui en étaient l'objet n'eurent pu, avec la meilleure volonté du monde, considérer comme une marque de déférence. Le fait est qu'en ce pays, les Turks ne se donnent que l'air de mépriser les Arabes dont ils ont une peur affreuse; tandis que les Arabes ne se font pas faute de mépriser souverainement les Turks, et de le leur faire bien voir, dès qu'ils sont hors de l'enceinte de Jérusalem. Ceci revient à dire que la domination ottomane s'étend, tant bien que mal, jusqu'aux murs de la ville, et que, cette barrière une fois passée, il ne reste plus, de cette domination, que ce que les Bedouins en veulent bien supporter. Il ne faut pas être un devin de première qualité, pour pronostiquer dans un avenir assez peu éloigné, l'expulsion radicale de la race turke, de toutes les contrées où la race arabe est le vrai produit du sol. Je pensais ceci pendant notre déjeuner sur le

bord des vasques de Salomon, et je ne me doutais pas que, moins de deux années après, le scheikh Abd-Allah, dont j'avais reçu la visite à Hebron, s'emparerait pour tout de bon de cette ville; qu'il en chasserait honteusement tout ce qu'elle renfermait de Turks, et que le pacha de Jérusalem, accourant avec les troupes qu'il avait sous la main, pour réprimer la rébellion, recevrait à mi-route une si bonne correction qui pût lui apprendre à rester tranquille dans le chef-lieu de son pachalik, qu'il se hâterait de regagner Jérusalem et de s'y claquemurer un peu plus vite qu'il n'en était sorti.

Après une heure de pause auprès du Qalaat-el-Bourak, nous remontons à cheval et nous nous remettons en route. Nous traversons bientôt l'Ouad-ed-Thaamera, et, à ce point, tous nos braves amis se hâtent de prendre congé de nous, pour regagner leurs tentes. Il ne reste plus avec nous que Hamdan et Abou-Daouk. Laissant alors Beit-Lehm sur notre droite, nous passons en vue des villages de Beit-Djala [1], de Nahhalin, d'er-Bezeth [2], de Beit-Safafa, et de Maleha, village qui donne son nom à l'Ouad-el-Maleha. Toutes ces localités sont situées sur les collines placées à notre gauche, et desquelles nous nous écartons, pour venir rejoindre la route de Beit-Lehm, au point même où se trouve le tombeau de Rachel. Nous avons aperçu, sur les hauteurs placées à quelques kilomètres à l'ouest de la ligne de villages mentionnés tout à l'heure, une localité nommée el-Kabou, et auprès de laquelle se trouve

1. Beit-Djala n'est très-probablement que Djalah (גלה) mentionnée parmi les villes de la montagne, dans la tribu de Juda (Josué, xv, 51). A côté de Djalah le même verset mentionne le village de Halin (חלן) que je suis bien tenté d'identifier avec le village de Nahhalin, si immédiatement voisin de Beit-Djala.

2. Er-Bezeth n'est peut-être que le lieu où Bacchides, parti de Jérusalem, vint camper (Maccabées, I, 75, 19). Son nom est écrit Βηζεθ ou Βηζαιθ; mais Josèphe écrit le nom de cette localité Βηθζηθὼ (Ant. Jud., XII, XI, 1) et nous apprend que Bacchides vint attaquer Judas Maccabée qui y était campé.

un autre petit village nommé el-Houaladjeh. Matteo m'apprend, chemin faisant, qu'à une demi-heure de distance d'el-Qabou se trouve un village nommé Battir où l'on voit une assez belle fontaine. A la droite de Battir, et sur la hauteur qui domine ce village, sont des ruines. Enfin, entre el-Qabou et Jérusalem, est le couvent de Saint-Jean, non loin duquel sont les ruines de Modeïm, patrie des Maccabées. Là avait été construit leur mausolée, orné de pyramides, et dont l'historien Josèphe nous a laissé une pompeuse description.

Matteo m'a appris encore qu'à quelques lieues, précisément à l'ouest d'el-Bourak, se trouve un village avec ruines qui se nomme Choueïkah. C'est très-certainement la Socho des traducteurs de la Bible, mentionnée au verset 35 du chapitre xv de Josué, parmi les villes de la plaine, puisque cette Socho (שוכה, Chouïkah) est citée avec Yarmouth, et qu'il existe, précisément à côté de Choueïkah, un village qui se nomme toujours Yarmouth. Remarquons, en passant, que nous trouvons mentionnée, parmi les villes de la région montueuse de Juda, une autre Socho (verset 48) : — Et sur la montagne Semir, el-Iatir et Chouïkah.—Il n'y a pas de confusion possible entre ces deux localités du même nom. Le seconde devrait-elle, par hasard, être placée au village actuel d'ech-Chioukh, qui est situé à l'est de Halhoul ? Je laisse à de plus habiles le soin de le décider.

Nous voilà donc presque à la porte de Jérusalem ; Dieu soit loué ! Comme la journée est assez avancée déjà, il n'y a pas pour nous de temps à perdre, si nous voulons trouver les portes de la ville ouvertes encore. Nous pressons donc le pas et nous allons bon train ; pas assez bon train pourtant, pour qu'un Arabe à pied ne puisse nous dépasser. Il court comme un Basque, et il jette à nos scheikhs, en passant, quelques mots que je n'entends pas. Ceux-ci m'ont l'air aussitôt un peu préoc-

cupés; je m'empresse de leur demander ce dont il s'agit, et voici ce que j'apprends. Si le piéton qui vient de nous rejoindre, et qui a fait la route de Hebron à Jérusalem en quatre heures et demie, n'arrive pas à temps pour remettre aux autorités de Jérusalem une lettre écrite par le directeur du lazaret d'Hebron, qui déclare que nous ne sommes pas une *provenance d'Égypte avec patente brute*, nous allons être mis, clair et net, en quarantaine pendant cinq jours, extrà-muros. — Mais, c'est absurde! nous écrions-nous; est-ce que nous venons d'Égypte? — Qu'est-ce que cela fait? me répondent Hamdan et Abou-Daouk. Puisqu'on ne sait pas d'où nous venons, on ne manquera pas de croire de préférence que nous venons d'el-Arich, puisque nous sommes en vie, par suite de ce raisonnement tout simple, que si nous étions allés à Karak, nous devrions être morts.

Heureusement, le directeur du lazaret d'Hebron était un brave homme qui, prévoyant le désagrément que nous allions rencontrer à la porte de Jérusalem, avait dépêché un bon marcheur qui, pour quelques piastres, apportait notre *patente nette* aux autorités sanitaires de la ville sainte.

Comme nous continuons à marcher le plus vite possible, nous rencontrons, à Mar-Elias, des Beit-Lehmites qui viennent de la ville et qui nous confirment la bonne nouvelle que nous allons coucher cinq nuits de plus sous la tente. Le drogman, François, qui était parti le matin bien avant nous d'Hebron, afin d'aller préparer les logements, a été mis provisoirement en quarantaine au Bab-el-Khalil, où il est gardé à vue, comme un vrai pestiféré qu'il n'est pas. On peut se figurer à quel point nous sommes inquiets et furieux tout à la fois. Enfin nous avons franchi tout ce qui nous reste de chemin à faire et nous touchons à la porte de la ville. François vient d'être mis en liberté, et nous sommes admis en libre pratique, grâce à notre

brave coureur d'Hebron. Je fais donner vingt piastres à celui-ci, et le pauvre diable se trouve admirablement payé de sa peine. Ce n'est en vérité pas cher.

La première personne que j'aperçois c'est notre bon abbé Michon, qui, de retour lui-même, depuis quelques heures seulement, de son voyage à Beyrouth, est venu attendre notre arrivée à la porte de la ville, dès qu'il a appris que notre drogman François y avait paru. En rentrant à Jérusalem, il avait été régalé de la nouvelle de notre mort, qu'on donnait pour certaine depuis huit jours déjà. Notre ami, M. Botta, lui-même, n'était pas sans quelques inquiétudes sur notre sort; il n'avait pu, d'aucune manière, obtenir la moindre nouvelle de nous, et ce silence absolu lui laissait beaucoup à penser sur l'issue probable de notre expédition aventureuse; et voilà que tout à coup nous reparaissions tous bien portants, et ravis du succès inespéré de notre beau voyage.

Après les premiers embrassements, le cher abbé me donna des nouvelles de mon fils, qu'il avait embarqué à Beyrouth, en état assez satisfaisant de santé. Je rentrai donc dans la ville sainte, le cœur content. Comme nous avions cassé aux gages, et pour cause, l'hôtel Meshulam, nous allâmes descendre tout droit au couvent des Franciscains, c'est-à-dire à la Casa-Nuova, où nous fûmes accueillis avec cette douce cordialité qui touche si vivement et qui donne tant de prix à la modeste hospitalité des bons Pères. L'abbé avait déjà sa cellule; de petites chambres à deux lits nous furent assignées aussitôt, et nous emménageâmes le plus gaiement du monde. Nos chambres étaient contiguës, et ouvraient toutes sur la même galerie en plein air; nous restions donc réunis, et aussi bien casés qu'on peut l'être à Jérusalem. Le seul reproche que nous puissions faire à ces chambres, c'est de ne nous avoir servi que pendant la saison des pluies, ce qui les rendait cruellement humides. Comme il

serait un peu injuste de s'en prendre aux bons Pères de la rigueur de la saison, je ne puis que leur redire ici du fond du cœur toute ma reconnaissance, comme je la leur ai déjà dite en les quittant, pour ne plus les revoir peut-être.

L'ordinaire du couvent est assez chétif, mais il est bien impossible qu'il en soit autrement, puisque la sainte maison donne gratis, pendant un mois, l'hospitalité la plus complète à qui veut la prendre. Nous étions un peu trop sensuels pour nous contenter des maigres repas réglementaires, et, comme nous devions garder, pour tout le reste du voyage, notre brave Matteo, celui-ci fut, sur notre demande, mis en possession d'une espèce de salle basse qu'il transforma en cuisine, et nous continuâmes, comme par le passé, à vivre de poules et de moutons. Il est vrai que bien souvent nous allions nous dédommager à l'excellente table de notre bon consul, chez lequel nous passions presque toutes nos soirées, à moins que la pluie ne fût telle, qu'il n'y avait pas moyen de mettre le pied hors du logis.

Nous avons essayé, après le dîner, de nous réchauffer un peu à l'aide d'une vaste mangale, ou brasero, qui nous a tous entêtés si bel et si bien que, tenant un peu à notre existence, maintenant que nous l'avons tirée des griffes du diable, nous nous décidons à ne jamais faire usage de ce meuble, parfait pour les gens qui tiennent à s'asphyxier proprement. Qu'il fasse donc aussi froid que le climat le voudra maintenant, nous n'essaierons plus de nous chauffer les mains, que chez notre digne ami le consul.

Enfin, nous pouvons nous déshabiller pour tout de bon, après tant de journées où la chose nous a été complétement interdite! Enfin, nous pouvons entrer et reposer dans de vrais lits! Pourquoi faut-il que ceux-ci soient humides comme si l'on avait trempé les draps dans une citerne! Nous avons deux chances à courir : ou bien nous allons faire de l'hydrothérapie pour guérir

les rhumatismes à venir, ou bien nous allons prendre provisoirement les rhumatismes, sauf à les traiter plus tard par l'hydrothérapie. A la grâce de Dieu ! Nous n'en avons pas moins affaire à des lits qui ne sont plus fantastiques, et, cette considération l'emportant sur toutes les autres, nous nous empressons d'affronter les quelques minutes de sensation désagréable que nous ne pouvons éviter, et nous nous endormons, comme on s'endort après vingt et quelques jours de campagne et de bivouac.

JÉRUSALEM, DU 26 JANVIER AU 5 FÉVRIER.

Cette fois encore, je me dispenserai de donner le journal assez insignifiant de mon séjour à Jérusalem. Quelques mots suffiront pour faire connaître ma vie quotidienne. Après le déjeuner, si le temps le permet, je cours aux monuments que j'ai le plus à cœur de bien connaître ; ce sont : l'enceinte du temple, et les tombeaux, ou les caves sépulcrales qui entourent la ville. Ma journée se passe à mesurer et à dessiner sur place. Si la pluie est tellement violente qu'il soit impossible de se risquer hors de la ville, je reste à la Casa-Nuova, où je classe la collection de roches ramassées autour de la mer Morte ; d'autres fois, je mets des croquis à l'encre ou j'étudie l'excellent livre de Quaresmius. Presque toutes nos soirées sont consacrées à l'excellent M. Botta, chez lequel nous trouvons constamment l'accueil le plus amical. Quelquefois aussi, nous allons passer quelques heures dans le salon de M. Pizzamano, salon dont les honneurs sont faits avec une grâce parfaite par madame Pizzamano.

Le 3 février, au soir, Matteo nous a donné une soirée arabe, avec charivari obligé de joueurs de canoun et de tambourin, qui se mettent l'un ou l'autre, sans trop savoir pourquoi, à chanter tout d'un coup des gargouillades invraisemblables,

avec une voix de tête nasillarde à dire d'expert. Le chant et l'accompagnement ne sont pas cousins, car ils se tournent perpétuellement le dos. Pour nous faire honneur, à nous Français, lors de notre entrée dans la salle de la fête; l'orchestre en question nous a clapoté et tambouriné un semblant de Marseillaise des plus hétéroclites; et j'avoue que mon amour-propre de musicien européen a été singulièrement froissé. Si c'est sur cet échantillon, interprété de pareille façon, que l'on juge à Jérusalem la musique française, nous devons passer pour d'affreux râcleurs, à qui toute note est bonne, venant au hasard et sans s'inquiéter plus de celle qui la suit que de celle qui la précède.

Pendant deux bonnes heures nous avons goûté ce délicieux passe-temps, au milieu de figures d'hommes, jeunes ou vieux, fumant le tchibouk et buvant du vin ou de l'eau et du café, suivant que l'invité est chrétien ou musulman. Comme Matteo est chrétien, la majorité n'est pas du côté des sectateurs de Mahomet. Des confitures ou des petites pâtisseries au miel viennent, de temps à autre, interrompre le concert. Pour donner à celui-ci plus d'animation, c'est-à-dire pour stimuler l'ardeur des exécutants, Mohammed, qui est accroupi à côté de moi, m'exhorte à financer. J'envoie donc, au nom de nous tous, une cinquantaine de piastres à chaque musicien, et je déclare que c'est beaucoup plus qu'il ne mérite. A partir de ce moment, le charivari redouble; j'aurais bien mieux aimé que ses auteurs prissent tout autrement notre bakhchich, et comprissent que ce qu'ils avaient de mieux à faire, pour s'en montrer tout à fait dignes, c'était de se taire.

Nous désirerions fort nous en aller, et nous soustraire aux charmes infiniment trop prolongés de cette soirée masculine, mais il nous manque le bouquet, que nous devons nous résigner à attendre; la maîtresse de la maison, avec toute la par-

tie féminine de la société réunie chez Matteo, est parfaitement claquemurée et s'occupe de la confection du bouquet annoncé. Celui-ci n'est autre chose qu'un amas blanchâtre, haut comme une taupinière de forte taille, surmonté de fleurs, de petites bougies allumées et de découpures de clinquant. Tout cela n'a pas trop mauvaise mine, je l'avoue, et cependant je me demande ce que c'est. Comme on dépose cette machine devant moi, sans l'ombre de cuiller ou de fourchette, il faut bien que je jette mon bonnet par-dessus les moulins et que j'entame la chose avec les doigts. C'est un mélange de farine, de sucre, d'amandes pilées, et de je ne sais quoi encore; je soupçonne qu'il entre là-dedans beaucoup de chandelle. Quoi qu'il en soit, l'objet en question s'appelle kenafeh. A Jérusalem, pas de vraie fête sans kenafeh; mais aussi, pas de kenafeh sans vraie fête.

Je voudrais bien ne pas être forcé de manger beaucoup de ce mets ébouriffant; mais on ne m'a pas l'air de vouloir l'enlever de sitôt de devant moi : c'est bien trop de prévenance. Il y a toutefois un honneur auquel je me soustrais résolument; c'est celui d'avaler les boulettes que vos voisins vous façonnent et vous offrent à l'envi. Je mets sur le compte de mon manque absolu d'appétit, l'atroce répugnance que me cause cette attention de luxe, et je laisse mon pauvre ami Édouard payer pour nous deux, en ingurgitant ce que chacun lui sert. J'avoue que les grimaces que je lui vois faire, ne me disposent nullement à me relâcher de ma tempérance calculée. Maintenant, nous pouvons quitter la partie, et laisser nos gracieux hôtes se livrer à tous leurs ébats. Nous levons donc la séance, et nous regagnons la Casa-Nuova, où nous sommes bien assurés de n'avoir plus de kenafeh à affronter.

A notre sortie, Matteo nous a présenté dans la cour madame Matteo qui est, ma foi, une fort jolie femme, et à laquelle nous

donnons, à tour de rôle, une poignée de main d'adieu. Nous avons laissé au maître de la maison un bakhchich de trois cents piastres, afin de ne pas être en reste avec notre serviteur.

Le lendemain, 4 février, toute notre journée a été consacrée à la visite du monument nommé Tombeau des Rois, Q'bour-el-Molouk ou Q'bour-es-Selathin. C'est, jusqu'ici, ce que nous avons admiré le plus vivement; nous y avons découvert trois couvercles de sarcophages, qui seraient inappréciables dans un musée comme celui du Louvre. A partir de ce moment, nous commençons à nous préoccuper des moyens d'enlever et de nous approprier ces précieux débris de l'art judaïque. Mais, avant tout, il faut que nous étudiions à fond le monument lui-même et que nous cherchions à deviner s'il a bien le droit de porter le nom qu'il porte. Il nous faut très-peu de temps pour nous former une conviction à son égard, et nous ne tardons pas à acquérir la certitude morale qu'en pénétrant dans cette cave merveilleuse, nous pénétrons dans le sépulcre de David et des rois de sa dynastie.

Mais ce n'est pas encore ici le lieu d'examiner cette question d'une manière approfondie, et je me réserve de la traiter *in extenso*, dans un chapitre spécial, qui viendra un peu plus loin, lorsque, quittant l'allure d'un homme qui transcrit son journal de voyages, je ferai connaître séparément les résultats de mes observations sur tous les monuments particuliers que renferme l'enceinte de Jérusalem, ou qui, par leur voisinage de cette enceinte, appartiennent incontestablement à l'histoire de la capitale des rois de Juda.

Nous avions hâte de continuer notre exploration de la mer Morte, et de visiter avec soin la pointe nord de cet étrange bassin. En conséquence, nous nous étions abouchés avec les scheikhs qui, d'ordinaire, se chargent, moyennant un bakhchich de cent piastres par tête de voyageur, de conduire les pèlerins

à Jéricho, au Jourdain et à la mer Morte, et de les protéger contre tout venant, pendant cette excursion qui ne prend pas plus de trois jours. Ce sont : Hat-Allah, scheikh du village de Siloam, et les deux frères Mahmoud et Moustafa, scheikhs du village d'Abou-Dis, placé à droite de la Fontaine des Apôtres, ou Bir-el-Haoud, sur les hauteurs qui dominent la vallée qui conduit à Jéricho, à environ un kilomètre au delà de Bethanie. Hat-Allah est un petit vieillard, encore vert et replet, doué d'une grande énergie et d'une vivacité de jeune homme. Quant aux deux scheikhs d'Abou-Dis, ce sont, Mahmoud surtout, deux magnifiques créatures, ayant toujours le sourire sur les lèvres, et d'une complaisance et d'un dévouement à toute épreuve. Ces trois personnages s'engagent à nous fournir une escorte suffisante, prise parmi leurs administrés. Comme nous voulons voir le littoral du lac Asphaltite jusqu'au point où nous l'avons attaqué, c'est-à-dire jusqu'à l'Ayn-el-Rhoueïr, nous avons nécessairement un peu plus de temps à consacrer à notre promenade, et nous ne pouvons traiter avec nos scheikhs sur le même pied que les voyageurs ordinaires. Au reste, nos conventions sont bientôt faites, et, en doublant la dose des piastres, nous pouvons, s'il nous plaît, doubler la dose des journées à dépenser.

Nous prenons donc rendez-vous pour le 5 février au matin, à la porte de la Casa-Nuova. Matteo a reçu nos ordres; nos provisions sont faites; tous nos bagages sont prêts, et nous attendons avec une vive impatience l'heure du départ, afin d'aller compléter le travail d'exploration dont nous avons déjà fait une si bonne partie.

5 FÉVRIER.

Ce matin, nous étions prêts de très-bonne heure à monter à cheval; mais nous avons éprouvé une fois de plus tous les

ennuis inséparables d'un départ qui dépend de moukres syriens. Il était plus de neuf heures, lorsque nous avons pu nous mettre en route, et ce n'a été qu'après des criailleries interminables, que nous avons pu voir notre petite caravane en mesure de quitter Jérusalem. Nous avons eu le soin de faire partir nos bagages par le Bab-el-Khalil, ce qui leur évitera l'ennui de traverser les rues étroites et encombrées de Jérusalem. Quant à nous, nous avons préféré éviter le détour énorme que cet itinéraire exige, et nous avons gagné directement le Bab-Setty-Maryam, avec la conviction que nous arriverions à el-Aazarieh ou Bethanie, tout aussi vite que nos bêtes de charge.

Il était neuf heures cinquante-sept minutes, lorsque nous avons franchi la porte de la ville. Devant cette porte commence immédiatement une rampe d'une centaine de mètres, dirigée à l'est, et qui gagne, par deux coudes successifs, le lit à sec du Kedron, c'est-à-dire le fond de la vallée de Josaphat des chrétiens et des juifs, Ouad-Farâoun des musulmans. Un pont en pierre traverse le lit du torrent, et l'on trouve immédiatement après ce pont, à gauche et en contre-bas de quelques mètres, le petit plateau sur lequel est assise l'église de Setty-Maryam, où est le tombeau de la Vierge, tombeau vénéré des musulmans comme des chrétiens. La façade de l'église n'est pas à plus de trente mètres de la route. Il est dix heures une minute, lorsque nous sommes en face du portail.

En ce point, la route tourne immédiatement à droite, c'est-à-dire au sud-sud-est, en longeant la rive gauche du Kedron, plantée d'oliviers d'une antiquité incontestable, et bien certainement supérieure à celle de la venue de Notre-Seigneur. A gauche du chemin, et à un niveau plus élevé, est l'enclos connu plus spécialement sous le nom de Jardin des Oliviers.

Quelques arbres vénérables sont enfermés dans cet enclos; mais ceux qui sont restés à l'extérieur, ont tout autant de droits qu'eux, pour revendiquer l'honneur d'avoir été les témoins des événements de la Passion. La route que nous suivons n'est pas à plus de trois cents mètres de l'enceinte actuelle du Haram, c'est-à-dire du plateau sur lequel était assis le temple de Salomon. Le Kedron a son lit creusé précisément au milieu de cette distance, c'est-à-dire à cent cinquante mètres à droite du chemin que nous suivons et qui s'élève sur le flanc du mont des Oliviers.

A dix heures cinq minutes, nous laissons, à cent trente mètres environ à notre droite et au-dessous de nous, le tombeau d'Absalon, ou Qebr-Faraôun des musulmans. Au delà, tout le flanc de la montagne est couvert de pierres tumulaires qui lui donnent l'aspect d'un véritable pavé de géants. C'est le cimetière des juifs. A dix heures neuf minutes, nous sommes au-dessus et à deux cent cinquante mètres, en ligne directe, du village de Siloam. Là, nous nous dirigeons à l'est-sud-est, en contournant le flanc méridional du mont des Oliviers. Le sommet de celui-ci est à trois cents mètres environ sur notre gauche. Nous sommes alors dans une vallée bien plantée d'oliviers. A dix heures quinze minutes, nous sommes en face d'une petite plaine de deux cents mètres de diamètre, au fond de laquelle commence une vallée qui descend pour aller rejoindre la vallée du Kedron, Ouad-en-Nar. Au delà de cette petite plaine, la route, qui est toujours entaillée dans le roc depuis dix heures dix minutes, tourne au sud et gagne le fond de la vallée où nous touchons à dix heures vingt minutes. Le flanc gauche de cette vallée, c'est-à-dire le flanc que nous suivons, est tout à fait rocailleux. La route est dirigée au sud-est. A dix heures vingt-cinq minutes, nous passons à côté d'une tombe antique creusée dans le roc. Là, nous marchons

directement à l'est. De hautes collines forment le flanc droit de la vallée que nous suivons, et où nous trouvons, à dix heures vingt-sept minutes, des traces évidentes d'une voie pavée antique. A dix heures trente minutes, nous sommes arrivés au village d'el-Aazarieh. A droite de la route sont quelques rares habitations et un petit édifice religieux musulman; à gauche, au milieu des maisons du village, paraît une tour carrée, exactement semblable, pour la construction, à la tour de David. C'est donc, sans aucun doute, un monument militaire qui date de l'époque des rois de Juda.

El-Aazarieh, c'est incontestablement Bethanie dont il est si fréquemment question dans les saints Évangiles. Saint Jean (II, 18) nous apprend que Bethanie était éloignée de quinze stades de Jérusalem, ce qui fait un peu moins de deux milles. Saint Marc (II, 1) dit que Bethanie était située contre le mont des Oliviers. Epiphanius[1] fait observer que l'antique voie publique qui conduisait de Jéricho à Jérusalem, passait par Bethphagé, Bethanie et le mont des Oliviers. L'Évangile de saint Luc nous dit très-positivement (XXIV, 50) que : « le Christ ayant conduit ses disciples de Jérusalem à Bethanie, leur y donna sa bénédiction, et que pendant qu'il les bénissait, il s'éleva vers le ciel. » Ce passage me paraît tout à fait concluant contre la tradition qui place si loin de Bethanie, le lieu où s'effectua l'ascension de Notre-Seigneur. Reland a déjà relevé cette erreur palpable, et il a eu parfaitement raison de le faire. Saint Jérôme, dans son Onomasticon, dit que Bethanie est située à la seconde borne milliaire à partir de Jérusalem, et sur le flanc du mont des Oliviers, ce qui est tout à fait exact.

C'est à Bethanie qu'eut lieu la résurrection de Lazare, et

1. Adversus hæreses, lib. I, p. 340.

il est bien probable que le nom moderne el-Aazarieh, du village de Bethanie, n'a jamais eu d'autre origine que le miracle qui s'opéra, au vu et au su de tous les habitants, sur le cadavre de Lazare. Quant à Bethphagé, maison sacerdotale qui devait attenir à Bethanie, je n'en ai pas reconnu les traces.

Un peu au delà du village d'el-Aazarieh, et au point même où la route, tournant au sud-est, commence à descendre vers le fond de la vallée, nous avons à notre droite, et à un kilomètre environ, le sommet sur lequel est bâti le village d'Abou-Dis. Est-ce une localité antique qui a pris ce nom? Je l'ignore. A dix heures quarante et une minutes, la route, qui a repris la direction de l'est, passe à cent mètres environ d'un puits nommé Bir-el-Aïd. A dix heures quarante-neuf minutes, nous retrouvons un très-beau tronçon de la voie antique que suit constamment le tracé du chemin actuellement en usage, et nous descendons par quelques zigzags fort raides, entaillés dans le flanc d'une colline escarpée, à la tête de l'Ouad-el-Haoud. Là est une citerne nommée par les Arabes musulmans Bir-el-Haoud (le puits de l'auge), et par les chrétiens *Fontana degli Apostoli.* Il est dix heures cinquante-quatre minutes, quand nous arrivons à la fontaine, à droite de laquelle se voient les murs d'un khan ruiné. Nous mettons pied à terre, et nous faisons halte près de la citerne, pour déjeuner.

A onze heures quarante-cinq minutes, nous remontons à cheval, et nous reprenons notre route en suivant le fond de la vallée qui se dirige d'abord au nord-ouest, et qui conserve cette direction sur une étendue de plus d'un kilomètre. Nous cheminons à une quinzaine de mètres à droite d'un lit de torrent à sec, qui n'est séparé lui-même que de vingt-cinq mètres environ, du pied des collines de gauche, dont le flanc

est rocailleux; à droite est une assez haute colline nommée er-Ras.

A midi une minute, nous avons à notre droite un vallon en culture, de vingt-cinq mètres de largeur, et qui s'enfonce au sud. A gauche est une autre petite vallée nommée Kâaziz. Là se montrent de nouveau des traces incontestables de la voie antique que nous suivons toujours et qui s'est redressée à l'est. Au delà de la vallée cultivée que je viens de signaler, le flanc des hauteurs de droite devient tout à fait rocailleux, et l'Ouad-el-Haoud se resserre de plus en plus. A midi cinq minutes, nous avons franchi le lit du torrent dont nous suivons la rive gauche, en marchant au nord-est. Ici l'ouad change de nom; il s'appelle Ouad-es-Sekkeh, et les traces de la voie antique reparaissent. A midi onze minutes, nouveau tronçon de voie antique. A midi quinze minutes, nous sommes en face d'une vallée qui s'ouvre sur notre droite et qui s'appelle Ouad-Monfakh. Une fois la tête de cet ouad franchie, celui dans lequel nous cheminons prend une largeur de cent cinquante à trois cents mètres environ. Sur notre droite se montre alors un plateau élevé sur lequel sont placées des ruines nommées Kharbet-el-Merassas. En face est un enfoncement formant petite plaine, et nommé Chôeb-ez-Zenbeh.

J'ignore entièrement ce que dut être la localité antique dont les ruines existent encore aujourd'hui, sous le nom de Kharbet-el-Merassas. Nous trouvons bien, dans le Livre de Josué (xv, 59), une ville de Mâarat (מערת), citée parmi les villes de la partie montagneuse de la Judée; mais il serait peu prudent, je crois, de chercher cette Mâarat à la Merassas de nos jours. La seule chose qui puisse militer en faveur de cette attribution, c'est que, dans la version des Septante, Beit-Lehm se trouve mentionnée au verset suivant, et que, par conséquent, Mâarat et Beit-Lehm ne devaient pas être fort éloignées l'une de l'au-

tre. Il est vrai que le texte hébraïque, conservé par les Juifs, supprime en ce passage le nom de Beit-Lehm; mais saint Jérôme, qui avait remarqué cette suppression, l'explique en avançant que les Juifs ne l'ont opérée que pour empêcher qu'il ne parût, d'après leurs propres livres sacrés, que le Christ était sorti de la tribu de Juda. Reland a supposé que la Mâarat biblique pouvait bien avoir donné son nom au mont Mardes, mont assez élevé, placé dans le voisinage de la mer Morte, et sur lequel saint Euthymius trouva un puits et des restes d'habitation [1]. Il serait probablement beaucoup plus raisonnable de chercher ce mont Mardes dans la montagne que j'ai signalée dans le voisinage du couvent de Mar-Saba, et au sommet de laquelle est placé le Qalâah-Mardah. C'est là une identification que j'ai négligé de faire, en parlant de cette localité, et aujourd'hui je la propose d'une manière formelle.

A midi vingt et une minutes, nous nous retrouvons à gauche du lit du torrent, et toujours au fond de la vallée, qui a pris une largeur de cent vingt mètres environ; mais elle se rétrécit de nouveau très-fortement presque aussitôt après, et les traces de la voie antique reparaissent. Un peu plus loin, à midi vingt-six minutes, nous avons à notre gauche une petite plaine, large de cinquante mètres, et qui s'enfonce de trois cent cinquante mètres au plus, dans le rideau de collines qui forme le flanc gauche de l'ouad. Nous croyons alors être arrivés au fond de celui-ci, et là se trouve un puits, dont je n'ai pu savoir le nom particulier, s'il en a un, et qui est creusé au pied de la colline de droite; mais, l'ouad s'infléchit à gauche, et, après avoir contourné la base du mamelon qui semblait le clore, il se redresse au nord-est, et reprend une largeur d'une cinquantaine de mètres. A midi trente-cinq minutes, nous passons devant

1. *Acta Sanctorum*, t. II, p. 306.

un ouad, large de cent mètres environ, et qui s'étend vers le nord-ouest, c'est-à-dire à notre gauche, tandis qu'à droite se dirige vers le sud-ouest l'Ouad-el-Merassas, dont nous atteignons la tête à midi quarante minutes. Dans cet ouad, les terres sont en culture et déjà très-verdoyantes. Au delà de l'Ouad-el-Merassas, l'ouad dans lequel nous cheminons court directement à l'est, et il présente encore des traces très-visibles de la voie pavée antique.

A midi quarante-six minutes, nous entrons dans une petite plaine d'environ cent cinquante mètres de largeur, bien cultivée, et nommée M'qâab-es-Semin; nous la traversons suivant son grand axe, qui est dirigé à l'est-nord-est. Cette petite plaine est dominée à droite par un coteau peu élevé, et à gauche par des collines plus hautes et à contours accidentés. A midi cinquante-six minutes, la vallée que nous suivons s'est rétrécie de nouveau, et nous y marchons dans la même direction, très-voisine de l'est, jusqu'à une heure deux minutes. En ce moment, nous faisons brusquement un crochet à droite, pour entrer presque immédiatement dans l'Ouad-Estedeh, qui court à l'est pendant près d'un kilomètre. A une heure dix minutes, cet ouad tourne au nord-nord-est, et il nous amène, à une heure quinze minutes, en face d'un vallon de trente mètres de largeur, planté d'oliviers, et qui s'étend sur notre droite, c'est-à-dire vers le sud. Au delà, nous gravissons, sur un tronçon de la voie antique, un plateau sur lequel nous arrivons à une heure dix-huit minutes. Là est une ruine peu importante nommée Thour-ed-Dabor. A une heure vingt et une minutes, nous descendons du plateau par une route entaillée dans le roc même, et, en marchant directement à l'est, nous arrivons, à une heure trente-cinq minutes, vis-à-vis d'un petit oualy ruiné qui se nomme Qobr-el-Khoukh.

Une série de plateaux, montant insensiblement, et sur les-

quels reparaissent encore des traces de la voie pavée antique, nous amène, à une heure trente-sept minutes, à un puits nommé Bir-el-Khan, auprès duquel se voient quelques décombres peu importants et un tronçon de colonne. A gauche de la route est une colline basse qui nous masque une vallée nommée Ouad-abou-Kebdah; et, à cette colline se relie presque aussitôt un monticule très-considérable, sur lequel est assise une ruine assez vaste nommée Khan-el-Hatrour, ou el-Khan-el-Ahmar. Il est une heure trente-huit minutes, quand nous arrivons, au delà du Khan-el-Ahmar, à une crête au delà de laquelle commence la véritable descente vers la plaine du Jourdain. J'ai trouvé le Khan-el-Ahmar désigné sous le nom de la Tour Rouge, dans le journal d'un pèlerin du XIV[e] siècle, publié dans un recueil de province, fort estimable, la Revue d'Austrasie, qui a paru à Metz pendant quelques années [1]. Au XIV[e] siècle, le khan recevait encore les voyageurs; aujourd'hui, il est parfaitement désert et ruiné, et personne n'a la moindre envie de s'y arrêter.

A partir de la crête que nous avons atteinte à une heure trente-huit minutes, commence une descente tortueuse à travers des collines, et dont la direction générale est d'abord au nord-est. A une heure cinquante-quatre minutes, la route se

1. Relation d'un voyage de Metz à Jérusalem, entrepris en 1395, par quatre chevaliers messins. L'Austrasie, Revue du nord-est de la France, 3[e] vol., 1838. Le style de ce récit a malheureusement été rajeuni par son éditeur, qui semble n'avoir pas toujours reproduit rigoureusement les distances marquées dans l'original. Voici le passage qui concerne la Tour Rouge : « Nous allâmes la première journée coucher à onze lienes (?), en une ville (?) où il y a un bon logis pour héberger les gens étrangers ; elle est proche d'une montagne sur laquelle est un château qui a nom de Tour-Rouge. Le dimanche après minuit (20 octobre), nous quittâmes ladite auberge, et allâmes jusqu'environ quatre lieues, à une petite tour qui se dit la Tour de Jéricho. » — Un second passage qui se lit un peu plus loin me semble inadmissible, le voici : « De Béthanie nous allâmes gîter au cazale de la Tour-Rouge, dont nous partîmes le lundi moult grand matin pour retourner à Jérusalem. » Il paraît difficile qu'on ait été de Béthanie à la Tour-Rouge pour regagner Jérusalem ; disons mieux : c'est impossible.

redresse à l'est. A deux heures précises, la vallée dans laquelle nous cheminons, se nomme Ouad-er-Rouman ; elle présente des ruines très-apparentes et des traces de la voie antique. A deux heures trois minutes, nous rencontrons des coulées de lave, et à deux heures six minutes, nous retrouvons la voie antique ; puis à deux heures onze minutes, nous arrivons à des ruines très-considérables, qui portent le nom de Kharbet-Samrah. Ce qui se présente d'abord, c'est un chapiteau grossier, de forte dimension, et que les Bedouins appellent Dabbous-el-Aâbed (la massue de l'esclave). De deux heures onze minutes à deux heures vingt, les ruines ne cessent de se montrer, aussi bien que la voie antique, qui est bordée par un mur que l'on suit sur une longueur énorme (de deux heures onze, jusqu'à deux heures vingt-trois minutes). A deux heures vingt minutes, la direction de notre route est au sud-est, et à deux heures vingt-trois minutes, nous débouchons par l'Akbat-el-Kerath, dans l'Ouad-Teiçoun, qui court directement à l'est, et où l'on retrouve immédiatement la voie antique et le mur qui l'accompagne. A deux heures trente minutes, le pavé reparaît, ainsi qu'à deux heures trente-six minutes, où il est resserré entre deux murs antiques. Là se trouve une petite côte assez raide, nommée Akbat-es-Sakkar, au delà de laquelle la route continue à descendre, à travers des collines et des mamelons, en longeant un ravin assez profond, sur le bord duquel on retrouve, de loin en loin, la voie antique et des traces de mur.

A deux heures cinquante-six minutes, le scheikh Moustafa, qui met la meilleure volonté du monde à me faire voir les ruines auxquelles il a compris que je m'intéressais, mais sans qu'il puisse deviner pourquoi, me fait abandonner la caravane dont la route est alors directement à l'est, et gravir la colline très-abrupte qui forme le flanc gauche du chemin, à droite et à gauche duquel paraissent, en ce moment, deux tronçons

de canaux aqueducs d'une assez grande longueur. Ce n'est pas sans des difficultés réelles, que nos chevaux arrivent au sommet de la côte, sur laquelle nous nous sommes aventurés; mais lorsque j'ai atteint ce sommet, je suis loin de regretter ma peine. Devant moi s'ouvre un immense précipice presque à pic, et assez semblable aux gorges les plus sévères des Pyrénées. Au fond de ce précipice, qui se nomme Ouad-el-Kelt, coule avec fracas un torrent dont je puis entendre le mugissement. C'est le Nahr-el-Kelt. Sur le torrent paraissent trois belles piles bien conservées d'un pont-aqueduc antique, et un peu à droite du pont, sur la rive opposée à celle sur laquelle nous sommes perchés, se voit, toujours au fond de l'Ouad, une ruine qu'il n'est guère possible d'apprécier d'une si grande hauteur; c'est le Deir-et-Times.

Une fois mes notes prises, nous redescendons sur la route qu'a suivie la caravane, et que nous rejoignons, à trois heures huit minutes, au point où se trouve une ruine carrée, de vingt-cinq mètres de côté environ, et qui se nomme Beit-Djabor. Nous marchons toujours à l'est, et, pour ainsi dire, sur le flanc même de l'Ouad-el-Kelt, puisque, en ce moment, il n'y a pas plus de soixante-dix mètres de distance horizontale, entre le bord du torrent et le chemin. A droite et à une centaine de mètres, est le sommet d'une petite colline qui en précède deux autres. A trois heures vingt minutes, commence l'Akbat-er-Riha, la descente proprement dite de Jéricho. C'est une suite de zigzags assez raides, dont la direction générale est à l'est, et qui vont toujours se rapprochant de l'Ouad-el-Kelt. A trois heures vingt-neuf minutes, nous ne sommes plus qu'à quinze minutes de cet ouad qui n'a plus qu'une centaine de mètres de profondeur. A droite du chemin paraît un beau tronçon d'aqueduc, puis une ruine carrée, en petit appareil romain reticulé des bas temps, et qui porte encore le nom de Beit-Djabor ou

celui de Hak-ed-damm. C'est à cet édifice que la tradition rattache, sans aucune vraisemblance, la parabole du voyageur attaqué sur la route de Jéricho (saint Luc. X. 30).

A trois heures trente-deux minutes, nous sommes arrivés tout à fait au pied de la montagne, et nous touchons à la plaine. Le Nahr-el-Kelt, qui a cessé d'être encaissé, coule alors à vingt-cinq mètres à gauche du chemin, à droite duquel se présentent en quantité, des décombres qui couvrent une vaste étendue de terrain. Ces ruines sont nommées par les Bedouins Kharbet-Qaqoun. A trois heures trente-six minutes, nous sommes tout à fait en plaine, et nous passons à cinquante mètres à gauche d'un tertre, probablement artificiel, qui se nomme Tell-el-Alay. Là notre route tourne brusquement au nord, pour aller couper le lit du Nahr-el-Kelt, au delà duquel elle se redresse immédiatement à l'est. Sur la rive gauche que nous venons d'atteindre, les ruines reparaissent en grande quantité, et je rencontre un chapiteau assez étrange, mais malheureusement trop fruste pour qu'il soit possible d'en tirer parti. Nous longeons alors le pied d'un monticule assez bas et couvert de ruines, qui n'a pas plus de deux cents mètres de diamètre. A huit cents mètres sur notre gauche sont de très-hautes montagnes, qui forment la suite de la véritable muraille qui borne à l'occident la vallée du Jourdain. Presque exactement à notre gauche, est le sommet qui se nomme Djebel-Korontol; c'est la montagne de la Quarantaine, à laquelle la tradition rattache la retraite des quarante jours, de Notre Seigneur. Au pied de cette montagne, et au milieu de beaux bouquets d'arbres, est la fontaine d'Elisée, l'Ayn-es-Soulthan, qu'avoisinent des ruines étendues, que les Arabes appellent Tahouahin-es-Sakkar (les moulins à sucre). A trois heures cinquante-huit minutes, nous passons en vue, et à vingt mètres environ, d'un pont-aqueduc à arceaux en ogive, jeté sur le Nahr-el-Kelt, et nous arri-

vons, à travers des décombres, à une série de petits mamelons verdoyants et couverts d'arbrisseaux. Le lit du Nahr-el-Kelt est garni de très-beaux arbres, parmi lesquels nous reconnaissons le Neubq, que nous avons vu si souvent sur la rive orientale de la mer Morte. Nous sommes alors dans une belle plaine ravinée, mais couverte d'une verdure luxuriante et embellie par une foule de charmantes petites fleurs. A quatre heures sept minutes, nous nous arrêtons sur un tertre dégagé d'arbres, et très-rapproché de la rivière qui murmure à notre droite. A gauche sont établies de mauvaises huttes de branchages et de boue, et devant nous s'élève une vaste tour carrée en fort mauvais état, habitation d'une douzaine de cavaliers irréguliers turks. Les huttes constituent er-Riha, Jéricho! la Tour, c'est le Bordj-er-Riha, la forteresse de Jéricho! Il y a vraiment une sorte de dérision providentielle dans l'accolement de pareilles choses et de pareils noms! Quoi qu'il en soit, nous voici à Jéricho. Nos tentes se dressent en hâte, et nous nous disposons à passer une soirée aussi agréable que possible, sous le ciel le plus doux qui existe au monde.

L'abbé, qui a fait une ample moisson botanique pendant toute la route, se hâte de mettre son herborisation en ordre. Je passe ma carte à l'encre et j'écris mes notes; nos amis cherchent, les uns des insectes, les autres des oiseaux à tuer, et nous atteignons assez promptement l'heure du dîner. Comme toujours, nous sommes entourés de toute la population d'er-Riha qui envahit notre campement, mais d'une manière inoffensive et tout simplement pour se régaler à l'aise du plaisir de nous admirer.

Après notre repas, nous entendons nos Arabes chanter, et comme nous avons gardé bon souvenir de notre soirée de Sebbeh, nous nous empressons de sortir de nos tentes, afin d'aller goûter une fois de plus le plaisir d'apprécier

des réjouissances bedouines. Cette fois, la réalité dépasse de beaucoup notre attente, et nous assistons à un véritable drame burlesque, que jouent des gaillards assez jeunes, qui se sont affublés de haillons étranges et de chevelures et barbes postiches en étoupe. Je demande la permission de ne pas raconter par le menu les détails de la mise en scène, et, bien moins encore, le canevas du drame représenté devant nous. Je me bornerai à dire que l'un des deux acteurs finit par être tué par l'autre, et qu'une fois mort il reste étendu sur le dos, résistant à toutes les évocations de son meurtrier, qui feint le plus profond désespoir; celui-ci s'arrache à poignées les poils de sa barbe d'étoupe, se jette du sable et du gravier sur la tête, se meurtrit la figure et la poitrine de taloches parfaitement innocentes, gémit, pleure, et hurle parfois; il secoue son mort, en le tiraillant en tous sens, et se lamente obstinément sur sa misère qui le met hors d'état de pourvoir aux funérailles du défunt. Là-dessus, quête à la ronde, et moisson de piastres que le drôle empoche, en répétant le plus souvent possible ses contorsions de désespoir. Ce qui m'a frappé le plus, ce qui m'a même très-vivement étonné, c'est de voir les assistants trouver bon que la prière musulmane fût singée par notre homme, et cela sans qu'il leur vînt à la pensée de le rouer de coups, pour lui payer un semblable sacrilége. Ainsi, les Bedouins en sont déjà à tourner la prière en ridicule; c'est un bon indice de civilisation avancée. Je doute que des bouffons eussent osé se permettre pareille incartade, avant la domination égyptienne. Quand notre homme a fait toute la collecte qu'il peut espérer de faire, il va, en gambadant, saisir un brandon allumé au feu du bivouac devant lequel se joue la scène; il l'approche autant qu'il peut du *dos* du défunt, que ce contact vivifiant ressuscite aussitôt. Alors, commence entre eux une danse forcenée, avec accompagnement de giffles et de coups de pied, et la farce est jouée. Je

dois dire qu'elle m'a semblé parfois assez plaisante, mais que tous les assistants arabes ont témoigné par des cris de joie et des éclats de rire perpétuels, tout l'intérêt qu'ils prenaient à cette scène comique jouée en plein air. Voilà ce qu'est le théâtre bedouin, et nous sommes charmés d'avoir payé quelques piastres, pour assister à une représentation.

Tout étant rentré dans le silence, nous avons regagné nos tentes, et nous nous dépêchons de nous étendre sur nos couchettes. Demain matin nous irons visiter le Jourdain, et nous regagnerons de là, avec un véritable bonheur, les rivages de la mer Morte.

Occupons-nous maintenant des localités ruinées que nous avons rencontrées sur la voie antique de Jérusalem à Jéricho. La première que nous ayons traversée est placée, on s'en souvient, au point nommé Thour-ed-Dabor (la montagne de Dabor?), et je pense que ce nom nous rappelle un nom biblique qui se trouve mentionné dans le passage suivant[1] : — 5. Et la limite (de la tribu de Juda) du côté du nord, depuis la langue de mer de l'extrémité du Jourdain. — 6. La limite s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Hâarbah, s'élève à Ebn-Bahan (la pierre de Bahan, fils de Raouben). — 7. La limite s'élève vers Dabor, à partir de la vallée d'Akour..... Je ne doute pas que la Dabor citée dans ce passage, ne soit l'origine de la dénomination donnée aux ruines qui paraissent au Thour-ed-Dabor, et à l'Ouad-ed-Dabor, que nous rencontrerons un peu plus loin. D'un autre côté, Strabon (livre XVI) mentionne deux forts qui étaient situés dans les défilés qui conduisent à Jéricho, et qui furent pris par Pompée, après la réduction de Jérusalem. Il nomme ces forts Threx et Taurus, et ce dernier pourrait très-bien n'être que notre Thour-ed-Dabor.

1. Josué, XV.

Cette ville de Dabor a porté plusieurs noms à l'époque biblique; ainsi, nous lisons dans Josué (xv, 19) : — Kerit-Sanah, qui est Dabor; et, dans le même chapitre (vers. 45) : — Le nom de Dabor fut autrefois Kerit-Sepher. — Le premier de ces deux noms signifie ville où l'on inculque, où l'on répète (שנה de שנן pour סנה), le second signifie ville du livre; les deux noms peuvent donc parfaitement s'interpréter : la ville des hommes lettrés, et c'est ainsi, en effet, que les Septante ont rendu Kerit-Sanah par Πόλις γραμμάτων.

Un peu plus loin, nous avons rencontré des ruines très-considérables qui portent le nom de Kharbet-Samrah. Nous lisons dans Josué (xv) : — 21. Les villes de la tribu des fils de Ben Iemin, par familles, furent Jéricho, Beit-Hadjlah et Amik-Kaziz. — 22. Et Beit-Hârbah, et Samraïm, et Beit-El. — Dans ce passage, deux noms me paraissent très-importants; c'est d'abord Amik-Kaziz, la vallée de Kaziz; or, nous avons rencontré, à deux kilomètres à l'est du Bir-el-Haoud, ou Fontaine des Apôtres, la tête d'une vallée qui s'appelle Kâaziz, et qui nous a conservé intact le nom de la cité de Benjamin nommée, dans Josué, Amik-Kaziz. L'autre nom est Samraïm, que je crois pouvoir identifier avec la Samrah dont nous avons traversé les ruines, et qui était très-certainement de la tribu de Benjamin.

Les vastes ruines connues aujourd'hui sous le nom de Kharbet-Kakoun (خربة قاقون), ne rappellent, que je sache, d'autre dénomination antique que celle de la forteresse nommée Δαγών. J'ai peine à croire qu'elles représentent une partie de la Jéricho primitive. J'en déduirai un peu plus loin les raisons.

Reste enfin le Nahr-el-Kelt, qu'il n'est pas possible de ne pas identifier immédiatement avec le Kerith que nous trouvons mentionné dans la Bible de la manière suivante [1] : — 2. La parole

1. Rois, I, xvii.

de l'Éternel lui fut (au Prophète Élie), disant : — 3. Va-t-en d'ici, dirige-toi vers l'orient, et cache-toi près du torrent de Kerit (נחל כרית), qui est vis-à-vis du Jourdain. — De Kerit à Kelt ou Kelit, il y a si près qu'il est évident que ces deux noms sont identiques, et que le Nahr-el-Kelt n'est autre chose que le Kerit du livre des Rois.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à nous occuper de Jéricho, et qu'à rechercher l'emplacement probable de cette importante cité. Son nom hébraïque s'écrit ירחו et יריחה (Ierihou et Ierihah). Sous cette dernière forme, il a la plus grande analogie avec le nom moderne Er-Riha. La catastrophe qui frappa Jéricho est racontée en détail dans le chapitre VI du livre de Josué. Les Juifs étaient d'impitoyables conquérants, car (verset 21) tout, dans la malheureuse ville, hommes, femmes, jeunes, vieux, jusqu'aux bœufs, aux agneaux et aux ânes, fut passé au fil de l'épée. Une prostituée avec sa famille trouva seule grâce devant les vainqueurs, parce qu'elle avait donné asile à deux espions israëlites, envoyés en secret pour reconnaître la place avant qu'elle ne fût attaquée [1]. Josué fit alors un serment [2], disant : Maudit soit l'homme, devant l'Éternel, qui se lèvera et rebâtira la ville de Jéricho : que par son fils aîné, il jette les fondements, et que par son jeune fils, il en mette les portes. — Cette malédiction n'arrêta pas les reconstructeurs de Jéricho, car nous lisons [3] : — Dans son temps (du roi Ahab), Hiel, de Beit-El, bâtit Jéricho ; par (la perte d')Abiram, son aîné, il en jeta les fondements, et par (celle de) Sedjib, son plus jeune fils, il en posa les portes ; selon la parole de l'Éternel, qu'il avait proférée par Josué fils de Noun.

Jéricho fut donc certainement reconstruite ; aussi en trou-

1. Josèphe raconte le sac de Jéricho avec les mêmes détails (Ant. Jud., v, I, 5-10).
2. Jos., VI, 26.
3. Rois, I, XVI, 34.

vons-nous la mention un très-grand nombre de fois, dans les écrits sacrés et profanes, postérieurement au désastre qu'elle essuya à la venue des Israëlites sur la rive droite du Jourdain. Au reste, puisque dans le livre de Josué lui-même (XVIII, 21), Jéricho se trouve classée parmi les villes du partage de Benjamin, il est bien clair que la ville ne fut pas rasée et effacée de la surface de la terre, comme le chapitre VI semblerait le faire entendre. Je ne citerai qu'un seul passage biblique pour prouver que Jéricho avait été reconstruite à une époque fort reculée; c'est celui où il est question du miracle par lequel le prophète Élisée rendit salubres les eaux de la source de Jéricho. Nous lisons[1] : — Les gens de la ville dirent à Élisée : Voici, maintenant le séjour de la ville est bon, comme mon seigneur voit, mais les eaux sont mauvaises et la terre stérile. — 20. Il dit : Apportez-moi un vase neuf et mettez-y du sel, et ils le lui apportèrent. — 21. Il se rendit à la source de l'eau et y jeta du sel, et il dit : ainsi a dit l'Éternel : J'ai rendu ces eaux saines, il n'en proviendra plus ni mort ni stérilité. — 22. Les eaux devinrent saines, jusqu'à ce jour, selon la parole qu'Élisée avait proférée. — Puisque le séjour de la ville était bon, c'est qu'apparemment la ville avait été rebâtie avec soin. Ce passage, de plus, semble prouver que la ville de Jéricho se trouvait en réalité vers la fontaine d'Élisée, plutôt que vers le point où sont placés le Bordj-er-Riha et le village moderne que l'on prend pour Jéricho. Vers cette fontaine, en effet, se voient des ruines qui portent le nom de Tahouahin-es-Sakkar (les moulins à sucre) ; mais je ne les ai pas visitées, et, par conséquent, je ne me permettrai pas de discuter leur âge probable.

Josèphe parle souvent de Jéricho, qu'il place à soixante stades du Jourdain[2]. Il dit qu'entre Jérusalem et Jéricho il y a une

1. Rois, II, II, 19.
2. Ant. Jud., IV, III, 2.

vaste solitude; que Jéricho, après avoir été le siége de l'un des cinq synodes, ou conventions juridiques, établis par Gabinius [1], devint une des onze toparchies de la Judée [2], et que cette ville avait un hippodrome [3]. Que Jéricho est située dans une plaine, que domine une montagne nue et stérile qui se relie, au nord, aux champs scythopolitains (c'est-à-dire à la campagne de Beysan), et, au sud, à la Sodomitide et au lac Asphaltite [4]. Que la plaine de Jéricho est si admirablement fertile, et arrosée par une source si abondante, qu'elle peut, à bon droit, recevoir le nom de contrée divine, θεῖον χωρίον [5]. Enfin, que Jéricho est à cent cinquante stades de Jérusalem, et que tout l'intervalle qui sépare ces deux villes est désert et rocailleux, tandis que tout le pays qui sépare Jéricho du Jourdain et du lac Asphaltite est à peu près plat, mais néanmoins stérile [6].

Strabon (lib. XVI) fait mention de deux forteresses qui étaient placées dans les défilés qui conduisent à l'entrée de Jéricho, nommées Threx et Taurus, et que Pompée détruisit. Josèphe parle également de forteresses qui auraient été assises autour de la ville; ainsi, il cite une citadelle, nommée Δαγών, placée au-dessus de Jéricho [7]. Le livre des Maccabées (I, XVI, 15) parle d'une petite forteresse dépendante de Jéricho, qui s'appelait Δὼκ ou Δῶκος. Or, il existe au nord de Jéricho et de l'Ayn-es-Soulthan, une autre source qu'avoisinent des ruines visitées par le docteur Robinson. Comme cette source se nomme Ayn-Douk, Robinson a conclu que les ruines auprès desquelles elle se trouve, sont celles de la forteresse où Simon Maccabée

1. Bell. Jud., I, VII, 5, et Ant. Jud , XIV, 5, 4.
2. Bell. Jud., III, III, 5.
3. Bell. Jud., I, 23, 6.
4. Bell. Jud., IV, VIII, 2.
5. Bell. Jud , I, VI, 6, et V, III, 5.
6. Bell. Jud., IV, III, 3.
7. Ant. Jud., XIII, VIII, 1, et Bell. Jud., I, II, 3.

fut traîtreusement assassiné par son gendre Ptolémée [1]. Mais comme pour Josèphe cette forteresse est celle de Dagon, que je pense retrouver au Kharbet-Qaqoun, c'est-à-dire bien loin de l'Ayn-Douk, il se peut qu'il y ait ici confusion.

Enfin, Josèphe mentionne encore [2] une forteresse, construite par Hérode au-dessus de Jéricho, et nommée Κύπρος, que des séditieux prirent et rasèrent, sous le règne d'Agrippa. Un autre passage du même historien [3] parle de cette citadelle de Cyprus: Ἐν Ἱεριχοῖ μεταξὺ Κύπρου τοῦ φρουρίου καὶ τῶν προτέρων βασιλείων (à Jéricho, entre la forteresse de Cyprus et les premiers édifices royaux). Cyprus était donc à l'extérieur de la ville.

Revenons au site de la ville de Jéricho. Nous lisons dans Josèphe [4] que, près de Jéricho, est une fontaine très-abondante, qui sert à l'irrigation de la campagne; que cette fontaine sort de terre près de la ville vieille (παρὰ τὴν παλαιὰν ἀναβλύζουσα πόλιν) que Josué prit, la première, en entrant dans le pays de Canâan. Pour Josèphe, cette fontaine est celle d'Élisée; c'est donc avec raison que j'ai supposé qu'il fallait chercher le site de la Jéricho primitive, vers les Tahouahin-es-Sakkar, c'est-à-dire dans le voisinage immédiat de la fontaine d'Élisée. Au reste, il était fort probable, même sans que l'on eût un texte à l'appui de cette hypothèse, que la ville prise par Josué avait dû exister auprès d'une fontaine aussi belle que celle d'Élisée, et non pas au point où se trouvent aujourd'hui le chétif village et le bordj d'er-Riha, puisqu'il n'y a là d'autre eau à boire que celle du Nahr-el-Kelt, rivière que les chaleurs de l'été mettent probablement à sec.

1. Macc. I, XVI, 14, 15, et Bell. Jud. I, 11.
2. Ant., XVI, V, 2. et Bell. Jud., II, 18, 6.
3. Bell. Jud., I, 21, 4.
4. Bell. Jud., IV, VIII, 3.

6 FÉVRIER.

Ce matin, aussitôt que j'ai été sur pied, je me suis fait conduire au Bordj-er-Riha, au sommet duquel je me suis installé avec ma boussole, afin de prendre des directions sur toutes les localités importantes qui étaient bien en vue. Le chef de la garnison, moyennant une dizaine de piastres, a été d'une affabilité charmante; il a mis le plus louable empressement à me faire la nomenclature de tous les lieux que je lui montrais, et à me désigner les points curieux que je n'apercevais pas d'abord, ou dont je ne devinais pas le voisinage. Voici, par rapport au nord magnétique, le tableau des directions que j'ai pu recueillir.

Qalaat-er-Rabad	N. 85° E.
Sommet du Djebel-es-Salth	N. 70° E.
Kharbet-Hesban (Hesboun)	E. 7° S.
Tête de l'Ouad-el-Mehakkar	E. 20° S.
Arkoub-Abou'l-Haçan	E. 57° S.
Sommet du Djebel-Atarous (Mont Nebo)	E. 67° S.
Pointe nord de la mer Morte	E. 48° S.
Sommet du Djebel-el-Hatrour-fy-el-Beqâa	S. 34° O.
Sommet du Djebel-naby-Mousa	S. 40° O.
Sommet du Djebel-Fechkhah	S. 15° O.
Ras-el-Akabeh	O.
El-Qorontol (la quarantaine)	N. 34° O.
Tahouahin-es-Sakkar, Ayn-es-Sakkar, Fontaine d'Élisée (à quatre kilomètres du Bordj)	N. 37° O.
Qereyn-Sartabah (à quatre lieues au moins), la petite corne de Sartabah[1]	N.

1. Je suis assez porté à croire que la Sartabah que j'ai aperçue au nord de Jéricho, du haut de la tour d'er-Riha, n'est autre chose que l'une des localités situées au bord du Jourdain, et entre lesquelles Salomon fit fondre les ornements du temple. On se rappelle qu'il est dit, dans Josué (3, 16). — Alors l'eau descendue d'en haut s'arrêta... du côté de Sartanah (צרתן). Cette ville n'est certainement pas autre que celle qui est indiquée dans les Rois (I, 7, 46). — Le roi les fit fondre dans la plaine du Jourdain, dans l'épaisseur de la terre, entre Sokouth et Sartan. Nous trouvons encore dans les Rois (I, IV, 12) une Sartanah (צרתנה) qui est probablement la même.

Kharbet-Nimrin (Nimrin)[1]	E. 20° N.
Sommet du Djebel-Adjloun	N. 30° E.
Tell-Arraneh	E. 15° S.

Le Nahr-el-Kelt ne passe pas à plus de vingt-cinq mètres au sud de la tour.

Rien de plus malpropre, rien de plus délabré que le Bordj-er-Riha. Cavaliers et chevaux y vivent pêle-mêle, assez misérablement; mais, ce qui y vit triomphalement, c'est la vermine. La tour a un premier étage sans toit, duquel on monte, par un escalier qui ne vaut pas mieux que celui qui y conduit, à une sorte de plate-forme régnant sur les quatre faces de la tour, et à laquelle les murs extérieurs servent de parapet. Tout cela est horriblement enfumé, disloqué et croulant. Un beau jour, la forteresse tombera sur le dos de la garnison et l'écrasera d'un coup, à la grande satisfaction des Arabes qui, bien qu'ils aient affaire à une dizaine de cavaliers irréguliers peu tracassiers, ne les en aiment pas plus pour cela.

Nous avons été obligés d'accepter le café offert par les défenseurs de la forteresse, ce qui nous a encore coûté une dizaine de piastres, ensuite de quoi nous avons bien vite regagné notre camp, que nous avions donné l'ordre de lever promptement, vu que la journée que nous devions faire était longue et rude.

A huit heures vingt-quatre minutes, nous étions à cheval, et nous nous dirigions vers le Jourdain, en faisant toutefois un détour qui nous permît d'aller visiter les ruines du monastère de Saint-Jean. Nous coupons d'abord le Nahr-el-Kelt, au delà duquel nous marchons au sud-ouest, à travers des terrains en culture, mais en culture fort médiocre. A partir de huit heures

1. C'est la Nemrah (נמרה) de la tribu de Gad. (Nombres 32, 3), la Νεβρά d'Eusèbe, et probablement la Beit-Nimra du livre des Nombres (32, 36), Βηθνεμρά qu'Eusèbe place près de Livias.

trente minutes, nous longeons un ravin placé à une trentaine de mètres à notre gauche, et qui coupe un terrain garni de petits arbres. A huit heures quarante minutes, nous rencontrons un aqueduc qui traverse ce ravin et que l'on nomme Djesr-el-Maïeh (le pont de l'eau). Nous marchons alors à l'est-sud-est, et nous conservons invariablement cette direction jusqu'à la ruine curieuse que nous allons voir. Un peu au delà de l'aqueduc, nous coupons un ravin qui va converger avec celui dont nous suivions le bord.

A huit heures quarante-six minutes, nous rencontrons à notre droite une ruine carrée, qu'entourent des amas de décombres assez clair-semés. L'ensemble de ces ruines se nomme Kharbet-el-Moharfer. Robinson [1], qui a traversé ces mêmes ruines, suppose qu'elles peuvent être celles de la Gilgala, mentionnée par Eusèbe et par saint Jérôme, comme étant à deux milles de Jéricho et à cinq milles du Jourdain. A neuf heures dix minutes, nous sommes au milieu d'un terrain tout à fait effondré et pâteux, qui nous rappelle, pour la consistance, celui du pied de la montagne de sel, avant d'arriver à la Sabkhah. Nous traversons encore alors un très-large ravin peu profond, et après avoir parcouru une plaine entièrement coupée de ravins boueux, mais plantés de bouquets d'arbres nains, nous arrivons, à neuf heures vingt-cinq minutes, à la ruine que nous sommes venus voir et que les Arabes nomment Deïr ou Qasr-Hadjlah. C'est le monastère de Saint-Jean que les quatre chevaliers messins, dont j'ai déjà cité le pèlerinage, à propos du Khan-el-Ahmar, mentionnent de la manière suivante : « Après nous être baignés dans les eaux du Jourdain et avoir fait nos dévotions, nous allâmes à un bel hôtel, en forme de maison forte, où se trouve une très-belle et très-dévote chapelle, desservie par des

1. *Bibl. Researches*, t. II, p. 272.

moines grecs. Ce lieu fut jadis la retraite de saint Jean-Baptiste, quand il était au désert; et en vérité, ses environs sont si désolés qu'ils méritent bien ce nom. Les moines de céans nous montrèrent une main qu'ils nous dirent être dudit saint Jean-Baptiste, et devez savoir que ces moines ne sont pas catholiques, mais Grecs schismatiques. » Je regrette vivement de n'avoir à ma disposition que cette traduction médiocre du texte primitif. En 1522, Salignac retrouva ce monastère habité par des moines de l'ordre de saint Basile; mais Quaresmius le mentionne comme une ruine. C'est effectivement une ruine très-intéressante, bien qu'elle soit assez moderne, et il y aurait des dessins fort curieux à y recueillir, si l'on voulait y copier toutes les peintures religieuses, assez bien conservées encore, et que l'on y rencontre sur les murs de toutes les salles et de la chapelle. Des légendes grecques accompagnent ces peintures.

Il est assez difficile, assez dangereux même, de se promener dans ces ruines, qui sont encombrées, jusqu'au faîte des murailles, de blocs de pierre de taille, restes de toutes les voûtes de l'étage supérieur, et qui cèdent parfois sous les pieds, en vous exposant à vous rompre les jambes. Papigny en fait l'expérience; il s'aventure sur une voûte qu'il croit solide, et sa jambe droite la traverse immédiatement, en s'écorchant et se meurtrissant de la façon la plus désagréable; heureux encore d'en être quitte à si bon marché!

Avant d'arriver au Qasr-Hadjlah, nous avons dérangé une panthère, que deux ou trois de nos Arabes ont poursuivie vainement, comme toujours, et au risque de s'embourber, eux et leurs chevaux, de façon à ne pouvoir jamais s'en tirer. Il paraît que ces aimables animaux affectionnent ce quartier, où ils sont assurés de trouver une abondante nourriture, grâce à la présence des sangliers qui pullulent dans ces ravins humides. Mais ceux-ci

qu'y trouvent-ils à manger? J'avoue que je ne le devine pas. Le fait, c'est qu'ils y vivent, et qu'ils y vivraient fort heureux et fort tranquilles, n'était le voisinage désobligeant des panthères. Nous quittons le Qasr-Hadjlah à neuf heures quarante-deux minutes, en nous dirigeant d'abord au nord-est. Nous avons à quinze mètres sur notre gauche le large ravin que nous avons traversé avant d'arriver au couvent de Saint-Jean. Très-peu de temps après, notre route tourne et se dirige à l'est-sud-est. A neuf heures cinquante minutes, nous traversons de nouveau le ravin, et, en marchant au nord-est, nous arrivons, à dix heures trois minutes, à une belle fontaine, entourée de broussailles et d'arbres nains. C'est l'Ayn-Hadjlah. Là, sans aucun doute, exista la cité biblique nommée dans l'Écriture Beit-Hadjlah (Beth-Choglah des traductions de la Bible).

Beit-Hadjlah était une ville de la tribu de Benjamin[1]. — Les villes de la tribu de Benjamin, par familles, furent: Jéricho, Beit-Hadjlah (בית חגלה) et Amik-Kaziz. — En arabe, le nom moderne de cette fontaine s'écrit: حجلة, et il est bien clair que le nom hébraïque n'a pas été le moins du monde altéré. Très-certainement, le monastère, dont nous venons de visiter les ruines, et qui n'est situé qu'à environ deux kilomètres de la fontaine, a pris son nom du voisinage de celle-ci. Quant à l'existence d'une cité biblique auprès de l'Ayn-Hadjlah, elle est, pour moi, démontrée par la présence de gros cubes de mosaïque primitive, que j'y ai ramassés, et auxquels le savant Robinson n'a pas fait attention, puisqu'il déclare qu'autour de la fontaine, il ne reste aucune trace de localité antique, quoiqu'il soit démontré pour lui que là fut la Beit-Hadjlah de l'Écriture-Sainte. Cette ville biblique était sur la limite de la tribu de Juda et de la tribu de Benjamin, puisque nous lisons dans Jo-

1. Josué, XVIII, 21.

sué (xv) — 5. . . . . . et la limite du côté du nord, depuis la langue de mer de l'extrémité du Jourdain. — 6. La limite s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Hârbah, s'élève à la pierre de Bahan, fils de Raouben.

La limite méridionale de la tribu de Benjamin est ainsi décrite dans Josué (xv, 19). — La limite passait du côté de Beit-Hadjlah, au nord; la limite aboutissait à la langue de la mer salée au nord, à l'extrémité méridionale du Jourdain: voilà la limite du süd. —Enfin, saint Jérôme, au mot *Area-Atad*, cite une Bethagla, qui était éloignée de Jéricho de deux milles, et de trois milles du Jourdain. C'est très-certainement la cité biblique qui était bâtie autour de l'Ayn-Hadjlah.

Après avoir passé à gauche de l'Ayn, nous nous dirigeons à peu près en droite ligne sur le Jourdain; c'est-à-dire qu'après avoir marché d'abord à l'est-nord-est, nous revenons à l'est, à dix heures onze minutes, pour ne plus quitter cette direction jusqu'au bord même du fleuve. En ce moment, nous apercevons à notre gauche, et à trois ou quatre kilomètres, une ruine placée sur une élévation qui domine la rive droite du Jourdain. Cette ruine est connue des Arabes sous le nom de Qasr-el-Yahoud. Je ne puis absolument rien dire de cet édifice que je n'ai pas visité. Robinson, qui ne l'a pas visité non plus, suppose qu'il représente le monastère de Saint Jean-Baptiste qui était placé au bord du Jourdain, et qui est mentionné par Procope, comme ayant existé déjà avant l'époque de l'empereur Justinien.

A partir du point où nous avons marché directement à l'est pour gagner le bord de la rivière, la plaine descend vers celle-ci par deux ressauts successifs de quelques mètres chacun. A dix heures dix-sept minutes, nous passons par-dessus un antique canal-aqueduc, à fleur de terre, et nous arrivons enfin à la rive du Jourdain, à dix heures quarante-six minutes. Rien de

plus riant que cette rive qui est plantée d'arbres magnifiques, parmi lesquels se trouve un peuplier dont les fleurs en chaton sont d'une belle couleur purpurine. Les grands arbres bordent immédiatement le rivage, qui est formé par une jolie prairie couverte de fleurs et plantée de saules. La berge est à pic, et s'élève de deux ou trois mètres au-dessus de l'eau. La rivière est très-grosse et l'eau qu'elle roule est extrêmement sale et j une.

Comme nous nous sommes munis, à Jérusalem, de bouteilles de fer-blanc destinées à emporter de l'eau du fleuve sacré, nous nous ingénions à remplir nos bouteilles, et la chose n'est certainement pas aisée. Heureusement, un tronc d'arbre, dont le pied est planté dans le flanc même de la berge, est fortement penché sur l'eau, et, en se mettant à califourchon sur ce tronc d'arbre, nous pouvons, en allongeant un bras, tandis que nous nous cramponnons de l'autre, recueillir l'eau que nous désirons emporter et en emplir nos bienheureuses bouteilles. Il ne s'agit pas de perdre les arçons, car la rivière est en ce moment très-profonde et très-rapide, et le bain qu'on y prendrait involontairement, pourrait mener loin, même un bon nageur qui n'aurait pas la chance de se raccrocher très-vite aux branches de la rive. De charmants îlots couverts d'arbres et de verdure, encombrent le lit de la rivière. En un mot, il est difficile de rencontrer un site plus pittoresque et une végétation plus luxuriante.

Pendant que notre déjeuner s'apprête, et que le tapis qui nous sert de table et de siége, est mollement étendu sur l'herbe, chacun se met en quête des objets qu'il affectionne. L'abbé cherche et trouve de charmantes plantes. Édouard, Philippe, Papigny et moi nous cherchons des insectes sous les feuilles mortes et sous les pierres. Notre chasse est merveilleuse, et nous rencontrons de magnifiques espèces de coléoptères, tout à fait inconnues aux entomologistes, et dont l'une (c'est un *Helluo*) n'a

d'analogues que dans les régions tropicales de l'ancien et du nouveau monde. Il faut bien en conclure que le climat de la vallée du Jourdain a une grande ressemblance avec celui de l'Inde.

Notre déjeuner s'est passé fort gaiement. Seulement, la pluie qui est survenue, a mis de l'eau, non pas dans notre vin, mais dans notre eau. Nous nous en sommes garantis comme nous avons pu, c'est-à-dire fort mal. Mais elle n'a pas duré ; c'était un grain passager qui a cessé au bout de peu de temps. Pendant le repas nos Arabes ont eu l'attention de nous couper quelques baguettes très-droites, desquelles nous comptons faire des cannes, au retour. L'un d'eux, surtout, ne manque pas une occasion de nous procurer ce qu'il regarde comme curieux, dans l'espérance de toucher un bakhchich, bien entendu. C'est ainsi qu'il me ramasse, dans l'un des ravins que nous suivons, avant d'arriver au bord du Jourdain, un morceau de soufre qu'il m'apporte en triomphe, et, un peu plus tard, sur les branches dégarnies de feuilles de quelques-uns des arbrisseaux au milieu desquels nous cheminons, des boules noires, qu'il prend pour des fruits maudits, et qui ne sont, en réalité, que le produit de la piqûre d'un insecte hyménoptère du genre des *Cynips*.

A midi vingt-deux minutes, nous quittons, beaucoup trop promptement à notre gré, cet endroit enchanteur, qui est celui où viennent se baigner les pèlerins qui visitent le Jourdain, et qui leur est donné comme le lieu même où Jésus-Christ reçut le baptême. Cette tradition mérite-t-elle réellement confiance? je l'ignore, mais j'en doute un peu.

Après être remontés de la prairie où nous avons déjeuné, sur le plateau qui la précède, et cela en suivant en sens inverse le même chemin qui nous y a conduits, nous tournons brusquement à gauche, et nous marchons d'abord directement à l'ouest, et parallèlement au Jourdain, que nous avons à une quinzaine

de mètres à notre gauche. A midi trente minutes, la direction que nous suivons est au sud, quelques degrés ouest, et nous sommes alors à sept ou huit mètres seulement du Jourdain, qui forme en cet endroit une anse de cent cinquante mètres de largeur. Ici les arbres ne nous cachent plus l'autre rive, que nous voyons couverte de mamelons de sable gris. Au delà de la petite anse, nous traversons un véritable bourbier, dans lequel le scheikh Mahmoud s'enfonce avec son cheval. Il nous faut perdre cinq minutes pour que ses amis aient le temps de les tirer de là, lui et sa bête.

A midi quarante-cinq minutes, nous avons en vue, à quatre kilomètres environ sur notre droite, le Qasr-Hadjlah, que nous avons quitté il y a quelques heures; nous entrons alors dans une vaste plaine, sans végétation, qui nous rappelle tout à fait la Sabkhah de la pointe sud de la mer Morte. Cette plaine est traversée par la route que l'on fait suivre aux pèlerins que l'on mène du Jourdain au bord de la mer Morte, et qui s'appelle Sekket-el-Bahr. A un certain moment mon pauvre cheval s'embourbe jusqu'aux naseaux dans la fange sur laquelle nous cheminons, et j'avoue que, cette fois encore, j'ai une peur affreuse. Je sors comme je puis du trou dans lequel nous sommes encastrés, et je laisse à Mahmoud et à Mohammed le soin de désincruster ma pauvre monture. Quant à moi, je m'éloigne le plus vite possible de ce point dangereux, en marchant de préférence sur les touffes de soude qui se montrent par-ci par-là, et qui donnent quelque consistance au terrain. Il est une heure vingt-cinq minutes quand cet ennuyeux accident m'arrive, et nous marchons alors à l'ouest-sud-ouest. A une heure précise notre route avait tourné déjà au sud-ouest.

Enfin, à une heure quarante-cinq minutes, nous sommes arrivés sur la plage tant désirée, et à cinquante mètres seulement du bord de l'eau. Nous avons alors en vue, à six cents mètres

de distance horizontale, un îlot, couvert de décombres, et qui n'a guère qu'une cinquantaine de mètres de largeur. C'est le Redjom-Louth (le monceau de Loth). Quelles sont les antiques constructions qui ont existé sur cet îlot? Nul ne peut le savoir; mais, à coup sûr, elles appartiennent à une époque très-reculée, et probablement contemporaine de la catastrophe qui a détruit la Pentapole. Je ne doute pas que ces ruines ne soient celles qui ont donné lieu à la tradition, répétée tant de fois par les voyageurs, et d'après laquelle il a été si longtemps admis, comme un fait avéré, que les ruines de Sodome existaient sous l'eau, qu'on les y apercevait, et que, lorsque les chaleurs étaient très-fortes, et par suite le niveau des eaux assez bas, ces ruines restaient à découvert. Il est inutile de faire remarquer ce que cette tradition a d'impossible, quant à Sodome bien entendu! Sodome était certainement à la pointe sud de la mer Morte, et le Redjom-Louth est à la pointe précisément opposée, c'est-à-dire à vingt-cinq lieues du site de la Sodome biblique.

Le point où nous avons abordé la plage de la mer Morte, est fort éloigné de l'embouchure du Jourdain, et celle-ci, de loin, paraît placée tout à fait à l'angle de la face nord du périmètre de la mer, et à la base des montagnes de Moab. Mais, cette position n'est probablement pas rigoureuse, et il doit y avoir une certaine étendue de plage, non appréciable de loin, entre la rive gauche du Jourdain et le pied de la chaîne moabitique.

Nous tournons directement à l'ouest, et, à une heure cinquante-deux minutes, nous sommes sur une sorte de langue de terre qui, dans la saison des basses eaux, doit former isthme et relier le Redjom-Louth au continent. Cet îlot n'est, aujourd'hui, séparé de la terre-ferme que d'une centaine de mètres au plus, et que par un bas-fond que nos chevaux traversent avec la plus grande facilité pour aller prendre pied sur lui. Il m'est impossible de ne pas affirmer que la prétendue impossibilité, pour les

chevaux, de cheminer dans les eaux de la mer Morte, impossibilité telle qu'ils seraient immédiatement renversés par suite de la densité de ces eaux, constitue une fable qui n'a aucune espèce de fondement, et qui, comme tant d'autres, a été répétée à plaisir, en acquérant droit de bourgeoisie dans les récits de tous les voyageurs.

Au bout de quelques minutes, nous coupons un ruisseau assez large et assez profond, ou plutôt une sorte de petite rivière, qui vient se jeter dans la mer Morte, en courant, sur tout ce que nous pouvons voir de son parcours, du nord au sud. Nous sommes alors devant une petite crique, située à l'ouest du Redjom-Louth, et qui s'enfonce d'une trentaine de mètres dans les terres. A une heure cinquante-huit minutes, nous sommes en face, et justement au nord, du petit cap qui forme le bord occidental de cette crique. Nous tournons alors directement au sud, et nous cheminons, à travers des arbustes chétifs, sur un terrain meuble, couvert de cailloux roulés et jonché de troncs d'arbres à l'apparence carbonisée. Nous sommes ici dans le Rhôr-el-Djahir, et nous nous maintenons constamment à vingt ou trente mètres du bord de l'eau, en suivant à peu près parallèlement tous les contours qu'il forme.

Bientôt, notre route s'établit au sud, quelques degrés ouest, et va, en s'inclinant de plus en plus vers le sud-ouest, jusqu'à deux heures quarante-deux minutes, qu'elle a gagné l'ouest-sud-ouest. La plage, à notre gauche, est garnie de bois flotté noirci, d'arbrisseaux, de broussailles, et, parfois, d'épais et grands roseaux, mais jusqu'à deux heures dix-neuf minutes seulement; à ce moment finit le Rhôr-el-Djahir. A deux heures cinq minutes, nous avons en vue, à six kilomètres environ sur notre droite, un plateau nommé el-Hadjr-Lasbah, et, un peu plus vers le sud, et à huit kilomètres, le Nakb-Goumran, sur lequel nous nous dirigeons, à deux heures trente et une minutes.

En ce moment, nous sommes précisément en face de l'embouchure de l'Ouad-Zerkah, qui s'ouvre sur le bord oriental de la mer Morte. A deux heures quarante-deux minutes, la plage s'étend à notre gauche, sur une largeur de deux cents mètres. A deux heures quarante-neuf minutes, nous nous sommes rapprochés du bord de la mer, qui n'est plus qu'à vingt-cinq mètres à notre gauche. A deux heures cinquante-cinq minutes, nous ne sommes qu'à mille mètres environ de la chaîne des montagnes de Canâan, et, à notre droite, s'ouvre un ouad tourmenté, qui se nomme Ouad-Goumran. Une montagne moins élevée et des monticules de sable gris nous en séparent, et nous marchons au milieu de décombres qui portent le nom de Kharbet-el-Fechkhah. Dans le flanc de la montagne interposée entre la grande chaîne et nous, et en avant même de l'Ouad-Goumran, est percée une grotte parfaitement visible, du point où nous sommes parvenus.

Nous nous rapprochons rapidement du flanc des montagnes, ou plutôt ce sont elles qui se rapprochent de notre route, qui, à trois heures quatorze minutes, est à deux cents mètres seulement de l'entrée de l'Ouad-Goumran et à cinq cents mètres du bord de la mer. Nous marchons alors au sud-ouest. A trois heures seize minutes, nous sommes dans les ruines nommées Kharbet-el-Fechkhah, et nous rencontrons un mur antique, dont la direction est perpendiculaire à la route que nous suivons, et qui est placé à droite de notre route. Quelques gros monticules de sable gris masquent l'entrée de l'ouad. Le pied de la montagne est alors à cent cinquante mètres à droite, et le bord de la mer à cinq cent cinquante mètres à gauche. La grotte que nous avions aperçue de loin, est à une distance horizontale de cent soixante mètres, à droite, et à cent mètres, environ, au-dessus de notre route. Cette grotte est carrée, et elle porte le nom de Morharrat-es-Saïd.

L'intervalle qui sépare le pied des montagnes et le bord de la mer va toujours se rétrécissant; ainsi, à trois heures trente minutes, nous marchons directement au sud, au pied même de la montagne, et à deux cents mètres seulement du bord de la mer, qui commence à être couvert d'une lisière de roseaux immenses, tout à fait semblables à ceux que nous avions admirés, un mois avant, à notre arrivée à l'Ayn-el-Rhoueir. A trois heures seize minutes, le flanc de la montagne se creuse, à notre droite, et forme une sorte de cirque, dans lequel je crois reconnaître un cratère. Deux vastes mamelons de sable gris couvrent l'entrée de ce cirque. Au delà se montrent encore des ruines que nous traversons, pour arriver, à trois heures quarante minutes, au point où nous trouvons notre camp établi. A deux cents mètres en avant, c'est-à-dire au sud de nos tentes, est la source chaude et saumâtre qui se nomme Ayn-el-Fechkhah. La plage a, en ce point, deux cents mètres de largeur environ, et le voisinage de la source a fait pulluler les grands roseaux, qui forment un épais fourré régnant jusqu'au bord même de la mer Morte. Enfin, un peu au nord de notre camp, et entre celui-ci et la mer, sont des ruines, à fleur de terre, très-apparentes, et qui appartiennent incontestablement à la plus haute antiquité. Elles sont connues des Arabes sous le nom de Kharbet-el-Yahoud.

Nous voilà donc établis une fois encore, et malheureusement pour la dernière fois, sur le bord de cette mer que nous aimons tant, maintenant que nous savons ce que valent les contes fantastiques dont on s'était servi pour en faire un lieu de malédiction et de mort. Je dois avouer, cependant, que cette fois son voisinage nous paraît assez médiocrement agréable, grâce à des nuées de moustiques qui nous dévorent, et qui ne se contentent pas de se jeter sur toutes les parties de notre corps qui restent livrées à nu à leur aiguillon, mais qui trouvent encore le secret

de transpercer nos vêtements, et de nous atteindre à travers drap, toile et flanelle. C'est à devenir fou de colère contre ces endiablés animaux.

Autre agrément du voisinage de l'Ayn-el-Fechkhah ! J'ai dit, tout à l'heure, que l'eau de cette source était saumâtre, bien que potable à la rigueur. Elle sert à nous faire le potage et le café le plus exécrables que j'aie jamais goûtés; mais, comme nous n'avons pas d'autre eau, il faut bien nous contenter de celle-là, et nous soulager, en faisant tout autant de grimaces que nous le voudrons, de la dure nécessité où nous sommes, d'avaler cette infecte drogue.

Malgré les moustiques, l'abbé et moi nous sommes mis en course pour chercher ruines, plantes et coquilles, pendant le peu d'heures qui nous restent, avant que l'obscurité ne vienne et que notre dîner ne soit prêt. L'abbé est allé herboriser sur la plage même, à travers la lisière de roseaux; il a ramassé, au bord de la mer, des coquilles mortes et blanches qu'il m'apporte triomphalement, comme un produit du lac Asphaltite lui-même; mais je le désenchante bien vite, en lui faisant reconnaître que ce sont des mélanopsides qui ont vécu dans l'eau douceâtre de l'Ayn-el-Fechkhah, et qui, entraînées dans le lac, après leur mort, ont été rejetées sur la plage, où le temps et l'influence de l'eau affreusement salée qui les a incessamment baignées, ont fortement altéré leur test et changé sa couleur noire primitive en une couleur d'un blanc roussâtre. Comme l'abbé, quelques-uns des voyageurs qui nous ont précédés sur les rives de la mer Morte, ont ramassé des coquilles mortes rejetées sur la plage; ils en ont conclu que des mollusques vivaient dans la mer Morte, et ils ont tiré cette conclusion trop vite. Il est indubitable, pour moi, que ces coquilles n'étaient que des coquilles fluviatiles, semblables aux mélanopsides recueillies par l'abbé Michon, et qu'elles provenaient, soit des cours

d'eau qui se jettent dans le lac Asphaltite, soit des sources qui existent sur ses bords.

Pendant que l'abbé se promenait sur la plage, j'étudiais, de mon côté, le Kharbet-el-Yahoud. C'est au milieu de cette ruine vénérable que mon ami vient me rejoindre. A mon tour, je lui fais voir ma trouvaille qui a plus d'importance que la sienne, et, malgré les moustiques qui nous font nous déchirer à l'envi le visage et les mains, nous nous décidons à lever immédiatement le plan de l'édifice antique, dont les arasements subsistant encore, nous permettent d'étudier les contours sur presque toute son étendue. Ces arasements consistent en énormes blocs de pierre non taillés, formant des murailles que l'on peut appeler cyclopéennes, et qui ont un mètre d'épaisseur.

Voici la description de toutes les parties reconnaissables de cet étrange édifice, que je n'hésite pas à considérer comme contemporain de Sodome et de Gomorrhe, et, très-probablement, comme un des débris de la dernière de ces villes. Sur un mur de face, orienté au nord-nord-est, et de trente-six mètres de développement, sont appuyés trois pavillons carrés, de six mètres de côté, disposés aux deux extrémités et au milieu de la face. Celle-ci se prolonge un peu au delà du pavillon de droite, dont le flanc droit commence une ligne de muraille de vingt-deux mètres de développement, perpendiculaire, par conséquent, à la face principale. Sur ces vingt-deux mètres, six forment le côté du pavillon, et les cinq derniers mètres semblent avoir servi de face gauche à un pavillon semblable, dont le mur de fond s'étend sur une longueur de quelques mètres, en dehors du mur perpendiculaire à la face principale. A l'extrémité de gauche de celle-ci, vient aboutir une longue muraille, de soixante-huit mètres de développement, plus inclinée à l'est que la première, et, à très-peu près, au nord-est. Le mur de gauche du pavillon carré de gauche, se prolonge de vingt et un

mètres, perpendiculairement à la grande face. Là, la muraille s'interrompt sur une étendue de cinq mètres, puis reprend un développement de quatorze mètres. Sur ce mur de quatorze mètres sont appuyés, à droite, deux pavillons carrés ayant également six mètres de côté; un intervalle de deux mètres sépare ces deux pavillons. Les deux murs de face se prolongent parallèlement, et à gauche, d'une longueur de seize mètres, dont les six derniers sont recoupés de la longueur totale, par deux murs également parallèles, et séparés l'un de l'autre par un intervalle de six mètres. Ces deux murs ont un développement total de vingt mètres, dont les six derniers forment encore un pavillon de six mètres de côté[1]. Il semble probable que les sept différents pavillons dont je viens de donner la description, étaient des chambres ou habitations qui étaient appuyées sur de vastes enclos, dont il est bien difficile, aujourd'hui, de deviner la destination première. Étaient-ce des enceintes consacrées, ou tout simplement des sortes de lieux fermés, dans lesquels des troupeaux pouvaient être rassemblés pendant la nuit? c'est là un point qu'il est à peu près impossible de préciser, et que je n'essaierai même pas de discuter. Je me bornerai à faire observer que dans un édifice, très-probablement religieux, et que j'ai découvert plus tard au milieu des ruines de Hazor, aussi bien que dans le temple du mont Garizim, j'ai retrouvé des pavillons analogues, disposés d'une manière toute semblable, aux angles et sur le milieu de chacune des faces de l'enceinte carrée qui constituait l'enclos sacré.

Contents de notre découverte archéologique, nous sommes rentrés dans la tente, avec la satisfaction de gens qui n'ont pas perdu leur temps. A l'œuvre, nous avions un peu oublié les moustiques; aussitôt en repos, nous avons senti les piqûres

1. Voy. pl. XIV.

auxquelles nous avions cessé de faire attention, et nous nous sommes remis à nous déchirer de plus belle, en grattant les affreuses ampoules que nous devions aux attaques des vilaines petites bêtes. A part les moustiques, notre soirée s'est passée très-agréablement à mettre en ordre toutes nos conquêtes de la journée : carte, dessins, notes, plantes, coquilles et insectes, rien n'y manque, et nous avons amplement enrichi nos collections, pendant les quelques heures qui viennent de s'écouler.

7 FÉVRIER.

La nuit a été fort douce et fort tranquille; nous étions assez fatigués, et nous avons dormi une bonne dizaine d'heures sans débrider. Probablement la fumée de nos tchibouks n'est pas du goût des moustiques d'Ayn-el-Fechkhah; ce qui est sûr, à tout le moins, c'est que nous en avons été délivrés pendant notre sommeil.

Le révérend Robinson donne, dans son excellent livre, une description de l'Ayn-el-Fechkhah, qu'il a visité en venant d'Ayn-Djedy à Jéricho (12 mai 1838). Il n'était pas possible qu'un observateur aussi attentif laissât échapper le fait de la présence des ruines situées auprès de la fontaine. Aussi dit-il : « Near the fountain are the foundations of a small square tower and of other small buildings; wheter ancient or not, we could not tell. » Il est vivement à regretter que le savant voyageur n'ait pas consacré, comme nous, un peu de temps à l'examen de ces intéressantes ruines; il eût, j'en suis assuré, acquis la conviction qu'elles étaient bien loin d'être petites et de peu d'importance.

Notre projet est d'aller aujourd'hui camper auprès du couvent musulman de Naby-Mousa; c'est une assez faible course, mais nous aurons au moins l'avantage de pouvoir étudier un

peu mieux encore le pays que nous traverserons, puisque nous ne serons pas trop pressés par le temps. A huit heures seize minutes seulement, nous nous mettons en route et nous nous dirigeons au nord-nord-est, en laissant à notre droite le Kharbet-el-Yahoud. A vingt-cinq mètres à notre gauche commencent lés escarpements du Djebel-Fechkhah, et la mer est à deux cents mètres à droite, bordée d'un épais fourré de roseaux géants. A huit heures vingt-cinq minutes, le pied de la montagne est masqué par une colline couverte de décombres, et notre route elle-même traverse des décombres analogues, qu'un œil exercé peut seul reconnaître. Un peu plus loin, nous sommes justement en face du sommet du Djebel-Atarous, qui n'est très-probablement que le mont Nebo.

A huit heures trente et une minutes, nous avons, à environ cinquante mètres à notre gauche, un cirque très-semblable à un cratère, et que recouvrent deux mamelons élevés, de sable que l'on serait tenté de prendre pour de la cendre volcanique. Les ruines se montrent toujours, et les Arabes leur donnent le nom de Kharbet-Fechkhah. La plage va constamment en s'élargissant et elle a quatre cents mètres de largeur sur notre droite, lorsque nous sommes en face et à cent mètres de l'Ayn-Araous, qui coule au bord de la lisière de roseaux. A huit heures trente-cinq minutes, nous coupons un véritable fossé de clôture, de cinq mètres de largeur, et auquel il n'est pas possible d'assigner une origine autre que le travail de l'homme.

Le pied de la montagne s'éloigne aussi de notre route, dont la direction n'a pas varié, et il est maintenant à cent mètres de cette route. Presque aussitôt après avoir franchi le fossé de clôture dont je viens de parler tout à l'heure, reparaissent des ruines en beaucoup plus grande quantité, et qui sont incontestablement le squelette d'une très-grande ville, dont les ruines que nous avons reconnues en deçà du fossé, représentent

peut-être une sorte de faubourg. Nous avons en vue, à trente mètres sur notre droite, un fossé revêtu en pierres, et que nous suivons parallèlement sur une assez grande longueur. C'est très-probablement le même fossé de clôture que nous avons traversé tout à l'heure, et qui a fait un coude pour se diriger au nord-nord-est. La portion de ces ruines, dans laquelle nous avançons en ce moment, se nomme encore Kharbet-Fechkhah. A huit heures quarante et une minutes, nous sommes à cinq cents mètres du bord de la mer, et entre le pied de la montagne et notre route, se voient les décombres d'une tour ruinée. La lisière de roseaux suit toujours les contours de la plage. A huit heures quarante-sept minutes, nou sommes arrivés en face de l'extrémité nord d'une très-longue muraille, qui n'est vraisemblablement encore que la continuation du fossé revêtu dont nous avons déjà rencontré deux tronçons considérables. Nous passons aussi en ce moment sur les arasements d'une enceinte carrée assez vaste.

Je disais tout à l'heure que les ruines au milieu desquelles nous cheminons, ne sont pas faciles à reconnaître, et qu'il est fort probable que cent voyageurs de suite les fouleraient, sans se douter de leur existence. Cela est si vrai, qu'ayant averti l'abbé Michon de leur présence, celui-ci m'a d'abord ri au nez, de façon à me faire bien comprendre que j'étais un visionnaire. Heureusement le fossé de clôture que nous avons eu à traverser et les murailles qui sont venues après, m'ont permis de lui faire toucher du doigt ce que j'appelais une ruine, et lui, un tas de pierres jetées là au hasard par la nature. L'abbé, qui ne demande pas mieux que d'y voir clair en tout, n'a pas besoin d'un temps bien long pour se rendre à l'évidence, et dès qu'il a reconnu un seul arasement de muraille antique, il n'a plus le moins du monde besoin d'avoir mon avis, pour distinguer au premier coup d'œil les points où ont existé

d'antiques édifices, de cette étrange construction si barbare, si sauvage, veux-je dire, qui caractérise une époque certainement contemporaine de la catastrophe de la Pentapole. J'ajouterai que si le docte Robinson, dont nul plus que moi n'a le droit d'admirer et de vanter bien haut la religieuse exactitude, n'a pas mentionné ces ruines, c'est qu'il n'a pas suivi le chemin que nous suivons en ce moment, et que, se rendant directement de l'Ayn-el-Fechkhah au bord du Jourdain, il a passé à travers le Rhôr-Djahir, comme nous-mêmes nous l'avons fait hier, en serrant la plage de très-près, et par conséquent en laissant bien loin sur sa gauche les ruines de la ville primitive immense, que j'ai le bonheur de signaler le premier aux géographes et aux archéologues.

A huit heures cinquante minutes, nous sommes à trois cents mètres du pied de la montagne et à huit cents mètres du bord de la mer. En ce moment s'ouvre à notre gauche l'Ouad-Goumran ou Oumran, que recouvrent deux immenses mamelons de sable compacte, sur lesquels sont des décombres en quantité et, entre autres, une ruine carrée bien apparente, et qui porte spécialement le nom de Kharbet-Fechkhah. Ces deux mamelons avancent tellement en dehors de l'Ouad-Goumran, que nous sommes obligés d'obliquer assez fortement à droite de la ligne que nous suivions obstinément depuis notre départ du camp. Nous contournons donc, et toujours au milieu des ruines, la base de ces deux mamelons, à environ vingt-cinq mètres de leur pied. Quand nous les avons dépassés, le plateau, couvert de décombres, sur lequel nous montons, reprend un peu plus de largeur vers le pied de la montagne, et notre route se dirige alors exactement au nord. A droite s'étend, entre la mer et nous, une large plaine ravinée et couverte de monticules de sable.

A neuf heures cinq minutes, la montagne est à deux cents

mètres à gauche, et nous en sommes séparés par une colline dont le pied est à cinquante mètres de notre route. La plaine qui nous sépare de la mer a ici douze cents mètres de largeur au moins. Toujours des ruines en quantité. A neuf heures six minutes, nous montons sur un petit tertre couvert de décombres, au milieu desquels paraît une allée de pierres fichées, bien conservée, et nous arrivons sur le revers opposé, au bord d'un large ravin qui n'est que le débouché de l'ouad, nommé Ouad-Djoufet-Zabel. A neuf heures quinze minutes, nous marchons au nord-ouest, sur un plateau assez élevé, au milieu d'une belle allée de pierres, qu'accompagnent, à droite, quelques ruines qui deviennent de plus en plus clair-semées et qui disparaissent complétement à neuf heures dix-huit minutes. Nous sommes alors à au moins huit kilomètres du bord de la mer, dont nous voyons à merveille la plage basse et défoncée que nous avons longée la veille. A trente mètres sur notre gauche, s'élève une montagne brune, toute déchirée, et qui semble avoir été rôtie. Derrière celle-ci, et au pied des grands escarpements de la chaîne de Canâan, court l'Ouad-Djoufet-Zabel, dont nous avons franchi tout à l'heure l'embouchure.

Depuis la tête de l'Ouad-Goumran, les vastes ruines que nous venons de rencontrer portent le nom de Kharbet-Goumran ou Oumran. Commençons par signaler l'analogie bien étrange, si elle n'est que fortuite, de ce nom et de celui de la Gomorrhe que détruisit le feu du ciel, avec Sodome et les autres villes coupables. Je déclare donc, sans aucune espèce d'hésitation, que les ruines nommées par les Arabes Kharbet-el-Yahoud, Kharbet-Fechkhah et Kharbet-Goumran, ruines qui n'en font qu'une et qui se prolongent sur une étendue de plus de six kilomètres, sans interruption, sont en réalité, pour moi, les ruines de la Gomorrhe biblique. Que si on me le conteste, ce à quoi je m'attends parfaitement du reste, je prie ici mes contra-

dicteurs de vouloir bien m'apprendre quelle ville autre qu'une ville contemporaine de Gomorrhe, si ce n'est elle-même, a pu exister au bord de la mer-Morte, à une époque plus récente, et sans qu'il soit possible d'en retrouver la moindre trace, dans les écrits sacrés ou profanes. Jusqu'à ce qu'ils m'aient édifié sur le compte de cette ruine qui a bien quelque importance, puisqu'elle n'a pas moins d'une lieue et demie de développement, je prendrai la liberté grande de rester de mon avis, et d'engager les gens à qui je dis : Là sont les ruines de Gomorrhe, — à aller vérifier sur place, s'il est possible d'avoir et de soutenir une opinion différente de celle que j'émets aujourd'hui.

La Genèse (ch. x, vers. 19) contient un passage qui paraît contredire formellement l'identification que je viens de proposer et que je maintiens nonobstant. Voici ce passage : — « Les limites des Canâanéens furent depuis Sidon, en venant vers Djerar, jusqu'à Gaza (עזה) [1] ; en venant vers Sodome, Gomore, Adamah et Seboïm, jusqu'à Lechâa. » — Remarquons d'abord que de Lechâa, saint Jérôme fait Callirhoë, point où se trouvaient de magnifiques sources minérales, et qui touche à l'Ouad-Zerkah, sur la rive orientale de la mer Morte. Saint Jérôme a eu très-probablement raison, et la place que ce verset assigne à Seboïm, entre Sodome et Lechâa, c'est-à-dire entre le Djebel-Esdoum et l'Ouad-Zerkah, me semble militer singulièrement en faveur de la détermination que j'ai faite des ruines de Seboïm au Talâa-Sebâan, c'est-à-dire au pied des montagnes de Moab. Malheureusement, la teneur de ce même verset intervertit l'ordre naturel des villes de la Pentapole, telle que je crois fermement l'avoir reconstituée, puisque la ville de Gomorrhe se trouve intercalée entre So-

1. Cette prononciation Gaza du nom primitif עזה, légitime parfaitement la transcription Gomorah du nom primitif עמרה.

dome et Adamah, si voisine de Sodome, tandis que pour moi, Gomorrhe est à la pointe nord de la mer Morte, c'est-à-dire à vingt-cinq lieues de Sodome et d'Adamah.

Ne serait-il pas possible de se rendre compte autrement de la teneur de ce verset, en voyant dans les quatre noms Sodome et Gomorrhe, Adamah et Seboïm, les points extrêmes de deux lignes formant les frontières de la terre des Canâanéens? Puisqu'il n'est pas question de limiter cette terre par la côte du lac Asphaltite, n'est-il pas naturel de mentionner les deux cités qui occupaient les points extrêmes de cette côte? Nous avons ainsi une délimitation beaucoup plus intelligible, puisque la ligne jusqu'à laquelle s'étend la possession des Canâanéens, n'est plus interrompue, depuis Gomorrhe jusqu'à Sidon, à travers les terres, de Sidon à Gaza le long de la Méditerranée, de Gaza à Sodome à travers le continent, et de Sodome à Gomorrhe le long de la mer Morte; puis à partir d'Adamah, c'est-à-dire d'un point presque identique de position avec Sodome, jusqu'à l'Ouad-Zerkah-Mayn. En d'autres termes, la race de Canâan, fils de Kham, occupa les deux bords de la mer Morte et tout le pays compris au sud d'une ligne partant de Sidon et aboutissant à la pointe nord de la mer Morte, jusqu'à une autre ligne partant de Gaza et aboutissant à la pointe sud de la mer Morte. Je déclare ne pas tenir fortement à cette explication d'un verset aussi difficile à commenter; mais je déclare aussi tenir d'une manière absolue à l'identification de la Gomorrhe biblique, avec les ruines immenses auxquelles est encore attaché de nos jours le nom de Kharbet-Goumran ou Oumran.

Je reprends mon itinéraire. A neuf heures vingt-trois minutes, nous continuons à marcher au nord-nord-est sur un plateau assez élevé, et nous longeons, à quinze mètres de distance, le flanc de la montagne déchirée et brûlée que j'ai

signalée, dès neuf heures quinze minutes. A cinq cents mètres sur notre droite, commencent à se montrer de très-nombreux mamelons arrondis de sable, qui couvrent la plaine basse qui s'étend de là jusqu'à la plage de la mer Morte. A neuf heures vingt-neuf minutes, nous sommes en face de l'extrémité nord de la montagne déchirée dont j'ai déjà parlé deux fois et qui, en ce point, est percée vers son sommet d'une grotte en arc de plein cintre. Cette grotte est-elle naturelle? c'est ce qu'il ne m'est pas possible de dire; mais j'avoue que je ne le pense pas. A la même heure, nous avons exactement à notre droite la pointe nord de la mer Morte, et la tangente, menée du point où nous sommes, à cette pointe nord, serait perpendiculaire à la route que nous suivons, et qui est au nord-nord-ouest.

A neuf heures trente-sept minutes, nous commençons à revoir des ruines qui se trouvent sur un joli plateau verdoyant qui n'est, à vrai dire, qu'une prairie. Ce plateau se nomme Ardh-el-Hadjr-Lasbah, et les ruines, Kharbet-Lasbah. La montagne que nous longeons alors et qui fait corps avec la haute chaîne de Canâan, se creuse, en ce point, de cent cinquante mètres environ, pour former une sorte de cirque qui entoure la prairie. A neuf heures quarante minutes, nous rencontrons un roc isolé qui a été très-probablement apporté là de main d'homme, et qui se nomme el-Hadjr-Lasbah; trois autres rocs semblables, disposés à quinze mètres environ l'un de l'autre, sont posés en arc de cercle sur le plateau. Évidemment nous avons ici la contre-partie des cromlechs celtiques. Ce qui est certain, c'est que les Arabes vénèrent la première de ces roches, qu'ils regardent comme une pierre consacrée par Abraham, et sur laquelle le patriarche a fait des sacrifices, en l'honneur de Dieu.

Nous trouvons, dans l'Écriture sainte, la mention de quatre pierres portant un nom spécial : ce sont 1° l'Ebn-Bahan, la

pierre de Bahan, fils de Raouben [1]. — 6. La limite (du territoire de Juda) s'élève vers Beit-Hadjlah, passe au nord de Beit-Hârbah, s'élève à la pierre de Bahan, fils de Raouben. — 7. La vallée s'élève de la vallée d'Akour à Dabor. — La même pierre est encore citée [2] comme se trouvant aussi sur la limite du territoire de Benjamin. — 2° La pierre de l'assistance [3]. — Et ils campèrent près de la pierre de l'assistance (האבן העזר). L'origine du nom de cette pierre est rappelée dans Samuel [4] (I, VII, 12) — Samuel prit une pierre qu'il plaça entre he-Misfah et he-Sen, et il l'appela Ebn-Azer, disant : Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus. — 3° La pierre du voyageur (אבן האזל) [5]. — 4° Enfin la pierre de Zahlet qui était au près d'Ayn-Radjel.

Dès l'époque biblique certaines roches isolées portaient donc des noms particuliers, et il est très-possible que notre Hadjr-Lasbah soit une de ces pierres. De plus nous savons [6] que les autels primitifs des Hébreux devaient être faits « de pierres entières, sur lesquelles on n'a pas levé le fer. » Il est donc possible aussi que le Hadjr-Lasbah soit bien, ainsi que le veut la tradition, une roche consacrée au culte de Jehovah, dès l'époque des patriarches. Peut-être, à la rigueur, pourrait-on être tenté de voir dans le Hadjr-Lasbah, la pierre de Bahan, qui devait évidemment se trouver dans la même région; mais comme ces deux dénominations n'ont absolument aucune ressemblance, je suis tout disposé à me prononcer contre cette identification.

A neuf heures quarante-quatre minutes, nous traversons un

1. Josué, XV, 6.
2. Josué, 18, 17.
3. Samuel, I, IV, 1.
4. Samuel, I, XX, 19.
5. Rois, I, I, 9.
6. Josué, VIII, 31.

large ravin dont l'origine n'est qu'à une centaine de mètres à notre gauche, et sur le plateau même du Hadjr-Lasbah. En deçà de ce ravin sont quelques ruines qui se montrent également sur le revers opposé. Là commence le terrain nommé Ardh-el-Qenetrah. Ces ruines ont un aspect assez étrange, grâce à la couleur rouge-brune des blocs irréguliers qui les constituent. Nous coupons encore une ravine, au delà de laquelle la route s'élève. A neuf heures cinquante et une minutes, nous sommes au bord d'un ouad assez profond, nommé Ouad-el-Abiadh, qui s'ouvre immédiatement à droite en un vaste précipice. Nous marchons alors directement au nord, et à neuf heures cinquante-trois minutes, nous passons entre un édifice carré ruiné et une immense muraille en blocs rouges, dont il ne reste comme d'ordinaire qu'un arasement. Ce mur s'infléchit au nord-nord-ouest, pour former à notre gauche une sorte de vaste enceinte arrondie, sur laquelle s'appuie une ruine carrée, vers l'extrémité. Du premier édifice carré, dont j'ai signalé la trace, part un autre mur de même nature que l'autre, et qui se dirige au nord-nord-est, sur le plateau que nous parcourons, plateau qui n'a qu'une centaine de mètres de largeur, à droite de notre route. A deux cents mètres à droite de celle-ci, commence une petite chaîne de monticules de sable, au delà de laquelle paraît un ouad qui s'appelle Ouad-Dabor. Sur la colline qui domine à l'est cet ouad, paraît encore un édifice carré ruiné, qui était construit en blocs rouges, et auquel se rattachent les fondations d'un pan de mur formé encore des mêmes matériaux, et qui gravit le revers opposé de l'Ouad-Dabor. Ce lieu qui, ainsi qu'on le voit, présente les traces non équivoques d'une assez vaste enceinte, datant très-probablement d'une époque fort reculée, porte le nom spécial de Racem-el-Qenetrah (les vestiges de Qenetrah). Les montagnes de la chaîne cananéenne, se

sont rapprochées de notre route, et la branche de gauche du mur d'enceinte s'élève sur leurs flancs, pour redescendre sur le plateau et recouper notre route qui est alors à l'ouest quelques degrés nord, précisément vis-à-vis des ruines qui paraissent sur le flanc gauche de l'Ouad-Dabor. Il est neuf heures cinquante-neuf minutes, quand nous passons sur les fondations de la muraille, et au delà nous marchons au pied même des escarpements de gauche, dans l'Ouad-el-Qenetrah, où nous entrons par un chemin tortueux dont la direction générale est à l'ouest.

Il serait extrêmement curieux de savoir quelle est la localité antique qui est représentée par le Racem-el-Qenetrah. Mais j'avoue que je suis dans l'impossibilité absolue de rien proposer d'admissible à cet égard. Serait-ce par hasard la forteresse voisine de Jéricho et que Pompée réduisit après la prise de Jérusalem, forteresse que Strabon nomme Threx? Bien que la chose soit possible, j'en doute très-fort.

Nous continuons à marcher, à peu près directement à l'ouest, et, à dix heures dix minutes, nous laissons à notre gauche le chemin qui conduit de Jéricho à Mar-Saba. A dix heures quinze minutes, nous faisons un large crochet pour descendre dans l'Ouad-Dabor, qui vient du sud-est. Il est dix heures vingt minutes, quand nous atteignons le fond de l'ouad, et nous y faisons la halte du déjeuner. Cet ouad est tapissé de la plus charmante verdure émaillée de fleurs délicieuses; nous admirons entre autres un *convolvulus* ou liseron nain, à fleurs bleues d'une délicatesse extrême. Au reste, tous les coteaux tournés à l'est ou au sud, sont garnis d'une verdure printanière qui leur donne un aspect des plus riants, et bien différent de tout ce que nous avions vu jusqu'ici. Au fond de l'ouad se montrent, dans la roche, des filons de la pierre bitumineuse qui se nomme Hadjr-Mousa (pierre de Moïse). Cette pierre, qui brûle comme de la mauvaise houille, sert, à Jérusalem, pour fabriquer des coupes

et d'autres petits objets qui se vendent aux pèlerins, comme souvenirs de la Terre-Sainte et de la mer Morte.

A onze heures dix-neuf minutes, nous repartons, et après avoir suivi quelques minutes l'Ouad-Dabor, nous gravissons le flanc opposé de celui-ci. Quelques zigzags assez durs nous amènent, à onze heures vingt-sept minutes, sur la crête opposée de l'ouad dont nous nous éloignons, en marchant d'abord directement au nord. L'ouad continue à l'ouest; nous sommes bientôt sur un plateau très-étroit, ou, mieux, sur un col, compris entre l'Ouad-Dabor, que nous suivons à peu près parallèlement, en le laissant à cent mètres sur notre gauche, et un vallon verdoyant qui s'ouvre immédiatement à notre droite. Ce vallon est dominé par des collines calcaires, en ce moment couvertes de verdure. Notre route est alors au nord-nord-ouest, et elle s'avance dans un ravin étroit, de huit à dix mètres de largeur au plus, et qui nous amène, à onze heures trente-huit minutes, sur le plateau accidenté où est placé le monastère musulman de Naby-Mousa. Là, nous voyons d'abord un puits nommé Bir-er-Râay, au delà duquel paraissent les ruines d'une muraille. Sur notre gauche, se voit, dans un petit vallon, un oualy nommé Qobr-er-Râay. Er-Râay, pour les Musulmans, est le confident et l'ami de Mousa ou Moïse. Nous approchons enfin du monastère, dans lequel nul Chrétien ne peut pénétrer. Nous tournons derrière cet édifice religieux, par un crochet d'une centaine de mètres, et nous établissons notre camp au pied même de Naby-Mousa. C'est un grand édifice carré dont la face d'entrée est orientée au nord-est. Il est onze heures quarante-quatre minutes, quand nous mettons pied à terre. Nos tentes sont adossées à un monticule calcaire peu élevé et qui se relie à une série de monticules de la même nature.

Le Qobr-er-Râay est à un kilomètre à l'ouest, quelques degrés sud, de Naby-Mousa. Du haut du monticule au pied du-

quel nous sommes campés, nous voyons très-distinctement le Bordj-er-Riha, et la ligne qui joint ces deux points fait un angle de vingt-sept degrés est, avec la direction du nord magnétique. Enfin, le plateau au milieu duquel se trouve établi le monastère se nomme Koutzban-Naby-Mousa (les collines sablonneuses de Naby-Mousa).

Pendant que notre camp s'établit, j'envoie quelques-uns de nos Arabes me chercher des échantillons du calcaire bitumineux que nous avons rencontré au fond de l'Ouad-Dabor, afin d'en emporter et d'en brûler sur place, pour constater sa propriété combustible. Je monte sur les monticules voisins pour examiner un peu le pays; il semble que nous soyons au milieu d'une mer orageuse pétrifiée, tant les mamelons qui nous entourent sont arrondis et multipliés autour de nous. L'imam qui est à la tête des religieux musulmans établis à Naby-Mousa, vient nous faire une visite, intéressée, comme toujours. C'est un homme en haillons, ayant la tête nue, les cheveux très-noirs, longs et crépus, et le teint olivâtre; en un mot, il nous offre le type de la saleté et du fanatisme. C'est un Indien, et nos guides nous apprennent que presque tous les religieux qui viennent s'établir ici, sont, comme celui que nous voyons en ce moment, des Indiens. Il s'agit de payer notre bienvenue à cet ignoble magot, et je lui donne une vingtaine de piastres, qu'il reçoit sans dire merci, et de l'air du monde le plus farouche.

Ma pierre de Moïse est apportée en bonne provision, et j'extrais du tas quelques échantillons, plus précieux que tous les autres, parce qu'ils présentent quelques empreintes parfaitement nettes d'un très-joli peigne (*pecten*), coquille dont la détermination servira, je l'espère, à préciser l'âge géologique de la formation dans laquelle il se trouve. Quelques morceaux du calcaire sont immédiatement allumés, et ils brûlent comme une houille de mauvaise qualité, en répandant une odeur infecte

de bitume. Loysel s'est mis en chasse, selon sa louable habitude; une espèce de moineau, tout occupé à piailler sur un tas de pierres, ne voit pas arriver notre Nemrod, qui lui tire un coup de fusil à bout touchant et le fait voler en miettes. Je ne voudrais pas affirmer que la pauvre petite bête ne s'était pas posée sur le bout du fusil. Quoi qu'il en soit, le chasseur jubile, il ramasse une aile et deux pattes qui tiennent encore un peu ensemble, et il nous apporte en triomphe sa pièce de gibier. Enfin, j'en ai tué un! s'écrie-t-il. — Un quoi? — Un vanneau! — Ça un vanneau; c'était un pierrot! — Du tout! c'était un vanneau..... jeune! Et nous, de rire de tout notre cœur.

Pour les Musulmans, le tombeau de Moïse est renfermé dans l'intérieur du saint édifice qu'ils appellent Naby-Mousa, et au pied duquel nous sommes campés. Nous allons brièvement examiner cette étrange tradition, qui ne peut pas supporter le moindre examen. Nous lisons dans le Deutéronome (XXXIV): — 1. Moïse monta des plaines de Moab à la montagne de Nabou, au sommet du Fesgah, qui est en face de Jéricho; l'Éternel lui fit voir tout le pays, de Galâad jusqu'à Dan. — 2. Et tout Nephtali, et tout le pays d'Éphraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda, jusqu'à la mer qui est derrière lui. — 3. Et le midi et la campagne de la vallée de Jéricho, ville des palmiers, jusqu'à Zoar.... — 5. Moïse mourut là, au pays de Moab, d'après la parole de l'Éternel. — 6. Il l'enterra dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis de Beit-Fâour; personne, jusqu'à ce jour, n'a connu sa sépulture. —

Quel que soit l'auteur de ce trente-quatrième chapitre du Deutéronome, chapitre qui ne peut évidemment être attribué à Moïse lui-même, mais qui a probablement été écrit par Josué, il est bien clair que Moïse est mort et qu'il a été enterré sur la terre moabitique, c'est-à-dire à l'est du Jourdain. Il n'y a donc pas de tradition musulmane qui puisse avoir la moindre valeur

contre le texte précis que je viens de rapporter. Ce texte a de plus l'avantage de donner lieu à deux observations assez curieuses. La première, c'est que de la teneur du verset 3 qui dit : et le midi et la campagne de la vallée de Jéricho, la ville des palmiers, jusqu'à Zoar, il faut nécessairement conclure contre ce que l'on a cru devoir déduire des versets de la Genèse (XIII) où il est dit : — 10. Loth, levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain; elle était arrosée partout, avant que Jéhovah ne détruisît Sodome et Gomorrhe; elle était comme un jardin magnifique, comme le pays de Misraïm jusqu'aux environs de Zoar. — Et 12. — Abram habitait le pays de Canâan, et Loth dans les villes de la plaine, et il dressa ses tentes jusqu'à Sodome. — Ces versets n'ont pas la moindre valeur pour prouver que la mer Morte n'existait pas avant la catastrophe de la Pentapole. Et c'est pourtant du silence de ces versets sur le compte du lac Asphaltite, qu'on a prétendu déduire le fait que ce lac n'existait pas au temps auquel ces versets se rapportent. Or, il n'est pas plus question de la mer Morte dans notre verset du Deutéronome ; en conclurons-nous que cette mer n'existait pas à l'époque de la rédaction du Deutéronome? Comme cela n'était pas possible, on a prudemment laissé de côté ce verset, si gênant pour la théorie malencontreuse que l'on a longtemps opposée aux textes sacrés eux-mêmes, quelque explicites qu'ils fussent sur ce point de doctrine.

La seconde observation que me suggère le texte sacré dont je viens de donner la traduction, est relative au mont Fesgah de la Bible (פסגה). De tous les passages de l'Écriture où il est question de cette montagne célèbre, il résulte qu'elle était dans le pays de Moab, et, par conséqnent, sur la rive gauche ou orientale du Jourdain et du lac Asphaltite. J'ai vainement interrogé les Arabes Thâamera, les Djahalin et les Beni-Sakhar surtout, pour savoir s'ils connaissaient un Djebel-Fesgah dans les

contrées parcourues par eux dans le voisinage d'Er-Riha. Ils ont été unanimes pour me répondre qu'il n'y avait qu'une seule montagne de ce nom, et qu'elle était située précisément au-dessus de Jéricho ; en un mot, que c'était le Djebel-Fechkhah, qui projette au dehors de la chaîne de Canâan, le cap nommé Ras-el-Fechkhah, sur le flanc nord duquel est située la source nommée Ayn-el-Fechkhah.

La ressemblance singulière qui existe entre les deux noms de montagnes Fesgah et Fechkhah a dû naturellement me frapper, et je me suis demandé s'il n'était pas possible qu'une mauvaise interprétation des textes sacrés où le mont Fesgah est mentionné, eût fait admettre, à tort, que cette montagne, au lieu d'être à droite de la vallée du Jourdain, était dans la position précisément opposée. Commençons par dire que, pour l'observateur placé à Jéricho, deux sommets seuls se distinguent par une plus grande élévation, ou par une position telle que tout le pays, au sud et au nord, en soit réellement visible : ce sont, dans la chaîne moabitique, le Djebel-Atarous (mont Nebo), et, dans la chaîne canâanéenne, le mont Fechkhah.

Ceci posé, examinons un à un tous les passages des textes sacrés où il est question du Fesgah. Nous avons d'abord le verset 1er du chapitre XXXIV du Deutéronone, cité plus haut, et où il est dit que Moïse monta des plaines de Moab à la montagne de Nabou, au sommet du Fesgah qui est en face de Jéricho (אל הר נבו ראש הפסגה אשר על־פני ירחו). Des mots hébreux eux-mêmes, il résulte que le mont Nabou est la tête, le sommet du Fesgah qui est en face de Jéricho, à moins que le mot ראש n'ait été pris dans le sens de *in fronte*, vis-à-vis de. Si, ce dont je doute fort, cette interprétation était possible, notre texte deviendrait parfaitement clair, et le Fesgah de la Bible ne serait autre que le Fechkhah des Arabes de nos jours.

Le Deutéronome parle trois fois encore du Fesgah. Nous y lisons (ch. III, 17) : — Et la plaine, et le Jourdain, et la limite, depuis Kenerout jusqu'à la mer de la plaine, la mer salée, sous Asedout du Fesgah, à l'orient. — Il me paraît bien étrange que l'expression, à l'orient (מזרחה), ait été jugée nécessaire, après la mention du Fesgah. Ne semble-t-il pas résulter de ce fait que, le Fesgah étant à l'occident, il a fallu exprimer très-explicitement que le territoire de Raouben et de Gad était à l'orient, afin d'éviter une confusion possible? Je laisse à de plus habiles à le décider. Quant à Asedout, Ounklousse explique ce mot par משפך, effusion. Cohen ajoute : « Ce sont les pieds des montagnes qui semblent se répandre, ou les torrents qui se précipitent du haut des montagnes. » Enfin, les Septante ne traduisent pas le mot Asedout, tandis que la Vulgate le traduit par *radices*. Le verset que nous venons de rapporter, à l'examiner de près, prouve donc plutôt que le Fesgah était à l'occident de la vallée du Jourdain.

Le troisième passage du Deutéronome est plus embarrassant, et pourtant il est loin d'être aussi concluant qu'on serait tenté de le croire au premier abord. Le voici (ch. III, 27) : — Monte *au sommet?* du Fesgah (c'est Dieu qui parle à Moïse), lève tes yeux vers l'occident, le septentrion, le midi et l'orient, et regarde de tes yeux, car tu ne passeras pas ce Jourdain. — Le texte porte עלה ראש הפסגה simplement, et ce texte, sans la préposition אל, après le verbe עלה, monte, présente une sorte de monstruosité. עלה est un verbe essentiellement neutre, et qui ne saurait comporter de régime direct. Si donc, cette fois encore, nous admettions la possibilité de traduire le mot ראש isolé, par *en face de*, *vis-à-vis de*, notre verset deviendrait parfaitement clair. Si l'on met de côté cette traduction, hypothétique, je le veux bien, le texte demeure boiteux et obscur. Reste enfin, dans le Deutéronome, le passage suivant (ch. IV, 49) :

— Et toute la plaine en deçà du Jourdain, *à l'orient*, jusqu'à la mer de cette plaine, sous Asedout du Fesgah. — Nous avons vu, tout à l'heure, ce qu'il fallait entendre par Asedout du Fesgah; remarquons que, cette fois encore, il est bien spécifié qu'il s'agit de l'orient de la vallée du Jourdain. Le dernier membre de la phrase signifie très-nettement, à la lettre : Et jusqu'à la mer de la plaine (*qui est*) au pied du Fesgah (sous Asedout du Fesgah), Ce verset ne prouve donc absolument rien en faveur de l'opinion qui place le Fesgah à l'orient de la vallée du Jourdain, et c'est précisément le contraire qui a lieu, puisqu'il a fallu faire mention de l'orient; en effet, il semble probable que la phrase contient la mention d'un point géographique placé à l'occident, et dont la présence pourrait induire le lecteur en erreur.

Dans le livre de Josué (ch. XII), nous trouvons la description du pays enlevé par les Hébreux, combattant sous les ordres de Moïse. — 3. Et la plaine jusqu'à la mer de Kenerout, à l'orient et jusqu'à la mer de la plaine (*qui est*) la mer salée, à l'orient, (*qui est*) le chemin de Beit-Heyasmout et (*qui est*) vers le sud, au pied du Fesgah, (toujours sous Asedout du Fesgah, תחת אשדות הפסגה). — Ne semble-t-il pas que cette expression, que nous retrouvons constamment la même, soit une expression consacrée, une sorte de formule géographique? Je suis bien tenté de le croire, pour ma part. Du reste, cette fois encore, le verset que je viens de traduire ne peut servir à rien, pour prouver que le mont Fesgah était à l'orient du Jourdain; et, comme le mot à l'orient est répété deux fois, j'en conclus encore que la phrase mentionne probablement un point qui est à l'occident. S'il n'en était pas ainsi, à quoi bon cette insistance à bien établir que le pays décrit est à l'orient du Jourdain et de la mer Morte?

Malheureusement il n'en est plus de même du verset 20, du

chapitre XIII de Josué, où il est question des possessions territoriales de la tribu de Raouben, possessions qui étaient bien positivement à l'orient de la vallée du Jourdain. — 20. Et Beit-Fâour, et Asedout du Fesgah, et Beit-Heyasmout. — De la teneur de ce verset, il résulte irréfragablement que Beit-Fâour (Beth-Peor) et Asedout du Fesgah étaient dans la même contrée. Or, pour Beit-Fâour, il n'y a pas l'ombre d'un doute à conserver, donc pour Asedout du Fesgah le doute devient bien difficile.

Dans le livre des Nombres, il est deux fois question du Fesgah. D'abord, au chapitre XXI. — 20. Et de Bamout à la vallée qui est au territoire de Moab, au sommet du Fesgah, et qui a vue vers Hyesimoun. L'expression hébraïque est encore ראש הפסגה; or, il est bien clair qu'il n'y a pas de vallée (הגיא) au sommet d'une montagne, et ces deux mots, la *vallée* qui est au *sommet* du Fesgah, hurlent de se trouver ensemble. Le sens, la vallée qui est en face du Fesgah, serait certainement plus naturel; mais serait-il admissible? J'en doute fort, je le répète.

Enfin, le dernier passage biblique où il soit question du Fesgah se trouve dans les Nombres (XXIII). Balak, roi de Moab, veut que Balaam maudisse les Israélites, et, pour cela: — 14. Il le conduisit dans la campagne de Soufim, vers le sommet du Fesgah. — Le texte porte cette fois אל הפסגה, et il peut, à la rigueur, se traduire : au sommet du Fesgah; mais אל signifie *versùs*, *ad*, *ergà*, *adversùs*, *propè*, *juxtà*, plus exactement que *super*, qui se rend proprement par על. Il serait donc très-naturel de traduire cette fois l'expression biblique par: *adversùs caput Fesgæ;* ce qui reviendrait très-nettement au sens, en face du mont Fesgah.

J'ai passé en revue tout ce qui, dans la Bible, concerne le mont Fesgah, et je n'ai pas cru devoir négliger un seul texte,

parce que la position de cette montagne historique est d'une extrême importance. De tous ces passages, un seul est décisif, et fixe à l'orient du Jourdain la position du mont Fesgah; tous les autres nous laissent dans le doute, et, je dirai plus, nous conduisent à croire que le mont Fesgah était à l'occident. Je ne me permettrai pas d'émettre une opinion précise sur ce point de géographie, et je me bornerai à dire que, sur les rives de la mer Morte, près de Jéricho, il n'y a qu'une seule montagne qui ait une position exceptionnelle qui ait dû la faire remarquer de tout temps, c'est le Djebel-Fechkhah. Cette montagne forme un véritable redan, le Ras-el-Fechkhah, qui se prolonge fortement en avant de la chaîne canâanéenne. Enfin, le sommet du Fechkhah est en face du sommet du Djebel-Atarous, ou mont Nabou, sommet qui est à une assez forte distance horizontale de la vallée du Jourdain et de la mer Morte.

Qu'il y ait une analogie frappante entre les deux noms Fesgah et Fechkhah, cela ne peut faire question. Je ne saurais admettre que la dénomination Fechkhah soit moderne, puisqu'elle s'applique à des ruines contemporaines de la pentapole maudite; je ne pourrais donc accorder qu'une seule chose, c'est qu'à l'orient de la plaine du Jourdain, aussi bien qu'à l'occident, il y avait un Djebel-Fesgah, ou Fechkhah. Mais, il est nécessaire de constater une fois de plus que les Arabes, et entre autres les Beni-Sakhar, qui sont les maîtres de la contrée orientale où devrait se trouver le Fesgah de la Bible, sont unanimes pour ne reconnaître d'autre montagne de ce nom que le Djebel-Fechkhah. Voilà donc, à mon très-grand regret, une curieuse question de géographie sacrée que je suis obligé de laisser dans le doute.

Eusèbe, au mot Ἀϐαρείμ, mentionne le mont Φασγώ, dans une phrase que saint Jérôme traduit de la manière suivante :

Abarim...., dicitur autem et mons esse Nabau, in terrâ Moab, contrà Jericho, suprà Jordanem, in supercilio Phasga. Ostenditurque adscendentibus de Libiade in Esbum, antiquo hodieque vocabulo juxtà montem Phogor. Pour Eusèbe et saint Jérôme, donc, le mont Nabou, ou Atarous, est au sommet du Fesgah, et je me contenterai de faire observer qu'il est assez étrange de mettre le mont Nabou au sommet du mont Fesgah.

Hâtons-nous d'abandonner cette digression, trop longue peut-être, et revenons à notre séjour auprès du monastère musulman de Naby-Mousa. Je suis arrivé ici avec un assez violent mal de tête, qui ne me donne pas beaucoup d'ardeur pour les recherches que je pourrais faire autour du camp. Aussitôt que notre tente et les couchettes ont été installées, je me suis jeté sur la mienne, et j'ai fait une sieste de deux heures. J'espérais qu'au réveil le mal aurait disparu, il n'en est rien. Je vais bien ramasser quelques échantillons de roches dans les ravins; mais je n'ai aucune énergie, et je viens piteusement attendre, en fumant auprès des feux de la cantine, que l'heure du dîner arrive. Je passe mes notes à l'encre, ainsi que ma carte de la journée. Enfin, le repas accoutumé nous est servi; il est, cette fois, affreusement mauvais. Tout ce qui nous est offert empoisonne la fumée, et quelle fumée! grand Dieu! celle de la pierre de Moïse. Il semble que nous soyons condamnés à manger des quartiers de trottoir en asphalte. Cela n'est pas fait pour me remettre le cœur et la tête; aussi, à peine le café nous a-t-il été apporté, que je me suis couché, et j'ai dormi tout d'une pièce pendant la nuit entière.

8 FÉVRIER.

Ce matin au réveil la migraine a disparu; je me retrouve frais et dispos, et je songe une fois encore avec bonheur, que je

vais rentrer aujourd'hui à Jérusalem, pour y achever mon étude de tous les monuments antiques de la cité sainte. A huit heures précises, les préparatifs de départ étaient achevés, nous étions à cheval et nous quittions Naby-Mousa.

Repassant devant la porte d'entrée du monastère, nous nous dirigeons à l'ouest-nord-ouest, par un sentier qui s'élève entre deux mamelons qui servent d'entrée à un terrain extrêmement tourmenté, coupé de tous les côtés de ravins profonds, dominés par des collines calcaires, souvent assez abruptes. A huit heures douze minutes, nous marchons à l'ouest quelques degrés sud, et nous conservons fort longtemps cette direction. A huit heures quatorze minutes, nous descendons par un ravin dans un fond placé à la tête de l'Ouad-el-Atzrour (vallée des eaux abondantes, de ثرور, pluriel de ثَرّة ?) qui le ferme au sud ; à droite de nous s'ouvre l'Ouad-el-Mesraoul, ouad escarpé et profond, dont la direction générale est de l'est à l'ouest. Bientôt nous apercevons à deux kilomètres sur notre droite le sommet d'une montagne assez élevée : c'est le Sebq-et-Theif (le précurseur du fantôme); d'où vient ce nom? je l'ignore.

A huit heures vingt-quatre minutes, nous cheminons toujours dans la même direction, à cinquante mètres à gauche de l'Ouad-el-Mesraoul, et à notre gauche s'ouvre une vallée très-creuse, ou plutôt un ravin abrupt. A huit heures trente minutes, après avoir cheminé entre deux rangs de collines, nous nous trouvons de nouveau sur une sorte de col de vingt mètres de largeur ; l'Ouad-el-Mesraoul n'est alors qu'à cinquante mètres sur notre droite, et nous avons, à notre gauche, un ravin très-profond qui se rattache à celui que nous avons longé tout à l'heure. En ce moment nous apercevons, en avant et à environ six kilomètres sur notre gauche, la plaine nommée Sahel-el-Ebqêa. Au loin, sur les flancs des coteaux placés au delà de l'Ouad-el-Mesraoul, nous apercevons de nouveau les bouffées

de pierres brunes, à l'aspect rôti, et que je considère comme des déjections d'un cratère d'explosion. La direction des taches qu'elles forment est nord-ouest.

A huit heures quarante minutes, notre route, qui longe toujours de très-près de véritables précipices béants sur notre gauche, est à l'ouest. Bientôt les précipices se montrent à droite comme à gauche, et nous cheminons sur une véritable langue de terre, qui est parfois extrêmement étroite. A huit heures quarante-six minutes, nous y reconnaissons des traces parfaitement visibles d'une voie pavée antique. Celle-là, sans aucun doute, ne menait pas à Jéricho, mais très-probablement à la ville ruinée que nous avons trouvée au Racem-el-Qenetrah, si ce n'est au Kharbet-Goumran, c'est-à-dire à Gomorrhe elle-même. A huit heures cinquante-trois minutes, notre route est à l'ouest-sud-ouest, et nous retrouvons encore des traces de la voie antique. A notre gauche s'ouvre devant nous une vallée verdoyante et fort creuse. A huit heures cinquante-quatre minutes, nouveaux tronçons de la voie antique qui ne cesse de reparaître jusqu'à neuf heures trois minutes. Nous sortons alors du véritable défilé sur lequel nous cheminons depuis près de cinquante minutes, et nous entrons sur un plateau mamelonné que nous traversons, en marchant directement à l'ouest.

Bientôt après, nous avons tourné à l'ouest-sud-ouest, en longeant un nouveau ravin, ouvert à notre gauche. A neuf heures seize minutes, nous retrouvons la voie antique, et à neuf heures vingt-trois minutes, après avoir marché quelque temps à l'ouest, nous revenons à l'ouest-sud-ouest, en entrant dans une vallée qui se nomme Ouad-el-Médaouarah (la vallée ronde), et qui est plutôt un plateau, recouvert de ruines dont je ne puis obtenir le nom. A neuf heures vingt-huit minutes, nous coupons le lit à sec d'un torrent qui vient d'une vallée ouverte à droite

et qui s'infléchit immédiatement vers l'ouest : c'est l'Ouad-es-Sedr; à gauche s'ouvre une autre vallée, à environ trois cents mètres ; à l'entrée sont trois grottes servant de citernes et que nous distinguons parfaitement ; cet endroit se nomme Heraïb-er-Rahouahoua. Le lit du torrent que nous venons de traverser s'infléchit vers ce point, et faisant un coude brusque à l'ouest, il se rapproche de la route que nous suivons et qui court parallèlement à lui, sur le flanc et sur le sommet d'une colline nommée Heudb-ez-Zouar (la bosse du prince). A neuf heures quarante et une minutes, nous sommes au sommet de la colline et nous en descendons par deux zigzags très-développés, qui portent le nom de Aqbat-es-Soulthan (la descente du soulthan), sur un plateau nommé el-Melâeb (le lieu où l'on joue) ; nous y touchons à neuf heures quarante-six minutes.

Là se montrent des ruines et un pavé de très-gros blocs encastrés dans le roc. Nous marchons alors directement à l'ouest et nous rencontrons d'abord une petite enceinte carrée, dont les fondations seules subsistent. A neuf heures cinquante-six minutes, nous marchons à l'ouest-nord-ouest, et nous passons par dessus les fondations d'un long mur, construit en blocs énormes, qui a deux mètres d'épaisseur et qui fait deux coudes successifs. La première portion de ce mur est dirigée au nord, quatre ou cinq degrés ouest ; puis par un coude à angle obtus, le mur se dirige au nord-est, pour se redresser ensuite à angle droit au nord-ouest. Au loin, sur notre droite, paraissent toujours les bouffées volcaniques. A dix heures et une minute, nous marchons à l'ouest quelques degrés nord, en longeant un ravin qui court à notre gauche. Là sont encore des ruines en très-gros blocs, et qui sont complétement inconnues des Arabes. Ce point se nomme spécialement Maksar-el-Heçan (le lieu de fracture du cheval).

Il serait d'un extrême intérêt de reconnaître la ville antique

à laquelle appartiennent les ruines étranges d'el-Melâeb, dont le nom significatif est plus étrange encore que les ruines qui le portent. le Lieu où l'on joue! Le sens de ce nom lui-même, donne immédiatement à penser que les Arabes, entendant appliquer à cette localité un nom assez voisin d'un mot de leur langue, comportant un sens qui le rendait facile à graver dans leur mémoire, l'auront altéré, sans scrupule, pour se l'assimiler. Voyons donc s'il est possible de trouver quelque nom qui puisse être rapproché de notre Melâeb.

Nous lisons dans le livre de Judith (IV, 4) que les Juifs envoyèrent des émissaires à Beit-Horon, à Belmen et à Jéricho, pour engager les habitants à mettre leurs villes en état de défense, afin de fermer à l'ennemi, c'est-à-dire aux Assyriens conduits par Holopherne, l'accès de la Judée, par les routes qui y conduisaient à travers les montagnes. La version latine écrit le nom de cette localité Baalmaim. Au chapitre VII-3 du même livre, il est question d'une Βελθὲμ que Reland considère comme la même, en conséquence de quoi il propose de lire dans les deux passages Βελθὲμ ou, si l'on préfère, Βελμὲν. L'ennemi pouvait s'approcher par la vallée du Jourdain, puisque Jéricho est l'une des villes auxquelles recommandation est faite de se tenir sur ses gardes et de fermer le passage aux Assyriens. En tournant Jéricho, qui commandait la route ordinaire de cette ville à Jérusalem, une armée d'envahissement pouvait aisément gagner le passage, étroit et difficile, il est vrai, sur lequel sont assises les ruines considérables d'el-Melâeb, et cela devenait d'autant plus praticable, qu'une route publique, dont j'ai reconnu les restes évidents, occupait très-certainement les défilés qui précèdent el-Melâeb. Cette seule considération me porte à rechercher dans el-Melâeb la Βελμὲν du livre de Judith. Ainsi que je l'ai dit plus haut, ce nom, grâce à la permutation toute naturelle du B en M et récipro-

quement, aura pu devenir Μελϐὲν, et de là à Melâeb, il y a si près, qu'il est tout simple de penser que les Arabes ont transformé ce nom, dont ils ne comprenaient pas le sens, puisqu'il n'en avait pas, en Malâeb, qui avait un sens qui leur était tout à fait familier.

Je n'ajouterai plus qu'un mot à propos du passage du livre de Judith, c'est qu'il résulte de la mesure prise par les Juifs envoyant des émissaires à Beit-Horon et à Jéricho, que deux corps d'armée distincts menaçaient Jérusalem, en suivant, l'un la route par les plateaux, et l'autre la route de la vallée du Jourdain. Au reste, une semblable mesure était commandée par la prudence pour un capitaine qui tenait à ce que son armée trouvât sur son chemin les subsistances nécessaires. Jeter une multitude de soldats sur un seul et même point à la fois, c'était ruiner le pays, en s'affamant; diviser cette multitude en plusieurs corps opérant simultanément par des routes différentes, c'était diviser les forces de la défense, en subvenant à tous les besoins de l'attaque. En résumé, les ruines placées à el-Melâeb sont incontestablement à cheval sur une route antique qui, de la vallée du Jourdain, conduisait dans le haut pays et à Jérusalem. Le livre de Judith nous parle d'une Belmèn qui était certainement une place forte établie sur une route semblable, peu éloignée de Jéricho; je propose donc de voir cette Belmèn, dans les ruines d'el-Melâeb.

Revenons à notre itinéraire. Du point nommé Maksar-el-Heçan, on aperçoit au loin, devant soi et un peu à gauche, les sommets du Mont des Oliviers. Nous traversons alors, en nous dirigeant à peu près constamment à l'ouest, une belle et large plaine, très-favorable à la culture, mais qui semble aujourd'hui un peu abandonnée. A dix heures quinze minutes, nous marchons à l'ouest quelques degrés nord, et nous avons en vue, à notre gauche, les ruines d'un khan assez vaste, et à environ

quinze cents mètres au sud, une grotte taillée dans le flanc de la montagne qui de ce côté ferme la plaine. Cette grotte se nomme Raq-ed-Deïr (la petite source du couvent). Sur notre droite et au nord-ouest se montre, à environ huit kilomètres, un sommet couvert de ruines et qui se nomme Arkoub-es-Safah (l'éminence de Safah). Quelle est cette Safah? je l'ignore.

A dix heures vingt minutes, nous passons à côté d'une fontaine moderne, à la droite de laquelle est tracé le chemin qui conduit au khan ruiné dont j'ai parlé tout à l'heure; ce bâtiment, que les Arabes ne connaissent que sous le nom de Kharbet-el-Khan (le khan ruiné), est alors à trois cents mètres au plus à notre gauche. En ce point notre route longe un cimetière placé entre elle et le khan. Ici le terrain est en culture et la plaine est coupée à notre droite par un lit de ruisseau à sec, que nous suivons parallèlement. A dix heures vingt-huit minutes, la plaine se couvre de larges mamelons assez bas, entre lesquels nous cheminons à l'ouest. A dix heures trente-quatre minutes, le lit de ruisseau que j'ai signalé tout à l'heure, entre dans un vallon qui se nomme Ouad-es-Snecel, et coupe notre route, pour passer à notre gauche. A dix heures trente-neuf minutes, il la recoupe encore une fois, et enfin à dix heures quarante-cinq minutes, nous rejoignons la route d'er-Riha, c'est-à-dire le chemin que nous avons parcouru trois jours avant. A partir de ce moment je cesse naturellement de prendre des notes topographiques sur un terrain que j'ai suffisamment étudié à mon premier passage.

Une fois rentrés dans la vallée que nous avons déjà parcourue en sens inverse, nous accélérons notre marche, afin d'éviter la pluie qui nous menace depuis une heure. En arrivant au Bir-el-Haoud, nous faisons halte pour déjeuner, et nous sommes obligés de nous réfugier dans les ruines du khan voisin, contre les larges gouttes d'eau qui commencent à tomber. Nous

regagnons ensuite El-Aazarieh, et, comme la pluie a cessé, nous faisons un détour, pour entrer dans le village et visiter, en passant, la grotte sépulcrale à laquelle la tradition rattache le miracle de la résurrection de Lazare. C'est un caveau profond, à plusieurs étages, et où l'on descend par des escaliers fort raides. Au fond, on trouve les parois du rocher tapissées de revêtements en grosses pierres de taille, avec ouvertures ogivales. Un autel grossier, en pierre, sert, à certains jours, pour célébrer le saint sacrifice de la messe. Est-ce bien là le caveau funéraire où fut déposé le cadavre de Lazare? Je l'ignore, mais c'est parfaitement possible; ce qui est sûr, c'est que dès l'époque des croisades, époque à laquelle il faut rapporter les constructions ogivales de l'intérieur, la tradition qui concerne ce caveau était déjà établie.

D'El-Aazarieh, où nous avons fait une pause d'un quart d'heure, nous regagnons, le plus promptement possible, la vallée de Josaphat et la porte Saint-Étienne. Nous voilà donc rentrés à Jérusalem, sans accident et avec une ample moisson de faits nouveaux de tous les genres. La pluie, du reste, nous a repris pour tout de bon sur le flanc du Mont des Oliviers, et nous sommes fort heureux de nous réfugier, au plus vite, dans nos cellules de la Casa-Nuova. Après une heure de repos, donnée aux délices du moka et du latakieh, je passe à l'encre mes notes topographiques de la matinée, et je me complais à ruminer mes trouvailles de l'heureuse course que je viens de terminer. La pluie s'est établie sérieusement; le ciel est pris de tous les côtés; en voilà, sans aucun doute, pour quelques jours.

DU 8 AU 21 FÉVRIER.

Je me suis réservé de m'occuper en détail et séparément, des monuments antiques de Jérusalem; c'est ce que je vais faire

maintenant, en groupant sous le nom de chacun des édifices que j'étudierai, toutes les observations que j'ai faites sur son compte, et, le plus souvent, à plusieurs reprises. Je n'avais pas d'autre moyen d'éviter les redites, ou de sauver à mes lecteurs l'ennui de revenir un certain nombre de fois sur le même sujet; ils me pardonneront donc de résumer, en deux lignes, l'histoire de notre dernier séjour à Jérusalem, pour procéder immédiatement à l'examen des curieux débris qui existent à l'intérieur et à l'extérieur de cette ville. J'y suis arrivé convaincu que je ne trouverais pas trace de monuments datant de l'époque des rois de Juda : j'ai acquis, *de visu,* la conviction qu'il en est tout autrement, et que ces monuments abondent. Puissé-je faire passer cette conviction dans l'esprit de tous ceux qui me feront l'honneur de lire ce livre, que je destine bien plutôt à dire ce que je crois pour mon compte, qu'à dire à autrui : Voilà ce qu'il faut que vous croyiez.

Depuis le jour de notre rentrée, jusqu'au vendredi 21 février, nous avons été presque constamment bloqués à la Casa-Nuova, par des pluies effroyables qui ont fait crouler une quarantaine de maisons, si bien que toutes les rues de Jérusalem sont coupées, par ci, par là, par des barricades de décombres, que l'on escalade comme on peut, en prenant force précautions afin d'éviter l'ennui de se casser les jambes. Nos soirées, quand il a été possible de franchir le seuil de notre porte, ont été consacrées à notre ami, M. Botta, à l'exception de quelques-unes que nous avons données à l'excellente famille Pizzamano. Cet horrible temps a fini par nous réduire au désespoir le plus comique. Aussi, vienne le premier rayon de soleil, et nous fuirons sur l'heure, au risque d'aller nous enterrer dans les fondrières de la plaine d'Esdraélon; et ceci n'est pas une plaisanterie! Car les courriers de Beyrouth, d'ordinaire si réguliers, n'arrivent plus qu'après des retards de plusieurs jours,

dus aux difficultés que présentent des chemins complétement défoncés. Nos lourds bagages auront bien de la peine à s'en tirer; mais nous avons perdu patience, et nous regardons, à l'avance, notre départ de Jérusalem comme l'heure d'une véritable délivrance.

Ceci dit, je viens en hâte à mon étude archéologique de la cité sainte. L'enceinte du temple de Salomon a droit à la place d'honneur, je commencerai donc par elle.

EL-HARAM-ECH-CHERIF, ENCEINTE DU TEMPLE.

Je savais depuis longtemps qu'il existait à l'intérieur de Jérusalem, et sur un point de l'enceinte du haram qui a pris la place du temple de Salomon, un pan de muraille que les Juifs ont, de tout temps, considéré comme un débris du temple primitif. Je savais, de plus, que le pied de ce mur, dont l'approche n'était pas interdite aux Juifs, était pour eux une sorte de sanctuaire où ils venaient prier le vendredi soir; que là, on les voyait souvent se lamenter, pleurer et enfoncer la tête dans les trous de la sainte muraille, afin d'y faire couler les larmes qu'ils versent en pensant à la ruine de Jérusalem et du temple. Ne comptant rencontrer que cet unique débris des constructions salomoniennes, on conçoit que ma première visite à l'enceinte du haram dut être pour le Heit-el-Morharby (le mur occidental). C'est sous ce nom que la vénérable muraille est connue à Jérusalem, bien que les Juifs allemands et polonais qui se fixent dans cette ville, prononcent ce nom Coutz-el-Mâarabeh.

En arrivant devant ce mur respectable, je fus frappé d'admiration. Sur une hauteur de plus de douze mètres, la construction primitive est restée intacte; des assises régulières de belles pierres, parfaitement équarries, mais en bossage, c'est-à-dire

offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à deux ou trois mètres du faîte de la muraille. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs ni par des Romains. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture hébraïque. Dans les assises inférieures, les pierres sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur; parfois, cependant, des blocs carrés se trouvent juxtaposés entre les blocs à grande largeur. Les quatre dernières assises sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière, qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts. A mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent. Enfin, chaque assise est en retraite de cinq centimètres sur l'assise précédente, et ces retraites successives constituent, on le voit, un fruit considérable pour la muraille salomonienne. La portion de celle-ci qui est laissée comme lieu de prière aux Juifs, est comprise entre le mur d'enceinte du mekhemeh (tribunal turc) et le mur de clôture d'une maison particulière. Sa longueur, mesurée entre ces deux limites, est de vingt-neuf mètres soixante-dix centimètres. On aperçoit, au delà de ces murs infranchissables, la muraille antique se prolonger, en droite ligne, de douze mètres environ à droite, et de onze mètres à gauche, c'est-à-dire vers le mekhemeh. Au delà, les constructions modernes ont masqué la muraille du temple. Enfin, le mur primitif est couronné, à son sommet, par quelques assises regulières, il est vrai, mais de petites pierres de taille. Certainement ces assises supérieures sont de construction assez récente, et il faut nécessairement n'en faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane.

Sur la face du mur antique se montrent des entailles considérables qui ont servi sans aucun doute, mais à une époque indéterminée, à appliquer un fronton à ce point de l'enceinte

sacrée. Ces entailles creusées en niche, c'est-à-dire arrondies par le haut et à encastrement rectangulaire par le bas, ont des dimensions différentes, l'une d'elles a jusqu'à un mètre vingt centimètres de hauteur; peut-être ont-elles été pratiquées lors de la reconstruction du temple par Hérode, pour qui l'emploi des frontons devait être tout naturel. Y eut-il au-dessous de ce fronton une porte ou poterne donnant accès dans l'enceinte sacrée et percée dans la muraille primitive? Je l'ignore. Il faudrait pour s'en assurer pouvoir pénétrer dans des maisons particulières, et en ce pays la chose n'est pas facile à effectuer.

En étudiant avec soin le Heit-el-Morharby, je m'étais mis à même de reconnaître, partout où elles se montreraient, les traces des constructions judaïques, c'est-à-dire datant de l'époque de Salomon et des rois de la dynastie de David. Je pouvais donc commencer l'examen de l'enceinte du temple, avec la certitude que je ne me tromperais pas sur l'âge des différents appareils dont j'y constaterais la présence. Suivant donc la rue nommée Tharik-el-Aalam (la voie douloureuse), je gagnai la porte Saint-Étienne (Bab-Setty-Maryam), en longeant toute la face nord de l'enceinte du temple. Deux portes placées au bout de deux ruelles sombres donnent accès sur le plateau du Moriah, c'est-à-dire sur le vaste préau au milieu duquel était bâti le temple, remplacé aujourd'hui par le Qoubbet-es-Sakhrah, qui est la mosquée d'Omar proprement dite.

Il est impossible, grâce à la présence de nombreuses constructions modernes, telles que le Seraï et la caserne qui recouvrent cette longue face septentrionale, de savoir si des fragments de l'enceinte primitive sont englobés dans ces constructions. C'est du haut de la terrasse du Seraï que les chrétiens, assez heureux pour obtenir la permission d'y monter, jouissent de la vue la plus rapprochée de l'intérieur du Haram. J'ai dû à

l'intervention de notre ami, M. Botta, le plaisir d'aller contempler, du haut de cette terrasse, l'enceinte sacrée dont ma qualité de chrétien m'interdisait l'accès, sous peine de mort, et j'ai pu juger de là avec quelle scrupuleuse exactitude avait été levé le plan du Haram, reproduit d'après Catherwood, dans l'admirable plan de Jérusalem, que nous devons aux soins et aux recherches de feu M. Schultz. Un tiers de la longueur de cette face nord, et le tiers qui est attenant à l'angle nord-est, est recouvert par une vaste piscine, sur le compte de laquelle je reviendrai en son lieu. En approchant du bord de cette piscine, on reconnaît l'angle de l'enceinte salomonienne; quatre belles assises de blocs énormes en bossage, font retour sur la face nord de l'enceinte sacrée, et il n'y a pas de doutes à conserver sur la présence, en ce point, de l'angle même de cette enceinte. Le rempart moderne est appuyé contre cette amorce de la face nord, et il forme la continuation de la face est du temple, face qui se trouve ainsi parfaitement reliée à l'enceinte actuelle de la ville.

Sortant alors par la porte de Saint-Étienne et tournant immédiatement à droite, on longe une plate-forme quadrangulaire qui a servi de base à une église chrétienne aujourd'hui rasée. Suivant la tradition, c'est en ce point que saint Étienne a été lapidé; là commence immédiatement le cimetière musulman. A trente et un mètres cinquante centimètres de la porte de Saint-Étienne, la face du mur d'enceinte est recoupée par une longue ligne verticale de construction salomonienne. C'est le côté est de l'angle primitif dont nous avons vu le côté nord, en visitant la piscine. En ce point onze assises de blocs salomoniens sont restées intactes et elles s'étendent vers le sud, sur la face de la muraille. Quelques-uns de ces blocs ont une saillie très-considérable en bossage, en dehors du plan dans lequel est compris le cadre de jointoiement. J'ai mesuré deux de ces

blocs qui n'ont pas moins de cinq mètres vingt-huit centimètres et sept mètres vingt-cinq centimètres de longueur, sur un mètre de hauteur. On peut juger par là de l'énormité de l'appareil salomonien.

Les onze assises cessent bientôt de se montrer, les inférieures seules étant restées en place. La face salomonienne, qui se présente ainsi la première, est en retraite de trente-quatre centimètres sur la face du mur moderne, dans lequel s'ouvre la porte de Saint-Étienne; elle a un développement de vingt-cinq mètres soixante centimètres. A l'extrémité de cette face commence, en retraite de deux mètres vingt-cinq centimètres, une face de cinquante-cinq mètres de développement, avec soubassement formé de deux assises de blocs salomoniens, en retraite, l'une sur l'autre, de trente-cinq centimètres. La même retraite de trente-cinq centimètres existe entre le mur supérieur et la face de la deuxième assise. C'est naturellement à partir de la face de ce mur supérieur, que doivent se compter les deux mètres vingt-cinq centimètres de distance qu'il y a entre les plans des deux faces de mur. A l'extrémité sud des cinquante-cinq mètres, reparaît l'appareil salomonien, avec une saillie telle, que la face commençant en ce point, soit exactement le prolongement de la face salomonienne de l'angle nord-est. A vingt-cinq mètres en deçà de ce nouvel angle, se trouvent deux assises, sans retraite, formées de deux pierres énormes ayant cinq mètres soixante-quinze centimètres de longueur, sur un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur. Entre ces blocs immenses et la nouvelle face de mur salomonien, l'appareil est petit; le mur d'enceinte est par conséquent moderne en ce point et il a été destiné à fermer vraisemblablement une brèche. La face salomonienne suivante, qui commence juste à quatre-vingts mètres soixante centimètres de l'angle nord-est, a un développement de vingt et un mètres

cinquante centimètres. Les assises inférieures sont seules de l'appareil salomonien.

Vient alors une nouvelle face, ayant deux mètres de saillie sur la face précédente, et un développement total de seize mètres quatre-vingt-dix centimètres. C'est là qu'est placée la porte Dorée (les *portes oires* des croisés); sauf les piédroits des deux arcs de la porte et les archivoltes de celle-ci, tout y est moderne et de construction turke. Les piédroits ont deux mètres dix centimètres de largeur, et ils sont construits en grosses pierres de taille, bien supérieures, sans doute, aux blocs de la maçonnerie moderne dans laquelle elles sont enclavées, mais bien inférieures, pour les dimensions, aux blocs des portions salomoniennes de l'enceinte. Il serait trop difficile de décrire par le menu les moulures chargées d'ornements et d'acanthes, ou de rinceaux de feuillages, qui couvrent les archivoltes des deux arcs de la porte Dorée; j'aime mieux renvoyer aux dessins que j'en ai pu recueillir, malgré l'état de dégradation avancée de tous les ornements, que le temps a fortement rongés. La largeur de chacune des arcades de la porte est de trois mètres quatre-vingt-cinq centimètres. Dans la maçonnerie moderne, au sommet de la muraille et au-dessus du centre même de la double porte, est encastré un chapiteau antique, d'apparenc romaine des bas temps.

A quelle époque appartient la porte Dorée? C'est là une question qui a été bien souvent débattue, sans avoir jamais reçu de solution satisfaisante. La tradition chrétienne veut que ce soit la porte même sous laquelle a passé Notre Seigneur, lors de son entrée triomphale à Jérusalem, et je déclare, sans aucun scrupule, que j'adopte pleinement la tradition chrétienne sur ce point. Il m'est imposible de ne pas attribuer à Hérode la construction de la porte Dorée, et je vais en déduire les raisons.

Nous savons que ce fut par cette porte que l'empereur Héra-

clius fit son entrée triomphale à Jérusalem, quand il y apporta la sainte croix reprise aux Perses; cette porte existait donc déjà sous Héraclius. Il n'est pas question de cette porte parmi les constructions dont Justinien orna Jérusalem; d'ailleurs, elle n'est nullement du style des édifices de Justinien; elle est encore bien moins du style des monuments du siècle d'Hadrien. En revanche, elle offre une ornementation végétale outrée, essentiellement hébraïque, mais imprégnée d'hellénisme. Qui, dès lors, peut, mieux qu'Hérode, avoir fait élever cette belle porte, lors de la construction du temple somptueux qu'il fit bâtir? De la sorte, la tradition chrétienne devient certaine. Sans aucun doute, cette tradition existait déjà à l'époque d'Héraclius, puisque ce fut par la porte Dorée, sanctifiée par l'entrée du Christ, que ce monarque voulut entrer lui-même à Jérusalem, avec sa précieuse conquête.

Encore un mot. Contre la face sud de l'enceinte du temple, se voit la mosquée d'El-Aksa, qui n'est autre chose qu'une église de la Vierge, construite par l'ordre de Justinien, suivant la narration de Procope. Bien au-dessous du niveau de cette église, et contre elle, se voit, dans le mur d'enceinte, à moitié cachée par le mur du jardin de la mosquée d'El-Aksa, et à demi enterrée, une belle porte, exactement du même style que la porte Dorée. Cette seconde porte a été forcément condamnée à l'époque de la construction de l'église; elle n'est donc pas de l'époque byzantine; elle n'est pas romaine non plus, cela est indubitable : force est donc de la reporter, comme la porte Dorée, à l'époque d'Hérode, et de la considérer comme une partie des constructions magnifiques ordonnées par ce monarque. Je puis, sans doute, me tromper, mais j'attendrai qu'on me le démontre par des arguments péremptoires, avant de changer d'opinion [1]. Williams, dans son excellent livre sur

1. Voyez l'excellente discussion de Williams (The Holy city, t. II, p. 372 et sui-

la cité sainte (tom. II, pag. 355 et suiv.), a accumulé une foule de faits qui démontrent que la porte Dorée, ainsi que le veut la tradition chrétienne, musulmane et juive, est bien une porte du temple. Il laisse entrevoir son désir d'y reconnaître une porte d'Hérode; mais, parce qu'il était encore seul de son avis, il n'a pas osé l'émettre nettement. Nous sommes deux, maintenant, et je soutiendrai, jusqu'à démonstration contraire, que la porte Dorée n'est ni byzantine, ni romaine; il est bien entendu que je ne parle ici que de ce que j'ai pu voir à l'aise, à l'extérieur du haram. Cette porte est d'un style particulier, qui convient à merveille à l'époque gréco-juive, c'est-à-dire au règne d'Hérode.

Pendant l'existence du royaume latin de Jérusalem, les *portes oires* restaient fermées, et elles n'étaient ouvertes que deux fois l'an. La première, le dimanche des Rameaux, en commémoration de l'entrée triomphale de Notre Seigneur Jésus-Christ, arrivant à Jérusalem par cette porte; et la seconde, le jour de la fête de l'Exaltation de la Croix, en souvenir du passage d'Héraclius. Très-probablement, cette double porte n'était que close et non murée, à cette époque. Il paraîtrait bien difficile d'admettre qu'elle eût été dégagée et condamnée deux fois tous les ans, par les Chrétiens; c'eût été une besogne à y laisser les maçons en permanence. Ce sont les Musulmans qui l'ont murée, parce qu'il existe chez eux une tradition, fort répandue, qui dit que, si un jour les Chrétiens chassent de nouveau les Musulmans de Jérusalem, ils entreront dans cette ville par la porte Dorée. Ce qui a pu donner lieu à cette tradition, c'est le fait que les croisés pénétrèrent dans la place, très-près

vantes) sur l'identité de l'église de la Vierge et de la mosquée d'el-Aksa. Il est difficile de trouver un livre plus soigneusement et plus consciencieusement écrit que l'ouvrage que je viens de mentionner. Pour ma part, j'en fais très-grand cas, et je prise très-fort la critique judicieuse de son auteur.

de la porte Dorée, qui dut être ouverte aux assaillants, par les premiers guerriers qui réussirent à déloger les défenseurs de la muraille orientale du temple.

Au delà de la porte Dorée, en suivant la direction que nous avons suivie jusqu'ici, c'est-à-dire en allant du nord au sud, on voit, à quinze mètres cinquante-cinq centimètres du flanc droit de la porte Dorée, une petite poterne murée, de deux mètres de hauteur, sur un mètre cinquante centimètres de largeur, au plus. Depuis le ressaut de la porte Dorée, jusqu'au côté droit de la poterne, toute la base du mur d'enceinte est salomonienne, et la hauteur de la poterne est exactement formée de deux hauteurs des assises de ces blocs énormes. A partir du côté gauche de la poterne, la construction salomonienne disparaît pour un certain temps; mais l'appareil est toujours très-beau. Ou bien nous avons ici, ainsi que je le crois, un pan de mur de l'époque d'Hérode, ou bien nous sommes en face d'une reconstruction datant de l'époque d'Hadrien, c'est-à-dire du haut empire. Le linteau de la poterne murée est formé d'une seule pierre, qui offre une particularité fort curieuse : on y distingue encore, avec un peu d'attention, une croix grecque patée. Elle est peinte en rouge et entourée d'un double cercle vert, bordé de rouge, et d'un troisième cercle extérieur, dentelé et peint en rouge. Enfin, à un pied à gauche de la poterne, se voit une sorte de pilier carré, en saillie sur le mur, et offrant une cavité sphérique, percée dans le fond, contre le mur, d'un trou rond dont il ne m'a pas été possible de deviner l'usage. Était-ce une sorte de conduit par lequel on devait, la nuit, se faire reconnaître, pour obtenir l'ouverture de la poterne; c'est possible, mais je me garderais bien de l'affirmer. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette petite porte est bien celle qui est désignée sous le nom de *porte de Josaphat,* dans la curieuse description de la Jérusalem des croisades, publiée par

M. le comte Beugnot, comme annexe à sa magnifique édition des Assises de Jérusalem.

A partir de la poterne que je viens de décrire, commence, ainsi que je l'ai dit, une face de muraille de construction hérodienne, ou tout au moins romaine, qui a un développement de dix-huit mètres trente centimètres. Un peu en avant de l'extrémité se trouve, appliqué contre la muraille, un petit édifice carré, qui a quatre mètres vingt centimètres de côté. C'est une sorte d'édicule recouvrant des tombes musulmanes. Le mur fait saillie de soixante-six centimètres sur la face précédente, et, sur une étendue de cent quatre-vingt-quatorze mètres, sa construction montre, par ci, par là, des fragments de l'appareil d'Hérode ou des Romains, mais presque partout du rhabillage turk. C'est dans cette partie que se voient, encastrés dans la maçonnerie, des bouts de colonnes, de matière parfois magnifique, faisant saillie à l'extérieur. Ces colonnes, encastrées là par les Arabes ou les Turks, viennent, très-probablement, des édifices somptueux qui, depuis le temple de Salomon, se sont succédé sur le plateau du mont Moriah. L'un de ces tronçons de colonne, placé au faîte du mur d'enceinte et vers l'angle sud-est, a reçu des Musulmans le nom d'Et-Tharik (le chemin). Cette pierre, lors du jugement dernier, doit jouer pour eux un grand rôle, car c'est par là que le prophète redescendra sur la terre.

Au bout des cent quatre-vingt-quatorze mètres du mur moderne, reparaissent, sur une longueur de neuf mètres seulement, les blocs salomoniens; puis de nouveau un pan de rhabillage moderne, de onze mètres d'étendue. A partir de là jusqu'à l'angle sud-est, les blocs salomoniens se rencontrent en place, et quelques-uns d'entre eux atteignent des dimensions énormes : ainsi l'un d'eux, que j'ai mesuré, porte sept mètres quatre-vingt-cinq centimètres de longueur, sur un mètre de

hauteur. Du point où les blocs salomoniens reparaissent jusqu'à l'angle sud-est, il y a soixante-huit mètres quatre-vingts centimètres.

Sur cette portion de la muraille d'enceinte, j'ai eu le bonheur de faire une petite découverte qui n'est certainement pas sans intérêt et dont je vais dire quelques mots, avec d'autant plus de plaisir, que je n'ai pas oublié l'importance que feu M. Schultz sembla attacher à ce fait tout nouveau, lorsque j'eus le plaisir de lui en faire part, le lendemain même du jour où je l'avais constaté.

A vingt-cinq mètres en arrière de l'angle sud-est de l'enceinte, le mur rentre de douze à quinze centimètres, sur une largeur de trois mètres cinquante centimètres; il fait ensuite saillie de la même quantité sur une largeur de six mètres, pour rentrer encore sur une largeur de un mètre quatre-vingts centimètres, au delà de laquelle il se retrouve dans le plan extérieur général de cette portion de la face orientale. Il y a donc, en d'autres termes, une saillie du mur salomonien de six mètres de largeur, encadrée entre deux faces en retraite et de largeur différente. L'assise inférieure est aux trois quarts enterrée dans les détritus de toute nature, amoncelés autour de l'enceinte du Haram, et formant un sol couvert d'herbe, qui, à partir de ce point, est en pente très-sensible, jusqu'à l'angle sud-est de la muraille. L'assise qui est placée au-dessus de celle dont je viens de parler, est composée de deux grands blocs et d'un petit bloc carré qui a été rajusté à droite. Les deux blocs principaux sont en saillie de quarante centimètres sur la face du mur, et ils forment un énorme boudin ou tore. Au-dessus est une assise de un mètre cinquante centimètres de hauteur, formée de deux blocs égaux de trois mètres de longueur chacun, et taillés en véritables voussoirs, c'est-à-dire évidés en arc de cercle à leur partie inférieure, de façon à donner une longueur

de soixante-quinze centimètres au pan coupé supérieur qui représente un joint. Une seule pierre, moitié moins haute que les précédentes, recouvre les deux voussoirs et formait vraisemblablement le sol d'une fenêtre avec balcon, donnant sur cette portion de la vallée de Josaphat, qui regarde la fontaine de Siloé, le village de Siloam et les beaux jardins potagers dont est rempli le fond de la vallée. Effectivement, un seul bloc de un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur un mètre de largeur, est établi perpendiculairement au milieu du plateau de six mètres, faisant sol de fenêtre, et à droite et à gauche de ce bloc vertical, sont deux ouvertures de un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur, sur deux mètres cinquante centimètres de largeur, murées en pierres de petit appareil, et par conséquent sans accord avec toutes les portions de murailles placées autour de ce point. Enfin, au ras du sol de la fenêtre, et à gauche, existe encore dans le mur un bloc assez gros qui porte deux encastrements carrés fort distincts, dont l'un est immédiatement en contact avec le montant gauche de la fenêtre de gauche et avec le sol de cette fenêtre, et l'autre, un peu plus haut de quelques pouces et rejeté un peu à l'extérieur. Sans aucun doute, ces encastrements n'ont pas été taillés là sans raison, et pour moi il est évident qu'ils ont été destinés à assujettir une balustrade qui garnissait la double baie à balcon que je viens de décrire. Certes le fait de l'existence d'une fenêtre à balcon à l'époque salomonienne, car je n'hésite pas à attribuer cette antiquité à la portion du mur d'enceinte dans laquelle elle est percée, est un fait que les architectes seront fort étonnés, je le crois, de voir énoncer sans scrupule. Au reste, si j'ai bonne mémoire, le palais de Karnac, palais bien plus ancien encore, présente un fait à peu près analogue. Quoi qu'il en soit, voici déjà un premier exemple de l'emploi du voussoir à douelle circulaire, à l'époque purement hébraïque.

A partir de l'angle sud-est, la muraille a un développement en ligne droite, de cent quarante-six mètres cinquante centimètres, jusqu'au mur latéral du jardin attenant à la mosquée d'el-Aksa. La construction salomonienne se présente immédiatement à l'angle et elle continue, sur une étendue de trente et un mètres vingt-deux centimètres, jusqu'à une porte ogivale murée, de deux mètres cinquante centimètres de largeur. Cette porte est de l'époque des croisades très-probablement, mais elle n'a pas de caractères assez distincts, pour qu'il soit possible de lui assigner une origine chrétienne ou musulmane. A trente mètres à gauche de cette première porte, se voient trois grands arceaux d'apparence romaine, en plein cintre, murés comme la porte ogivale précédente. Les baies de cette triple porte ont chacune quatre mètres trente-deux centimètres d'ouverture, et les piédroits ont un mètre soixante-quinze centimètres de largeur. A partir du flanc gauche de la dernière des trois portes (vers l'ouest bien entendu), recommencent immédiatement les assises salomoniennes, qui se montrent sans interruption jusqu'auprès du mur de clôture moderne de la mosquée d'el-Aksa, mur qui vient recouper perpendiculairement la grande muraille d'enceinte, à soixante-dix mètres vingt-deux centimètres de la triple porte murée.

A cette même porte de gauche se trouve en place un magnifique bloc, orné de moulures, auquel on n'a fait aucune attention jusqu'ici, et qui néanmoins est, si je ne me trompe, d'un prix inestimable. Évidemment nous avons dans ce bloc un fragment du piédroit primitif, resté en place ; or, ce fragment, qui se relie immédiatement à des assises de l'appareil salomonien, est salomonien lui-même ; il nous offre un échantillon de moulure qui n'est ni bysantine, ni romaine, ni grecque ; force est donc d'y voir autre chose, et cette autre chose ne peut être qu'une moulure juive, très-probablement salomonienne.

Je m'abstiens de donner la description détaillée de ces moulures, pour épargner au lecteur l'ennui de chercher à se rendre compte d'une série de mots techniques et de chiffres, formant un tout peut-être incompréhensible. J'aime mieux renvoyer au dessin que j'ai fait avec le plus grand soin, de ce précieux débris de sculpture judaïque [1].

Le mur de clôture du jardin d'el-Aksa coupe à peu près par le milieu, ainsi que je l'ai déjà dit, une porte antique à demi enterrée, d'un style architectural assez étrange, et chargée d'ornementation végétale complétement analogue à celle de la porte Dorée [2]. Évidemment nous avons là, sous les yeux, les restes d'une belle porte antique, enclavée dans de la maçonnerie beaucoup plus récente. De cette porte on voit un arc surbaissé formé d'un large cordon couvert de rinceaux de feuillage, auquel est tangent un encadrement rectiligne, composé de deux larges bandes à rinceaux semblables, séparés par un cordon d'oves. La portion supérieure du cadre est tangente, non pas à la partie extérieure de l'arc orné de rinceaux, mais bien à la courbe inférieure de cet arc, ce qui est au moins fort étrange, et bien loin de ce qu'aurait exigé l'art grec ou romain. Au-dessus du cadre, paraît d'abord une assise de blocs très-grands, que surmonte une assise de voussoirs, dont rien absolument ne justifie la présence; au-dessus de ceux-ci règne une corniche assez élégante formée d'un beau rinceau qui court au-dessus d'une ligne de medillons, et que surmonte une moulure simple. Toute la portion de droite de cette corniche manque aujourd'hui, de sorte qu'il serait impossible de deviner où elle se terminait. L'arc inférieur ne repose d'aplomb sur aucun système de piédroit; il en existe bien un, formé de gros blocs superposés, mais il est dévié et rejeté en dedans de la porte, de

1. Voyez pl. XXIII.
2. Voyez pl. XXIV.

façon à ne pouvoir servir de support à la portion inférieure du cadre, portion que l'on serait tenté, mais à tort, de prendre pour l'amorce d'un chapiteau de pilastre. En résumé, le style de cette porte, certainement contemporaine de la porte Dorée, est des plus singuliers et appartient à un système architectural tout à fait en dehors des principes classiques. Une fenêtre grillée est percée dans le mur au-dessous de l'arcade ; j'ai essayé de voir quelque chose par cette fenêtre qui donne sur les substructions de la mosquée d'el-Aksa, et il ne m'a pas été possible de discerner quoi que ce fût, tant l'obscurité était épaisse dans ce souterrain.

On a beaucoup écrit déjà sur l'âge probable de cette porte, que les uns ont crue byzantine et les autres romaine ; à mon avis, elle n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces deux époques. C'est Justinien, ainsi que nous le savons par Procope, qui a fait bâtir l'église de Sainte-Marie, devenue la mosquée d'el-Aksa. Notre porte est énormément en contre-bas du sol de cette église ; elle n'a donc pas la moindre relation avec elle. Mais les architectes de Justinien trouvant debout ce débris vénérable du temple d'Hérode, l'auront respecté, et fait entrer dans leur plan de reconstruction, en l'enclavant dans la maçonnerie qui devait soutenir la plate-forme sur laquelle ils voulaient bâtir leur église. Ce qui ne contribue pas peu à me le faire croire, c'est la présence, dans la maçonnerie qui encadre la porte antique, d'une inscription encastrée, sens dessus dessous, dans le mur, et qui très-certainement a été renversée à dessein et mise là pour constater le renversement des idées qui en avaient dicté la teneur. Voici cette inscription :

TITO AEL. HADRIANO
ANTONINÓ AVG. PIO
P. P. PONTIF. AVGVR.
D. D.

« A Titus Ælius Hadrien Antonin Auguste le Pieux, père de la patrie, pontife, augure, par décret des décurions. »

Nul doute que cette inscription n'ait été encastrée dans la base d'une statue élevée à l'empereur Antonin le Pieux. Krafft a conclu de sa présence, que la porte antique dont je m'occupe, était du règne d'Hadrien; mais Williams a fait justice de cette bizarre conclusion, tirée de la présence d'une inscription évidemment déplacée, puisqu'elle est sens dessus dessous, et il a cru devoir conclure que la porte en question était du temps de Justinien. J'ai déjà dit pourquoi je ne puis admettre cette opinion. Pour moi, comme pour le savant Williams, l'inscription a été mise là à l'époque où Justinien a ordonné la construction de l'église de la Vierge; mais voilà tout. Il n'y a aucune analogie entre la nature de la pierre dont on s'est servi pour construire la porte, et celle de la pierre qui porte l'inscription. Il y a plus : un des voussoirs primitifs dont j'ai parlé, a été entamé pour servir d'encastrement au côté gauche et à l'angle inférieur de l'inscription. Celle-ci a donc été encastrée dans le mur, postérieurement à l'existence de la porte antique. Par suite, il est logique, s'il est vrai que cette inscription ait été placée là à l'époque de Justinien, de conclure que la porte inférieure est bien antérieure à cette époque. Aussi n'hésité-je pas, plus que pour la porte Dorée, à la considérer comme un fragment d'une porte de l'enceinte du temple reconstruit par Hérode.

Maintenant, est-il possible de deviner l'origine de cette inscription précieuse? Je crois que oui, et je vais essayer de le démontrer. Commençons par dire que Krafft, qui conclut de la présence de l'inscription que la porte est du règne d'Hadrien, ne s'est pas aperçu, ainsi que le fait très-judicieusement observer Williams, qu'il ne s'agit pas d'Hadrien dans l'inscription, mais bien d'Antonin le Pieux, qui prit pour surnoms, par reconnaissance et par

affection, les noms d'Hadrien et d'Ælius, qui ne lui appartenaient pas. Krafft aurait pu conclure tout au plus, si l'inscription eût été placée de façon à être lue, que la porte était du temps d'Antonin. Williams a publié cette inscription, étrangement estropiée par un de ses devanciers qui y lisait le mot ΠΟΛΗ pour ΠΟΛΙΣ, ville!, avec quelques légères incorrections que je crois devoir signaler au savant auteur de la Cité Sainte. Le texte porte positivement AEL au lieu de AIL. De plus, la dernière ligne ne se compose que des deux sigles D. D. (decurionum decreto), et non des lettres DDPP qui ne pourraient se lire que Decuriones posuerunt, contrairement au style lapidaire qui exige « Ponendum curavit ou curaverunt. »

Revenons à l'origine de l'inscription. Après l'effroyable dénouement de la révolte des Juifs soulevés par Bar-Koukeba (באר־כוכבא), Jérusalem fut transformée en colonie romaine, par Hadrien, qui lui donna le nom d'Ælia-Capitolina. Un temple païen fut installé sur l'emplacement même du temple des Juifs, et les magistrats romains de la nouvelle colonie élevèrent, au même point, une statue en l'honneur de l'empereur. Son successeur, Antonin le Pieux, reçut très-probablement le même hommage; ce qui est sûr, c'est que le pèlerin de Bordeaux qui visita la ville de Jérusalem en 333, dit expressément dans sa description du temple : « Sunt ibi et statuæ duæ Adriani, et est non longè de statuis lapis pertusus, ad quem veniunt Judæi singulis annis et unguent eum, et lamentant se cum gemitu et vestimenta sua scindunt, et sic recedunt. » Ce passage curieux constate que les deux statues impériales étaient près de la pierre visitée avec dévotion par les Juifs, pierre qui n'est que la roche vénérée encore aujourd'hui des Musulmans, sous le nom d'es-Sakhrah, et qui est enfermée dans la mosquée d'Omar.

Étaient-ce bien deux statues d'Adrien qui se voyaient, en

333, sur l'emplacement sacré du temple? Il est fort probable que non. A quoi bon élever deux statues au même prince, et au même endroit? Je n'hésite pas à croire que la seconde était d'Antonin le Pieux, et le pèlerin, en lisant l'inscription votive qui portait *Tito Ælio Hadriano*, n'aura pas pris, plus que Krafft, la peine de lire plus loin une inscription qui devait le scandaliser. Ceci revient à dire que, pour moi, l'inscription dont je m'occupe, est bien celle qui était encastrée dans la base de l'une des deux statues élevées par les décurions d'Ælia Capitolina, à Hadrien d'abord et plus tard à Antonin le Pieux.

Continuons notre inspection de l'enceinte antique du temple. Le mur de clôture du jardin d'el-Aksa s'élève perpendiculairement, ainsi que je l'ai dit, sur le grand mur d'enceinte; il se dirige droit au sud, sur une longueur de dix-neuf mètres quarante centimètres. Là il fait un angle droit à l'ouest, sur une longueur de sept mètres vingt centimètres; puis un nouveau crochet au sud, de neuf mètres trente centimètres, et un retour d'équerre, vers l'ouest, de dix mètres de longueur. Les quatre branches de muraille que je viens de mesurer, sont en maçonnerie récente et probablement turke. Au point où nous sommes arrivés, la muraille salomonienne reparaît et descend directement au sud, sur une longueur de soixante-un mètres soixante centimètres. A l'extrémité de cette branche, commence une autre branche beaucoup plus longue, dirigée à l'ouest, et de construction salomonienne : celle-ci a cent cinquante mètres soixante-dix centimètres; là est appliquée contre le mur, une tour carrée moderne qui a six mètres de face et qui est en saillie de cinq mètres, sur l'enceinte. Dans le flanc gauche de cette tour est une poterne fermée d'une porte de fer; au delà il n'y a plus que des parties turkes de l'enceinte militaire de la ville, conduisant au Bab-el-Morharibeh (la porte occidentale).

L'enceinte sacrée que nous avons perdue de vue, à partir de

la porte antique située au-dessous d'el-Aksa, ne doit pas être confondue avec les deux grandes branches de muraille salomonienne que nous venons de reconnaître, au sud du plateau qui servit d'assiette au temple; celles-ci, en effet, sont une partie intégrante de la plus ancienne enceinte militaire, dont fut munie la capitale du royaume de Juda. Il ne faut pas oublier, non plus, que je me sers de l'expression *salomonienne*, par pure abréviation, et pour indiquer la construction qui appartient incontestablement, suivant moi, à la dynastie de David, c'est-à-dire qui est antérieure au sac de Jérusalem par les Assyriens, et à la destruction du royaume de Juda. Le plan des ingénieurs anglais, publié par Williams, ne fait pas entrer ces deux magnifiques murailles dans le tracé de l'enceinte primitive de Jérusalem, et c'est bien certainement à tort. Il en est de même pour le plan de Schultz et de Catherwood.

Quels que soient les textes sur lesquels il est possible de s'appuyer, pour reconstruire approximativement sur un plan, le tracé de l'enceinte que Josèphe appelle le premier mur, il faut, de toute nécessité, faire entrer dans ce tracé les deux portions de muraille salomonienne que j'ai décrites plus haut. Tous les blocs primitifs sont en place, aucun d'eux n'a été dérangé, et les assises sont en aussi bon état que si le tout venait d'être construit récemment.

Le récit de Josèphe est sans contredit de tous le plus important sur ce sujet. Voici donc ce qu'il dit en substance de l'enceinte primitive [1] : le premier mur commençait à la tour Hippicus, s'étendait vers le Xystus, gagnait de là le Sanhedrin, et venait se terminer au portique occidental du temple. L'autre branche commencait à la même tour Hippicus, se prolongeait d'abord en faisant face à l'occident, se dirigeait, en traversant

1. Bell. Jud., v, iv, 2.

le lieu nommé Bethso, vers la porte des Esséniens, et, faisant face au sud, passait au-dessus de la fontaine de Siloë; de là elle reprenait de nouveau une direction faisant face à l'orient, en se dirigeant vers la piscine de Salomon, et, s'étendant jusqu'au lieu qu'on appelle Ophla, venait finir au portique oriental du temple. Il résulte nécessairement de cette description que ce qui se trouve aujourd'hui entre la porte antique, située au-dessous d'el-Aksa, et l'angle sud-est de l'enceinte actuelle du Haram-ech-Cherif, aussi bien que la face orientale de cette enceinte, faisait partie intégrante de la première muraille décrite par Josèphe.

Voyons maintenant s'il est possible de reconnaître le tracé de cette seconde branche du mur construit par les rois de la dynastie de David. La tour Hippicus est incontestablement la tour actuelle de David, dont la construction ne saurait être attribuée, en aucune façon, à une époque postérieure à celle des rois de Juda, si ce n'est même à celle de David, dont elle porte probablement le nom à juste titre. La branche occidentale, dont parle Josèphe, devait longer l'emplacement actuel du couvent arménien, vers l'extrémité sud duquel se trouvait le lieu nommé Bethso. La porte des Esséniens ne pouvait déboucher sur l'escarpement abrupt du mont Sion, et elle n'était très-probablement que la porte actuelle de Sion, Bab-en-Naby-Daoud, nommée aussi Bab-Çahioun. Ce nom de Çahioun ne nous a-t-il pas conservé le nom donné par Josèphe (τὴν Ἐσσηνῶν πύλην)? En vérité, je le crois, et il me paraît plus naturel de chercher le nom corrompu des Esséniens, dans le nom actuel de la porte Bab-Çahioun, que celui du mont Sion, qui pouvait tout aussi bien s'appliquer à d'autres portes ouvertes dans l'enceinte qui couronnait le mont Sion.

La fontaine de Siloë n'a pas changé de place, et la branche de l'enceinte moderne, qui fait face au sud, à partir du Bab-

Çahioun, se dirige bien au-dessus de la fontaine de Siloë. L'enceinte primitive s'infléchissait ensuite vers l'orient, en passant à la piscine de Salomon. Que peut être cette piscine de Salomon? On n'en sait rien. On voit à la fontaine même de Siloë une citerne assez vaste qui, dans le plan de Schultz, porte le nom d'étang de Salomon ou du roi; mais il n'est pas possible, d'après le texte de Josèphe, que la fontaine de Siloë et la piscine de Salomon ne soient pas deux choses très-distinctes; il faut donc, de toute nécessité, chercher ailleurs l'étang de Salomon; or, comme il existe, en communication avec la piscine de Siloë, par un aqueduc souterrain, une belle source nommée source de la Vierge, il serait possible que cette source fût un des deux endroits signalés par Josèphe. D'un autre côté, le plan de Schultz mentionne une vieille citerne qui se trouve au nord-est de Siloë, et je préfère voir dans celle-ci la citerne de Salomon (Σολομῶνος Κολυμβήθρα). Le mur primitif d'enceinte pouvait parfaitement passer au-dessus ou à côté de cette piscine, qu'il ne pouvait atteindre qu'en s'infléchissant, ainsi que le dit Josèphe, vers l'orient.

Ophel était une sorte de faubourg placé, de l'aveu de tout le monde, sur la pointe sud du mont Moriah. Le tracé de la muraille à partir de là n'est plus donné par Josèphe; mais ce mur, se dirigeant vers une porte antique qu'aura remplacé le Bab-el-Morharibeh, venait admirablement rejoindre le grand saillant situé au sud d'el-Aksa, saillant qui touche à Ophel en le dominant; à partir de là, ainsi que je l'ai dit, l'enceinte se continuait le long des faces sud et est du Haram-ech-Cherif. Tel est, en définitive, le tracé que j'admets, en rejetant formellement le tracé proposé par Schultz, tracé qui, militairement parlant, ne me paraît pas admissible. Ce tracé d'ailleurs a pour moi le grave inconvénient d'entourer Ophel, que le texte de Josèphe (καὶ διῆκον μέχρι Χώρου τινὸς ὃν καλοῦσιν Ὀφλὰν)

ne paraît pas du tout placer à l'intérieur de la muraille.

Revenons maintenant à l'enceinte actuelle du temple. Pour la retrouver il faut rentrer dans Jérusalem par le Bab-el-Morharibeh, gagner la place où sont établies les huttes des lépreux, et descendre, à travers les cactus qui couvrent l'escarpement oriental du Sion, dans le fond d'un petit vallon semblablement couvert de cactus, et sur le bord opposé duquel se trouve l'angle sud-ouest de l'enceinte du temple. Cet angle est de construction salomonienne, et il est facile de voir, par dessus e mur de clôture du jardin d'el-Aksa, mur qui est fort bas en ce point, que la face sud de l'enceinte du temple est, aussi loin qu'on peut l'apercevoir, de construction salomonienne. Occupons-nous de ce que l'on voit alors de la face ouest de cette enceinte antique.

L'angle même est formé d'assises salomoniennes en très-bon état, et en retraite de cinq centimètres, les unes sur les autres. Là encore les pierres sont en bossage, c'est-à-dire encadrées chacune par un cordon piqué, d'une dizaine de centimètres de largeur: quelques-unes de ces pierres atteignent des dimensions incroyables : ainsi l'une d'elles a une longueur de neuf mètres trente-cinq centimètres, sur plus de un mètre de hauteur. Qui sait de combien elle pénètre dans la maçonnerie?

A douze mètres en arrière de l'angle sud-ouest, on voit trois rangs de voussoirs magnifiques, qui ont évidemment appartenu à l'arche d'un pont qui traversait le petit vallon au fond duquel on se trouve alors, et qui n'est, sans aucune espèce de doute, que le Tyropœon, ou vallée des Fromagers. La largeur du pont est de quinze mètres cinquante centimètres. Un voussoir manque à l'assise supérieure et il est remplacé par de la maçonnerie en petit appareil, se reliant à celle du mur contre lequel est appliqué le pont, et qui est tout à fait analogue. Toute cette partie de la muraille, bâtie au-dessus de ce qui

reste du pont, est donc certainement moderne. Nous reviendrons tout à l'heure sur les dimensions, faciles à calculer d'ailleurs, de cette belle arche salomonienne[1]. A gauche du pont, c'est-à-dire en se dirigeant au nord, la construction salomonienne se montre sur une étendue de dix-neuf mètres quatre-vingts centimètres; là est appliqué un petit escalier à palier, qui monte à l'intérieur du Haram-ech-Cherif. Au delà sont des maisons particulières en retour, appliquées contre le mur de l'enceinte primitive du temple, et qui commencent le pâté de constructions modernes masquant cette enceinte, jusqu'au Heith-el-Morharby que j'ai suffisamment décrit, en commençant mon étude de l'enceinte du Haram.

La voûte, en arc de cercle, commence au-dessus d'une assise de gros blocs salomoniens, en saillie de quarante-cinq centimètres sur la face du mur. Ce qui reste de l'intrados de la voûte, a une hauteur verticale de quatre mètres, jusqu'à la naissance du joint normal à la surface de l'intrados. Cette même naissance du joint est en saillie de un mètre cinquante centimètres sur la surface extérieure du mur d'enceinte, à laquelle la partie inférieure de la courbe génératrice de la voûte est à peu près tangente. Ayant déterminé la corde du voussoir inférieur et la corde de l'ensemble des deux voussoirs supérieurs, rien n'est plus aisé que de trouver le centre, le rayon et, par suite, le diamètre de la voûte. Le rayon du cercle est de huit mètres trente-cinq centimètres, et le centre est placé à quatre-vingt-cinq centimètres au-dessous du plan dans lequel se trouve la saillie que recoupe l'arête inférieure de la voûte. L'arc générateur n'est donc pas une demi-circonférence entière, et le pont avait à peine seize mètres soixante-dix centimètres d'ouverture. Par suite, la flèche de la voûte avait sept mètres cin-

1. Voyez pl. XXIII.

quante centimètres au-dessus du plan de naissance. Il n'y a rien là d'exorbitant, et, avec un tablier d'un mètre seulement d'épaisseur, le chemin desservi par ce pont devait aboutir, sans rampe aucune, sur le plateau opposé, plateau qui, même avec les remblais qui l'encombrent, n'est guère aujourd'hui que de vingt-cinq pieds au-dessus du fond du tyropœon.

Je n'hésite pas à dire que si les dimensions d'un pareil pont sont imposantes et dénotent des connaissances architectoniques fort développées, elles n'ont absolument rien qui puisse faire révoquer en doute l'existence d'un pont qui, probablement, avait deux arches, et joignait, en ce point, le plateau du Moriah ou du temple, au plateau du Sion. Je ne puis donc admettre l'hypothèse du savant Williams, qui regarde cette arche ruinée comme l'amorce d'une des voûtes qui se voient dans les substructions de la mosquée d'el-Aksa. Ces voûtes, en effet, sont nécessairement à l'intérieur du Haram, et celle dont il s'agit s'ouvre à l'extérieur, en s'appliquant sur le mur même qui servait d'enceinte, dès l'époque de Salomon et des rois de sa dynastie.

Voyons maintenant ce qu'était ce pont, et comment il en est question dans les écrits de l'illustre historien des Juifs. Celui-ci ne nous ayant donné, avec détails suffisants, que la description du temple d'Hérode, en négligeant de décrire tous les autres monuments de la cité sainte, monuments qu'il se contente de mentionner en passant, quand son récit l'exige, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ne se soit pas appesanti sur les détails de la structure d'un pont, que connaissaient parfaitement tous ceux pour lesquels il écrivait. Josèphe parle à plusieurs reprises du pont qui joignait le plateau du temple au Xystus. Le Xystus était une sorte de *forum*, ou de place publique, où se tenaient les assemblées du peuple; au nord du Xystus était établi le palais des Asmonéens. Voici, maintenant,

les différents passages du livre de Josèphe, dans lesquels il est question du pont qui réunissait le Xystus au temple. Pendant le siége de Pompée, les partisans d'Aristobule se réfugièrent dans le temple, décidés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, et ils coupèrent, avant de s'enfermer, le pont qui reliait le temple à la ville. (Καὶ τὴν συνάπτουσαν ἀπ' αὐτοῦ τῇ πόλει γέφυραν ἀποκόψαντες [1].) Le même fait est raconté dans un autre passage [2]; « ceux-ci s'emparèrent du temple et coupèrent le pont qui conduisait du temple à la ville. » (Καὶ τὴν τείνουσαν ἀπ' αὐτοῦ γέφυραν εἰς τὴν πόλιν ἔκοψαν.) Le même paragraphe contient encore le passage suivant : « Car la partie du temple qui regar- « dait la ville était inaccessible, maintenant qu'on avait coupé « le pont qui communiquait avec la partie occupée par Pom- « pée. » (Ἀπερρώγει γὰρ καὶ τὰ πρὸς τὴν πόλιν, τῆς γεφύρας ἀνατετραμμένης ἐφ' οὗ ἐπῆγε Πομπήιος [3].)

Sous le règne de Néron, Gessius Florus ayant été nommé procurateur de la Judée, des plaintes s'élevèrent contre son administration, qui était devenue intolérable pour la nation juive. A cette occasion, Agrippa fit un discours devant le peuple réuni au Xystus, afin de le détourner de déclarer la guerre aux Romains. Voici comment la chose est racontée par Josèphe [4] : « Le peuple « ayant été convoqué au Xystus, Agrippa, après avoir fait pla- « cer sa sœur, Bérénice, dans un lieu en vue de l'assemblée, « sur le palais des Asmonéens (ce palais, qui dominait le Xys- « tus, était situé à l'extrémité même de la ville haute, et un « pont joignait le temple au Xystus), s'exprima en ces « termes. »

Plus loin [5], nous lisons encore, à propos du siége du Titus :

1. Bell. Jud., I, VII, 2.
2. Ant. Jud., XI V, IV, 3.
3. Loc. cit.
4. Bell. Jud., II, XVI, 3.
5. Bell. Jud., VI, VI, 2.

« Il (Titus) s'arrêta à l'occident de l'enceinte extérieure du « temple. Là, étaient des portes donnant sur le Xystus et un « pont qui joignait la ville haute au temple ; ce pont était alors « placé entre les tyrans et César. » (Καὶ γέφυρα συνάπτουσα τῷ ἱερῷ τὴν ἄνω πόλιν αὕτη τότε μέση τῶν τύραννων ἦν καὶ τοῦ Καίσαρος.)

Plus loin encore[1] : « La troupe des auxiliaires et tout le reste « était placé vers le Xystus, et, à partir de là, vers le pont et la « tour de Simon, tour que ce chef avait fait construire, pendant « qu'il faisait la guerre à Jean, pour lui servir de place d'ar- « mes. » On se rappelle[2] que Simon était à l'extérieur du temple, et Jean, avec ses partisans, à l'intérieur. Celui-ci fit construire quatre tours élevées, pour résister mieux à son ennemi, l'une à l'angle nord-est de l'enceinte du temple, l'autre dominant le Xystus, la troisième à l'autre angle dominant la ville basse (c'est-à-dire à l'angle nord-ouest), et, enfin, la quatrième sur le sommet des Pastophories[3]. Ce fut alors que Simon, pour éviter d'être dominé de trop haut, par la tour que Jean fit placer probablememt à l'entrée du pont, construisit, de son côté, et vers l'autre extrémité, la tour que Josèphe appelle Tour de Simon.

J'ai réuni tous les passages où il est question du pont qui joignait le temple au Xystus, et il n'en est pas un seul qui ne s'accorde parfaitement avec la position de l'arche ruinée dans laquelle le révérend Robinson a eu, le premier, le mérite de reconnaître le pont mentionné par Josèphe. Pour moi, ce pont est de la plus haute antiquité, et, quoi qu'en puissent dire les architectes, je me crois en droit d'affirmer qu'il est bien de

1. Bell. Jud., VI, VIII, 1.
2. Bell. Jud., IV, IX, 12.
3. (ὑπὲρ τὴν κορυφὴν τῶν Παστοφορίων); c'était certainement une partie du temple.

l'époque des rois de Juda, et, peut-être même, du temps de Salomon [1].

Cette opinion reporte un peu haut l'emploi de la voûte, eu égard à l'idée généralement adoptée, faute de faits contraires bien constatés, que l'usage de la voûte est postérieur, de plusieurs siècles, à l'époque que le pont salomonien de Jérusalem lui assigne. Une fois de plus, les théories conçues au fond d'un cabinet d'étude, auront reçu un démenti; il n'y a rien là qui doive nous étonner. Au reste, j'ajouterai, pour épargner un ennui à ceux qui seraient tentés de s'inscrire en faux contre ce fait architectural incontestable, qu'une magnifique voûte, de douze mètres de hauteur sous clef, a été retrouvée tout récemment par mon ami, M. V. Place, dans ses merveilleuses fouilles de Ninive. Il faudra bien, pour celle-là, qu'on lui attribue à tout le moins six cent vingt-cinq ans d'antériorité à l'ère chrétienne, puisque l'an 625 avant J. C. est la date de la destruction de Ninive.

Il ne m'a pas été possible de reconnaître le point où cessent de se montrer les constructions salomoniennes de l'enceinte du temple, au delà du Heit-el-Morharby; les constructions particulières et celles du bazar encombrent les approches de cette enceinte, et l'on ne pourrait que très-difficilement avoir une idée précise de la nature de celle-ci.

Il ne me reste plus, pour avoir fini avec l'enceinte du temple de Salomon, qu'à mentionner un précieux passage de Josèphe, qui concerne cette enceinte, en général. A propos du siége de Pompée, il est question du temple dans les termes suivants : ..... ἱερὸν, λιθὶνῳ περιβόλῳ καρτερῶς πάνυ τετειχισμένον,..... le temple, très-fortement couvert par une enceinte de pierre [2]. C'est de cette enceinte antique, que je viens de signaler les

1. *Rois*, I. XI, 27.
2. Ant. Jud., XIV, IV, 1.

parties qui ont échappé à toutes les catastrophes dont Jérusalem fut frappée, avant la venue de Pompée. Le règne d'Hérode le Grand et la reconstruction du temple sont postérieurs à la prise de Jérusalem par Pompée, la très-forte enceinte du temple, à laquelle le passage de Josèphe fait allusion, ne peut donc être considérée comme l'œuvre d'Hérode le Grand, et elle lui est très-certainement bien antérieure.

Tous les escarpements qui sont au pied des murs oriental et occidental du Haram, sont aujourd'hui recouverts d'une épaisse couche de remblais, dans laquelle fourmillent les débris de toute nature, et les médailles juives et romaines. Parmi ces débris, se montrent, en quantité, les fragments de marbres précieux et les gros cubes de mosaïque grossière, noire, blanche et rouge. Ceux-ci se retrouvent en plus grand nombre au fond de la vallée de Josaphat et dans le lit du Kedron. Les fragments de mosaïque appartenaient incontestablement au temple de Salomon, temple dont les portiques étaient sans doute garnis de ce genre de pavé. Voici comment je m'en suis assuré; j'avais ramassé, devant Mohammed, une assez grande quantité de ces cubes, et après les lui avoir bien fait reconnaître, je l'envoyai dans l'intérieur du Haram-ech-Cherif, pour voir s'il y trouverait des cubes semblables. Moins d'une heure après, il m'en rapportait une énorme provision, ramassée sur le plateau même du Moriah. Ils n'ont pu être apportés là d'ailleurs, puisque ailleurs on ne les retrouve pas. Ils n'appartiennent pas à une mosaïque du temps d'Hérode, et encore bien moins à une mosaïque romaine; il faut donc, vu leur abondance, les faire remonter au temple de Salomon. Parmi ces débris, j'ai rencontré, en outre, un beau fragment de cristal de roche, sur lequel paraissent des entailles régulières, dues à un travail de gravure, analogue à celui de la gravure au touret. Ce morceau provient très-probablement aussi du temple de Salomon.

TRACES DE L'ENCEINTE DES ROIS DE JUDA.

J'ai reproduit, à propos de la description de l'enceinte du temple, le tracé que Josèphe assigne à la première muraille, construite vraisemblablement par les deux premiers rois, David et Salomon.

Sur le compte de la deuxième enceinte, Josèphe est malheureusement très-bref. Elle commençait, dit-il, à la porte Djennath (des Jardins), qui était percée dans la première muraille, et, enveloppant seulement la partie nord de la ville, elle s'étendait jusqu'à la tour Antonia. Cette deuxième muraille était probablement l'œuvre des rois Jotham, Ézékhias et Manassé, qui travaillèrent tous les trois à agrandir l'enceinte de leur capitale.

Il n'est pas douteux, pour moi, que la porte actuelle, nommée aujourd'hui Bab-el-Aamoud, ou Bab-ech-Cham, ne soit sur l'emplacement de l'une des anciennes portes percées dans la seconde enceinte. En effet, on retrouve sur les flancs de cette porte, moderne d'ailleurs, et à la base de la construction, des blocs salomoniens formant assises, et qui n'ont très-certainement pas été dérangés de la position qui leur fut primitivement assignée. C'est donc avec toute raison que feu Schultz fait passer l'ancienne muraille à la porte de Damas. Je n'ai pas rencontré ailleurs, dans l'enceinte moderne, de ces mêmes blocs salomoniens, qui peuvent servir de jalons pour reconstruire la muraille que Josèphe appelle la deuxième.

Quant à la troisième muraille, c'est-à-dire celle d'Agrippa, elle est si nettement décrite par Josèphe, qu'il n'est pas possible de se méprendre sur son tracé. Schultz a fixé admirablement ce tracé sur son beau plan de Jérusalem. Je renvoie donc à ce plan, que l'étude que j'ai faite, sur le terrain, des débris de l'enceinte d'Agrippa, m'a fait accepter entièrement, et sans

que j'aie pu conserver de doutes sur son exactitude, en ce qui concerne cette troisième enceinte de Jérusalem.

TOMBEAU DES ROIS DE JUDA.

Lorsque, sorti de Jérusalem par la porte de Damas, on chemine sur la route de Naplouse, on rencontre, à environ cinq cents mètres des murailles, un monument funèbre de la plus grande magnificence et auquel une tradition constante attribue le nom de *Tombeau des rois* (*Qbour-es-Selathin*, ou *Qbour-el-Molouk*). Cette dénomination reste la même, que l'on s'adresse aux Juifs, aux Musulmans et aux Chrétiens du pays. Mais est-elle juste? C'est ce qu'il importe de rechercher. Avant tout, disons qu'il n'est pas possible, quand on foule la terre judaïque, de méconnaître la valeur de la *tradition orale*. Pour peu que l'on veuille bien la consulter, les saintes Écritures à la main, on ne tarde pas à la respecter, comme on respecterait un livre authentique; car, dans toute l'étendue de cette terre, on reconnaît, à chaque pas, que les souvenirs bibliques y sont impérissables. Là, rien de ce qui s'y rattache ne change, rien ne s'oublie, pas même un nom; et ce sont les événements humains dont la mémoire y a souvent été perdue. Ainsi, les catastrophes terribles dont Jérusalem a été successivement le théâtre, ont à peu près disparu du souvenir des hommes; mais s'agit-il d'un fait, même secondaire, relatif à l'histoire primitive du peuple hébreu, ce fait semble récent, tant est précise et vivace la tradition qui l'a recueilli et transmis d'âge en âge. J'espère faire voir, en discutant tout ce qui concerne le monument connu sous le nom de *Tombeau des rois,* que cette fois encore la tradition est vraie, et que c'est bien là qu'ont reposé les Rois de Juda.

Bien des fois déjà, les caveaux des Qbour-el-Molouk ont été

décrits, mais malheureusement avec trop de précipitation, et pour ainsi dire en courant. Telle est, je crois, la seule raison qui a, jusqu'à ce jour, empêché de déterminer, d'une manière satisfaisante, l'origine de ce grand monument.

Pendant bien des jours je l'ai étudié avec le soin le plus minutieux, je l'ai levé avec toute l'exactitude que l'on peut apporter dans une opération de ce genre, et je me crois en droit d'affirmer qu'aucun détail de sa construction ne m'a échappé. Le plan scrupuleusement exact que je publie aujourd'hui, me dispensera d'entrer dans le détail fastidieux des mesures que j'ai recueillies, avec le soin qu'un officier des armes spéciales met d'habitude à lever un bâtiment quelconque. Je me hâte d'ajouter que je ne prétends, en aucune facon, me faire un mérite d'avoir exécuté un travail qui se rattachait, en quelque sorte, à mon premier métier. Sans plus ample préambule j'entre en matière [1].

Un plan incliné vers l'est, et placé entre deux murailles de rochers, aboutit à une paroi verticale dans laquelle est percé un soupirail, grossièrement creusé, donnant jour sur une sorte de citerne, où il n'est pas possible de pénétrer par cet orifice, et dont toute autre entrée est perdue. Que peut être cette cave? J'ai le regret de l'ignorer; mais je me console en pensant que tout le monde l'ignore comme moi, et que des fouilles, malheureusement impraticables en ce pays, pourraient seules nous apprendre quelque chose sur sa destination première.

Dans la muraille de gauche, vers le fond de cette espèce de cour, est percée une porte en plein cintre, ornée d'un simple filet creux à l'extérieur. Cette porte est aujourd'hui enterrée jusqu'à la naissance du cintre, de sorte qu'on ne peut la franchir qu'avec difficulté. Elle débouche sur une large cour carrée,

1. Voyez pl. XXVIII et XXIX.

à parois verticales taillées dans le roc. Un accident, sur lequel nous reviendrons plus tard, a fait tomber une épaisseur assez grande de la muraille et de la porte, de sorte qu'il n'est plus possible aujourd'hui de savoir si elle était plus ornée à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le sol de cette cour est évidemment rendu inégal par des accumulations de décombres, surtout vers la muraille ouest, où ces décombres forment une élévation de quelques pieds. Dans cette muraille du fond est pratiqué, avec un art très-remarquable, un large vestibule qui était autrefois soutenu par deux colonnes prises dans le roc même, et par deux piliers faisant corps avec la muraille de rocher. Les deux colonnes ont été brisées, et il n'en reste d'autre trace que la partie supérieure du chapiteau de droite, encore appendue au plafond. Au-dessus du vestibule et sur la face même du rocher, court une longue frise sculptée avec une délicatesse et un goût exquis. Le centre de la frise est occupé par une grappe de raisin, emblème de la terre promise et type habituel des monnaies asmonéennes. A droite et à gauche de cette grappe, sont placés symétriquement une triple palme d'un dessin élégant, une couronne et des triglyphes, alternant avec des patères ou boucliers ronds répétés trois fois.

Au-dessous règne une riche guirlande de feuillages et de fruits, retombant à angle droit de chaque côté de l'ouverture du vestibule. La portion de gauche de cette guirlande a été beaucoup plus maltraitée par le temps, que la portion de droite. Au-dessus de la ligne des triglyphes, commence une belle corniche, formée de moulures élégantes, malheureusement très-endommagées, et s'élevant jusqu'au sommet de la roche, c'est-à-dire jusque vers le niveau du sol de la campagne environnante. A première vue, on reconnaît, à la présence d'une large fissure qui scinde obliquement l'architrave et le linteau du vestibule, qu'un tremblement de terre a mutilé le monument

laires, taillées avec soin dans les faces ouest, sud et est, ont été destinées à recevoir des lampes sépulcrales, dont la trace est tout à fait visible; au plafond, se lisent quelques noms de voyageurs, parmi lesquels j'ai retrouvé avec un grand plaisir celui de mon savant confrère et ami M. *Léon Delaborde,* suivi de la date 1827.

La porte de la paroi ouest donne accès dans une chambre plus petite, mais carrée aussi et dont tout le centre est plus profond que le seuil, de façon à former une assez large banquette sur tout le pourtour de la salle.

Chacune des trois faces, autres que la face d'entrée, est percée de trois ouvertures. Toutes trois sont en plein cintre; mais les deux portes latérales, qui n'ont que moitié de la hauteur de la porte centrale, sont en outre munies d'une feuillure rectangulaire, de sorte qu'à première vue elles semblent carrées. Les six ouvertures latérales donnent accès dans des tombes, et les trois centrales dans des petites chambres construites de la manière suivante : à droite et à gauche elles sont garnies de plans horizontaux ou couchettes, surmontées d'une arcade en plein cintre; au fond est pratiquée une couchette semblable, mais taillée en voûte cintrée dans sa largeur. Il faut naturellement y porter le haut du corps, pour juger de son étendue qui est masquée par le massif de la roche.

Deux de ces chambres (celles du nord et du sud) sont munies, au-dessus de chaque couchette, d'entailles destinées à contenir des lampes sépulcrales, et semblables en tout à celles de la salle d'entrée. Elles ont aussi des traces évidentes des lampes qui y ont brûlé jadis. Ces petites niches à lampes manquent dans la chambre du côté ouest. Quant aux six tombes, elles sont de différentes formes et construites en général sur le principe suivant :

On pénètre d'abord dans une petite chambre dont le sol porte, à partir du seuil, une large rainure, destinée très-probablement à recevoir une saillie ménagée au-dessous de la caisse du sarcophage, afin de fixer celui-ci solidement. La tête du sarcophage, mis en place, devait nécessairement masquer une ouverture donnant accès dans un réduit carré, de dimension beaucoup trop petite pour avoir jamais pu recevoir un corps. Nous verrons plus loin qu'il est possible de deviner la destination de cette petite pièce qui devait rester cachée, tant que la tombe qui la précédait n'aurait pas été violée. L'une des tombes (celle qui est placée à l'extrémité gauche de la face nord) n'a pas de rainure sur le sol. La tombe de gauche de la face ouest, au lieu de présenter l'ouverture du petit réduit derrière la tête du sarcophage, supposé mis en place; la présente sur le côté gauche, sans toutefois que ses dimensions aient été changées. Enfin, la tombe de gauche de la face sud n'a pas de réduit comme les autres.

Au-dessous de la couchette du fond de la chambre à trois couchettes, placée sur la face nord, est percée une petite ouverture assez difficile à franchir et qui conduit par un plan incliné à une chambre inférieure, portant à sa face ouest une couchette surmontée par un cintre, et sur sa face nord, deux étagères juxtaposées comme les marches d'un escalier. Le conduit incliné qui amène dans cette chambre, débouche par un fort ressaut, au-dessus d'une seule marche élevée qui se termine au sol. Il est évident, *à priori*, que les deux étagères n'ont pu recevoir de sarcophages, et qu'il n'a pu s'en trouver un que sur la banquette du fond, c'est-à-dire parallèlement à la face du monument. Comme de plus cette petite salle est taillée précisément dans l'axe du vestibule, il n'est pas possible de douter qu'elle n'ait eu une importance particulière, et que tout le monument ne lui soit en quelque sorte subordonné.

C'est dans cette chambre sépulcrale que gisaient dédaignés les deux morceaux du beau couvercle de sarcophage qui se trouve aujourd'hui déposé au Louvre.

Revenons à la description des autres salles.

La porte de droite, pratiquée dans la face sud de l'antichambre, débouche un peu obliquement dans une salle carrée de même dimension que la précédente, munie comme elle d'une large banquette et percée de trois tombes, sur chacune de ses faces ouest et sud, tandis qu'une seule ouverture, percée à droite de la porte d'entrée, conduit, par un escalier de six marches, suivi d'un palier incliné, à une autre chambre basse, munie sur trois faces d'une banquette surmontée par un arceau en plein cintre.

Un seul dessus de sarcophage existe encore dans cette chambre basse, et il est orné, sur sa longueur, de trois rosaces ciselées de chaque côté. Parmi les six tombes taillées dans les deux autres faces de la chambre supérieure, la première, c'est-à-dire celle de droite de la face ouest, n'a pas de réduit. Les deux suivantes sont en tout semblables à la tombe complète que j'ai décrite plus haut; celle de droite de la face sud n'a jamais été qu'ébauchée et n'a pu recevoir de sarcophage; les deux dernières n'ont pas non plus de réduit, et sont en tout semblables à la tombe de droite de la face ouest. Quant à la face est, l'architecte qui a réglé l'ordonnance du monument, savait qu'elle était trop rapprochée de la face ouest de la chambre suivante, pour que l'épaisseur intermédiaire pût recevoir des tombes. Aussi ces parois sont-elles restées intactes.

C'est la porte de gauche de la face sud de l'antichambre, qui conduit dans cette dernière salle. Elle a, comme les deux autres, sa banquette sur tout le pourtour, et six tombes seulement, dont trois sur la face sud et trois sur la face est. De ces six tombes, deux seulement ont pu recevoir des corps, celle

du centre de la face sud et celle de droite, en faisant face à la paroi est. Toutes les autres sont restées à l'état d'ébauche, et avec les mêmes dimensions que l'ouverture analogue, déjà signalée dans la description de la chambre précédente. Quant aux deux tombes qui ont été occupées, la première n'a pas de réduit, et la dernière est munie d'un réduit placé sur son flanc droit.

Enfin, les trois chambres sépulcrales supérieures, garnies de banquettes, étaient closes par de belles portes en pierre, tout à fait analogues à celle que j'ai décrite en parlant de l'antichambre. Ces portes, violemment brisées, gisent aujourd'hui en débris, parmi les nombreux fragments accumulés sur le sol, fragments noyés dans la boue, et qui représentent certainement les pierres qui fermaient jadis toutes les tombes, et les restes des tombes elles-mêmes.

Dans ces caves il règne constamment une chaleur étouffante, et le séjour qu'on y doit faire est d'autant plus désagréable, que de toutes les parois et des plafonds, suinte sans cesse une véritable pluie qui rend le travail de l'explorateur très-difficile. Pendant toute la durée de la tâche pénible que je m'étais imposée, j'ai été secondé avec une patience à toute épreuve par mon compagnon de voyage, Édouard Delessert, qu'aucune difficulté ne rebutait; pénétrant partout, en se traînant dans l'eau, il me transmettait avec exactitude les mesures que ma taille trop haute et trop peu souple, grâce à l'âge, ne me permettait pas de prendre moi-même. Somme toute, à force de persévérance, et à la condition d'aller très-souvent hors du caveau, chercher un peu d'air respirable, nous avons réussi à le visiter jusque dans ses recoins les plus cachés. De cette étude, est née en nous l'admiration la plus complète pour cette magnifique excavation, qui n'a pu être exécutée qu'avec des dépenses énormes, et, selon toute vraisemblance, que

pour une dynastie royale, ainsi que le veut la tradition.

Procédons maintenant par exclusion, et nous verrons qu'en admettant tour à tour, par hypothèse, la présence aux Qbour-el-Molouk, de chacun des monuments funéraires qui ont dû exister dans les environs de Jérusalem, nous serons obligés de rejeter formellement toutes ces hypothèses, et qu'il ne nous restera plus, en définitive, que la nécessité de retrouver dans cette cave sépulcrale, celle des rois de Juda.

Établissons d'abord la série des monuments royaux que l'on pourrait être tenté de rechercher aux Qbour-el-Molouk, en faisant abstraction des rois de Juda. Nous n'avons à choisir qu'entre le tombeau des Princes asmonéens, celui d'Alexandre Jannæus, celui des Hérodes, et enfin celui d'Hélène, reine d'Adiabène, et d'Izates, son fils; or, si nous démontrons que notre tombeau ne peut être un quelconque de ces édifices, il nous faudra revenir au tombeau des rois de Juda, à la condition, bien entendu, de démontrer aussi que rien, absolument rien, ne s'oppose à cette attribution, tandis que tout, au contraire, concourt à démontrer merveilleusement qu'elle est juste.

Procédons par ordre.

Nous lisons dans Josèphe : « Mais Simon ayant envoyé des « affidés à Basca, fit apporter les os de son frère (Jonathas « tué et enterré par les ordres de Tryphon, dans le pays de « Galaad). Il leur fit rendre, à Modeim, les honneurs qui leur « étaient dus, et le peuple entier pleura la perte de Jonathas. « Simon fit construire pour son père et pour ses frères, un mo- « nument très-grand en pierre blanche et polie; l'ayant élevé « jusqu'à une hauteur telle qu'on le voyait de très-loin, il l'en- « toura de portiques avec des colonnes monolithes d'un travail « admirable. Contre ces portiques, il éleva sept pyramides, « une pour ses pères et pour chacun de ses frères, aussi remar-

« quables par leur dimension que par leur beauté, et qui sub- « sistent encore de nos jours [1]. »

Ce passage est suffisamment précis. Simon a fait construire (et l'on ne peut identifier un tombeau construit avec un tombeau excavé, λίθου λευκοῦ ἀνεξεσμένου) sept pyramides à Modeim, une pour chacun de ses frères Jean, Judas, Éléazar et Jonathas, et trois pour son père Mathatias, son grand-père Jean et son bisaïeul Simon, fils d'Asmonæus.

Quant à Simon lui-même, à Jean Hyrcan, à Aristobule et à Antigone, son frère, nous ne savons pas où ils ont été enterrés. Alexandre Jannæus, successeur d'Antigone, ayant eu un tombeau spécial pour lui, il devient probable que chacun de ces princes a été renfermé dans un sépulcre particulier, et que, par suite, notre tombeau des rois ne peut leur être attribué, vu le nombre des tombes qu'il renferme; s'il n'en était pas ainsi, un sépulcre de famille les aurait réunis, et par suite le monument d'Alexandre serait probablement commun à tous. Nous verrons un peu plus loin que ce tombeau d'Alexandre ne peut, en aucune façon, être confondu avec les tombeaux des rois, et qu'un texte fort précis le met très-nettement hors de cause; il n'y a donc pas en définitive à chercher, dans le monument qui nous occupe, le sépulcre de quelque prince asmonéen, puisque, dans le cas où ces princes ont eu un caveau de famille, il n'a pu être placé là, et que très-évidemment nous avons à classer un tombeau de famille.

Quant à Aristobule, fils d'Alexandre Jannæus, il mourut empoisonné à Rome; mais son corps, conservé dans du miel, fut envoyé en Judée par Antoine, « afin, dit Josèphe, d'être enseveli dans les sépulcres royaux [2]. »

1 Ant. Jud., XIII, VI, 7.

2. Τοῖς βασιλικοῖς μνημείοις ἐνταφησόμενος (Bell. Jud., I, IX, 1); ou ἐν ταῖς βασιλικαῖς θήκαις ἐποίησε τεθῆναι (Ant. Jud., XIV, VII, 4).

Remarquons que dans ce passage il n'est pas question de tombeau de famille, mais bien simplement de tombes royales. Ceci s'accorderait bien avec le nom traditionnel de nos tombeaux des rois, mais la difficulté insurmontable du site du monument d'Alexandre qui, plus certainement peut-être qu'aucun des autres rois asmonéens, a dû être déposé dans les tombes royales, éloigne forcément l'idée qu'il y a identité entre les uns et les autres. Écartons donc les princes asmonéens pour lesquels il n'est pas possible de revendiquer les tombeaux des rois, les cavernes royales de Josèphe.

On a cru pourtant y reconnaître le monument du roi Alexan dre, monument dont Josèphe fait une mention spéciale; ma cette erreur ne peut être commise par quiconque a parcou l'enceinte de Jérusalem, avec la volonté ferme de mettre côté les opinions préconçues, et de demander les éléments sa conviction, à la seule inspection des lieux et à la lecture anciens.

Nous lisons dans Josèphe [1] avec quelle énergie les partis juifs, enfermés dans la ville, repoussèrent les prem attaques de Titus, déjà maître de l'enceinte bâtie par H Agrippa, et campé sous les murs mêmes de l'enceinte tive, au point nommé le camp des Assyriens. Titus oc ainsi tout le terrain situé en deçà de cette muraille forcée et conquise, entre le Qasr-Djaloud, fort de élevé à une époque peu ancienne sur l'emplacement des Assyriens, et la vallée du Kedron. En d'autres c'était toute la partie du terrain accessible, placé ville, que Titus avait enlevée déjà; sur toutes les au il n'y avait pas plus à songer à asseoir un camp, q des attaques. Or, qu'arrive-t-il lorsque ces atta

1. Bell. Jud., v, vii, 3.

mencent contre la deuxième enceinte, au pied de laquelle les Romains sont parvenus à s'établir? Les Juifs, sous les ordres de Jean, défendent la place, du haut de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, et devant le monument d'Alexandre; tandis que Simon garnit les murailles, depuis le point situé vers le sépulcre du grand prêtre Jean, jusqu'à la porte par laquelle l'eau était conduite à la tour Hippicus.

Rien de plus précis que ces détails topographiques; la tour Hippicus, c'est la tour de David, et la porte dont il est question est indubitablement le Bab-el-Khalil, porte qui conduit à Jaffa, à Hebron et à Beit-lehm. A partir de cette porte, vers le sud et l'est, la vallée de Hinnom, Dji-hinnom des Écritures (Djehennam, la vallée de l'enfer, des Musulmans), s'ouvre de façon à ne laisser à personne l'idée d'entamer sur ce point les murailles de la place. D'un autre côté, le monument du grand prêtre Jean, qui n'a pas été déterminé jusqu'ici, ne peut être pour moi autre chose qu'une cave sépulcrale, isolée, placée à gauche de la route de Naplouse, en sortant par la porte de Damas, et beaucoup plus près de la ville que les Qbour-el-Molouk. La position de cette cave est d'autant plus convenable, qu'elle rend parfaitement raison de l'idée qu'eut Titus de commencer, vers ce point, l'attaque de l'enceinte d'Hérode-Agrippa. Il marchait ainsi sur un saillant, et aucun militaire n'admettra jamais qu'il ait pu songer à faire autre chose. Donc, depuis le saillant occupé aujourd'hui par la Bab-ech-Cham, porte de Damas, jusqu'à l'angle nord-est du temple, c'est-à-dire jusqu'à la porte de Setty-Maryam pour les uns, porte de Saint-Étienne pour les autres, l'enceinte intérieure était défendue par les soldats de Jean. Que dit Josèphe? « Ceux qui étaient avec Jean combat-« taient de la tour Antonia, du portique septentrional du temple

« et devant les monuments du roi Alexandre [1]. » Il n'est pas possible d'être plus clair et plus explicite, les soldats de Jean combattaient du haut de la tour Antonia et du portique nord du temple, et devant les monuments du roi Alexandre. Ces monuments étaient donc devant la muraille. De plus, il s'agit de plusieurs monuments, puisque le mot μνημείων est au pluriel. Concluons, en passant, que vers ce même point étaient plusieurs monuments attribués à Alexandre, et par suite les μνημεῖα βασιλικα, dans lesquels les rois asmonéens avaient été enterrés, mais Alexandre avec plus de somptuosité que les autres, ce qui est d'accord avec l'histoire, et ce qui motive l'emploi d'une expression aussi bizarre que celle de τῶν Ἀλεξάνδρου τοῦ βασιλέως μνημείων, c'est-à-dire de plusieurs tombeaux assignés à un seul prince. Ces monuments existent-ils aujourd'hui? Oui, ils existent, mais dans un état de mutilation déplorable. Ils ne sont autre chose, comme l'a très-bien reconnu le premier mon savant ami le docteur Schultz, consul de Prusse à Jérusalem, que la cave immense improprement appelée Grotte de Jérémie, et gardée par un derviche [2]. En résumé, les premiers Asmonéens ont été inhumés à Modeim, et les autres à la porte même de Jérusalem, dans la grotte aujourd'hui mutilée que l'on appelle Grotte de Jérémie. Voilà donc les Asmonéens écartés définitivement, et ils ne peuvent

1. Οἱ μὲν περὶ τὸν Ἰωάννην ἀπό τε τῆς Ἀντωνίας καὶ τῆς προσαρκτίου στοᾶς τοῦ ἱεροῦ καὶ πρὸ τῶν Ἀλεξάνδρου τοῦ βασιλέως μνημείων μαχόμενοι. (Bell. Jud., v, vii, 3.)

2. La grotte de Jérémie serait donc supprimée ainsi? Pas le moins du monde. Il se peut d'abord que les Asmonéens aient profité de la présence de cette grotte, pour entamer la taille de leur caveau de famille; et d'un autre côté, s'il n'en était pas ainsi, nous aurions à reporter le nom de Grotte de Jérémie à une grotte naturelle, placée au flanc même de la cave des Asmonéens et à un point plus élevé, de telle façon que si la tradition, cette fois encore, est vraie, Jérémie était beaucoup mieux placé pour faire entendre ses lamentations du haut de cette retraite, ouverte à tous les regards, que dans une cave où il faut pénétrer assez avant pour trouver le point où l'on dit que reposait le saint prophète.

d'aucune manière être supposés enterrés aux tombeaux des rois.

Passons maintenant à la dynastie des Hérodes.

Josèphe nous apprend que le corps d'Hérode le Grand fut porté en grande pompe à Herodeum, par les soins de son fils et successeur, Archelaüs [1]. Le même fait est rappelé dans les Antiquités judaïques [2]. Hérode le Grand est donc écarté tout aussi bien que les princes Asmonéens.

Le seul monument d'un Hérode dont il soit question dans Josèphe est mentionné dans la Guerre des Juifs. Il est cité dans la description des lignes de circonvallation construites par Titus. « A partir du camp des Assyriens, où était le camp de « Titus, ces lignes s'étendaient au-dessous de la ville neuve, « gagnaient de là, à travers le Kedron, le mont des Oliviers; « tournant ensuite au sud, elles embrassaient la montagne jus- « qu'au Péristereon (c'est le tombeau des prophètes) et la « colline adjacente qui domine la vallée, près de Siloam. Après « s'être infléchies vers l'ouest, elles descendaient au fond de la « vallée de la Fontaine (au bir-Eyoub); puis, remontant auprès du « monument du pontife Ananus (l'un des nombreux tombeaux « creusés dans le rocher, au Hak-ed-damm), et entourant la « montagne sur laquelle Pompée avait assis son camp, elles « revenaient au nord, et après avoir traversé le hameau connu « sous le nom de Maison des Pois (ἐρεβίνθων οἶκος), et enveloppé « le monument d'Hérode (τὸ Ἡρώδου μνημεῖον), elles rejoi- « gnaient, par un retour à angle droit vers l'orient, le camp « des Assyriens [3]. »

1. Σταδίους δὲ ἐκομίσθη τὸ σῶμα διακοσίους εἰς Ἡρώδειον ὅπου κατὰ τὰς ἐντολὰς ἐτάφη. (Bell. Jud., I, XXXIII, 9.)

2. Ἦσαν δὲ ἐπὶ Ἡρώδειον στάδια ὀκτώ, τῇδε γὰρ αὐτῷ ἐγίνοντο αἱ ταφαὶ κελεύσματι τῷ αὐτοῦ. (Ant. Jud., XVII, VIII, 3.)

3. Bell. Jud., V, XII, 2.

Il n'est pas possible de se méprendre sur le sens de ce passage, qui précise aussi nettement qu'on peut le désirer, le tracé des lignes de Titus, et qui fixe par suite la position de ce tombeau d'un Hérode. La magnifique plan de Jérusalem, publié par le Dr Schultz, présente le tracé de ces lignes et place le tombeau d'Hérode au sud de l'étang de Mamillah, et très-près de cet étang. Cette attribution des caves sépulcrales, placées en ce point, ne me paraît pas sujette à contestation; elle est aussi heureuse que possible. Ces caveaux sont recouverts par des masses de décombres qui sont des indices certains de la préexistence d'un monument très-important, comme devait l'être le tombeau d'un des rois des Juifs. Là, donc, sont placés les sépulcres des princes de la dynastie Hérodienne, et nullement où sont les tombeaux des rois.

Notons de plus en passant que ces caves sépulcrales sont d'un travail plus que médiocre, et que des revêtements intérieurs, qui ont entièrement disparu, ont pu seuls leur donner une apparence de magnificence.

Telles qu'elles subsistent de nos jours, elles seraient, pour le travail, bien au-dessous du plus vulgaire des caveaux funèbres de la vallée de Hinnom. Voici donc encore les Hérodes écartés de la question.

Reste enfin le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, et d'Izates, son fils, tombeau que la plupart des écrivains modernes ont prétendu reconnaître dans les tombeaux des rois, faute d'examiner d'assez près le sens des textes sacrés et profanes qui parlent des tombeaux des rois de Juda, faute surtout d'oser admettre, ce qui est pourtant certain, que beaucoup d'ornements architectoniques ont été empruntés, par les Grecs, aux Phéniciens qui les avaient prêtés aux Juifs, plutôt que copiés par les Juifs, sur des monuments grecs qu'ils ne connaissaient guère très-probablement.

·· monument funéraire d'Hélène et de son fils est mentionné ·inq passages des écrivains de l'antiquité. Nous allons les ·er en revue l'un après l'autre.

·osèphe nous dit : « Monobaze (roi d'Adiabène, fils d'Hélène, · successeur d'Izates), ayant envoyé à Jérusalem les restes ·· sa mère et ceux de son frère, les fit ensevelir dans les trois ·yramides que sa mère avait fait construire, à la distance de ·ois stades des murs de Jérusalem [1]. »

·'après ce premier passage, le tombeau d'Hélène et de son ·tait surmonté de trois pyramides, et situé à trois stades de ·salem.

·Dans la Guerre judaïque [2], nous lisons que Titus, à son arri· devant Jérusalem, tente, à la tête de six cents cavaliers, ·· reconnaissance vers la place qu'il vient assiéger ; tant qu'il ·emine sur la route déclive qui conduit aux murailles, per·onne ne paraît aux portes de la ville ; mais dès qu'il s'écarte ·u chemin pour s'approcher de la tour Pséphina, en présen·ant sa colonne de cavalerie par le flanc, les Juifs, sortis de la place par la porte qui est en face du tombeau d'Hélène (διὰ τῆς ἀντικρὺ τῶν Ἑλένης μνημείων πύλης), s'élancent du pied des tours nommées les Tours des femmes, et fondent sur les cavaliers romains.

Ce passage ne nous apprend qu'une chose certaine, c'est que le tombeau, ou mieux les monuments d'Hélène, étaient près de la tour Pséphina.

Dans le reste du même passage, nous voyons que Titus fut poursuivi par la sortie, au milieu de murailles qui environnaient des jardins en culture. Or, la tour Pséphina, dont la

1. Ὁ δὲ Μονόβαζος τά τε ἐκείνης ὀστᾶ καὶ τὰ τοῦ ἀδελφοῦ πέμψας εἰς Ἱεροσόλυμα, θάψαι προσέταξεν ἐν ταῖς πυραμίσιν, ἃς ἡ μήτηρ κατεσκευάκει, τρεῖς τὸν ἀριθμόν, τρία στάδια τῆς τῶν Ἱεροσολυμιτῶν πόλεως ἀπεχούσας. (Ant. Jud., XX, IV, 3.)

2. V, XI, 2.

base a été fixée par le Dr Schultz, est encore aujourd'hui tout à fait voisine des murailles de clôture, qui donnèrent tant d'embarras à Titus et rendirent si périlleuse sa retraite vers le camp.

Nous lisons encore [1], dans la description des trois enceintes de Jérusalem, que le troisième mur commençait à la tour Hippicus, inclinait ensuite vers le nord jusqu'à la tour Pséphina, et de là s'étendant en face du monument d'Hélène, qui était reine d'Adiabène et mère du roi Izates, et passant par les cavernes royales... etc., etc.

Le monument d'Hélène était donc voisin de la tour Pséphina, et faisait face à la partie de la muraille d'Agrippa qui, à partir de la tour Pséphina, se dirigeait vers les caves royales.

Sans être bien précis, ce passage nous servira tout à l'heure de confirmation, quand il s'agira de reconnaître le monument de la reine d'Adiabène et de son fils.

Le quatrième passage que nous avons à examiner se trouve dans Pausanias : « On voit dans le pays des Hébreux, à Jérusalem, ville que l'empereur Adrien a détruite de fond en « comble, le tombeau d'Hélène, femme du pays ; il est tout en « marbre : on y a pratiqué aussi une porte en marbre, qui « s'ouvre tous les ans, à pareil jour et à pareille heure; elle « s'ouvre par l'effet seul de la mécanique, et après être restée « peu de temps ouverte, elle se referme. Dans tout autre « temps, vous tenteriez vainement de l'ouvrir, et vous la bri- « seriez plutôt [2]. »

1. Bell. Jud., v, iv, 2.

2. « Ἑβραίοις δὲ Ἑλένης γυναικὸς ἐπιχωρίας τάφος ἐστὶν ἐν πόλει Σολύμοις, ἣν ἐς ἔδαφος « κατέβαλεν ὁ Ῥωμαίων βασιλεύς. Μεμηχάνηται δὲ ἐν τῷ τάφῳ τὴν θύραν ὁμοίως παντά « οὖσαν τῷ τάφῳ λιθίνην, μὴ προτέρον ἐσανοίγεσθαι, πρὶν ἂν ἡμέραν τε ἀεὶ καὶ ὥραν τὸ « ἔτος ἐπαγάγῃ τὴν αὐτήν. Τό τε δὲ ὑπὸ μόνου τοῦ μηχανήματος ἀνοιχθεῖσα καὶ οὐ πολὺ

Ce récit bizarre mérite-t-il notre confiance? A-t-il été écrit *de visu?* Je pense qu'on ne peut répondre que par la négative à ces deux questions. Si Pausanias eût pris de semblables informations sur place, il n'eût pas commis l'erreur incroyable qu'il commet, en appelant Hélène une femme du pays (γυναικὸς ἐπιχωρίας).

Quant au mécanisme d'horlogerie qui ouvrait le même jour et à la même heure, une fois chaque année, la porte de pierre de ce tombeau, on me permettra, j'espère, de n'y croire que médiocrement, pour une foule de raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, et qui ressortent toutes de l'appréciation mathématique d'un appareil doué d'une semblable précision. Que pouvons-nous conclure en définitive de ce passage curieux? Que Pausanias avait entendu parler des tombeaux de Jérusalem, et entre autres de celui d'Hélène; qu'il avait, par manque de mémoire, appliqué à celui-ci ce qu'on lui avait conté de l'admirable construction des tombeaux des rois, et qu'il avait transcrit ou peut-être même brodé sur ce canevas, la fable de son mécanisme d'horlogerie. En somme, nous n'avons rien à tirer du récit de Pausanias.

Reste enfin le cinquième et dernier passage; celui-ci est extrait des œuvres de saint Jérôme et de son livre *Epitaphium Paulæ matris*. L'écrivain, racontant le voyage de sainte Paule à Jérusalem, nous parle de son entrée dans cette ville. Elle vient du côté de Jaffa, notons bien cela, et suivant la route battue, elle entre dans la ville après avoir laissé à sa gauche le mausolée d'Hélène. Voici ses paroles : « Pourquoi m'arrêter plus « longtemps? Ayant laissé à gauche le mausolée d'Hélène, « reine des Adiabéniens, qui avait fait distribuer du froment au

« ἐπισχοῦσα, συνεκλείσθη δι' ὀλίγης. Τοῦτον μὲν δὴ οὕτω τὸν δὲ ἄλλον χρόνον ἀνοῖξαι « πειρώμενος, ἀνοίξαις μὲν οὐκ ἄν, κατάξεις δὲ αὐτὴν πρότερον βιαζόμενος. » (Arcad., liv. VIII, c. 16.)

« peuple souffrant de la faim; elle entra à Jérusalem, etc.[1]. »

Résumons maintenant : Le mausolée d'Hélène, surmonté de trois pyramides, était à trois stades de Jérusalem, dans le voisinage de la tour Pséphina et vis-à-vis une des portes de la ville; il était au nord de la tour Hippicus, et un peu plus loin vers le nord que la tour Pséphina; enfin, il était différent des caves royales.

Avec de semblables indications, il était difficile de se tromper, pourvu qu'on eût le désir de ne pas se tromper. Le docteur Schultz, avec sa sagacité ordinaire et sa connaissance parfaite du terrain, après avoir retrouvé le soubassement de la tour Pséphina, n'a plus eu qu'à marcher devant lui, dans le sens fixé par les passages précités, pour tomber à point nommé sur la tombe d'Hélène. Après lui, j'ai fait de même, et je me suis assuré que les indications de son plan étaient excellentes; le tombeau d'Hélène, avec les bases de ses trois pyramides (ce qui est décisif), existe encore, et l'on voit à côté une seconde cave sépulcrale dont l'entrée est encore murée, mais qui a été violée en défonçant le rocher qui lui servait de plafond, de telle sorte qu'au moment où j'ai visité les lieux, cette seconde cave sépulcrale avait été transformée par les pluies en véritable citerne. Dans le caveau d'Hélène, caveau qui, d'ailleurs, est d'une grossièreté de travail qui contraste fortement avec la magnificence de ciselure du tombeau des rois, il n'y a que deux niches ou fours à cercueil, et encore l'une d'elles pourrait-elle bien n'être que le résultat du travail entrepris par les violateurs du tombeau, afin d'y pénétrer. La paroi dans laquelle était percée la porte, avait été taillée avec

1. « Quid moror? Ad lævam, mausoleo Helenæ derelicto, quæ Adiabenorum regina « in fame populum frumento juverat, ingressa est Jerosolymam, etc. » Lettre 108e à la vierge Eustochium, avec ce titre : *Epitaphium Paulæ matris*, dans l'édition Migne, t. I, p. 883.

soin; elle a été brisée violemment, et il n'en reste que de faibles traces. Hélène et son fils Izates sont donc, comme tous les autres princes passés en revue jusqu'à présent, exclus de la possession du tombeau des rois.

On peut se demander comment il se fait que des écrivains, tels que Chateaubriant et le révérend Robinson, ont reconnu le tombeau d'Hélène dans le tombeau des rois, quand ils devaient tenir compte du passage précis de Josèphe, où il est dit que le mur d'Hérode Agrippa *passait vis-à-vis le tombeau d'Hélène et ensuite par les cavernes royales* [1].

Du moment que Josèphe distinguait formellement ces deux monuments, il y avait d'autant plus d'imprudence à les confondre en un seul, qu'il serait fort difficile de s'expliquer pourquoi la reine Hélène, faisant elle-même préparer un caveau funéraire pour son fils et pour elle, aurait eu l'idée bizarre d'y faire creuser vingt tombes; c'étaient dix-huit tombes de trop, et si leur hypothèse paraissait plausible aux deux illustres écrivains qui l'ont proposée, ils auraient dû s'efforcer de rendre compte de cette difficulté, qui n'est pas plus légère que celle que présentait la distinction faite par Josèphe, entre le tombeau d'Hélène et les cavernes royales.

Le terrain est déblayé devant nous, mais si j'ai montré ce que ne peuvent être les Qbour-el-Molouk, cela ne suffit pas; il faut maintenant que je montre ce qu'ils doivent être et ce qu'ils sont en effet. — J'ai avancé que c'étaient les tombeaux des rois de Juda, et c'est ce que je vais prouver. Cette fois, je suis encore à peu près seul de mon avis; je n'ai plus l'appui d'une érudition aussi solide que celle du docteur Schultz, mais j'espère bien gagner force adhérents à mon opinion.

Je vais donc recueillir tout ce que je connais de documents

1. « Ἔπειτα καθῆκον ἀντικρὺ τῶν Ἑλένης Μνημείων καὶ διὰ σπηλαίων βασιλικῶν μηκυνόμενον, κ. τ. λ· » (Bell. Jud., v, iv, 2.)

devant intervenir au procès, qu'ils soient favorables ou non; et après les avoir minutieusement discutés, car la question en vaut la peine, je pourrai, si je ne me trompe, laisser tout le monde conclure pour moi, et je m'assure que les avis ne seront guère divisés.

Commençons par extraire du livre des Rois, du livre des Chroniques et des Antiquités judaïques de Josèphe, tout ce qui est relatif à l'inhumation des rois de Juda : nous comparerons ensuite tous ces passages entre eux.

1. DAVID.

« David se coucha avec ses pères et fut enseveli dans la « ville de David [1]. »

« Il (David) mourut dans une heureuse vieillesse, rassasié « de richesses et d'honneurs, et son fils Salomon régna en sa « place [2]. »

Josèphe nous dit :

« Son fils Salomon l'enterra à Jérusalem magnifiquement, « et en outre de tous les autres honneurs qui étaient rendus « d'habitude aux rois, lors de leurs funérailles, il ensevelit « avec lui des richesses considérables. On peut conjecturer « quelle était l'énormité de ces richesses, par ce que je vais « raconter. Après un laps de temps de treize cents ans, le « pontife Hyrcan, assiégé par Antiochus surnommé Eusebès, « fils de Démétrius, voulant lui donner de l'argent, pour qu'il « levât le siége et s'éloignât avec son armée, mais ne sachant « comment parfaire la somme dont il avait besoin, fit ouvrir « une des chambres du tombeau de David, et en ayant « emporté trois mille talents, en donna une partie à Antiochus

1. I Rois, II, 10.
2. I Chron., XXIX, 28.

« et se délivra ainsi des assiégeants, comme je l'ai dit ailleurs.
« Plus tard, après un grand nombre d'années, le roi Hérode,
« ayant pénétré dans une autre chambre, en tira de grandes
« richesses. Mais aucun d'eux ne parvint aux sarcophages des
« rois, car ils étaient placés sous terre, avec un art tel, que
« rien ne paraissait aux yeux de ceux qui pénétraient dans le
« monument[1]. »

Ce même fait est raconté plus loin de la manière suivante :

« Hérode, qui dépensait des sommes énormes à l'intérieur
« et à l'extérieur de son royaume, ayant entendu dire que
« Hyrcan, son prédécesseur, ayant ouvert le sépulcre de
« David, en avait enlevé trois mille talents d'argent, et qu'il
« restait encore de grandes richesses dans le monument,
« richesses avec lesquelles il pourrait faire face à ses largesses,
« avait formé depuis longtemps le projet d'imiter cet exemple.
« Ayant donc fait ouvrir le sépulcre pendant la nuit, il y
« pénétra avec ses amis les plus fidèles, prenant de très-
« grandes précautions, pour que la chose ne fût pas sue dans
« la ville; il n'y trouva pas, comme Hyrcan, de l'argent
« monnayé, mais des ornements d'or, et une grande quantité
« d'objets précieux qu'il enleva, sans rien laisser. En furetant
« avec soin, il voulut pénétrer plus avant, et chercher jusque
« dans les sarcophages (θήκας) où étaient déposés les corps
« de David et de Salomon. Mais il perdit deux de ses dory-
« phores, qui, dit-on, périrent étouffés par des flammes qui
« les frappèrent au moment où ils y pénétraient. Hérode,
« épouvanté, sortit, et pour apaiser Dieu, il fit élever à la
« porte du sépulcre, un monument en pierre blanche, dont la
« construction coûta des sommes très-fortes[2]. »

Examinons ces passages :

1. Ant. Jud., VII, XV, 3.
2. Ant. Jud., XVI, VII, 1.

David fut enterré magnifiquement dans la cité de David, dit le livre des Rois, à Jérusalem, dit Josèphe; et comme celui-ci, en parlant de l'expédition nocturne d'Hérode le Grand, ajoute que ce prince prit les plus grandes précautions pour que son attentat ne fût pas connu *en ville* (ἐν τῇ πόλει), nous sommes presqu'en droit d'en conclure que le tombeau de David était *hors de la ville.*

Après ceci, un autre passage de Josèphe prouve beaucoup mieux encore, que le tombeau de David était hors de l'enceinte de Jérusalem. Voici ce passage :

« Mais au lieu de recevoir une garnison dans la ville, ils « offrirent des otages et cinq cents talents d'argent, dont ils « versèrent de suite trois cents, en donnant les otages qu'il « plut au roi Antiochus d'accepter. Parmi eux se trouvait « le frère d'Hyrcan. Cela fait, Antiochus leva le siége et se « retira [1]. »

Que conclure de ce fait? Que Hyrcan, enfermé dans ses murailles, n'avait que trois cents talents à sa disposition, et qu'il dut obtenir la levée du siége, pour extraire du tombeau des rois, de quoi parfaire la somme promise. Si le tombeau à violer eût été sur le mont Sion, le roi des Juifs eût-il payé un à-compte aux assiégeants? Certainement non.

Au reste, ce qui est certain, c'est que le tombeau contenait de très-grandes richesses, puisqu'elles suffirent à rassasier la rapacité de deux rois profanateurs. Quant au fait que les sarcophages étaient si bien cachés, qu'en pénétrant dans les caveaux on n'en voyait aucun, la chose (si le tombeau des rois de Juda est le Qbour-el-Molouk) est parfaitement exacte, car il n'y en avait pas un seul qui fût visible, grâce à l'art avec

1. « Ἀντὶ μέντοι γε τῆς φρουρᾶς ὁμήρους ἐδίδοσαν καὶ τάλαντα ἀργυρίου πεντακόσια, « ὧν εὐθὺς τὰ τριακόσια καὶ τοὺς ὁμήρους προσδεξαμένου Ἀντιόχου τοῦ βασιλέως ἔδοσαν, « ἐν οἷς ἦν καὶ Ὑρκανοῦ ἀδελφός. » (Ant. Jud., XIII, VIII, 3.)

lequel toutes les entrées des sépulcres étaient closes par des portes de pierre.

Josèphe eût-il dit à *Jérusalem*, si c'eût été sur le *mont Sion* qu'eût été la cave sépulcrale de David et des rois de Juda? Je ne le pense pas. Pourquoi donc a-t-on cru que ce monument sacré était sur le mont Sion, dans l'intérieur de la ville, et contrairement à toutes les prescriptions de la loi judaïque, sur l'impureté de sept jours, dont était frappé quiconque touchait un cadavre ou même une tombe? Le voici. Nous lisons dans les *Chroniques*, I, XI, 5 et 7 :

« David prit la *forteresse de Sion*, qui est la *ville de David*...;
« puis David demeura dans la forteresse; c'est pourquoi on
« l'appela *ville de David.* »

L'expression עיר דויד (v. 7), ville de David, est bien la même dont se sert l'écrivain sacré, quand il désigne מצדת ציון (v. 5), la forteresse de Sion, nommée plus loin מצד seulement, ce qui signifie *la forteresse*, et rien de plus; aussi quand il parle du lieu où fut enterré David, בעיר דוד, le savant traducteur de la Bible, Cahen, dans sa note au v. 10 du ch. II du Ier livre des Rois, dit-il : « David fut enterré à Jérusalem, ap-
« pelée עיר דוד, ville de David, parce que c'était le siége de
« sa cour et le berceau de sa dynastie. » Il se garde bien de mentionner la forteresse du mont Sion. Si l'on prenait au pied de la lettre le nom de *ville de David*, pour l'appellation exclusive de *la forteresse de Sion*, David eût donc été enterré dans cette forteresse? Personne, je crois, ne soutiendrait cette étrange hypothèse, qui serait singulièrement contrariée par les faits suivants : « Le roi Joram, disent les *Chroniques*[1],
« fut enterré *dans la ville de David*, mais non dans *la sépulture*
« *des rois.* בעיר דויד ולא בקברות המלכים. »

1. II, XXI, 20.

Nous aurions donc deux caves sépulcrales bien séparées, dans la forteresse de Sion, et cette forteresse deviendrait ainsi une véritable nécropole? Cela est peu admissible. Mais il y a plus, nous lisons, à propos d'Amasias, qu'il fut enterré avec ses ancêtres *dans la ville de Juda* [1], tandis que dans les *Rois*, il est dit qu'il fut enseveli à Jérusalem, « auprès de ses pères, *dans la cité de David* [2]. » Voilà donc la *forteresse de Sion* qui recevrait le nom de *ville de Juda!* A propos de quoi? Concluons-en qu'il s'agit tout simplement, quel que soit le nom employé par l'écrivain sacré, de désigner la capitale de David, la capitale du royaume de Juda; en un mot, Jérusalem, et non la forteresse de Sion. Concluons-en, de plus, que les sépulcres distincts de David et de sa race, et d'Amasias, ne furent pas à Sion, mais à Jérusalem, tout comme on dit que les cimetières du Père-Lachaise, du Mont-Parnasse et de Montmartre, sont à Paris.

Ceci posé, nous avons, pour premier personnage enterré dans le caveau royal des rois de Juda, le saint roi David. C'est pour lui qu'une sépulture somptueuse a été creusée, par les ordres de son fils Salomon. C'est donc à lui que revenait de droit la place d'honneur.

2. SALOMON.

« Salomon se coucha avec ses pères et fut enseveli dans la « ville de David, son père [3].

« Salomon se coucha auprès de ses pères; on l'enterra dans « la ville de David, son père [4].

1. ויקברו אתו עם־אבתיו בעיר יהודה. II Chron., xxv, 28.
2. ויקבר בירושלם עם־אבתיו בעי־ דוד. II Rois, xiv, 20.
3. I Rois, xi, 43.
4. II Chron., ix, 31.

« Il fut enterré à Jérusalem. Θάπτεται δὲ ἐν Ἱεροσολύμοις [1]. »

Salomon est donc le second roi qui fut inhumé dans les sépulcres royaux.

3. ROBOAM.

« Il se coucha avec ses pères et fut enseveli avec ses pères, « dans la ville de David [2].

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enterré dans la ville « de David [3].

« Il fut enseveli à Jérusalem dans les tombeaux des rois. « Ἐτάφη δ'ἐν Ἱεροσολύμοις ἐν ταῖς θήκαις τῶν βασιλέων [4]. »

Roboam a été enterré dans les sépulcres royaux.

4. ABIAS.

« Abias se coucha auprès de ses pères, on l'ensevelit dans la « ville de David [5].

« Abias se coucha auprès de ses pères et on l'enterra dans la « ville de David [6].

« Il fut enseveli à Jérusalem dans les sépulcres de ses ancê- « tres. Καὶ θάπτεται μὲν ἐν Ἱεροσολύμοις ἐν ταῖς προγονικαῖς θήκαις [7]. »

Abias a été enterré dans les sépulcres royaux.

1. Ant. Jud., VIII, VII, 8.
2. I Rois, XIV, 31.
3. II Chron., XII, 16.
4. Ant. Jud., VIII, X, 4.
5. I Rois, XV, 8.
6. II Chron., XIII, 23.
7. Ant. Jud., VIII, XI, 3.

5. ASSA.

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enseveli avec ses « pères, dans la ville de David, son père [1]. »

« Il se coucha auprès de ses pères; on l'enterra dans le « sépulcre qu'il s'était fait faire, dans la ville de David; on le « mit sur un lit qu'on avait rempli d'épices et de parfums « divers préparés par l'office du parfumeur, et l'on alluma « pour lui un bûcher extrêmement grand [2]. »

Josèphe ne dit rien du lieu de sépulture d'*Assa*, qu'il appelle *Asanes*.

Assa a été enterré dans les sépulcres royaux. — Le v. 14 du ch. XVI du II[e] liv. des Chroniques, est très-précieux, en ce qu'il nous apprend que les rois se faisaient préparer leur tombe de leur vivant. Quant au bûcher dont il est ici question, je transcris la note de Cahen : « *On lui fit un très-grand « bûcher*. Kim'hi suppose qu'on y brûla des essences ou des « objets à son usage; c'est bien plutôt le bûcher qu'on trouve « encore dans l'Inde. Toujours paraît-il que notre manière « de faire les funérailles était alors inconnue. »

Je me déciderais difficilement à admettre que la combustion des corps ait été pratiquée par les Hébreux. J'aime mieux m'en référer à l'opinion de Kim'hi.

6. JOSAPHAT.

« Il se coucha avec ses pères et il fut enseveli avec ses « pères, dans la ville de David, son père [3]. »

1. I Rois, XV, 24.
2. II Chron., XVI, 13 et 14.
3. I Rois, XXII, 51.

« Il se coucha avec ses pères et il fut enseveli auprès de « ses pères, dans la ville de David[1]. »

« Il eut des funérailles magnifiques à Jérusalem, car il « avait été l'imitateur des actions de David. Ταφῆς δ' ἔτυχε με- « γαλοπρεποῦς ἐν Ἱεροσολύμοις, καὶ γὰρ ἦν μιμητὴς τῶν Δαυίδου ἔρ- « γων[2]. »

Josaphat a été enseveli dans les sépulcres royaux.

I. — 7. JORAM.

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enseveli auprès « de ses pères, dans la ville de David[3]. »

« Il s'en alla sans exciter de regrets; on l'ensevelit dans la « ville de David, mais non dans la sépulture des rois[4]. »

Josèphe ajoute les détails suivants :

« Bien plus, le peuple insulta son cadavre en disant, ainsi « que je le présume, que celui qui mourait frappé de la sorte « par la colère divine, n'était pas digne de recevoir les hon- « neurs dus aux rois; ils ne l'ensevelirent pas dans les sépul- » cres de ses pères; et sans lui rendre aucun autre honneur, « ils l'enterrèrent comme un simple particulier[5]. »

Nous voici en face d'une contradiction palpable.

Suivant le livre des Rois, Joram fut enterré avec ses pères; suivant les Chroniques, à l'appui desquelles vient le récit de Josèphe, ce prince fut enterré ailleurs.

1. II Chron., XXI, 1.
2. Ant. Jud., IX, III, 2.
3. II Rois, VIII, 24.
4. II Chron., XXI, 20.
5. « Περιΰβρισε δὲ αὐτοῦ καὶ τὸν νεκρὸν ὁ λαός. Λογισάμενοι γὰρ, οἶμαι, τὸν οὕτως « ἀποθανόντα κατὰ μῆνιν Θεοῦ μηδὲ κηδείας τῆς βασιλεῦσι πρεπούσης ἄξιον εἶναι τυχεῖν, « οὔτε ταῖς πατρῴαις ἐνεκήδευσαν αὐτὸν θήκαις, οὔτε ἄλλης τιμῆς ἠξίωσαν, ἀλλ' ὡς ἰδιώτην « ἔθαψαν. » (Ant. Jud., IX, V, 3.)

Cette contradiction ne pourrait-elle se concilier, en disant que Joram ne fut pas jugé digne d'être déposé dans le tombeau qu'il s'était fait préparer de son vivant et qui, par suite, sera resté inoccupé dans les sépulcres royaux? Je serais presque tenté de le croire.

En résumé, si Joram s'est fait préparer une tombe dans le caveau des rois, il n'y a certainement pas été déposé.

8. OKHOSIAS.

« Après qu'il fut mort à Megiddo..... ses serviteurs le trans-
« portèrent à Jérusalem et l'ensevelirent dans son sépulcre,
« auprès de ses pères, dans la ville de David[1]. »

Les Chroniques ne disent rien des funérailles d'Okhosias.

« Il fut porté, nous dit Josèphe, à Jérusalem, et y fut en-
« seveli. Κομισθεὶς δ' εἰς Ἱεροσόλυμα τῆς ἐκεῖ ταφῆς τυγχάνει[2]. »

Le verset que nous venons d'extraire du Livre des Rois, me semble fournir une preuve de plus que les rois de Juda se faisaient préparer leur tombe de leur vivant : בקברתו dans son tombeau, dit positivement le texte; il avait donc son tombeau tout fait ; car, assurément, ce n'est pas Athalie qui lui en eût fait faire un, et probablement qu'il y aura été déposé sans grande pompe.

II. — 9. ATHALIE.

L'usurpatrice Athalie, chassée du temple et mise à mort, n'a certainement pas été déposée dans le caveau royal, qui contenait les princes de la race qu'elle avait voulu exterminer.

1. II Rois, IX, 28.
2. Ant. Jud., IX, VI, 3.

10. LE GRAND PRÊTRE JOAD.

« On l'ensevelit dans la ville de David, avec les rois, parce « qu'il avait fait le bien en Israël, à l'égard de Dieu et de sa « maison [1].

« Il fut enseveli dans les sépulcres royaux à Jérusalem. « Ἐτάφη δ' ἐν ταῖς βασιλικαῖς θήκαις ἐν Ἱεροσολύμοις [2]. »

Ces deux documents sont positifs; le grand prêtre Joad a donc été enterré dans les sépulcres royaux.

III. — 11. JOAS.

« On l'ensevelit avec ses pères, dans la ville de David [3]. »

« Ils l'enterrèrent dans la ville de David, mais ne l'ensevelirent pas dans la sépulture des rois. [4]

« Et il fut enseveli à Jérusalem, mais non dans les sépulcres « royaux de ses ancêtres, étant devenu impie. Καὶ θάπτεται μὲν « ἐν Ἱεροσολύμοις, οὐκ ἐν ταῖς θήκαις δὲ ταῖς βασιλικαῖς τῶν προ« γόνων, ἀσεβὴς γενόμενος [5]. »

Voici encore une contradiction entre le livre des Rois et les Chroniques, appuyées par le récit de Josèphe.

Il est probable qu'elle doit s'expliquer de même que celle que nous avons rencontrée plus haut.

Quoi qu'il en soit, nous admettons que Joas n'a pas été enseveli dans les sépulcres royaux, bien que son tombeau y ait été préparé de son vivant.

1. II Chron., XXIV, 16.
2. Ant. Jud., IX, VIII, 3.
3. II Rois, XII, 22.
4. II Chroniques, XXIV, 25.
5. Ant. Jud., IX, VIII, 4.

12. AMAZIAS.

« Il fut enseveli à Jérusalem auprès de ses pères, dans la « cité de David [1].

« Et ils l'enterrèrent auprès de ses ancêtres, dans la ville « de Juda [2].

« Et ayant porté son corps à Jérusalem, ils l'ensevelirent « royalement. Καὶ τὸ μὲν σῶμα κομίσαντες εἰς Ἱεροσόλυμα βασιλι- « κῶς ἐκήδευσαν [3]. »

Je n'ai plus à revenir ici sur le nom *ville de Juda*, donné au lieu d'inhumation d'Amazias, j'en ai suffisamment parlé plus haut.

Amazias a donc été déposé dans les sépulcres royaux.

IV. — 13. AZARIAS OU OSIAS.

« Il se coucha avec ses pères et on l'ensevelit auprès de ses « pères, dans la ville de David [4].

« Il se coucha auprès de ses pères; on l'enterra auprès de « ses pères, dans le champ où étaient les tombeaux des rois, « parce qu'ils dirent : il est lépreux [5].

« Il fut enseveli seul dans ses jardins. Ἐκηδεύθη δὲ μόνος ἐν « τοῖς ἑαυτοῦ κήποις [6]. »

Voici trois versions différentes ; nous mettrons tout d'abord de côté celle de Josèphe, et nous ne tiendrons compte que des

1. II Rois, XIV, 20.
2. II Chron., XXV, 28.
3. Ant. Jud., IX, IX, 3.
4. II Rois, XV, 7.
5. II Chron., XXVI, 23.
6. Ant. Jud., IX, X, 4.

deux que nous trouvons dans l'Écriture. Celle des Chroniques me paraît, par cela même qu'elle est très-précise, devoir être acceptée. J'admettrai donc qu'Osias ne fut pas enseveli dans les sépulcres royaux.

14. JOTHAM.

« Il se coucha avec ses pères et fut enseveli auprès de ses « pères, dans la ville de David, son père [1].

« Il se coucha auprès de ses pères; on l'enterra dans la « ville de David [2].

« Et il fut enseveli dans les sépulcres royaux. θάπτεται δ' ἐν « ταῖς βασιλικαῖς θήκαις [3]. »

Jotham a été enterré dans les sépulcres royaux.

V. — 15. AKHAZ.

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enseveli auprès de « ses pères, dans la ville de David [4].

« Il se coucha auprès de ses pères, et on l'enterra dans la « ville de Jérusalem, car on ne le transporta pas dans le tom- « beau des rois d'Israël [5]. »

Josèphe ne parle pas de sa sépulture.

Laquelle des deux versions est la vraie? C'est ce qu'il n'est guère possible de dire, bien que la précision du verset des Chroniques puisse faire pencher la balance en sa faveur. Toutefois, nous devons faire observer l'étrangeté de sa rédaction.

1. II Rois, xv, 38.
2. II Chron., xxvii, 9.
3. Ant. Jud., ix, xii, 1.
4. II Rois, xvi, 20.
5. II Chron., xxviii, 27.

« Akhaz, dit-il, ne fut pas transporté dans les tombeaux des « rois d'Israël ». L'emploi de ce nom *Israël* est ici bien singulier. Les rois d'Israël étaient enterrés à Samarie, et il y a tout au moins une forte incorrection dans le texte de ce verset. Quant à ce qu'il fut enterré dans la ville à Jérusalem, il ne me paraît pas possible de prendre cette expression au pied de la lettre, puisque personne ne pouvait être inhumé dans la ville.

16. ÉZÉKHIAS.

« Il se coucha avec ses pères [1].

« Il se coucha auprès de ses pères, et on l'ensevelit dans un « lieu élevé, parmi les sépulcres des fils de David. Tout Juda « et les habitants de Jérusalem lui rendirent des honneurs à sa « mort [2]. »

Josèphe ne dit rien des funérailles d'Ézékhias.

Le verset des Chroniques est extrêmement important, en ce qu'il désigne d'une façon toute spéciale la tombe d'Ézékhias, en constatant les honneurs qui lui furent rendus par le peuple entier. L'expression dont se sert l'écrivain sacré במעלה קברי בני־דויד, signifie-t-elle bien ici : dans un lieu *élevé* parmi les sépulcres des fils de David? C'est ce qu'il serait très-important de fixer. Le mot מעלה signifie au propre, *lieu élevé ;* mais ne peut-il signifier, aussi bien, *lieu profond,* de même qu'en latin le mot *altus* a les deux significations? Et, d'ailleurs, quand il s'agit d'une excavation sépulcrale, que peut être un מעלה, si ce n'est un lieu *plus profond* que les autres? Je ne me permettrai point de trancher cette difficulté grammaticale, que je laisse à de plus habiles le soin de discuter.

1. II Rois, XX, 21.
2. II Chron., XXXII, 33.

Quoi qu'il en soit, Ezékhias fut déposé dans les sépulcres royaux.

VI. — 17. MANASSÉS.

« Il se coucha auprès de ses pères et fut enseveli dans le « jardin de sa maison, dans le jardin d'Oza.

« Il se coucha auprès de ses pères et il fut enseveli dans sa « maison [2].

« Et il fut enseveli dans ses propres jardins. Καὶ θάπτεται μὲν « αὐτὸς ἐν τοῖς αὐτοῦ παραδείσοις [3]. »

Tous ces témoignages concordants nous prouvent que Manassés fut enterré *dans son jardin*, où, probablement, il avait fait préparer son tombeau.

VII. — 18. AMMON.

« On l'ensevelit dans sa sépulture, dans le jardin d'Oza [4]. »

Les Chroniques ne mentionnent que la mort violente d'Ammon, sans rien dire du lieu de sa sépulture.

« Et ils ensevelirent Ammon avec son père. Καὶ τῷ πατρὶ « συνθάπτουσι τὸν Ἄμωσον [4]. »

Manassés et son fils Ammon, qui avaient abandonné le culte de leurs pères, durent ne pas tenir à se réunir à eux, après leur mort, et ils se firent enterrer dans leur jardin.

19. JOSIAS.

« Ses serviteurs le chargèrent mort sur un chariot, le por-

1. II Rois, xxi, 18.
2. II Chron., xxxiii, 20.
3. Ant. Jud., x, iii, 2.
4. II Rois, xxi, 26.
5. Ant. Jud., x, iv, 1.

« tèrent de Megiddo à Jérusalem, et l'ensevelirent dans sa « sépulture [1].

« Il mourut et fut enseveli dans le sépulcre de ses pères [2].

« Et il fut enseveli magnifiquement dans les sépulcres de ses « pères. Καὶ κηδεύεται ἐν ταῖς πατρῴαις θήκαις μεγαλοπρεπῶς[3]. »

Quel est le *sépulcre de ses pères*, dans lequel il fut enterré? est-ce celui de David? est-ce celui de Manassés et d'Ammon? Cela est sujet à question. Toutefois, Josias ayant complétement renié la conduite et l'apostasie de ses deux prédécesseurs, a bien pu, malgré les liens du sang, exiger que ses restes reposassent auprès de ceux de ses ancêtres qui avaient été fidèles au culte du vrai Dieu.

VIII. — 20. Joakhaz.

« Il ne régna que 3 mois, fut détrôné par le roi d'Égypte et « emmené prisonnier dans ce pays [4]. »

Il y mourut [5]. »

Joakhaz n'a donc pas été déposé dans les sépulcres royaux.

IX. — 21. Joakim.

« Il fut emmené en captivité à Babylone par Nabou-cadr- « atzar [6]. »

Le livre des Rois mentionne simplement sa mort en disant « qu'il se coucha avec ses pères [7]. »

Josèphe est plus explicite, il nous dit que : « Nabou-cadr-

1. II Rois, xxiii, 30.
2. II Chron., xxxv, 24.
3. Ant. Jud., x, v, 1.
4. II Chron., xxxvi, 4.
5. II Rois, xxiii, 34. — Josèphe, Ant. Jud., x, v, 2.
6. II Chron., xxxvi, 6.
7. II Rois, xxiv, 6.

« atzar fit tuer Joakim, et ordonna de jeter hors des murs, son « cadavre laissé sans sépulture. Ὃν ἄταφον ἐκέλευσε ῥιφῆναι πρὸ « τῶν τειχῶν [1]. »

Joakim n'a donc pas reposé dans les sépulcres royaux.

X. — 22. JOAKIN.

« Il fut emmené en captivité à Babylone [2].

Joakin était encore vivant à Babylone, lorsque Jérusalem fut mise à sac par les Babyloniens.

XI. — 23. SÉDÉKIAS.

Sédékias, après avoir vu tuer ses enfants, eut les yeux crevés, et fut emmené en captivité à Babylone [3].

Les Chroniques n'en disent rien, et Josèphe [4] raconte les faits de la même manière que le livre des Rois.

Évidemment Joakin et Sédékias n'ont pu être inhumés dans le caveau royal.

Récapitulons maintenant, et voyons quels sont les rois de Juda qui ont été déposés dans les sépulcres royaux :

	1. David.		12. Amazias.
	2. Salomon.	IV. —	13. Azarias-Osias (lépreux).
	3. Roboam.		14. Jotham.
	4. Abias.	V. —	15. Akhaz (tomb. particulier).
	5. Assa.		16. Ézékhias.
	6. Josaphat.	VI. —	17. Manassés (tomb. partic.).
I. —	7. Joram (tombeau particulier.)	VII. —	18. Ammon. (*Idem.*)
	8. Okhosias.		19. Josias.
II. —	9. Athalie.	VIII. —	20. Joakhaz.
	10. Joad, le grand prêtre.	IX. —	21. Joakim.
III. —	11. Joas (tombeau particulier).	X. —	22. Joakin.
		XI. —	23. Sédékias.

1. Ant. Jud., x, vii, 3.
2. II Chron., xxxvi, 10. — II Rois, xxiv, 15. — Ant. Jud., x, vii, 1.
3. II Rois, xxv, 7.
4. Ant. Jud., x, viii, 2.

De cette liste, il résulte que onze rois et le grand prêtre Joad ont été déposés dans le sépulcre des rois, et que, parmi les rois dont les corps n'y ont pas été inhumés, trois, le 7e, le 11e et le 13, avaient dû y faire préparer pour eux, de leur vivant, des tombes qui sont restées vides; et, enfin, que huit rois n'ont pu y être enterrés.

Il ne paraîtra sans doute pas sans intérêt de comparer le nombre des tombes des Qbour-el-Molouk, aux nombres des trois séries de rois que je viens de signaler.

Quinze personnages ont fait préparer leurs tombeaux dans les caves royales, et trois d'entre eux n'y ont pas été déposés. Aux Qbour-el-Molouk, quinze tombes ont été préparées pour recevoir des sarcophages. Il y a donc ici une coïncidence bien étrange, si elle n'est que l'effet du hasard. Cinq tombes seulement sont restées à l'état d'ébauche, et comme toutes les places disponibles, vu l'étendue des grandes chambres sépulcrales, ont été employées, soit à l'état complet, soit à l'état d'ébauche, il en faut conclure, s'il y a identité entre les Qbour-el-Molouk et les caveaux des rois de Juda, que les deux derniers rois, Joakin et Sédékias, n'y ont pas choisi de place pour eux-mêmes.

Il est bien entendu qu'Athalie ne doit pas entrer en ligne de compte, et qu'il n'est pas possible de songer à elle, si l'on cherche à fixer l'ordre d'inhumation des rois dans les Qbour-el-Molouk.

On voit que j'admets l'identité des Qbour-el-Molouk avec les tombeaux des rois de Juda, avant d'avoir détruit les objections que l'on peut élever contre l'opinion que j'émets aujourd'hui. Mais je les examinerai plus loin, et j'espère alors faire voir que ces objections ne sont qu'apparentes et qu'il est facile de les réfuter.

Revenons à l'ordre des inhumations.

Je l'ai déjà dit, la place d'honneur revient de droit au saint roi David. C'est donc bien lui qui était inhumé dans la petite chambre inférieure, ne contenant qu'un seul sarcophage, et placé dans l'axe même du vestibule. Sur les deux étagères ont été très-probablement placés les trésors pillés plus tard, par Hyrcan et par Hérode le Grand [1].

Dans les six tombes de la première chambre la plus rapprochée du corps de David, ont été enterrés : Salomon, Roboam, Abias, Assa et Josaphat. La tombe de Joram a été préparée, mais n'a pas reçu le corps de ce roi. C'est peut-être celle qui ne présente pas de petite chambre cachée, destinée à recevoir les objets précieux enfouis dans la tombe des rois.

Dans la seconde chambre se trouvent six tombes, complètes ou simplement ébauchées, plus l'entrée de la seconde chambre inférieure, où est placé un sarcophage orné de rosaces [2].

Nous devons donc y trouver les places d'Okhosias, de Joad, de Joas, d'Amazias, d'Ozias et de Jotham.

En commençant par la face du fond et par la tombe du milieu, nous avons celle d'Okhosias ; à droite est la tombe du grand prêtre Joad, et cette tombe n'a pas de réduit ; cela devait être, puisqu'il s'agissait d'un grand prêtre, sans trésors que l'on pût enterrer avec lui. La tombe complète de gauche est celle de Joas ; elle a été, ainsi que je l'ai dit, construite, mais elle est restée vide.

Prenant ensuite les trois tombes du côté gauche, celle du milieu, qui a été occupée, revient à Amazias, celle qui est placée au-dessous, et qui n'est qu'ébauchée, revient à Ozias, le roi lépreux ; elle est donc restée à l'état d'ébauche, pour le motif qu'on a vu plus haut. Enfin, la tombe inférieure, qui a été occupée, est celle de Jotham.

1. Voyez pl. XXXI et XXXII.
2. Voir pl. XXXIII.

Mais, pourquoi les tombes d'Amazias et de Jotham n'ont-elles pas de réduit destiné à cacher des objets précieux, des trésors? Le voici, je crois : Joas, roi d'Israël, après s'être emparé de Jérusalem et avoir fait prisonnier Amazias, s'en retourna à Samarie, « emportant tous les trésors du temple et « tout ce qu'il y avait d'or et d'argent dans le palais d'Amazias [1]. » Celui-ci, presque aussitôt après, fut forcé de s'enfuir à Lakis, où il périt assassiné. Quels trésors eût-on pu enterrer avec un roi qui s'était fait dépouiller par l'étranger et qui n'avait plus d'amis? Aucun, sans doute : pour lui donc l'absence de cachette est parfaitement justifiée.

Passons à Jotham. Le règne de celui-ci fut heureux et prospère, il imposa un tribut annuel aux Ammonites; il aurait donc pu laisser des trésors après lui; mais il dut dépenser des sommes énormes à relever et à orner la cité sainte et le temple; rien ne nous dit que ce fut un roi songeant à faire des économies, bien au contraire [2]. L'absence de la cachette, dans son tombeau, est donc jusqu'à un certain point naturelle.

Passons à la 3e chambre, en nous réservant de revenir à la 2e chambre de l'étage inférieur. Nous avons ici six tombes nouvelles.

Sur le côté gauche, celle du milieu a été préparée, mais elle n'a pas de cachette; la tombe d'Akhaz, a dû être préparée, mais n'a pas servi. Akhaz, qui avait payé des sommes énormes au roi d'Assyrie, Tiglat-fela-sar, en ruinant le trésor royal et le trésor divin, n'avait garde de laisser, après lui, des sommes considérables à enterrer dans son tombeau.

Aux deux côtés de la tombe d'Akhaz sont deux tombes ébauchées. Or, Ézékhias devrait, ce semble, occuper une de ces

1. « Τούς τε τοῦ Θεοῦ θησαυροὺς ἀνείλετο, καὶ ὅσος ἦν τῷ Ἀμασίᾳ χρυσὸς καὶ ἄργυρος « ἐν τοῖς βασιλείοις ἐξεφόρησε. » (Josèphe, Ant. Jud., IX, IX, 3.)

2. Voir Josèphe, Ant. Jud., IX, XI, 2.

deux tombes. Heureusement la Bible nous vient en aide. Ézékhias fut enterré avec luxe dans une chambre particulière, במעלה. C'est donc à lui que j'attribue sans hésitation la seconde chambre inférieure, dans laquelle on pénètre par l'escalier débouchant dans la seconde chambre sépulcrale que nous venons d'étudier.

Que deviennent dès lors les deux tombes ébauchées de ce côté? Les places abandonnées de Manassés et d'Ammon, qui se firent enterrer dans le jardin d'Oza.

Après ces deux rois, vient Josias, qui reprit avec ferveur le culte du vrai Dieu et qui reposa dans les sépulcres royaux. La tombe qui se présente immédiatement après est complète, et elle contient une cachette à trésors. Josèphe nous rend très-bien compte de la présence de cette cachette. Voici ses expressions :

« Ensuite, Josias, après avoir vécu en paix et avoir surpassé « tous les autres en richesses et en gloire, mourut de la ma« nière suivante [1]. »

Il raconte alors la fin malheureuse de ce monarque.

Après Josias viennent Joakhaz, Joakim, Joakin et Sédékias, dont les malheurs sont bien connus et avec lesquels finit la dynastie et le royaume de Juda. Il était donc naturel qu'après la tombe de Josias, il n'y eût plus que des tombes ébauchées.

Je le demande maintenant, est-il possible que le hasard seul ait présidé à l'enchevêtrement étrange de ces tombes achevées et inachevées des Qbour-el-Molouk, lorsque cet enchevêtrement s'explique de lui-même, aussitôt que la vraie attribution de ce monument illustre est trouvée? Je me dispenserai de répondre moi-même.

1. « Βιώσας δ'ἐν εἰρήνῃ μετὰ ταῦτα Ἰωσίας, ἔτι δὲ καὶ πλούτῳ καὶ τῇ παρὰ πᾶσιν « εὐδοξίᾳ, κατέστρεψε τούτῳ τῷ τρόπῳ τὸν βίον. » (Ant. Jud., x, iv, 5.)

D'ailleurs, la disposition de ces tombes, avec réduit destiné à recevoir des objets précieux ou des trésors, ne se trouve absolument que là, dans l'immense nécropole de Jérusalem, et cette disposition présente une anomalie inexplicable, si l'on ne reconnaît pas, dans ces cachettes, la trace de l'habitude que l'on avait d'enterrer les rois de Juda avec leurs trésors.

Nous lisons dans Dion-Cassius, à propos de la destruction de Jérusalem par les Romains : « Ceci leur avait été annoncé par « le fait que le monument de Salomon, pour lequel ils ont un « profond respect, s'écroula et tomba spontanément[1]. » On me permettra de chercher dans cette assertion une preuve de plus à l'appui de mon système ; les oscillations d'un tremblement de terre ne font pas crouler un caveau taillé dans la masse du roc ; cela seul peut crouler qui a été bâti ou qui n'offre pas une résistance égale dans tous les sens. D'ailleurs, pour que les Juifs trouvassent un présage fatal dans l'écroulement du tombeau de Salomon, il fallait que cet écroulement pût être vu de leurs yeux[2].

Pouvaient-ils savoir ce qui s'écroulait dans l'intérieur d'une cave sacrée, où il était impossible de pénétrer, ainsi que nous le dit Josèphe ? Je n'hésite pas à répondre que non. Qu'en conclure ? Que ce fut le vestibule apparent qui fut abattu par un tremblement de terre, et que ce même tremblement de terre fit également crouler le monument expiatoire d'Hérode, élevé par ce prince, après sa profanation, à la porte même du tombeau

1. *Histoire romaine*, l. LXIX, c. 14.

2. Dans les *Actes des Apôtres* nous lisons : « Mes frères, qu'il me soit permis de « vous dire hardiment sur le patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et « que son sépulcre existe auprès de nous, jusqu'à ce jour. Ἄνδρες ἀδελφοί, ἐξὸν εἰπεῖν « μετὰ παῤῥησίας πρὸς ὑμᾶς περὶ τοῦ Πατριάρχου Δαβίδ, ὅτι καὶ ἐτελεύτησε καὶ ἐτάφη, « τὸ μνῆμα αὐτοῦ ἐστὶν ἐν ἡμῖν ἄχρι τῆς ἡμέρας ταύτης. *Actes*, II, 29. » Saint Pierre et ceux qui l'écoutaient connaissaient donc parfaitement le tombeau du roi David, qui était encore intact, au moment de la prédication du prince des apôtres.

des rois. Comparons ces faits avec les lieux tels qu'ils sont aujourd'hui. L'entablement du vestibule est fendu dans toute sa hauteur, et l'une des deux parties s'est abaissée d'une manière appréciable. Les deux colonnes qui le soutenaient ont été forcément broyées en ce moment, aussi bien que la face intérieure de la muraille de rocher, dans laquelle est taillée la porte qui amène dans la grande cour de l'édifice. Enfin, le tertre assez élevé, qui est placé juste en face du vestibule, recouvre très-probablement la base du monument expiatoire, bâti par Hérode, et que la même catastrophe aura frappé [1].

J'arrive enfin aux objections qui peuvent être élevées contre l'attribution que je viens de donner aux Qbour-el-Mòlouk. J'espère n'en négliger aucune; mais, dans tous les cas, j'en verrais, avec grand plaisir, surgir de nouvelles, parce que je me crois dans le vrai, et qu'il me serait probablement aisé de les réfuter.

Les seules objections que je crois avoir à combattre sont les suivantes :

1° Le tombeau de David et de sa dynastie était sur le mont Sion, et il y est encore en grande vénération parmi les Musulmans;

2° Les ornements architectoniques des Qbour-el-Molouk sont formés de motifs empruntés à l'architecture grecque;

3° Le livre de Néhémie semble placer le tombeau de David sur le mont Sion;

4° Enfin ce tombeau a été ouvert par hasard, il y a quelques siècles, suivant le récit de Benjamin de Tudèle, et refermé aussitôt par ordre du rabbin de Jérusalem.

Voilà tout, si je ne me trompe. Examinons donc ces objections l'une après l'autre.

1. Voyez pl. XXVIII.

On a dit si longtemps que le tombeau de David était sur le mont Sion, qu'on a fini par le croire. Mais sur quelle base solide est donc assise cette opinion? Est-ce l'Écriture sainte qui nous l'apprend? Non. Est-ce Josèphe? Pas davantage. D'où vient-elle donc? J'avoue que je l'ignore complétement. S'il n'y a pas d'autre raison pour le croire que l'emploi des mots בעיר דויד, *dans la ville de David*, dans les différentes indications que nous fournit l'Écriture sainte, pour le lieu d'inhumation de David et de sa dynastie, cette raison est faible, ainsi que je l'ai déjà montré, et que je vais le faire voir de nouveau.

Je citerai pour cela quelques passages tirés de l'Écriture sainte, et qui prouvent que l'expression עיר דויד, n'a jamais eu le sens étroit qu'on lui applique d'ordinaire, en tenant compte de quelques versets du texte sacré et en passant l'éponge sur quelques autres, ce qui est commode sans doute pour la discussion, mais seulement jusqu'au jour où l'on trouve sur son chemin un contradicteur qui ne se contente pas d'*à peu près*, lorsqu'il s'agit de démontrer un fait important.

Lorsque j'ai publié mes idées, fort nouvelles j'en conviens, sur le compte des Qbour-el-Molouk, j'ai vu surgir les dénégations les plus passionnées, et les brevets d'ignorance m'ont été distribués avec une générosité rare; j'ai dû naturellement examiner de près les arguments avec lesquels on battait en brèche l'opinion que j'avais émise. Je n'aurai donc qu'à reproduire ici ce que j'ai dit ailleurs, en remerciant sincèrement mes adversaires du service qu'ils m'ont rendu, en m'aidant très-puissamment à compléter la démonstration des faits que j'avançais.

Voici donc deux passages qui prouvent que le nom *Cité de David* s'appliquait à autre chose qu'à la forteresse placée sur le sommet du mont Sion. Nous lisons dans les Chroniques (II, XXXII, 5) : Et il (Ézékhias) fortifia Meloua (Millo), cité de Da-

vid (sous-entendu qui est là). Meloua, dont on a voulu faire une colline, est une vallée; Meloua, c'est incontestablement le Tyropœon, le Tyropœon s'appelait donc aussi la Cité de David.

Plus loin encore[1], nous lisons : Après cela, il (Manassé) bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'occident de Gihon, dans la vallée, jusqu'à la porte des Poissons, le continuant jusqu'à Ophel, qu'il élève, élevant considérablement... Certes, ce qui est désigné ici par cité de David n'est pas exclusivement la forteresse placée au sommet du mont Sion. Notons en passant que ce mur de Manassé n'est très-probablement que le mur magnifique dont deux immenses tronçons se relient au jardin de la mosquée d'el-Aksa.

Les mœurs judaïques s'opposaient invinciblement à ce que des sépulcres fussent établis dans l'intérieur d'une ville; ceci ne saurait être douteux; un curieux passage de Josèphe constate ce fait, à propos de la fondation de Tibériade[2]. Voici, à propos de la population qu'Hérode implanta dans la ville qu'il venait de fonder, ce que dit l'historien : « Pour les décider à habiter dans « cette ville, il fit bâtir leurs maisons et leur donna des terres, « parce qu'il savait qu'il était contraire aux lois et aux mœurs « judaïques d'habiter une ville pareille; en effet, en construisant « Tibériade, on avait détruit un certain nombre de sépulcres, « qui se trouvaient sur son emplacement, et notre loi déclare « impur, pendant sept jours, quiconque habite un lieu sembla- « ble. » Les habitants de Jérusalem eussent donc été impurs à perpétuité, et Salomon tout le premier; lui qui devait donner l'exemple du respect aux lois divines et humaines, il les eût donc enfreintes sans hésitation, et tous ses successeurs eussent

1. Chron., II, XXXIII, 14.
2. Voir Ant. Jud., XVIII, II, 3.

été aussi peu scrupuleux que lui? et les habitants l'eussent souffert, sans mot dire? Cela est de toute impossibilité.

Ne savons-nous pas, d'ailleurs, que Salomon fit habiter hors de la forteresse de Sion la fille de Pharaon [1], qu'il avait épousée, parce que ce lieu, étant sacré, ne pouvait être profané par la présence d'aucune chose impure; et le roi, si scrupuleux en cette circonstance, eût mis ses scrupules de côté, lorsqu'il s'agissait d'un cadavre et d'une tombe? Je me dispense de répondre à cette question.

Le palais que Salomon fit bâtir pour la reine était à Meloua; la reine sortit donc de la cité de David pour aller habiter Meloua; et voilà que, dans les Chroniques, Meloua devient partie intégrante de la cité de David. Cette dénomination n'est donc pas exclusivement attachée à la forteresse du mont Sion.

Je ne conteste nullement que cette forteresse n'ait été, par excellence, nommée *la Cité de David*; mais, est-ce une raison pour que ce nom n'ait pu, par extension, s'appliquer à la capitale tout entière du royaume de David? Je ne le pense pas.

Jérusalem est devenue la ville de David, comme Ninive la ville de Ninus, comme Rome la ville de Romulus, comme Aix-la-Chapelle la ville de Charlemagne.

La présence de nombreux tombeaux ne pouvait, dit-on, causer aucune souillure dans la forteresse de Sion. Ceci ne me paraît pas démontré, et le roi Salomon, qui forçait la reine, sa femme, fille du puissant roi d'Égypte, à loger hors de l'enceinte de la forteresse, parce que cette enceinte était sacrée et que la présence d'une femme pouvait la souiller, Salomon aurait eu mauvaise grâce à traiter ainsi la reine, s'il avait pris le parti d'établir à poste fixe des tombes, fût-ce celle de son père, dans l'enceinte où avait reposé l'arche d'alliance. Nous lisons [2] : « Sa-

1. Rois, I, IX, 24 et Chron., II, VIII, 11.
2. Chron., II, VIII, 11.

« lomon fit monter, de la ville de David, la fille de Pharaon à la « maison qu'il lui avait bâtie ; car il avait dit : Il ne doit pas me « demeurer une femme dans la maison de David, roi d'Israël ; « car ils sont sacrés les lieux où est venue l'arche de Jehovah. » Le mot employé par l'écrivain sacré est העלה, et signifie littéralement *faire monter;* en conclurons-nous, qu'en quittant le sommet du mont Sion, la reine a dû monter pour gagner sa nouvelle demeure? Nullement; je pense, moi, qu'elle a dû descendre forcément. Je demande la permission de faire observer que le radical de ce mot est le même que celui du mot מעלה, sur le sens duquel je conserve donc mon opinion en toute sécurité, et que je continuerai à considérer comme signifiant, lieu profond, dans le verset qui concerne la tombe du roi Ézékhias.

Le tombeau de David, dira-t-on, est bien réellement à la mosquée de *Naby-Daoud,* si vénérée des Musulmans, qu'ils n'y laissent pénétrer ni les Chrétiens ni les Juifs. Examinons ceci. La mosquée de *Naby-Daoud* passe bien, en effet, parmi les Musulmans, pour contenir le tombeau du saint roi. Mais, qu'est-ce que c'est que cette mosquée? C'est l'église chrétienne bâtie sur l'emplacement de la maison où eut lieu la sainte Cène. C'est dans le caveau même où les Musulmans ont placé leur tombeau postiche de David, que fut apprêté l'agneau pascal, et le docte Quaresmius constate, dans son livre inappréciable, que les moines chrétiens, expulsés de cette église, lorsqu'elle fut transformée en mosquée, n'avaient jamais eu l'idée d'y voir quoi que ce fût qui ressemblât aux caves sépulcrales des rois de Juda. Comment donc les Musulmans ont-ils, un beau jour, prétendu que la mosquée de *Naby-Daoud* contenait le sépulcre du saint roi? Très-probablement, ils l'ont fait avec les éléments de certitude qui leur ont servi lorsqu'ils ont déterminé la place du tombeau de Moïse à *Naby-Mousa,* c'est-à-dire à quelques heures seulement de Jérusalem, tandis qu'il est parfaitement cer-

tain que Moïse mourut de l'autre côté du Jourdain, et qu'il fut enterré dans une vallée de la terre de Moab.

En dernière analyse, l'opinion qui place à *Naby-Daoud* le tombeau de David n'est nullement soutenable, et elle croule d'elle-même. Au reste, pour accréditer leur fable pieuse, les Musulmans, sous prétexte de je ne sais quels événements terribles qui menacent quiconque pénétrerait dans le caveau où ils affirment que repose le roi David, n'y laissent entrer personne, pas plus les Musulmans que les autres.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur cette première objection, et je la laisse pour ce qu'elle vaut. Passons à la seconde.

Effectivement, la frise ciselée sur le rocher dans lequel est taillé le vestibule des Qbour-el-Molouk offre des triglyphes et des patères; de plus, les moulures dont la corniche est surchargée ont bien l'élégance des moulures grecques[1]. Mais pourrait-on affirmer que les ordres dorique et ionique sont d'invention grecque? Je ne crains pas de dire, parce que les objections abondent, qu'en le faisant on courrait grand risque de se tromper. Il est aujourd'hui démontré pour moi, et j'espère avoir bientôt beaucoup d'architectes de mon avis, que le chapiteau ionique est venu des Phéniciens aux Hébreux, et beaucoup plus tard aux Grecs. Ce chapiteau, je l'ai retrouvé en Phénicie et dans une localité moabite, certainement beaucoup plus vieille que les villes grecques, et, certes, les Moabites n'avaient point eu de grands rapports avec les Grecs, lorsqu'ils bâtissaient leurs étranges cités, en blocs de lave non équarris et formant de véritables murs cyclopéens. Je n'ajouterai plus qu'un mot sur ce point. Le monument de Khorsabad est antérieur à la belle architecture ionique des Grecs: eh bien! que l'on ouvre le livre

1. Voyez pl. xxx.

de M. Botta et l'on y trouvera, planche 114, un petit édifice orné de deux colonnes à chapiteaux ioniques et d'un couronnement d'antefixes, représenté sur un bas-relief assyrien, tiré du palais de Khorsabad.

Sur un autre bas-relief (planche 141), on verra le pillage d'un temple, avec les prétendues patères de notre frise des Qbour-el-Molouk, et là ces patères seront aisément reconnues pour des boucliers appendus aux murailles. Quant aux triglyphes, voici qui peut singulièrement modifier l'opinion qu'ils sont d'origine grecque; je transcris intégralement une note très-importante que je dois à l'amitié de M. Prisse d'Avennes :

« Les Grecs ne peuvent pas plus revendiquer l'invention des « triglyphes que celle de la colonne dorique. Les monuments « égyptiens présentent tous les éléments de cet ordre d'archi- « tecture, usité bien avant que les Grecs n'aient songé à élever « des édifices. Ainsi, dans les hypogées de Beni-Haçan, qui « remontent aux Pharaons de la 12e dynastie, c'est-à-dire à « environ 3,000 ans avant J.-C., on voit des colonnes à canne- « lures, appelées par Champollion Protodoriques, et des enta- « blements ornés de Gouttes et de Mutules. Dans les hypogées « de Koum-el-Ahmar, qui datent de la 6e dynastie, ainsi que le « prouvent les cartouches de Papi et de Teti qui y sont gravés, « on remarque des piliers à fleurs de lotus, qui soutiennent « une architrave portant des espèces de triglyphes. Cet orne- « ment caractéristique existe aussi sur plusieurs édicules peints « ou sculptés à des époques antérieures aux premiers monuments « grecs. J'en ai réuni de nombreux exemples dans mon *Histoire* « *de l'art chez les anciens Égyptiens*, ouvrage entièrement ter- « miné depuis longtemps, mais que je ne puis livrer à la publi- « cité, sans l'appui du gouvernement.

« A Karnak, sur des colonnes formées de tiges et de boutons « de lotus, on trouve des ornements taillés dans le genre des

« triglyphes. Ces colonnes appartiennent au règne de Thout- « mès III, de la 18e dynastie. Enfin, toutes les corniches égyp- « tiennes sont décorées de véritables triglyphes, bicolores ou « tricolores, alternant avec des cartouches divins ou les cartou- « ches du roi fondateur du monument. J'ajouterai encore que, « sur les plafonds de tous les hypogées, on trouve des ornements « formés de méandres, qu'on appelle aussi *grecques*, parce qu'on « croyait cet ornement particulier aux Grecs. Je ne pousserai « pas plus loin ce parallèle, qu'on pourrait étendre à toutes les « parties les plus caractéristiques de l'architecture des Hellènes.

« L'architecture égyptienne s'est modelée sur les premiers « édifices qui étaient construits en bois, et non sur les habitations « des Troglodytes, sur des grottes ou des *Speos*, comme l'ont « avancé trop légèrement MM. Huyau et Gau, et tout dernière- « ment M. Raoul-Rochette ; c'est une vérité démontrée par « l'étude approfondie des monuments égyptiens. On reconnaît, « en effet, dans les agencements des colonnes, des architraves, « des mutules, des corniches, etc., etc., des preuves incontes- « tables de cette origine. Les portes des Hypogées sont quel- « quefois décorées de linteaux hémicylindriques, représentant « un tronc d'arbre à demi équarri ; les plafonds sont souvent « ornés de poutres et de solives, peintes de façon à imiter la « couleur et tous les accidents du bois, système d'ornemen- « tation qui atteste, d'une manière irrécusable, le type primitif « de l'architecture égyptienne. Mais elle dédaigna bientôt ces « constructions éphémères, pour employer des matériaux tout à « la fois plus durables et plus appropriés à ses besoins. On peut « suivre encore, sur les monuments épars dans la vallée du Nil, « l'histoire des développements successifs de l'art. D'abord pa- « raissent les formes rectilignes, nées avec la charpente et trans- « mises à la pierre ; puis, l'art, s'élevant à l'imitation de la nature, « introduit, vers l'époque de la 12e dynastie, les formes végétales

« dans les piliers, les colonnes et toute l'ornementation ; enfin, « au temps de la 18e dynastie, les formes humaines s'allient par- « tout aux formes géométriques et végétales et amènent la per- « fection de l'architecture.

« L'art ne prend naissance chez un peuple, que sous l'in- « fluence de maintes circonstances fécondes, qu'il n'est pas « donné à tous de réunir. Aussi, il y a généralement en archi- « tecture une transmission héréditaire des idées, des méthodes « et du style, des peuples majeurs à tous les peuples en travail « de civilisation. En Grèce, les traditions primitives témoignent « que tous leurs procédés techniques et artistiques furent déri- « vés de la Phénicie et de l'Égypte. Tout démontre chez les « Grecs, et principalement chez les Athéniens, le carac- « tère et le style d'un art d'emprunt. On sait que des corpo- « rations vagabondes d'artistes, des pontifes lithotomistes, « avaient porté dans l'Hellade tous les arts utiles : pratique et « modèles leur venaient de l'étranger, et probablement des « bords du Nil. Le principal monument construit par Dédale, « était un labyrinthe pareil à celui qui existait en Égypte. En « admettant que les Grecs n'aient pas adopté, dans leurs co- « lonnes *doriques* et leurs triglyphes, des formes déjà invétérées « en Égypte, ils auraient rencontré les mêmes configurations, « en partant du même point, les constructions en bois, archi- « tecture primitive de tous les peuples. Mais les premiers édi- « fices en charpente diffèrent tellement partout, que la dissem- « blance de la donnée primordiale, doit conduire à des résultats « et à des développements très-variés. C'est précisément cette « donnée des temps fabuleux, antéhistoriques, de l'architecture, « qui me paraît éminemment égyptienne. Altérés par des be- « soins locaux, perfectionnés par des idées et un goût particu- « liers, ces éléments d'emprunt ont enfanté à leur tour des « merveilles. . . . . .

« Quant aux Hébreux, élevés au milieu des monuments de « l'Égypte, ils n'ont pas eu à passer par tous les développe« ments de l'art; ils ont dû, sinon se mettre à la hauteur où « leurs maîtres se trouvaient alors, du moins adopter leurs for« mes architectoniques, tout en cherchant un art national. Mal« gré ce que dit la Bible des ouvriers envoyés par Hiram, les « Phéniciens, qui n'ont laissé aucun monument d'une origina« lité incontestable, ne me paraissent pas avoir été les uniques « maîtres des Hébreux. Salomon, marié à la fille d'un roi « d'Égypte, avait sûrement aussi des artistes de ce pays. D'ail« leurs, la civilisation égyptienne s'était tellement répandue « dans l'ancien monde, qu'on rencontre partout leur système « d'architecture, l'empreinte de leur génie, dans la Judée « comme dans la Phénicie, à Ninive comme à Persépolis. « L'Égypte, cette terre féconde qui portait en elle assez d'idées « pour défrayer toute la civilisation antique, pendant des siè« cles, a successivement procréé l'art architectural, chez les « Phéniciens, les Hébreux, les Assyriens et les Grecs. »

En définitive, quels sont les autres ornements de cette frise? des couronnes, des palmes, des feuillages et des fruits. Qu'on veuille bien relire, dans la Bible, la description des édifices somptueux élevés par Salomon, à l'aide des artistes attirés par lui de Phénicie, et l'on sera tout surpris de reconnaître que tous les ornements des Qbour-el-Molouk, sont précisément ceux que les écrivains sacrés mentionnent, comme ayant été employés dans les embellissements du temple et du palais.

On m'a objecté que le saint roi David, vu ses habitudes de simplicité, n'avait pas dû se faire construire, pendant sa vie, de tombeau pour lui-même; le roi qui ne donnait qu'une simple tente à l'arche d'alliance, a-t-on dit, ne pouvait songer à sa dépouille mortelle. J'en demeure d'accord, c'est donc Salomon qui a fait creuser le tombeau de son père..... « Son fils Salo-

« mon l'ensevelit magnifiquement à Jérusalem. Ἔθαψε δ' αὐτὸν ὁ « παῖς Σολομὼν ἐν Ἱεροσολύμοις διαπρεπῶς [1], dit Josèphe. » Qu'y a-t-il dès lors d'étonnant à ce que ce monument funéraire ait été empreint de la splendeur que les artistes phéniciens, mandés tout exprès par Salomon, répandaient sur les admirables constructions qui devinrent une des merveilles du monde. Avant sa mort, David disait à son fils Salomon [2] : « Tu as avec « toi, en quantité, des ouvriers, des tailleurs de pierres et des « ouvriers en pierres, et des charpentiers, et toute espèce « d'hommes intelligents en chaque ouvrage. » On voit donc que les artistes intelligents ne manquaient pas à Jérusalem, même du temps de David.

Nous lisons encore [3] : « David remit à Salomon, son fils, le « modèle de sa galerie et de sa maison, de ses trésors et de ses « greniers, de ses chambres intérieures et de la maison du cou- « vercle ; — 12. et le modèle de tout ce qu'il avait en projet, « pour les parvis de la maison de Jéhovah, et de toutes les cel- « lules à l'entour, pour les trésors de la maison de Dieu et les « trésors des choses consacrées, — 13. des divisions des prêtres « et des lévites, et de toute la confection du service de la maison « de Jéhovah, et de tous les ustensiles du service de la maison « de Jéhovah. . . etc. . . , etc. »

Il y avait donc à Jérusalem, du vivant de David, des artistes capables de rédiger des plans et de construire des modèles d'édifices à bâtir. Qu'en conclure? Que sous le règne du saint roi on pouvait concevoir déjà et exécuter de grandes choses.

Quand, plus tard, Salomon écrivit à Houram, roi de Sour, pour lui demander de l'aider dans la construction du temple, il lui dit dans sa lettre :

1. Ant. Jud., VII, XV, 3.
2. Chron., I, XXII, 15.
3. Chron., I, XXVIII, 11.

« Et maintenant, envoie-moi un homme intelligent, pour tra-
« vailler en or, en argent et en airain, en fer, en pourpre rouge,
« en cramoisi et en hyacinthe, qui sache tailler des sculptures,
« avec les gens sages qui sont avec moi en Jahouda et en Jé-
« rusalem, que David mon père a préparés[1]. »

Le roi Houram lui répond :

« Et maintenant je t'envoie un homme sage, intelligent, qui
« a appartenu à Houram mon père, fils d'une femme des filles
« de Dan (son père était tyrien), expert à travailler dans l'or,
« dans l'argent, dans l'airain, dans le fer, dans les pierres,
« dans le bois, dans la pourpre, dans l'azur, dans le lin fin,
« dans le cramoisi, à tailler toute espèce de sculpture (לְפַתֵּחַ כָּל
« פִּתּוּחַ) et à imaginer toutes sortes d'inventions dont on le
« chargera, avec tes sages et les sages de mon seigneur David,
« ton père[2]. »

Tous ces passages sont bien précieux. Salomon a besoin d'un homme capable d'exécuter l'ornementation qu'il destine au temple du Seigneur. Cet homme, il sait qu'il peut le trouver en Phénicie; il le demande au roi Houram, et le monarque le lui envoie aussitôt. Cet artiste a-t-il pu concevoir et exécuter à lui seul toutes les splendeurs du temple et du palais? Non, certes; il a donc créé une véritable école à Jérusalem, et cette école a dû forcément suivre les méthodes qui lui furent enseignées par son fondateur tyrien.

Pour excaver dans le roc vif une tombe digne de son père, Salomon n'avait pas besoin d'autres artistes que ceux qui se trouvaient à Jérusalem; pour l'orner convenablement, il a pu se servir, soit de l'artiste tyrien lui-même, soit des élèves de celui-ci, et ces élèves ont dû mettre en œuvre l'ornementation toute phénicienne que leur habile maître leur avait enseignée.

1. Chron., II, ii, 6.
2. Chron., ii, 12.

On m'a objecté aussi que les récits des spoliations exercées tour à tour par Hyrcan et par Hérode, sont des fables inventées à plaisir par Josèphe. Il faudrait alors expliquer pourquoi Hérode a fait construire, à la porte même du tombeau des rois, un monument expiatoire, après la fatale visite dans laquelle deux de ses doryphores périrent. Josèphe connaissait et a parlé, *de visu*, de ce monument, qu'il décrit; en nier l'existence et l'origine devient donc très-difficile. De plus, l'entrée du tombeau des rois était donc bien connue de la population entière de Jérusalem.

A l'époque de Salomon, l'argent n'était pas très-rare à Jérusalem, car nous lisons ce qui suit dans les Saintes-Écritures : « L'argent n'était estimé de rien, du temps de Salomon[1]. Puis[2] : « le roi rendit l'argent et l'or communs à Jérusalem comme les « pierres; et les cèdres le furent comme les sycomores, qui « sont dans la vallée en grande quantité. » La même assertion est répétée au Ier livre des Rois, x, 27. Quelque hyperbolique que puisse être cette dernière expression, elle ne prouve pas moins que Salomon pouvait, sans gêner beaucoup ses finances, ensevelir 3,000 talents d'argent dans la tombe de son père.

Mais, dit-on, si des trésors ont existé dans cette tombe, et Sésac, et les Assyriens, et tant d'autres spoliateurs du trésor du temple et du trésor royal de Jérusalem, ont dû dépouiller les tombes royales. On oublie une chose; c'est que les peuples de l'antiquité n'étaient pas des violateurs de tombeaux, et qu'ils avaient un respect profond pour la demeure des morts. Aussi, lorsque Cambyse, devenu maître de l'Égypte, eut violé le sépulcre d'Amasis, il n'y eut qu'un cri d'indignation et de malédiction contre lui. Cette hypothèse ne me semble donc pas avoir une valeur suffisante.

1. Chron., II, IX, 20.
2. Chron., II, I, 15.

L'objection la plus sérieuse, contre l'identité des Qbour-el-Molouk et du tombeau de David et des princes de sa dynastie, est tirée du livre de Néhémie. C'est un livre bien difficile à comprendre, il faut l'avouer, que le livre de Néhémie; car, plus on l'étudie, moins on en saisit la valeur, en tant que description des lieux.

Néhémie était échanson du roi Artaxerxès Longue-main (I, 11). Dans la 20e année du règne de ce prince, il obtint du monarque, des firmans pour aller rebâtir Jérusalem (II, 8). Il était escorté de chefs de l'armée et de cavaliers (II, 9). Il arrive à Jérusalem, et, au lieu de se servir de ses firmans qui lui donnaient plein pouvoir, que fait-il? Il sort de nuit, comme un homme qui a peur d'être vu, et il va inspecter les murailles. On ne concevrait pas que cette inspection ne portât que sur un point, et Néhémie devait faire le tour de la ville, pour que sa course eût un but utile. Voici les versets qui rendent compte de cette tournée (II) :

13. « Je sortis durant la nuit par la porte de la Vallée et « devant la fontaine du Dragon, et vers la porte du Fumier, « et je considérai les murailles de Jérusalem qui étaient abat- « tues et ses portes qui étaient consumées par le feu.

14. « Et je passai à la porte de la Fontaine et à l'étang du « Roi, et il n'y avait pas de chemin par où pût passer la bête « que j'avais sous moi.

15. « Et je montai durant la nuit par le torrent et je consi- « dérai la muraille, et revenant, j'arrivai à la porte de la Val- « lée et je retournai. »

Néhémie sort et rentre par la porte de la Vallée. Il rentre en remontant par le torrent qui est le Kedron. Il a donc bien réellement fait le tour de la ville. Assurément, une porte qui s'appelle porte de la Vallée doit s'ouvrir sur une vallée. Y en a-t-il plusieurs qui puissent porter ce nom à Jérusalem? Je n'en con-

nais qu'une, c'est la porte de Setty-Maryam, porte moderne de Saint-Étienne, auprès de laquelle est encore une fontaine, qui peut bien être l'ancienne fontaine du Dragon. A Jérusalem, les fontaines sont assez rares pour qu'on n'ait pas grande chance de se tromper, en les identifiant avec celles qui sont mentionnées dans les Écritures. A partir de là, Néhémie, montant vers la porte du Fumier, considère le triste état des murailles de Jérusalem (et non de celles du temple). Où était la porte du Fumier? Personne n'en sait rien; les uns la placent d'un côté, les autres au côté opposé. De là, Néhémie passe à la porte de la Fontaine et à l'étang du Roi. Cette porte de la Fontaine n'est pas connue aujourd'hui. Puis il passe à l'étang du Roi; ici, pas de confusion, à mon avis, il s'agit de l'immense citerne creusée au pied du mont Sion, à la naissance de la vallée de Hinnom, et qui porte encore aujourd'hui le nom de *Birket-es-Soulthan*. Il n'y avait pas là de chemin praticable : ceci doit être parfaitement juste, car avec les décombres provenant de la démolition des remparts élevés sur le mont Sion, le flanc de la colline devait être impraticable pour une monture quelconque.

Enfin Néhémie remonte le torrent de Kedron, il considère la muraille. Cette fois, il ne spécifie plus la muraille de Jérusalem; et en effet, il longeait l'enceinte du temple; puis il revient à la porte de la Vallée, c'est-à-dire vers la porte actuelle de Setty-Maryam, et il rentre chez lui, sans que les magistrats de la ville se doutent de ce qu'il est allé faire dans son excursion nocturne (II, 16). On pourrait toutefois expliquer d'une autre manière encore la course de Néhémie; il faudrait faire du Bab-el-Khalil actuel, la porte de la Vallée, de la Fontaine du Serpent (עין התנין) le Birket-Mamillah que Josèphe nomme positivement piscine des Serpents, de la porte du Fumier, le Bab-Çahioun, de la porte de la Fontaine, le Bab-el-

Marharibeh, et enfin de l'étang du Roi, la piscine de Siloé. De la sorte Néhémie aurait réellement remonté le torrent du Kedron, et il aurait négligé les détails topographiques de toute la portion est, nord, et ouest de l'enceinte. Resterait la difficulté réelle de l'identification de la piscine de Siloé avec l'étang du Roi, quand nous avons un immense réservoir, placé loin de là et qui porte toujours le nom d'étang du Roi, Birket-es-Soulthan.

Expliquée de l'une de ces deux manières, cette inspection de Néhémie est complète; il a vu toute l'enceinte qu'il vient reconstruire et dont il lui importe de connaître l'état de ruine plus ou moins avancé. Il n'en serait plus de même, évidemment, si l'on réduisait la course de Néhémie à une simple promenade, faite sur un seul point de l'enceinte.

Plus tard, Néhémie convoque tous les habitants et les engage à rebâtir l'enceinte de la ville; et lorsque Sanballate de Khoron, et Tobie l'Ammonite, et Djesem l'Arabe, lui disent: « Que faites-vous? vous révoltez-vous contre le roi? (II. 19) » il renonce encore à leur montrer ses firmans, et il se contente de leur répondre : « C'est le Dieu du Ciel qui nous fera prospérer, et « nous, ses serviteurs, nous nous lèverons et nous bâtirons; « mais vous, vous n'avez ni part, ni droit, ni souvenir en Jéru-« salem » (II, 20).

Vient ensuite l'énumération des ateliers différents qui travaillèrent à la reconstruction des murailles, et je déclare, en toute humilité, qu'il m'a été impossible d'y rien comprendre. Je crois bien démêler cependant qu'il y a, dans cette énumération, une partie relative à la ville proprement dite, et une autre relative à l'enceinte du temple et à la portion des remparts qui s'y rattachaient, mais je n'oserais l'affirmer.

Les efforts du révérend Robinson, l'auteur du meilleur livre que je connaisse sur la Judée, n'ont pas été plus heureux que

les miens; il en convient tout aussi franchement que je le fais moi-même. Dans cette description des travaux nous lisons (III) :

13. « Khanoun et les habitants de Zanoakh élevèrent la porte « de la Vallée; ils la construisirent, en posèrent les portes, « les serrures et les verrous, plus, mille coudées à la muraille « jusqu'à la porte du Fumier.

14. « Malkia, fils de Réchab, chef du district de Beth-Kerem, « éleva la porte du Fumier; il la construisit, en posa les portes, « les serrures et les verrous.

15. « Et Saloum, fils de Kolkhozé, chef du district de « Mitspa, éleva la porte de la Source; c'est lui qui la construi- « sit, la couvrit, en posa les portes, les serrures et les verrous, « ainsi que la muraille de l'étang de Sélakh (Siloë), près « du jardin du Roi, et jusqu'aux rampes qui descendent de « la ville de David.

16. « Après lui travailla Nékhémie, fils d'Azbouk, chef du « demi-district de Beth-Tsour, jusqu'en face des tombeaux de « David (עד נגד קברי דויד), et jusqu'à l'étang d'Asouïah et « jusqu'à la maison des Héros.

17. « Après lui travaillèrent les Lévites..... etc., etc. »

Voilà l'autorité sur laquelle on s'appuie, pour mettre sur le mont Sion les tombeaux de David et des rois de Juda.

Il est fâcheux que cette mention soit faite au milieu de noms insolites et qui ne se trouvent employés que dans le livre de Néhémie; car, je le répète, il n'y a pas l'ombre de possibilité de reconnaître quoi que ce soit, dans les lieux qui se trouvent énumérés dans ce chapitre.

Il ne me reste plus qu'à parler du récit que fait Benjamin de Tudèle [1]. Il a entendu dire que l'entrée du tombeau de David fut trouvée par hasard par deux terrassiers qui dé-

1. *Itinerarium*, c. 9.

blayaient une partie de l'enceinte de Sion; que ces ouvriers, en pénétrant dans le tombeau, rencontrèrent des chambres incrustées d'or et d'argent, et une table, sur laquelle étaient le sceptre et la couronne de David; que ces ouvriers s'évanouirent et ne recouvrèrent leurs sens que longtemps après; qu'ils allèrent prévenir le Rabbin, et que celui-ci se hâta de faire refermer l'édifice sacré[1]. Ce récit extravagant ne vaut évidemment pas la peine d'être discuté. Je ne puis m'expliquer comment un homme aussi savant que l'illustre Münter a pu lui accorder la moindre créance, et avancer surtout qu'il s'accordait, en ce qui concerne les richesses qui étaient enfermées dans le tombeau, avec le témoignage de Josèphe. C'est précisément tout le contraire qui a lieu, puisque Josèphe affirme qu'Hérode enleva tout ce qui s'y trouvait de précieux, sans y rien laisser. Si Hérode avait tout pris, il est fort difficile d'admettre que les ouvriers de Benjamin de Tudèle y aient retrouvé les trésors dont la vue les éblouit. Ce récit n'est donc qu'une fable sans aucune espèce de valeur historique, comme presque toutes les traditions analogues que croient et racontent imperturbablement les Juifs de Jérusalem.

Le savant qui a le plus vivement attaqué le mémoire que j'ai publié sur les Qbour-el-Molouk, et que je viens de reproduire sans y rien changer, a bien été obligé de reconnaître, dans sa critique, l'identité des Qbour-el-Molouk et des Σπηλαῖα Βασιλικὰ de Josèphe, et il en a conclu que Hérode, au commencement de son règne, s'était fait bâtir un tombeau médiocre, qu'il n'aura plus trouvé digne de lui, quand il s'est vu au faîte des grandeurs et de la richesse; qu'alors il s'en sera

1. Benjamin de Tudèle oublie d'expliquer comment un ordre quelconque a pu être donné par un Rabbin et exécuté publiquement à Jérusalem. Les pauvres Juifs de Jérusalem ne connaissent là d'autres ordres que ceux auxquels ils obéissent si humblement.

fait construire un splendide, qui n'est probablement autre chose que les Qbour-el-Molouk. Cela, malheureusement, est contraire à l'histoire; car nous savons[1] que lorsque Hérode mourut à Jéricho, ses funérailles furent célébrées avec l'éclat le plus grand, et que son corps fut transporté en grande pompe, par une route de deux cents stades, à Hérodeum, où il devait être enterré, suivant sa volonté expresse. Hérodeum était éloigné de Jérusalem de soixante stades[2]. C'est encore Josèphe qui nous le dit expressément. Ceci posé, je demande ce que peuvent être les σπηλαῖα βασιλικα, s'ils ne sont les tombeaux des rois de Juda, et j'attendrai la réponse.

En résumé, aucune objection sérieuse ne subsiste, et je crois avoir le droit de dire que les tombeaux des rois de Juda étaient bien dans la cave sépulcrale qui porte encore le nom de Qbour-el-Molouk, de tombeaux des rois.

Jamais, du reste, jusqu'à une époque assez récente, l'entrée du tombeau de la dynastie de David n'a été inconnue à Jérusalem, ainsi qu'on semble le croire. Ce n'est qu'au moyen âge, que la tradition vraie s'est perdue à moitié, et que, tandis que le monument authentique conservait son noble nom, on lui substituait un caveau fantastique, situé sur le sommet du mont Sion, dans l'intérieur de la citadelle, c'est-à-dire en un point où il n'y a jamais eu de tombeau.

Josèphe nous affirme qu'Hérode avait fait construire un monument expiatoire à la porte du caveau royal. Saint Pierre parle du tombeau de David comme bien connu de tous. Dion Cassius nous affirme que la chute du tombeau de Salomon fut pour les Juifs un triste présage de ruine. Et enfin, ce qui est bien plus positif encore, nous lisons dans la Lettre de saint

1. Josèphe, Ant. Jud., XVIII, VIII, 3.
2. Josèphe, Ant. Jud., XV, IX, 4.

Jérôme à sainte Paule [1], pour l'engager à venir habiter Beit-Lehm : « Tenebimus manus, ora cernemus, et a desiderato vix « avellemur amplexu. Ergo ne erit illa dies, quando nobis li- « ceat speluncam Salvatoris intrare? In sepulcro Domini flere « cum sorore, flere cum matre? Crucis deindè lignum lam- « bere, et in Oliveti monte, cum ascendente Domino, voto et « animo sublevari? Videre exire Lazarum fasciis colligatum; « et fluenta Jordanis ad lavacrum Domini puriora; indè ad « pastorum caulas pergere, in David orare mausoleo. » Saint Jérôme savait donc très-bien où était le mausolée de David, et l'entrée n'en était inconnue de personne, puisqu'il dit à sainte Paule qu'ils iront prier ensemble dans ce mausolée.

Chose étrange! nous lisons dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, écrit en 333 : « Item ab Hierusalem euntibus Bethleem millia quatuor; super strata, in parte dextrâ, est monumentum ubi Rachel posita est uxor Jacob. Indè millia duo a parte sinistrâ est Bethleem ubi natus est Dominus Jesus-Christus. Ibi basilica facta est jussu Constantini. Indè non longè est monumentum Ezechiel, Asaph, Job et Jesse, David, Salomon, et habet in ipsâ cryptâ ad latus deorsum descendentibus Hebræis scriptum nomina superscripta. » Que penser de cette indication? Je ne me charge pas de le deviner. En tout cas, ce qui est certain, c'est que pour les habitants de Jérusalem, en 333, le tombeau de David et de Salomon n'était pas caché dans les flancs du mont Sion.

Pour l'auteur du même itinéraire, le monument connu aujourd'hui sous le nom de tombeau d'Absalom était le tombeau du roi Ezekhias. Si l'on se rappelle que le tombeau d'Ezekhias, quelle que fût sa position relative, devait, suivant l'Écriture-Sainte, exister au même point que les tombeaux des rois, il

1. Lettre XLIV, écrite entre 388 et 400.

était de conséquence nécessaire, pour le pèlerin de Bordeaux, d'admettre que les tombeaux des rois de Juda étaient en ce même lieu. Cette opinion, du reste, est d'accord avec celle de l'auteur de la Chronique paschale, qui dit que le tombeau du prophète Isaïe (c'est ainsi que le pèlerin de Bordeaux appelle le tombeau monolithe de Zacharie) fut placé tout près de celui des rois, derrière le cimetière des Juifs, dans la région du midi.

On le voit, au IVe siècle, l'incertitude existait, et la chaîne de la tradition était déjà interrompue; saint Jérôme parvint, sans aucun doute, à la renouer, et je ne doute pas que les Qbour-el-Molouk n'aient été, pour lui comme pour moi, le sépulcre de David et des rois de sa dynastie.

TOMBEAU DES PROPHÈTES.

Le long de l'enclos du jardin des Oliviers (Gethsemani, aujourd'hui el-Djesmanieh) passe un chemin qui conduit au sommet du mont des Oliviers ou Djebel-Thour et à l'église de l'Ascension. Tout le terrain que l'on traverse pour arriver là, est tellement encombré de débris de toute nature, tels que briques, poteries, marbres ou mosaïques, qu'il est indubitable que le flanc occidental de la montagne, a servi autrefois d'assiette à un vaste faubourg de Jérusalem.

A une centaine de mètres en avant de l'église de l'Ascension, des fouilles toutes nouvelles ont fait découvrir une citerne, et les fondations ainsi que les débris d'un édifice religieux, qui n'était probablement qu'une église construite par l'ordre d'Hélène ou de Constantin. Des débris de corniches, des chapiteaux corinthiens et des fûts de colonnes ornés de moulures évidemment romaines, ne laissent pas de doute sur l'origine de ce monument ruiné. Ses débris sont charriés à grande

que lui apporte le puits rond entaillé dans la voûte. Très-probablement c'est la rampe qui est antique, et le puits n'aura été creusé que bien postérieurement, pour éclairer aux visiteurs l'entrée du monument. Ce monument, c'est le tombeau des prophètes, Qbour-el-Anbia.

Je vais décrire le plus brièvement possible cette excavation si éminemment curieuse. Le vestibule est une rotonde de sept mètres de diamètre; aux quatre extrémités de deux diamètres perpendiculaires entre eux, se trouvent, taillés dans le roc, des couloirs de un mètre soixante centimètres de largeur, dont l'un, celui qui fait le prolongement de la rampe par laquelle on descend dans le caveau, mène directement, par un chemin de neuf mètres de longueur, à une porte donnant accès dans une petite chambre de deux mètres vingt centimètres de profondeur, sur trois mètres quatre-vingts centimètres de largeur. Dans la paroi du fond est percé un four à cercueil.

A droite et à gauche de la porte d'entrée de cette petite chambre, qui tient évidemment la place d'honneur, règne un couloir circulaire qui vient recouper le couloir dont le tracé est perpendiculaire à celui du couloir conduisant à la chambre principale. Dans la paroi du fond sont taillées, dans la branche de gauche du couloir circulaire, seize fours à cercueil. A droite, le couloir est circulaire sur une longueur de sept mètres seulement. En ce point, la paroi du rocher, grâce à la présence de couches de silex, a offert des difficultés de taille, telles que le plan général a été abandonné. Quatre marches grossières et irrégulières ont été prises dans la masse, et montent à une petite chambre carrée, de deux mètres trente centimètres de côté. Les parois de celle-ci sont percées de cinq fours à cercueil.

A droite de l'escalier conduisant à cette chambre funéraire se présente une branche de couloir, de trois mètres de lon-

gueur, et dirigée parallèlement au couloir principal tracé dans l'axe du monument. Puis, le couloir dévie et se courbe de nouveau, pour venir aboutir à l'extrémité de droite du grand couloir horizontal. Dans cette paroi courbe sont encore entaillés cinq fours à cercueil, de sorte que le caveau présente seize fours à cercueil à droite, comme à gauche.

Un second couloir en arc de cercle, de même largeur que le premier, est taillé à trois mètres en arrière de celui-ci. Sur le milieu de la longueur de sa branche gauche, un passage de même largeur le relie au grand couloir à tombes, et dans la paroi de droite de ce passage est taillé un four à cercueil. Il n'est pas facile de circuler partout dans ce curieux caveau sépulcral. Ainsi, la branche horizontale de droite est entièrement fermée, contre le vestibule circulaire, par les terres éboulées, auxquelles le puits creusé dans la voûte a donné accès.

Ce n'est pas tout encore; en retour et au point d'intersection du couloir horizontal de gauche avec le couloir circulaire intermédiaire, commence un nouveau couloir de quatre mètres vingt centimètres de longueur et d'un mètre cinquante centimètres de largeur; au fond de celui-là est un four à cercueil, et l'entrée d'un couloir extrêmement bas et étroit, puisqu'il n'a que soixante-dix centimètres de hauteur et de largeur, qui s'incline très-rapidement et conduit à une série de chambres de dimensions différentes, contenant encore six fours à cerceuil. Je renonce à décrire ce labyrinthe dans lequel j'ai failli étouffer, et que, seuls, l'abbé Michon et Philippe ont eu le courage de parcourir jusqu'au bout, au risque de n'en pouvoir jamais sortir. L'abbé, avec cette opiniâtreté que rien absolument ne peut rebuter, n'a pas voulu quitter cette effroyable tombe, sans en avoir fait un croquis dont les mesures lui étaient fournies par Philippe. Je suis heureux de les en remercier ici tous les deux;

car sans eux, j'eusse bien certainement renoncé à connaître toute cette partie du monument, partie d'autant plus intéressante, que jamais, que je sache, personne n'a osé s'y aventurer pour tout de bon. Je renvoie donc au plan que j'ai pu en donner, grâce au croquis de l'abbé [1].

D'où vient le nom de tombeau des Prophètes que la tradition accole à ce singulier monument funéraire? Il m'est impossible de le deviner. Je ne connais d'autre mention antique de ce monument que celle, assez vague d'ailleurs, que nous fournit Josèphe [2], et qui ne peut concerner que notre caveau. L'historien des Juifs, décrivant les lignes de circonvallation de Titus, dit que ces lignes, traversant le Kedron, gagnaient le mont des Oliviers, et que, revenant au midi, elles enveloppaient la montagne, jusqu'à la pierre qu'on nomme le Peristereon, et la colline qui avoisine celle-ci et qui domine la vallée voisine de Siloam [3]. Cette indication est fort précise quant au lieu qu'elle désigne, c'est incontestablement notre caveau sépulcral, aussi bien que la Σιλωὰμ mentionnée dans ce texte, n'est très-probablement que le village de Siloam qui n'a changé ni de nom ni de place. Quant à l'origine et à la véritable destination du monument, elle nous laisse dans la plus complète incertitude.

Nous lisons dans l'évangile de saint Mathieu (XXIII, 29): οὐαὶ ὑμῖν, γραμματεῖς καὶ φαρισαῖοι ὑποκριταί, ὅτι οἰκοδομεῖτε τοὺς τάφους τῶν προφητῶν καὶ κοσμεῖτε τὰ μνημεῖα τῶν δικαίων. — Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous construisez les tombeaux des prophètes et que vous embellissez les monuments des Justes. — Serait-il par hasard question dans

1. Voyez pl. XXXVI.
2. Bell. Jud., V, XII, 2.
3. Εἶτα ἀνακάμπτων κατὰ μεσημβρίαν περιλαμβάνει τὸ ὄρος ἄχρι τῆς περιστερεῶνος καλουμένης πέτρας, τόν τε ἑξῆς λόφον ὃς ἐπίκειται τῇ κατὰ τὴν Σιλωὰμ φάραγγι, etc.

ce même verset, du tombeau des prophètes dont je viens de donner la description? C'est possible, mais j'en doute.

Quoi qu'il en soit, le monument est très-important, et il mérite toute l'attention des archéologues. Il a été garni, à une époque très-reculée, d'un enduit de ciment, dans la pâte duquel sont noyés, pour lui donner du corps, des fragments de poterie cannelée, très-antique sans aucun doute. La preuve que ce revêtement intérieur est fort ancien, c'est que j'y ai trouvé au plafond, en un point situé à gauche de la petite chambre haute, parmi une foule d'inscriptions judaïques cursives, tracées par de pieux visiteurs, à une époque très-ancienne, si l'on en juge par la forme des lettres, une inscription du même genre, écrite en caractères démotiques égyptiens, et que je me suis empressé de transcrire, espérant qu'un jour elle serait déchiffrée intégralement; je n'y ai pu reconnaître que le titre de Prêtre de Rè ou du Soleil. Si j'ai bonne mémoire, d'autres textes démotiques, moins bien conservés, se trouvent vers la même partie de la muraille, et il serait bien curieux de les recueillir tous avec le plus grand soin. Je n'ai pas besoin, je pense, de rappeler que ce fait présente la plus grande analogie avec celui que l'on constate à chaque pas, dans les Syringes de Thèbes.

Une tradition juive, ayant cours à Jérusalem, fait des Qbour-el-Anbia, le tombeau d'un ou plusieurs rois qui n'ont pas été ensevelis dans le sépulcre de David. Malheureusement je n'ai pas pris immédiatement note de ce fait, de sorte que je ne me rappelle plus si c'est le roi lépreux Ozias, ou les deux rois apostats Ammon et Manassés, dont cette tradition place les tombes aux Qbour-el-Anbia.

TOMBEAUX DE LA VALLÉE DE JOSAPHAT

TOMBEAU D'ABSALOM

Le premier monument sépulcral que l'on rencontre, en descendant la vallée de Josaphat, à partir du Jardin des Oliviers, est un mausolée dont toute la base a été prise dans la masse du rocher. Une sorte de plate-forme a été taillée dans le flanc du mont des Oliviers, et ses parois verticales s'élèvent à droite, à gauche et derrière le monument. C'est le noyau de roc, isolé par la construction de cette espèce de cour, qui a été taillé sur place, pour devenir la base du tombeau ; des blocs rapportés et bien jointoyés en ont constitué le couronnement.

Voici la description succincte de ce singulier monument qui a déjà été décrit et figuré bien des fois, mais toujours sans une exactitude suffisante. La base proprement dite du mausolée est inscrite dans un carré, de six mètres quatre-vingts centimètres de côté. Sur chacune des faces se détachent deux colonnes ioniques, et deux demi-colonnes placées dans les aisselles de deux pilastres d'antes. Sur cet ordre ionique est assise une frise dorique, comportant treize patères dissemblables et quatorze triglyphes avec gouttes. Au-dessus de cette frise, se trouve une véritable corniche égyptienne, parfaitement caractérisée, et composée d'un énorme tore ou boudin, que surmonte un vaste demi-cavet, évidé en larmier. A partir de la frise dorique, le corps du mausolée est inscrit dans un carré qui n'a plus que six mètres cinquante centimètres de côté. Jusqu'à la partie supérieure de la corniche égyptienne, le monument est monolithe. A partir de là il est formé de blocs rapportés.

Le couronnement du mausolée se compose d'abord d'un

dez carré de six mètres trente-trois centimètres de côté, terminé par une petite corniche, formée de deux listels séparés par un tore et surmontés d'une doucine et d'une platebande. Au-dessus de celle-ci s'élève une partie cylindrique, ayant pour diamètre le côté du dez qu'elle surmonte, c'est-à-dire six mètres trente-trois centimètres. Ce cylindre a pour base la même corniche que je viens de décrire, et enfin sur la surface du cylindre règne un cordon, formé encore des mêmes moulures que celles qui se voient à la base. Le cylindre est terminé à sa partie supérieure par un tore figurant un énorme câble tordu. Au-dessus de celui-ci paraît enfin une sorte de pyramidion à génératrice évidée en gorge. Le tout est couronné d'un gros bouquet de palmes, assez semblable à un chapiteau égyptien. Ce pyramidion a été quelquefois dépeint par le nom de bonnet chinois que des voyageurs lui ont donné. Ce n'est certes pas là une expression technique, mais elle a l'avantage de caractériser assez bien la forme de cet étrange couronnement de mausolée. Quant aux hauteurs relatives des portions supérieures, c'est-à-dire de celles qui surmontent la corniche égyptienne, les voici en quelques mots. Le tore câblé partage en deux parties égales la hauteur totale de ces portions supérieures. Le dez cubique avec sa corniche a la même hauteur que la portion cylindrique, jusqu'au tore câblé. De la corniche égyptienne jusqu'au-dessus du tore câblé ou à la naissance du chapeau, il y a cinq mètres trente-six centimètres, hauteur égale à celle du chapeau avec sa couronne de palmes. De la moulure intermédiaire ou cordon placé sur le cylindre jusqu'à la naissance du chapeau, il y a soixante-six centimètres; le tore câblé a deux cent cinquante-trois millimètres de diamètre; et de la partie inférieure du tore à la partie inférieure du cordon en moulure, il y a huit cent soixante-seize millimètres.

Les pilastres d'antes ont cinq cent cinquante-sept millimètres de largeur; les colonnes ont quatre cent quatre-vingts millimètres de diamètre et trois cent quatre-vingts millimètres de saillie sur la face du monument. Les intervalles des colonnes sont de neuf cent cinquante millimètres. Les demi-colonnes accolées aux antes ont trente-deux centimètres de largeur de fût. Les chapiteaux des colonnes ont au sommet sept cent trente-quatre millimètres de largeur; et les chapiteaux d'antes avec ceux des demi-colonnes, un mètre deux centimètres. Je me bornerai à ces mesures de détail, et pour les autres, je renvoie le lecteur aux planches XXXVII, XXXVIII et XLI.

Au-dessus de la corniche égyptienne, la face sud du mausolée présente une petite porte carrée, placée à un mètre trois cent vingt-quatre millimètres de l'angle sud-est. Cette porte a un mètre cent vingt-cinq millimètres de hauteur, sur quatre-vingt-treize centimètres de largeur; elle est surmonté d'un évidement en cul de four, surmonté lui-même d'un cercle en saillie sur la surface du dez carré.

Outre la petite porte, assez difficile à atteindre, dont je viens de parler, trois larges brèches ont été faites dans le flanc du mausolée; l'une, dans la face tournée à l'occident, entre les deux colonnes centrales : celle-ci a enlevé tout le milieu de la frise dorique, et elle règne depuis les chapiteaux jusqu'au-dessus du tore égyptien. L'autre brèche, ouverte dans la face nord, entre les deux colonnes centrales, est à bonne hauteur, et il est très-aisé de pénétrer par là dans l'intérieur du monument. La troisième brèche est entamée dans la face orientale du dez carré qui surmonte la corniche égyptienne. Voici la description des deux étages intérieurs. La chambre dans laquelle on pénètre par la brèche ouverte au nord, est carrée, et encombrée de fragments qui empêchent de deviner ce que présente le sol. Le plafond est garni d'un cadre simple en saillie et de deux cer-

cles concentriques en creux. Les côtés ouest, nord et est, présentent une arcade dont le cintre est tangent au cadre du plafond. Le côté sud n'a pas cette arcade, et il offre, à sa partie gauche, une ouverture cintrée où viennent aboutir les marches d'un escalier qui descendait à l'intérieur, en partant de la porte ouverte dans la face sud, au-dessus de la corniche. Une petite ouverture, ménagée dans la masse, conduit au-dessus du plafond de la chambre inférieure, sous une voûte en encorbellement, non taillée, tout à fait semblable à celle que l'on voit à la grande pyramide d'Égypte, voûte qui n'a eu évidemment d'autre destination que celle d'alléger le poids de toutes les parties supérieures de l'édifice.

Maintenant, que j'ai donné assez minutieusement la description du monument funéraire connu sous le nom de Tombeau d'Absalom, je dois émettre l'opinion que je me suis faite, après mûres réflexions, sur l'âge probable de cet étrange monument. Commençons par rapporter ce que la Bible nous dit du tombeau d'Absalom. Nous y lisons[1] : — 18. Absalom avait pris et dressé pour lui, de son vivant, un cippe (מצבת) dans la Vallée du Roi : car, disait-il, je n'ai point de fils pour rappeler le souvenir de mon nom ; et il avait appelé le cippe de son nom, et il est appelé main d'Absalom jusqu'à ce jour. —

Ce verset me paraît un commentaire introduit beaucoup plus tard dans le texte du livre de Samuel ; il n'en est pas moins extrêmement précieux, ainsi qu'on va le voir. Un *Matzabet*, c'est certainement en ce cas un monument funéraire, puisqu'il était destiné à conserver à la postérité le nom d'Absalom, et, très-probablement, à recouvrir sa dépouille mortelle. D'une part, quoique fils du roi David, il est évident, par ce fait, qu'il n'avait pas à compter sur un sépulcre pour lui, dans le caveau

1. Samuel, II, XVIII.

royal, destiné sans doute à ceux-là seuls qui porteraient la couronne. D'un autre côté, Absalom fit très-probablement élever son monument funéraire dans la vallée où se trouvait placé le caveau royal. Ce lieu, notre verset l'appelle la Vallée du Roi (עמק המלך). D'où pouvait provenir ce nom, si ce n'est de la présence du caveau royal? Je désirerais bien qu'on pût me l'apprendre. Les tombeaux des rois étaient donc dans une vallée. Or les Qbour-el-Molouk sont à la naissance de la vallée de Josaphat; si donc la tradition sur le tombeau d'Absalom pouvait être admise, sa présence dans la vallée de Josaphat me fournirait un argument de plus en faveur de mon attribution des Qbour-el-Molouk aux rois de Juda. Heureusement, je n'ai pas besoin de cette preuve supplémentaire, et j'en ai bien assez d'autres pour étayer mon opinion.

Nous lisons dans Josèphe[1] qu'Absalom s'était fait construire, dans la vallée royale, une stèle de marbre, éloignée de deux stades de Jérusalem, et qu'il appela sa main, disant que, quand bien même ses enfants périraient, son nom resterait attaché à cette stèle[2].

La tradition qui existe aujourd'hui, date certainement de l'époque où il a été permis aux Juifs, bannis de Jérusalem par l'empereur Hadrien, après la révolte de Bar-Koukeba, de rentrer dans cette ville. Ce qui est sûr, c'est que, de temps immémorial, le tombeau d'Absalom a reçu ce nom parmi les Juifs, qui ont peut-être rapporté avec eux une tradition rabbinique,

1. Ant. Jud., VII, X, 3.

2. Ἕστηκε δὲ Ἀβεσάλωμος ἐν τῇ κοιλάδι τῇ βασιλικῇ στήλην λίθου μαρμαρίνου, δύο σταδίους ἀπέχουσαν Ἱεροσολύμων, ἣν προσηγόρευσεν ἰδίαν χεῖρα, etc. Puisque Josèphe savait que le monument d'Absalom était à deux stades de Jérusalem, il savait parfaitement où il était; donc il existait de son temps, ou au moins il en existait des restes suffisants pour lui permettre de dire que le cippe était une στήλη λίθου μαρμαρίνου. Remarquons en passant que le tombeau d'Absalom est justement à deux stades de Jérusalem.

concernant ce monument, lorsqu'ils ont été admis, par grâce, à habiter de nouveau l'enceinte, sacrée pour eux, de la capitale de David. Pas un Juif ne passe devant le prétendu tombeau d'Absalom sans cracher dessus et sans lui jeter une pierre, punissant par ce double outrage, le crime du fils rebelle.

Maintenant, est-ce à dire pour cela que je prétends démontrer que le Tombeau d'Absalom est bien positivement le monument funéraire dont parlent la Bible et Josèphe? Non, sans doute; une conjecture de moi ne peut et ne doit être une démonstration pour personne. J'avoue néanmoins que, comme je ne vois rien d'absolument impossible à ce que la tradition sur ce point soit admise comme bonne, je l'admets jusqu'à démonstration du contraire; tout à l'heure j'en dirai le motif.

La sainte Bible nous mentionne encore un monument funéraire important, à ce qu'il paraît, et je vais transcrire le passage qui y est relatif. Nous lisons dans Isaïe (XXII) : — 15. Ainsi dit le Seigneur, Jehovah Sebaout : Va vers ce haut fonctionnaire, Sibna, qui est préposé au palais. — 16. Qu'as-tu ici, et qui est des tiens ici, que tu te creuses ici un sépulcre? Il creuse dans la hauteur son sépulcre, il taille dans le roc sa demeure. — Cette portion des prophéties d'Isaïe se rapporte au règne d'Ézékhias, dont ce Sibna était probablement l'intendant. Le tombeau sompteux creusé par l'ordre de Sibna, serait-il un des deux sépulcres voisins de celui d'Absalom? Je ne me charge pas de le décider : mais, ce que je prétends conclure de ce passage c'est que, sous les rois de Juda, des tombeaux magnifiques étaient creusés, taillés dans le rocher.

Pour les habitants chrétiens de Jérusalem, le mausolée que je viens de décrire se nomme aussi le Tombeau d'Absalom. Pour les musulmans, c'est une autre affaire; ils ne connaissent ce monument que sous le nom de Tantourah-Faràoun (tantourah

est le nom d'une coiffure en forme de corne, et longue de plus de deux pieds, dont s'affublent les femmes du Liban).

J'ai le malheur de me trouver en désaccord complet avec les antiquaires et les architectes, sur l'âge de ce curieux monument, qui, pour eux, est un excellent modèle de la plus déplorable décadence de l'art grec. Je suis désolé de ne pouvoir en aucune façon me ranger à leur opinion. Je connais beaucoup de monuments de la décadence; mais je n'y ai jamais vu paraître le mélange bizarre, que nous rencontrons ici, des membres caractéristiques des ordres les plus différents, c'est-à-dire de l'ionique et du dorique, le tout surmonté d'une corniche égyptienne. Me sera-t-il permis, à mon tour, de croire et de dire que des monuments hybrides de ce genre, peuvent être parfaitement antérieurs à l'époque où les Grecs opérèrent le départ des éléments à l'aide desquels ils constituèrent leurs ordres classiques, en empruntant à tous les monuments qui leur passaient sous les yeux, ceux de ces éléments qui leur paraissaient se marier le plus heureusement, pour en faire un tout devenu désormais homogène.

Je ne sais si l'on m'accordera cela, mais ce qu'il faudra bon gré mal gré m'accorder, c'est un fait contre lequel il n'y a pas d'objection possible. A la vue du tombeau d'Absalom, les antiquaires, aussi bien que les architectes se sont écriés unanimement : ceci est un monument de la fin du IVe siècle, au plus tôt! Je suis affligé d'être obligé de leur enlever cette croyance, de la façon la plus péremptoire.

Souvent déjà j'ai fait usage du journal écrit en 333 par le Pèlerin de Bordeaux, mais jamais aussi heureusement que cette fois. Or voici ce que je lis dans ce journal : « Item ab Hierusalem euntibus ad portam, quæ est contra orientem, ut ascendatur in montem Oliveti, vallis quæ dicitur Josaphat. Ad partem sinistram ubi sunt vineæ, est et petra ubi Juda Scarioth Chris-

tum tradidit. A parte vero dextrâ est arbor palmæ, de quâ infantes ramos tulerunt et veniente Christo substraverunt. Inde non longè, quasi ad lapidis missum, sunt monumenta duo monubiles (*sic*) miræ pulchritudinis facta. In unum positus est Isaias propheta, qui (*sic*) est vere monolitus (*sic*) et in alium (*sic*) Ezechias Rex Judæorum. »

Concluons : en 333, c'est-à-dire justement au bout du premier tiers du siècle à la fin duquel les antiquaires font remonter les deux tombeaux de la vallée de Josaphat, ces tombeaux étaient admirés de notre pèlerin, qui n'a probablement pas inventé que l'un (celui qui est monolithe) était le tombeau d'Isaïe, et que l'autre (celui dit aujourd'hui tombeau d'Absalom) était le mausolée d'Ézékhias, roi de Juda. Sans aucun doute le Pèlerin avait recueilli la tradition locale, et, on le voit, celle-ci, au commencement du IVe siècle de notre ère, reportait au temps des rois de Juda des monuments dont très-certainement la population de Jérusalem ignorait l'origine, précisément parce qu'elle était très-reculée, et que la chaîne de la tradition s'était trouvée interrompue par l'expulsion des Juifs de Jérusalem. Maintenant, donc, que l'on dise tant que l'on voudra que je me trompe, cela impliquera que le Pèlerin de Bordeaux s'est trompé aussi, et qu'il a admiré préventivement des monuments qui ne devaient exister que cinquante ans environ après son passage à Jérusalem.

TOMBEAU DE JOSAPHAT.

Dans la paroi orientale de l'espèce de cour, taillée dans le roc qui entoure le tombeau d'Absalom, se voit, à gauche, le sommet d'un fronton orné d'acrotères et d'élégants rinceaux remplissant le tympan. C'est, pour les juifs et les chrétiens de Jérusalem, le tombeau de Josaphat. Quel Josaphat? Je l'ignore.

Ce tombeau ne peut être vu aujourd'hui ; des terres et des tombes juives en ont bouché l'entrée, et il y aurait danger à tenter d'y pénétrer.

Cette clôture ne date que de quelques années. On prétend que des curieux ayant fureté dans la grotte sépulcrale, y découvrirent un Pentateuque très-ancien qui était resté dans une tombe, et que les Juifs décidèrent alors que le caveau serait fermé. Je ne sais si cette histoire a quelque fondement, mais ce que je sais, c'est qu'à mon très-grand regret, j'ai trouvé le monument si bien caché, que j'ai cru prudent de ne pas essayer d'en déblayer l'entrée, au risque de déranger quelque mort, dont les vivants auraient très-probablement pris le parti d'une façon désagréable pour moi. Je n'ai donc rien à dire sur cette cave sépulcrale que je n'ai pu visiter.

TOMBEAU DE SAINT-JACQUES[1].

A moins de cent pas[2] du tombeau d'Absalom, vers le sud et toujours dans le roc à pic qui sert de base au mont des Oliviers, se voit une belle chambre sépulcrale, connue des chrétiens sous le nom de tombeau de saint Jacques, et des musulmans sous celui de Diouan-Farâoun (Divan de Faraon). Voici la description de cette curieuse excavation.

Un vestibule soutenu par deux colonnes et deux demi-pilastres doriques, pris dans la masse du roc, se montre à l'extérieur. Ces quatre soutiens sont reliés par une architrave surmontée d'une frise dorique, comportant neuf triglyphes avec gouttes, et surmontée à son tour par une corniche régulière. La hauteur prise entre l'architrave et le sol du vestibule, est de trois

1. Voyez pl. XXXIX.
2. Williams, qui a mesuré la distance qui sépare ces deux monuments, l'a trouvée de cent quarante-cinq pieds anglais, c'est-à-dire de quarante-quatre mètres à peu près.

mètres; les intervalles du pilier de gauche et de la colonne de gauche, et celui des deux colonnes entre elles, sont de un mètre quarante centimètres; celui de la colonne de droite et du pilier de ce côté est un peu moindre, de un mètre trente-cinq centimètres seulement. La largeur des piliers est de quarante centimètres, et la circonférence des colonnes est de un mètre quarante-huit centimètres, ce qui leur donne quarante-sept centimètres de diamètre. La largeur des chapiteaux des colonnes est de soixante-neuf centimètres, et leur hauteur totale de vingt-quatre centimètres. Entre le tailloir qui les surmonte et le plafond du vestibule, il y a un intervalle de vingt centimètres. Dans les flancs des pilastres et des colonnes, sont percés des encastrements et des entailles, dont la plus haute est placée à un mètre quarante-cinq centimètres au-dessous de la base des chapiteaux; sans aucun doute ces entailles ont servi à fixer une balustrade métallique qui a tout naturellement disparu, parce que la convoitise l'aura fait arracher.

La plate-forme du vestibule est en retraite d'environ deux mètres sur la saillie du roc inférieur. Ce vestibule a, dans œuvre, cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres de largeur et deux mètres quatre-vingt-dix-huit centimètres de profondeur, pris entre la face intérieure des pilastres et le mur de fond. Les trois parois de ce vestibule, en faisant face au fond, sont percées de la manière suivante : Sur la paroi de gauche s'ouvre, à un mètre trente-six centimètres de la face intérieure du pilastre, une porte de un mètre soixante-deux centimètres de largeur, et régnant jusqu'au plafond. A cette porte aboutit un escalier à ciel ouvert, formé de marches de dix-sept centimètres de hauteur, et conduisant obliquement sur le rocher, au-dessus du caveau. Dans le mur du fond est percé, à un mètre dix centimètres à partir de l'extrémité gauche, une porte de un mètre soixante-quinze centimètres de largeur,

et que trois mètres six centimètres séparent de la paroi de droite.

A gauche et à cinquante-trois centimètres au-dessus de la porte, est percée une fenêtre, large de quatre-vingts centimètres et haute de trente et un centimètres, donnant sur la chambre sépulcrale à laquelle la porte conduit. Enfin le mur de droite, sur lequel le pilastre est en saillie de vingt centimètres, présente une porte carrée de deux mètres trente-deux centimètres de côté, éloignée de cinquante-cinq centimètres du mur de fond, et de dix centimètres seulement de la face intérieure du pilastre. Cette porte donne accès sur un assez long couloir, qui vient déboucher dans la paroi de gauche de la cour dans laquelle est placé le monument connu sous le nom de tombeau de Zacharie. Quant au sol du vestibule, il présente à droite et au fond, c'est-à-dire contre la porte qui conduit au monument de Zacharie, une sorte de banquette qui a trente centimètres de largeur, et qui commence à un mètre soixante-quinze centimètres du flanc droit de la porte conduisant aux chambres sépulcrales.

Voici la description de ce couloir qui est assez grossièrement taillé. Une fois la porte percée dans le flanc droit du vestibule franchie, on rencontre une plate-forme, de un mètre cinquante centimètres de longueur, au delà de laquelle se trouve une marche, ayant dans le sens de l'axe du vestibule, quarante centimètres de largeur. Cette marche sur laquelle on descend par un ressaut de dix-sept centimètres, est elle-même à dix-sept centimètres au-dessus du sol du corridor qui vient ensuite, et qui a quatre mètres cinquante centimètres de longueur. Là se trouve un nouveau ressaut de dix-sept centimètres, qui amène à une petite plate-forme en contre-bas, de un mètre cinquante centimètres de largeur, dont le côté gauche est à trente centimètres du mur latéral de gauche, et à soixante-dix

centimètres du mur latéral de droite. Cette plate-forme a une longueur, suivant l'axe, de un mètre quatre-vingt-deux centimètres. Là se termine le corridor, par une paroi verticale dans laquelle est percée une baie, de un mètre quarante-cinq centimètres de largeur, et de un mètre trente-cinq centimètres de hauteur, traversant une paroi de rocher, de un mètre trente-sept centimètres d'épaisseur. Sur la joue droite de cette ouverture, sont pratiqués deux encastrements qui ont dû recevoir jadis des portes de clôture fixes, car il n'y a nulle apparence de crapaudines dans lesquelles aient pu tourner des gonds. On voit que de la sorte, le couloir a neuf mètres cinquante-neuf centimètres de longueur totale, comptée de la face droite du vestibule, à la paroi gauche de la cour de rocher, dans laquelle s'élève le tombeau de Zacharie.

A l'extérieur, aussi bien qu'à l'intérieur, le caveau est couvert d'inscriptions judaïques généralement modernes, contenant des noms de pieux visiteurs ; sur l'architrave on aperçoit une inscription un peu plus longue que les autres, d'apparence beaucoup plus ancienne, mais que son état de dégradation rend impossible à lire, à cause de la position très-gênée dans laquelle on se trouve pour l'étudier, en s'accrochant à l'une des colonnes, afin de ne pas rouler au bas du rocher. Il serait à désirer qu'on pût, en se munissant d'échelles, prendre un estampage et une copie de cette inscription judaïque qui est peut-être intéressante. Je la recommande donc expressément aux futurs voyageurs.

Pour en finir avec la description de la partie extérieure du monument, je dirai que de la face inférieure de l'architrave, au sommet de la corniche qui surmonte la frise, il y a un mètre quinze centimètres de hauteur. A partir du pilastre engagé de gauche, la surface du rocher présente deux grandes bandes lisses, plus hautes que le vestibule extérieur et en saillie de

vingt-cinq centimètres, sur la surface unie de rocher taillé qui les sépare, et qui a un mètre quatre-vingt-dix centimètres de largeur. La saillie en contact avec le pilastre du vestibule, a un mètre cinq centimètres de largeur, et la seconde un mètre dix-sept centimètres. Dans la face intermédiaire en retraite, est percée une porte de un mètre soixante-cinq centimètres de hauteur, et de soixante-dix-huit centimètres de largeur, dont le seuil est de niveau avec celui du vestibule : il y a entre les piédroits de cette porte et les deux grandes saillies de rocher, quarante-sept centimètres à droite, et soixante-quatre centimètres à gauche. J'ignore où conduit cette porte et à quel usage elle était destinée.

Venons actuellement à la description du caveau intérieur. En franchissant la porte percée dans le fond du vestibule, on pénètre dans une antichambre, de cinq mètres trente centimètres de largeur, et de trois mètres quatre-vingts centimètres de profondeur. Trois portes sont percées dans ses parois du fond, de droite et de gauche. A l'angle gauche, la paroi intérieure a été brisée violemment, de sorte que je regarde la fenêtre percée dans le vestibule, comme bien postérieure à l'ordonnance du monument primitif. La porte de gauche conduit dans une chambre sépulcrale carrée, de quatre mètres de côté. Trois niches à cercueil y sont percées, deux dans la paroi faisant face à la porte d'entrée, et une dans la paroi placée à droite de l'entrée.

La porte du fond de l'antichambre débouche directement dans une petite chambre, ayant trois mètres trente centimètres de largeur, sur trois mètres quarante-cinq centimètres de profondeur; sur les trois côtés du fond règne une banquette continue de un mètre de largeur. Dans la paroi de gauche est une niche sépulcrale, si peu profonde, qu'elle ressemble presque à une niche véritable. Dans la paroi du fond, sont pratiquées

deux ouvertures, dont la première, c'est-à-dire celle qui se trouve à gauche, va déboucher obliquement dans une nouvelle chambre sépulcrale, offrant sur les trois côtés du fond, des arceaux ou voûtes étroites, en retraite dans les parois. La deuxième, c'est-à-dire celle de droite, est une simple niche à cercueil. Dans la paroi de droite est percée une seule ouverture, c'est celle d'une niche sépulcrale placée symétriquement avec celle de la face opposée.

Revenons à l'antichambre, pour décrire la chambre sépulcrale dans laquelle donne accès l'ouverture percée dans la paroi de droite de cette antichambre. L'épaisseur de la paroi qui traverse la porte, est de vingt-cinq centimètres. Cette porte débouche dans un couloir de soixante-quinze centimètres de largeur (c'est-à-dire qu'il a précisément la même largeur que la porte d'entrée). A partir de la joue gauche de la porte, commence une banquette de quarante centimètres de largeur, au-dessus de laquelle sont percées deux niches à cercueil, dont les ouvertures ont un mètre cinquante centimètres de hauteur. La banquette a deux mètres vingt-cinq centimètres de longueur; à son extrémité, elle est contournée par un retour du couloir d'entrée. Celui-ci est à son tour percé au fond et sur le flanc droit, de deux autres niches à cercueil. Telle est la disposition générale de ce curieux monument funéraire.

D'où est venu à ce caveau le nom de tombeau de saint Jacques? Je l'ignore entièrement. Peut-être saint Jacques, après son martyre, fut-il enseveli dans un des fours à cercueil que contient le monument. Mais c'est là une hypothèse toute gratuite, et qui n'est appuyée sur rien que sur la tradition chrétienne, qui est elle-même très-vague. Saint Jacques, on le sait, fut précipité du haut des murailles du temple et lapidé. Il priait encore pour ses meurtriers, lorsqu'un des assistants lui asséna sur la tête un coup de masse de foulon, et

mit ainsi fin à son supplice. Josèphe[1] raconte la mort de l'apôtre Jacques, et dit que le grand prêtre Ananus le Jeune, profitant de l'absence des magistrats romains, fit comparaître devant son tribunal, un frère de Jésus surnommé Christos, qui s'appelait Jacobos, et quelques autres avec lui, et que les ayant déclarés coupables de violation de la loi, il les livra au peuple pour qu'on les lapidât (παρέδωκε λευσθησομένους). Saint Jacques parvint-il à se traîner jusqu'au pied de la grotte sépulcrale qui porte maintenant son nom, et y fut-il déposé après son martyre? C'est ce qu'il n'est aucunement possible de dire aujourd'hui.

Le tombeau de saint Jacques me rappelle une petite aventure qui ne fut que comique ; mais qui aurait pu devenir tragique ; je la raconterai brièvement, pour montrer qu'aux portes même de Jérusalem, il est bon de prendre garde à soi, si l'on ne veut pas s'exposer à de désagréables surprises. J'étais entré dans ce tombeau avec l'abbé Michon, afin de recueillir les mesures dont j'avais besoin pour en construire le plan. Un Arabe de Siloam nous y avait vus pénétrer sans armes apparentes, et il vint s'asseoir tranquillement dans la cour du tombeau de Zacharie, attendant que nous sortissions, pour nous rançonner. Lui-même n'avait pour arme qu'un khandjar assez long, passé dans la corde qui lui servait de ceinture. Quand, après quelques heures, nous eûmes franchi la petite porte basse à côté de laquelle il fumait son tchibouk, le drôle s'approcha vivement de moi, auquel il ne voyait d'autre moyen de défense qu'un album sous le bras, et il m'enjoignit très-effrontément de lui donner un bakhchich. — Un bakhchich ! lui dis-je, et pourquoi? Est-ce parce que tu as vu ma figure, ou bien parce que j'ai vu la tienne ? — Je veux un bakhchich, et tu vas me le don-

1. Ant. Jud., XX, IX, 1.

ner, me répondit-il d'un ton assez menaçant. — Je tirai bien vite un pistolet de mon gousset, je l'armai, et le lui mettant sous le nez : Je n'extorque d'argent à personne, lui dis-je, et je n'en donne qu'à qui je veux bien ; si tu désires avaler de la poudre et du plomb, à ton service ! — La ! (non !) répondit-il en se rejetant en arrière d'un air fort penaud, et il s'éloigna au plus vite, peu désireux de continuer une conversation qui prenait une tournure si différente de celle à laquelle il s'attendait. Si nous eussions été réellement sans armes, il eût fallu se débarrasser de ce coquin à prix d'argent. Avis à qui fera des promenades autour de la ville sainte.

TOMBEAU DE ZACHARIE[1].

Le monument dont je vais actuellement donner la description, est connu des chrétiens et des juifs sous le nom de tombeau de Zacharie. Pour les musulmans, c'est le Qobr-Zoudjet-Faraoun, le tombeau de la femme de Faraon. Il a une assez grande ressemblance avec le tombeau d'Absalom ; mais il en diffère par le couronnement pyramidal qui le surmonte, et en ce qu'il est entièrement monolithe. Comme pour l'autre, une masse de roc a été isolée, par la construction d'une cour entaillée dans le pied du mont des Oliviers, et c'est cette masse qui a été ciselée et décorée sur place.

La base du mausolée est inscrite dans un carré, de cinq mètres cinquante-trois centimètres de côté. Chaque face présente deux colonnes ioniques et deux demi-colonnes, placées dans les aisselles de deux pilastres d'antes. La face ouest, c'est-à-dire celle qui fait face à l'enceinte du haram, a seule été terminée avec soin, et les trois autres ne sont pour ainsi dire qu'à

1. Voir pl. XI et XII.

l'état d'ébauche plus ou moins avancée. Il est facile de reconnaître en beaucoup de points de la surface, et notamment dans les aisselles des colonnes et des antes, que tout le mausolée, ou tout au moins le dez inférieur, a été entièrement revêtu d'un crépi rouge très-lisse, qui ne s'est conservé que dans les parties défendues contre les injures du temps et des hommes.

Voici maintenant le détail des mesures principales de ce curieux monument. Le pilastre de gauche de la face principale a cinquante-six centimètres de largeur, et la demi-colonne qui lui est accolée, a trente centimètres; entre cette demi-colonne et la colonne entière qui suit, il y a un intervalle nu de quatre-vingt-treize centimètres; l'intervalle des deux colonnes est de quatre-vingt-quatorze centimètres. Il n'y a que quatre-vingt-huit centimètres entre la colonne de droite et la demi-colonne qui la suit. Celle-ci a, comme l'autre, trente centimètres de largeur, et le pilastre extérieur n'a que cinquante-quatre centimètres de largeur. On voit donc que ce monument ne brille pas par l'exactitude rigoureuse des mesures. Les diamètres des deux colonnes sont, pour la première, cinquante-six centimètres, et pour la seconde, cinquante-quatre centimètres seulement.

Au-dessus des chapiteaux règne une architrave simple, de cinquante-sept centimètres de hauteur, surmontée d'une corniche égyptienne semblable à celle du tombeau d'Absalom, et formée d'un tore ou boudin, de trente centimètres de hauteur et de vingt centimètres de saillie seulement; le cavet placé au-dessus, a soixante centimètres de hauteur, et quarante centimètres de saillie extérieure. Enfin, la plate-bande qui couronne la corniche, est un peu inclinée de dehors en dedans, et a trente centimètres de largeur. Le tout est couronné par une pyramide quadrangulaire équilatérale. Le monument est évidemment enterré d'une quantité assez considérable, et qui va pro-

bablement toujours croissant. Ce ne sont pas cette fois les pierres jetées par les Juifs, qui se sont accumulées à la base du mausolée. Bien loin de là, ce monument est chez eux en grande vénération, et c'est à qui se fera enterrer le plus près possible de sa base, sinon contre elle. Les pierres tumulaires hébraïques forment en quelque sorte un large pavé qui garnit la base actuelle du monument, et celui-ci est lui-même couvert d'inscriptions pieuses et de noms de visiteurs. La hauteur au-dessus du sol actuel, et comptée jusqu'au sommet de la corniche égyptienne, est de cinq mètres soixante centimètres.

Les chapiteaux sont d'un ionique pur et d'une grande élégance. Au-dessous du chapiteau, le fût de la colonne est garni d'une guirlande de cannelures amorcées, dont chacune peut exactement être comparée à une petite niche. Ce genre d'ornementation s'est, je crois, retrouvé sur quelques colonnes appartenant à des monuments observés, en Asie Mineure, par mon ami M. Ch. Texier. Les chapiteaux d'antes sont formés de moulures simples, et au-dessous de ces chapiteaux, au lieu d'amorces de cannelures, paraissent des cordons formés de quatre patères. Tous ces ornements ne se répètent pas sur les autres faces, qui non-seulement ne sont pas terminées, mais qui, de plus, présentent parfois de véritables défauts de symétrie.

Quoi qu'il en soit, le tombeau de Zacharie offre une masse très-imposante, et je comprends l'admiration que le Pèlerin de Bordeaux témoigne pour ce mausolée qu'il a reconnu comme étant vraiment monolithe, et auquel il donne le nom de tombeau du prophète Isaïe. On voit que de 333 à notre époque, la tradition a complétement changé, sans avoir d'ailleurs rien gagné en certitude. Quel est le Zacharie auquel on attribue aujourd'hui ce mausolée? Personne n'en sait rien, et je n'en sais pas plus que les autres sur ce point.

Williams, dans son excellent livre sur la cité sainte, déclare

que pour lui, les trois tombeaux que je viens de décrire, sont bien certainement antérieurs à l'époque de Constantin; il émet même une opinion qui trahit ses tendances à voir en eux des monuments d'une époque fort reculée. Ainsi, à propos du tombeau d'Absalom, il se demande s'il ne se pourrait pas faire que ce fût réellement la base du cippe construit par l'ordre du fils de David, dans la vallée royale, et que des artistes grecs auraient accommodé au style d'une époque de beaucoup postérieure. Je ne suis pas, je l'avoue, partisan de cette opinion qui implique un *mezzo termine* peu admissible, à mon avis. Dans tous les temps, on a restauré des monuments, on ne les a pas, que je sache, rhabillés de façon à déguiser complétement leur caractère primitif. Je n'hésite donc pas à admettre que ces monuments, tels qu'ils sont encore aujourd'hui, ont conservé leur décoration primitive, et que leur existence peut servir d'argument en faveur de l'opinion bien arrêtée que je me suis formée sur place, que l'art grec s'est inspiré, de la manière la plus commode, c'est-à-dire par des emprunts purs et simples, pour constituer les ordres ionique et dorique, dont il trouva les éléments en Égypte et en Asie.

MONUMENT DE SILOAM[1].

Le village de Siloam est bâti sur le flanc du mont du Scandale, et au-dessus des jardins potagers arrosés par la fontaine de Siloë, et qui fournissent de légumes le marché de Jérusalem. La plate-forme de roc qui porte ce village, présente, à chaque pas, d'antiques arasements de monuments qui ont dû être détruits à une époque excessivement reculée. Enfin, les huttes du village sont adossées à une muraille de rochers, dans laquelle se voient partout des vestiges d'excavations considérables. Un

1. Voyez pl. XLII et XLV.

seul monument est resté intact, au-dessus de l'escarpement qui domine les jardins plantés au fond de la vallée, et je ne puis, en aucune façon, m'expliquer comment un monument d'une importance aussi grande, et qui d'ailleurs saute aux yeux des passants, a pu rester inaperçu jusqu'à ce jour, ou du moins comment il n'a été décrit par personne. Je me félicite d'être le premier à mettre en lumière un aussi curieux édifice, dont on ne pourra jamais contester la haute antiquité.

Voici la description exacte du monument. C'est un bloc monolithe détaché de la masse, sur trois côtés seulement, c'est-à-dire au sud, à l'ouest et au nord. L'entrée est à l'ouest. C'est exactement la copie en grand de ces édicules monolithes égyptiens qui ornent nos musées. Un dez carré à arêtes légèrement inclinées en dehors, constitue la base du monument. Au-dessus, règne une corniche égyptienne, formée, comme aux tombeaux d'Absalom et de Zacharie, d'un tore ou boudin, surmonté d'un large cavet que couronne une simple plate-bande. Au milieu de la face est ouverte une porte, munie, au sommet, de deux entailles rectangulaires, placées en dehors des piédroits, et dont les analogues se retrouvent fréquemment aux portes des excavations égyptiennes. Voici maintenant les dimensions des différentes parties de cette façade :

Largeur de la face au-dessous du tore	4m 64.
Id. aux deux tiers de la hauteur de la porte d'entrée	4, 71.
Hauteur de la porte d'entrée	1, 45.
Largeur de la porte d'entrée	0, 70.
Distance du sommet de la porte au tore	0, 50.
Largeur du tore	0, 20.
Distance du sommet du tore à la plate-bande	0, 40.
Hauteur de la plate-bande	0, 28.
Largeur de la plate-forme supérieure	5, 16.
Saillie de la plate-bande sur la face	0, 26.
Saillie du tore	0, 12.
Longueur de la plate-forme, depuis la face extérieure jusqu'au rocher	6, 23.

Les faces latérales ne sont qu'ébauchées, ou du moins elles ne sont terminées que vers les parties voisines de la façade.

L'intérieur de l'édifice est aujourd'hui rempli de fumier qui sert de litière à quelque misérable fellah de Siloam. Voici, maintenant, la description de cet intérieur. La porte, ouverte dans une paroi de trente centimètres d'épaisseur, débouche dans une petite antichambre carrée, de quatre-vingt-douze centimètres de côté, au fond de laquelle est percée une petite porte basse, de soixante-dix centimètres de largeur, qui traverse une seconde paroi de trente centimètres d'épaisseur. Cette porte débouche dans une seconde chambre carrée, de deux mètres quarante-trois centimètres de côté, qui offre sur les parois de gauche et du fond, à quatre-vingts centimètres environ au-dessus du sol, deux niches en arceaux. La paroi de droite est nue.

Il n'est pas possible de méconnaître la ressemblance frappante qu'il y a entre ce monolithe et les édicules monolithes purement égyptiens; il ne viendra donc à l'idée de personne qu'il faille l'attribuer à une époque romaine ou grecque. Ce qui est fort curieux, c'est de comparer la corniche qui le décore, avec la corniche de l'un des bâtiments ninivites exhumés par M. Botta du monticule de Khorsabad[1]. Le système des deux corniches est exactement le même. Seulement, comme il s'agissait à Ninive d'un édifice beaucoup plus considérable que celui de Siloam, toutes les dimensions des moulures sont un peu plus fortes, sauf celle de la plate-bande. Voici le tableau comparatif de ces mesures :

	Siloam.	Khorsabad.
Hauteur totale de la corniche........	0m 88	0m 92.
Hauteur du tore..................	0, 20	0, 27.
Saillie du tore....................	0 12	0, 18.
Hauteur du cavet.................	0, 40	0, 45.
Hauteur de la plate-bande.........	0, 28	0, 20.
Saillie de la plate-bande..........	0, 26	0, 35.

1. Voir la planche 150, du bel ouvrage de M. Botta. Livraison 69.

A coup sûr, les deux architectes qui ont tracé les deux corniches avaient étudié à une même école architecturale, et ils avaient les mêmes principes. L'un était assyrien, et vivait au moins six cent vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne; l'autre donc n'était ni grec ni romain.

Ici, se présente une fort curieuse question. Le monument de Siloam appartient-il à l'époque des rois de Juda? C'est ce qu'il serait fort important de préciser. Ici, deux hypothèses se présentent, et nous allons les examiner tour à tour. Ou c'est un tombeau, ou c'est un édifice sacré. Voyons la première supposition. Nous savons que les jardins du Roi occupaient le fond de la vallée de Josaphat, dans toute la partie que remplissent aujourd'hui les vergers et les potagers arrosés par la fontaine de Siloë. Sans aucun doute, le roi n'aurait pas souffert qu'on vînt placer des tombeaux autour de ses jardins, et de façon surtout qu'ils les dominassent. Or, c'est ce qui serait infailliblement arrivé si une nécropole, remplacée par le village de Siloam, eût continué à recevoir des morts, à partir du moment où les jardins du roi furent tracés. Il est donc fort probable que cette nécropole de Siloam aurait été abandonnée, à partir du jour où Salomon eût choisi le terrain placé à quelques mètres au-dessous, pour en faire ses jardins royaux. Dès lors, il n'y aurait rien que de très-logique à regarder cette nécropole comme celle des Jébuséens, qui occupaient le territoire de Jérusalem, avant la venue des Israélites, et qui restèrent même les maîtres d'une portion de la ville, après que David se fut emparé de la forteresse de Sion. Je proposerais donc formellement de voir un monument jébuséen dans le tombeau monolithe de Siloam, s'il était admis que c'est un tombeau.

J'ai parlé tout à l'heure des jardins du Roi : voici les passages de l'Écriture dans lesquels il est spécialement question de ces

jardins. Nous lisons dans les Rois (II, xxv) : — 4. La ville fut fendue (une brèche fut faite) et tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit, par le chemin de la porte, entre les deux murailles, au-dessus du jardin du Roi ; et les Casdim (Chaldéens) étaient sur la ville à l'entour ; et il prit (le roi Sedekias) le chemin de la plaine. — 5. L'armée des Casdim poursuivit le roi ; ils l'atteignirent dans la plaine de Jéricho, et toute son armée se dispersa d'auprès de lui. — Du premier passage, il résulte que les Assyriens ne serraient pas d'aussi près cette portion de la ville placée vers le Tyropœon, entre l'enceinte du temple et l'enceinte militaire qui couronnait le mont Sion. Là s'ouvre, au point le plus favorable pour la construction d'une porte de ville, le Bab-el-Morharbeh qui a, je le suppose, remplacé la porte dont il est question dans les versets que je viens de transcrire. Sedekias s'enfuit avec son armée vers Jéricho ; les Assyriens l'y atteignirent en le poursuivant ; donc ils n'occupaient pas la vallée du Jourdain, et l'armée envahissante avait suivi, sinon le littoral, du moins la route qui conduisait à Jérusalem par les plateaux.

Nous lisons dans Néhémie (III) : — 15. Et Saloum-ben-Koulhazeh, chef du district de Mesfah, éleva la porte de la Source ; c'est lui qui la construisit, la couvrit, en posa les portes, les verrous, ainsi que les murs de l'étang de Sehah (ברכת השלח), au jardin du Roi, et jusqu'aux rampes qui descendent de la ville de David. — Cet étang de Selah n'est que la piscine de Siloë, et la porte de la Source devait par conséquent se trouver bien près de la fontaine actuelle de la Vierge. Cette porte de la Source devait dès lors être si près aussi de la porte par laquelle s'enfuit le roi Sedekias, que pour ma part je suis tenté d'identifier ces deux portes entre elles d'abord, et avec le Bab-el-Morharbeh ensuite. Une ville aussi petite que Jérusalem ne pouvait avoir une enceinte criblée de portes. A quoi bon, d'ailleurs?

puisque toutes les voies par lesquelles on pouvait s'éloigner ou s'approcher de la ville, avaient et ont encore aujourd'hui une porte qui leur correspond. Concluons-en, que dans la nomenclature des nombreuses portes mentionnées par l'Écriture Sainte et par Josèphe, il y a forcément des double-emplois. A Jérusalem plusieurs noms étaient indifféremment appliqués à la même porte, aussi bien autrefois qu'aujourd'hui. Là est la seule solution raisonnable du problème qu'implique l'étrange multiplicité des sorties de la ville sainte. L'étang de Siloë était donc, d'après le texte de Néhémie, au jardin du Roi.

Nous retrouvons dans Jérémie (XXXIX, 4) la narration de la fuite du roi Sedekias, devant l'armée assyrienne. Voici la teneur du verset même : — Ce fut quand Sedekias, roi de Juda, et tous les gens de guerre les eurent vus, qu'ils prirent la fuite et sortirent de la ville, pendant la nuit, par le chemin du jardin du Roi, par la porte entre deux murs, et ils sortirent par le chemin de la Plaine. — La porte entre deux murs était donc celle qui conduisait au jardin du Roi, et cette porte, c'est toujours, pour moi, celle qu'a remplacée le Bab-el-Morharbeh [1].

Nous trouvons encore dans Jérémie (LII, 7) la narration de la fuite de Sedekias; mais cette fois nous avons la copie à peu près exacte du verset 4 du chapitre XXV du livre XI des Rois, verset que j'ai cité plus haut. Ce sont les mêmes expressions, sauf l'addition des trois mots essentiels : יברחו ויצאו מעיר, dont la présence serait nécessaire, pour que le texte du Livre des Rois ne comportât pas une ellipse impossible; sauf encore l'omission, dans Jérémie, de l'article ה devant le mot לילה, nuit;

1. L'un des deux murs qui flanquaient la porte par laquelle s'enfuit Sedekias, et qui donnèrent leur nom à cette porte, ne peut être que le magnifique mur salomonien dans le prolongement duquel se trouve percé le Bab-el-Morharbeh. Le second était vraisemblablement une autre branche de l'enceinte partant de la porte et se dirigeant au sud-ouest, tandis que la première faisait face au sud.

sauf enfin la présence, dans le texte de Jérémie, du pluriel ילכו, ils prirent, au lieu du singulier peu naturel ילך, il prit, que présente le verset du Livre des Rois. Concluons-en que le texte de Jérémie est sur ce point beaucoup plus pur que celui du Livre des Rois.

Quoi qu'il en soit, il est évident, par la teneur même du verset que je viens de commenter, que le jardin du Roi était contre la piscine de Siloë et, ainsi que je l'ai dit, au point où existent encore tant de jardins potagers parfaitement arrosés. Dès lors si notre monument monolithe de Siloam était un tombeau, il appartiendrait nécessairement à une époque antérieure à la prise de Jérusalem par David, c'est-à-dire aux Jébuséens.

Passons à la seconde hypothèse, c'est-à-dire admettons qu'il ne s'agisse pas d'un tombeau; car il faut l'avouer, nous avons ici la copie exacte de l'un de ces édicules monolithes, consacrés par la piété égyptienne. Existe-t-il une circonstance par suite de laquelle un édicule de ce genre aurait pu être construit en ce point? Oui, certainement, si nous n'oublions pas que le village de Siloam est placé sur le flanc du mont du Scandale. Nous lisons dans les Rois (I, xi) : — 1. Le roi Salomon aimait plusieurs femmes étrangères, outre la fille de Faraon : des Moabites, des Ammonites, des Édomites, des Sidonites et des Hittites... — 5. Salomon marcha derrière Astaroth, divinité des Sidonites, et derrière Melkom, abomination des Ammonites... — 7. Alors Salomon bâtit un haut lieu pour Kamous, abomination de Moab, sur la montagne qui est vis-à-vis de Jérusalem, et pour Moloch, abomination des enfants des Ammonites... — 8. Et il fit ainsi pour toutes ses femmes étrangères, qui faisaient des encensements et sacrifiaient à leurs dieux. — Très-probablement la princesse égyptienne, qui était la première épouse de Salomon, dut exiger que le culte dans lequel elle était née, ne fût pas le seul dédaigné; sans aucun doute

encore, cette princesse qui n'avait pas embrassé le judaïsme, puisque le roi la reléguait dans un palais qu'il lui avait fait construire, hors de l'enceinte de la forteresse de David, eut un lieu particulier où elle pouvait se livrer au culte de ses pères. L'origine du *Sacellum* — monolithe — égyptien de Siloam, n'est-elle pas étroitement liée à ce fait historique? Je le crois, mais cette fois encore je ne prétends imposer ma croyance à personne.

TOMBEAUX DE LA VALLÉE DE HINNOM.[1]

Je n'ai pas la prétention de décrire ici les innombrables caves sépulcrales que l'on rencontre dans le flanc méridional de la vallée de Hinnom. Il faudrait un volume entier pour le faire. Certainement l'immense nécropole dont on retrouve à chaque pas les traces dans cette vallée, date de l'époque où les Jébuséens étaient les maîtres du pays. Après eux les Israëlites ont confié les restes de leurs pères aux mêmes rochers, et les mêmes tombes, devenues, plus tard encore, celles des chrétiens maîtres de la ville sainte, ont, depuis la destruction du royaume latin de Jérusalem, cessé de changer de maîtres et d'occupants; on n'y retrouve même plus d'ossements épars, et de la ville des morts, les morts seuls ont disparu, tandis que leurs demeures sont quelquefois encore à peu près intactes. Il faut donc attribuer aux Musulmans la violation des sépultures chrétiennes qui avaient été établies dans des tombes occupées, il y a tant de siècles, par les Hébreux et avant les Hébreux par les Jébuséens.

Le caractère général des tombeaux de la vallée de Hinnom est extrêmement simple : une porte carrée et d'ordinaire assez basse, donne accès dans une chambre sépulcrale, contenant

1. Voyez pl. XLIII et XLIV.

une ou plusieurs couchettes en arceau, un ou plusieurs fours à cercueil. Souvent d'autres chambres se relient à la première, et à voir le nombre des niches qu'elles contiennent, on est immédiatement conduit à cette conclusion, que l'on se trouve dans des tombeaux de famille.

Les sépulcres les plus simples sont ceux qui se rapprochent du Bab-el-Khalil; ceux qui couvrent la pointe de rocher qui domine à la fois la vallée de Hinnom, la vallée de Josaphat et l'Ouad-el-Ayn qui va rejoindre très-promptement l'Ouad-en-Nâr, sont en général beaucoup plus vastes et plus soignés. Ceux-ci sont-ils plus anciens ou plus modernes que les autres? Je l'ignore, et je pense qu'il serait fort difficile de le préciser.

Me voyant dans l'impossibilité de décrire avec détails toutes les caves sépulcrales que j'ai visitées en ce point, je me bornerai à en décrire quelques-unes, et seulement celles qui m'ont paru mériter une attention plus sérieuse.

Le plus remarquable de tous ces tombeaux est malheureusement en fort mauvais état aujourd'hui, c'est celui qui est connu sous le nom de retraite des apôtres, et qui fut, pendant les croisades, transformé en une sorte d'ermitage où vécurent de pieux cénobites. Des peintures byzantines se voient encore au plafond du vestibule, aussi bien que dans les chambres qui suivent et qui sont assez humides. La paroi du fond du vestibule a été violemment brisée, de sorte que la porte primitive a été remplacée par une baie plus large, plus aisément franchissable sans doute, mais sans la moindre apparence de régularité. Dans la paroi de gauche est taillée une sorte de niche en arceau. Les chambres qui suivent ont toutes leurs parois entaillées de fours et de couchettes à cercueil. Ce qui mérite dans ce sépulcre une attention toute spéciale, c'est la frise qui surmonte l'entrée du vestibule; c'est une frise dorique, offrant

huit métopes portant chacune un ornement différent, en guise de patères, et séparées les unes des autres, par des triglyphes, qui peuvent plus exactement être appelés des diglyphes, puisqu'ils ne comportent que deux baguettes et deux gouttes seulement. Les deux métopes intermédiaires portent pour ornement deux grappes de raisin, identiques de formes; une grappe principale est flanquée de deux grappillons qui retombent à droite et à gauche. Des fleurons et des rosaces diverses garnissent les autres métopes.

La tradition veut que cette cave sépulcrale ait servi de refuge aux apôtres, après que le Christ eut été arrêté au jardin des Oliviers; mais rien absolument ne prouve que cette tradition mérite confiance.

Assez près et à l'ouest de ce tombeau, qui est ouvert sur une plate-forme de rocher, on rencontre une rampe assez rapide qui conduit au fond d'une tranchée fort étroite, puisqu'elle n'a guère plus d'un mètre trente centimètres de largeur, encombrée de plantes grimpantes, et aboutissant à une charmante petite porte qui donne accès dans un caveau sépulcral que je n'ai pu visiter en détail, à cause des difficultés que présente l'encombrement de l'orifice. Un vestibule, en forme de niche, de trente centimètres de profondeur et de soixante-treize centimètres de largeur, est percé, au fond, d'une petite porte de quarante-huit centimètres de largeur, et en cintre un peu surbaissé. Le sommet de cette porte est distant de soixante-dix centimètres du plafond du vestibule; celui-ci est encadré par un cordon façonné en tore, et qui fait, à droite et à gauche du sommet, deux crossettes en saillie de cinq centimètres sur les montants. Au-dessus du cordon à crossettes se montre un petit fronton formé d'une doucine de neuf centimètres de largeur, dont toute la partie inférieure, de trois centimètres, manque à la base du triangle. Celui-ci est garni extérieurement d'un cor-

don plat, de cinq centimètres de largeur, rachetant, par un biseau de deux centimètres de largeur, la face du rocher. La hauteur du tympan est de trente-cinq centimètres, et la base a une largeur de soixante centimètres. Le sommet du fronton est garni d'une sorte de crête dont le dessin peut seul rendre compte.

Cette petite porte, qui a une élégance réelle, devait être encadrée entre deux pilastres dont il ne subsiste qu'un seul, celui de droite. Le chapiteau de ce pilastre est assez étrange. Au-dessous d'un petit tailloir, de six centimètres de hauteur, vient une sorte de doucine de neuf centimètres de hauteur, et dont la courbe inférieure a dégénéré en ligne droite. Au-dessous de celle-ci, trois filets plats d'un centimètre de largeur, et en retraite l'un sur l'autre d'un centimètre, viennent se rattacher au corps du pilastre qui n'a guère plus d'un centimètre de saillie sur la face du rocher. Enfin deux larges entailles, pratiquées dans les parois de la niche faisant fonction de vestibule, ont servi nécessairement à effectuer la clôture du caveau sépulcral.

Une autre entrée de sépulcre présente une porte de deux mètres de largeur au sommet et de deux mètres dix centimètres à la base. Une marche de quinze centimètres, conduit au sol du vestibule, en avant duquel est ouverte une fosse dans le rocher, parallèlement à la largeur de la porte. Celle-ci est ornée d'un encadrement à crossettes, formé de deux listels de sept centimètres de largeur, reliés par une doucine de huit centimètres de largeur. De la plate-forme de roc, sur laquelle est assise la porte, jusqu'au sommet de la moulure encadrant la baie, il y a deux mètres cinquante centimètres. A un mètre trente centimètres au-dessus du sol, la porte présente à droite une large entaille, et à gauche, à la même hauteur, trois autres entailles beaucoup plus petites, qui ont dû servir à la clôture du monument.

Au fond du vestibule s'ouvre une porte carrée fort basse, conduisant dans deux chambres qui se suivent sur le même axe; la dernière a deux mètres cinquante centimètres de profondeur, sur trois mètres de largeur. Au fond est une couchette sépulcrale, surmontée d'un arceau d'un mètre quatre-vingts centimètres de longueur.

Une autre porte, à peu près semblable à celle que je viens de décrire, en diffère en ce que ses piédroits sont verticaux. C'est la porte elle-même qui fait vestibule, d'un mètre de profondeur; elle a un mètre quatre-vingt-dix-sept centimètres de largeur, et elle est encadrée d'une large moulure à crossettes, de vingt-six centimètres de largeur totale, formée d'un listel supérieur de six centimètres de largeur, et d'un listel inférieur de huit centimètres, séparés par une doucine de douze centimètres de hauteur; la saillie des crossettes est de huit centimètres. Au fond de la baie, et à un mètre dix centimètres au-dessous du plafond, est une petite porte encadrée par une plate-bande de dix centimètres de largeur. Là des encastrements irréguliers, pratiqués dans le roc au-dessus de la porte, témoignent que celle-ci a été garnie d'une sorte d'avant-corps, dont il est impossible de deviner la nature.

Un des faits les plus curieux qui puisse se consigner à propos des tombeaux de la vallée de Hinnom, c'est leur parfaite analogie, leur identité, veux-je dire, avec les caves sépulcrales de plusieurs nécropoles étrusques, et entre autres de celle qui occupe toute la vallée de Castel-d'Asso, près de Civita-Vecchia. J'ai comparé les magnifiques dessins recueillis dans cette nécropole par mon ami, M. Albert Lenoir, et j'ai été frappé d'étonnement, en retrouvant les mêmes portes évasées à la base, avec encadrement à crossettes, qui distinguent les tombeaux de la vallée de Hinnom. Il serait difficile de voir, dans cette similitude, un simple effet du hasard, et là, sans aucun doute,

existe la trace d'un fait très-curieux de l'histoire des races humaines.

J'ai remarqué à une autre entrée de sépulcre une petite fenêtre très-allongée, et en forme de meurtrière arrondie au sommet, garnie d'un cadre de même forme, le tout ayant trente-cinq centimètres de largeur. Cette petite fenêtre, qui était destinée à donner du jour au vestibule, porte, à droite et à gauche, quatre petits encastrements de barreaux, probablement de fer, qui devaient former une sorte de grillage devant la baie. Je ne doute pas que cette petite ouverture n'ait été pratiquée par quelque pieux cénobite qui aura cherché un asile dans cette tombe. En effet, nous verrons un peu plus loin, que les caves sépulcrales de la vallée de Hinnom ont eu souvent cette destination.

Dans une muraille de rocher offrant des traces de montants d'un très-bel encadrement, mais dont il ne reste que la base, j'ai trouvé un petit retrait en cul de four demi-circulaire, de deux mètres de diamètre, et offrant à l'intérieur, sur son pourtour, une banquette très-commode, de cinquante centimètres de largeur. A environ un mètre à gauche de ce retrait la muraille de rocher fait un retour d'équerre, et présente immédiatement un second retrait de dimensions identiques avec le premier. C'étaient sans doute des endroits où l'on venait se reposer ou se réfugier, soit contre le soleil, soit contre la pluie, mais plus probablement contre le premier.

Enfin j'ai encore remarqué dans les rochers de la vallée de Hinnom, une étrange console dont je vais donner la description, mais que je ne saurais assigner à aucun usage probable. Dans un enfoncement assez profond, d'un mètre quatre-vingts centimètres de largeur, et entièrement taillé de main d'homme, se voit une console d'un mètre de largeur et d'un mètre de saillie, venant expirer contre le fond du roc, par une courbe

assez peu sentie, et portant à sa partie supérieure une large entaille rectangulaire, de trente centimètres de largeur, comprise entre deux joues de trente-cinq centimètres d'épaisseur chacune. A droite et à gauche de la console, la crête du rocher porte deux entailles ayant servi d'encastrement à des poutrelles. Tout ce travail grossier aurait-il été entrepris pour attacher une sorte de *velarium*, une simple tente contre les ardeurs du jour? J'avoue que cela me paraît bien invraisemblable. S'il n'a pas été question là de *velarium*, qu'a-t-on voulu faire? Je serais bien enchanté qu'on voulût me l'apprendre.

Un peu en arrière des curieuses tombes avec encadrement à crossettes, se voit un édifice ayant un toit en terrasse, et deux ouvertures donnant jour à l'intérieur; il est connu sous le nom de Haq-ed-Damm, le prix du sang, et non, je crois, le champ du sang. C'est là, dit-on, le champ qui fut acquis des trente deniers qui avaient payé la trahison de Judas. Ce qui est plus sûr, c'est que cet endroit servait, à l'époque des croisades, sous le nom corrompu de Chaudemar, à l'inhumation des pèlerins qui mouraient dans les hôpitaux de Jérusalem. Impossible aujourd'hui de pénétrer dans ce monument, dont le sol est à une dizaine de mètres en contre-bas. Par les fenêtres dont j'ai parlé, on distingue des caveaux funéraires et de très-belles arcades construites en pierre de taille, parfaitement appareillées et d'apparence romaine. Schultz a pensé que ce monument sépulcral pourrait bien n'être que le tombeau du grand prêtre Ananus, dont parle Josèphe, à propos des lignes de circonvallation de Titus [1]. Williams admet cette identification, et je ne saurais mieux faire que de l'adopter aussi.

J'ai dit plus haut déjà que, dans la vallée de Hinnom, les excavations funéraires étaient moins soignées, moins ornées, à

1. Bell. Jud., v, xiii, 2.

mesure que l'on se rapprochait de l'ouest, c'est-à-dire de la naissance même de la vallée. Là ce sont de simples portes carrées qui donnent accès dans les chambres sépulcrales. Mais là, en revanche, se présente assez fréquemment, au-dessus des portes d'entrée, une inscription composée des mots :

✝ ΤΗϹ ΑΓΙΑϹ ϹΙѠΝ.

Cette inscription a été commentée de bien des manières déjà. Les uns y ont vu un indice de haute antiquité ; mais ceux-là n'ont tenu aucun compte de la forme des caractères grecs employés, forme qui dénote une époque bien voisine de la fin de l'empire byzantin, c'est-à-dire, très-probablement, celle du royaume latin de Jérusalem. D'autres, et en tête feu Schultz, ont supposé que cette inscription dénotait simplement que les caves sépulcrales qui en sont munies, étaient des sortes de fosses communes, constituant un cimetière qui appartenait à l'église du mont Sion, devenue aujourd'hui la mosquée d'en-naby-Daoud. D'autres inscriptions plus spéciales et plus développées, appliquées au-dessus de l'entrée de quelques caves de même genre, ont paru indiquer aux mêmes antiquaires, que les caves qui les portaient étaient des lieux particuliers de sépulture.

Cette théorie est fort ingénieuse sans doute, mais elle croule d'elle-même en face d'une tombe qui porte, à la fois et dans le même corps d'inscription, le texte particulier et le texte général qui désignerait l'église de Sion. Je suis donc, je l'avoue, dans l'impossibilité d'admettre l'opinion de Schultz et j'aime mieux croire que dans la sainte Sion désignée, il faut voir le Paradis, c'est-à-dire le refuge des élus dans la vie d'outre-tombe, dont la porte du caveau sépulcral était pour eux l'entrée.

Quoi qu'il en soit, je vais reproduire ici les deux seules inscriptions que j'ai rencontrées. D'autres m'ont échappé, et je

le regrette d'autant plus vivement, que les copies qui en ont été publiées jusqu'ici, laissent à peu près tout à désirer. Il est vrai que les traductions que l'on en a données, sont bien plus déplorables encore que les copies. Le lecteur va en juger.

Une cave sépulcrale, à laquelle on arrive par quelques marches grossièrement taillées dans le rocher, porte, au-dessus de l'entrée, l'inscription suivante :

✠ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦЄ
ΡΟΝΘЄΚΛΑΜΑΡΟΥ
ΛΦΟVΓΕΡΜΑΝΙΚΗ
C

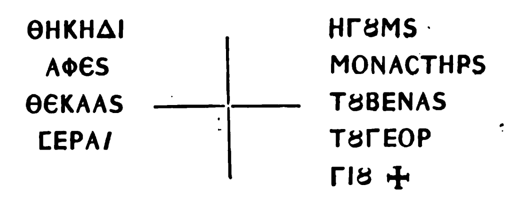
« Monument réservé en particulier à Thecla, fille de Marulfe, allemande ». J'ignore ce que peut être le sigma très-apparent rejeté au-dessous et à droite de la dernière ligne. Voici maintenant les copies publiées jusqu'ici, par Scholz (en 1822) et postérieurement par Krafft.

Scholz.	Krafft.
ΜΝΗΜΑΔΙΑΦЄ	✠ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦЄ
ΡΟΝΘЄΚΑΛΙΨ.ΡЄ	ΡΟΝΘЄΚΑΑΝΔΡΟΝ
ΑΦΟΨΓΕΡΜΑΝΙΚΗ	ΑΦΟΥΓЄΡΜΑΝΙΚΗ
✠ S C	C

Voici la traduction que Krafft a jointe au texte : « Ceci est le tombeau de dix hommes différents, d'Allemagne. » On conviendra sans difficulté, j'espère, que cette traduction est d'une bouffonnerie transcendante ; aussi Williams, qui la rapporte [1], en fait-il bonne justice. Voici ses propre expressions : And all that I can venture to assert positively is, that either his decipherment, or his translation, or, more probably, both, are grossly erroneous.

1. *Holy city*, vol. I, supplément, p. 58.

Krafft publie une seconde inscription que je n'ai pas vue et qu'il a trouvée dans la cave sépulcrale nommée retraite des apôtres. Je la rapporterai d'après lui.



Voici la reconstruction et la traduction que Krafft donne de ce texte : ΘΗΚΗ ΔΙΑΦΕΡΩΝ ΘΕΚΑ ΑΝΔΡΩΝ ΗΓΟ ΥΜΕΝΩ ΜΟΝΑΣΤΗΡΙΟΥ ΤΟΥ ΒΕΝΑΣ ΤΟΥ ΓΕΟΡΓΙΟΥ. « Tombeau de dix hommes différents, supérieurs du monastère de Benas, de George. » Je me permettrai de modifier cette très-amusante traduction de la manière suivante : Tombe réservée de Thecla, sainte hégoumène du monastère de filles de Saint-Georges. Est-ce la même Thecla que celle de l'inscription rapportée plus haut? Je ne le pense pas; à moins que Krafft ne se soit trompé, et que les deux inscriptions n'appartiennent, la première à la porte d'entrée, et la seconde à un four à cercueil du même caveau. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une tombe particulière : Θήκη διαφέρουσα, de Thecla, ἱερας ἡγουμένης, sainte supérieure du monastère de filles (Deïr-el-Benat), de saint Georges. Où était ce monastère sous le vocable de saint Georges? Je l'ignore. On se rappelle qu'il y a, près des vasques de Salomon, un Deïr-el-Benat, ou couvent ruiné de filles, placé, par conséquent, assez près d'el-Khoudr, c'est-à-dire du monastère également ruiné de Saint-Georges. Notre Thecla fut-elle supérieure de ce couvent, un peu éloigné de Jérusalem, il faut le dire? Je n'en sais rien.

Krafft et, d'après lui, Williams publient une autre inscription du même cimetière ; elle est ainsi conçue :

✠ ΜΝΗΜΑΔΙΑΦЄΡΟΤΗΝ
ΑΦΟΥΡΟΜΙΙSΑΓΙΑCCΙѠΝ.

Et Krafft la traduit : Tombeau de différents hommes de Rome, appartenant à la sainte Sion. Évidemment cette traduction n'a pas le sens commun. J'ai moi-même retrouvé cette inscription, et, bien que j'y aie mis toute la patience nécessaire, je n'ai pu déchiffrer que les mots suivants :

✠ ΜΝΗΜΑΔΙ/......ΡΟΤΗΙ...
ΤΗC. ΓΙΑCCΙѠΝ

C'est dans cette inscription, que je ne me charge pas, du reste, de compléter, que je trouve un fait en opposition avec la théorie de Schultz[1]. Celui-ci a publié une dernière inscription tirée de la même nécropole et qui semble avoir échappé jusqu'ici à tout autre qu'à lui. La voici :

ΜΝΗΜΑΔΙΑΦЄΡΟΝΤΑΤΟΥЄΥΓΗ
ΝΟCΟΝΟΜΙΟΥΤΟΥΠΑΤΡΟC
ΑΓΟCΟΥ.....

Il me paraît très-probable que cette inscription tumulaire a été mal copiée, probablement à cause de son mauvais état de conservation. Je ne chercherai donc pas à la reconstituer.

J'ai maintenant passé en revue les faits les plus intéressants qui se rattachent à la nécropole de la vallée de Hinnom. Je me bornerai à dire que les excavations sépulcrales qui la constituent, après avoir primitivement été taillées pour être des tombeaux, furent plus tard transformées en asiles de pieux cénobites, qu'elles servirent à cet usage pendant plusieurs siècles et que, plus tard encore, elles reprirent leur destination pre-

1. Faudrait-il, par hasard, lire : ΜΝΗΜΑ ΔΙΑΦЄΡΟΝ ΤΗ ΕΚΚΛΗΣΙΑ ΤΗΣ ΑΓΙΑΣ ΣΙΩΝ ? En ce cas, l'opinion de Schultz, bien loin d'être en désaccord avec cette inscription, serait au contraire démontrée par elle.

mière et furent employées à la sépulture des chrétiens de Jérusalem [1].

TOMBEAU DES HÉRODES.

J'ai, à propos du tombeau des rois de Juda, parlé des sépultures des princes de la dynastie hérodienne, et démontré l'impossibilité de chercher autour de Jérusalem le tombeau d'Hérode le Grand. Un monument sépulcral dynastique fut préparé pour les autres, et deux passages de Josèphe nous fournissent des renseignements suffisants, pour fixer d'une manière très-précise l'emplacement de ce monument [2]. Dans le premier il est dit que la ligne de circonvallation de Titus, après s'être dirigée vers le tombeau du grand prêtre Ananus (Haq-ed-Damm), et avoir entouré la colline sur laquelle Pompée avait établi son camp, se retournait vers le nord, et que s'étendant vers le hameau nommé la Maison des pois, et ayant au delà enveloppé le monument sépulcral d'Hérode, elle revenait, par un retour à l'orient, vers son point de départ, c'est-à-dire au camp de Titus. Dans le second passage, Josèphe nous apprend que Titus, à son arrivée devant Jérusalem, fit déblayer et aplanir tout le terrain compris depuis le Scopus jusqu'aux monuments d'Hérode, qui sont situés près de la piscine dite piscine des Serpents [3].

La comparaison des deux textes dont je viens de rappeler la

1. Dès 600, les tombes de la vallée de Hinnom étaient des ermitages, ou cellules de moines (Antoninus Placentinus. Ugolini. Thes., tom. VII, p. MCCXVII). — Edrisi, qui a écrit sa Géographie universelle vers le milieu du XII[e] siècle, dit : « Au midi de cette source (Siloë) est le champ qui fut acheté par le Messie pour la sépulture des étrangers. Non loin de là sont un grand nombre de maisons creusées dans le roc, et habitées par des cénobites ». Ainsi donc, en 1150, c'est-à-dire pendant la durée du royaume latin de Jérusalem, les tombeaux antiques de la vallée de Hinnom servaient généralement à de pieux reclus.

2. Bell. Jud., V, XII, 2.

3. Bell. Jud., V, III, 2.

substance, est d'une précision très-palpable, lorsqu'on veut bien les examiner en militaire et se rendre compte des premières opérations qu'un capitaine quelconque ordonnerait, même maintenant, en se présentant devant Jérusalem, s'il avait à faire le siége de cette place. Il est donc incontestable que le terrain désigné par Josèphe, s'étendait depuis le Scopus, c'est-à-dire depuis la colline qui forme le revers opposé à celui dans lequel sont taillés les Qbour-el-Molouk, jusqu'à la citerne nommée aujourd'hui Birket-Mamillah, et qui n'est très-certainement que la piscine des Serpents. Les monuments d'Hérode doivent donc être dans le voisinage immédiat de cette piscine. C'est effectivement ce qui a lieu. Au sud et à quelques mètres seulement de Birket-Mamillah, sont d'énormes amas de décombres, recouvrant des caves sépulcrales assez grossièrement taillées dans le roc, et qui n'ont pu avoir de richesse apparente, que par les marbres précieux dont elles ont été revêtues, ainsi que par les constructions qui les recouvraient, et dont les tertres indiqués ci-dessus, contiennent vraisemblablement les bases; des fouilles très-faciles remettraient certainement ces bases au jour. Là donc, sans l'ombre d'un doute, sont les tombeaux des Hérodes. Cinq caveaux particuliers sont placés sous les décombres, et de la sorte, chacun d'eux était destiné à un seul personnage. L'attribution de ces caveaux funéraires appartient à feu M. Schultz, qui connaissait Jérusalem à merveille et qui n'était pas homme à se méprendre sur la valeur des textes tirés de Josèphe, textes dont la vue des lieux fournit constamment un commentaire irréfragable.

Voici ce que nous lisons dans la description de la Jérusalem des croisades : « Dehors la porte avoit un lay par devers soleil couchant, que on appeloit le lay du patriarche, là où on recueilloit les sources d'illec entour, pour abevrer les chevos. Près de cil lay avoit un charnier que on apeloit le charnier du Lyon. Il avint

jà, si come on disoit, a 1 jour qui passez estoit, qu'il avoit entre crestiens et Sarrazins une bataille, entre cil charnier et Jherusalem, où il avoit moult de crestiens occis, et que li Sarazins de la bataille les devoient tous londemain faire ardoir pour la puor. Tant que il avint que uns lyons vint par nuict, les porta tous en cele fosse, si come on disoit : pour ce l'apeloit on le charnier du Lyon, et dessus le charnier avoit 1 moustier où on chantoit chascun jour près d'ileques. »

Il est clair que le lay du patriarche n'est autre chose que le Birket-Mamillah. Le moustier était une église de Saint-Babilas très-probablement, et le charnier du Lion n'est que l'ensemble des caves sépulcrales des Hérodes.

TOMBEAU D'HÉLÈNE, REINE D'ADIABÈNE ET D'IZATES, SON FILS[1].

Pour éviter les redites, je ne transcrirai pas ici les passages des écrivains de l'antiquité, relatifs au tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène. Je les ai sérieusement discutés plus haut, à propos du tombeau des rois de Juda, et je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur, en lui rappelant que l'attribution des caveaux funéraires qui appartiennent incontestablement à Hélène et à Izates, revient de droit à la sagacité de feu M. Schultz, qui le premier les a reconnus, et a signalé en même temps, les bases parfaitement reconnaissables des trois pyramides qui avaient été construites au-dessus de ces tombes. Leur place est parfaitement marquée dans le plan de M. Schultz, à quelques cents mètres à gauche de la route de Jaffa, et au nord d'un oualy musulman environné de tombeaux. En sortant de la porte de Damas, on trouve à gauche de la route de Naplouse, un chemin se dirigeant d'abord à l'ouest-nord-ouest,

1. Voyez pl. XLV.

et qui vient ensuite recouper la route de Jaffa. Ce chemin conduit presque directement au tombeau d'Hélène, qu'il laisse à moins de cent mètres à droite.

Le seul caveau dans lequel j'ai pu pénétrer, a été violé brutalement, et s'il ne restait quelques parties de la cloison du vestibule, portant des traces d'un travail soigné, on devrait confondre cette cave avec les caves les plus vulgaires de la nécropole de Jérusalem. Elle se compose d'un vestibule, et de deux chambres, dont la dernière ne contient qu'un four à cercueil. Un caveau voisin, dans lequel malheureusement je n'ai pu entrer, parce qu'il était plein d'eau, a contenu le corps de la mère ou du fils. On conçoit qu'il est impossible aujourd'hui d'assigner un des caveaux à l'un, plutôt qu'à l'autre des deux augustes personnages.

TOMBEAU DU GRAND PRÊTRE JEAN.

Un seul passage de Josèphe nous fait connaître l'emplacement de ce monument. L'illustre historien des Juifs nous parlant des premières attaques de Titus contre Jérusalem, nous dit [1] : « Pendant que les choses se passaient ainsi à l'intérieur de la ville, Titus, en faisant à l'extérieur le tour de la place, avec des cavaliers d'élite, cherchait le point sur lequel il dirigerait ses attaques. Comme il était fort embarrassé, parce qu'il n'y avait pas à songer aux endroits où la muraille, dominant des vallées, ne pouvait être approchée, et que de l'autre côté le premier mur semblait braver les machines de siége, il se décida à attaquer auprès du tombeau du grand prêtre Jean. » Josèphe raconte que ce fut pendant cette reconnaissance, que Nicanor, et lui-même Flavius Josèphe, s'étant un

1. Bell. Jud., v, vi, 1.

peu plus avancés que Titus, vers la muraille, afin d'engager les défenseurs qui garnissaient les remparts, à renoncer à la défense, Nicanor fut blessé à l'épaule gauche d'une flèche lancée de la place. Le monument du grand prêtre Jean était donc assez près de la ville, pour que l'on pût, dans son voisinage, recevoir une flèche partie des remparts.

L'historien des Juifs nous reparle, un peu plus loin, du tombeau du grand prêtre Jean, mais beaucoup plus vaguement [1]. Il nous dit qu'après que Titus eut forcé la première muraille, Jean et les siens combattaient du haut de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, et devant le tombeau d'Alexandre, tandis que la troupe de Simon occupant la portion de la deuxième enceinte située du côté du tombeau de Jean, avait garni de retranchements toute la ligne de murailles qui s'étend jusqu'à la porte par laquelle l'eau est conduite à la tour Hippicus.

De la comparaison de ces deux passages, il résulte clairement que le tombeau du grand prêtre Jean devait être dans le voisinage et à gauche de la porte de Damas, vers le saillant que la fortification moderne présente encore en ce point. Or, il existe en réalité de ce côté, et fort près de la ville, une cave sépulcrale, ayant une porte ornée de moulures, et que j'ai le vif regret de n'avoir point étudiée avec soin; j'étais fort occupé des monuments dont j'avais entrepris l'étude approfondie, et le temps m'a manqué pour examiner celui-ci, avec toute l'attention qu'il méritait. Je ne puis donc que recommander de toutes mes forces, aux voyageurs futurs, l'exploration de cet intéressant sépulcre.

Quel peut être ce grand prêtre nommé Jean? Josèphe, dans les passages qui concernent le tombeau en question, a oublié

1. Bell. Jud., v, vii, 2.

de le préciser et de nous fixer l'époque à laquelle avait vécu le Jean auquel le sépulcre appartenait. Mais je ne doute pas qu'il ne s'agisse de Jean, fils du grand prêtre Judas, fils lui-même du grand prêtre Eliasib. Artaxerxès II était maître de la Judée, dont le satrape Bagosès était gouverneur. Le grand prêtre Jean avait un frère nommé Iésous, ami de Bagosès, et auquel celui-ci promit le souverain pontificat. Iésous, fort de l'appui du satrape, ayant injurié son frère dans l'exercice du sacerdoce, celui-ci en conçut une telle fureur, qu'il tua Iésous de sa main, dans le temple même. A l'annonce de cet horrible fratricide, Bagosès courut au temple, criant aux Juifs qui cherchaient à l'empêcher d'y pénétrer : « Vous avez osé commettre un assassinat dans votre temple! qui peut mettre en doute que je ne sois plus pur que celui qui s'est souillé d'un pareil crime? » — Il entra donc dans le sanctuaire, et profita de la circonstance, pour condamner les Juifs à un tribut extraordinaire de sept ans. Ce tribut consistait en ce que, pour offrir à Jéhovah les sacrifices quotidiens, il fallait payer cinquante drachmes, par tête d'agneau immolé. Quand le grand prêtre Jean mourut, ce fut son frère Yaddous, dont j'ai parlé ailleurs à propos de son entrevue avec Alexandre le Grand, qui fut investi du souverain pontificat.

Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, c'est le tombeau de cet illustre personnage qu'il s'agit de décrire, car il est tout trouvé; et l'on concevra sans peine l'intérêt réel que doit offrir la comparaison de ce sépulcre, de date certaine, avec les autres sépulcres de la nécropole de Jérusalem.

TOMBEAU D'ALEXANDRE JANNÆUS.

J'ai déjà dit, à propos des Qbour-el-Molouk, ou tombeaux des rois de Juda, que la cave sépulcrale d'Alexandre Jannæus

avait été reconnue avec toute raison, par Schultz, dans la cave immense qui porte le nom de Grotte de Jérémie. Je ne reviendrai donc pas sur cette attribution qui ne peut soulever aucun doute, et je me bornerai à dire quelques mots sur l'état actuel de l'excavation. On y reconnaît bien, par-ci par-là, quelques traces des anciennes parois des chambres sépulcrales, mais elles ont été brisées, et semblent avoir été exploitées comme une carrière commode, de sorte que le tout ne forme plus qu'une immense grotte irrégulière, taillée grossièrement et sans grand intérêt. A gauche existe une petite avance de rocher en saillie sur la masse, et sur cette saillie, dit la tradition, dormait le prophète Jérémie. Malheureusement cette tradition ne supporte pas l'examen.

Du plafond de la grotte suinte constamment une pluie de gouttes d'eau, que j'ai vu les pèlerins grecs recueillir avec empressement, pour s'en bassiner les yeux. Était-ce comme préservatif contre les ophthalmies, ou comme curatif contre la myopie? J'avoue n'avoir pas éprouvé le moindre désir de m'en informer. A gauche, en sortant de la grotte, on trouve un escalier conduisant à une citerne en bon état, et pleine d'eau. Je n'en ai pas examiné la structure avec assez de soin, pour pouvoir parler de son âge probable.

Un derviche tourneur réside d'ordinaire à la grotte de Jérémie, et il prélève un petit tribut sur tous les pèlerins qui se présentent : cela doit lui constituer un assez joli revenu. Le monticule dans lequel est creusée la grotte de Jérémie est couvert de tombes musulmanes; enfin, l'on aperçoit dans le flanc du rocher, à gauche de l'entrée actuelle de la grotte, une assez petite excavation naturelle. Voilà tout ce que l'on peut dire, aujourd'hui, des restes mutilés de la somptueuse cave sépulcrale qui fut la dernière demeure de la plupart des princes Asmonéens.

TOMBEAUX SITUÉS AU FOND DE LA VALLÉE DE JOSAPHAT, AU-DESSOUS ET AU NORD-EST DU TOMBEAU DES ROIS.

Les flancs de la vallée de Josaphat, au nord de Jérusalem, présentent de nombreuses excavations funéraires qui mériteraient sans doute une étude toute spéciale. Malheureusement le temps m'a manqué, et je n'ai pu les visiter qu'en courant. Je n'en pourrai donc rien dire de positif, et j'aime mieux l'avouer simplement.

Schultz, adoptant une tradition juive accréditée à Jérusalem, voit dans une de ces caves funéraires, le tombeau du grand prêtre Simon, surnommé le Juste, fils et successeur du grand prêtre Onias[1], et contemporain de Ptolémée Philadelphe. Une autre de ces caves paraît au même savant, devoir être le monument du Foulon, dont il est fait mention dans Josèphe[2], à propos de l'enceinte d'Hérode Agrippa. Cette enceinte, dit l'historien des Juifs, après avoir passé auprès des caves royales s'étendait longuement, et s'infléchissant près du monument du Foulon, à une tour angulaire, venait finir à la vallée du Kedron, en rejoignant la muraille antique. Καὶ διὰ σπηλαίων βασιλικῶν μηκυνόμενον ἐκάμπτετο μὲν γονιαίῳ πυργῳ κατὰ τὸ Κναφέως πρσσαγορευόμενον μνῆμα· τῷ δὲ αρχαίῳ περιβόλῳ συνάπτον εἰς τὴν Κεδρῶνα καλουμένην φάραγγα κατέληγεν.

Williams pense qu'il serait possible de retrouver les caves royales de Josèphe dans les excavations funéraires que je viens de mentionner; mais je ne saurais admettre cette hypothèse. Voici pourquoi : L'enceinte d'Hérode Agrippa ne pouvait évidemment passer au fond de la vallée de Josaphat, qu'elle couronne au contraire. L'expression διὰ, à travers,

1. Ant. Jud., XII, II, 4.
2. Bell. Jud., V, IV, 2.

employée par l'historien, serait donc tout à fait impropre en ce cas, tandis qu'elle est parfaitement juste, lorsque les Qbour-el-Molouk sont identifiés avec ces mêmes caves royales.

TOMBEAU DES JUGES[1].

A un kilomètre environ au nord-ouest de Jérusalem, on rencontre, dans un rideau de roches placé vers la naissance de la vallée de Josaphat, une série de caves sépulcrales, parmi lesquelles il s'en trouve une d'une très-grande magnificence, et à laquelle la tradition donne le nom de Qbour-el-Qodhâ, tombeaux des juges, qu'il ne faut pas confondre, ainsi qu'on l'a fait souvent, avec les soufetim, ou juges souverains d'Israël : qodhâ n'est que le pluriel de qadhi, juge siégeant dans un tribunal. Si donc la tradition est vraie, nous avons ici le sépulcre commun des présidents d'un tribunal suprême du royaume de Juda. Cette fois encore, on voit que j'accepte sans hésiter la tradition du pays, tradition à laquelle je ne vois pas que l'on puisse objecter rien de sérieux.

Quoi qu'il en soit, je vais donner la description de ce magnifique sépulcre, qui est presque digne d'être rapproché, pour son élégance et pour le soin qui a présidé à sa construction, de la merveilleuse catacombe des Qbour-el-Molouk. Williams a publié dans son excellent livre[2] une description du tombeau des juges, accompagnée d'un beau plan et de deux coupes, recueillis par son ami, M. Scoles. C'est, sans aucun doute, un très-beau travail, fait avec habileté, mais qui laisse encore un peu à désirer, parce que quelques parties essentielles du monument y ont été omises. Je me félicite de m'être mis à même de le compléter, et de donner à mes lecteurs une éléva

1. Voyez pl. XXXIV et XXXV.
2. Holy city, t. II, p. 181 et suiv., pl. IV.

tion, un plan complet et diverses coupes de ce monument éminemment curieux. J'ai, de plus, rapporté de bons estampages des ornements du vestibule, recueillis, avec une patience au-dessus de tout éloge, par mon savant ami l'abbé Michon. Bien nous a pris d'avoir l'idée de recueillir ces moulages, qui suffisent pour démontrer, au premier coup d'œil, que l'art qui a présidé à l'ornementation du tombeau des juges, n'est ni romain ni grec. Les dessins, déplorablement mauvais, de Cassas avaient permis jusqu'ici de soutenir cette opinion erronée, qui croule d'elle-même en face des plâtres qui représentent naïvement ce qui existe, sans arrangement de convention qui en dénature le caractère.

Je me dispenserai de donner les mesures de détail, qui se retrouveront à volonté, avec un coup de compas.

Un vestibule, taillé dans le rocher, présente à l'extérieur un magnifique fronton, dont le tympan est orné des plus élégants rinceaux de feuillages, de fleurs et de fruits, sans aucune symétrie réelle. De belles moulures encadrent la porte et le tympan, qui est en outre orné d'une ligne de petits modillons. Deux acrotères élevés et en palmette, garnissent les deux angles extrêmes du fronton, qui portait à son sommet un ornement analogue aux acrotères, mais aujourd'hui tellement dégradé, qu'il est devenu méconnaissable. Dans le fond du vestibule, et au centre de la paroi, s'ouvre une charmante petite porte, très-étroite, et encadrée d'une moulure à crossettes, que couronne un petit fronton avec acrotères en palmette, et un ornement de feuillages au sommet. Les modillons reparaissent autour du tympan, qui est couvert d'une riche décoration symétrique de feuillages élégamment dessinés.

En franchissant cette porte, on descend, par un ressaut peu élevé, sur le sol d'une salle sépulcrale carrée. Celle-ci offre la disposition suivante : sur la paroi de gauche sont placées deux ran-

gées superposées de niches sépulcrales. La rangée supérieure se compose de trois couples de niches en voûte, percées deux à deux sous des arceaux surbaissés. Une feuillure rectangulaire, dans laquelle a dû être encastrée une plaque de clôture, garnit chacune des niches. Celles-ci sont d'une dimension telle, qu'il est évident que les corps, entourés de simples bandelettes, ont dû y être déposés sans cercueil. La rangée inférieure se compose de sept niches sépulcrales rectangulaires.

Dans la paroi du fond, s'ouvre, dans l'axe même de la porte d'entrée, une porte simple qui débouche dans une petite salle carrée, qui offre aussi deux rangs superposés de niches sépulcrales rectangulaires, sur les trois côtés du fond. Les rangées supérieures sont chacune de quatre tombes, et les inférieures de trois tombes seulement.

Au centre de la paroi de droite, s'ouvre également une porte débouchant dans une petite chambre carrée, présentant trois niches sépulcrales, sur chacune de ses parois du fond. Enfin, dans l'angle de gauche de la première salle, et au niveau du sol, est creusée, entre la paroi du vestibule et la paroi de la salle garnie de treize tombes, une niche à cercueil assez grossièrement ébauchée, et offrant dans sa longueur deux petites excavations latérales, sur sa face de droite. Telle est la disposition de l'étage supérieur de la catacombe.

Passons à l'étage inférieur. Une grande ouverture rectangulaire, placée à l'angle gauche du fond de la salle d'entrée, sert de cage à un escalier de cinq marches, débouchant sur un premier palier, au bout duquel s'ouvre une petite porte fort basse qui, par un ressaut élevé, conduit à un second palier voûté contenant trois tombes : la première, ouverte à côté même de la porte d'entrée et parallèlement à son axe; la seconde, au milieu de la face de gauche, et la troisième au milieu de la face de droite. Cette troisième tombe offre, sur la dernière moitié

de sa longueur, un élargissement très-notable. Dans la paroi du fond de ce palier voûté, s'ouvre encore une petite porte très-basse, débouchant, par un ressaut égal au premier, dans une belle chambre carrée, offrant, sur ses trois faces du fond, des arceaux surbaissés en retraite, de façon à former de larges banquettes, sur lesquelles débouchent quatre niches sépulcrales à droite et à gauche, et seulement trois dans la paroi du fond. Mais, sur cette face, sont ouvertes, dans les joues de l'arcade, à gauche, une niche dont le fond forme une petite chambre carrée, et à droite une niche ordinaire.

Revenons maintenant à la grande salle d'entrée. Dans l'angle antérieur de droite, c'est-à-dire diagonalement avec le premier escalier, s'ouvre une nouvelle cage d'escalier comportant cinq marches, et débouchant sur un palier carré qui conduit par un fort ressaut, à une chambre également carrée, et entièrement taillée au-dessous du sol de la salle d'entrée. Là on ne voit aucune tombe, et il est évident que toutes les places ayant été remplies dans les autres salles funéraires, on avait songé à en disposer de nouvelles dans cette deuxième salle basse, qu'une révolution, renversant l'état de choses dans lequel le monument avait été établi, aura fait laisser inachevée et inoccupée. Pour ma part, je ne doute pas que l'événement de force majeure qui a fait abandonner le tombeau des juges, n'ait été la chute du royaume de Juda.

Les Qbour-el-Qodhâ contiennent soixante places destinées à recevoir des corps. Le nombre des rois de Juda, depuis David jusqu'à Sedekias et en comptant Athalie, est de vingt-deux. On voit donc que le nombre des juges enterrés au sépulcre commun, est plus du double du nombre des rois. Il n'y a rien là que de très-naturel : en effet, on ne devait mettre à la tête d'un tribunal que des hommes d'un âge mûr, sinon respectable, et par conséquent, puisque les rois commencèrent

souvent leur règne à un âge assez tendre encore, il devait s'éteindre bien plus de juges suprêmes que de rois.

Maintenant, quels étaient ces juges dont nous trouvons ici la sépulture? Étaient-ce les Nasi, ou chefs élus de tribu? Étaient-ce les Élohim (les divins), qui étaient également élus par le peuple[1]? C'est ce que je ne me permettrai pas de discuter. Il me suffira de dire qu'il est pour moi bien démontré que la cave sépulcrale, qui a conservé le nom de tombeaux des juges, est contemporaine des rois de Juda, et qu'elle a reçu les corps d'une série de magistrats suprêmes, dont les fonctions n'étaient pas héréditaires.

EAUX DE JÉRUSALEM.

De tous les monuments de la Jérusalem antique, il est clair que ceux dont la conservation a dû éveiller le plus vivement l'attention des habitants, ont été les piscines ou citernes publiques, dont il fut important à toutes les époques d'assurer le bon état. Chaque maison particulière devait bien, comme aujourd'hui, avoir sa citerne privée; mais il est évident que celles-là ne pouvaient suffire, lorsque Jérusalem était la capitale du royaume de Juda. Les besoins du temple et des cavaliers d'une armée permanente, quelque faible qu'elle fût, nécessitaient l'existence de grands réservoirs d'eau, institués en dehors de ceux qui subvenaient aux besoins de la vie domestique.

FONTAINE DE LA VIERGE ET PISCINE DE SILOË.

A cinq cents mètres environ de l'angle sud-est du Haram-ech-chérif, on trouve, sur le flanc droit de la vallée de Josa-

1 Deutér., XVI, 18-20.

phat, une source abondante qui sort d'un canal souterrain construit en blocs considérables. D'où part cette source? Je l'ignore. L'opinion générale est qu'elle vient du plateau du Moriah, et qu'elle n'est que le cours d'eau qui desservait le grand autel du temple. Comme il n'est pas possible aujourd'hui de s'en assurer, mieux vaut se dispenser d'élever hypothèse sur hypothèse, au sujet d'un fait aussi obscur. Un autre canal souterrain conduit ces eaux à la piscine de Siloë (ברכת השלח)[1]. Celle-ci est une piscine creusée dans le roc et assez profonde; son plan est à peu près un parallélogramme, à l'angle nord-ouest duquel débouche le canal que j'ai mentionné tout à l'heure.

Quelques fragments de colonne se remarquent dans la piscine, au fond de laquelle conduit un escalier taillé dans le roc. L'un de ces tronçons de colonne est encore debout dans l'eau. Cette eau qui est très douceâtre et peu agréable, bien qu'elle serve sans inconvénient à l'alimentation des fellah de Siloam, ne coule pas toujours avec la même intensité. Mais je crois que l'on a raconté beaucoup de fables, sur les prétendues intermittences régulières de la fontaine. Son eau, quelle que soit sa valeur comme boisson, est conduite habilement par les fellah dans les jardins potagers du fond de la vallée, jardins que des irrigations bien entendues rendent d'une fertilité charmante.

Williams suppose que les colonnes qui se voient à la piscine de Siloë, sont les restes d'une église qui la recouvrait. Je suis d'autant plus porté à croire que ce sont les débris d'une sorte de portique qui la décora dans l'antiquité, que le Pèlerin de Bordeaux s'exprime ainsi sur le compte de cette piscine : Item exeunti in Hierusalem, ut ascendas Sion, in parte sinistrâ, et deorsùm in valle, juxta murum, est piscina quæ dicitur Siloa,

1. Néhémie, III, 15, et Isaïe, VIII, 6. Ce nom signifie : *stagnum immissionis*.

habet quadriporticum; et alia piscina grandis foras (quelle est celle-ci? Je l'ignore). Hic fons sex diebus atque noctibus currit; septimâ verò die est sabbatum, in totum nec nocte nec die currit. Enfin Benjamin de Tudèle parle à ses coreligionaires, à propos de ces mêmes débris, d'un bel édifice élevé du temps de leurs ancêtres. Il ne peut donc être ici question d'église.

Je déclare, du reste, que l'aspect de ces colonnes me les avait fait considérer, tout d'abord, comme antérieures à la domination chrétienne en ce pays.

Schultz pense que la piscine de Siloë est l'étang de Salomon, ou du Roi. J'ai plus haut, à propos de l'enceinte du Haram, exprimé les doutes que m'inspire cette identification.

GIHON, CITERNE DE LA PORTE DE DAMAS [1], PORTES D'ÉPHRAÏM, DE DJENNATH, DES POISSONS ET DES CHEVAUX.

En sortant de la porte de Damas, et en longeant le pied des murailles, on trouve, à une centaine de mètres, au plus, une immense citerne antique creusée dans le roc, et que j'ai toujours vue parfaitement à sec, pendant mon séjour à Jérusalem. La tradition populaire veut que cette citerne abandonnée ait été jadis en communication avec le Haram. Les mêmes contes parlent de bruit souterrain d'eaux courantes, que l'on entendrait, dans le silence de la nuit, à côté de la porte de Damas. Je me dispenserai de commenter toutes ces belles histoires qui ressemblent tant soit peu à celles des Mille et une Nuits, et je me bornerai prudemment à parler de ce que j'ai vu, de mes yeux vu.

Que cette vaste citerne, aujourd'hui à moitié encombrée d'immondices, soit d'une antiquité très-reculée, cela n'est pas sujet à question. Mais quelle peut être cette citerne, et

1. Voyez pl. xxv.

l'Écriture en fait-elle mention? Je le crois et je vais essayer de le démontrer. Nous lisons dans les Rois (II, xvii) : — 17. Le roi d'Assour envoya de Lakis, Tartan, le chef des Eunuques et le chef des Sakes, vers le roi Ezekhias, à Jérusalem, avec une puissante armée. Ils montèrent et arrivèrent à Jérusalem, et, étant montés et venus, ils se placèrent auprès du conduit de l'étang supérieur, qui était sur la route du champ du Foulon. — 18. Ils appelèrent le roi; et Eliakim, fils de Helkhias, qui était intendant du palais, et Sibna le scribe et Joah, fils d'Asaph, le chancelier, sortirent vers eux. — Alors eut lieu un colloque entre les chefs assyriens et les officiers juifs qui étaient évidemment restés sur la muraille. Ce qui le prouve, c'est que les menaces du roi d'Assour furent proclamées assez haut pour qu'elles pussent être entendues du peuple assemblé sur les remparts. Les Juifs demandèrent alors que la conférence n'eût pas lieu en hébreu, afin que les assistants ne comprissent pas ce qui se dirait, et le chef des Sakes n'en cria que plus fort, afin que pas une de ses paroles ne fût perdue[1].

Nous avons reconnu, à la porte de Damas, des traces non équivoques de l'enceinte primitive. Le champ du Foulon devait être très-probablement là où était le monument du Foulon, que Josèphe place incontestablement à l'angle nord-est de l'enceinte d'Hérode-Agrippa. La route du champ du Foulon était donc très-certainement celle qui, de la porte de Damas, passe entre notre citerne et la grotte de Jérémie. Cette citerne est exactement au pied de la muraille moderne qui a très-probablement remplacé la muraille antique; il est donc certain, pour moi, que la scène que je viens de rappeler, eut lieu en ce point, et que notre citerne antique n'est que l'étang supérieur

1. Le même fait est rapporté, à peu près dans les mêmes termes, dans Isaïe, xxxvi, 1, 2 et suiv.

(הברכת העליונה) du verset 17 du chapitre XVIII du IIe Livre des Rois.

Nous lisons dans Isaïe (VII) : — 1. Ce fut au temps de Akhas, fils de Jotham, fils d'Ozias, roi de Juda, que Rezyn, roi d'Aram, monta avec Fekah, fils de Remaliahou, roi d'Israël, vers Jérusalem, pour lui faire la guerre, mais il ne put pas l'assiéger. — 2. On annonça à la maison de David, savoir : Aram se tient en Ephraïm; son cœur fut agité, ainsi que le cœur de son peuple, comme les arbres de la forêt sont agités par le vent. — 3. Jéhovah dit à Isaïe : Sors donc au-devant d'Akhas, toi et Sar-Iesoub, ton fils, à l'extrémité du conduit de l'étang supérieur, sur la route du champ du Foulon. — Le point désigné dans ce passage est encore le même. Le roi Akhas, dans son inquiétude, devait aller aux nouvelles, du côté où se trouvait le territoire d'Éphraïm : la porte de Damas n'est très-certainement que la porte d'Éphraïm, ainsi que l'a reconnu Schultz : il était donc difficile que la place assignée au prophète par Jéhovah, fût mieux choisie que celle qui lui était désignée, puisqu'il était chargé de rassurer le roi de Juda, sortant de sa capitale, soit à la tête de troupes, soit pour aller au-devant des nouvelles de l'approche de ses ennemis.

Nous voilà donc déjà fixés sur l'identité de l'étang supérieur avec la vieille citerne de la porte de Damas. Mais ce n'est pas tout encore, et je crois que cette citerne n'est pas autre chose que celle qui, dans l'Écriture, porte le nom de Gihon. Nous lisons dans les Rois (I, I) : — 9. Adoniah (fils de David) fit tuer des brebis, des bœufs et des veaux gras, près de la pierre de Zahlet, qui était auprès d'Ayn-Radjel; il invita tous ses frères, fils du roi, ainsi que tous les hommes de Juda, secrétaires du roi. — Adoniah voulait s'emparer de la couronne. David, instruit de ses manœuvres et irrité de l'usurpation de son fils, fit venir Seddouk le Cohène, Nathan le prophète, et

Benayahou, fils de Johad. — 33. Le roi leur dit : Prenez avec vous les serviteurs de votre maître, et faites monter Salomon, mon fils, sur ma mule, et faites-le descendre vers Gihon. — 34. Là Seddouk le Cohène et Nathan le prophète l'oindront pour roi sur Israël. Vous sonnerez la trompette et vous direz : Vive le roi Salomon ! — Les ordres de David furent exécutés. (Verset 38.) — 39. Seddouk le Cohène prit une corne d'huile de la tente et oignit Salomon ; on sonna de la trompette et tout le peuple cria : Vive Salomon !

Adoniah et ses convives entendirent les fanfares et les cris de joie, au moment où leur festin se terminait. Joab, étonné, s'écria : D'où viennent ces bruits et que se passe-t-il dans la cité ? Il parlait encore, lorsque Jonathan, fils d'Abiathar le Cohène, arriva en courant. Adoniah lui cria : Viens ici, brave ; nous apportes-tu une bonne nouvelle ? Jonathan se hâta de raconter l'événement qui venait de s'accomplir, et, la terreur succédant aux joies de la fête, tous les convives se dispersèrent ; Adoniah lui-même s'enfuit en toute hâte dans le temple, et, *empoignant* les cornes de l'autel, se mit dans cet asile sacré pour tous, à l'abri de la mort qu'il avait méritée. Rien de plus dramatique que le récit biblique de cet événement, récit que je me suis borné à analyser. Le verset 45 du même chapitre est ainsi conçu, il fait partie du récit de Jonathan : « Seddouk le Cohène et Nathan le prophète l'ont oint (Salomon), près de Gihon ; ils sont remontés de là tout joyeux, et la cité s'est émue : voilà la cause du bruit que vous avez entendu. »

Josèphe raconte de même ce curieux événement [1] ; seulement son récit nous fournit un précieux renseignement topographique. Il nous apprend que le festin préparé par l'ordre d'Adoniah fut servi hors de la ville, auprès de la fontaine qui

1. Ant. Jud., VII, XIV, 4.

est dans le jardin du Roi; que David, instruit de l'attentat de son fils Adoniah, donna sur-le-champ l'ordre au Cohène Seddouk et à Benahiah, capitaine des gardes, de prendre avec eux le prophète Nathan, et tout ce qu'il y avait de troupes autour du palais, de faire monter sur la mule royale son fils Salomon, de le conduire hors de la ville, à la fontaine qui s'appelle Gihon (Γηὼν), et de le proclamer roi, après l'avoir oint de l'huile consacrée.

Voyons quelles sont les conséquences de ce curieux passage : 1° la fontaine placée dans le jardin royal paraît être le Bir-Eyoub; or, cette même fontaine du festin, l'Écriture Sainte l'appelle Ayn-Radjel : il y aurait donc identité entre le Bir-Eyoub actuel et l'Ayn-Radjel des Écritures. 2° La fontaine de Gihon était hors de la ville. Puisque Adoniah avait réuni ses partisans au sud de la ville, il est évident que le roi David, pour éviter un conflit, dut envoyer accomplir la cérémonie du sacre de Salomon, du côté précisément opposé. Donc la fontaine de Gihon était vers le nord et au delà de l'enceinte de la ville, nouvelle preuve en faveur de l'identité de la piscine de Gihon, avec l'antique citerne de la porte de Damas.

Nous lisons dans les Chroniques (II, xxxii) : — 30. Et lui, Ezekhias, boucha la source supérieure des eaux de Gihon, et les dirigea en bas, vers l'occident de la ville de David. — Non-seulement ce verset ne contredit en rien l'identification de Gihon et de la citerne antique de la porte de Damas, mais il a, de plus, l'avantage de donner une sorte de fondement raisonnable aux contes populaires qui veulent qu'on entende, dans le voisinage de cette citerne, un bruit d'eaux souterraines. Sans doute, le motif d'Ezekhias, en entreprenant cet énorme travail, fut de faire entrer à l'intérieur des murs de sa capitale, une source dont, en cas de siége, il eût été déplorable de perdre l'eau.

Un peu plus loin, nous lisons encore [1] : — 14. Après cela, il (Manassès) bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'occident de Gihon, dans la vallée, jusqu'à la porte des Poissons, le continuant jusqu'à Ophel, qu'il éleva, élevant considérablement, et il mit des officiers de l'armée dans toutes les villes fortes de Juda. — Je me suis servi déjà de ce verset si explicite, pour démontrer que le terme *cité de David* ne spécifi pas toujours la forteresse du mont Sion. Le mur construit à l'occident de Gihon, est très-probablement celui dont il subsiste des traces à la base même de la porte de Damas. Une porte des Poissons ne peut être qu'une porte par laquelle arrivaient à Jérusalem, les poissons qui étaient vendus sur ses marchés. Ces poissons venaient probablement d'un endroit où il y avait des poissons à pêcher, c'est-à-dire de la côte de la Méditerranée. Cette porte des Poissons devait donc être au point même de jonction de la muraille de Manassé, et de l'enceinte construite par David et par Salomon, et que Josèphe décrit sous le nom de première muraille.

Le verset que je viens de commenter, ne parle de muraille construite par Manassé, qu'à l'occident de Gihon. Il ne construisit donc rien à l'orient de cette piscine, et un passage de Josèphe, que j'ai déjà utilisé, rend parfaitement compte de cela [2]. Lorsque Titus eut forcé la muraille d'Hérode Agrippa, il se trouva en face de la deuxième enceinte, défendue par Simon et par Jean. Celui-ci et sa troupe combattaient du haut de la tour Antonia et du portique septentrional du Temple, et devant le tombeau d'Alexandre. Puisque la première enceinte une fois forcée, les assaillants se trouvaient au pied de la tour Antonia et du portique septentrional du temple, c'est que ces deux portions de murailles défendues faisaient réellement par-

1. Chron., XXXIII.
2. Bell. Jud., V, VII, 2.

tie de la deuxième enceinte de Jérusalem : ceci est incontestable. Donc, d'un point voisin, et placé à l'est de la porte de Damas, le mur descendait obliquement vers l'angle nord-ouest de l'enceinte du Temple ; c'est là une conclusion que je défie de contester. Au reste, que dit Josèphe de cette deuxième enceinte ? Justement ce que je viens d'en dire. La seconde muraille commençait à la porte dite des Jardins (ἣν Γεννὰθ Ἐκάλουν), qui était percée dans la première muraille, et entourant seulement la partie septentrionale (de la ville probablement), s'étendait jusqu'à la tour Antonia. Il serait difficile, on en conviendra, de dire plus nettement ce que je dis moi-même. Je me permettrai, de plus, d'avancer sans hésitation, que la porte des Poissons et la porte des Jardins étaient une seule et même porte.

Le tracé de la deuxième muraille, donné par Schultz, est donc tout à fait inadmissible, et toute la portion qui, de la porte ez-Zahary jusqu'à la porte Saint-Étienne, a été considérée par lui comme faisant partie de l'enceinte primitive des rois de Juda, doit en être absolument retranchée. Williams a bien senti que ce tracé de Schultz n'était pas d'accord avec les textes, et il a eu certainement raison de prolonger l'enceinte antique jusqu'à la porte condamnée, nommée Bab-ez-Zahary. J'avouerai cependant que je n'ai remarqué aucun débris apparent de l'enceinte primitive, sur toute cette portion du mur actuel.

Schultz fait la porte des Poissons, de la porte actuelle de Setty-Maryam ou de Saint-Étienne ; je crois avoir démontré que la porte Djennath et la porte des Poissons ne sont pas différentes l'une de l'autre. Quant au Bab-ez-Zahary actuel, je ne doute pas que ce ne soit la porte angulaire de l'Écriture Sainte : c'est ce que j'espère démontrer en étudiant les textes qui en parlent. Nous lisons dans le livre des Rois (II, xiv) : —

13. Joas, roi d'Israël, ayant pris Amasias, roi de Juda, fils de Joas, fils d'Okhozias, à Beit-Chems, vint à Jérusalem, et fit une brèche de quatre cents coudées à la muraille de Jérusalem, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à la porte angulaire. — Le même fait est raconté dans les chroniques (II, xxv, 23), de la manière suivante : — « Quant à Amasias, roi de Juda, fils de Joas, fils de Joakhas [1], Joas, roi d'Israël, le prit à Beit-Chems, et l'amena à Jérusalem; et il fit abattre les murailles de Jérusalem, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à la porte de l'angle, quatre cents coudées. »

Nous avons reconnu que la porte d'Éphraïm n'est et ne peut être que la Bab-ech-Cham, porte de Damas; or, la partie de la muraille abattue par l'ordre de Joas, roi d'Israël, était fort probablement celle qui fermait la ville, du côté par lequel une armée envahissante pouvait venir de Samarie. Cette muraille, de quatre cents coudées, était donc au nord de la ville, et ce devait être le front septentrional qui, de la porte de Damas, s'étendait jusqu'au Bab-ez-Zahary. Comme il y a, entre ces deux portes, une distance de trois cent soixante mètres, à très-peu près, cette distance représente suffisamment bien les mille pieds romains, équivalant au nombre rond de quatre cents coudées de brèche, indiqué par l'Écriture Sainte. La Bab-ez-Zahary tient donc bien réellement la place de la porte angulaire.

Cette brèche fut réparée peu après par Ozias, car nous lisons [2] : — 9. Ozias bâtit des tours à Jérusalem sur la porte de l'angle, sur la porte de la Vallée, sur l'encoignure, et les fortifia. — Il est évident, d'après ce verset, qu'Ozias, successeur d'Amasias, s'empressa de remettre sa capitale en état de

1. De ces deux passages combinés il résulte qu'Okhosias, roi de Juda, s'est appelé également Joakhas.
2. Chron., II, xxvi.

défense, et ferma, le mieux qu'il put, la brèche énorme que le roi d'Israël avait ouverte dans son enceinte militaire. Le nom d'encoignure me paraît donné ici à toute la branche de muraille qui liait la porte angulaire à l'angle nord-ouest du temple. Il semble en résulter que la porte de la Vallée, au lieu d'être au point où est actuellement la porte Saint-Étienne, était réellement au fond du rentrant formé par le portique septentrional du temple et par la branche de muraille reconstruite par Ozias. De la sorte, la tour Antonia aurait pris plus tard la place de la tour bâtie par Ozias sur la porte de la Vallée [1]. Tout bien considéré, je regarde aujourd'hui le tracé et les dénominations que je viens de déterminer comme les seuls admissibles, sans qu'il s'élève de difficultés sérieuses contre ces déterminations.

On lit dans Jérémie (XXXI) : — 38. Il viendra un temps, dit Jéhovah, où sera rebâtie cette ville, depuis la tour de Hananéel, jusqu'à la porte de l'angle. — 39. Le cordeau sera tiré encore plus loin, sur la colline de Djerab (c'était l'un des grands de la cour de David), et se dirigera vers Djâat. — 40. Et toute la vallée des cadavres et des cendres, et tous les champs vers la vallée de Kedron, jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux, à l'orient, sera consacré à Jéhovah, rien n'en sera plus ni renversé ni détruit.

Il serait très-curieux de savoir où était la tour de Hananéel; nous pouvons déjà présumer, d'après le texte de Jérémie, qu'elle était à l'opposé de la porte angulaire. Cela se vérifie ailleurs, du reste. Effectivement, nous lisons dans Néhémie (XII), que lors de la consécration des murailles, des deux

1. Sur l'emplacement de cette tour d'Ozias, fut probablement établie plus tard, par les princes Asmonéens, la forteresse nommée Baris, qu'Hérode augmenta, en lui donnant le nom d'Antonia, en l'honneur de son ami Antoine. Je soupçonne fort que dans le mot Baris il faut rechercher le mot arabe Bordj, tour, forteresse.

chœurs, marchant en sens inverse, l'un passa, — 39. Et sur la porte d'Éphraïm (porte de Damas), et la vieille porte, et la porte des Poissons (porte Djennath), et la tour de Hananéel et la tour des Cent (המאה), et jusqu'à la porte des Brebis, et ils s'arrêtèrent à la porte de la Maison d'arrêt. — De là il résulte que la tour de Hananéel était plus au sud que la porte des Poissons : Schultz place la tour Hananéel à l'angle nord-est de l'enceinte du temple, et la tour des Cent (Mea) un peu plus au sud : cela me paraît tout à fait impossible. Je ne serais nullement étonné que la tour Hananéel ne fût identique avec la tour Hippicus, ou la tour de David. Ce serait une curieuse question de topographie hiérosolymitaine à étudier.

Le prophète Zacharie (XIV, 10) cite bien la tour de Hananéel, mais de façon à ne pas permettre d'en rien conclure, pour la détermination de cette tour.

Revenons à la prophétie de Jérémie, rapportée un peu plus haut; le verset 39 désigne, de la manière la plus claire, un agrandissement futur de la cité sainte: Le cordeau sera tiré encore plus loin, dit-il, jusqu'à la colline de Djerab, et se dirigera vers Djâat. N'y a-t-il pas dans ce verset la prévision de l'adjonction faite à la ville de Jérusalem, de tout le terrain montant qui se trouve actuellement au nord de la ville, et qui fut englobé dans l'enceinte d'Hérode Agrippa? Cela me paraît évident. Dès lors, la colline de Djerab (que ce nom soit celui de l'un des capitaines de David, ou qu'il indique seulement la colline des Lépreux, de גרב, *scabies*, gale), doit être l'un, et probablement le plus occidental, des trois sommets des collines qui sont voisines des Qbour-el-Molouk, et enfermées dans la muraille d'Agrippa. Quant à Djâat, qui semble, par suite, devoir se trouver vers l'extrémité orientale de la nouvelle enceinte, c'est un lieu tout à fait inconnu aujourd'hui. געת vient sans doute de געה, mugir, et peut-être l'endroit que

désigne ce nom, était-il un lieu où l'on faisait paître des troupeaux de bœufs. Mais abandonnons bien vite le terrain dangereux des hypothèses.

Le dernier verset de Jérémie me semble clair; la vallée des cadavres et des cendres, c'est évidemment la vallée de Hinnom, avec sa nécropole, et avec le souvenir du Tophet, où tant de victimes avaient été brûlées en l'honneur de Molokh. Les expressions « tous les champs vers la vallée du Kedron, jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux, à l'orient, » désignent le terrain aujourd'hui si bien cultivé, qui, à partir du Bir-Eyoub, remonte au nord, jusqu'à la partie méridionale de l'enceinte du temple. De ce verset il résulte que la porte des Chevaux était dans un angle, à l'orient. Je suis bien tenté de croire que cette porte était au point où se trouve aujourd'hui le Bab-el-Morharbeh. Cette porte est bien, en effet, dans une encoignure de l'enceinte primitive, elle est à l'orient, et les terrains cultivés, fertilisés par les eaux abondantes de la fontaine de Siloë, montent jusqu'au pied même de cette porte. La porte des Chevaux était donc située très-près de l'enceinte du temple, et elle conduisait au palais; c'est ce que nous allons vérifier.

Nous trouvons dans les rois (II, XI) le récit tragique de la mort d'Athalie; et ce récit devant jeter quelque lumière sur la position de la porte des Chevaux, je vais l'analyser. Dans la septième année du règne d'Athalie, le grand prêtre Joad résolut d'en finir avec l'usurpatrice, et de remettre violemment la couronne sur la tête de Joas, fils d'Okhozias, que Josabeth, fille de Joram et sœur d'Okhozias, avait sauvé du massacre des enfants royaux, et tenu caché pendant six années, dans l'enceinte du temple. Les chefs militaires depuis longtemps gagnés à la cause de l'enfant-roi, reçurent de Joad l'ordre de se tenir prêts, de se rendre au temple où ils seraient armés, d'entourer le roi, et de tuer sans merci quiconque essaierait

de pénétrer dans leurs rangs. Le temple fut ainsi rempli de conjurés, dont la troupe s'étendit sur ses flancs à droite et à gauche (verset 11). Joad fit alors amener le fils d'Okhozias; il lui mit la couronne royale sur la tête, lui donna l'onction sainte, et tous les assistants frappant des mains, crièrent d'une seule voix, Vive le roi! Le palais n'était pas assez éloigné, pour qu'Athalie ne fût pas émue du bruit des acclamations inusitées qui s'élevaient de l'enceinte du temple. Elle s'y rendit en hâte, et trouva que le peuple y accourait en foule. L'affluence l'empêcha-t-elle de passer par le pont du Xystus, afin de pénétrer dans l'enclos sacré? L'Écriture ne le dit pas. Probablement elle ne put y arriver que par la porte du sud (celle qu'a remplacée la belle porte hérodienne ruinée, qui se voit au-dessous d'El-Aksa) parce qu'évidemment de ce côté il ne devait y avoir aucun encombrement. A son entrée dans le temple, Athalie vit Joas sur une tribune, qu'entouraient les chefs de l'État, et le peuple en délire; elle entendit les trompettes sonner de joyeuses fanfares, et tout lui fut expliqué; elle déchira ses vêtements et s'écria : Conjuration! conjuration! en se précipitant vers les soldats, parmi lesquels elle espérait trouver quelque appui. « Faites-la sortir des rangs, cria le grand prêtre aux chefs des troupes, et que quiconque la suivra, périsse par le glaive! » La mort d'Athalie était décidée, mais Joad avait exigé qu'elle ne fût pas tuée dans l'enceinte du temple. A l'ordre du grand prêtre, les soldats s'écartèrent, et Athalie épouvantée s'enfuit, espérant regagner le palais. Sortir par le pont, était évidemment impossible, il n'y avait donc de retraite ouverte que par la porte que la foule n'encombrait pas, c'est-à-dire par la porte du sud; Athalie la franchit; elle revint dans la maison du roi par le chemin de l'entrée des Chevaux, et fut tuée là (verset 16). — 20. Tout le peuple du pays se réjouit, et la ville fut en repos, mais ils avaient fait mourir Athalie par le glaive, dans la maison du roi.

Le meurtre de l'usurpatrice ne pouvait pas s'accomplir dans la maison de l'Éternel, et comme elle était abandonnée de tous, ceux qui avaient juré sa mort, n'avaient nul besoin de se presser, assurés qu'ils étaient de la retrouver au palais, et de lui faire expier là ses crimes odieux. Le récit de cet événement donné dans les Chroniques (II, XXXIII) est à très-peu près identique avec celui du Livre des Rois.

Josèphe[1] raconte la mort d'Athalie (qu'il nomme Gotholie) d'une manière extrêmement vraisemblable, et beaucoup plus détaillée. Voici son récit : « Gotholie entendant les acclamations et les applaudissements qui partaient du temple, s'élanca hors du palais, suivie de ses gardes. Dès qu'elle fut arrivée à la porte du temple, les prêtres l'introduisirent, mais ses satellites furent repoussés par des hommes armés que le grand prêtre avait chargés de garder l'enceinte sacrée. Gotholie apercevant un enfant ceint de la couronne royale, debout sur une tribune, déchira ses vêtements, et jetant un grand cri, elle ordonna de tuer celui qui lui avait tendu un piége, et qui avait voulu lui arracher la royauté. Joad (Ἰώδαος) interpellant alors les centurions, leur commanda d'entraîner Gotholie dans la vallée du Kedron, et de l'y mettre à mort, pour ne pas souiller le temple, par le meurtre de cette femme criminelle. Il leur donna, en outre, l'ordre de tuer quiconque tenterait de venir à son secours. Ceux-ci, saisissant Gotholie, la conduisirent à la porte des chevaux du roi, et l'y tuèrent. » Il semblerait résulter de ce texte, que la porte des chevaux du roi était une porte de l'enceinte du temple ; mais je n'en crois rien. L'Écriture Sainte dit positivement qu'Athalie fut tuée dans le palais, et contre cette assertion il n'y a pas d'objection admissible. Que le corps d'Athalie ait ensuite été jeté dans le lit du Kedron, c'est très-

1. Ant. Jud., IX, VII, 3.

possible, mais voilà tout ce que nous pouvons déduire de l'assertion de Josèphe.

Dans Néhémie (III) nous trouvons le verset suivant : — 28. Au-dessus de la porte des Chevaux, les Cohenim travaillèrent, chacun vis-à-vis de sa maison. — Ce verset ne nous apprend rien, quant à la position de la porte des Chevaux, si ce n'est qu'elle était attenante aux logements des Cohenim ou prêtres, et par conséquent bien voisine du temple. En résumé, je propose d'identifier encore le Bab-el-Morharbeh avec la porte qui, dans l'Écriture, est nommée porte des Chevaux.

Résumons : la vieille citerne qui se voit à droite de la porte de Damas, n'est que celle où se réunissaient les eaux de la fontaine de Gihon, qui fut détournée par Ezekhias. Ce fut à ce moment que la citerne fut condamnée. C'est au bord de cette citerne que Salomon a été sacré, et que les généraux assyriens de Senakherib vinrent sommer Jérusalem de se rendre.

Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que Medjr-ed-Dyn parle ainsi de cette citerne : A l'opposé et au sud de Zahara (cimetière musulman, placé au-dessus de la grotte de Jérémie), et au-dessous de la muraille septentrionale de la ville est une grande excavation oblongue, nommée la grotte du Lin (de كتان), que quelques-uns disent s'étendre jusqu'au-dessous de la Sakhrah (roche de la mosquée d'Omar).

AYN-RADJEL. BIR-EYOUB. PUITS DE NÉHÉMIE.

Nous avons examiné en détail le récit de la tentative d'usurpation commise par Adoniah, fils de David, au détriment de son frère Salomon ; de ce récit semble découler la conclusion que l'Ayn-Radjel des Écritures n'est autre chose que le Bir-Eyoub actuel. Il existe cependant, à trois ou quatre cents mètres au sud du Bir-Eyoub, au fond d'une petite vallée ver-

doyante, qui est le prolongement de la vallée du Kedron et qui tourne brusquement à l'est, en prenant le nom d'Ouad-en-Nâr, une charmante petite source d'eau vive qui fait bouillonner le sable, en vingt points réunis dans un très-petit espace. Serait-ce par hasard cette source qui s'appelait Ayn-Radjel? Je l'ai cru souvent et je n'oserais encore le nier, mais alors le jardin du Roi se serait prolongé un peu loin; puisque nous savons par la comparaison des textes de l'Écriture sainte et de Josèphe, que l'Ayn-Radjel se trouvait dans le jardin du Roi.

Schultz a identifié déjà le Bir-Eyoub avec l'Ayn-Radjel, et de là a découlé pour lui, comme corollaire, la nécessité d'identifier les roches abruptes qui dominent, à l'ouest, la petite vallée où se trouve la source dont j'ai parlé tout à l'heure, avec la pierre de Zahlet. Je ne puis qu'adopter, quoiqu'en hésitant un peu, cette double identification qui semble satisfaisante [1].

L'Ayn-Radjel (En-Rogel) joue un rôle assez important dans l'Écriture Sainte, pour que je doive rappeler ici les divers passages dans lesquels il en est question. Nous lisons dans Josué (xv.) — 7. La limite (du territoire de Juda) s'élève de la vallée d'Akour (Achor) à Dabor (Débir), et au nord elle se tourne vers Djeldjal (Guilgal) qui est en face de la hauteur d'Adoumim, qui est au sud du torrent; la limite passe vers les eaux d'Ayn-Chems, et aboutit à Ayn-Radjel. — 8. Et la limite s'élève vers la vallée de Ben-Hinnom, au côté méridional de Jeboussi, c'est Jérusalem; la limite s'élève vers le sommet de la montagne qui est devant la vallée de Hinnom, à l'occident, et qui est à l'extrémité de la vallée des Rephaïm, au nord.

Si l'on s'en tient à la lettre de ce passage, il semble plus naturel de chercher l'Ayn-Radjel à la petite source placée un

1. Rois, I, 1, 9.



peu en avant de l'Ouad-en-Nâr. En effet, il semble que puisque la limite s'arrêtant à l'Ayn-Radjel, s'élève ensuite vers la vallée de Hinnom, c'est qu'après avoir suivi la limite toute naturelle de l'Ouad-en-Nâr (le torrent du passage précédent), elle remonte la petite vallée où est la fontaine, pour se diriger ensuite par la vallée de Hinnom, et franchir enfin la hauteur qui clôt au nord la vallée des Rephaïm, et à l'ouest la vallée de Hinnom. Notons en passant qu'il résulte forcément de la teneur du passage que je viens de transcrire, que Jeboussi ou Jérusalem était en dehors du territoire de Juda, et par conséquent dans le territoire de Benjamin.

Le même livre de Josué, décrivant la limite méridionale de la tribu de Benjamin, s'exprime ainsi (XVIII) : — 16. La limite descendant vers l'extrémité de la montagne qui est devant la vallée de Ben-Hinnom, et qui est dans la plaine des Rephaïm, au nord, descendait à la vallée de Ben-Hinnom, à côté de Jeboussi, au sud, et de là, vers l'Ayn-Radjel, — 17. s'étendant à partir du nord (ותאר מצפון, c'est-à-dire allant au sud), elle aboutissait à Ayn-Chems, etc., etc. Cette description de la limite sud de Benjamin n'est autre chose que la description, en sens inverse, de la limite nord du territoire de Juda; on y voit que cette limite, après avoir longé la vallée de Hinnom, atteint l'Ayn-Radjel (ירד) et marche ensuite, du nord au sud, pour aller passer à l'Ayn-Chems. Ce second texte, commenté par le tracé du terrain, semble donc tout à fait en faveur de l'identification du Bir-Eyoub avec l'Ayn-Radjel.

Il n'y a plus qu'un seul passage de l'Écriture où il soit question de l'Ayn-Radjel; malheureusement celui-là ne nous fournit aucun indice précis, sur la position de cette source. Ce passage se trouve dans le livre de Samuel, où nous lisons : (II, XVII) — 17. Jonathan et Akhimâas se tenaient à Ayn-Radjel. Une servante alla et le leur annonça (le dessein d'Absalom) et ils

allèrent en prévenir le roi David, car ils ne pouvaient se montrer pour venir à la ville. — Ces deux hommes eussent été assez mal cachés au Bir-Eyoub; l'eussent-ils été mieux à la petite source placée un peu plus loin? Je ne sais, mais il me semble que oui. On le voit, je reste dans le doute sur cette question topographique, que je ne vois pas la possibilité de résoudre d'une façon entièrement satisfaisante.

Le sens du nom d'Ayn-Radjel a préoccupé les commentateurs. Kim'hi dérive le nom Radjel de רגל, pied, et il dit que c'était à cette fontaine, qu'on foulait les étoffes. Si Kim'hi a raison la question est jugée; il n'y a pas assez d'eau ailleurs qu'au Bir-Eyoub, pour que des fouleurs d'étoffes aient pu jamais y travailler. D'un autre côté, comment des foulons eussent-ils été autorisés à exercer leur industrie dans le jardin du Roi? Nouvel embarras qui vient encore compliquer le problème; j'aime donc mieux avouer humblement mon insuffisance, que proposer une solution douteuse.

A la fin de la saison des pluies, lorsque le Bir-Eyoub est bien rempli d'eau, il devient ainsi que le Birket-Mamillah, un but de promenade très-suivie. Les femmes de Jérusalem s'y rendent en foule, dans l'après-midi, et les hommes y viennent de leur côté, boire le café et fumer des narghilehs que leur servent en plein air des cafetiers ambulants. Il semble que tout ce monde, en habits de fête, se réjouisse de ce qu'il ne risquera pas de mourir de soif, pendant la saison chaude qui va commencer.

Le Bir-Eyoub est aussi nommé Puits de Néhémie, ou puits du Feu, mais il est certain que ces dénominations sont de fraîche date. Elles ont été données au Bir-Eyoub, parce que la tradition a prétendu que c'était dans ce puits, que Néhémie avait retrouvé le feu sacré, caché par les prêtres, avant la captivité [1].

1. Maccab., II, I, 18-36.

D'où lui est venu son nom de Bir-Eyoub? On n'en sait rien. Il serait difficile de trouver quelque relation entre Job et cette piscine. Williams, s'appuyant sur l'autorité d'un itinéraire juif du xve siècle, propose de rectifier ce nom, en celui de Puits de Joab. Le Joab en question serait alors le fils de Serouïah, personnage important qui joua un grand rôle dans l'histoire d'Adoniah, dont il était le plus chaud partisan. On se rappelle que le festin d'Adoniah eut lieu auprès de l'Ayn-Radjel; de la présence de Joab à ce festin, est peut-être venu le nom du puits.

Le Bir-Eyoub consiste en un puits profond taillé dans le roc, et recouvert d'une construction en fort mauvais état. A droite se trouve un bassin carré où l'eau, restant stagnante, est constamment couverte d'une couche épaisse de *lemna* (lentille d'eau). Les seuls renseignements que nous ayons sur la structure de ce puits, nous sont fournis par l'écrivain musulman Medgr-ed-Dyn (mort en 1521), d'après les écrits d'un certain Ibn-Omar-Ibn-Mohammed-el-Qasim. J'en transcrirai seulement quelques passages. « Ce puits est entièrement formé de grosses pierres, dont chacune a cinq coudées (*drâa*) de longueur et deux de hauteur, plus ou moins. Je fus étonné de la taille de ces pierres et de la difficulté qu'il y avait eu à les mettre en place. L'eau est fraîche, et se trouve ordinairement à une profondeur de quatre-vingts coudées; mais en hiver elle monte, sort du puits, inonde la vallée et fait tourner un moulin. J'y suis descendu, avec les ouvriers chargés de le réparer. Je vis l'entrée de l'eau qui sort d'une grosse pierre de deux coudées de largeur; là est une cave dont la porte a trois coudées de hauteur, et une et demie de largeur; un vent très-froid sort de cette cave. J'y entrai avec une petite bougie, et je trouvai une grotte toute en pierres. J'avançai, mais le vent qui en sortait, éteignit ma bougie. » Ce récit pro-

bablement exact, est extrêmement curieux. Il est à présumer que le Bir-Eyoub, la piscine de Siloë, la fontaine de la Vierge et la source de Gihon détournée par Ezekhias, sont reliées entre elles par d'immenses canaux souterrains. Mais c'est là une question condamnée vraisemblablement à rester toujours sans solution. Williams, notons ceci en passant, a constaté l'identité de l'eau de ces trois fontaines.

Je me permettrai de faire remarquer que si le récit d'Ibn-Omar est véridique, ce que je suis tout disposé à croire, le Bir-Eyoub ne saurait être l'Ayn-Radjel. Bir et Ayn sont deux choses parfaitement différentes, et le nom d'Ayn ne peut être régulièrement appliqué qu'à la jolie source voisine de la tête de l'Ouad-en-Nâr.

Le récit de Medjr-ed-Dyn est exact en ce qui concerne l'affluence extraordinaire de l'eau au Bir-Eyoub, pendant l'hiver. J'ai moi-même été témoin du fait, et la vallée était en ce moment arrosée par un joli ruisseau qui sortait du Bir-Eyoub, ou du moins de bien près. C'est ce phénomène naturel que chaque jour la foule allait admirer, comme je l'ai fait moi-même. Schultz affirme qne ce n'est pas du puits, mais bien du terrain même, que l'eau s'écoule pendant ces jours d'abondance passagère. Je n'ai pas pu vérifier le fait.

BIRKET-ES-SOULTHAN, AQUEDUC D'EL-BOURAK A JÉRUSALEM.

Au pied des escarpements ouest du mont Sion, est taillée, dans le roc, la plus immense et la plus importante de toutes les piscines de Jérusalem, aujourd'hui malheureusement abandonnée, et complétement à sec, même dans la saison des pluies. C'est le Birket-es-Soulthan, vers l'extrémité nord duquel passe un petit aqueduc de neuf arches; c'était l'aqueduc qui amenait au Haram les eaux des vasques de Salomon, situées

près du Qalaat-el-Bourak. J'ai déjà parlé de cet aqueduc qui longe le chemin de Beit-Lehm, près du tombeau de Rachel, et que les Arabes chrétiens nomment Qanât-el-Koufar, aqueduc des infidèles. J'ai assez étudié la nature de cet aqueduc souterrain, pour être assuré qu'il ne saurait être de construction romaine; et je ne doute pas un seul instant que toute la partie qui se voit sur la route de Beit-Lehm, ne soit en réalité l'œuvre des rois de Juda. Je dois dire néanmoins que le savant Williams a donné d'assez bonnes raisons [1], pour justifier l'attribution qu'il fait de cet aqueduc au procurateur Pontius Pilatus, contre l'administration duquel un des griefs des Juifs fut qu'il avait ruiné le trésor, afin de construire des aqueducs qui amenaient l'eau à Jérusalem, d'une distance de quatre cents stades. Je croirai difficilement que le Qanât-el-Koufar puisse jamais être considéré comme de construction romaine, et je suppose que Pilatus n'a fait que remettre l'aqueduc en bon état. Une inscription arabe recueillie par Schultz, sur la portion de l'aqueduc qui traverse le Birket-es-Soulthan, nous apprend qu'il fut encore réparé par le soulthan mamlouk Bahrite, El-Malek-en-Naser-Mohammed, fils d'El-Malek-el-Mansour-Kelaôun (693 à 741 de l'hégyre, 1294-1340 de J.-C.). Comme Arculfe cité par le R. Robinson, nous dit que vers 697 il y avait, au même point, un pont de pierre avec arches, qui traversait la vallée, je pense que c'était une portion de l'aqueduc de Pontius Pilatus, qui fut remis en état par En-Naser-Mohammed, et définitivement ruiné, pour ne plus être réparé sans doute, grâce à l'incurie ottomane.

Le Birket-es-Soulthan, qu'on l'identifie avec la piscine du Roi citée dans l'Écriture, ou avec telle autre piscine biblique que l'on voudra, n'en est pas moins très-certainement un ouvrage

1. T. II, p. 497 et suiv.

d'une très-haute antiquité, et qu'il faut de toute nécessité faire remonter à l'époque des rois de Juda : Guillaume de Tyr est exactement de cet avis[1]. Le livre de Nehémie désigne une piscine qu'il appelle étang du Roi (II, 14); est-ce la même? La perpétuité des noms en ce pays, fait que je suis bien tenté de le croire.

Schultz a conclu du verset 16 du chapitre III de Néhémie, que le Birket-es-Southan était l'étang nommé Asouyah. Voici le verset : « Après lui travailla Néhémie, fils d'Azbouk, chef du demi-district de Beth-Sour, jusqu'en face des tombeaux de David, et jusqu'à l'étang fait (הברכה העשויה), et jusqu'à la maison des héros. » Comme jusqu'ici je n'ai rien pu tirer du livre de Néhémie, je ne discuterai pas cette identification.

Schultz attribue aussi au Birket-es-Soulthan le titre d'étang inférieur, donné, dans plusieurs passages de l'Écriture, à une des piscines de Jérusalem. Ainsi Isaïe, s'adressant aux habitants de Jérusalem, au moment où Ézékhias est menacé par Sankherib, leur dit : (XXII) — 9. Vous voyez les brèches de la ville de David, car elles sont nombreuses. Vous rassemblez les eaux de l'étang inférieur. — 10. Vous comptez les maisons de Jérusalem, et vous abattez les maisons, pour fortifier la muraille. — 11. Vous faites un réservoir entre les murs, pour l'eau du vieil étang. — Voyons dans le Livre des Rois et dans les Chroniques la contre-partie de ces paroles du prophète.

Nous lisons dans le Livre des Rois (II, XX) : — 20. Le récit des faits d'Ézékhias, tous ses exploits, comment il fit l'étang, et l'aqueduc par lequel il fit entrer les eaux dans la ville, (tout cela) est écrit dans le Livre des Rois de Juda. — Dans les Chroniques, les mêmes faits sont heureusement un peu plus détaillés. Voici ce que nous y lisons (II, XXXII) : — 2. Ézék-

1. VII, II, p. 747.

hias ayant vu que Sankherib était venu, (et que) sa face était hostile contre Jérusalem. — fut d'avis, avec les principaux et avec ses braves, de boucher les sources des fontaines qui étaient hors de la ville; et ils l'assistèrent. — 4. Beaucoup de monde s'assembla; ils bouchèrent toutes les fontaines et le ruisseau qui coule à travers le pays, en disant : Pourquoi les rois d'Assour viendraient-ils et trouveraient-ils beaucoup d'eau ? — 5. Il prit courage et rebâtit tout le mur ruiné ; il monta sur les tours et hors de l'autre mur, et fortifia Meloua, cité de David, et il fit beaucoup de projectiles et de boucliers. — 6. Il plaça des chefs militaires sur le peuple, et les réunit près de lui, sur la place près de la porte de la ville, etc. Un peu plus loin, nous lisons encore : — 30. Et lui, Ézékhias, boucha la source supérieure des eaux de Gihon et les dirigea en bas, vers l'occident de la ville de David.

Dans ces passages bibliques il y a plusieurs points à noter. Remarquons d'abord qu'Isaïe, lorsqu'il parle des brèches de la cité de David, ne peut avoir en vue la seule forteresse de Sion, car ce serait absurde. Toutes les brèches de l'enceinte avaient un égal besoin d'être réparées et closes. Ensuite Isaïe mentionne un étang inférieur, et une citerne nouvelle que le roi Ézékhias construit à l'intérieur des murailles, pour l'eau du vieil étang.

La piscine qu'Ézékhias construisit à l'intérieur des murailles, pour recevoir l'eau de la vieille piscine, c'est pour Schultz la citerne qui porte aujourd'hui le nom de Birket-Hammam-el-Batrak (citerne des Bains du Patriarche). Mais malheureusement cette piscine n'était nullement à l'intérieur des murailles de l'enceinte de Jérusalem, telle qu'elle existait sous le roi Ézékhias. Williams voit la piscine inférieure, la piscine du Roi, et enfin la piscine d'Ézékhias, dans la piscine de Siloë. Je ne puis absolument souscrire à la fois à ces trois identifications :

pour lui, comme pour moi, la piscine supérieure de Gihon est la vieille piscine de la porte de Damas. Je regarde ce point comme parfaitement démontré. En quelque endroit, bien voisin de là, qu'ait été la source qui alimentait cette citerne, ce sont les eaux de cette source et de cette citerne qui ont été détournées par Ézékhias; cela est constant. Les Chroniques nous disent expressément que les eaux furent amenées en bas, vers l'occident de la cité de David; or, le Birket-es-Soulthan seul est bien dans la position indiquée par le texte sacré. Je crois donc que Schultz a eu raison de voir l'étang inférieur, dans le Birket-es-Soulthan.

L'aqueduc qui conduit l'eau dans la ville, et dont il est question dans le Livre des Rois, pourrait bien n'être en réalité que le Qanât-el-Koufar, qui amenait l'eau des Bourak et des belles sources d'Etham. Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il est aujourd'hui impossible de résoudre le problème de l'histoire des eaux de Jérusalem. Quel que soit le système de distribution que l'on adopte par hypothèse, on ne tarde pas à se heurter contre un texte biblique, qui renverse immédiatement tout ce que l'on avait péniblement imaginé. On doit donc se contenter d'établir le plus possible de points incontestables, en laissant au temps et à de plus heureux, le soin d'éclaircir les points auxquels on a le malheur de ne rien comprendre.

Nous trouvons dans la description de la Jérusalem des croisades, le passage suivant, concernant le Birket-es-Soulthan : « Quant on avoit avalé le mont, si trouvoit-on 1 lai en la valée, que on apeloit le lai germain, que Germains le fist faire pour recueillir les eaues qui descendoient des montagnes, quant il pluvoit, et là abuvroit-on les chevaux de la cité. D'aultre part la valée, à main senestre, près d'illec, avoit le charnier que on apeloit Chaudemar. » — Cette description de la position relative du lai germain et de Chaudemar, ou Haq-ed-Damm, ne per-

met pas de conserver de doute, sur l'identité du Birket-es-Soulthan avec le *lai germain*. Il en est aussi question dans une pièce datée de 1177, et qui se trouve dans le cartulaire du Saint-Sépulcre, publié avec les Assises de Jérusalem[1]. Voici le passage qui en contient la mention : « Vinea quam dominus et pater meus... Rex Amalricus, donavit ecclesiæ montis Syon, pro lacu germani, qui communis est usibus universæ civitatis, etc. »

Une tradition moderne, qui ne mérite pas qu'on s'y arrête, place au Birket-es-Soulthan le bain de Betsabée. Comme l'Écriture dit positivement qu'elle se baignait, lorsque David l'aperçut de sa terrasse, il est bien clair que cette tradition doit être rejetée.

BIRKET-MAMILLAH. BIRKET-HAMMAM-EL-BATRAK.

En sortant de Jérusalem par la porte d'Hebron, on aperçoit, à quelques centaines de mètres à l'ouest-nord-ouest, dans une petite plaine basse qui forme la tête de la vallée de Hinnom, et qui est occupée par un cimetière musulman, une large citerne alimentée par l'eau des pluies, et connue sous le nom de Birket-Mamillah. Cette piscine est en communication, par un aqueduc qui paraît en quelques points du chemin conduisant à la ville, avec une autre piscine placée à l'intérieur de celle-ci, près du couvent des Franciscains, et connue sous le nom de Birket-Hammam-el-Batrak (Étang des Bains du Patriarche).

La seule mention bien positive du Birket-Mamillah, que nous trouvions dans les écrits des auteurs de l'antiquité, est la suivante : Josèphe, en décrivant les approches de Titus et de son

1. II, p. 581, n° 48.

armée contre la place [1], nous dit que le terrain fut aplani par les légions romaines, depuis le Scopus jusqu'aux tombeaux d'Hérode, qui sont situés devant la piscine, nommée piscine des Serpents. Schultz a très-bien reconnu que cette piscine des Serpents ne pouvait être que le Birket-Mamillah, et je partage complétement cette opinion.

Néhémie (II, 13) mentionne une fontaine du Serpent (עין התנין), et comme il serait assez étonnant qu'à deux époques aussi peu éloignées que celles de Néhémie et de Josèphe, deux piscines ou fontaines différentes eussent porté le même nom, je suis assez disposé à voir la fontaine du Serpent et la piscine des Serpents au Birket-Mamillah.

Voici comment parle de cette piscine, l'auteur de la description de la Jérusalem des croisades : « Dehors la porte avoit 1 lai par devers soleil couchant, que on apeloit le lai du Patriarche, là ou on recuilloit les eaues d'illec entour, pour abevrer les chevos. Pres de cil lai avoit un charnier que on apeloit le charnier du Lyon... et dessus ce charnier avoit 1 moustier où on chantoit chascun jour près d'illeques. » — C'est probablement l'église que mentionne ce passage, église consacrée peut-être sous le vocable de saint Babilas, qui aura donné son nom au Birket-Mamillah. Chez les Arabes de Syrie, en effet, l'M et le B permutent avec une extrême fréquence; c'est ainsi que parmi eux le nom Mâalbek est plus souvent appliqué à l'antique Héliopolis, que celui de Bâalbek. Voici ce que dit Medjr-ed-Dyn à propos de ce nom : « Le nom Mamillah semble être une altération de la phrase ma min Allah (ce qui vient de Dieu!) ou, ainsi que d'autres le pensent, de Bab-Oullah (porte de Dieu). Les Juifs appellent ce lieu Beit-Mello, et les chrétiens Babila. Le nom ordinaire est Mamillah. »

1. Bell. Jud., V, III, 2.

J'ai dit que le Birket-Hammam-el-Batrak était relié par un aqueduc au Birket-Mamillah; nous allons voir maintenant ce que nous savons de cette piscine. On ignore absolument à quelle époque elle a été construite; le docteur Schultz, en comparant les textes, a cru y retrouver la piscine d'Ézékhias, et en même temps l'Amygdalon de Josèphe; malheureusement ces deux identifications sont inadmissibles, et c'est ce que je vais établir. La piscine d'Ézékhias devait être entre les murailles, telles qu'elles existaient sous le règne d'Ézékhias; l'Écriture Sainte est positive sur ce point. Or, il n'en est pas ainsi du Birket-Hammam-el-Batrak; donc cette piscine ne saurait être la piscine d'Ézékhias proprement dite.

Josèphe ne parle qu'une fois de l'Amygdalon, et il le fait dans le passage suivant [1] : « Les Romains, qui avaient commencé leurs ouvrages d'attaque (χώματα, *aggerés*, monceaux de terre, élevés pour hausser les béliers et les machines de guerre, et pour amener les assaillants le plus près possible des remparts attaqués) le 12 du mois d'artemisios, les terminèrent à peine le 29 de ce mois, ayant employé à ce travail, dix-sept jours entiers, sans interruption. Quatre très-grands ouvrages s'étaient élevés en même temps : le premier, dirigé contre la forteresse Antonia, avait été construit par la cinquième légion, vers le milieu de la piscine qui se nomme Sthroution; le second, entrepris par la douzième légion, n'était distant du premier que d'environ vingt coudées (moins de vingt mètres). La dixième légion, qui travaillait loin de là, était occupée vers la partie nord de la ville, près de la piscine qui se nomme l'Amygdalon (l'amande). A environ trente coudées de là, la quinzième légion construisait son *agger* vers le tombeau du grand prêtre (sans doute du grand prêtre Jean, dont il est plus expli-

1. Bell. Jud., v, xi, 4.

citement parlé dans un autre passage que j'ai déjà cité ailleurs). — Il est bien clair que ce précieux passage, qui semble avoir échappé à Schultz, rend complétement inadmissible l'identification de l'Amygdalon et du Birket-Hammam-el-Batrak. Ce passage me paraît décisif, en faveur de l'identification de l'Amygdalon avec la vieille piscine abandonnée taillée dans le roc, et qui se voit à droite, en sortant de la porte de Damas, au pied même des murailles de la ville. Il me paraît clair que les Romains attaquaient par les deux flancs le saillant occupé jadis par la porte d'Éphraïm, et aujourd'hui par la porte de Damas. Quiconque a vu Jérusalem, sait de combien est encaissé le chemin de service qui aboutit au seuil même de cette porte : il me sera permis, je pense, de voir dans les tertres énormes qui flanquent cette voie, et qui sont évidemment formés de terres rapportées, les restes des deux *aggeres* dirigés vers ce point, par les ingénieurs de Titus. Les terres amoncelées à cet effet, ont pu se tasser avec le temps, mais nul ne s'étant avisé de raser les collines factices qu'elles formaient, elles sont restées tout naturellement en place, et flanquent encore aujourd'hui le point d'attaque si bien fixé par le récit de Josèphe.

BIRKET-HAMMAM-SETTY-MARYAM; BIRKET-EL-HIDJAH.

Je ne parlerai que pour mémoire de ces deux petites citernes, qui sont placées à l'extérieur de l'enceinte actuelle de Jérusalem. La première, au pied de la muraille même, à gauche de la porte de Setty-Mariam, et la seconde à une centaine de pas à gauche de l'angle nord-est de l'enceinte actuelle. Voici ce que nous trouvons dans la description de la Jérusalem des croisades : « Pres de la porte de Josaphat, à main senestre, avoit une abeïe de nonnains, si avoit à nom Saincte-Anne. Devant cele abeïe avoit une fontaine que on apeloit la fontaine dessous la

pecine. Cele fontaine ne quert point, ains estoit desure. » Cette fontaine, qui ne court pas, mais qui est placée au-dessus de l'issue de l'eau, existe toujours à la même place, entre les murs de l'église de Sainte-Anne et le Birket-Israïl, à quelques pas en deçà de la porte de Setty-Maryam. Elle est toujours à sec, et l'on n'y voit pas plus d'eau maintenant, qu'il n'y en avait au moment où fut rédigée la description dont je viens de transcrire un passage.

BETHESDA. — PISCINA PROBATICA. — BIRKET-ISRAIL. — STROUTHION.

Nous voici enfin arrivés à l'une des plus importantes piscines de la cité sainte, et, cette fois, nous ne manquerons pas de renseignements, pour en découvrir l'origine. A l'angle nord-est du Haram-ech-cherif, se voit une immense piscine, très-profonde, encombrée d'immondices, et que les habitants de Jérusalem connaissent sous le nom de Birket-Israïl. Nous allons chercher à remonter, à travers le moyen âge, jusqu'aux temps antiques, afin de retrouver, dans les écrits profanes et sacrés, les traces de cette vaste piscine. Mais, auparavant, disons quelques mots de sa construction. A l'extrémité ouest de cette piscine, on aperçoit une ou deux arcades, presque entières, et garnies d'arbrisseaux et de plantes grimpantes qui en masquent l'entrée. Le mur méridional est muni d'un revêtement en petit appareil, c'est-à-dire en moellons piqués de petit échantillon, tout à fait analogue aux parements de construction romaine. Derrière ce revêtement, qui a croulé en maint endroit, on aperçoit un appareil tout différent. Celui-ci se compose d'assises régulières de grosses pierres de taille carrées, de cinquante centimètres de côté, et dont les joints sont formés de petites pierres. On se rappelle que j'ai déjà signalé ce mode de construction aux piscines d'el-Bireh, et dans quel-

ques édifices de Masada. Je regarde donc cette maçonnerie comme contemporaine à tout le moins d'Hérode le Grand.

Voyons maintenant ce que les auteurs nous disent de cette piscine.

Nous lisons dans la description de Jérusalem au temps des croisades : « En cele fontaine (celle qui ne coule pas et qui est située près de Bab-setty-Maryam) au temps de Jhesu Crist descendoit li anges, et mouvoit li aues, et li premiers malades qui y descendoit après, estoit garis de s'enfermeté. Cele fontaine avoit v. porches ou les malades gisoient si come on dit. »

Guillaume de Tyr [1] s'exprime ainsi : « Usque hodie piscina probatica reputatur, in quâ olim, immolatitiæ lavabantur hostiæ. »

Dans les *Gesta Francorum expugnantium Hierosolymam* [2], nous lisons que devant l'église Sainte-Anne, se voit la citerne de Bethesda : « veteris piscinæ vestigia retinens, quinque porticus habens... ad quam nunc per porticum unam descenditur, et reperitur aqua ibi gustu amara. »

Brocardus s'exprime ainsi [3] : « Intrantibus portam vallis [4] ad sinistram occurrit, juxta viam, Probatica piscina, ad dextram vero contra eam, viâ intermediâ, est piscina grandis valdè, quæ dicebatur piscina interior; hanc fecit Ezekhias. »

Saint Jérôme, dans sa traduction de l'Onomasticon d'Eusèbe, s'exprime ainsi : « Bethesda, piscina in Jerusalem quæ vocabatur Προβατική, et à nobis interpretari potest pecualis ; hæc quinque quondam porticus habuit, ostenduntur que gemini lacus, quorum unus hybernis pluviis adimpleri solet ; alter mi-

1. VIII, IV, p. 749.
2. Ed. de Bougars, p. 573.
3. Descr. Terr. sanct. apud Canisii Thes., vol. IV, p. 18.
4. Remarquons en passant que Brocardus donne comme j'ai cru devoir le faire moi-même, le nom de porte de la Vallée, à cette porte.

rum in modum rubens, quasi cruentis aquis antiqui in se operis signa testatur. Nam hostias in eo lavari a sacerdotibus solitas ferunt, undè et nomen Προβατική accepit.

Le Pèlerin de Bordeaux raconte que : « Sunt in Hierusalem piscinæ magnæ duæ, ad latus templi, id est una ad dexteram, alia ad sinistram, quas Salomon fecit. Interius vero civitatis sunt piscinæ gemellares, quinque porticus habentes, quæ appellantur Bethsaida. Ibi ægri multorum annorum sanabantur. Aquam autem habent hæ piscinæ in modum coccini turbatam. »

Josèphe, qui fixe très-nettement la position de la tour Antonia à l'angle nord-ouest de l'enceinte du temple [1], nous apprend que la colline placée en face de la tour Antonia, et nommée Bezetha, était séparée de la forteresse par un fossé profond, creusé de main d'homme [2]. Dans un autre passage [3], il nous parle de l'agger que la cinquième légion avait dirigé contre la tour Antonia, par le milieu de la piscine qui se nommait Strouthion (ἐπὶ τὴν Ἀντωνίαν... κατὰ μέσον τῆς Στρουθίου καλουμένης κολυμβήθρας).

L'Évangile de saint Jean mentionne la Piscine probatique, dans le verset 2 du chapitre v. Voici ce verset : « Ἔστι δὲ ἐν τοῖς Ἱεροσολύμοις ἐπὶ τῇ προβατικῇ, κολυμβήθρα η ἐπιλεγομένη Ἑβραιστὶ Βηθεσδὰ (aliàs Βηθσεδὰ), πεντὲ στοὰς ἔχουσα. — Il y a à Jérusalem, auprès de la Probatiqne, une piscine qui est appelée en hébreu Bethesda, ayant cinq portiques. »

Il est fort curieux de voir que les commentateurs aient fait des efforts incroyables pour comprendre ce verset. Les uns ont pensé que l'adjectif *probatique* se rapportait au mot marché sous-entendu; les autres, au mot porte. Ils ont été aussi

1. Bell. Jud., v, v, 8.
2. Bell. Jud., v, iv, 2.
3. Bell. Jud., v, xi, 4.

heureux les uns que les autres, dans leurs suppositions; c'était le mot κολυμβήθρα qu'il fallait sous-entendre, et tout devenait clair. Les deux piscines de l'Évangile de saint Jean étaient accolées et en communication, probablement par les arcades voûtées que l'on voit encore au bout du Birket-Israïl. L'une de de ces piscines était la Probatique, l'autre Bethesda.

Quelle est celle des deux piscines qui a subsisté jusqu'à nous? Je n'en sais trop rien. Je suis pourtant tenté de croire que c'est Bethesda. Saint Jérôme ne fait évidemment qu'une piscine de la Probatique et de Bethesda, bien qu'il nomme les deux « *lacus gemellares*, » les deux bassins accolés. Je ne pense pas, cependant, qu'il faille confondre le Strouthion de Josèphe, c'est-à-dire le fossé creusé entre Bezetha et le pied de la tour Antonia, avec la Probatique. Celle-ci était probablement entre les deux portes qui ouvrent aujourd'hui sur la face nord de l'enceinte du Haram-ech-chérif, tandis que le Strouthion devait être assez loin de là, à l'ouest.

Quant au Strouthion, il est tout simple qu'il ait disparu complétement. Rappelons-nous, en effet, que l'un des quatre grands *aggeres* de Titus passait par le milieu du Strouthion, et que les Juifs ayant miné ces retranchements par dessous, firent crouler l'*agger* et la contrescarpe dans le fossé, ce qui évidemment dut le combler à peu près. Puis, vint la destruction de la tour Antonia, destruction après laquelle il ne dut plus rester trace du Strouthion. Quant au nom de cette piscine, il n'est que celui d'une plante que les lexiques appellent *herba fullonum*, herbe des foulons. Je ne me charge pas de l'identifier avec une plante connue.

Il ne me reste plus qu'à transcrire un passage de Medjr-ed-Dyn, pour avoir fini avec les citernes de la cité sainte: « Il y a à Jérusalem six piscines construites par Ézéchiel (lisez Ézékhias), l'un des premiers rois d'Israïl. Trois de ces citer-

nes sont dans la cité : le Birket-Israïl, celui de Salomon et celui d'Ayad. Les trois autres sont hors de la ville ; ce sont le Birket-Mamillah et les deux piscines nommées el-Merdj, qui furent construites afin de servir de réservoirs pour la cité. La première, qui est très-célèbre, est au nord de la mosquée d'el-Aksa, près de la muraille, de la Porte des Tribus, et du Bab-el-Hitta. Elle est d'une apparence majestueuse. Quant aux deux citernes de Salomon et d'Ayad, je ne sais où elles sont. » Medjr-ed-Dyn propose ensuite de voir ces deux citernes dans le réservoir des Hammam-ech-chefâ et dans le Birket-hammam-el-Batrak. Il ajoute que la piscine de Mamillah est connue de tout le monde, et que les deux piscines nommées el-Merdj sont situées auprès du village d'Ourtas, distant d'une demi-parasange, d'où leur eau était conduite par des tuyaux à Jérusalem.

TOUR DE DAVID. — TOUR HIPPICUS.

Nous lisons dans Josèphe[1] : « La tour Hippicus, qu'Hérode avait ainsi nommée en souvenir de son ami, était quadrangulaire et chacun de ses côtés avait vingt-cinq coudées de longueur et trente coudées de hauteur ; elle était massive. Au-dessus de cette masse solide était un puits, haut de vingt coudées, destiné à recueillir l'eau de pluie. Au-dessus encore, était une maison (οἶκος) à deux étages, haute de vingt-cinq coudées, à la surface marquetée (?) (εἰς ποίκιλα διηρημένος), couronnée par un parapet de deux coudées, surmonté de créneaux de trois coudées de hauteur ; ce qui donnait à la tour une hauteur totale de quatre-vingts coudées. Après le sac de Jérusalem, cette tour magnifique fut conservée par l'ordre de

1. Bell. Jud., v, iv, 3.

Titus[1]. Voici ce que nous apprend Josèphe à ce sujet : « Lorsque les soldats n'eurent plus personne à tuer, Cæsar donna à ses légions l'ordre de renverser de fond en comble la ville et le temple, mais de respecter les tours qui surpassaient toutes les autres en hauteur, c'est-à-dire, Phasael, Hippicus et Mariamne, et la seule partie du mur d'enceinte qui couvrait la ville à l'occident, pour qu'elle pût servir de protection à la garnison qu'il fallait laisser là. Les tours ne furent respectées que pour montrer aux races futures, quelle cité florissante et forte la valeur romaine était parvenue à réduire. »

La description que Josèphe nous donne de la base de la tour Hippicus, est parfaitement applicable à la tour de David, qui a vingt-un mètres de largeur, ce qui donne à très-peu près les vingt-cinq coudées que lui attribue Josèphe. Il n'y a donc pas l'ombre d'un doute à conserver sur l'identité de ces deux édifices militaires. Seulement Josèphe laisse entendre que ce fut Hérode le Grand qui construisit la tour Hippicus de la base jusqu'au faîte, et cela n'est pas admissible. La tour massive de David, avec ses assises de blocs énormes en bossage, appartient indubitablement aux temps des rois de Juda, et très-probablement à Salomon ou à David, dont elle porte le nom de temps immémorial.

Voici ce que dit l'auteur de la description de la Jérusalem des Croisades : « La porte David estoit vers soleil couchant, et estoit à la droite des portes obres (porte Dorée), qui estoient vers soleil levant, de derrière le temple Domini. Cele porte tenoit à la tour David (le texte dit à la porte David, mais c'est une faute qui saute aux yeux, et qui est très-facile à corriger). Quant on estoit devant cette porte, si tournoit on a main destre, en une rue par devant la tour David... la grant rue qui aloit de

1. Bell. Jud., VII, I, 1.

la tour David droit aux portes Oires, apeloit on la rue David, jusqu'au chainge, à main senestre. Devant la tour David avoit une grande place où on vendoit le blé. » Tous ces détails, sans en excepter un seul, sont toujours à très-peu près exacts.

Medjr-ed-Dyn parle de la tour de David à propos de la citadelle de Jérusalem. « On y voit, dit-il, une grande tour nommée Tour de David, et qui fut bâtie par Salomon.... les Francs et les Grecs élevèrent quelques bâtiments dans la citadelle, pendant qu'ils furent les maîtres de Jérusalem. » Ce château fut, sans aucun doute, la résidence des rois latins de Jérusalem, et je n'en citerai qu'une preuve, c'est qu'il existe nombre de monnaies de ces monarques, et que toutes portent pour type la tour de David. L'une d'elles, dont un exemplaire existe au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, ne porte pas d'autre légende que TVRRIS DAVID. Or, il ne viendra à personne l'idée qu'il ait pu être frappé, à la tour de David, d'autres monnaies que des monnaies royales.

En résumé, la base de la tour Hippicus n'est autre chose que la tour actuelle de David, et tous les textes concourent à bien établir ce point topographique de la Jérusalem antique.

ARCADE DE L'ECCE HOMO.

Pendant nos deux premiers séjours à Jérusalem j'avais, on le pense bien, parcouru nombre de fois la Voie Douloureuse (c'est la rue qui mène au Bab-Setty-Maryam), afin de gagner la vallée de Josaphat, pour y étudier à loisir les monuments et les curieux débris qui y sont accumulés. J'avais été une première fois singulièrement désappointé, lorsqu'on m'avait désigné l'arcade de l'Ecce Homo, en me montrant une porte au-dessous de laquelle passe la voie publique. Cette porte, que je voyais surmontée de deux petites fenêtres carrées,

de structure évidemment récente, était rendue à peu près ogivale par un replâtrage turk qui la couvrait entièrement. Cette fois donc je me croyais en droit de rejeter bien loin la tradition chrétienne, et de m'inscrire en faux contre l'identification de cette arcade, en apparence toute moderne, avec l'arcade de l'Ecce Homo.

J'étais bien décidé à ne pas m'en occuper et à n'en pas dire un seul mot, lorsque les pluies affreuses du commencement de février, pluies qui firent crouler une quarantaine de maisons dans les différents quartiers de la ville, me mirent à même de revenir complétement sur mon premier jugement. Un soir que nous avions bravé l'averse, pour aller passer quelques heures auprès de notre ami M. Botta, au moment où les kaouas allumaient les falots avec lesquels ils devaient éclairer notre marche jusqu'à la Casa-Nuova, un bruit assez semblable à un violent roulement, se fit entendre au loin, dans la direction de la Voie Douloureuse. — C'est une maison de plus qui s'écroule, nous dit-on, et nous regagnâmes tranquillement notre gîte, sans nous préoccuper autrement d'un accident qui, depuis quelques jours, s'était si souvent répété, que nous étions en quelque sorte blasés sur l'émotion naturelle qu'il eût dû nous inspirer.

Le lendemain matin, en me rendant aux tombeaux de la vallée pour y continuer mon travail, je fus fort surpris de trouver la Voie Douloureuse encombrée, sur une étendue d'une vingtaine de mètres, en deçà de l'arcade de l'Ecce Homo ; c'était toute la muraille de gauche s'appuyant sur cette arcade, qui avait été renversée la veille au soir, en entraînant avec elle l'épaisse croûte de plâtre sous laquelle l'arcade primitive avait été ensevelie. Ainsi dégagée de son revêtement moderne, cette arcade reprenait son véritable caractère, et un caractère auquel il n'était pas possible de se méprendre. J'étais en face

d'une belle porte en plein cintre, datant très-certainement du haut empire et construite en très-bel appareil de blocs considérables, tout à fait semblables à ceux qui forment la muraille antique que l'on rencontre un peu au delà, toujours à gauche de la Voie Douloureuse, et sous une longue voûte qui est percée en un point, pour donner jour sur un petit cimetière musulman. Cette muraille, assez semblable d'ailleurs pour l'appareil à celle qui longe, près du Saint-Sépulcre, l'ancien hôpital des chevaliers du Temple, est considérée par la tradition comme une des murailles du palais de Pilate. Je ne veux pas examiner ici la valeur de cette tradition, mais ce que je puis affirmer c'est qu'une muraille semblable est d'une antiquité très-reculée.

Je reviens à l'arcade de l'Ecce Homo. La porte romaine, dont l'existence venait de m'être révélée par un accident tout providentiel, se rattachait donc au mur dit du palais de Pilate, palais qui, au point où s'en voient les restes, se trouvait évidemment en contact avec la forteresse Antonia; dès lors la double tradition devenait pour moi très-plausible. De ce moment je n'ai plus conservé de doutes réels, et, à moins de démonstration contraire, je crois fermement aujourd'hui, et je continuerai à croire, que l'arcade de l'Ecce Homo a légitimement reçu ce nom.

Comme je devais naturellement ne pas me laisser détourner de la besogne que j'avais commencée, et comme le terme de notre séjour à Jérusalem était arrivé, vu que nous n'attendions plus qu'un rayon de soleil pour nous remettre en route, mon ami, l'abbé Michon, se chargea d'exécuter le levé de l'arcade de l'*Ecce homo*, et c'est grâce à ses soins que je puis aujourd'hui publier une bonne figure de cette porte si éminemment intéressante.

Ainsi que je l'ai dit, c'est un arc en plein-cintre de six

mètres d'ouverture et, par conséquent, décrit avec un rayon de trois mètres. Une archivolte simple, dont la moulure est formée d'un listel étroit, d'une large doucine et d'une platebande égale en largeur à la doucine, orne l'arcade et vient retomber sur une corniche formée de deux listels séparés par une doucine. L'éboulement avait démasqué une niche cintrée, pratiquée dans le piédroit, ayant une hauteur de un mètre quarante centimètres environ, et cinquante centimètres de largeur. Le cintre de cette niche repose sur deux amorces de corniche en console, du même profil que celle qui reçoit la retombée du grand arc. Enfin, l'épaisseur de l'arcade, parallèlement à l'axe de la rue, est de deux mètres cinquante centimètres[1]. La porte est, ainsi que je l'ai dit plus haut, couronnée d'une ignoble construction moderne, et toute la partie de droite se trouve englobée dans les murailles d'une petite église chrétienne abandonnée. Quant à la face postérieure, malheureusement elle n'avait pas été dégagée par l'écroulement qui avait entraîné le revêtement extérieur de l'autre face.

Saint Jean, dans le chapitre XIX de son évangile, en racontant la scène cruelle dont cette arcade a été le théâtre, dit simplement que Pilate se montra à l'extérieur (ἐξῆλθεν πάλιν ἔξω) avec le Christ, pour dire à la foule : ἴδε ὁ ἄνθρωπος, *ecce homo* (verset 5). Au verset 14, l'évangéliste se sert du mot βῆμα, tribune, pour désigner le lieu sur lequel le Christ fut conduit, la deuxième fois, par Pilate qui, en le montrant aux Juifs, dans l'affreux état où l'avaient mis les tortures qu'il avait déjà endurées, espérait éveiller en eux un mouvement de compassion. Cette tribune se trouvait à l'endroit nommé λιθόστρωτος (le pavé en mosaïque), et, en hébreu,

1. Voyez pl. II.

γαββαθᾶ (de גב, pl. גבות, arc, très-probablement). Il est possible que l'arc en question, qui appartenait au palais de Pilate, ait effectivement servi de tribune, dans les occasions où le gouverneur romain avait à haranguer le peuple. Quoi qu'il en soit, je maintiens que l'arcade de l'*Ecce homo* est contemporaine des événements de la Passion.

VENDREDI 21 FÉVRIER 1851.

J'ai terminé l'examen de tous les monuments antiques qu'il m'a été permis d'étudier, pendant les trois différents séjours que j'ai faits à Jérusalem. Sans doute, beaucoup de lecteurs trouveront que j'ai consacré des pages trop nombreuses aux discussions arides concernant des débris qu'ils seront tentés de considérer comme n'ayant qu'une médiocre importance. Je ne saurais, je l'avoue, m'incliner devant ce jugement sévère. Lorsqu'il s'agit d'une ville comme Jérusalem, ville qui fut le berceau de notre foi religieuse et le théâtre du plus grand événement qui se soit accompli sur la terre, je suis peu disposé à accorder qu'une discussion consciencieuse du point en apparence le plus futile, puisse jamais être considérée comme superflue. A ceux qui le penseront, je dirai : Fermez mon livre, il n'est pas écrit pour vous. A ceux qui me sauront gré de mes efforts pour éclaircir des faits encore obscurs, je dirai : Faites comme moi ; allez étudier par vous-mêmes ; rejetez sans regret les théories *à priori*, sorties de toutes pièces du fond d'un cabinet d'études ; le meilleur des livres descriptifs ne vaut pas une heure passée à interroger le terrain. Que s'il ne vous est pas permis de le faire, ayez quelque reconnaissance pour celui qui, sans idées préconçues, et sans parti pris d'avance, a été, non sans périls, non sans fatigues, chercher pour vous des faits qu'il n'a recueillis, que pour qu'ils fussent discutés et interprétés avec bonne foi, mais aussi avec un peu de gratitude.

Maintenant, que j'ai suffisamment justifié, à mon avis, la longueur de mes études archéologiques sur Jérusalem, études que je regrette amèrement de n'avoir pu étendre plus largement encore, je reviens bien vite à mon journal de voyage.

Nous venons de passer, à la Casa Nuova, les journées les plus désolantes. La pluie, et la pluie comme on la trouve en Judée, n'a, pour ainsi dire, pas cessé de nous tenir aux arrêts forcés. Chaque fois que les nuages avaient l'air de se diviser, nous prenions notre vol et nous courions, le calepin, le crayon et le mètre à la main, visiter quelque monument nouveau pour nous, ou compléter nos études précédentes, en recueillant des mesures essentielles qui nous avaient échappé. On a vu que tout n'est pas à regretter quand il pleut à Jérusalem ; sans la pluie eussions-nous jamais été en mesure d'apprécier à sa valeur l'arc de l'*Ecce homo?* Nous n'avions donc pas trop sujet de nous désespérer, et, cependant, le froid et l'humidité, dont nous souffrions incessamment, nous avaient tellement exaspérés, que nous avions fait nos paquets depuis quelques jours, attendant le premier rayon de soleil, pour nous évader de ce que nous regardions comme une prison.

Hier, dans l'après-midi, le temps s'était peu à peu nettoyé; quand nous nous sommes rendus au consulat, les étoiles brillaient au ciel, de façon à nous réjouir le cœur. Le moment si désiré était donc enfin venu ; je donnai l'ordre du départ, et toute la caravane des moukres et des chevaux eut pour consigne de venir le lendemain à neuf heures précises, nous prendre chez M. Botta, dont nous voulions serrer la main une fois encore, avant de quitter la ville sainte, probablement pour toujours.

Depuis quelques jours étaient arrivés à Jérusalem trois voyageurs venant d'Égypte, et avec lesquels nous nous étions liés vite et bien, comme on se lie à mille lieues de son pays. Il est

vrai que cette fois nous avions affaire à des hommes à qui l'on donne le titre d'ami, avec grand plaisir et sans chance de regret; c'étaient M. Delille, ancien officier supérieur de cavalerie, M. Hubeau, professeur d'histoire de l'un des premiers lycées de Paris, et M. le baron Wolf, capitaine dans l'armée russe. Ces messieurs avaient partagé avec nous le chagrin d'être cloués par la pluie dans des cellules; comme nous ils avaient décidé qu'ils s'esquiveraient au premier rayon de soleil, et nous nous étions promis de cheminer ensemble jusqu'à Nazareth, où nous devions nous séparer. Notre départ en commun avait été aussi vite décidé que proposé, et il avait été convenu que nous nous retrouverions le matin vers neuf heures, à la porte de Damas, les premiers arrivés devant attendre les retardataires.

Inutile, je pense, de dépeindre la joie que nous avons tous, presque tous, veux-je dire, car l'abbé a les yeux rouges; il a passé une partie de sa nuit à prier et à pleurer, à la pensée qu'il allait s'éloigner de Jérusalem. Avec lui, il n'y a pas eu de déluge qui tînt; il a continué ses explorations obstinées des recoins les plus boueux de la ville, tout comme il les eût faites en plein soleil, et son amour pour la cité sainte n'a fait que croître chaque jour; il nous demande avec bonhomie, par ci par là, ce que l'on peut avoir à désirer quand on habite Jérusalem, et nous lui répondons toujours, avec une touchante unanimité, mais avec moins de sincérité que de fanfaronnade, que l'on ne regrette qu'une chose dans une pareille ville, c'est de n'en être pas à cinq cents lieues.

Le soleil est radieux; le ciel est bleu, de ce beau bleu du ciel de Syrie et d'Égypte; mais quelques petits nuages blancs, légers flocons chassés par le vent, courent un peu trop follement encore, pour que nous puissions croire à du beau temps stable; mais à quoi bon nous préoccuper de la pluie à venir? Il en

sera bien temps lorsqu'elle nous reprendra, si elle nous reprend; voilà toutefois ce que nous voudrions bien ne pas espérer.

A sept heures du matin chacun était à son poste, je parle des hommes, bien entendu! Mais de chevaux de selle et de charge, aussi bien que de moukres, pas d'apparence. Après avoir pris, comme d'habitude, notre petit déjeuner d'avant le départ, l'impatience nous gagne, et nous courons au consulat de France; nous avons une demi-heure à donner à l'amitié, après quoi nous nous mettrons en route pour tout de bon. On devine que cette demi-heure s'est transformée en une heure et demie, mais que cette fois au moins nous avons, grâce au mode d'attente, éprouvé peu d'ennui. M. Botta veut nous faire la conduite sur la route de Naplouse et retarder ainsi le moment de notre séparation; il va sans dire que nous acceptons avec empressement cette offre tout aimable. Il est dix heures déjà; les chevaux du consul et de l'un de ses kaouas, piaffent depuis longtemps dans la rue; nos trois nouveaux compagnons de voyage doivent se louer assez peu de notre exactitude, s'ils *sont de planton* à la porte de Damas depuis une grande heure. Enfin nos chevaux arrivent; nos bagages sont partis en avant; nous nous hâtons de nous mettre en selle, et en route!

A la porte de Damas, pas plus de Français que de Russe! Nos trois amis auront éprouvé le même ennui que nous, et nous n'en sommes guère surpris, nous qui savons maintenant ce que c'est que de voyager en Syrie. Comme nous voulons aller coucher à Sindjîl, c'est-à-dire à mi-chemin de Naplouse, nous n'avons pas de temps à perdre, et nous filons droit devant nous. En quelques minutes nous avons dépassé les Qbour-el-Molouk, et atteint le Scopus. Souvent, bien souvent, nous détournons la tête pour jeter un dernier regard d'adieu à Jérusalem. Enfin comme nous marchons bon train, nous dé-

passons promptement l'Ouad-Atarah et les deux forts antiques ruinés qui défendaient l'entrée et la sortie de ce défilé. Le premier, c'est-à-dire celui qui est du côté de Jérusalem, se nomme Kharbet-Atarah. La seconde ruine se nomme Tell-Atarah ; elle est placée à mi-côte, à gauche de la sortie du défilé. Laquelle des deux localités est le site de l'antique Atarout ou Atarout-Adar de la tribu de Benjamin? Je l'ignore, mais à coup sûr c'est l'une des deux. Nous avons revu, en passant, Chafâh, Tell-el-Foul, Er-Ram, Khouraïb-er-Ram et El-Bireh.

Notre excellent ami, M. Botta, ne pouvait, en bonne conscience, nous accompagner jusqu'à Sindjil; nous nous sommes donc arrêtés en avant d'Er-Ram ; son kaouas, qui avait apporté les provisions nécessaires, a fait un petit feu de broussailles, et nous a préparé le café. Nous avons fumé le tchibouk *de l'étrier*, et, après une cordiale accolade, nous nous en sommes allés chacun de notre côté, le cœur un peu serré pour mon compte particulier. Pendant notre halte, nous avons eu des nouvelles de nos trois compagnons de voyage, manquant à l'appel. Leurs bagages ont passé devant nous, puis un quart d'heure après, nous les avons vus revenir et reprendre la route de Jérusalem. Pourquoi cette bizarre contre-marche? Nous n'avons pu l'apprendre. Avec la hâte de partir qu'avaient ces messieurs, la chose paraît incompréhensible.

On se rappelle qu'à notre premier passage à El-Bireh, la nuit était close depuis près de deux heures, lorsque nous arrivâmes au gîte. Toute la route que je vendis de parcourir de Jérusalem jusque-là, m'était donc parfaitement connue; mais à partir d'El-Bireh jusqu'à Sindjil, tout devait être nouveau pour moi. Je repris donc, aussitôt El-Bireh franchie, mes habitudes d'observation et d'interrogation. Le terrain est fortement détrempé presque partout ; près de Khouraïb-er-Ram

surtout, nous avons pataugé dans de véritables fondrières, dont nous nous sommes néanmoins tirés sans encombre, mais avec quelques petites précautions. La végétation commence à être très-belle; nous voyons étalés à chaque pas, de splendides bouquets d'anémones gigantesques; leur fleur est exactement la copie de notre cocarde nationale, pour la distribution des couleurs, sauf que la zone pourpre occupe au moins les trois quarts de la longueur des pétales.

Une heure après nous être arrêtés quelques minutes à une belle source, afin de faire boire nos chevaux, nous traversions le territoire de Beitin, la Béthel de l'Écriture. La route passe sur des arasements de murailles construites en blocs énormes, et par conséquent d'une grande antiquité. L'apparence actuelle de Beitin est aussi misérable que possible. Quelques cahutes délabrées et inhabitées, quelques pans de murs d'une église, placée à l'extrémité sud du village, voilà tout ce qu'on aperçoit du chemin. Ce chemin traverse un plateau fort étrange et sur lequel se voient des roches affectant des formes si bizarres, que je me suis très-sérieusement demandé si la nature seule les leur avait données. Quelques-unes de ces roches semblent façonnées comme des sortes de champignons monstrueux, d'autres comme des espèces de tribunes en plate-forme. J'ai quelque idée que si l'on étudiait à loisir cette étrange localité, on y trouverait assez promptement la preuve que la main de l'homme a passé par là : mais à quelle époque? Dieu le sait!

Le premier nom de cette ville fut Louz ou Louzah (לוז et לוזה), ainsi que nous l'apprend la Genèse (XXVIII-19). Elle était de la tribu d'Éphraïm, mais sur la frontière même de la tribu de Benjamin [1]. — De là, la limite se dirigeait vers Louz, à côté de Louz, vers le midi; c'est Beth-el; la limite descendait à

1. Josué, XVIII, 13.

Atarouth-Adar, sur la montagne qui est au sud de Beth-Horon l'inférieure. — Le même livre de Josué (xvi), décrivant la limite septentrionale de Benjamin, s'exprime ainsi : — S'étendant de Beth-el à Louz (מבית־אל לוזה) et passant par la limite de l'Arki-Atharout. — Ce dernier verset semble très-nettement faire deux localités distinctes de Louz et de Beth-el; et cependant la Genèse (xxviii-19) dit expressément : — Il (Jacob) nomma ce lieu Beth-el, et Louz était à la vérité le nom ancien de la ville. — Rosenmüller a essayé de lever cette difficulté, en disant que le lieu où dormit Jacob et qu'il nomma Beit-el, était auprès de Louz et non à Louz même. Cela est possible, et j'aime mieux accepter cette interprétation, que d'admettre dans le texte sacré une contradiction aussi flagrante.

Le nom moderne Beitin, je dois le faire remarquer en passant, est identique avec le nom ancien Beit-el, à cause de la permutation, si fréquente pour les Arabes, du *Lam* en *Noun* et réciproquement.

C'est à Beit-el qu'eut lieu le célèbre songe prophétique de Jacob [1]. Son aïeul Abraham [2] avait campé à l'orient de Beit-el, sur la montagne, et il y avait déjà élevé un autel à Jéhovah. Beit-el fut un des lieux où Samuel allait, d'année en année, pour gouverner le peuple d'Israël [3]. Jéroboam y fit placer un veau d'or [4]. Il institua la fête de cette idole, lui sacrifia lui-même et établit à Beit-el un collége de cohenim (verset 32). Un prophète vint alors et s'écria [5] : — Autel! autel! ainsi a dit l'Éternel. Voici : un fils naîtra à la maison de David, son nom sera Josias; il immolera sur toi les cohenim des hauts lieux, qui font des encensements sur toi, et on brûlera sur toi des ossements humains.

1. Genèse, xxviii, 19.
2. Genèse, xii, 8.
3. Sam., vii, 16.
4. I Rois, xii, 29.
5. I Rois, xiii, 2.

— Jéroboam étendant la main, voulut faire arrêter le prophète, et sa main se dessécha immédiatement; mais, à la prière du prophète, il la recouvra. Ce fut ce même prophète qui, malgré l'ordre exprès de Dieu, ayant accepté le pain et l'eau d'un autre prophète qui demeurait à Beit-el, fut tué par un lion chemin faisant, lorsqu'il s'en retournait chez lui [1]. Nous lisons dans le premier livre des Rois [2] comment la prophétie fut littéralement accomplie par le roi de Juda Josias.

Après la captivité, Beit-el fut repeuplée par les Juifs revenus de Babylone [3]. Beit-el fut fortifiée par Bacchides, au temps des Maccabées [4], et prise par Vespasien, dans l'expédition où il soumit la Gophnitique et l'Acrabatène [5]. Ce prince y laissa une garnison, avant de marcher sur Jérusalem. Eusèbe nous dit que Beit-el est au XIIe mille, sur la route qui conduit de Jérusalem à Sichem (ou Naplouse), et cette mesure paraît très-exacte. L'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem mentionne cette ville sous le nom de Béthar. Voici le texte même : « Inde (a Neapoli) millia XXVIII, euntibus Hierusalem, in parte sinistrâ est villa, quæ dicitur Bethar (aliàs Bethel); indè Hierusalem M. XII. » On voit que le pèlerin, qui d'ailleurs était contemporain d'Eusèbe, compte comme celui-ci. Saint Jérôme enfin nous dit dans l'Onomasticon, au mot Agaï : « Bethel... usque hodiè parvus licet vicus ostenditur. » Depuis lors il n'en est plus question dans les écrivains du moyen âge. Le Rév. Robinson, qui a bien étudié les ruines de Beitin, est néanmoins convaincu que cette ville a recouvré une nouvelle existence, après le temps de saint Jérôme, et très-probablement à l'époque des Croisades.

1. I Rois, XIII.
2. XXIII, 15-16.
3. Esdras, II, 28, Néhémie, VII, 32, XI, 31.
4. I Macc. IX, 50 et Jos., Ant. Jud., XIII, 1, 3.
5 Bell. Jud., IV, 9, 9.

En quittant Beitin nous avons gagné, par des chemins détestables, l'Ouad-et-Tayebeh, que nous avons coupé, avant de parcourir de nouveau, dans toute sa longueur, l'Ouad-el-Haramieh. Celui-ci est maintenant rempli de fleurs délicieuses, et quelques coins de terre, semés par la main de Dieu, ressemblent à des parterres d'anémones et de renoncules, dont les couleurs variées se marient d'une façon délicieuse. Nous revoyons, en passant, les caves funéraires qui sont plus nombreuses d'un côté que de l'autre de la vallée, puis les antiques citernes de l'Ayn-el-Haramieh, et nous nous retrouvons, après avoir franchi l'ouad, entre les villages de Yabroud et de Selouad. Un peu au delà de Yabroud, nous commençons à gravir, sur le flanc d'une colline élevée, une côte très-difficile pour les chevaux, et qui, au moment même où l'obscurité arrive, nous amène au village de Sindjil. C'est un misérable village bâti en amphithéâtre, au sommet de la montagne qui flanque au sud la belle et large vallée qui conduit à Tourmous-Aya et à Seiloun, l'antique Silo.

Nos bagages sont arrivés au gîte avant nous, et en passant tant bien que mal par-dessus quelques terrasses de maisons, en nous faufilant dans les étroits couloirs qui séparent celles-ci, nous mettons pied à terre en face de l'habitation où nous recevons l'hospitalité pour cette nuit. C'est un effroyable bouge, bien digne de figurer à côté de tous ceux que nous avions hantés jusqu'ici dans les villages arabes. Mais à la guerre comme à la guerre! nous y sommes faits maintenant, et nous sommes si contents d'être en route, que le taudis où nous allons passer une nuit, nous fait l'effet d'être plus agréable que notre cellule de la Casa-Nuova. Ingrats que nous sommes! Patience! le châtiment de ce blasphème ne se fera pas attendre, et dans quelques heures, nous apprécierons notre gîte et sa population à leur juste valeur.

En longeant l'Ouad-el-Haramieh, j'ai pu m'édifier sur le compte de la haine telle que la conçoivent les Arabes. Depuis quelques minutes j'apercevais des oliviers et des figuiers, dont l'écorce avait été enlevée très-artistement, sur une zone de la largeur de la main. Le terrain placé à droite du chemin présentait ce spectacle sur une assez grande longueur; il était bien clair que c'étaient des arbres condamnés à mort. Je demandai à Matteo d'où pouvait provenir un pareil acte de barbarie. — Cela se pratique beaucoup dans notre pays, me répondit-il; quand on n'aime pas quelqu'un, on lui tue ses arbres. Il est vrai que le propriétaire des arbres tués, cherche le tueur, et se donne le plaisir de le tuer, quand il le trouve... Ici, ajouta-t-il, il y a tant d'arbres perdus, qu'il me paraît probable qu'il s'agit d'une inimitié de village à village. Un homme, dix hommes même n'auraient pu faire tant de besogne en une nuit; toute une population a dû se mettre à l'ouvrage. Mais aussi, gare les coups de fusil! avant peu il n'y aura pas que des arbres qui mourront. — On conçoit que j'aie écouté avec le plus vif intérêt, cette explication d'un fait dans lequel je voyais se refléter si bien l'intelligence et la bonhomie arabes.

Notre gîte est encore partagé en deux étages. L'estrade haute nous est dévolue, à nous et à nos couchettes; la salle basse sert de cuisine, de dépôt de bagages, de salle à manger et de chambre à coucher pour nos serviteurs. Au reste, le haut est aussi peu agréable à habiter que le bas, et la vermine de Sindjil entend parfaitement son métier. Ceci revient à dire que nous avons passé là une détestable nuit. Pour surcroît d'ennui, quand nous commencions à sommeiller, vers deux heures du matin, nous avons été éveillés par un coup sourd, suivi d'un cri de détresse et de gémissements douloureux. Chacun de nous a sauté à bas de sa couchette, pour s'enquérir au plus vite de ce qui se passait. C'était maître André qui venait de

se faire assommer. Voici comment. La porte de clôture de notre logis était une porte sans gonds, une vraie porte à toutes fins. Pour interdire aux indiscrets l'entrée de nos appartements, l'Arabe qui nous les avait loués, avait eu l'ingénieuse idée d'appliquer sa porte mobile contre la baie, en plaçant au-dessus une énorme pierre qui, tassant son pied dans la fange du sol, fixait et solidifiait tout le système de fermeture. André avait été pris de la fantaisie de faire une petite promenade au clair de la lune; pour sortir, il avait tiré la porte à lui, comme on tire une vraie porte, et le moellon mis en équilibre par-dessus, lui était tombé d'aplomb sur le crâne d'abord, puis sur le nez et sur la joue gauche, entamant et meurtrissant tous les points atteints : on voit que cette fois l'aventure d'André n'était pas une plaisanterie, et qu'il aurait parfaitement pu se tuer raide. L'abbé a prodigué tous les soins possibles au blessé; après avoir bien bassiné les plaies avec de l'eau fraîche, il les a fermées avec de larges bandes de taffetas d'Angleterre, et nous nous sommes rendormis, pleinement rassurés sur les suites de cet accident fâcheux sans doute, mais beaucoup moins grave qu'il n'aurait pu l'être.

Maintenant je dois faire l'humble confession d'une vilaine action dont j'ai ma part de responsabilité. Le lendemain, en voyant ce grand André tout de rouge habillé, avec son front, son nez et sa joue bariolés de noir, il n'y a pas un de nous qui n'ait eu l'indignité d'être pris d'un fou rire. Jusqu'alors je n'avais jamais rien rencontré de plus ridicule que cette figure de carnaval, et j'avoue qu'en la voyant, le sentiment de la compassion ne pouvait jamais venir qu'en seconde ligne; chaque jour du moins, pendant tout le reste du voyage, nous en avons tous fait l'épreuve.

A quelques cents mètres plus loin, vers l'ouest, sont des ruines qui portent le nom de Kharbet-Sindjil. Je ne les ai pas

visitées et je ne sais pas en quoi elles peuvent consister. A quelle époque le village s'est-il déplacé, s'il s'agit d'un simple déplacement, ou quelle est la localité ancienne dont le village moderne a pris la place? Je l'ignore entièrement.

22 FÉVRIER.

Ce matin, à huit heures et demie, nous avons quitté Sindjil et nous nous sommes acheminés vers Naplouse, où nous comptons arriver d'assez bonne heure. Toute la caravane est en bon état, à l'exception du pauvre André, qui fait une piteuse figure et dont tout un côté de la face est ecchymosé. Le malheureux a dû recevoir un effroyable coup, pour être en cet état; néanmoins il fait assez bonne contenance et il n'est pas le dernier à cheval.

En sortant de Sindjil, nous avons pris un chemin bien plus raide encore que celui qui nous y a amenés hier soir. C'est une sorte d'échelle en zigzag qui nous jette droit au fond de la vallée. Une fois arrivés là, je suis loin de regretter de m'être risqué sur un pareil casse-cou, car je trouve quelques assises d'un antique monument, construit en blocs énormes, exactement semblables à ceux des murs salomoniens de Jérusalem. Comme pour ceux-ci, les joints sont encadrés par un large cordon piqué, qui donne aux blocs l'aspect de pierres taillées en bossage. Les Arabes de Sindjil, que la curiosité a conduits avec nous jusqu'au fond de la vallée, ne peuvent me fournir aucun renseignement précis sur cette ruine, à laquelle ils appliquent le nom de el-Hammam, la Source chaude, ou le Bain. A gauche de la ruine, sont deux puits taillés dans le roc.

Laissant Seiloun sur notre droite, nous franchissons le rideau de collines placé devant nous, et nous venons repasser

auprès du Khan-el-Loubban et de sa citerne. Le fond de la vallée où est assis le khan, est en ce moment couvert de la plus riante verdure; les champs que l'on ensemençait, il y a deux mois, sont aujourd'hui magnifiques et promettent une belle moisson. Là, encore, comme dans tous les fonds que nous avons déjà traversés, les pluies ont fortement détrempé le sol, et nos pauvres chevaux ont toutes les peines du monde à ne pas s'embourber plus que de raison. Du Khan-el-Loubban, en suivant toujours, mais en sens inverse, la route que nous connaissons déjà si bien, pour l'avoir parcourue en nous rendant à Jérusalem, nous venons, comme la première fois, faire la halte du déjeuner auprès des ruines du Khan-es-Saouyeh.

Nous n'y faisons pas un long séjour, et au bout d'une demi-heure nous repartons. Nous gravissons alors le double étage de fortes collines qui nous sépare encore de la belle et large vallée qui doit nous conduire à Naplouse. La montée et la descente, assez difficiles, qu'il nous faut franchir, portent un nom, que j'obtiens cette fois de mes moukres, c'est l'Aqbat-Zatarah ou Djatarah. Là, se voient des ruines, que je n'avais pas remarquées à mon premier voyage, et qui sont probablement les ruines de constructions militaires. Elles consistent en murailles de très-gros blocs, qui barrent le passage, et en deux enceintes carrées, de même appareil, qui se voient à une certaine distance l'une de l'autre, et à droite du chemin. Il serait fort curieux, sans aucun doute, d'étudier ces ruines avec soin, et de rechercher à quelle localité antique peut se rapporter le nom moderne Djatarah. J'avoue que, pour ma part, je n'en connais aucune, et que je proposerais plutôt de voir dans ce nom une altération du mot hébreu גדר, Djadar, ou גדרה, Djadarah, qui signifie enceinte, mur, lieu fortifié par un mur. Ce nom convient si bien à ce que présente de ruines le chemin difficile de l'Aqbat-Djatarah, que je n'éprouve

[illegible]

[illegible] Pr [illegible] qui [illegible] t-il encore [illegible] sans [illegible]

Je [illegible] avoir [illegible] sur la hauteur [illegible] Zamara [illegible] vin d'Issoire [illegible]

[illegible] village [illegible] devant les yeux, lui aura peut-être suggéré [illegible] même nom à la source, le tout pour me faire paraître un

ignorant, et pour me faire plaisir. C'est là un doute que je crois assez légitime et que je soumets en toute humilité aux voyageurs qui verront après moi la fontaine et le village. Au-dessus de Beit-Iba, et toujours sur le flanc gauche de la belle vallée de Sichem, se trouve le village de Beit-Ouazan, et enfin, plus haut encore que Beit-Ouazan, mais sur une montagne placée en arrière, paraît une localité qui se nomme Qalaat-el-Djeneh. Je ne connais aucune identification avec des noms antiques à proposer pour ces localités modernes.

Après avoir atteint le village de Zaouata, on descend immédiatement dans une vallée peu profonde, où l'on trouve le ruisseau nommé Nahr-Zaouata; on remonte le flanc opposé, et, après avoir traversé un plateau assez pierreux, on entre immédiatement dans un délicieux vallon fort étroit, admirablement vert, et planté d'oliviers; sa direction est juste à l'ouest-nord-ouest. Sur son flanc droit est placé un oualy nommé Scheikh-Châaly, qui domine le vallon dont le nom est Khallet-el-Kenisah (le trou de l'église). Celui-ci a à peine quelque cent mètres de longueur, et il est fermé par de ravissantes collines boisées, sur lesquelles on voit, à gauche, le village d'en-Nakourah. C'est à la hauteur de ce village que le vallon tourne au nord, pour aboutir presque immédiatement au village de Sebastieh, dont l'église ruinée, semblable à s'y méprendre à une église ruinée de Normandie, a donné certainement son nom au Khallet-el-Kenisah. Pour en finir avec ce charmant petit vallon, je dirai qu'on s'y croit à mille lieues de la capitale du royaume d'Israël, et qu'on est presque tenté d'y reconnaître un joli ravin des Pyrénées. Un large ruisseau, qui roule en cascades successives, à travers de beaux arbres et de verdoyants gazons, prend naissance à quelques pas de là, au pied même du tertre sur lequel est resté debout un haut pan de mur de l'église de Saint-Jean. Une source magnifique forme, là même, un étang

boueuse et sale, sa population est bien toujours fanatique et insolente; mais la ville se remue, mais elle travaille, mais elle vit, et, par comparaison, on la trouve charmante. En marchant dans des rues qui sont de vrais canaux, où coulent des torrents d'eau vive, nous avons regagné notre gîte du premier passage à Naplouse. Comme l'autre fois, nous y avons été reçus avec une extrême prévenance, et nous y voilà installés pour deux ou trois jours.

23 FÉVRIER.

Nous avons demandé nos chevaux pour huit heures du matin, afin de faire la course de Sebastieh, qui a pris la place de Samarie, la capitale des rois d'Israël. Après l'excellente nuit que nous venons de passer, nous sommes frais et dispos, et la promenade que nous devons faire est si peu longue, que nous allons avoir une journée délicieuse et bien remplie. Le temps est très-beau; il n'y a pas un nuage au ciel, et le soleil, si nous n'y prenons garde, pourra bien nous jouer un mauvais tour, tant il est ardent.

Comme toujours nous avons eu une heure de retard, et il était neuf heures lorsque nous avons franchi la porte de Naplouse; puis, traversant un vaste bourbier qu'entretient un cours d'eau large et vif, nous gagnons le flanc droit de la vallée de Sichem. Une fois de ce côté, nous longeons des vergers magnifiques déjà couverts de ravissantes fleurs, et nous longeons la vallée de Sichem que nous descendons à l'ouest, c'est-à-dire vers la mer.

A une demi-lieue de Naplouse, nous passons à côté d'une source, qu'on me nomme Ayn-beit-Iba, et que recouvre une citerne voûtée antique, de travail grec, ou tout au moins romain des beaux temps. Le gros ruisseau, dont nous longeons

la rive droite, et qui part de Naplouse, devient plus tard une véritable rivière, et c'est lui qui forme, sur la côte de la Méditerranée, le Maïet-et-Temsah (l'eau des crocodiles), avant de se jeter à la mer sous le nom de Nahr-Arsouf. Strabon [1] mentionne une Κροκοδείλων πόλις, qu'il place entre Akè et la tour de Straton. Entre ces deux localités (dit-il), se trouvent le mont Karmel, et rien de plus que des noms de ville (πολιχνίων), telles que Sycaminon polis, Boucolon et Krokodeilon polis. Probablement cette dernière devait être située près de l'étang qui s'appelle encore Maïet-et-Temsah. Des crocodiles ont-ils réellement vécu dans cet étang, c'est très-probable. En existe-t-il encore? Très-probablement non, et ils auront été détruits, sans doute, à une époque fort reculée.

Je reviens à la route de Naplouse à Sebastieh. Peu après avoir rencontré l'Ayn-beït-Iba, on commence à gravir le flanc droit de la vallée, pour gagner le village de Zaouata, qui est placé sur la hauteur, et à gauche duquel passe le chemin de Sebastieh. En avant de la position correspondante à celle de Zaouata, mais sur le flanc gauche de la vallée de Sichem, se voit le village de Rafidiah. Ce nom semble se rapprocher beaucoup de celui de Rabith (ville de la tribu d'Issakhar, citée dans Josué, XXIX-20), mais malheureusement le terrain sur lequel est bâti Rafidiah n'a jamais, je crois, appartenu à la tribu d'Issakhar. Il n'y a donc là qu'une ressemblance illusoire de dénomination.

Au delà de Rafidiah, vers l'occident, on voit un second village qui se nomme Beit-Iba. L'identité du nom de ce village avec celui d'une fontaine qui se trouve si loin de lui, me fait croire que j'ai été trompé par le moukre auquel je demandais comment s'appelait la fontaine. Le nom du village qu'il avait alors devant les yeux, lui aura peut-être suggéré l'idée d'appliquer ce même nom à la source, le tout pour ne point paraître un

ignorant, et pour me faire plaisir. C'est là un doute que je crois assez légitime et que je soumets en toute humilité aux voyageurs qui verront après moi la fontaine et le village. Au-dessus de Beit-Iba, et toujours sur le flanc gauche de la belle vallée de Sichem, se trouve le village de Beit-Ouazan, et enfin, plus haut encore que Beit-Ouazan, mais sur une montagne placée en arrière, paraît une localité qui se nomme Qalaat-el-Djeneh. Je ne connais aucune identification avec des noms antiques à proposer pour ces localités modernes.

Après avoir atteint le village de Zaouata, on descend immédiatement dans une vallée peu profonde, où l'on trouve le ruisseau nommé Nahr-Zaouata; on remonte le flanc opposé, et, après avoir traversé un plateau assez pierreux, on entre immédiatement dans un délicieux vallon fort étroit, admirablement vert, et planté d'oliviers; sa direction est juste à l'ouest-nord-ouest. Sur son flanc droit est placé un oualy nommé Scheikh-Châaly, qui domine le vallon dont le nom est Khallet-el-Kenisah (le trou de l'église). Celui-ci a à peine quelque cent mètres de longueur, et il est fermé par de ravissantes collines boisées, sur lesquelles on voit, à gauche, le village d'en-Nakourah. C'est à la hauteur de ce village que le vallon tourne au nord, pour aboutir presque immédiatement au village de Sebastieh, dont l'église ruinée, semblable à s'y méprendre à une église ruinée de Normandie, a donné certainement son nom au Khallet-el-Kenisah. Pour en finir avec ce charmant petit vallon, je dirai qu'on s'y croit à mille lieues de la capitale du royaume d'Israël, et qu'on est presque tenté d'y reconnaître un joli ravin des Pyrénées. Un large ruisseau, qui roule en cascades successives, à travers de beaux arbres et de verdoyants gazons, prend naissance à quelques pas de là, au pied même du tertre sur lequel est resté debout un haut pan de mur de l'église de Saint-Jean. Une source magnifique forme, là même, un étang

dont le trop plein s'écoule par le ruisseau. En résumé, Sebastieh présente, au moment où on l'aperçoit, une miniature embellie de Saint-Bertrand-de-Comminges.

Sebastieh est un village dont les habitants sont assez enclins à être insolents et grossiers, aussitôt qu'ils se croient dispensés d'avoir peur des gens; mais, est-on muni de bonnes armes, et se montre-t-on peu disposé à se laisser insulter, ils deviennent très-polis, très-prévenants, et l'on trouve parmi eux dix guides pour un. C'est le résultat de notre expérience de la matinée. Au reste, avec quelques piastres données à propos, et en faisant bien sentir qu'on ne les donne, que parce qu'on le veut bien, on est à peu près assuré d'être bien reçu partout, même à Sebastieh, même à Naplouse, la ville la plus justement renommée pour l'impudence et le fanatisme de ses habitants.

Après avoir gravi les rampes assez douces qui conduisent au niveau de la plate-forme sur laquelle était établie l'église chrétienne de Sebastieh, nous mettons pied à terre, et, laissant nos chevaux à Mattéo et à Saïd, nous nous acheminons aussitôt, à travers les ruelles étroites qui séparent les maisons du village, vers la ruine gothique que nous avons aperçue de loin, avec un si doux souvenir de notre France bien-aimée; quelques figures renfrognées essaient bien de se montrer par-ci, par-là, mais des paroles amicales à la manière de Mohammed, d'une part, et, de l'autre, la vue de nos fusils à deux coups et de nos pistolets, font bien vite l'office d'une baguette de fée qui changerait des ours en agneaux; nous nous établissons donc, sans façon, partout où une muraille nous offre un curieux débris d'architecture à étudier et à dessiner. En contre-bas de l'antique église, est une sorte de mosquée, à côté de laquelle sont assis l'imam, vieillard à figure respectable, et quelques autres vieillards de ses ouailles; nous saluons, avec prévenance et poli-

tesse, tout ces braves musulmans qui, fort étonnés de voir des gens, en mesure de se faire respecter, leur témoigner du respect à eux-mêmes, et dans leur propre langue, deviennent aussitôt des amis pour nous. A partir de ce moment nous pouvons aller partout, et toutes les figures sont devenues bienveillantes.

L'église, dont la partie debout encore, est le fond du chœur et le mur de droite de la nef, est d'un élégant gothique du XII[e] siècle. Dans ces murailles sont encastrés quelques beaux débris antiques, dont je prends des croquis, sans que personne y trouve à redire. L'abbé prend en hâte le plan du saint édifice, et, une fois que nous l'avons suffisamment étudié, nous songeons à déjeuner. Le soleil est affreusement chaud, nous allons donc nous établir sur l'herbe, à l'ombre, et à côté de l'escalier qui descend à la mosquée, vraisemblablement établie dans une crypte de l'église chrétienne. Je prie l'imam et un ou deux de ses amis de partager notre repas frugal qui, pour eux, est un festin somptueux. Ils acceptent de grand cœur la bonne aubaine qui leur arrive, et on comprend que, pendant la demi-heure que nous causons avec eux, pendant qu'ils se régalent à nos dépens, leur amitié et leur confiance prennent des proportions colossales: si bien qu'après le déjeuner l'imam nous offre d'entrer dans sa mosquée; quelque tenté que je sois d'accepter, je crois plus sage de refuser, et je refuse, sous prétexte de respect pour les croyances musulmanes. Je joins à mon refus une vingtaine de piastres pour l'imam, et quatre ou cinq pour chacun des personnages importants que nous avons eus à déjeuner, nous échangeons des poignées de main qui, j'en suis sûr, nous sont données de très-bon cœur, et nous nous quittons, emmenant avec nous un guide que l'imam lui-même a chargé de nous conduire à toutes les ruines, et de nous faire respecter partout comme ses amis particuliers.

Traversant alors tout le village, nous arrivons bientôt à un chemin tracé au milieu des plus beaux vergers qu'il soit possible d'imaginer, et qui longe le flanc gauche d'un mamelon très-considérable, livré maintenant à la culture, et planté d'innombrables oliviers et figuiers. C'est sur ce monticule qu'exista Samarie, la capitale des rois d'Israël, après le schisme des dix tribus. Bientôt, des colonnes de calcaire dur, debout ou couchées, se montrent à nous, et nous arrivons enfin à une immense colonnade double, qui dut orner la rue principale de Sebastieh. Les colonnes sont doriques, elles ont un mètre quatre-vingt-quinze centimètres de circonférence et sont séparées, d'axe en axe, de trois mètres quarante centimètres. Il y en a cinquante-neuf debout et un grand nombre renversées. Avec l'aide d'Édouard, j'ai pris un croquis exact de cette belle colonnade qui suit les contours du monticule[1]. A son extrémité ouest, la colonnade s'élargit et forme une avenue de quinze mètres de largeur, qui aboutit à une entrée de la ville. Cette entrée est marquée par deux bases de tours rondes, de onze mètres de diamètre et en bel appareil, à partir desquelles commencent des lignes de murailles, en même appareil, dont la branche de gauche se dirige exactement au sud, sur une étendue de cinquante mètres environ, pour s'infléchir aussitôt au sud-est, tandis que la branche de droite forme une courbe concave vers l'extérieur et qui va aboutir à une base de tour plus petite, éloignée d'une cinquantaine de mètres de la grosse tour de droite de l'entrée de la ville. A partir de ces tours d'entrée, une route, bordée d'une belle allée de pierres fichées, existant encore sur une étendue de cent mètres, se dirige vers le fond d'une large vallée cultivée et close à l'ouest par une ligne de hautes collines verdoyantes, au delà desquelles scin-

1. Voyez pl. XLVI.

tillent les flots azurés de la Méditerranée. C'est une des plus magnifiques situations qu'il soit possible de rencontrer au monde, et, franchement, les rois d'Israël avaient fait preuve de bon goût, en plaçant dans ce site enchanteur la capitale de leur royaume.

Nous avons donc étudié convenablement et tout à notre aise la belle colonnade de Sebastieh, qui paraît avoir offert une double rangée de colonnes, à gauche de l'entrée de la ville, ce qui plaçait de ce côté une contre-allée de six mètres de largeur. Une semblable contre-allée ne pouvait exister à droite, puisque les colonnes de la grande allée forment une ligne immédiatement tangente au pied du monticule, sur lequel étaient sans doute les édifices principaux, royaux et religieux de la ville; ce monticule présente d'ailleurs en plusieurs points, et notamment vers l'entrée que j'ai décrite tout à l'heure, deux étages de murs de soutènement.

Après avoir examiné à loisir cette ruine éminemment curieuse, nous faisons gravir à nos chevaux le monticule même, assiette de Samarie, et nous le parcourons dans toute sa longueur. Il est jonché de débris de toute nature, qui sont les indices irrécusables de la préexistence d'une ville importante. Au sommet nous trouvons, au bord d'un champ, trois tambours de colonnes en pierre, de un mètre vingt-huit centimètres de diamètre. Des colonnes pareilles et en pareille matière, sont beaucoup plus antiques que celles de la colonnade, qui sont évidemment contemporaines de la fondation de Sebastieh sur les ruines de Samarie.

Une riante vallée, assez profonde, longe à gauche le monticule de Samarie, et au fond de celle-ci se montrent les restes d'une belle colonnade quadrangulaire, formée de colonnes qui paraissent semblables à celles de la grande allée. La face nord de cette enceinte compte encore huit colonnes debout, et la face

ouest six seulement. Un peu plus loin, c'est-à-dire vers l'extrémité orientale du monticule de Samarie, nous avons encore trouvé, à mi-côte, les traces d'une enceinte rectangulaire de colonnes, qui devait en présenter douze sur ses longues faces, et neuf seulement sur les petites. De cette enceinte, quinze colonnes sont encore debout, et elles sont de pierre calcaire [1].

Il est évident qu'en passant quelques jours à Sebastieh, et en sachant gagner la bienveillance des habitants, on ne manquerait pas de faire des découvertes archéologiques d'une grande importance. C'est donc un point que je recommande expressément aux voyageurs désireux de tirer un bon parti de leur temps.

Une tradition inadmissible place l'église de Saint-Jean de Sebastieh, sur le lieu même où saint Jean-Baptiste fut mis à mort. Mais nous savons de science certaine que la décollation de saint Jean eut lieu à Machæros, sur la rive orientale de la mer Morte, et par conséquent bien loin de là [2]. Il est possible que les restes du saint aient été apportés à Sebastieh; mais voilà tout. Ce qui est sûr, c'est que la petite mosquée souterraine, ou plus exactement le oualy placé sous l'église, porte parmi les musulmans le nom de Naby-Iahya, et que pour eux il contient le tombeau de ce prophète, qui n'est, on le sait, autre que saint Jean-Baptiste.

Le nom de Samarie se trouve écrit de deux manières tout à fait différentes dans la Bible, שמרון [3] et שמרין [4]. Voici à quel propos ce nom lui fut donné et par qui : les rois d'Israël avaient pris pour capitale Tirsah [5]; Omri, le sixième de ces

1. Voyez pl. XLVI.
2. Jos., Ant. Jud., XVIII, V, 2.
3. I Rois, XVI, 24.
4. Esdras, IV, 10.
5. תרצה. I, Rois, XVI, 23.

rois (en comptant pour un, Zimri, qui ne régna que sept jours et se brûla avec son palais, comme Sardanapale), acheta de Samer la montagne de Samroun, pour deux kikar d'argent; il couvrit la montagne de constructions et il nomma la ville qu'il avait bâtie *Samroun*, du nom de Samer, propriétaire de la montagne de Samroun [1]. Samroun devint la capitale du royaume d'Israël, et le nom de la capitale devint celui de la contrée même, puisqu'il est parlé dans les Rois [2] des villes de Samroun (בערי שמרון···). Dans la quatrième année du règne d'Ézekhias, roi de Juda, septième année du règne d'Osée, fils d'Ela, roi d'Israël, Salmanasar, roi d'Assyrie, vint assiéger Samroun, qu'il prit au bout de trois ans [3]. Tout le peuple d'Israël fut emmené en captivité, et transporté en Assyrie et en Médie. Il fut remplacé par une émigration assyrienne, composée de Cuthéens, dont les Samaritains, si peu nombreux, qui existent encore de nos jours, sont les descendants directs.

Samarie, qui avait été assiégée et prise deux fois par Ben-Adad, roi de Damas, fut plus tard prise de nouveau, après une année de siége, et ruinée de fond en comble par Hyrcan. Les Juifs en étaient restés les maîtres, lorsque Pompée survint et la leur enleva. Gabinius la releva de ses ruines, et Auguste la donna à Hérode le Grand. Celui-ci en fit une ville splendide que, par flatterie, il appela Sebaste, pour plaire au chef de l'empire romain. Tous ces faits sont rapportés par Josèphe dans ses Antiquités judaïques [4] et dans le premier livre de sa Guerre des Juifs.

Étienne, dans ses Ethniques, confond Samarie avec Neapolis

1. I Rois, XVI, 24.
2. II, XXIII, 19.
3. II Rois, XVIII, 9 et suiv.
4. Livres IX, XI, XIII et XIV.

(Naplouse). C'est une erreur manifeste, puisqu'il est avéré que Naplouse a pris la place de Sichem. Au reste, ce qui est plus étrange encore, c'est que le même écrivain mentionne Sebaste comme une petite place forte de la Samaritide. Strabon[1] ne s'y était pas trompé, et il mentionne : Samarie qu'Hérode appela Sebaste. Saint Jérôme est tout aussi positif, et, dans son commentaire sur Michée, il dit de Samarie : « Erat in montibus, sita ubi nunc Sebaste est. »

J'ai dit plus haut combien le site de Sebastieh est charmant. De tous les côtés, excepté à l'ouest, le plateau fertile qui servit d'assiette à la capitale du royaume d'Israël, et plus tard à Sebaste, est dominé par des montagnes boisées dont l'aspect est délicieux.

Après quelques heures de promenade fructueuse au milieu des ruines de Sebaste, nous avons repris la route de Naplouse. Le soleil avait été si ardent pendant tout le temps de notre reconnaissance, que nous en ressentîmes tous, plus ou moins, les effets fâcheux. Malgré tarbouch et kafieh, je pris là, pour ma part, un coup de soleil qui me gratifia, jusqu'à Damas, de maux de tête assez peu tolérables. Et à ce propos, je dois consigner un fait que je ne m'explique pas et qui n'en est pas moins constant pour moi : pendant toutes les journées où je ressentis les effets de mon coup de soleil, lorsque le jour finissait, le mal de tête faisait trève et je m'en croyais débarrassé ; le lendemain, au réveil, je ne souffrais point, mais aussitôt que le soleil reparaissait sur l'horizon, la douleur de la veille revenait avec une exactitude désespérante. Probablement que l'action de la lumière vive sur mes yeux, avait quelque influence sur le retour, à heure fixe, de cette espèce de névralgie.

1. Lib. XVI.

Avant de remonter à Zaouata, nous avons fait une halte assez longue au bord du ruisseau qui arrose la petite vallée placée en avant du village, et nous y avons recueilli, sous les pierres humides, la plus magnifique série de coléoptères, parmi lesquels nous avons rencontré les plus rares espèces recueillies, quelques semaines avant, sur la rive du Jourdain.

A notre arrivée à Naplouse, nous avons retrouvé nos amis Belly et Loysel, qui avaient essayé de dessiner et de peindre dans la vallée de Sichem, contre les murailles même de la ville; ils avaient été insultés par la populace, qui s'était montrée toute disposée à les assaillir à coups de pierres. Tout, néanmoins, s'était heureusement terminé, sans scène trop fâcheuse. Dans la soirée, MM. Hubeau, Delille et Wolf, arrivés à Naplouse depuis une heure, sont venus nous rejoindre et nous donner l'explication de l'étrange contre-marche des moukres qui conduisaient leurs bagages, le jour de notre départ de Jérusalem. Le chef des moukres, profitant de ce que les bagages avaient pris les devants, voulut exploiter la circonstance, et extorquer un salaire exorbitant aux voyageurs qui tinrent bon, et envoyèrent un exprès à leur petite caravane pour lui enjoindre de revenir. Le marché conclu avec ce maître fripon, fut immédiatement rompu, à son grand désappointement; d'autres moukres furent arrêtés par nos amis, et le lendemain ils purent se mettre en route.

Comme nous leur parlons avec le plus vif enthousiasme de notre magnifique promenade de la journée, ces messieurs forment le projet d'aller demain à Sebastieh, et Belly et Loysel, quoique assez peu antiquaires, se décident à les y accompagner. De notre côté, nous irons passer la journée sur le Garizim, où nous espérons trouver quelques ruines sinon importantes, du moins intéressantes.

24 FÉVRIER.

Notre nuit a été excellente, et nous sommes parfaitement reposés. Malheureusement, la chaleur d'hier a un peu gâté le temps. Des nuages gris commencent à se montrer, et j'ai bien peur que notre promenade ne soit contrariée par la pluie. Comme nous sentons que plus nous tarderons et plus nous aurons la chance d'être mouillés, nous nous décidons à emporter notre déjeuner sur la montagne. Un grand jeune homme de la ville nous accompagne, et il n'est pas musulman. Est-il chrétien? est-il samaritain? Je ne puis le démêler, bien qu'à la nature des indications qu'il m'a données pendant notre excursion, j'aie été conduit à penser qu'il était un des membres de cette étrange secte.

A neuf heures et demie, nous montions à cheval, et, tournant la pointe ouest de la ville de Naplouse, nous commencions à gravir un large chemin qui conduit, à travers des vergers, dont en ce moment tous les arbres sont couverts de fleurs, à une belle fontaine d'eau vive, placée un peu au-dessus de la ville. De là on peut assez bien apprécier l'étendue actuelle de Naplouse, dont l'aspect général est charmant.

Une fois la fontaine passée, le chemin se rétrécit de plus en plus, et il finit par disparaître tout à fait, lorsque les vergers qui le resserrent disparaissent eux-mêmes. On se trouve alors au bas d'un ravin assez large, ou plutôt d'une gorge fortement inclinée, et qui s'élève directement à une hauteur de quelques cents pieds, c'est-à-dire jusqu'au plateau du Garizim. Nous mettons pied à terre, et, tirant nos chevaux par la bride, nous commençons bravement notre ascension, qui n'est qu'ennuyeuse. Au bout d'un quart d'heure, nous touchons enfin au plateau si désiré, et nous trouvons immédiatement une espèce

de chemin que longent des amas de décombres, et qui, après cinq ou six cents mètres de parcours au plus, nous amène en face de ruines tellement importantes, que j'étais bien loin de m'attendre à une semblable bonne fortune.

J'ai sous les yeux une enceinte immense, construite en blocs d'un magnifique appareil; au premier coup d'œil, il est clair que l'âge de cette enceinte ne saurait être postérieur à l'époque du haut empire. Ne serait-ce pas l'enceinte du temple que les Samaritains construisirent sur le Garizim, à l'imitation de celui de Jérusalem? C'est ce que l'examen détaillé de l'enceinte en question nous apprendra tout à l'heure. Commençons par une visite rapide des ruines qui nous entourent; nous déjeunerons ensuite, puis nous reviendrons étudier en détail ce curieux monument que j'aurai certainement le plaisir de lever le premier.

Notre guide de Naplouse n'a pas manqué de nous dire, en arrivant devant ces ruines vénérables, que c'était le temple des Samaritains; mais, dans le doute où je suis encore aujourd'hui sur la foi qu'il professait, je ne voudrais pas donner son assertion pour plus déterminante qu'elle ne l'est en réalité. Nous verrons, d'ailleurs, que le monument parle parfaitement par lui-même, et, qu'en l'étudiant avec toute l'attention qu'il mérite, on ne tarde pas à être convaincu qu'il n'a été construit que pour servir à un culte quelconque.

En longeant la grande face qui regarde l'ouest, on rencontre, un peu avant son extrémité méridionale, une sorte de plate-forme composée de grosses masses de pierre, à contours irréguliers, encastrées les unes dans les autres, mais dont la surface paraît avoir été aplanie. Sont-ce des blocs rapportés, est-ce le roc qui affleure? C'est ce qu'il est bien difficile de décider au premier abord. J'avoue, cependant, que les joints n'ont pas l'air de fissures naturelles, et qu'en y regardant

de près, j'ai acquis pour mon compte la conviction que là était un travail humain qui, en ce cas, remontait, sans aucun doute, à une antiquité très-reculée. Cette fois encore la tradition m'est venue en aide, car mon guide, m'arrêtant vis-à-vis de la plate-forme en question, me dit :—Ceci est la Haraquah, c'est-à-dire le lieu où les Samaritains brûlent les victimes offertes en holocauste, et qui sont égorgées en un autre lieu que nous verrons tout à l'heure. Cette plate-forme s'appelle aussi el-Aacher-Belathat (les dix blocs de pierre). — Ce nom singulier me donna l'éveil, et je pensai immédiatement aux dix tribus dissidentes, qui avaient pu établir là un autel, destiné aux holocaustes, et formé de dix pierres dont chaque tribu aurait ainsi fourni la sienne. Notre jeune guide ajouta, et Mohammed, qui nous accompagnait dans notre promenade, nous répéta après lui, que la plate-forme de la Harakah était due à Seïdna-Souleïman (à notre seigneur Salomon). Cela voulait-il dire qu'elle était contemporaine de Salomon? C'est très-possible; car, si, immédiatement après le schisme, Jéroboam fit construire cet autel grossier, il est bien clair qu'il peut passer pour contemporain de Salomon.

Nous lisons dans le Deutéronome (XI) : — 29. Et quand l'Éternel, notre Dieu, t'aura fait venir au pays où tu vas pour le posséder, tu donneras la bénédiction sur la montagne de Garizim et la malédiction sur la montagne d'Ebal. Puis, plus loin (XXVII) : — 2. Il arrivera un jour que vous passerez le Jourdain, au pays que l'Éternel, ton Dieu, te donne; tu t'élèveras de grandes pierres et tu les enduiras d'un enduit. — 3. Et tu écriras dessus toutes les paroles de cette doctrine-là... — 4. Il arrivera, quand vous aurez passé le Jourdain, vous élèverez ces pierres que je vous commande, sur la montagne d'Ebal, et tu les enduiras d'un enduit. — 5. Tu bâtiras là un autel à l'Éternel, ton Dieu, un autel de pierres, tu n'élève-

ras pas le fer sur elles. — 6. De pierres entières tu bâtiras l'autel de l'Éternel, ton Dieu; tu feras monter dessus des holocaustes à l'Éternel, ton Dieu... — 11. Moïse commanda au peuple, en ce jour, savoir : — 12. Ceux-ci se tiendront sur la montagne de Garizim, pour bénir le peuple, quand vous aurez passé le Jourdain : Siméon, Lévi, Juda, Issakhar, Joseph et Benjamin. — 14. Et ceux-là se tiendront, pour la malédiction, sur la montagne d'Ebal : Ruben, Gad, Aser, Zabulon, Dan et Nephtali. — Viennent ensuite les douze malédictions que devaient prononcer les lévites et auxquelles tout le peuple répondrait : Amen. Les bénédictions ne sont pas contenues dans le texte sacré.

Le Talmud commente ainsi ce passage de l'Écriture : « Six « tribus montèrent sur le mont Garizim et six sur le mont Ebal. « Les Cohenim, les lévites et l'arche étaient entre les deux « montagnes; les lévites, s'étant tournés vers le mont Garizim, « récitèrent les bénédictions : Béni soit celui qui ne fera pas « d'idole, etc. Le peuple répondait : Amen. S'étant ensuite « tournés vers la montagne d'Ebal, ils récitèrent la malédic- « tion, et on répondait amen. » A cette explication, je trouve une difficulté. Du haut du Garizim, aussi bien que du haut de l'Ebal, il est impossible de voir ce qui se passe au fond de la vallée de Sichem; il est bien plus impossible encore d'entendre ce qu'on y crierait de toutes ses forces. Comme l'Écriture ne semble pas confirmer ces détails du récit des talmudistes, je conclus qu'ils sont puérils, et je crois que les deux cérémonies s'accomplirent dans la vallée qui séparait les deux montagnes sacrées, et de telle façon que chaque groupe de six tribus put comprendre ce qui se passait, en le voyant, et répondre *amen* à propos.

Le livre de Josué raconte comment fut exécuté l'ordre de Dieu, après le passage du Jourdain. (VIII) — 30. Alors, Josué construisit un autel à l'Éternel, Dieu d'Israël, sur la

montagne d'Ebal. — 33. Et tout Israël, ses anciens, ses inspecteurs, ses juges, étaient placés de chaque côté de l'arche, en face des Cohenim, des lévites porteurs de l'arche d'alliance de l'Éternel, l'étranger comme l'indigène; la moitié en face de la montagne de Garizim, et la moitié en face de la montagne d'Ebal, comme avait autrefois ordonné Moyse, serviteur de l'Éternel, de bénir le peuple d'Israël. — Ne semble-t-il pas évident, par la teneur de ce verset, que le peuple, bien loin d'être divisé en deux parts, sur les deux montagnes opposées, était rangé des deux côtés de la vallée de Sichem, au fond de laquelle s'accomplissait la cérémonie ?

Je dois avouer, néanmoins, que Josèphe[1] raconte le fait comme les talmudistes. Voici ce qu'il dit : « (Josué) étant parti de là (de Seiloun), avec tout le peuple, pour Sichem, bâtit un autel au point où Moïse avait ordonné de l'élever, et, ayant partagé l'armée en deux corps, il en plaça une moitié sur le mont Garizim, et l'autre moitié sur le mont Gibal, où est l'autel, avec les lévites et les prêtres. Lorsqu'ils eurent offert le sacrifice, proclamé les malédictions, et écrit celles-ci sur l'autel, ils retournèrent à Seiloun. »

Je suis bien tenté de croire, en le concluant de l'impossibilité physique que j'ai signalée, et qu'implique aussi le récit de Josué, qu'au lieu de traduire, dans les passages bibliques qui concernent cette importante cérémonie, la préposition על par « sur », il faut constamment la rendre par « contre, en face de », ce qui n'est nullement contraire à la grammaire.

L'autel construit par l'ordre de Josué le fut sur le mont Ebal (בהר עיבל). Cela n'est pas douteux; bien qu'il paraisse assez étrange que l'autel destiné à offrir des sacrifices à l'Éternel, ait été élevé sur la montagne maudite, au lieu de l'être sur

1. Ant. Jud., V, I, 19.

la montagne bénie. Notre Haraqah n'a donc rien à faire avec l'autel du mont Ebal; et, probablement, Jéroboam, en abandonnant le culte qui avait fait établir ce premier autel, eut l'idée d'en construire un semblable sur le Garizim, sur le mont béni, et, dès lors, celui-ci put être composé de dix pierres (Aacher-Belathat), représentant chacune une des tribus dissidentes; de même que le monument construit en commémoration du passage du Jourdain, était composé de douze pierres, prises au fond du fleuve, et représentant chacune une des douze tribus d'Israël[1].

Je reviens aux ruines qui se voient au sommet du Garizim. Au sud de la grande enceinte, et à soixante-quinze mètres du pied de celle-ci, vers l'angle sud-est, se voit une plate-forme de roc inclinée à l'ouest, et entourée d'arasements de murailles qui ont dû la fermer. Cette plate-forme n'a pas un contour régulier. Vers l'est, elle présente une face rectiligne de onze mètres, une autre face de onze mètres regarde le sud. De l'extrémité de celle-ci part une face de six mètres seulement, dirigée au nord-nord-ouest, et aboutissant à un orifice qui ouvre sur une fosse profonde, ou sorte de puits creusé dans le roc. L'orifice n'est qu'une large fente, ayant un peu plus d'un mètre de longueur, et parallèle à la face de la plate-forme qui regarde l'est. De l'extrémité de l'orifice, une courbe peu déterminée, d'une quinzaine de mètres, va rejoindre la première face mesurée. Il est aisé de voir, au reste, que le plan primitif de la plate-forme était un polygone formé de trois grands côtés, perpendiculaires entre eux, de onze mètres de longueur, sur lesquels s'appuyaient deux petits côtés, de six mètres, aboutissant à l'orifice du puits.

Cette plate-forme, que j'ai décrite avec tant de minutie,

1. Josué, IV, 7-9.

c'est le véritable autel des Samaritains. C'est sur elle que les victimes sont égorgées, et c'est dans le puits que j'ai signalé, que s'écoule le sang du sacrifice.

A partir de là, on aperçoit les ruines d'une ville, et d'une ville qui dut être très-considérable. Il serait extrêmement curieux d'étudier ces ruines à loisir; nul doute que l'on n'y fît de précieuses découvertes. Comme malheureusement mes minutes étaient comptées, j'ai dû me borner à en examiner quelques parties, en toute hâte, et je regrette vivement de n'avoir pu faire plus. Je me bornerai à signaler un singulier édifice, construit sur le roc, à cent cinquante mètres en avant de la plate-forme des sacrifices. Ses murailles, formées de gros blocs, ont un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. C'est nn carré de dix à douze mètres de côté, sur le côté nord duquel est appuyée une abside elliptique de dix mètres de profondeur. Que pouvait être ce bâtiment? Je l'ignore. Peut-être ce fut une église ou une chapelle chrétienne.

Comme le temps était loin de s'embellir, nous avons, après cette inspection sommaire, pris le parti de déjeuner au plus vite, afin d'avoir ensuite tout notre temps à donner à l'étude et au levé de la grande enceinte. Nous sommes donc venus nous installer sur le gazon, contre l'angle nord-est de ce monument, au pied d'un petit oualy musulman qui porte le nom de ech-cheikh-Rhanem, et nous nous sommes mis en devoir d'expédier rondement notre repas. De là, nous jouissions d'une vue magnifique. Nous avions au-dessous de nous les pentes orientales du Garizim, et, au delà, l'extrémité orientale de la vaste plaine de la Makhnah, qui n'est que la large vallée que longe la route de Naplouse à Jérusalem. A notre gauche, nous voyions le mont Ebal tout entier, et entre lui et nous se trouvait la riante vallée de Sichem, dont nous ne pouvions naturellement apercevoir le fond.

J'ai rarement fait un aussi mauvais déjeuner avec autant de plaisir. L'abbé, Édouard et moi, nous étions dans le ravissement, en pensant à notre découverte si inespérée, et nous eussions joui du beau spectacle que nous avions sous les yeux, dans toute la plénitude de notre joie, si de larges gouttes de pluie n'étaient venues nous avertir que la besogne qui nous restait à faire, ne serait pas commode à terminer.

Aussitôt notre déjeuner fini, nous nous sommes bravement mis à l'œuvre, et, bien qu'interrompus à dix reprises par des averses glacées qui nous chassaient dans l'oualy du Scheikh-Rhanem, où deux tailleurs de pierre faisaient quelques réparations à un escalier, nous avons réussi à lever tout ce curieux édifice. En voici les dispositions générales.

Le plan de l'enceinte principale est un quadrilatère garni, aux quatre angles, d'avant-corps carrés, en saillie de un mètre quatre-vingt-dix centimètres sur les faces; celles-ci ont des dimensions différentes. Ainsi, avant-corps compris, les deux côtés sud et nord ont soixante-dix-neuf mètres de développement, et les deux autres faces opposées, soixante-quatre mètres cinquante centimètres seulement, toujours avant-corps compris. Ces avant-corps formaient probablement des tours carrées. Sur le milieu de la face sud est établi un avant-corps exactement semblable à ceux des angles; il a comme eux huit mètres de côté, et un mètre quatre-vingt-dix centimètres de saillie. Tous les murs principaux ont un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. La face occidentale n'a pas d'avant-corps en son milieu, et les avant-corps des angles font saillie sur elle. La face orientale, au contraire, ne présente aucune saillie des avant-corps. C'est celui de l'angle nord-est qui a été occupé par une construction musulmane, et transformé en oualy portant le nom d'ech-cheikh-Rhanem.

Au milieu de la face nord est pratiquée, dans l'axe même de

l'enceinte, une porte de cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres d'ouverture, qui avait, à l'extérieur, des pilastres carrés de un mètre quatre-vingts centimètres de largeur, en saillie, autant qu'on en peut juger par la base de celui de gauche qui est resté en place. Cette porte a été murée postérieurement, et l'arasement du mur de clôture est en place. A droite et à gauche de cette grande porte d'entrée, étaient, à l'intérieur, deux pavillons massifs formant loge, de cinq mètres quatre-vingt-dix centimètres de côté, hors œuvre, et dont les murs ont également un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. On retrouve à l'intérieur, appuyées contre toutes les murailles de l'enceinte, de nombreuses chambres datant d'époques différentes, à en juger par la diversité d'épaisseur de leurs parois; dans les plus anciennes, qui sont presque toutes appliquées contre la face sud, les murs ont également un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur, et celles-là font incontestablement partie du plan primitif de l'édifice.

Au centre de la plate-forme comprise dans l'enceinte, était un édifice octogonal à l'intérieur, et dont l'entrée correspondait à l'entrée principale de l'enceinte. Sur les côtés du polygone adjacents à la face d'entrée, étaient établies des sortes de chapelles, à deux absidioles circulaires, placées aux extrémités; la porte de ces chapelles ouvrait à l'intérieur du bâtiment octogonal. Les deux côtés parallèles à l'axe général servaient d'appuis à de grandes absides circulaires. Les deux suivants comportaient encore, autant que l'on peut le deviner en construisant le plan général d'après ce qui reste de débris reconnaissables, des chapelles à double absidiole, et enfin la face du fond, parallèle à la face d'entrée, devait former une abside circulaire. Cette disposition alternative est extrêmement curieuse, et elle a une assez singulière analogie avec le plan que présentent le temple phénicien de Krendi, à Malte, et celui de la Giganteja, à Gozzo.

Notre guide, en nous amenant sur la place où était l'octogone que je viens de décrire brièvement, me dit : Ceci est la Qiblah des Samaritains. (قبلة est un lieu particulier de prières, dans la mosquée de Jérusalem et dans celle de la Mecque.)

A l'extérieur de la face nord, une autre muraille d'enceinte, datant de la même époque, s'appuie contre l'avant-corps de l'angle nord-ouest, et s'étend en ligne droite sur une longueur de cinquante-deux mètres, non compris l'avant-corps de l'enceinte principale auquel ce pan de mur se rattache. A son extrémité opposée, est appliquée une tour quadrangulaire, ayant cinq mètres soixante-dix centimètres dans œuvre, sur ses côtés nord et sud, et seulement trois mètres quarante centimètres sur les deux autres faces. A partir de l'angle nord-est de cette tour, la muraille, qui en continue la face nord, s'étend parallèlement à la face d'entrée de l'enceinte principale, sur une longueur de quarante et un mètres; là est placée, en saillie d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres, une tour carrée de huit mètres quatre-vingts centimètres de côté. Au delà, le mur de face reprend sur une longueur de vingt-deux mètres cinquante centimètres; puis il fait un coude brusque et se dirige, en couronnant les escarpements orientaux du plateau de la montagne, par une branche oblique de quarante-trois mètres, sur le flanc septentrional de l'avant-corps contenant l'oualy du Scheikh-Rhanem, en laissant à l'angle nord-est de celui-ci, une saillie d'un mètre quarante centimètres.

De l'angle sud-est de la tour carrée, placée vers le milieu de la grande branche septentrionale que je viens de décrire, partait un mur oblique dont il ne reste que de faibles portions et qui se dirigeait, en se redressant à l'est, vers la moitié de sa longueur, à peu près perpendiculairement à la face nord de l'enceinte principale, et à quelques mètres à gauche de la

grande entrée. Du point où cette muraille faisait un angle pour se redresser, partait un mur allant rejoindre la face orientale de la deuxième enceinte, à cinq mètres au nord de l'Oualy-ech-cheikh-Rhanem. Tous les murs que je viens de désigner ont la même épaisseur d'un mètre trente-cinq centimètres.

Dans l'espace vide compris entre la face nord de l'enceinte principale et la seconde enceinte extérieure, espace qu'occupe en grande partie un cimetière musulman, et à vingt-deux mètres en avant, c'est-à-dire au nord de celui-ci, est une magnifique piscine, aujourd'hui à sec, de trente-cinq mètres de longueur, sur un peu plus de dix-huit mètres de largeur; elle est elle-même bâtie en murailles d'un mètre trente-cinq centimètres d'épaisseur. Cette piscine s'appuie contre le mur occidental d'enceinte. Une muraille postérieure, dont il ne reste que les arasements, relie la face sud de la piscine à la face nord de l'enceinte principale, à quatorze mètres en avant de l'angle nord-ouest de celle-ci. Cette muraille avait un mètre dix centimètres d'épaisseur. A treize mètres à gauche, c'est-à-dire à l'est, sont les arasements de deux murs parallèles d'un mètre d'épaisseur, et laissant entre eux un couloir d'un mètre vingt centimètres de largeur. Les traces de ces deux murs cessent brusquement de paraître, à quinze mètres à partir de la piscine.

Dans le mur septentrional de la piscine, et à sept mètres de l'angle nord-ouest, est pratiquée une niche parfaitement taillée, et qui dénote une grande habileté dans la science de la coupe des pierres. Peut-être était-ce un regard par lequel le trop plein de la piscine pouvait se déverser dans un puits placé à trois mètres à droite, et à quatre mètres de distance de la niche.

Telle est la disposition générale de ce magnifique édifice, dans lequel je n'hésite pas à retrouver le temple des Samari-

tains, temple dont je vais tout à l'heure rappeler l'histoire. J'ai dit déjà que la face orientale de cette enceinte était réellement à la crête du Garizim et dominait les escarpements plongeant vers la Makhnah. A onze mètres en avant de la base de cette enceinte, paraissent les traces d'un mur dont quelques blocs sont encore en place. Ils sont énormes et portent deux mètres d'épaisseur. Il semble qu'un escalier ait été appuyé à ce mur, et l'on en distingue encore quatre ou cinq marches de cinquante centimètres de largeur. L'axe de cet escalier, s'il a existé, aurait donc été, en ce point du moins, dirigé du sud au nord, et par conséquent il serait venu du côté opposé à celui où se trouve Naplouse.

Ai-je besoin de dire tout ce que révéleraient de faits curieux des fouilles intelligentes exécutées sur ce plateau, si elles étaient praticables.

Nous avions, on le devine, passé quelques heures bien employées, à relever toutes les mesures nécessaires; l'abbé, Édouard et Philippe m'avaient si bien aidé de toutes leurs forces, qu'enfin, malgré la pluie, je tenais le plan de ce monument curieux. Une fois notre butin achevé, nous songeâmes à la retraite et nous regagnâmes Naplouse sous une pluie battante, fort heureux d'avoir payé par un peu de fatigue et beaucoup d'humidité, un fait archéologique que j'avais le droit de considérer comme de la plus grande importance[1].

Au retour, j'étais tellement préoccupé des ruines que je venais de visiter, que j'envoyai Matteo saluer de ma part le grand prêtre des samaritains et lui demander comment s'appelait la ville ruinée qui avait existé sur le sommet du Garizim. Il revint bientôt et me rapporta le nom que je voulais

1. Voyez pl. XLVII.

connaître, et que ni les musulmans ni les chrétiens n'étaient en mesure de me donner. Ce nom était Louzah! Je pensai immédiatement à Beit-el, dont le nom primitif avait été Louz ou Louzah, et je me figurai à tort que la véritable Beit-el pourrait bien avoir existé au sommet du Garizim. J'ai conservé assez longtemps ce doute, qui s'est évanoui depuis mon retour, devant le fait suivant. Saint Jérôme, dans l'Onomasticon, cite une Λουζά placée près de Sichem, à la troisième pierre milliaire à partir de Naplouse. C'était incontestablement ma ville ruinée du sommet du Garizim.

Rappelons maintenant en quelques mots l'histoire de Sichem et de Naplouse, puis nous nous occuperons de celle du Garizim. Sichem (שכם de l'Écriture sainte) a été remplacée par Neapolis, qui est devenue la Naboulis des Arabes et la Naplouse des Francs; mais ces deux villes n'étaient pas exactement au même point. Il n'y a pas de doute à conserver sur ces deux faits. Ainsi Epiphanius [1] et saint Jérôme [2] se servent de l'expression : Sichem, qui est maintenant nommée Neapolis. Eusèbe, dans l'Onomasticon, dit positivement : Sichem, près de Neapolis, ἐν Σικίμοις, πλησιόν Νέας πόλεως (ad vocem Τερέβινθος), et ailleurs (ad vocem Συχέμ) : on en montre la place dans les faubourgs de Neapolis (Δείκνυται ὁ τόπος ἐν προαστείοις, Νεάς πόλεως) ; enfin au mot Λουζά, Eusèbe dit : παρακειμένη Συχὲμ ἀπὸ θ' σημείου Νέας πόλεως, elle est placée près de Sichem, au neuvième mille à partir de Neapolis. Saint Jérôme a corrigé ce passage qu'il traduit : « juxta Sichem in tertio lapide Neapoleos. » Peut-être cette première correction n'est-elle pas suffisante encore, et faudrait-il lire β' au lieu de γ' dans le texte d'Eusèbe, ce qui serait plus en rapport avec la véritable distance de Louzah à Naplouse, et ce qui expliquerait en

1. Adv. Hæreses, lib III, p. 1055 et 1068.
2. Ep. 86, epitaph. Paulæ.

quelque sorte l'erreur du copiste, qui aura pris un B pour un Θ, bien plus aisément qu'un Γ, dont le tracé n'a aucun rapport avec le Θ. Quoi qu'il en soit, il paraît bien clair que Sichem n'était pas sur l'assiette actuelle de Naplouse, et je suis assez disposé à supposer cette ville antique à l'entrée même de la vallée de Sichem, vers le point où sont placés par la tradition, le puits de la Samaritaine, le champ de Jacob et le tombeau de Joseph. L'historien Josèphe [1] nous apprend que de son temps Neapolis était nommée par les indigènes Mabortha.

En aucun endroit l'Écriture ne dit explicitement que Sichem était voisine des monts Garizim et Ebal; seulement dans le Deutéronome (XI, 80), on voit que ces montagnes sont proches du Bocage de Mourah, et la Genèse (XII, 16) nous dit: Abram traversa le pays jusqu'à la contrée de Sichem, jusqu'au Bocage de Mourah: ce qui démontre implicitement le voisinage de Sichem et des deux montagnes saintes. Le patriarche Jacob, venant de Padan-Aram, arriva à Sichem, y campa et acheta des fils de Hemour, père de Sichem, la pièce de terre où il avait dressé sa tente [2]. Dinah, fille du patriarche, fut enlevée par Sichem, fils de Hemour, chef du pays [3]. Hemour vint alors demander à Jacob la main de Dinah pour son fils, en lui offrant une alliance entre les deux races. Les fils de Jacob acceptèrent, mais à la condition que Hemour et les siens se feraient circoncire. Ceux-ci y consentirent, et le troisième jour, lorsque tous les hommes étaient souffrants des suites de l'opération qu'ils avaient subie, Siméon et Lévi, à l'insu de leur père, prirent leurs glaives, tombèrent sur la ville qui était en sécurité, et tuèrent tous les mâles [4]; puis ils pillèrent la ville, biens et

1. Bell. Jud., IV, 8, 1.
2. Gen., XXXIII, 19.
3. Gen., XXXIV, 2 et suiv.
4. Genèse, XXXIV, 25.

bestiaux, et firent captifs les femmes et les enfants. Cette abominable infamie fut ainsi reprochée à ses fils par Jacob : — 30. Jacob dit à Siméon et à Lévi : Vous m'avez affligé, en me mettant en horreur aux yeux des habitants du pays, des Kanâanéens et des Pherisim! J'ai si peu de monde; ils pourraient bien s'assembler contre moi et me frapper : alors ils me détruiront moi et ma maison. — Plus tard, Jacob ayant assemblé ses enfants, pour leur prédire l'avenir de chacun, reprocha plusa mèrement à ses deux fils, Siméon et Lévi, leur brutale colère [1] : — 7. Que leur colère soit maudite, car elle est violente, et leurfureur, car elle est affreuse; je les diviserai en Jacob, et je les disperserai en Israël.

Longtemps après, lorsque Jacob habitait près d'Hébron, ses fils, étant allés conduire ses troupeaux du côté de Sichem, y vendirent leur frère Joseph, qui était venu les rejoindre près de Dothaïm [2]. Une caravane d'Ismaëlites, se rendant en Égypte, acheta Joseph, et l'on sait à quel degré de puissance le fils de Jacob fut élevé dans ce pays. Lors de la conquête de la terre promise, Josué, après le sac de Jéricho et de Aï, vint, suivant l'ordre qu'en avait donné Moyse, construire un autel sur le mont Ébal, et faire proclamer les bénédictions et les malédictions de l'Éternel, par le peuple d'Israël. J'ai dit combien il était singulier que l'autel de Jéhovah eût été élevé sur la montagne de la Malédiction. Les Samaritains sont du même avis, car le texte samaritain du Pentateuque porte que l'autel de l'Éternel dut être et fut construit sur le Garizim. En conséquence, ils accusent les Juifs d'avoir altéré sciemment le texte sacré en ce point, comme en beaucoup d'autres; c'est donc bien légitimement à leurs yeux que la Harakah est

1. Gen., XLIX.
2. Gen., XXXVII, 17.

l'autel élevé par l'ordre même de Josué, lors de cette imposante cérémonie.

Sichem, sur la montagne d'Éphraïm [1], fut une des trois villes de refuge placées sur la rive droite du Jourdain. On sait que les deux autres étaient Kades et Kiriath-Arbâa ou Hebron.

Abimelek, fils naturel de Gédéon et d'une concubine, saccagea la ville de Sichem, après avoir assassiné, à Ophrath, soixante-dix de ses frères. L'un d'eux, Jotham, ayant échappé au carnage, reprocha aux Sichémites d'avoir pris Abimelek pour roi. — « Il alla, se plaça sur le sommet du mont Garizim, éleva la voix et les appelant, il dit : « Écoutez-moi, habitants « de Sichem, et Dieu vous écoutera aussi. » Ce texte prouve à merveille qu'au sommet du Garizim on était bien près de Sichem, quand bien même il ne devrait pas être pris à la lettre.

Josèphe raconte ce fait de la manière suivante : « Joatham, montant sur le sommet du Garizim (qui domine la ville de Sichem) et élevant la voix afin de pouvoir être entendu, le peuple fit silence pour l'écouter, etc. » Il est bien évident que, pour Josèphe, Sichem ne pouvait être dans la vallée et Joatham sur le sommet du Garizim. Pour lui, Sichem était à portée de voix humaine de ce sommet; si Sichem n'était pas où sont les ruines de Louzah, je défie qu'on explique ce passage et le passage correspondant de l'Écriture Sainte.

Après la mort de Salomon, Roboam alla à Sichem, car c'est à Sichem que s'était rendu tout Israël pour l'établir roi [3]. Là eut lieu la rébellion des dix tribus. Roboam fut obligé de s'enfuir à Jérusalem, et Jéroboam fut nommé roi d'Israël. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent seules fidèles à

1. Josué, xx, 7.
2. Juges, ix, 7.
3. Rois, xii, 1.

Roboam. — Alors Jéroboam bâtit Sichem sur la montagne d'Ephraïm et y demeura. Il sortit de là et bâtit Fenouel[1]. — Ne semble-t-il pas résulter de ce verset aussi-bien que de celui où il est question du discours de Jotham, frère d'Abimelek, que Sichem était réellement sur la montagne, et non dans la vallée si creuse de Naplouse? Je laisse à de plus habiles à le décider, bien que je sois assez tenté de croire que la Sichem primitive était placée où sont aujourd'hui les ruines de Louzah, au sommet du mont Garizim.

Lorsque le roi d'Assyrie Salmanazar eut emmené les dix tribus en captivité, les Cuthéens envoyés de Perse pour les remplacer, s'établirent autour de Sichem qui devint le centre de leur foi, si bien que Naplouse est encore la métropole religieuse de leurs descendants. Les Cuthéens établis dans la Samarie, étant décimés par une peste, furent avertis par un oracle, qu'il n'y aurait de salut à espérer pour eux, que s'ils rendaient un culte au Dieu souverain qui, avant leur venue, était adoré dans ce pays. Ils écrivirent en hâte une supplique au roi d'Assyrie, pour qu'il leur envoyât, d'entre les captifs transportés en Assyrie, quelques prêtres qui pussent les instruire dans le nouveau culte à adopter. Leur prière fut écoutée favorablement, et le rit samaritain du culte judaïque fut établi à partir de ce moment[2].

Au retour de la captivité de Babylone et au moment de la reconstruction du temple de Jérusalem par Zorobabel, les Samaritains demandèrent aux Juifs à participer à cette reconstruction, ce qui leur fut refusé formellement[3]. Ils firent alors des démarches auprès des rois Achéménides, pour entraver les projets de Zorobabel et des Juifs revenus dans leur pays.

1. I Rois, XII, 25.
2. Jos., Ant. Jud., IX, XIV, 3.
3. Esdras., IV, 1 et suiv.

Leurs intrigues furent d'abord couronnées d'un entier succès, et les travaux longtemps interrompus, ne furent repris que la deuxième année du règne de Darius, mais menés cette fois à bonne fin. De ce moment, une inimitié complète régna entre les Samaritains et les Juifs. Aussi, lorsque l'empire Achéménide eut été renversé par Alexandre le Grand, les Samaritains sollicitèrent du conquérant, l'autorisation de bâtir pour eux, sur le mont Garizim, un temple, rival de celui de Jérusalem. Voici comment la chose est racontée par Josèphe.

Après la mort du grand prêtre Jean, Yaddous son fils fut revêtu du souverain pontificat. Yaddous avait un frère nommé Manassès. Le Cuthéen Sanaballète, qui, par conséquent, avait une origine commune avec les Samaritains, et qui avait été investi, par Darius, de la satrapie de Samarie, donna, par ambition, sa fille Nicaso en mariage à Manassès [1]. Ce fut vers cette époque que Philippe, roi de Macédoine, ayant été assassiné, son fils Alexandre prit la couronne et commença sa vie de conquérant, en s'emparant de l'Ionie, de la Carie, de la Lydie et de la Pamphylie [2].

A Jérusalem, les membres du conseil s'indignaient de voir Manassès, époux d'une Persane, prendre part aux cérémonies religieuses, dans lesquelles il devait assister le grand prêtre, son frère. Ils en vinrent à exiger de lui qu'il divorçât, ou qu'il renonçât à s'approcher de l'autel. Yaddous, lui-même, prenait parti pour le conseil contre Manassès. Celui-ci vint alors auprès de Sanaballète, son beau-père; il lui peignit la situation fausse dans laquelle il se trouvait, et, tout en protestant de son amour pour sa femme, il lui déclara qu'il ne voudrait pas, à cause d'elle, perdre ses droits au sacerdoce qui était la

1. Ant. Jud., XI, VII, 2.
2. Ant. Jud., XI, VIII, 1.

plus grande des dignités, et qui devait rester dans sa famille. Sanaballète lui répondit que, s'il consentait à garder sa femme, non-seulement il lui conserverait le sacerdoce, mais qu'il lui ferait même obtenir le souverain pontificat; il ajouta qu'il ferait, avec l'assentiment de Darius, bâtir sur le mont Garizim, qui est la plus haute des montagnes de la Samarie, un temple semblable à celui de Jérusalem. Le satrape s'engageait, en outre, à laisser à son gendre la Satrapie dont lui-même était investi. Manassès, touché par l'éclat de ces promesses, conserva Nicaso pour femme, et, comme beaucoup d'Israélites, et de prêtres même, étaient engagés dans des mariages inorthodoxes, de grandes dissensions surgirent dans Jérusalem, les uns tenant pour le grand prêtre Yaddous et ses adhérents, les autres pour Manassès et le satrape son beau-père [1].

Sanaballète avait annoncé à Manassès qu'une fois Alexandre vaincu par Darius, le moment serait opportun pour obtenir du Roi des rois, tout ce qu'il lui avait promis. Il attendait donc la défaite des Macédoniens. Ce fut précisément le contraire qui arriva. L'armée innombrable des Perses fut battue à plate couture, et Darius prit la fuite, laissant entre les mains du vainqueur, sa mère, sa femme et ses enfants. Après ce succès, Alexandre fit une pointe en Syrie, força Damas et Sidon, et vint assiéger Tyr; de là, il manda au grand prêtre Yaddous de lui envoyer des auxiliaires et de lui payer le tribut qu'il avait jusque-là payé au roi des Perses. Yaddous répondit qu'il s'était engagé par serment à ce que son peuple ne porterait jamais les armes contre Darius, et que, tant que celui-ci serait vivant, il ne pouvait violer la foi jurée. Alexandre, furieux, lui fit dire alors que sitôt qu'il en aurait fini avec Tyr, il irait, à la tête de son armée, lui faire une visite à Jérusalem, pour lui ap-

1. Ant. Jud., XI, VIII, 2.

prendre à mieux choisir, une autre fois, les gens avec lesquels il se lierait par serment inviolable [1].

Sept mois après, Tyr tombait au pouvoir d'Alexandre ; après deux autres mois, Gaza subissait le même sort, et le roi de Macédoine paraissait devant les portes de Jérusalem. J'ai raconté ailleurs, avec détails, l'entrevue d'Alexandre et du grand prêtre, je n'ai donc pas à y revenir ici.

Sanaballète, lorsque Alexandre commença le siége de Tyr, comprit que le moment était venu de trahir son maître, en tirant profit de sa trahison. Il se rendit au camp du roi de Macédoine et lui fit sa soumission. Se voyant reçu avec satisfaction, il prit plus d'assurance encore et aborda le véritable but de sa défection. Il dit au monarque qu'il avait pour gendre Manassès, frère de Yaddous, pontife de Jérusalem; que Manassès avait, parmi les Juifs, un grand parti d'hommes qui désiraient bâtir un autre temple, dans les terres soumises à sa domination; qu'il était très-important pour lui de donner son assentiment à ce projet, parce que c'était diviser la nation juive et, par conséquent, la rendre plus aisée à gouverner. Alexandre se laissa convaincre et accorda à Sanaballète la permission que celui-ci demandait. Aussitôt, le satrape se mit à l'œuvre, et poussa les travaux en toute diligence; le temple construit, Manassès fut investi du souverain pontificat. Sanaballète mourut neuf mois après, au moment où la ville de Gaza venait de succomber devant l'armée d'Alexandre [2].

Quand les Samaritains virent avec quelle bonté les Juifs de Jérusalem avaient été traités par Alexandre, ils décidèrent qu'ils se feraient passer pour Juifs, aux yeux du roi, afin de tirer parti, pour leur compte, de sa générosité et de sa bienveillance. Ces Samaritains avaient alors pour capitale Sichem,

1. Ant. Jud., XI, VIII, 3.
2. Ant. Jud., XI, VIII, 4.

ville située devant le mont Garizim et peuplée par des Juifs apostats (μητρόπολιν τότε τὴν Σίκιμα ἔχοντες, κειμένην πρὸς τῷ Γαριζεὶν ὄρει). Ils avaient, en effet, pris depuis longtemps l'habitude de se déclarer Juifs, toutes les fois que les affaires de la nation juive prenaient une tournure favorable, et de nier qu'ils eussent rien de commun avec elle, aussitôt que l'horizon judaïque se rembrunissait. Une députation samaritaine accourut donc, en grande pompe, au-devant d'Alexandre, jusqu'auprès de Jérusalem, amenant le contingent d'auxiliaires que Sanaballète envoyait au roi. Comme le monarque les remerciait de cette marque de soumission et de déférence, les envoyés le supplièrent de visiter leur ville, et d'honorer leur temple de sa présence. Il leur promit de le faire aussitôt qu'il serait revenu de l'expédition dans laquelle il allait s'engager. Les députés samaritains parlèrent alors de l'exemption du tribut, chaque septième année, et Alexandre leur demanda qui ils étaient pour lui adresser une semblable requête. — Nous sommes Hébreux, répondirent-ils, et on nous appelle les Sidoniens de Sichem. Alexandre insista : Enfin, êtes-vous Juifs? leur dit-il. Et, comme ils avouaient qu'ils ne l'étaient pas, — Ce que vous me demandez, ajouta-t-il, je ne l'ai accordé qu'aux Juifs. Cependant, quand je serai de retour, et que je saurai mieux à quoi m'en tenir sur votre compte, je verrai ce que j'aurai à faire. Ce disant, il les congédia. Quant aux auxiliaires de Sanaballète, il leur donna l'ordre de le suivre en Égypte, avec la promesse de leur distribuer des terres dans ce pays. C'est ce qu'il fit en effet, quelque temps après, en les chargeant de la garde de la Thébaïde [1].

Lorsque après la mort d'Alexandre, son empire eut été partagé entre ses généraux, le temple du Garizim continua à

1. Ant. Jud., XI, VIII, 6.

subsister, et la population des Sichemites à se recruter de tous les Juifs qui étaient chassés de Jérusalem, pour avoir mangé des mets impurs, pour avoir violé le sabbat ou pour avoir commis quelque délit du même genre [1].

Longtemps après, lorsque Antiochus Épiphane se fut, sans coup férir, emparé de Jérusalem et l'eut mise deux fois au pillage (en 143 et en 145 de l'ère des Séleucides), les Samaritains, redoutant pour eux-mêmes un sort semblable, adressèrent une supplique à Antiochus, pour lui exposer qu'ils n'étaient, et n'avaient jamais été Juifs, mais qu'ils étaient Sidoniens d'origine; que leurs ancêtres avaient cru se débarrasser d'épidémies cruelles qui les avaient frappés coup sur coup, en adoptant l'antique superstition du pays, telle que la célébration de la fête que les Juifs appellent *sabbat;* qu'un temple *anonyme* ayant été construit sur le mont que l'on appelle *Garizim*, ils y offraient solennellement des sacrifices à un Dieu inconnu; qu'en conséquence, voulant adopter le culte des Grecs, ils suppliaient le roi de ne pas les confondre avec les Juifs, dans le juste châtiment des crimes de ceux-ci, et de leur permettre de dédier leur temple à Jupiter Hellénien.

Antiochus s'empressa de leur faire répondre qu'il leur accordait leur demande et qu'il les autorisait à dédier leur temple à Jupiter Hellénien. Cette réponse était datée du 12 du mois hécatombæon de l'an 146 de l'ère des Séleucides [2].

Le temple du Garizim n'eut que deux cents ans d'existence. « Jean Hyrcan s'empara de Sichem et du Garizim, et il soumit « la nation des Cuthéens, qui exerçait son culte dans un temple « semblable à celui de Jérusalem, temple qu'Alexandre le « Grand avait autorisé Sanaballète à construire, en faveur de « son gendre Manassès, frère du grand prêtre Yaddous, ainsi

1. Ant. Jud., XI, VIII, 7.
2. Ant. Jud., XII, V, 5.

« que nous l'avons raconté plus haut. Il arriva donc que ce « temple fut dévasté après avoir duré deux cents ans. »[1]

Nous sommes maintenant fixés sur l'époque de la construction, sur la durée et sur la destruction du temple construit par les Samaritains sur le mont Garizim. La venue d'Alexandre devant Jérusalem eut lieu en 332 avant l'ère chrétienne; en 135 avant Jésus-Christ, Jean Hyrcan fut investi du souverain pontificat; c'est au plus tôt vers la fin de la deuxième année de son règne, c'est-à-dire en 132, qu'il détruisit le temple du Garizim; le calcul de Josèphe, qui donne deux cents ans d'existence à ce temple, est donc parfaitement juste. Antiochus Épiphanes devint roi en 175 avant Jésus-Christ; c'est donc dans le voisinage de cette année, que le temple du Garizim fut consacré à Jupiter Hellénien.

Passons maintenant aux époques plus récentes. Les Samaritains, réfugiés sur le mont Garizim, y furent attaqués par l'ordre de Vespasien. Cerealis, préfet de la cinquième légion, avec six cents cavaliers et trois mille fantassins, attendit que la soif eût abattu la multitude réfugiée sur la montagne, car le lieu manquait d'eau, et on était au fort des chaleurs de l'été. Le Garizim fut alors gravi par les Romains, et les Samaritains, sommés de se rendre, ayant refusé de déposer les armes, furent passés au fil de l'épée, au nombre de dix mille six cents[2]. Procope[3], raconte que, sous le règne de Zénon, les habitants de Neapolis assaillirent les chrétiens qui célébraient la fête de la Pentecôte, et coupèrent les doigts des mains à l'évêque Terebinthus, qu'ils trouvèrent distribuant la communion aux fidèles. Le prélat se réfugia auprès de l'empereur et implora son assistance. Zénon, pour

1. Ant. Jud., XIII, IX, 1.
2. Bell. Jud., III, VIII, 32.
3. De ædif. Just., lib. V, cap. VII.

punir un semblable méfait, chassa les Samaritains du mont Garizim, et y fit bâtir une église de Sainte-Marie, qu'il entoura d'une enceinte faite simplement en pierres amoncelées. Une forte garnison fut placée dans la ville d'en bas, mais dix hommes seulement furent préposés à la défense du mur supérieur. Sous le règne d'Anastase, les Samaritains gravirent la montagne par les escarpements qui n'étaient pas gardés, et ils s'en emparèrent de vive force. Le préfet de la province fit aussitôt saisir et mettre à mort ceux qui s'étaient rendus coupables de cet attentat. Enfin l'empereur Justinien entoura l'église du Garizim, d'une autre muraille tout à fait à l'abri d'un coup de main, et il fit rétablir cinq églises chrétiennes qui avaient été incendiées dans la ville. Ceci se passait en mai 529. (Cyrille de Scythopolis, histoire de Saint-Saba.)

Nous lisons dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem : Civitas Neapolis. Ibi est mons Agazaren; ibi dicunt Samaritani Abraham sacrificium obtulisse, et ascenduntur usque ad summum montem gradus num. ccc. Inde ad pedem montis ipsius locus est, cui nomen est Sechim. Ibi positum est monumentum, ubi positus est Joseph, in villa quam dedit ei Jacob pater ejus. Indè rapta est Dina filia Jacob a filiis Amorræorum. Inde passus mille, locus est cui nomen Sechar, undè descendit mulier Samaritana, ad eumdum locum, ubi Jacob puteum fodit, ut de eo aqua impleret (*sic*), et Dominus Noster Jesus-Christus cum eâ locutus est; ubi sunt arbores platani quos plantavit Jacob, et balneus qui de eo puteo lavatur.

Ce passage extrêmement curieux nous fournit plusieurs sujets d'observations. Pour le pèlerin, d'abord, Sichem (qu'il faut restituer à la place de Sechim), et Sechar, sont deux lieux différents. Mais cette distinction n'est pas admissible, Sichem et Sechar étant certainement la même localité[1]. Le puits de la

1. Voici ce que dit saint Jérôme à ce propos : Transivit Sichem, non ut ple-

Samaritaine et le tombeau de Joseph sont très-près l'un de l'autre, et c'est à mille pas de là que se trouve la Sechar, d'où était descendue la Samaritaine venue au puits de Jacob [1]. Avec de semblables indications, il est difficile de ne pas reconnaître cette Sichar du pèlerin, dans la Louzah du mont Garizim. Enfin pour monter de Neapolis au temple du Garizim, le pèlerin nous apprend qu'il y avait, de son temps, un escalier de trois cents marches. Ce nombre, commençons par le dire, est ridicule et impossible, si le temple était au sommet, et il y était en effet, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Le Garizim a certainement une hauteur de cinq à six cents mètres au-dessus de l'assiette de Naplouse; dès lors il est bien évident que ce n'était plus par centaines qu'il fallait compter les marches de l'escalier conduisant à ce temple. Je proposerais donc de lire quinze cents au lieu de trois cents, et je suis convaincu que l'on se rapprocherait alors de la vérité.

Il n'est pas possible de conserver de doutes sur l'existence de cet escalier gigantesque, et voici pourquoi : On connaît de magnifiques médailles impériales d'Antonin le Pieux, frappées à Neapolis, et qui représentent le mont Garizim avec son temple. Certainement ce n'était pas le temple détruit par Hyrcan, mais quelque temple du paganisme qui avait pris la place du premier. Quiconque a vu Naplouse et le Garizim sera frappé de l'exactitude, pour ainsi dire minutieuse, de la vue que présentent ces rares et belles médailles. Or, le détail qui saute immédiatement aux yeux, c'est l'existence d'un immense escalier qui monte directement de la ville basse au portique du temple. Celui-ci est muni d'une enceinte, à l'extrémité sud de laquelle se montre une haute tour, et je ne doute pas qu'il ne faille

rique errantes legunt Sichar, quæ nunc Neapolis appellatur (ep. 86, Epitaph. Paulæ).

1. Évangile de saint Jean, chap. IV.

y reconnaître la tour carrée qui était placée au milieu de la face sud de l'antique enceinte que j'ai décrite plus haut. De plus, la gorge par laquelle je suis parvenu au sommet du Garizim, est admirablement mise à sa place sur la médaille, et le haut de cette gorge est garni de deux tours dont j'aurais très-probablement retrouvé les bases, si j'avais alors connu ce détail. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'escalier dont parle le pèlerin de Bordeaux, et qui existait dès le temps d'Antonin, existait encore, en 333.

Le savant Robinson[1] s'exprime ainsi sur le compte des ruines que j'ai longuement décrites, et que son guide samaritain lui avait nommées el-Qalâat, le château : « This was probably the « fortress, the ruins of which are still seen upon the mountain, « bearing every mark of a romain origin ». Je ne saurais absolument partager cette opinion. Une forteresse n'est forteresse qu'à la condition de pouvoir être défendue, c'est-à-dire d'être construite dans un but de défense; or, je le demande, comment défendre une muraille sans parapet, et contre laquelle s'appuient partout des appartements. Dans une semblable citadelle, la garnison eût été réduite à se croiser les bras, en laissant les assaillants s'approcher des murs et faire brèche partout où ils le voudraient, sans qu'elle pût en aucune façon s'y opposer. Je le déclare donc sans aucune espèce d'hésitation, cet immense monument est bien certainement l'enceinte du temple bâti par Sanaballète, avec l'autorisation d'Alexandre le Grand; et l'octogone, qui était le sanctuaire, profané probablement par la statue de Jupiter Hellénien, aura été rasé par l'ordre d'Hyrcan, tandis que l'enceinte elle-même était traitée un peu moins rigoureusement.

Je ne doute pas que quiconque examinera, sans parti pris

1. Bibl. Res. in Palest., t. III, p. 124.

d'avance, le plan de cet édifice, demeurera parfaitement convaincu que là n'a jamais été une construction militaire, mais bien une construction religieuse. Le temple de Sanaballète était bâti à l'instar de celui de Jérusalem, et effectivement on reconnaît une singulière analogie dans les dispositions générales des deux plans. Ainsi, la grande piscine du temple du Garizim est placée exactement comme l'était, par rapport au temple de Jérusalem, la piscine Probatique, qu'il ne faut pas, ainsi que je l'ai fait voir, confondre avec la piscine actuellement nommée Birket-Israïl, et qui n'est que la Bethesda de l'Évangile.

On me permettra, j'espère, de me féliciter d'avoir pu lever avec soin le plan du temple samaritain, et de croire, que la conquête de ce plan curieux valait à elle seule le voyage pénible que j'ai entrepris.

Nos amis sont revenus de Sebastieh tout aussi trempés que nous. Le capitaine Wolf est furieux du retour de la pluie, et bien qu'il ne soit que depuis vingt-quatre heures à Naplouse, il commence déjà à y trouver le temps bien long. Demain, s'il fait un temps pareil, nous serons évidemment dans l'impossibilité de nous remettre en route. Mais je n'en suis pas trop fâché pour ma part; ce retard forcé me permettra de mettre en ordre mes notes sur le Garizim, et l'abbé, de son côté, aura le temps de changer de papier les plantes de ses dernières herborisations.

25 FÉVRIER.

Nous avons bien fait hier de ne pas donner d'ordres pour le départ. Il a plu toute la nuit, et ce matin il pleut encore, de telle façon, qu'il semble que le ciel soit en train de se fondre.

J'ai pris bravement mon parti et je mets au net le beau plan du temple retrouvé par nous au sommet du Garizim.

Ce n'est pas une petite affaire. Ce travail m'a déjà pris quelques heures, lorsque je m'aperçois que l'un des côtés de l'enceinte a été mal orienté sans aucun doute, et que le coup de boussole qui en fixe la direction, doit être faux. Me voilà désespéré, et maudissant le mauvais temps qui me cloue au logis, et qui m'empêche de rectifier une erreur palpable. Il est dur de quitter Naplouse, en pensant que faute d'un seul coup de boussole, tout mon travail de deux longues journées sera à peu près perdu.

J'ai déjà dit qu'Édouard est prêt à tout, quand il s'agit de braver pluie, fatigue et danger, pour me fournir un renseignement essentiel. Il fait donc seller son cheval et celui de son fidèle Philippe; il prend ma boussole, et se fait bien indiquer par moi ce qu'il a à faire là haut; chacun des deux cavaliers se munit d'une paire de pistolets et les voilà partis tous deux, sous une pluie battante. Deux heures après, ils étaient de retour, mouillés à tordre, et crottés jusqu'au collet de leur habit; mais l'erreur était reconnue et rectifiée, et j'avais enfin mon plan du temple. On peut bien penser combien je fus et je suis encore reconnaissant de cette précieuse marque d'amitié.

Pendant que je finissais mon dessin, MM. Hubeau, Delille et Wolf sont venus nous voir, et pour tuer le temps, une partie de whist a été organisée. Après mon travail achevé, j'ai moi-même pris ma part de cette ressource contre l'ennui; puis j'ai été me mettre à la disposition de l'abbé, pour l'aider à passer la revue de son herbier. Après le dîner, nous avons continué, et nous ne nous sommes couchés, que lorsque toute cette longue et fastidieuse besogne a été terminée. Hélas! hélas! beaucoup de plantes sont perdues; faute d'avoir été changées en temps opportun, elles se sont pourries, en pourrissant même le papier qui les contenait.

Pourrons-nous partir demain? A la grâce de Dieu!

26 FÉVRIER.

Une fois de plus, la Providence s'est chargée d'aplanir les difficultés qui se dressaient devant nous, pour entraver la continuation de notre voyage. Pendant que nous dormions, les nuages se sont dissipés, le ciel est redevenu pur, et ce matin, au petit jour, Matteo nous a prévenus de cet heureux changement de temps. Immédiatement l'ordre du départ a été donné à tout le monde ; les bagages ont été emballés, les chevaux de charge amenés à notre porte, avec nos chevaux de selle, et pour éviter l'ennui d'attendre que nos moukres eussent fini leur besogne, nous nous sommes hâtés de partir les premiers, laissant à Matteo le soin de diriger et de surveiller le départ du reste de la caravane.

De très-bonne heure nous étions en route, par le plus beau temps du monde. Nous avons traversé une fois de plus le bourbier qui coupe la route, au fond de la vallée de Naplouse, sur la rive gauche du beau ruisseau qui l'arrose, et nous avons immédiatement gravi le flanc septentrional de cette vallée. C'est la route de Djenin que nous suivons, et cette route, on se rappelle que nous ne l'avons parcourue qu'à nuit close, dans la soirée de malheur où nous avons tué un homme, près de Djebâa.

Arrivés sur le plateau, nous trouvons un sol jonché de débris antiques de toute nature, et entre autres de gros cubes de mosaïque primitive. Près de là, les rocs qui affleurent sont taillés en caveaux et en citernes. Il est donc bien évident que nous sommes sur l'emplacement d'une ville antique. Quelle fut-elle? c'est ce que j'ignore complétement. Ce que je sais seulement, c'est que le chemin qui traverse cet emplacement se nomme Kallabat-Esnabar. J'avoue très-humblement que ce

nom que je me suis fait répéter dix fois, et que j'ai écrit immédiatement, pour être bien sûr de sa correction, ne m'a rien appris du tout, et que de plus, je n'ai pas pu en démêler le sens.

Il a bien existé une Sennabris, mais elle était entre Beysan (Scythopolis) et Tabarieh (Tibériade) et à trente stades seulement de cette dernière ville; il n'y a donc rien de commun entre Esnabar et la Sennabris de Josèphe [1]. Peut-être y a-t-il eu, comme cela arrive pour tant d'autres localités de la terre sainte, deux villes du nom que les Grecs ont transcrit Sennabris. Alors celle que nous venons de rencontrer, serait l'une d'elles.

Nous avons traversé de nouveau l'espèce de défilé où, il y a quelques semaines, Mohammed a tué un Arabe, et nous avons tous parfaitement reconnu la place maudite, bien que nous ne l'ayons vue qu'à nuit close. Mais on peut avouer sans honte et sans scrupule, que l'on ouvre, en pareil cas, des yeux assez grands pour que l'on puisse, à deux mois de là, se rappeler le terrain que l'on a regardé avec une inquiétude fort légitime. A propos de notre homme, nous en avons eu des nouvelles à Naplouse, et notre hôte nous a raconté que nous l'avions échappé belle, à notre premier passage; qu'une dizaine de coquins, alléchés par la vue de nos bagages, nous avaient tendu une petite embuscade, mais qu'ils s'étaient adressés à un détachement de cavalerie turke (précisément celui qui nous avait dépassés à Sanour, et avait fait halte à Djebâa), le prenant pour notre bande; qu'un des voleurs avait reçu dans les reins une balle qui était ressortie par l'aine droite, et l'avait tué raide; que dès lors ses compagnons avaient jugé malsain de rester en promenade, et s'étaient enfuis sans regarder

1. Bell. Jud., III, IX, 7.

derrière eux! O excellents Turks! Quand nous vous donnions au diable, parce que vous effarouchiez nos chevaux échappés, nous ne savions pas quelle belle chandelle nous devrions brûler en votre honneur et par reconnaissance, quelques heures plus tard. Somme toute, la dette de sang contractée en réalité par nous, avait été inscrite au compte courant des Turks, et nous avons cru prudent de l'y laisser, sans revendiquer le plaisir de la solder,

A deux kilomètres environ, avant d'arriver à Djebâa, nous avons laissé sur la hauteur, à droite de notre route, le village de Yacil. Je trouve dans la liste arabe des villages de ce pays, publiée par le révérend Robinson, un village nommé Yasid, et je ne doute pas qu'un Lam final n'ait été pris à tort pour un Dal. Ces deux lettres peuvent en effet se confondre aisément.

Jamais, je crois, je n'ai vu un jardin plus charmant que le terrain que nous traversons, avant d'arriver à Djebâa. La route est coupée dix fois par un beau ruisseau, qui arrose les champs et les prairies qu'elle longe. La végétation est luxuriante; des fleurs délicieuses resplendissent partout, et, entre autres raretés, l'abbé, qui nous fait maugréer par son opiniâtreté à rester toujours à une demi-lieue de la bande, pour ramasser une plante par ci, une plante par là, nous apporte enfin, au moment où nous mettons nous-mêmes pied à terre, sur le coteau planté d'oliviers où est assis Djebâa, une magnifique Fritillaire à fleurs vertes (*Fritillaria persica*), dont, à son vif regret, il n'a pu atteindre l'oignon.

En attendant le déjeuner, nous faisons une riche collection des beaux insectes que recèle chaque anémone. A peine avons-nous mangé notre première bouchée, que l'abbé n'y tient plus. Il s'empare d'un morceau de pain et de deux œufs durs, remonte à cheval, et nous crie de l'attendre là une demi-heure; il va chercher son oignon de Fritillaire, et en recueillir d'autres

s'il peut. Nous ne savions pas qu'il lui fallait retourner à près d'une demi-lieue en arrière, et nous ne nous en doutâmes qu'à l'impatience avec laquelle nous attendîmes le retour de l'enragé botaniste. Au reste, il était écrit qu'au nom de Djebâa serait toujours attaché un souvenir de mauvaise humeur contre le pauvre abbé. Il ne nous a rejoints qu'après plus d'une heure d'absence, et lorsque nous commencions à concevoir quelque appréhension sur la cause de ce retard incompréhensible. Au moment où nous envoyions Matteo à la recherche de l'absent, celui-ci reparut radieux; il avait conquis son oignon. Nous nous hâtâmes de remonter à cheval et de descendre dans la vallée de Sanour.

Djebâa est incontestablement une localité fort ancienne. Les rochers qui percent, au-dessus du village, la riante colline qui lui sert d'assiette, sont perforés de caves sépulcrales, et une pareille nécropole est un indice certain de l'existence d'une ville antique en ce point. Quelle était cette ville? Il est impossible de le deviner. Josèphe [1] parle d'une Gaba (Γάϐα), voisine du Carmel, ce ne peut être évidemment celle-là. Étienne, dans ses Ethniques, mentionne une Gaba, ville de Galilée. Est-ce la même? C'est probable. Quant à la première, Josèphe, dans sa Vie (24), dit que Besara est sur les confins du territoire de Ptolémaïs, et à vingt stades de Gaba. Ceci exclut évidemment notre Djebâa. Il est encore nommé une גבע dans Zacharie (44, 10). C'était une petite ville, distante de seize milles de Césarée, et voisine de la grande plaine de Megiddo. C'est évidemment la Gaba de Josèphe, et non la nôtre. Enfin, une ville de la tribu de Benjamin a porté ce nom, et elle était à la limite septentrionale du royaume de Juda [2]; ce ne peut encore être notre Djebâa. En résumé, il ne reste aucune localité, connue dans les écrits de

1. Bell. Jud., III, III, 1.
2. Rois, II, XXIII, 3, puisqu'il est dit de Djebâa à Bir-Sebâa.

l'antiquité, qui puisse s'identifier avec la Djebâa moderne; il n'en demeure pas moins certain que celle-ci a pris la place d'une ville antique.

Une fois arrivés au fond de la vallée de Sanour, nous trouvons le terrain tellement détrempé que nous sommes obligés de gagner au plus vite le flanc gauche de la vallée. Celle-ci, ainsi que Mohammed nous l'avait annoncé à notre premier passage, forme, en avant de Sanour, un lac immense, peu profond, il est vrai, mais assez, cependant, pour qu'il y ait impossibilité de le traverser. Nous passons donc derrière Sanour, et nous atteignons bientôt le charmant vallon boisé qui débouche dans le Merdj-Sanour, et par lequel nous devons regagner Djenin. Il est cinq heures lorsque nous arrivons dans ce beau village, que nous retrouvons infiniment plus boueux qu'à notre première visite. Nous allons nous loger dans le même khan, où sont déjà établis des moukres, avec leurs bêtes; de telle sorte que nous sommes entassés les uns sur les autres, et que nous aurons à dormir, si nous pouvons, pêle-mêle avec un tas de voyageurs, dont le voisinage ne peut manquer de nous devenir cuisant.

MM. Hubeau, Delille et Wolf nous ont rejoints en route, et nous sommes arrivés avec eux à Djenin. Ils ont été conduits par leur drogman à un autre logement que nous, et je les en félicite de tout mon cœur. En entrant à Djenin, nous avons aperçu un nombreux bivouac, établi sous les beaux palmiers qui sont plantés à gauche du bourg. C'est une grande caravane de pèlerins grecs, qui se rend à Jérusalem pour les fêtes de Pâques.

27 FÉVRIER.

Nous nous attendions à une nuit horrible, et notre attente a été largement dépassée. La fumée, la vermine, et le bruit

incessant des sonnettes des mules entassées dans le khan, nous ont fait passer une nuit à peu près blanche. Nous avons toutefois appris de Selim, une recette qui nous a procuré quelques bons moments de fou rire. Des ânes sont logés avec nous, et ils ne se gênent pas pour braire, ce qui paraît charmer les gens qui partagent notre gîte et qui nous voient témoigner l'impatience assez légitime de gens fatigués, qui ne seraient pas fâchés de dormir quelques moments. Selim nous apprend alors que l'on peut faire braire à volonté les ânes du pays, en leur criant la syllabe *zarrrrh* vigoureusement accentuée, et nous nous empressons d'user de la méthode. On se moque de Gribouille, qui se jette à la rivière, pour éviter d'être mouillé par la pluie, et nous faisons exactement comme lui. Nos voisins trouvaient fort plaisant que les ânes nous empêchassent de dormir, et nous leur avons, pendant toute la nuit, procuré la douceur de goûter ce chant mélodieux. Comme nous étions les plus forts, et parfaitement armés, notre mauvaise plaisanterie a été supportée avec patience. Mais personne n'a dormi dans le khan, et les pauvres ânes devaient être aussi fatigués que nous, lorsque le jour a reparu.

On comprend que nous n'étions pas désireux de faire un long séjour à Djenin; le soleil n'était pas levé depuis une demi-heure, que tous nos bagages étaient en route, et nous avec eux. Nous n'avons pas suivi le chemin qui nous avait amenés de Nazareth à Djenin, parce que nous nous y serions perdus dans la boue; nous avons filé par la droite, en nous maintenant le plus constamment possible sur les plis du terrain. Toutes les fois que nous avions un bas-fond et même une petite plaine à traverser, nos chevaux entraient dans la boue jusqu'aux genoux, et nous avions une véritable inquiétude pour nos bêtes de charge, bien plus encore que pour nos montures.

Passant donc à droite, et contre le village de Djelameh.

nous avons marché ensuite sur Zerayn où nous sommes arrivés à neuf heures et un quart. Nous avions quitté Djenin à six heures trois quarts, et nous avions conservé une bonne allure, sans faire de pause nulle part. Le village de Zerayn, la Jezraël de l'Écriture, est placé sur un contrefort qui domine le merdj-ebni-Aâmer, plaine de Jezraël ou d'Esdraelon, et qui se détache du Djebel-Nourys. Nous laissons à notre droite une source, formant une petite mare, nommée el-Ayn-el-Maïteh (la Source morte), et au sud de laquelle se voient deux sarcophages servant d'auges. Nous longeons à gauche le village, et, descendant de l'autre côté du mamelon sur lequel est placé Zerayn, nous nous arrêtons auprès d'un beau puits évidemment très-antique et nommé Bir-Eçoued (le Puits noir), probablement à cause des blocs de lave noire qui en garnissent l'orifice. Là, nous mettons pied à terre pour déjeuner. Le puits est à environ deux cents mètres au nord-ouest du village. De là, nous avons, directement au nord et à cinq ou six kilomètres, le village de Soulèm, pays de la Sunamite ; à notre droite, c'est-à-dire à l'est, quinze degrés nord à peu près, se trouve, à une distance de dix kilomètres, le village de Qoumieh. Directement à l'est de nous, se trouve le village de Chattah. Celui-ci a pris la place d'une localité biblique. Nous lisons en effet, dans les Juges (VI, 33) : — Tout Madian, Amalek et les Orientaux s'étaient réunis ensemble, avaient passé (le fleuve) et s'étaient campés dans la vallée de Jezraël. — Peu après, lorsque Gédéon, avec ses trois cents hommes, eut jeté la terreur dans leur camp [1]... le camp s'enfuit jusqu'à Beit-Chattah (עד־בית השטה), vers Serarath, jusqu'à la fontaine de Abel-Mahoulah, près Thabat. — Je ne doute pas que la Chattah moderne ne soit la Beit-Chattah de l'Écriture.

1. Juges, VII, 22.

Sur l'autre versant du Djebel-Nourys, se trouve, à ce que m'a assuré Mohammed, une belle source, qui sort d'une grotte et qui forme le Nahr-el-Djaloud.

Revenons maintenant à Zerayn. Ce village a incontestablement pris la place de la Jezraël (זרעאל) de la Bible. Nous lisons dans Josué (xix) : — 17. A Issakhar échut le quatrième lot, aux enfants d'Issakhar, selon leurs familles. — 18. Leur limite fut à Jezraël, et à Heksalouth, et à Sounèm. — On voit que ce verset place Jezraël où elle est en effet, dans le voisinage de Ksalouth et de Soulèm. Une des filles de Jezraël devint femme du roi David; elle se nommait Akhinâam [1]. La Bible nous apprend que David vint camper, avec son armée, près de la fontaine qui est à Jezraël [2]. Peu après, il fut obligé de s'éloigner, et les Philistins, qui s'étaient réunis contre lui, montèrent à Jezraël [3].

Le roi d'Israël, Akhab, qui avait épousé Jézabel, fille d'Ithou-Bâal, roi de Sidon, résidait à Jezraël [4], et il y avait un palais [5], auprès duquel était la vigne de Nabouth, le Jezraëlien. On se rappelle que, pour avoir cette vigne que Nabouth ne voulait pas céder au roi, Jezabel aposta contre Nabouth deux faux témoins, sur l'accusation desquels le malheureux fut lapidé. Au moment où Akhab prenait possession de la vigne de celui que la reine avait fait assassiner, parut le prophète Élie qui lui dit : — Ainsi a dit l'Éternel; à l'endroit où les chiens ont léché le sang de Nabouth, les chiens lécheront aussi ton sang [6]... Des chiens mangeront aussi Jezabel sous la muraille de Jezraël [8]. — La terrible

1. Samuel, I, xxv, 43.
2. Samuel, I, xxix, 1.
3. Samuel, I, xxix, 11.
4. Rois, I, xviii, 45.
5. Rois, I, xxi, 1.
6. Rois, I, xxi, 19.
7. Même chapitre, verset 23.

prophétie épouvanta Akhab, qui s'humilia devant la colère de Jéhovah, et réussit ainsi à en retarder l'effet, jusqu'au temps de son fils Joram [1]. Okhosias succéda à Akhab, régna deux ans et mourut des suites d'une chute. Son frère Joram lui succéda. Il eut guerre avec les Araméens, et ayant reçu des blessures à Ramat de Djelâad, alla se reposer et se guérir à Jezraël, où Okhosias, fils de Joram, roi de Juda, vint le visiter [2].

Lorsque, par l'ordre de Dieu, Élisée envoya un fils de prophète oindre Jéhu, comme roi d'Israël, et lui annoncer qu'il exterminerait la maison d'Akhab, il finit en lui disant [3] : — 10. Les chiens mangeront Jezabel, au champ de Jezraël, personne ne l'ensevelira. Puis il ouvrit la porte et s'enfuit. — Jehu fut alors proclamé roi par ses compagnons de l'armée (dont il était un des chefs). Il monta à cheval et se rendit à Jezraël, car Joram était là, malade de ses blessures (vers. 16). Une vigie, placée sur une tour à Jezraël, vit venir la troupe de Jehu, et prévint le roi, disant : Je vois une troupe. Joram lui dit : Prends un cavalier, et envoie-le au-devant d'eux, et qu'il leur demande s'ils viennent avec la paix (verset 18). Le messager fut arrêté et ne revint pas ; il en fut de même d'un second envoyé ; la vigie en prévint encore le roi et lui dit : « Ce doit être Jehu et ses soldats, car ils courent comme des insensés. » Alors Joram fit atteler son char de guerre, pour aller au-devant de Jehu. Okhozias, roi de Juda, l'accompagna, monté aussi sur son char. Ils rencontrèrent Jehu, dans le champ même de Nabouth que Jezabel avait fait assassiner. « Est-ce que tu m'apportes la paix, Jehu? cria le roi. — Quoi! la paix! avec la luxure et les sortiléges de ta mère Jezabel! » A ces mots, Joram tourna bride et voulut s'enfuir

1. Rois, I, XXI, 29.
2. Rois, II, VIII, 29.
3. Rois, II, IX.

en criant au roi de Juda : « C'est une trahison, Okhozias ! » Mais Jehu lui lança une flèche qui pénétra entre les deux épaules, traversa le cœur et sortit par la poitrine. Joram tomba sur les genoux dans son char. Alors, sur l'ordre de son chef, Bidkar, l'un des capitaines de Jehu, prit le corps de Joram, et le jeta dans le champ de Nabouth. Okhozias s'enfuit par le chemin de la Maison du Jardin, et Jehu le poursuivit, criant : « Tuez-le aussi ! » Okhozias fut atteint et frappé dans la montée de Djour, qui est près de Ieblâam. Il réussit pourtant à gagner Megiddo, où il mourut de ses blessures. Jehu revint à Jezraël et trouva Jezabel qui, après s'être peint les yeux et orné la tête, se tenait à une fenêtre du palais. Comme Jehu en franchissait le seuil, elle lui cria : « Est-ce la paix que tu apportes, émule de Zimri meurtrier de son maître? » Jehu leva la tête et cria : « Qui est pour moi? qui? » Deux ou trois eunuques se montrèrent alors, et regardèrent de son côté : « Jetez-la par la fenêtre, » leur cria-t-il, et ils le firent. Le sang de Jezabel rejaillit sur les murs et sur les chevaux. Jehu foula aux pieds son cadavre, puis il entra dans le palais, mangea et but; ensuite il dit à ses serviteurs : « Voyez ce qu'est devenu le corps de cette maudite, et ensevelissez-le, car elle était fille de roi. » Ils allèrent pour ensevelir Jezabel, mais ils ne trouvèrent plus d'elle, que le crâne, les pieds et les paumes des mains. Les chiens l'avaient déchirée et dévorée. Ainsi s'accomplit la prophétie prononcée par Élie [1]. — Deux jours après furent apportées dans des paniers, à Jehu, qui n'avait pas quitté Jezraël, les têtes des soixante-dix fils de Joram qui étaient à Samarie; ainsi la maison d'Akhab fut anéantie. — Le récit de cet événement tragique est à peu près raconté de même par Josèphe [2].

L'historien des Juifs appelle Jesraël, Jesraïla, ville d'Izaros

1. Rois, II, IX, 15 à 37.
2. Ant. Jud., IX, VI, 4.

(μέχρι τῆς Ἰεσραήλας Ἰζάρου πόλεως συνέδραμε[1]). On s'est beaucoup préoccupé de cette expression Ἰζάρου πόλεως, mais sans venir à bout d'en deviner le véritable sens. Dans l'édition même des classiques grecs de Didot, je trouve à la table des matières : Izari (?) urbs (Jesraëla). La chose n'était pourtant pas bien difficile à deviner, à mon avis. Jezraël était une ville de la tribu d'Issakhar et un copiste maladroit aura écrit Ἰζάρου au lieu de Ἰσάχαρις. Il y a dans le texte de Joseph des fautes de ce genre, tellement palpables, que la rencontre de celle-ci ne doit pas nous étonner le moins du monde.

Dans l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, nous trouvons l'indication suivante : « Civitas Maxianopoli (*aliàs* Maximianopoli). — Civitas Stradela x. Ibi sedit Achab rex et Helias prophetizavit; ibi est campus ubi David Goliath occidit. — Civitas Sciopoli (*aliàs* Scythopoli, sivè Bethsan) xii. » La Stradela de cet itinéraire, c'est évidemment notre Zerayn; Scythopolis, c'est Beysan, qu'il met à xii milles romains de Zerayn; enfin Maximianopolis doit être à x milles romains de Zerayn. Où doit être placée cette Maximianopolis? Voici ce que nous trouvons dans le commentaire de saint Jérôme, au ch. xii de Zacharie : « Adadrimmon, pro quo LXX transtulerunt Ῥοῶνος, urbs est juxta Jezraëlem, quæ hoc olim vocabulo nuncupata est et hodie vocatur Maximianopolis, in campo Mageddon. » Dans le commentaire du ch. i d'Osée, saint Jérôme dit encore : « Diximus Jezraëlem, quæ nunc juxta Maximianopolin est. » Je trouve sur un itinéraire dressé de mémoire par Mohammed, de Nazareth au couvent du Carmel, à Attil et à Djenin, en passant par El-Ledjoun (Megiddo), un village nommé Roummaneh et qui se trouve entre Djenin et El-Ledjoun. Je suis assez porté à croire que c'est notre Adadrimmon, dont le nom plus récent,

1. Ant. Jud., viii, xiii, 6.

Maximianopolis, aura disparu, pour rendre sa place à l'ancien nom, de même que cela a eu lieu pour Scythopolis, qui a repris son nom antique de Beït-San, altéré aujourd'hui en Beysan.

Du temps des croisades, Jezraël fut appelé Parvum Gerinum. Voici en effet ce que nous lisons dans Guillaume de Tyr (xxii, 26) : « Jezraheel, nunc autem vulgari appellatione dicitur Parvum Gerinum. » Après l'époque des croisades, la tradition de l'identité de Jezraël et de Zerayn s'est perdue, et ce n'est que depuis une quinzaine d'années, que cette identité incontestable a été reconnue, pour ne plus se perdre, très-probablement.

Une fois le déjeuner terminé, nous nous sommes remis en route, en cheminant toujours sur le flanc des coteaux qui forment la base du Djebel-ed-Dahy, ou Petit-Hermon. C'est évidemment de cette montagne qu'il s'agit dans le psaume LXXXIX (verset 13), où il est dit : « Le nord et le midi, tu les as créés : Tabor et Hermon tressaillent à ton nom. » En hébreu le nom s'écrit חרמון ; pour les Arabes chrétiens, le Djebel-ed-Dahy s'appelle aussi Haramoun, et son nom s'écrit حرمون ; les deux orthographes sont donc identiques, ainsi qu'on le voit. Le véritable Hermon est incontestablement le Djebel-ech-Cheikh, le pic le plus élevé de l'Anti-Liban ; et, comme le Thabor n'est nullement une très-haute montagne, on ne voit pas trop pourquoi deux montagnes si différentes que le Thabor et l'Anti-Liban, seraient mentionnées dans le même verset, quand ils ne limitent ni le nord ni le sud, ni l'orient ni l'occident, ce qu'il faudrait pour trouver dans ce verset la désignation des quatre points cardinaux. Si, au contraire, il s'agit de deux montagnes contiguës, comme le Thabor et le Djebel-ed-Dahy, la difficulté disparaît, et l'on comprend que le poëte ait accolé leurs deux noms, dans une même phrase. Ce qui est certain, du reste, c'est que, pour saint Jérôme, le

Djebel-ed-Dahy se nommait Hermonim; car voici ce qu'il dit dans sa lettre XLIV, Ad Marcellam : apparebit oppidum Naim.... videbitur et Hermonim et torrens Endor in quo superatur Sisera. » Évidemment, il ne peut être question, dans ce passage, que du petit Hermon, ou Djebel-ed-Dahy. Au reste, cette montagne présente une masse verdoyante, mais sans un buisson; elle est couverte d'herbages peu épais et ses flancs inférieurs sont assez bien cultivés.

De Zerayn, nous avons été passer au village de Soulèm; c'est la Sounèm de l'Écriture; car pour les Arabes, Sounèm et Soulèm, c'est tout un. — Leur limite (des enfants d'Issakhar) fut à Jezraël, Heksalout et Sounèm (שונם) [1]. Les Philistins étaient campés à Sounèm, et les Israélites à Djelboâ, lorsque Saül alla consulter la sorcière d'Endor [2]. -- Abisag, la jeune fille qui devint la compagne de David, dans sa vieillesse, était Sunamite [3]. C'est à Sounèm que demeurait la femme qui exerça les devoirs de l'hospitalité envers le prophète Élisée, et à laquelle celui-ci annonça qu'elle aurait un fils, malgré le grand âge de son époux. Ce fils étant né, il tomba malade et mourut; mais Élisée le rendit à la vie [4]. Dans le Cantique des Cantiques (VII, 1), nous trouvons les mots : « Reviens, reviens, Sulamite » (שולמית). S'agit-il d'une jeune fille née à Soulèm? ou bien ce mot, formé de שלמה, signifie-t-il : épouse de Salomon? ou bien enfin est-ce une simple épithète, ayant le sens de parfait ou de paisible? On n'en sait rien. Il y aurait donc quelque imprudence à conclure, de ce passage, que, dès l'époque la plus reculée, Sounèm s'appelait aussi Soulèm, comme de nos jours.

1. Josué, XIX, 18.
2. Samuel, I, XXVIII, 4.
3. Rois, I, I, 3.
4. Rois, II, IV, 8 à 37

La partie supérieure du Djebel-ed-Dahy est calcaire, mais elle repose sur une masse basaltique que l'on voit affleurer partout, sur les flancs que nous avons parcourus, avant de descendre dans le Merdj-Ebni-Aâmer, pour traverser ensuite la partie assez étroite de la plaine, qui est fermée au sud par le Thabor, et qui sépare le pâté du Djebel-ed-Dahy, de la chaîne de montagnes qu'il faut gravir pour arriver à Nazareth.

Nous avions quitté depuis quelques minutes la dernière colline placée en face d'el-Mezrâah, et qui se nomme Tell-el-Hades; le terrain sur lequel nous avancions était tellement défoncé, que nous n'avancions qu'avec une grande appréhension, vu qu'à chaque pas nos chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux. Une large voie, déjà piétinée par des centaines de bêtes de somme, et par conséquent plus sûre que toute autre, s'offrait devant nous, et il était d'une prudence élémentaire de ne pas chercher à faire mieux que nos devanciers. Nos moukres, avec leur intelligence accoutumée, c'est-à-dire plus stupides que leurs mules et leurs ânes, eurent peur, à ce qu'il paraît, de se crotter avec la boue du chemin frayé. Ils firent appuyer leurs animaux à une trentaine de pas sur la gauche, et en un clin d'œil, une, deux, trois, et enfin presque toutes nos bêtes de charge furent enterrées jusqu'aux naseaux. Il fallut deux bonnes heures de criailleries inutiles de nos maladroits, et d'efforts surhumains de quelques jeunes et vigoureux Arabes de Nayn, accourus à notre secours, pour que notre caravane fût remise sur pied, dans un terrain plus solide. Dans cette occasion, le pauvre Selim n'épargna pas sa peine, et il laissa ses souliers dans la fange, où il entrait jusqu'au ventre; du reste, il imagina, en cette circonstance, un singulier moyen de stimuler l'ardeur des pauvres bêtes empêtrées : il les aiguillonnait à coups de poignard, et nous dûmes commander à notre négrillon d'y aller un peu plus modéré-

ment, pour qu'il n'assurât pas les ânes et les chevaux contre le désagrément de mourir noyés dans la boue, en les égorgeant clair et net.

Une fois entrés dans la chaîne de montagnes qui borne à l'orient la plaine d'Esdraelon, le reste de notre course, jusqu'à Nazareth, fut une véritable promenade, à travers des vallées et des prairies délicieusement fleuries et arrosées. En les voyant à mon premier passage en plein hiver, je m'étais dit que ces lieux devaient être enchanteurs, lorsque le printemps était revenu; j'avais deviné juste, sans doute, mais mon admiration préventive était restée bien au-dessous de la réalité dont je jouissais en ce moment.

Bientôt Nazareth se présenta devant nous; vue de ce côté, cette ville offre un charmant aspect. Elle s'élève doucement en amphithéâtre sur le flanc d'une assez haute montagne; et, en avant d'elle, une plaine bien cultivée et plantée de beaux oliviers, s'étend jusqu'aux murs du couvent des Pères de Terre Sainte. Une petite place sépare celui-ci de la Casa Nuova, où nous avons déjà logé une fois, et où nous sommes sûrs de trouver encore la plus touchante hospitalité. En quelques minutes nous sommes à la porte de la sainte hôtellerie. Comme toujours, les bons pères s'empressent autour de nous, avec la plus aimable cordialité qui prévient tous nos besoins, tous nos désirs; et nous avons le cœur bien content, en serrant la main de ces hommes de Dieu, qui nous témoignent une véritable joie de nous revoir tous en bonne santé, et heureux d'avoir accompli notre pèlerinage, sans avoir éprouvé un seul accident grave.

A peine étions-nous en vue de Nazareth, qu'un jeune et beau cavalier accourait à fond de train au-devant de nous, portant en croupe un joli petit garçonnet qui semblait aussi à l'aise sur le cheval, que sur un fauteuil. L'homme était un neveu de notre ami Mohammed, nommé Ismayl et que tous ses compatriotes appel-

lent invariablement Ismayn ; l'enfant était le fils de Mohammed. Je n'essaierai pas de dire ce qu'eut de touchant la rencontre de ces trois êtres qu'unissaient les liens du sang et ceux de l'amitié ; l'enfant, couvert de baisers, passa entre les bras de son père, à qui je dis de prendre le galop et d'aller embrasser tous les siens. Aussitôt Mohammed et Ismayl partirent comme deux flèches, et nous arrivâmes au couvent, nous escortant nous-mêmes, et encore tout attendris de la scène dont nous venions d'être les témoins et qui avait réveillé bien vivement, en nos cœurs, le souvenir de tous ceux que nous aimions et qui étaient encore si loin de nous.

Nous avions à peine eu le temps de nous débarbouiller, et de savourer le café que les bons pères nous avaient offert, lorsque survint Mohammed en grande toilette, qui nous invita, Édouard et moi, à venir prendre le café dans sa maison. On pense bien que nous acceptâmes avec empressement cette invitation, et cinq minutes après, nous étions installés sur une estrade recouverte de tapis, au milieu de tous les proches et de tous les amis de Mohammed. Il nous présenta d'abord sa mère, bonne vieille femme qui ne savait comment nous témoigner sa reconnaissance pour tout ce que nous avions fait en faveur de son fils. Puis ce fut le tour de sa tante, et en troisième lieu celui de sa femme. Les deux premières avaient le visage découvert et il n'y avait certes pas d'inconvénients à cela ; la troisième était hermétiquement voilée. A sa tournure et à sa taille, nous jugions bien déjà que ce devait être une belle personne. Mais nous ne pûmes conserver de doute à cet égard ; car notre ami, pour nous donner la plus forte preuve d'amitié qu'un musulman puisse donner à un homme, enleva le voile de sa femme, et mit à découvert l'un des plus beaux et des plus nobles visages que j'aie jamais vus. Malheureusement, quand les invités survinrent, la jeune femme reprit son voile, et j'avoue que

nous en fumes fort désapointés. Il y avait longtemps que nous n'avions reposé nos yeux sur le visage d'une aussi jolie créature. Quoique bien jeune, la femme de Mohammed, qui est en même temps sa cousine, a deux filles qui doivent avoir aujourd'hui une douzaine d'années, et un fils de sept ou huit ans.

Pendant près de deux heures nous avons fait la conversation avec tout ce monde, en consommant une effroyable quantité de findjân de café et de tchibouk; puis nous sommes revenus à la Casa Nuova où nous attendait notre dîner. Une fois le travail ordinaire de la soirée terminé, nous nous sommes empressés de nous coucher, afin de réparer la nuit blanche passée à Djenin, et nous y avons admirablement réussi, grâce à la propreté des chambres et des lits que nous devions à l'hospitalité du couvent.

28 FÉVRIER.

Ce matin de bonne heure, j'ai été, avec l'abbé Michon, prendre congé du père supérieur, et visiter une dernière fois la cave de l'Annonciation. Une demi-heure après nous étions en route pour Thabarieh; MM. Hubeau, Delille et Wolf, de leur côté, ont pris, à notre très-grand regret, le chemin de Saint-Jean-d'Acre. Nous nous accommodions à merveille de la société d'aussi braves et aussi aimables compagnons de voyage, et nous avons eu une peine réelle à nous séparer d'eux.

Comme Édouard et moi nous avons formé le projet de faire voir Paris à Mohammed, nous avons autorisé celui-ci à passer vingt-quatre heures à Nazareth, dans sa famille; il nous a donné, pour le remplacer, son neveu Ismayl, et demain soir il viendra nous rejoindre à Thabarieh.

Quelques mots maintenant sur Nazareth. Il est souvent question, dans l'Ancien Testament et dans Josèphe [1], d'une

1. Ant. Jud., IV, IV, 4.

secte judaïque qui s'appelait les Nazaréens (Ναζαραῖοι); c'étaient des hommes qui, par suite d'un vœu, avaient consacré leur personne à Dieu, laissaient pousser leurs cheveux et faisaient perpétuellement abstinence de vin. Josèphe les mentionne une seconde fois [1]. Voici à quel propos. Le roi Agrippa Ier, rendu, par l'empereur Claude, à la liberté et à la royauté, s'empressa de revenir à Jérusalem, et de faire de nombreux sacrifices en actions de grâces, suivant tous les préceptes de la loi. Il profita de la même circonstance pour faire couper les cheveux à une foule de Nazaréens (cette fois ceux-ci sont nommés Ναζιραῖοι, sans doute par suite d'une faute de copiste). Très-certainement le roi Agrippa ne commettait cet acte singulièrement arbitraire, que pour plaire aux Juifs, pour lesquels les Nazaréens étaient un sujet de haine. Ces derniers Nazaréens n'étaient très-probablement que des chrétiens. Évidemment le Christ n'a pu prendre son nom de Nazaréen, de cette secte dans laquelle on pourrait être tenté de croire qu'il était entré, puisqu'il buvait du vin. Il est donc certain qu'il n'a reçu ce nom, que parce qu'il avait passé toute son enfance et sa jeunesse à Nazareth, petite ville de Galilée. Quant à cette ville, on n'en trouve aucune mention avant l'époque de Jésus-Christ, et c'est dans le Nouveau Testament seulement qu'elle est citée.

Je reviens à notre itinéraire. Sans entrer dans la ville, nous avons longé l'enclos du couvent, et tourné immédiatement au nord, pour prendre la route de Thabarieh. A quelques cents pas seulement de Nazareth, nous avons rencontré une assez belle fontaine, nommée fontaine de la Vierge, où étaient rassemblées, soit pour laver leur linge, soit pour puiser l'eau de la provision quotidienne, quelques jeunes femmes, offrant des types d'une régularité et d'une élégance remarquables. Il paraît

1. Ant. Jud., XIX, VI, 1.

qu'il y a longtemps que les femmes de Nazareth jouissent du privilége d'être jolies, puisque déjà au VIe siècle, Antoninus le martyr écrivait qu'il y avait à Nazareth des femmes extrêmement belles, et qui prétendaient qu'elles avaient été gratifiées de ce don précieux, par la vierge Marie. Je ne sais pas si la sainte Vierge est pour quelque chose dans la beauté des femmes chrétiennes et musulmanes de Nazareth, mais ce que je sais très-bien, c'est que cette beauté est très-réelle, et que les femmes qui la possèdent, ont le droit d'en être fières.

Trois quarts d'heure après avoir quitté Nazareth, nous étions en face du village d'er-Reyneh, village assez considérable, bâti sur un coteau vis-à-vis duquel se voit, à trois ou quatre kilomètres à droite, une montagne nommée Djebel-Sikh, et du flanc de laquelle sort l'eau qui alimente er-Reïneh et Safourieh. Sur le chemin, au bas d'Er-Reyneh, se voient deux citernes, et une fontaine qui porte le nom spécial d'Ayn-er-Reyneh; l'auge de cette fontaine est, comme à Zerayn, un sarcophage antique, très-probablement déterré dans le voisinage, car il est plus que douteux que des Arabes se fussent donné la peine d'aller le chercher au loin. En tout cas, si Er-Reyneh a pris la place d'une localité antique, il est impossible de deviner quelle elle fut.

Le terrain était si fortement détrempé sur la route, que nous avons été obligés d'entrer dans les champs plantés d'oliviers qui la bordent, et de monter ainsi à plusieurs mètres au-dessus de ce bas-fond boueux, dans lequel il nous serait infailliblement arrivé quelque accident analogue à celui de la veille, dans la plaine d'Esdraelon. Après avoir franchi le village d'er-Reyneh, que nous laissons à notre gauche, nous nous dirigeons au nord-nord-est, ayant droit devant nous le sommet blanc de neige du Djebel-ech-Cheikh.

Après vingt minutes de marche, nous voyons à cinq cents

mètres environ, sur notre gauche, une colline arrondie au sommet, comme si elle eût été façonnée de main d'homme, et que recouvrent les ruines d'un village nommé el-Mechhad. En arabe, ce mot signifie lieu d'assemblée, sépulcre, et par extension, édifice sacré placé sur un sépulcre, et enfin lieu de martyre. Ismayl, qui me donne ce nom, ne m'indique pas que là existe, pour ses coreligionnaires, un des tombeaux du prophète Jonas, nommé Naby-Younès. Quaresmius rapporte que la tradition veut que ce village soit bâti sur la place de Geth-Hehefer, où était né Jonas [1]. Cette localité était dans la tribu de Zabulon, car nous lisons dans Josué (xix) : — 12. Elle (la limite) revenait de Sared à l'orient, vers le lever du soleil, jusqu'à la limite de Ksalout-Thabour, aboutissant à Hedaborat et montant à Yafiâ. — 13. Et de là elle passait à l'orient, du côté oriental, vers Djeth-Hehefer, vers Atah-Kesin, et elle aboutissait à Rimmoun, He-Matoar, He-Nâah. — Je suis concaincu que la Ksalout-Thabour qui se trouve sur la frontière de la tribu de Zabulon, n'est pas autre chose que la Ksalout qui est citée au verset 18 qui suit, comme se trouvant sur la frontière de la tribu d'Issakhar, puisque ces deux tribus étaient évidemment limitrophes. Quant à cette Ksalout, j'ai déjà dit ailleurs, que ce n'est que le village moderne si voisin du mont Thabor et qui se nomme Iksâl. Tourâan aurait-il pris la place de Matoar, dont nous venons de rencontrer le nom? C'est bien possible; mais je ne voudrais pas avancer ce fait comme démontré; loin de là!

Saint Jérôme, dans sa préface du prophète Jonas, s'exprime ainsi : « Geth in secundo Saphorim milliario quæ hodie appellatur Dio Cæsarea, euntibus Tiberiadem, haud grandis est viculus, ubi et sepulcrum ejus ostenditur. » Ce passage me pa-

1 Rois, II, XIV, 25.

raît décisif : à el-Mechhad est un prétendu tombeau du prophète Jonas, le site d'el-Mechhad est bien à peu près à la distance de deux milles romains de Safourieh ; je n'hésite donc pas à identifier Djeth-Hehefer avec el-Mechhad.

Un quart d'heure après avoir passé devant el-Mechhad et devant le Bir-ech-Chemaly, qui se voit au bas de la colline sur laquelle sont les ruines de ce village, la route tourne droit à l'est et se dirige sur Kafr-Kenna ; beaucoup plus loin et précisément dans la même direction que Kafr-Kenna s'aperçoit un gros village nommé Tourâan, puis, beaucoup plus loin encore, et à droite, un second village nommé Nimrin.

Au moment de descendre dans la fertile vallée, sur le revers opposé de laquelle est Kafr-Kenna, nous avons fait la rencontre de deux cavaliers bédouins qui étaient nonchalamment étendus sur l'herbe, au bord de la route, pendant que leurs chevaux, dont la bride était passée dans la hampe de leurs longues lances plantées en terre, broutaient ce qu'ils pouvaient attraper. Ces deux aimables personnages entamèrent la conversation avec Ismayl, et croyant n'être compris de personne de nous, lui reprochèrent, très-amicalement d'ailleurs, la protection que nous donnait sa présence. Je les remerciai bien vite, en arabe, de la bonne intention, en leur affirmant que nous avions de la poudre et des balles pour tout le monde, et la conversation se termina là.

Rien de riant et de vert comme la jolie vallée que nous allons traverser, avant d'entrer dans le village de Kafr-Kenna. Tous les végétaux y sont en pleine floraison et aussi avancés qu'aux environs de Paris, dans les premiers jours de juin, quand ceux-ci se montrent beaux et chauds, ce qui n'est pas toujours le cas. Nous sommes alors assez rapprochés du Djebel-Sikh, montagne boisée dont j'ai déjà parlé. Au pied de cette montagne se trouve, me dit Ismayl, une belle source nommée Ayn-

Mahil, à la présence de laquelle un village doit la même dénomination.

A l'entrée du Kafr-Kenna est une fontaine, dont l'auge est une assez belle cuve de sarcophage antique, garnie de guirlandes et de disques, sur ses quatre faces. La présence de ce sarcophage suffit pour démontrer que Kafr-Kenna a pris la place d'une localité antique. Arrivés au village, nous nous sommes empressés de mettre pied à terre et de visiter l'église grecque, qui passe pour avoir été construite en commémoration du miracle que fit Jésus-Christ, lorsqu'il changea l'eau en vin.

Ici se présente une grave question : Kafr-Kenna est-il bien sur l'emplacement de la Kana de l'Évangile? Pour ma part, je le crois et j'en vais donner tout à l'heure les raisons, bien que l'opinion contraire ait été soutenue, avec un très-grand talent, par le Rév. Robinson, pour qui, d'instinct, toute tradition catholique, qu'il appelle tradition monacale, est gravement suspecte. Du haut de la montagne que couronne l'Oualy de Naby-Sayn (que son guide lui a désigné sous le nom de Naby-Ismayl, nom que je dois croire erroné, puisque Mohammed qui habite Nazareth et qui est musulman, n'a pas varié sur la forme de ce nom), on a signalé à Robinson, au nord et presque à l'horizon, une localité ruinée appelée Kana-el-Djalil. Ce nom lui a été traduit par Kana de Galilée, mais j'avoue que je ne saurais souscrire à cette traduction. Les mots Kana de Galilée, bien que la Galilée s'appelle réellement el-Djalil en arabe, ne se traduiraient pas régulièrement par Kana-el-Djalil. Ce dernier mot est un adjectif signifiant grand, illustre. Je déclare donc en toute conscience, que pour moi les mots قانا الجليل, ne signifieront jamais que Kana l'Illustre ou la Grande; et j'ai quelque idée que les Arabes seraient du même avis que moi. Cette Kana ruinée est à l'est de Kafr-Menda, sur le revers nord de la grande plaine d'el-Battouf, et à trois lieues environ

au nord de Safourieh, ce qui la place à quatre ou cinq lieues, au moins, au nord-ouest de Nazareth. Cette distance un peu forte s'accorde-t-elle avec le récit de l'évangéliste saint Jean? Je me permets d'en douter. J'ai exactement noté le temps que nous avons mis à aller de Nazareth à Kafr-Kenna; il nous a fallu une heure et trente-cinq minutes, en évitant les mauvais bas-fonds d'Er-Reyneh, c'est-à-dire en faisant quelques détours à travers champs, et en nous arrêtant un instant près de ce premier village, puis devant el-Mechhad. Ce temps correspond assez bien à trois milles romains. Je ne saurais m'expliquer comment Burkhardt a pu mettre trois heures et demie à parcourir ce chemin. Il a dû forcément s'amuser deux bonnes heures en route.

Revenons au texte de l'Évangile. Le lendemain du jour où le Christ se fut attaché, comme disciples, André, Simon, et Pierre, il voulut aller en Galilée (τῇ ἐπαύριον ἠθέλησεν ὁ Ἰησοῦς ἐξελθεῖν εἰς τὴν Γαλιλαίαν), et il rencontra Philippe, qui était de Bethsaïda; comme André et Pierre, celui-ci suivit Jésus-Christ. Chemin faisant, Philippe rencontra Nathanaël qu'il décida à écouter le Christ, et à se joindre à lui. Le troisième jour[1], une noce se célébrait à Kana de Galilée; la mère de Jésus était là, et Jésus et ses disciples s'y arrêtèrent; c'est à cette noce que s'opéra le miracle du changement de l'eau en vin, pour suppléer au vin qui manquait. Il y avait là six hydries (cruches à eau) couchées à terre. Jésus commanda de les remplir d'eau, et la chose faite, de les porter à l'*architriclinium*. Il se trouva que l'eau était devenue du bon vin. De Kana Jésus se rendit à Capharnaüm, indubitablement placée au bord du lac de Gennezareth. Or, je le demande, comment Jésus, quittant Nazareth pour se rendre à Capharnaüm, eût-il pu remonter à quatre ou

1. Ch. 2, v. 1.

cinq lieues au nord, tandis qu'il devait évidemment prendre la route battue de Nazareth à Capharnaüm, route qui passait forcément par Kafr-Kenna. J'avoue que je ne veux pas d'autre preuve que celle-là, pour identifier ce village avec la Kana de l'Évangile, et ce simple raisonnement met à néant pour moi l'argumentation séduisante du savant Robinson.

Quaresmius, qui connaissait parfaitement les deux localités de Kana-el-Djalil et de Kafr-Kenna (qu'il appelle Sepher-Kenna) déclare pencher pour la seconde, bien qu'il n'ose rejeter formellement la tradition qui milite en faveur de la première. Mais il n'y a rien d'étonnant à ce que deux localités peu éloignées l'une de l'autre, et qui toutes les deux portent un nom bien voisin de celui que portait le village où s'accomplit le premier miracle de Jésus-Christ, aient voulu à l'envi revendiquer l'honneur d'être ce vénérable village.

Après les détails si précis que je viens d'extraire de l'Évangile de saint Jean, j'avoue que je ne puis admettre ce que Robinson dit de Kana-el-Djalil [1] : « Wich, likewise, is sufficiently near to Nazareth, to accord with all the circumstances of the history. » Ce prétendu accord n'existe pas en réalité, car Jésus se rendait à pied avec sa mère, ses disciples et ses cousins (οἱ ἀδελφοὶ αὐτοῦ), de Nazareth à Capharnaüm, et il ne viendra à l'idée de personne qu'il ait fait, pour cela, un détour d'une dizaine de lieues.

Qu'une vieille tradition ait prétendu reconnaître la Kana de l'Évangile dans Kana-el-Djalil, je suis loin de le nier; mais que ce soit seulement depuis le XVI[e] siècle, que la convenance monacale ait définitivement reconnu Kafr-Kenna comme le site de l'Évangile [2], je ne puis l'accorder. Quaresmius s'exprime ainsi, en faisant connaître les motifs de son choix : Posterior

1. Tome III, p. 205.
2. Robinson, loco citato.

hæc sentencia mihi valde probabilis videtur (licet alteram rejicire non audeam) quoniam proximior Nazareth... et quia potest adinveniri memoria ecclesiæ constructæ in loco miraculi.

Quaresmius a écrit son livre de 1616 à 1620, et Robinson laisse entendre que c'est sur la foi seule de ce livre, que la tradition moderne s'est reportée exclusivement sur Kafr-Kenna. C'est là une erreur. Bonifacius, au milieu du siècle précédent, place Kana à trois milles au nord de Nazareth, à proximité d'une plaine large et fertile. Cette circonstance paraît beaucoup mieux applicable à Kana-el-Djalil, ajoute le Rév. Robinson. Il est bien vivement à regretter que ce savant explorateur ait négligé, je ne saurais deviner pour quelle raison, de visiter Kafr-Kenna. En n'étudiant pas cette place *de visu*, ne s'exposait-il pas à faire ce que ferait un juge qui voudrait condamner quelqu'un sans l'entendre? Robinson eût trouvé Kafr-Kenna dominant une magnifique plaine, le Merdj-es-Sabal, ou Merdj-ed-Dahab, la plaine d'or. Il me semble que ce nom est assez significatif, pour montrer que Bonifacius pouvait à bon droit affirmer que Kana était au bord d'une large et fertile plaine.

Robinson eût aussi reconnu, sur place, que Quaresmius avait également raison, en affirmant qu'à Kafr-Kenna on peut trouver la mémoire d'une église construite sur le lieu même du miracle; une petite église fort moderne y est toujours debout, et elle est desservie par un prêtre du rit grec. Cette église contient, encastrées grossièrement dans un banc de maçonnerie, deux énormes hydries de pierre, que le prêtre présente comme étant deux des six vases dans lesquels l'eau fut changée en vin par Jésus-Christ. Je déclare que les deux hydries, que le docteur Clarke appelle des fragments de pots à eau, sont entières et parfaitement antiques. Je n'affirme pas qu'elles sont précisément celles du miracle, mais j'affirme qu'elles sont à tout le moins contemporaines.

A côté de l'église moderne sont les ruines, très-apparentes et très-reconnaissables, d'un édifice religieux datant de plusieurs siècles, et qui, après la destruction du royaume latin de Jérusalem, fut transformé probablement en mosquée; voilà ce dont je suis parfaitement certain et ce que j'affirme, sans crainte d'être jamais démenti. Or, ce n'est pas un chétif village comme Kafr-Kenna dans lequel une mosquée importante eût été construite, même à l'époque de la plus grande ferveur musulmane.

En remontant, nous trouvons encore Adrichomius (fin du XVI[e] siècle), Anselme en 1507, et Breydenbach, en 1483, qui placent Kana à trois milles au nord de Sepphoris; ceux-là parlent évidemment de Kana-el-Djalil. Marino-Sanuto, en 1321, assigne le même site à la Kana de l'Évangile. Sævulf, en 1103, décrit Kana comme étant à six milles au nord de Nazareth, sur une colline, et il dit qu'il n'en reste qu'un monastère nommé l'Architriclinium. Par compensation, Phocas, dans le même siècle, dit qu'étant parti d'Akka, il est allé à Sepphoris, de là à Kana et de là à Nazareth. Évidemment, la Kana qu'a visitée Phocas n'est pas la Kana-el-Djalil, mais bien Kafr-Kenna. Au VIII[e] siècle, saint Willibald a trouvé à Kana une grande église, dans laquelle on montrait une des six hydries des noces de Kana. Antonin le Martyr, vers la fin du VI[e] siècle, visita également Kana. Il ne parle pas d'église; mais il dit y avoir vu deux hydries, dans l'une desquelles le miracle se renouvela pour lui. Voici ses propres expressions [1] : « Ex quibus hydriæ duæ ibi sunt. Implevi aquâ unam et protuli ex eâ vinum. » Il est bien entendu que je ne voudrais pas me porter garant de la vérité du fait.

Saint Jérôme, dans l'Onomasticon, au mot Kana, distingue

1. Itin., paragr. 1.

deux localités de ce nom, quoique ce ne soit pas l'avis de Reland, mais bien celui de beaucoup d'auteurs parmi lesquels il faut compter Cellarius. Voici les expressions de saint Jérôme : « Cana usque ad Sidonem majorem : est quippe et altera minor ad cujus distinctionem major hæc dicitur. Fuit autem Cana in tribu Aser. » Les mots « Cana usque ad Sidonem majorem » ne sont que la traduction littérale des quatre derniers mots du verset 28 du chapitre XIX de Josué (וקנה עד־צידן רבה). Pour saint Jérôme, il ne pouvait y avoir deux Sidon, car il eût parlé de la petite. Où était-elle? Jamais personne n'en a dit un mot. Il s'agit donc bien réellement de deux Kana, dont l'une s'appelait la Grande. Me permettra-t-on donc de voir cette Kana-la-Grande dans Kana-el-Djalîl, dont le nom signifie précisément cela? Je l'espère.

En résumé, j'adopte pleinement la tradition qui place la Kana de l'Évangile à Kafr-Kenna, parce que son identification avec Kana-el-Djalil ne peut s'accorder, en aucune façon, avec le récit de l'Évangile de saint Jean.

Après avoir visité l'église moderne, nous avons examiné les ruines de l'ancienne, qu'Ismayl appelait une mosquée, et de là le prêtre grec qui nous accompagnait m'a fait remarquer, à droite de son église actuelle et de la mosquée, des amas de décombres qu'il m'a désignés sous le nom de Beit-Semâoun, maison de Simon. On se rappelle que l'un des disciples de Jésus fut Simon le Kananéen, ainsi nommé parce qu'il était de Kana. Un autre encore des disciples était de Kana, c'est Nathanaël, que l'on regarde comme étant le même que Barthelemy.

Notre visite de Kafr-Kenna terminée, nous nous hâtons de remonter à cheval, et, traversant les décombres nommés Beit-Semâoun, nous nous trouvons, au bout d'une centaine de pas, sur le flanc droit d'une large et belle vallée, admirablement

cultivée, et que j'ai déjà nommée tout à l'heure : c'est le Merdj-es-Sabal, ou Merdj-ed-Dahab, que nous remontons en cheminant toujours à mi-côte, à travers des buissons verdoyants et sur des pelouses émaillées de fleurs charmantes. La direction du Merdj-es-Sabal, à laquelle notre route est parallèle, est à l'est, quatre ou cinq degrés nord, au plus.

Une heure et demie après avoir quitté Kafr-Kenna, nous avons longé des ruines placées à notre gauche, au-dessus du Merdj-es-Sabal; ces ruines se nomment Kachaneh, mais je dois faire observer que ce nom fourni par Ismayl, m'a été prononcé Kabchaneh par Mohammed. Dix minutes après, nous passions à côté d'une citerne antique, taillée dans le roc, et dont l'orifice carré est muni d'un rebord intérieur, qui montre que cet orifice a dû recevoir un couvercle, qui venait s'encastrer sur l'encadrement formé par ce rebord. Presque aussitôt après, nous avons trouvé, dans les rochers, une seconde citerne construite exactement de même.

A l'extrémité orientale du Merdj-es-Sabal, Ismayl me fait remarquer de loin d'autres ruines qui portent le nom de Kharbet-Maskanah, et auprès desquelles est une citerne nommée Birket-Maskanah. J'ignore à quelle localité antique peut se rapporter ce nom moderne. Quant à Kachaneh, je serais assez disposé à y voir la Kachioun qui appartenait à la tribu d'Issakhar [1]. Cette même localité est encore désignée dans le verset 28 du chapitre XXI du même livre, avec l'indication suivante : Kachioun avec ses pâturages; ceci convient parfaitement à la position des ruines de Kachaneh; mais alors il faudrait reporter jusque-là les limites de la tribu d'Issakhar, et ne pas tenir compte de l'analogie du nom de village קשין, et du nom קישון, de la rivière Kison qui coule vers le Carmel,

1. Josué, XIX, 20.

dans la plaine d'Esdraelon ou de Jezraël. Il est vrai que le texte de Josué ne semble pas le moins du monde placer Kachioun près du Carmel; bien au contraire!

Quelques minutes après avoir rencontré la seconde citerne taillée dans le rocher, nous nous sommes, en tirant vers la droite, éloignés du Merdj-es-Sabal, et nous avons été faire sous un olivier, la halte du déjeuner. Le sommet du Thabor est à notre droite, c'est-à-dire juste au sud du point où nous sommes arrêtés, mais à deux bonnes lieues de nous. Malheureusement le temps nous presse, et nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir, avant d'arriver à Thabarieh; il nous est donc impossible de faire un aussi long détour, que celui que nécessiterait une visite à la sainte montagne. Nous ne perdons pas de temps après notre modeste festin, et nous remontons immédiatement à cheval. En très-peu de minutes nous atteignons le village d'ech-Chedjara, jusqu'où, le 16 avril 1799, les Turks, au nombre de 25,000 hommes, furent repoussés par une poignée de soldats français. Le glorieux combat de cette journée s'appelle, pour nous Français, la bataille du Mont-Thabor, et cette bataille aurait suffi à elle seule, pour illustrer les généraux Bonaparte et Kléber.

Ech-Chedjara est un misérable village, dont les alentours sont hérissés d'énormes haies de cactus. La route passe à droite du village, et à l'extrémité de celui-ci, elle longe une citerne très-profondément creusée sous terre. Un peu au delà est un tertre arrondi, élevé de deux ou trois mètres seulement, et sur lequel se voient les ruines d'un édifice religieux, qui de temple romain, sera plus tard devenu une église. Le plan de l'édifice est un parallélogramme de dix mètres de longueur, sur six mètres de largeur. Les murs, en belles pierres de taille, en sont encore élevés de quelques pieds. Six colonnes en ornaient l'intérieur, et des tronçons de cinq d'entre elles sont encore

debout et en place. Les deux colonnes du fond sont éloignées de deux mètres des longs côtés, et séparées entre elles de un mètre cinquante centimètres. Les deux autres couples de colonnes étaient plantés, de trois mètres en trois mètres, en avant des deux du fond, qui sont appuyées contre des massifs de pierre de taille qui les relient au mur. Sur le long côté de droite, est ouverte à cinq mètres, en avant du fond, une porte carrée de un mètre trente centimètres de largeur, dont toute la partie supérieure a disparu, et qui faisait saillie, en forme de porche, sur la muraille du temple. A trois mètres à droite de cette porte, une petite fenêtre est percée dans le mur. L'orientation de l'édifice est telle que la porte s'ouvrait au nord. En avant de l'enceinte, deux tronçons de colonne gisent sur le tertre.

Parmi les quelques grosses pierres qui sont dans l'enceinte sacrée, se trouve un chapiteau grossier, sorte de charge du chapiteau corinthien, et que je ne puis croire très-ancien. Des pierres plates recouvrent autour de l'édifice et à l'intérieur même, des tombes, probablement chrétiennes. Sur l'une d'elles se voient les lettres suivantes, qui ont douze centimètres de hauteur ΔΟΚΙ. Une seconde pierre porte les lettres superposées Δ/Γ. Les delta de ces deux fragments d'inscription ont le trait incliné de droite, en saillie recourbée à gauche, sur l'angle supérieur de la lettre, ce qui leur assigne une antiquité peu reculée. En résumé, je crois voir dans ces débris des indices certains d'une origine byzantine [1].

Tout près de là, au milieu de grosses masses de pierres gisant au bord du chemin, j'ai trouvé un énorme bloc de trachyte (espèce de lave noire poreuse) qui semble avoir été un couvercle de sarcophage; il présente une longue cavité de

1. Voyez pl. XLVI.

vingt centimètres de profondeur, dont les parois ne sont taillées verticalement que sur les grands côtés, les extrémités étant arrondies en cul de four. Cette cavité est munie vers son arête inférieure d'une rainure plus large vers le fond. Le bloc, si bizarrenent taillé, a cinquante-cinq centimètres d'épaisseur.

Après nous être arrêtés à ech-Chedjara le temps nécessaire pour étudier la curieuse ruine que je viens de décrire, je me suis hâté de prendre, du haut du tertre qui la porte, les directions et les indications des principales localités que nous avions en vue. Droit devant nous, c'est-à-dire précisément à l'est d'ech-Chedjara, à trois kilomètres au plus (un peu plus d'une demi-heure de marche, me dit Ismayl) se trouve le village de Kafr-Sebt. Au sud-est et à deux heures de marche (douze ou quinze kilomètres) est placée Kafr-Kemeh, ou Kemah, et enfin au sud-sud-est, et à six heures de marche, Kaoukab.

J'ignore ce que peut être Kafr-Sebt. Josèphe mentionne deux localités galiléennes dont le nom a quelque analogie avec celui-là, Saab (Σαάβ), et Seph (Σέφ). Le premier de ces endroits est désigné comme la patrie d'Éléazar, fils de Samæos, qui se distingua à la défense de Jotapata [1]. Seph est une des places de la Galilée supérieure, que Josèphe fit mettre en état de défense, pour résister aux Romains [2]. Il est très-possible que notre Kafr-Sebt soit une de ces deux villes galiléennes, si toutefois les deux noms ne doivent pas s'appliquer à une seule et même ville, comme je suis assez disposé à le croire.

Kafr-Kemah, ou Kemeh, ne peut être, que je sache, identifiée avec aucune localité antique. Quant à Kaoukab, le Rév. Robinson a établi d'une manière satisfaisante, que c'est le château de Belvoir, ou de Beauvoir, forteresse dont il est souvent question dans l'histoire des croisades.

1. Bell. Jud., III, VII, 21.
2. Bell. Jud., II, XXI, 6.

D'ech-Chedjara, nous nous sommes hâtés de gagner le village d'el-Loubieh ; il est assez considérable, et probablement ancien, bien que l'on ne m'y ait signalé aucune ruine, autre que celles des maisons renversées par le tremblement de terre du 1er janvier 1837. Robinson a néanmoins trouvé la mention d'el-Loubieh dans la vie de Selah-ed-Dyn, par Beha-ed-Dyn. Une belle plaine bien cultivée, s'étend au sud d'el-Loubieh, mais elle est de beaucoup plus basse que le site du village; cette plaine se nomme Merdj-el-Loubieh. La route que nous longeons, domine toute cette plaine à sa pointe nord, et passe à côté de deux puits qui se nomment Biâr-el-Loubieh. Le coteau sur lequel nous cheminons, s'étend au sud pour former le flanc gauche du Merdj. De ce côté, à un ou deux cents mètres au plus, est un mamelon couvert de gros fragments de rocher, qui semblent être disposés avec un certain ordre sur le terrain. Mais il est déjà tard, et nous n'avons pas le loisir de nous assurer du fait de l'existence, en ce point, d'un monument primitif; il nous faut donc passer outre. En ce moment nous apercevons au loin sur notre droite, et vers l'extrémité de Merdj-el-Loubieh, un village qui se nomme Sayadah.

Un peu plus loin que les Biâr-el-Loubieh, la route passe à côté des ruines d'un khan, et entre dans la plaine de Hattin, plaine à jamais célèbre par la désastreuse bataille qui consomma la ruine du royaume latin de Jérusalem. On aperçoit, à environ trois kilomètres à gauche, deux sommets de collines qui dominent la plaine : ce sont les cornes de Hattin (Qoroun-Hattin). Au pied de ces collines sont les décombres du village même de Hattin. La plaine que nous traversons alors, est assez mamelonnée. Des ravins boueux et semés de blocs de lave, la coupent fréquemment, et souvent aussi on est forcé de reconnaître que ces blocs se rattachent à de véritables coulées volcaniques restées en place. Partout le terrain est humide et cou-

vert de la plus riche végétation : de charmantes fleurs se montrent à chaque pas, et entre autres un beau Galega à fleurs violettes et à feuilles tomenteuses, dans lequel je crois reconnaître le *Galega officinalis* qui est devenu une plante d'agrément fort bien vue dans nos parterres ; ici elle foisonne, mais n'en est pas moins gracieuse pour cela.

Lorsque nous avons encore gagné un peu de terrain, nous apercevons, à six kilomètres environ sur notre gauche, un mamelon que semble surmonter une vaste ruine. Ismayl me dit que c'est le Qalaat-el-Hammam. Parmi les villes fortes de la tribu de Nephtali [1] est mentionnée Hamath (.חמר), dans le voisinage de Kenret, qui a donné son nom à la mer de Kenret, ou lac de Gennezareth, ou lac de Tibériade. Cette Hamath est probablement notre Kalaat-el-Hammam. Une ville nommée Hamath-Dar (חמות־דאר), est mentionnée [2] parmi les trois villes de la tribu de Nephtali assignées à la tribu de Lévi. Est-ce la même que la ville forte citée dans le partage de Nephtali ? Cahen le suppose, malgré l'adjonction du surnom Dar qui lui est assigné cette fois. Pour ma part, je suis tenté de le croire aussi ; je n'ai pas malheureusement visité cette localité qui paraît être excessivement curieuse, et dans laquelle Robinson, sur ce qu'en ont dit Burkhardt, Irby et Mangles, reconnaît les cavernes fortifiées, placées près d'Arbela, en Galilée, et dont Josèphe parle deux fois, avec d'autant plus de précision, qu'il les a mises lui-même en état de défense. Il les appelle dans sa Vie (parag. 37) la grotte d'Arbèles (Ἀρβηλον σπήλαιον), et dans la Guerre des Juifs (II, xx, 6) les grottes voisines du lac de Gennesar (τὰ περὶ Γεννησὰρ τὴν λίμνην σπήλαια). Le nom que Robinson applique à cette localité est celui de Kalâat-ibn-Mâan ; ce nom diffère beaucoup de celui que m'ont dicté Ismayl et

1. Josué, xix, 35.
2. Josué, xxi, 32.

après lui Mohammed. Mais, comme Robinson et ses devanciers sont d'accord pour placer cette forteresse antique, sur les flancs escarpés de l'Ouad-el-Hammaın, il est possible que tout le monde ait raison, bien que je donne tout naturellement la préférence au nom que j'ai recueilli. Comme, à Hattin, Robinson a pu recevoir l'indication des ruines très-apparentes placées près du Qalâat, et qui lui ont été nommées Irbid, l'identification qu'il propose, me paraît extrêmement satisfaisante; en effet, l'Arbèles de la bataille d'Alexandre, s'appelle aujourd'hui Irbil, et de Irbid à Irbil il y a si près, que très-probablement l'Irbid de Galilée nous donne le nom moderne d'une antique Arbèles.

Comme le jour commençait à baisser, nous avons dû nous décider à marcher un peu plus rapidement, quelque vif que fût l'intérêt qui nous retenait dans cette plaine de Hattin, où tant de sang chrétien a coulé jadis sous les coups des soldats de Selah-ed-Dyn, et devant ces Koroun-Hattin, dernier refuge du roi Guy de Lusignan et d'une poignée de chevaliers qui y soutinrent trois assauts, avant d'être faits prisonniers. Nous cheminions donc assez bon train, lorsque Ismayl me fit quitter la route frayée, pour appuyer à gauche, vers le bord d'un ravin assez profond. Là quelques roches basaltiques s'élevaient un peu au-dessus des hautes herbes. — Chouf, me dit le Musulman, — regarde : — Dè el-hedjar, hedjar el-khamsé khobzat, — ces pierres sont les pierres des cinq pains. — Là donc, pour les Musulmans, comme pour les chrétiens, s'est accompli le miracle de la multiplication des pains. Au reste, il était difficile de s'arrêter pour une prédication, en un lieu d'où la vue des auditeurs pût se promener sur un plus magnifique panorama; et, si la tradition est vraie, ce que je veux croire, le Christ avait choisi, pour répandre sa parole vivifiante, un des plus beaux sites qu'il y ait au monde.

Après avoir fait halte un instant, pour recueillir des fragments de la sainte roche, nous avons repris notre route. De là jusqu'à Thabarieh, il n'y a plus qu'à descendre, et moins d'une demi-heure après, nous entrions dans cette ville désolée, qui n'est, à vrai dire, qu'un amas de décombres, depuis l'effroyable tremblement de terre qui l'a bouleversée de fond en comble. Son enceinte militaire est aujourd'hui dans un état qui fait peine à voir ; les pans de mur ont roulé tout d'une pièce, les uns par-dessus les autres ; les tours éventrées se sont couchées de ci de là; pauvre ville ! Quelques maisons ont été rebâties par les Juifs, mais la plupart sont restées à terre, pour ne pas se relever de sitôt.

Après avoir tourné deux ou trois fois, au milieu des ruines et des murs lézardés qui ne tiennent plus debout que par un reste d'habitude, nous nous sommes arrêtés en face de la maison de M. Weisemann, juif allemand qui s'est établi à Thabarieh et qui y exerce, à sa manière, les devoirs de l'hospitalité. Mais n'anticipons pas !

Nous sommes enchantés d'être arrivés et installés assez convenablement, en apparence. Une chambre qui jouit d'une délicieuse vue sur le lac et sur les montagnes de la côte orientale, nous est donnée avec un lit pour sept ! Heureusement nous avons nos couchettes, et nous nous établissons le moins mal que nous pouvons. La maison a un petit air propre et gai qui nous réjouit le cœur, et nous nous trouvons très-heureux d'y être parvenus sans encombre.

M. Weisemann, notre hôte, est le gros petit homme qui trottinait devant nous, sur un âne, à notre départ d'El-Bireh pour Jérusalem; nous sommes donc enchantés de revoir sa bonne face affairée. M[me] Weisemann, qui est fort prévenante, serait une très-jolie femme, si elle n'avait pas dix ou douze pieds de circonférence. Nous mourions de faim, et le dîner nous est

·nomie européenne, mais assez mé-
« pas, vu la rareté de la chose, que
·lus grand honneur. Les poissons du
, nous paraissent surtout un mets déli-
ue leur chair est très-succulente et très-
s les innombrables arêtes des poissons
e, et nous nous en accommodons par-

s nous sommes couchés au plus vite, moi
m'a fait honneur, comme au chef de la
autres, sur leurs couchettes accoutumées.
c'était tout un; car nous avons tous passé
lire une classe des habitants de Thabarieh.
mot : la reine des Puces, disent les Musul-
abarieh. Ils ont raison cent millions de fois;
oublient-ils de parler de sa cour et de ses
t innombrables?

1er MARS.

nous sommes pas éternisés dans nos lits, et pour
matin donc j'étais sur pied de très-bonne heure, et
remier regard d'admiration, jeté par notre fenêtre, à
ifique lac de Gennezareth, l'abbé et moi nous nous
empressés d'aller faire une promenade sur l'emplace-
le la Tibériade antique. Pour cela faire, il nous a fallu
ser toute la Tibériade moderne. C'est bientôt fini; deux
is minutes, au plus, nous conduisent à la porte de la ville,
tte porte n'est pas une des choses les moins curieuses que
puisse voir ici. Depuis le jour où le tremblement de terre a
loqué la ville entière, les battants de bois de cette porte se
nt trouvés encastrés dans un tas de décombres, provenant

de la muraille dans laquelle elle était percée, de sorte qu'elle reste à moitié fermée, quand elle devrait l'être tout à fait. Il est vrai que personne ne s'en soucie, et que les choses seront en cet état, tant que le bois qui compose la porte, n'aura pas été usé par le temps.

Il faut faire un effort réel pour se croire sur les bords du lac de Gennezareth. Ici, plus de figures voilées, mais de vraies figures de femmes, habillées comme des femmes juives d'Allemagne et de Lorraine; puis des hommes, dont la plupart ont conservé, sinon tout le costume européen, du moins le chapeau rond, que l'on est fort étonné de voir transplanté en pareil lieu. Beaucoup de ces hommes ont bien la grande houppelande des juifs syriens, mais comme celle-ci est identique avec la houppelande des juifs polonais et allemands, et que d'ailleurs ils ont ou le chapeau rond, ou le bonnet de fourrure, l'illusion n'est pas détruite, et il faut recevoir sur la tête, pendant cinq minutes, les rayons d'un soleil effréné, pour qu'on soit rappelé à la réalité. A Thabarieh, on est au bord de l'eau, c'est vrai; mais ce rivage-là est terriblement chaud, et ressemble fort à une étuve.

Nous avons d'abord réussi à nous introduire sous de grandes voûtes du moyen âge, et qui semblent avoir appartenu à quelque édifice religieux du temps des croisades. Elles sont tout à fait sur la rive, et ne servent aujourd'hui que de réceptacle d'immondices. Il va sans dire que les Juifs du voisinage, tout surpris de nous voir entrer dans un pareil cloaque, viennent se régaler de notre vue, et, rencontre bizarre! parmi eux se trouve une femme d'Oran, qui me demande, en arabe du Marhreb, si nous sommes Français. Sur ma réponse affirmative, elle commence une kyrielle de bénédictions cordiales à notre endroit. Les Français sont les libérateurs de ma race, nous dit-elle, et Dieu doit les bénir. Pourtant, cette bonne femme,

en dépit du bonheur de vivre en Afrique, auprès des libérateurs de sa race, a suivi son mari à Thabarieh, où ils sont venus, avec tous leurs coreligionnaires, attendre la venue du Messie, et mourir en l'attendant.

En sortant de là, nous avons traversé ce que l'on appelle le Bazar. Ce nom implique une excellente plaisanterie; car ce bazar se compose de trois ou quatre baraques, dont l'une est une boucherie, et les autres des boutiques inqualifiables, vu que l'on a bien l'air de n'y rien vendre du tout. Devant les *magasins* de ce *bazar,* sont des appentis de branchages, soutenus par des fûts de colonne empruntés aux ruines de l'antique Tibériade, et, sous ces appentis, trois ou quatre Turks ou Arabes déguenillés, sont accroupis sur le pavé et fument silencieusement leur tchibouk. Notre passage ne réussit pas à les tirer de leur apathie, et ils trouvent infiniment plus de charme à contempler leur fumée qui tourbillonne, qu'à regarder nos figures hétéroclites. L'abbé et moi le comprenons à merveille, et nous continuons notre chemin sans faire plus d'attention à eux, qu'ils n'en font à nous-mêmes.

Nous voici hors de l'enceinte de Thabarieh. Pas un nuage au ciel! Partout sur la terre la plus riante parure d'herbes et de fleurs; partout sur l'eau, qui reflète l'éclat du ciel, des bandes d'oiseaux aquatiques qui volent, plongent et se jouent; devant nous, les ruines de la Tibériade d'Hérode, ruines aujourd'hui à fleur de terre, et sur lesquelles la charrue passe chaque année, contournant les innombrables tronçons de colonnes qui s'élèvent au-dessus des champs. Au point où elles s'arrêtent, deux ou trois bâtiments délabrés, ruines d'hier, bâtis par Ibrahim-Pacha, sur les admirables sources thermales d'Emmaüs. A l'horizon, la vallée verdoyante du Jourdain, bornée à l'occident par les montagnes de Judée, à l'orient par celles du pays des Ammonites. Enfin, de l'autre côté du lac, les belles

et riches montagnes du Haouran. Si nous nous tournons vers le nord, au delà de Thabarieh, le hameau de Medjdel, et les coteaux qui bordent le lac au-dessus de Gennezareth et de Capharnaüm, premiers contreforts de la chaîne que nous aurons à gravir pour atteindre Safed. De quelque côté que l'on se tourne, on voit la terre qu'a foulée le pied de Jésus-Christ et celui de ses disciples chéris, l'eau sur laquelle ils ont navigué. Tout cela inondé de la lumière la plus splendide! Que l'on parcoure l'univers entier, je défie que l'on trouve un panorama qui vaille celui-là. On se sent ravi, pénétré, et l'on contemple avec une émotion bien vive, je le déclare, cette belle œuvre de Dieu, ce coin de terre privilégié, où le Messie a laissé, à chaque pas, un souvenir de son passage.

Nous avançons, en suivant le chemin qui longe le bord du lac et qui conduit de Thabarieh à el-Hammam (les Bains). Sur cette route, passent incessamment des hommes et des femmes qui vont aux bains ou qui en reviennent. A droite de la route, jusqu'aux coteaux qui forment la base de la montagne sur laquelle est bâtie Thabarieh, s'étendent des champs cultivés, jonchés de fûts de colonne couchés ou debout. Dans le flanc même de la hauteur se montrent quelques rares excavations sépulcrales. A gauche, sont quelques énormes massifs carrés, de maçonnerie d'apparence romaine, qui avancent de quelques mètres dans le lac. De quel édifice ont-ils fait partie? Il serait bien difficile de le dire aujourd'hui; peut-être sont-ce des môles d'un petit port où venaient se réfugier et s'amarrer les barques; peut-être encore se reliaient-ils à un palais dont quelques pavillons étaient ainsi jetés en avant, pour demander un peu de fraîcheur aux belles eaux transparentes du lac. Ce que je leur demande, moi, ce matin, ce sont de charmantes coquilles fluviatiles, accrochées sous l'eau au flanc des pierres, et dont je fais ample provision. A voir l'immense quantité de ces

coquilles à l'apparence marine, mortes et roulées par le flot, former un épais cordon qui ourle la grève, on se croirait au bord de la mer. Il faut, en vérité, goûter l'eau du lac, et se convaincre ainsi qu'elle est douce, pour ne pas se laisser aller à l'illusion.

Deux ou trois heures sont bien vite passées, en pareil lieu. L'abbé a fait une herborisation merveilleuse; la chaleur devient intolérable; aussi nous hâtons-nous, par prudence et un peu par appétit, de regagner l'hôtel Weisemann, où le déjeuner nous attend. Nous rentrons donc à moitié rôtis, et nous décidons que nous ne ressortirons que vers trois heures, quand la forte chaleur du jour commencera à tomber, afin d'éviter le danger des coups de soleil. J'ai conservé d'assez vives douleurs de tête depuis ma promenade à Sebastieh, et j'avoue que j'ai fort envie de ne rien faire pour les augmenter.

Après le déjeuner, nous avons assisté, en fumant, à la confection du portrait de madame Weisemann qui s'est ornée de ses plus beaux atours, pour fournir à notre ami Belly un modèle plus digne de lui. Je pense bien que la chère femme se figure que le portrait sera pour elle, mais elle se fait une douce illusion, car Belly est parfaitement décidé à emporter son œuvre. J'ai écrit force notes et étudié de notre balcon la côte orientale du lac; j'ai bien fixé, sur ma carte de Zimmermann, l'embouchure de l'Ouad-es-Samak, et j'ai aidé l'abbé à visiter son herbier. Le temps s'est ainsi passé; il est trois heures, et nous allons nous promener au pied des murailles, pour chercher des insectes. Notre chasse est merveilleuse; nous trouvons en grand nombre de magnifiques espèces, et nous ne rentrons que lorsque la nuit arrive.

Notre soirée s'est passée comme d'ordinaire, et sans le moindre incident qui mérite d'être noté. Demain matin, nous voulons aller déjeuner à la sortie du Jourdain, et en consé-

quence nous commandons nos chevaux pour sept heures; nous sommes bien certains d'être prêts de bonne heure, vu ce que nous devons retrouver dans nos lits.

2 MARS.

Les chevaux sont arrivés à l'heure dite, et nous nous sommes mis en marche, accompagnés de Matteo et de notre moukre Saïd seulement. Le temps est aussi beau qu'hier et promet déjà d'être aussi chaud. Cependant, quelques nuages errent au ciel; peut-être donc le soleil nous laissera-t-il, par-ci par-là, quelques moments de répit. Nous avons pris exactement le même chemin qu'hier matin nous avions pris, l'abbé et moi; serrant donc de très-près la rive du lac en longeant les ruines de Tibériade, nous sommes arrivés, au bout d'une demi-heure, en face des bâtiments délabrés qui constituent l'établissement des eaux thermales d'el-Hammam. Je les avais bien jugés de loin; ce sont de vraies masures croulantes et qui font peine à voir. La source, extrêmement chaude, qui alimente ces bains, s'écoule dans le lac par deux ou trois rigoles tapissées d'une croûte de sédiment, blanchâtre dans l'une et verdâtre dans une autre.

Dès la plus haute antiquité, cette source a joui d'une grande réputation, qui, du reste, paraît méritée. Pline en fait mention; mais c'est surtout Josèphe qui en parle de la manière la plus précise. Nous lisons dans son livre [1], à propos de la fondation de Tibériade, que le tétrarque Hérode (qui était lié d'une étroite amitié avec Tibère) bâtit une ville dans la plus belle partie de la Galilée, sur le lac de Gennezareth, et lui donna le nom de Tibériade. Il ajoute que des thermes, nom-

1. Ant. Jud., IV, I, 3.

més Emmaüs, touchent à la même ville, Θερμὰ δὲ οὐκ ἄπωθεν ἔνεστιν ἐν κώμῃ Ἐμμαοῦς ὄνομα αὐτῇ. Ce nom d'Emmaüs (ou d'Ammaüs, car Josèphe l'écrit des deux manières) nous est expliqué par lui dans un second passage [1], où il nous apprend que Vespasien, ayant quitté le camp qu'il avait établi à Ammaüs, devant Tibériade, se rendit à Gamala. A ce propos, Josèphe dit entre parenthèses « que le nom d'Ammaüs, si l'on veut l'interpréter, signifie : eaux chaudes. Là en effet se trouve une source d'eau chaude très-salutaire pour la guérison des maladies (μεθερμηνευομένη δὲ Ἀμμαοῦς θερμὰ λέγοιτ' ἂν ἔστι γὰρ ἐν αὐτῇ πηγὴ θερμῶν ὑδάτων πρὸς ἄκεσιν ἐπιτήδειος). »

Vespasien avait choisi ce point pour y asseoir son camp, parce qu'après être entré sans coup férir à Tibériade, il lui fallait encore réduire Taricheæ, placée vers la pointe sud du lac, et derrière les murs de laquelle les Juifs s'étaient retirés. Déjà Irby et Mangles avaient remarqué, au nord des sources d'el-Hammam, des coupures très-distinctes qui relient le lac à la montagne qui le domine, et ils avaient supposé que c'étaient les fossés du camp de Vespasien. J'ai moi-même parfaitement remarqué ces coupures, qui sont indubitablement les retranchements du camp de Vespasien. Josèphe raconte que les Juifs de Taricheæ, conduits par leur chef Ièsous, vinrent se ruer sur ce camp, au moment même où les soldats romains en construisaient l'enceinte, et qu'ils réussirent non-seulement à chasser les travailleurs, mais encore à détruire une partie de l'ouvrage déjà fait [2]. Bientôt les Romains se rallièrent, fondirent à leur tour sur les assaillants qu'ils culbutèrent et mirent en déroute. Ils les poursuivirent l'épée dans les reins, jusqu'aux barques qui étaient prêtes à recevoir les fuyards. Poussant alors au large, mais restant à portée de trait, les Juifs, dit

1. Bell. Jud., IV, I. 3.
2. Bell. Jud., III, X, 1.

assez plaisamment Josèphe, engagèrent un combat naval avec des ennemis placés sur terre.

Peu de temps après que les fossés du camp de Vespasien sont dépassés, on commence à rencontrer des ruines très-considérables de constructions en blocs de lave, non équarris comme ils le sont dans celles de Tibériade; ce ne sont que des arasements, mais parfaitement distincts et reconnaissables. On y retrouve des enceintes, des allées de pierres, des murs de soutènement et des bases de tours rondes qui dominaient le lac. Le long de celui-ci paraît encore sur une assez grande étendue un mur de quai. Il n'est pas possible, je crois, de se tromper sur le nom de cette ville antique : c'est Taricheæ, sur laquelle je vais revenir tout à l'heure.

Ces ruines intéressantes se montrent pendant près d'une demi-heure, puis elles cessent de paraître pendant dix minutes de chemin, pour se rencontrer encore, sur une beaucoup moins grande étendue. Cette interruption, d'au moins un kilomètre, doit-elle être regardée comme nécessitant, en ce point, la présence de deux villes détruites? Je ne sais. Peut-être la plus éloignée au sud est-elle la ville primitive, qui se sera rapprochée postérieurement d'el-Hammam et du site de Tibériade. Du reste il ne serait pas impossible, à la rigueur, que les traces de la portion de la ville qui aurait occupé cet intervalle d'un kilomètre, resté vide aujourd'hui, eussent disparu, bien qu'il paraisse au moins étrange que, sur toute cette étendue de terrain, il n'y ait plus un seul bloc de lave.

Saïd, interrogé par moi sur le nom de la ville dont nous traversions les ruines, m'a répondu : Kedes. J'avoue que j'ignore complétement d'où peut provenir cette dénomination, que je trouve déjà inscrite sur la belle carte de Zimmermann.

Au delà des ruines placées au sud de Taricheæ, la mon-

tagne s'écarte rapidement de la côte, et là commence véritablement le Rhôr, c'est-à-dire la plaine humide du Jourdain. On marche encore une bonne demi-heure, et l'on se trouve alors à la pointe sud d'une petite vallée marécageuse, qui semble n'être qu'une véritable laisse du Jourdain, dominée à l'ouest par le flanc des premières pentes de la montagne, et à l'est par un énorme massif très-élevé, et qui forme comme une sorte de jetée immense, construite pour contenir les eaux du lac au point même où le Jourdain s'en échappe. La régularité de construction de ce massif est telle, que j'ai grand' peine à croire que ce ne soit pas une colline artificielle, due à la main de l'homme.

Le Jourdain, au point où il sort du lac de Gennezareth, point qui se trouve placé latéralement et un peu en deçà de l'extrémité sud du lac, se retourne brusquement à l'ouest, en faisant un angle droit avec le grand axe du lac. Il ne suit, du reste, cette direction que sur une longueur de deux ou trois cents mètres, après laquelle il se redresse brusquement au sud. C'est cette branche du Jourdain dirigée à l'ouest, qui alimente d'eau le marécage que j'ai désigné tout à l'heure.

A l'extrémité de la grande jetée est le point de débarquement des voyageurs, que le seul bac qui desserve les deux rives du Jourdain amène de la rive orientale. Sur cette rive orientale, à un kilomètre environ, à gauche du point de départ et d'arrivée du bac, on voit le village de Samakh, et plus loin encore, à gauche, des ruines très-apparentes, même de si loin, et qui portent le nom de Kharbet-Samrah. Quelle est cette Samrah? Je serais assez tenté de croire que c'est la ville dont Hyrcan s'empara après avoir pris Medaba, et que Josèphe appelle Samæa (Σαμαία)[1] et Samega (Σαμεγά)[2]. Dans ce dernier

1. Bell. Jud., I, II, 6.
2. Ant. Jud., XIII, IX, 1.

passage, Josèphe nous apprend que Hyrcan, dès qu'il connut la mort d'Antiochus Eusèbes, marcha sur les villes de la Syrie, espérant les surprendre sans défense. Medaba (ville de la rive orientale du Jourdain) résista pendant six mois, et après la réduction de cette ville, ce fut le tour de Samega, ou Samæa, et des lieux environnants; puis vint le tour de Sichem et du Garizim. Pour venir de Medaba à Sichem, Hyrcan devait aller passer le Jourdain, au point où sont les ruines du pont connu sous le nom de Djesr-Omm-el-Kenatir, c'est-à-dire à un quart de lieue du point où le Jourdain sort du lac de Gennezareth. Notre Samrah est donc convenablement placée, pour représenter la Samega de Josèphe.

A la pointe nord de la grande jetée qui sert de digue à la sortie du Jourdain, se trouve un grand mamelon couvert de décombres et criblé de citernes. Un second mamelon, plus petit et couvert également de ruines, est au nord du premier, avec lequel le relie une jetée que recouvrent aussi des décombres. Ces ruines sont évidemment modernes et représentent un pauvre village arabe qui a, comme tant d'autres, disparu depuis un petit nombre d'années; il se nommait, et ses restes se nomment encore, el-Karak. On a pensé qu'on pouvait retrouver dans cette dénomination une trace du nom antique de Tarichezæ. J'en demeure d'accord. Mais on a voulu identifier le site d'el-Karak avec celui de Taricheæ, et ici je ne puis plus être aussi coulant. C'est tout simplement impossible, et je vais tout à l'heure le démontrer de façon à ne pas laisser, je crois, de place à la réplique. Commençons par dire quelques mots de l'histoire de Taricheæ.

Cette ville était située à trente stades de Tibériade (εἰς Ταριχαίας, τῆς Τιβερίαδος ἀπεχούσας στάδια τρίακοντα[1]). Voici com-

1. Vit. Jos., 32.

ment Josèphe décrit le site de Taricheæ, dont il écrit le nom indifféremment Ταριχαίαι et Ταριχέαι. Cette ville, dit-il, est située comme Tibériade, au pied d'une montagne et munie d'une forte muraille d'enceinte, mais non aussi forte que celle de Tibériade (cette muraille, c'est lui-même, Josèphe, qui l'avait fait construire); toute la ville en était entourée, excepté du côté où elle était baignée par les eaux du lac[1]. Il paraît probable que la ville avait reçu son nom, des salaisons qui s'y fabriquaient et qui étaient faites avec les poissons pêchés dans le lac.

La première mention de Taricheæ faite par l'historien des Juifs, est contenue au chapitre XIV de ses Antiquités Judaïques (VII, 3); elle nous apprend que Cassius s'étant réfugié en Syrie, s'en empara et en chassa les Parthes. Il revint alors à Tyr et marcha de là sur la Judée. Dans cette expédition, il se rendit maître de Taricheæ à la première attaque, et il y fit trente mille captifs. Dans la première année de son règne, Néron donna à Agrippa une partie de la Galilée, et entre autres Tibériade et Taricheæ; et, de plus, Julias de la Perée, avec quatorze bourgs qui en dépendaient[2]. J'ai déjà dit tout à l'heure que ce fut l'historien Josèphe qui, à l'occasion de la venue des Romains en Galilée, mit Taricheæ en état de défense, avec nombre d'autres places[3].

Taricheæ avait un hippodrome, nous l'apprenons par le récit éminemment curieux de la sédition qui fut fomentée contre Josèphe, par quelques jeunes gens du village de Daberouth (ἀπὸ Δαβαρίττων κώμης ἐν τῷ μεγάλῳ πεδίῳ) qui avaient dévalisé Ptolémée, procurateur d'Agrippa et de Bérénice, et qui avaient apporté le produit de leur vol à Taricheæ, où Josèphe les en

1. Bell. Jud., III, X, 1.
2. Ant. Jud., XX, VIII, 4.
3. Bell. Jud., II, XX, 6.

avait dépouillés. Les mécontents s'étaient rassemblés, dit Josèphe, au nombre de cent mille (ἕω δέκα μυριάδας) dans l'hippodrome situé près de Tarichea (ἐν τῷ κατὰ Ταριχέας ἱπποδρόμῳ [1]). Ceci implique évidemment une exagération énorme.

Les Taricheates voulant passer dans le parti d'Agrippa, en furent empêchés par Josèphe [2]. Le jour même où ils vinrent attaquer le camp de Vespasien, près des thermes d'Emmaüs, ils furent, ainsi que nous l'avons vu, repoussés par les soldats romains, jusque sur leurs barques. Au même moment, Titus attaquait, par l'ordre de son père, un rassemblement considérable qui s'était formé dans la plaine voisine de la ville. Titus, bien que se voyant très-inférieur en nombre (il n'avait d'abord avec lui que six cents cavaliers d'élite), allait charger, lorsque Trajan, amenant quatre cents autres cavaliers, vint renforcer sa troupe; d'un autre côté, Antonius Silo, à la tête de deux mille archers, avait été envoyé par Vespasien, pour occuper les hauteurs qui dominent la ville, et écarter à coups de flèche les défenseurs des murailles. Les Romains développant alors un front de bataille égal à celui de l'ennemi, fondirent sur lui en jetant de grands cris. Les Juifs essayèrent de soutenir le premier choc, bien qu'ils fussent terrifiés par l'ordre parfait avec lequel cette charge de cavalerie s'exécutait sur eux. Mais leur ligne fut bientôt rompue, et tout ce qui n'était pas blessé à coups de javelot, ou écrasé par les chevaux, s'enfuit en désordre vers la ville. Titus, lancé à la poursuite des fuyards, en fit un grand massacre. Il cherchait à leur couper la retraite, et à les rejeter dans la plaine, sous les coups de ses cavaliers, mais ils réussirent, par leur masse même, à se frayer un passage, et ils finirent par se réfugier derrière les murailles de la place.

1. Bell. Jud., II, XXI, 3.
2. Vit. Jos. 32 et suiv.

Presque tous étaient des Juifs étrangers à la ville, et lorsqu'ils y furent rentrés, les habitants auxquels cette guerre, qui compromettait leurs biens et leur vie, plaisait médiocrement, et qui d'ailleurs venaient de voir périr un grand nombre des leurs, cherchèrent à se révolter contre ceux que les Romains avaient mis en fuite; mais ceux-ci étaient en majorité; une dissension tumultueuse s'éleva entre les deux partis, et de grands cris se firent entendre au-dessus des murailles. Titus alors, avec cette rapidité de vue et cette énergie qui font les héros, comprit que le moment était opportun pour se rendre maître de la place, et donnant l'exemple de l'audace, il lança son cheval dans le lac, tourna ainsi le rempart, et, suivi de sa cavalerie qui ne voulut pas rester en arrière d'un pareil chef, il fit irruption dans Taricheæ, par la portion du rivage qui n'était pas défendue par un mur de quai.

On comprend quelle terreur dut s'emparer des Juifs à la vue de cet audacieux coup de main. Les uns s'enfuirent à travers champs, et beaucoup d'autres périrent en s'efforçant de se réréfugier sur leurs barques, ou de suivre à la nage celles qui, chargées de monde, avaient réussi à s'éloigner de la côte. Titus finit par avoir pitié des habitants qui n'osaient se défendre, et lorsque tous ceux qui avaient pris part à l'action eurent été mis à mort, il donna l'ordre de cesser le carnage. Ceux qui s'étaient réfugiés sur le lac, voyant la ville au pouvoir de l'ennemi, s'enfuirent au large, et le plus loin possible des Romains.

Vespasien, informé aussitôt du succès de cet incroyable fait d'armes, ordonna sur-le-champ d'entourer la ville, et de mettre à mort quiconque essaierait d'en sortir. Le lendemain, il vint à Taricheæ et fit commencer aussitôt la construction de radeaux, à l'aide desquels il pût poursuivre et atteindre ceux qui avaient fui sur le lac. Dès que ces radeaux furent prêts, ils furent lancés contre les Juifs, qui essayèrent vaine-

ment de résister. Les Romains en firent un effroyable massacre, sur le lac d'abord, et ensuite sur la côte où ils avaient été rejetés, si bien que l'air fut longtemps empesté sur les rives du lac, par les cadavres en putréfaction. Avec ceux qui avaient péri à la prise de la ville, le nombre des morts s'éleva à six mille cinq cents.

Aussitôt le combat naval terminé, Vespasien réunit un conseil de guerre à Tarichéæ même, et on y discuta le sort à réserver aux vaincus. Les habitants de la ville une fois mis à part et pardonnés, Vespasien fit semblant d'accorder la vie sauve aux Juifs étrangers, mais il ne leur laissa que la liberté de s'en aller du côté de Tibériade. Les soldats romains en gardaient le chemin, pour que personne ne pût s'en écarter. Tous durent donc entrer à Tibériade, et ils y furent aussitôt enfermés. Vespasien les y suivit aussitôt, les fit tous amener au stade, et donna l'ordre de mettre immédiatement à mort les vieillards et les infirmes, au nombre de douze cents. Les plus jeunes et les plus vigoureux, choisis au nombre de six mille, furent envoyés à Néron à l'Isthme, et de la multitude de surplus, trente mille quatre cents furent vendus. Un certain nombre fut en outre réservé à Agrippa pour qu'il en fît à son bon plaisir, et ce monarque les fit vendre. Il est difficile de ne pas croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans les chiffres que je viens de rapporter [1].

Du curieux récit dont j'ai donné l'analyse le plus succinctement qu'il m'a été possible, il résulte 1° que les murailles de Tarichéæ et la ville elle-même étaient dominées par une montagne; 2° que la grève non garnie de murailles était de nature à permettre à Titus et à ses cavaliers d'entrer dans la ville, en faisant passer leurs chevaux par le lac. Ces deux

1. Bell. Jud., III, X, 1-10.

faits sont parfaitement exacts, en ce qui regarde les ruines qui se nomment Kedes et qui sont bien celles de Tarichea; ils deviennent forcément inadmissibles, si l'on veut voir Taricheæ dans les ruines du village très-probablement moderne d'el-Karak. Celui-ci n'a donc, comme je l'ai dit, pris que le nom de la ville antique en l'estropiant, sans en prendre la place.

Pendant notre course de Thabarieh au Jourdain, nous avons fréquemment croisé des passants qui se rendaient à Thabarieh, venant du Rhôr, soit de la rive droite, soit de la rive gauche, par le bac. L'un d'eux, véritable Bedouin, type des Rhaouarna, nous a fait horreur; le malheureux avait reçu sur la figure un coup de sabre qui lui avait enlevé tout le nez et une partie des lèvres. Sa plaie n'était nullement pansée, et il s'en allait assez tranquillement, au pas de son cheval, et la lance sur l'épaule, chercher du secours à Thabarieh, où il espérait probablement trouver quelque hakim capable de le guérir. Je doute fort qu'il y ait réussi, et que par la rude chaleur qu'il faisait déjà, la gangrène ne lui ait pas joué un mauvais tour.

Du haut de la digue dont j'ai parlé plusieurs fois, et qui domine le lac de quinze ou vingt mètres au moins, on apercevait dans les eaux de celui-ci, de magnifiques poissons. Édouard en a tiré un à balle, et la pauvre bête, tournant le ventre en l'air, nous a paru se débattre contre l'agonie. Une légère teinte rouge nous a même semblé colorer l'eau dans laquelle il nageait. C'était donc un superbe coup de fusil, et il s'agissait de se rendre maître du gibier touché. Édouard, s'accrochant aux buissons qui couvrent le flanc presque perpendiculaire de la digue, parvint au niveau du lac, évidemment très-profond en ce point. Son poisson s'était éloigné de quelques pieds, et il fallut s'aider d'une baguette pour l'atteindre; mais, hélas! le contact de la bienheureuse baguette

sembla ressusciter le moribond ; à peine atteint, il se retourna, plongea et disparut, nous laissant tout étonnés et surtout fort désappointés, car nous avions fermement compté le faire entrer pour quelque chose dans notre dîner du jour.

Une fois installés au bord du Jourdain, nous nous sommes dispersés, pour faire la chasse aux insectes, aux coquilles fluviatiles et aux plantes, et nous avons ramassé force merveilles. Belly et Loysel ont tué des mouettes qui se montrent en grande quantité à la sortie du Jourdain ; mais, sans en être bien sûrs, nous avons considéré ces oiseaux comme identiques avec nos mouettes des bords de l'Océan, et nous les avons laissés là. La tournure d'un autre oiseau d'eau m'a beaucoup frappé dans notre promenade : c'est une sorte de gros martin-pêcheur, tacheté de noir et de blanc, et qui porte une belle huppe sur la tête.

Après quelques heures employées à explorer les environs du point curieux où nous nous étions installés pour déjeuner, il a fallu songer à regagner Thabarieh, où Rothschild, suivi de Selim, était retourné bien avant nous. Au retour, nous avons renouvelé toutes nos observations sur les ruines curieuses de Taricheæ [1].

En repassant auprès des bains d'el-Hammam, j'ai prié Édouard d'aller reconnaître, sur le flanc de la montagne, en avant de l'établissement thermal, c'est-à-dire au sud, un petit édifice ruiné au milieu duquel paraissait debout un tronçon de colonne. Pour les Juifs de Thabarieh, cet édifice est le tombeau d'un prophète. Mais c'est là une tradition extravagante ; l'édifice en question est d'une construction plus que médiocre, et qui trahit une très-faible antiquité. D'ailleurs, la prétendue colonne est composée de deux tambours de colonne, superposés, il est vrai, mais de diamètres tout différents. Ce tom-

1. Étienne, dans ses Ethniques, dit, au mot Ταριχέαι, que le nom de cette ville s'emploie indifféremment au singulier et au pluriel.

beau, si c'en est un, ne vaut donc pas trop la peine que l'on se dérange de son chemin, pour le visiter.

J'ai vérifié, en revenant, que les excavations sépulcrales que j'avais aperçues de loin, hier matin, sont au nombre de deux. Elles paraissent difficiles à atteindre, et il faudrait une course spéciale et assez longue pour aller les étudier. Je suppose qu'elles sont analogues aux caves sépulcrales des nécropoles que nous avons rencontrées déjà tant de fois.

Toutes les ruines de la Tibériade antique sont au sud de la Thabarieh du moyen âge; au nord il n'y en a pas trace. Ainsi que je l'ai déjà dit, les fûts de colonnes s'y montrent en très-grande quantité, surtout au point que les Juifs appellent l'École talmudique. Sans aucun doute, des fouilles entreprises sur toute l'étendue du terrain compris entre la ville actuelle et el-Hammam seraient on ne peut plus productives; mais, qui les entreprendra jamais?

Nous étions arrivés à la porte de Thabarieh à cinq heures précises. A quatre heures dix minutes nous touchions, en revenant du Jourdain, aux ruines de la première ville placée au sud de Taricheæ. De là aux ruines d'el-Karak, c'est-à-dire à la tête septentrionale de la digue, il y à une demi-heure de chemin. Il y a donc, à très-peu près, de Thabarieh à la sortie du Jourdain, pour une heure vingt minutes de chemin, en marchant bon train, c'est-à-dire en faisant un peu plus d'un kilomètre toutes les dix minutes. C'est donc environ neuf à dix kilomètres de distance. On peut encore déduire de là les distances suivantes. Il y a sept ou huit kilomètres de la porte de Thabarieh à la pointe sud de la ville en ruines, placée au delà de Tharicheæ, six kilomètres de Thabarieh à la pointe sud de Tharicheæ, dont les traces ont à peu près deux kilomètres d'étendue; enfin, trois kilomètres, au plus, séparent el-Hammam de la ville.

Une fois rentrés, nous nous sommes assez promptement fait

servir à dîner, et, presque aussitôt après le dîner, je me suis couché. J'étais harassé de fatigue, et mon mal de tête n'avait fait que croître pendant la journée.

Au retour, nous avons retrouvé, avec grand plaisir, notre brave Mohammed, qui a quitté sa famille pour venir nous rejoindre et que nous emmenons décidément à Paris avec nous. Son neveu, Ismayl, voudrait bien être de la partie et ne plus nous quitter, mais nous ne pouvons nous accommoder de ce surcroît de dépense inutile; en conséquence, je lui paye sa solde des deux jours qu'il est resté à notre service, et je le congédie, à son grand désappointement.

Maintenant, que nous avons vu tout ce que nous avions à voir à Thabarieh et au sud de cette ville, nous faisons nos préparatifs pour en partir demain matin. Voyons maintenant ce que l'on sait de l'histoire de Tibériade.

Josèphe nous apprend qu'une ville fut fondée, par Hérode Antipas, le tétrarque, dans la plus belle partie de la Galilée, au bord du lac de Gennezareth, et qu'elle reçut le nom de Tibériade, en l'honneur de Tibère avec lequel le tétrarque était lié d'amitié. Celui-ci eut beaucoup de peine à créer une population pour sa nouvelle ville, et ce ne fut qu'en accordant des immunités à ceux qui l'habiteraient, en leur construisant des maisons et en leur concédant des terrains, qu'il parvint à y établir un ramassis d'étrangers, de gens dont la condition libre n'était pas suffisamment établie, et de Galiléens qui y furent transplantés par force. La cause réelle de cette répugnance était que des sépulcres avaient été détruits, pour jeter les fondements de la nouvelle ville, et que, par conséquent, d'après les lois judaïques, les habitants d'une ville pareille étaient frappés d'une impureté de sept jours [1]. Nous avons déjà dit, plus

1. Ant. Jud., XVIII, II, 3.

haut, en parlant de Tarichеæ, que Tibériade fut donnée par Néron à Agrippa le Jeune [1]. Cette ville est une de celles que Flavius Josèphe mit en état de défense, lorsque l'invasion romaine menaça la Galilée [2]. Jean fils de Lévi, natif de Giscala, ayant ameuté, par envie, le peuple contre Josèphe, celui-ci voulut haranguer les séditieux réunis au stade [3]. Il y avait donc un stade à Tibériade, et ce stade était au bord du lac, car Josèphe, pendant son allocution, se voyant sur le point d'être assassiné par les émissaires de Jean, sauta à bas d'un tertre de six pieds de haut, sur lequel il s'était placé pour mieux se faire entendre, et se trouva sur le rivage. Par hasard, une barque se trouvait à sa portée; il s'y jeta avec deux soldats qui firent force de rames, et il se sauva au large [4].

Il y avait à Tibériade un palais construit par Hérode le tétrarque; ce palais était, malgré la sévérité de la loi judaïque, orné de représentations d'êtres animés (ζώων μορφὰς ἔχοντα). Josèphe, chargé de mettre la Galilée en défense, vint de Sepphoris devant Tibériade, et, s'arrêtant à un endroit nommé Bethmai (εἰς κώμην τινὰ, Βηθμαοὺς λεγομένην, ἀπέχουσαν Τιβεριάδος στάδιους τέσσαρα) et éloigné de quatre stades seulement de la ville [5], il manda le sénat de Tibériade et les principaux habitants; il leur dit qu'il était chargé par le sénat de Jérusalem de venir leur demander de détruire de fond en comble le palais d'Hérode, dont la présence était un scandale. Les habitants de la ville résistèrent quelque temps, puis ils finirent par se laisser persuader, et la destruction du palais en question fut déci-

1. Ant. Jud., xx, viii, 4.
2. Bell. Jud., ii, xx, 6.
3. Bell. Jud., ii, xxi, 6.
4. Loco citato.
5. Ce village devait être très-probablement au bas de la descente qui amène à Thabarieh. Là effectivement se montrent quelques ruines de très-peu d'importance, et dont je n'ai pas recueilli le nom.

dée. Un certain Ièsous fils de Sapphias, qui était le chef des mariniers et de la lie du peuple, fut plus prompt que Josèphe et ses adhérents; par ses soins le palais fut livré à l'incendie et pillé à l'instant même, au grand déplaisir de Josèphe [1].

Celui-ci, quand il fut à la tête de la ville, eut toutes les peines du monde à la maintenir dans le devoir. Sa population était turbulente et inquiète; tout ce qui était nouveau lui paraissait bon, et à plusieurs reprises Josèphe eut à réprimer des mouvements insurrectionnels. Une fois même il dut entrer de vive force dans la place, après un combat opiniâtre dans lequel la victoire faillit rester aux habitants [2]. Dans une autre circonstance, Josèphe arrêta les Galiléens qui voulaient descendre à Tibériade et mettre la ville à sac, pour la punir d'avoir songé à pactiser avec le roi Agrippa et avec les ennemis de la nationalité judaïque [3].

Lorsque Vespasien entra sans coup férir à Tibériade avant la prise de Taricheæ, il vint, avec trois légions, camper en un point nommé Sennabris, et qui, bien qu'éloigné de trente stades de Tibériade, était parfaitement visible de cette ville. Cet endroit était donc très-vraisemblablement sur les hauteurs, puisque Vespasien, venant de Scythopolis (Beysan), ne passait pas par Taricheæ, qui était dans le Rhôr, entre Beysan et Thabarieh. Vespasien avait envoyé en parlementaire, un certain Valerianus, à la tête de cinquante cavaliers. Quand ils eurent mis pied à terre, pour prouver leurs bonnes intentions, Ièsous, fils de Sapphias (il est appelé cette fois : fils de Saphat), fondit sur les Romains à la tête des bandits qui l'avaient pris pour chef, saisit les chevaux et fit prisonniers quarante-cinq soldats qui ne se défendirent pas. Le sénat de Tibériade, désolé

1. Vit. Jos., 2.
2. Vit. Jos., 63.
3. Vit. Jos., 68.

de cette infamie, fit aussitôt demander grâce pour la ville à Vespasien qui, le lendemain, envoya Trajan avec de la cavalerie au sommet de la montagne[1], afin de sonder les dispositions de la population, et quand Trajan se fut assuré qu'elles étaient bonnes, l'armée tout entière leva le camp et, traversant Tibériade, vint camper, ainsi que nous l'avons vu, entre cette ville et Taricheæ, où Ièsous et ses partisans s'étaient réfugiés en toute hâte.

Épiphanius[2] nous apprend que Joseph, Juif converti, reçut de l'empereur Constantin la permission de construire une église à Tibériade, à Dio-Cæsarea et à Capharnaüm. Jusque-là le séjour de Tibériade n'avait été permis ni aux chrétiens, ni aux Samaritains, ni aux étrangers. Le premier évêque connu de Tibériade est Jean, qui souscrivit aux actes du concile de Chalcédoine en 451. En 536, un autre évêque de Tibériade, du même nom, assista au concile de Jérusalem, et enfin, au concile de Constantinople, tenu en 553, parut un évêque de Tibériade nommé George. Epiphanius[3] raconte que ce Joseph, autorisé par Constantin, s'empara, pour construire son église; d'un vaste temple, qui était resté inachevé, que l'on appelait l'Adrianæum, et que les habitants de Tibériade désiraient transformer en établissement de bains publics.

Après la destruction de Jérusalem, Tibériade fut le refuge des docteurs du judaïsme. Ils y fondèrent une très-célèbre école talmudique, qui fut florissante jusqu'au IVe siècle de notre ère, époque où la conversion de Constantin permit de construire une église chrétienne dans cette ville. Justinien fit relever les murailles de Tibériade, ainsi que nous l'apprend Procope[4].

1. Ce fait prouve sans réplique que Sennabris où Vespasien campait, était sur les hauteurs.

2. Adv. hæres., l. I, p. 128.

3. Adv. hæres., l. I, p. 136-137.

4. De ædif. Just., V, 9.

Abou'l-Féda, dans sa géographie, dit de Thabarieh, que cette ville, déjà ruinée de son temps, fut enlevée aux chrétiens par Selah-ed-Dyn.

Une petite église de Saint-Pierre existe aujourd'hui à Thabarieh, et elle a très-vraisemblablement pris son nom de l'église qu'Hélène, mère de Constantin, fit construire à Tibériade sous le vocable de saint Pierre. Ce fait est constaté dans l'Histoire ecclésiastique de Nicéphore Kallistus.

On a quelquefois pensé, d'accord en cela avec saint Jérôme, que Tibériade avait pris la place de la ville qui, dans l'Écriture Sainte, est nommée Kenret; mais Reland a parfaitement réfuté cette opinion, à l'aide du raisonnement suivant qui me paraît décisif: Kenret (כנרת), qui a autrefois donné son nom au lac de Gennezareth, était une ville de la tribu de Nephtali[1]. La frontière méridionale de Nephtali commençait à Capharnaüm, puisque l'évangile de saint Mathieu (IV, 13) nous apprend que Capharnaüm était située sur la limite des territoires de Nephtali et de Zabulon; celui de Nephtali était au nord et celui de Zabulon au sud; et comme Tibériade était au sud de Capharnaüm, dès lors, puisqu'au sud de Capharnaüm était le pays de Zabulon, Tibériade, située dans le territoire de Zabulon, ne peut être identifiée avec Kenret, qui était très-positivement une ville de la tribu de Nephtali[2].

Il en est absolument de même de l'opinion des rabbins qui veulent retrouver à Tibériade le site des villes nephtaliennes

1. Josué, XIX, 35.

2. Saint Jérôme parle deux fois de l'identité de Tibériade avec la Kenret biblique. D'abord dans les commentaires d'Ezekhiel (XLVIII, 21) où il dit : Tiberias quæ olim appellabatur Chenereth. La seconde fois saint Jérôme n'est plus aussi affirmatif, et il ne rapporte qu'un *on dit*. Voici comment il s'exprime : (Onomast. ad. voc. Chennereth) : Tiberiadem ferunt hoc primum appellatam nomine. D'ailleurs, puisqu'il y avait des tombeaux nombreux sur l'emplacement qu'a occupé Tibériade, c'est, évidemment, qu'il n'y avait pas eu de ville judaïque sur ce même emplacement : ceci est la conséquence forcée de la rigueur des lois judaïques sur les cas d'impureté.

de Raccath et de Hammath. Pour cette dernière, j'ai cherché à l'identifier avec le Qalâat-el-Hammam, et je ne crois pas m'être trompé en le faisant. Il est probable, comme le dit Reland [1], que cette identité a été proposée, parce que le lac portait à la fois le nom de lac de Kenret et de lac de Tibériade, d'où l'on a conclu que Kenret et Tibériade étaient la même ville. A ce compte, Tibériade serait aussi Gennezareth, Gennesar, et, qui plus est, la Galilée, puisque le lac s'appelle indifféremment le lac de Gennezareth (Évangiles), le lac de Gennesar (Josèphe), et la mer de Galilée (Évangile de saint Marc). Nous verrons un peu plus loin s'il n'est pas possible de démêler l'origine du nom *lac de Kenret.*

8 MARS.

Ce matin, de très-bonne heure, nous avons fait nos préparatifs de départ. La première chose à terminer, c'était notre compte avec le cher M. Weisemann: cher est bien le mot! Notre note de dépenses nous a été remise, et nous en avons pour plus de douze cents piastres! Je doute que jamais gargotier ait écorché ses victimes avec une impudence aussi éhontée. Plus de trois cents francs pour un lit, une seule chambre pendant trois nuits, et cinq repas plus que médiocres, pour cinq personnes! On en conviendra, c'était exorbitant.

Maître Weisemann possède un registre sur lequel les voyageurs inscrivent leurs noms, suivis des observations qu'ils croient devoir faire sur la tenue de la maison; nous y avons trouvé une note au crayon de nos amis Maxime Du Camp et Gustave Flaubert, ajoutée après la venue de la carte à payer; nous en avons trouvé d'autres encore, conçues dans le même

1. Palæst., p. 1037.

sens, et nous nous sommes décidés à payer sans mot dire, mais en nous réservant de constater de bonne encre, dans le registre en question, notre avis sur l'honnêteté du lieu. Ce sera un précieux complément de la collection d'autographes déjà recueillis par notre hôte. J'ai appris que, depuis notre passage, le curieux album avait été retiré de la circulation, et soustrait à l'appréciation des nouveaux venus.

Pendant que nos bagages se chargeaient, j'ai aperçu, dans le mur de la cour de l'auberge Weisemann, deux fragments de sculpture assez intéressants, et dont je me suis hâté de prendre des croquis. L'un, que le propriétaire affirme avoir été tiré des ruines d'Omm-Keys (l'antique Gadara), situées sur l'autre rive du lac, représente le chandelier à sept branches, entouré d'une couronne et accompagné de deux couteaux de sacrifice. L'autre est un fragment de porte antique, offrant l'encadrement à crossettes, des tombeaux de la vallée de Hinnom. Probablement ce dernier morceau provient des ruines de Tibériade [1].

Enfin tout est prêt; nous montons à cheval, et nous nous éloignons légers de cœurs et d'argent, de la case de notre fripon d'hôte. Fiez-vous donc aux gros hommes tout ronds, après cela! Nous devons sortir de Thabarieh, par la porte qui nous y a introduits; longeant donc à gauche des maisons renversées, et à droite l'enclos d'une mosquée toute disloquée, nous franchissons pour la dernière fois l'enceinte de la ville, et tournant immédiatement à droite, c'est-à-dire au nord, nous nous acheminons vers Safed. Le sentier que nous suivons est délicieusement fleuri; après avoir traversé une petite plaine, dans laquelle est un faible ruisseau qui se rattache à une source nommée Ayn-el-Barideh, il s'élève assez rapidement sur le flanc d'une colline, en continuant de se prolonger à peu près

1. Voyez pl. XLVI.

parallèlement à la côte. Il semble que le lac se soit paré coquettement de tous ses atours, pour recevoir nos adieux; il est de fait qu'il nous paraît plus riant encore que de l'autre côté de Thabarieh. Quelques roches à fleur d'eau se montrent vers le large, et elles sont couvertes de milliers d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels les gros pélicans gris sont en majorité. D'innombrables canards prennent leurs ébats sur tous les points; le lac est d'une tranquillité parfaite, et ses eaux scintillantes resplendissent de tout l'éclat du ciel et du soleil.

Pendant que j'admire, de toutes les forces de mon cœur, ce magnifique spectacle, l'abbé, sans cesser d'en faire autant, s'arrête à chaque pas, pour remplir de charmantes fleurs, sa boîte d'herborisation. Le temps se passe rapidement, trop rapidement à notre gré, et lorsque nous avons marché une heure et demie, notre route s'abaisse; devant elle s'ouvre une petite plaine verdoyante et fleurie, et nous arrivons en face d'un misérable hameau, au milieu duquel se montrent quelques ruines antiques, ayant l'apparence de restes de fortifications. Ce hameau, c'est el-Medjdel, la forteresse! Quelle est cette Medjdel? c'est la Magdala de l'Évangile, le lieu de naissance de Marie-Magdeleine. Nous lisons dans l'évangile de saint Marc (7), que Jésus-Christ se rendit des frontières de Tyr et de Sidon, sur les frontières de la Décapole, et comme il n'est nullement question qu'il ait passé ni le Jourdain, ni le lac de Gennezareth, il paraît bien clair qu'il se rendit dans la partie cisjordane de la Décapole, partie dans laquelle se trouvait Scythopolis, l'antique Beit-San. C'est là que s'accomplit le miracle de la multiplication des sept pains, comme disent saint Marc et saint Mathieu (et non des cinq pains, el-Khamsè-Khobzat, comme le disent les Musulmans, qui connaissent et montrent aux voyageurs les plates-formes de roche basaltique situées au-dessus de la montagne qui domine Thabarieh, et

sur lesquelles les pains furent distribués). Aussitôt après, le Christ et ses disciples vinrent s'embarquer, et allèrent toucher à Magdala, dit saint Mathieu, à Dalmanoutha, dit saint Marc, où ils ne s'arrêtèrent qu'un instant, puis ils se dirigèrent vers l'autre rive (εἰς τὸ πέραν, Marc et Mathieu [1]) pour aller gagner ensuite Césarée de Philippe, aujourd'hui Banias.

Puisque Jésus-Christ, en s'embarquant sur la mer de Galilée, après le miracle de la multiplication des pains, partait pour Césarée de Philippe, il est bien clair qu'il ne quittait pas la décapole transjordane, car sans cela il eût traversé le lac inutilement, une première fois pour venir à Magdala, et une deuxième fois pour revenir sur ses pas, vers la route de Césarée. Je ne puis donc m'expliquer comment le Rév. Robinson [2] a pu dire: « After the miraculous feeding of the four thousand, which appears to have taken place in the country east of the lake; » car c'est tout le contraire que l'on est forcé de conclure du texte même des Évangiles.

Que pouvait être Dalmanoutha, que l'un des deux évangélistes précités substitue, dans son récit, à Magdala que mentionne l'autre? On l'ignore. Peut-être les deux noms s'appliquaient-ils indifféremment à la même localité. Ceci serait d'autant plus possible qu'el-Medjdel, véritable forme du nom grécisé Magdala, signifie simplement « la forteresse. »

Le Talmud de Jérusalem, compilé à Tibériade, mentionne Magdala comme une localité voisine à la fois de Tibériade et de Hammath. Robinson voit dans Hammath les thermes d'Emmaüs, mais je crois que c'est à tort. Il s'agit là précisément de la Hammath biblique, remplacée par Qalâat-el-Hammam; effectivement el-Medjdel se trouve située à l'embouchure de

1. C'est ce mot Peran qui est l'origine du nom de la Perée, Περαία, nom qui signifie au propre le pays d'au delà.
2. Tome III, p. 278.

l'Ouad-el-Hammam, ce qui place nettement Magdala entre Tibériade et Qalâat-el-Hammam, comme l'indique le Talmud.

Le livre de Josué (XIX, 38) mentionne une Medjdel-El parmi les places les plus fortes de la tribu de Nephtali, et l'on a pensé que c'était la même que notre Medjdel. Je ne puis le croire, parce que cette ville est citée fort loin de Kenret, dont el-Medjdel est forcément voisine.

Dès que l'on a dépassé el-Medjdel, on aperçoit l'embouchure de l'Ouad-el-Hammam, et, sur l'un des sommets qui le dominent, la ruine qu'Ismayl m'a nommée Qalâat-el-Hammam, aujourd'hui Mohammed me la désigne sous le nom de Qalâat-el-Mâan. Ceci se rapproche fort du nom Qalâat-ebn-Mâan. La ruine porte-t-elle en réalité les deux noms que j'ai recueillis? Je suis bien tenté de le croire. M. J. de Bertou[1] cite aussi le Qalâat-ebn-Mâan, qui pourrait bien être, à son avis, la Taricheæ de Josèphe. Je me dispense de discuter cette identification.

Au delà d'el-Medjdel commence immédiatement une petite plaine bien arrosée, bien fertile, et dont l'aspect est charmant. Cette plaine, qui se nomme aujourd'hui el-Rhoueyr, le petit Rhôr, le petit marais, c'est la plaine que Josèphe décrit en l'appelant Djennesar[2], et dont il fait un délicieux tableau. Ce tableau a pu être d'une scrupuleuse vérité, à en juger par l'état actuel du terrain que la culture n'a pas abandonné, il est vrai, mais dont les habitants sont trop clairsemés, pour qu'ils puissent en tirer tout le parti qu'on en tirait autrefois. Dans sa description, Josèphe a inséré une phrase qui est bien précieuse. Voici cette phrase : « Joignez à la douceur de l'air, le bienfait d'une source très-abondante que les habitants du pays appellent Capharnaoum. Quelques personnes ont cru

1. *Bull. de la Soc. de géogr.*, t. XII, nº 69 et 70, p. 146.
2. Bell. Jud., III, X, 8.

que cette source était reliée au Nil, parce qu'elle engendre des poissons semblables au korakinos, qui vit dans les marais, près d'Alexandrie. Cette plaine a, sur la côte du lac qui porte le même nom qu'elle, une longueur de trente stades et une largeur de vingt seulement[1]. »

Concluons de ce passage, que la plaine que Josèphe appelle Γεννησὰρ, et qui n'est que notre el-Rhoueyr, parce qu'il n'y a pas, au bord du lac, d'autre plaine qui puisse lui disputer cet honneur, a donné son nom au lac lui-même. Concluons-en de plus, que la Capharnaüm des Évangiles se trouvait forcément dans cette plaine, puisque du temps de Josèphe, c'est-à-dire à un demi-siècle de distance seulement, les habitants du pays appelaient Capharnaoum la source qui fertilisait la plaine de Gennesar.

Maintenant, était-ce la source même qui portait le nom de Capharnaoum? Évidemment non. Il serait absurde de supposer que l'on eût donné à une source un nom propre commençant par le mot « kafr, » village. Il serait tout aussi absurde de supposer que Josèphe, qui apparemment savait sa langue maternelle, aurait commis une semblable bévue, sans s'en douter. Sa phrase a donc été forcément, indubitablement tronquée, et ce qu'il a voulu dire, c'est que cette belle source s'appelait la source de Capharnaoum. Capharnaoum était donc près de la source qui lui avait emprunté son nom : donc la source une fois trouvée, Capharnaüm doit être retrouvée aussi. Nous allons voir que cette conclusion toute logique se vérifie sur place, dès que l'on veut bien apporter un peu d'attention à l'examen du terrain.

1. Πρὸς γὰρ τῇ τῶν ἀέρων εὐκρασίᾳ καὶ πηγῇ διάρδεται!..... γονιμωτάτῃ. Καφαρναοὺμ αὐτὴν οἱ ἐπιχώριοι καλοῦσι. ταύτην φλέβα τοῦ Νείλου τινὲς ἔδοξαν ἐπεὶ γεννᾷ τῷ κατὰ τὴν Ἀλεξανδρέων λίμνην κορακίνῳ παραπλήσιον. Μῆκος δὲ τοῦ χωρίου παρατείνει κατὰ τὸν αἰγιαλὸν τῆς ὁμωνύμου λίμνης ἐπὶ σταδίους τριάκοντα καὶ εὖρος εἴκοσι. Bell. Jud., III, X, 8.

Lorsqu'on a dépassé el-Medjdel depuis une dizaine de minutes, on traverse le Nahr, qui sort de l'Ouad-el-Hammam, et l'on trouve un peu plus loin, à droite du chemin et au milieu d'un épais fourré d'arbrisseaux, de plantes grimpantes et de hautes herbes, un magnifique bassin rond, d'une construction extrêmement soignée. Le bord de ce bassin forme un massif de maçonnerie revêtu de belles pierres de taille, et dont l'épaisseur varie de cinq à six mètres. Le bassin a de vingt à vingt-cinq mètres de diamètre, et deux mètres de hauteur au-dessus du fond. L'eau qu'il contient, et dont la profondeur n'est guère que de deux pieds au plus, est très-belle et très-limpide. On y voit nager une foule de petits poissons très-vifs, assez semblables pour la forme et la taille, autant que j'en ai pu juger « grosso modo, » à de beaux goujons ou à des éperlans[1]. A l'ouest de ce superbe bassin, la plaine est bornée par des coteaux jonchés de blocs de lave en innombrable quantité. Évidemment ces blocs ne sont pas venus là tout seuls, et ils sont, comme ceux de Taricheæ, les restes des constructions d'une ville antique. Seulement, ils sont certainement plus gros que ceux de Taricheæ, et je n'hésite pas à croire que cet excès de dimensions dénote un excès d'antiquité.

Il ne me paraît pas possible de douter de l'identité de la source que renferme le bassin de pierre décrit tout à l'heure, et qui s'appelle aujourd'hui el-Ayn-el-Medaouarah (la fontaine ronde), avec la source dont parle Josèphe et qu'il appelle source de Capharnaoum. Celle-ci arrosait et fertilisait la plaine de Gennesar; l'autre arrose et fertilise toujours la plaine de Gennesar, qui se nomme aujourd'hui el-Rhoueyr; car l'eau s'échappe du bassin par un large ruisseau, duquel on pour-

1. Ce bassin est tout à fait analogue aux bassins de Ras-el-Ayn près Sour, et comme eux il était destiné à envelopper la source qui devait fertiliser la contrée, et à emmagasiner pour ainsi dire ses eaux.

rait très-aisément tirer des canaux d'irrigation La fontaine de Josèphe nourrissait une foule de petits poissons; la fontaine ronde contient encore les descendants des poissons dont la présence a été signalée par Josèphe. Nous sommes donc incontestablement sur le territoire de Capharnaoum, lorsque nous sommes à l'Ayn-el-Medaouarah. Les ruines aujourd'hui reconnaissables, dont les blocs basaltiques jonchent les coteaux voisins, sont donc, incontestablement aussi, les ruines de la Capharnaüm des Évangiles.

A partir de ce bassin remarquable, les ruines ne cessent pas de se montrer jusqu'au village ruiné d'Abou-Chouched. Ce village se trouve sur une colline qui se rattache à la chaîne qui borde à l'ouest la plaine de Gennesar ou d'el-Rhoueyr, et elle s'avance vers l'est, pour rétrécir notablement cette petite plaine. Une quantité très-considérable de blocs de lave jonche tout le site d'Abou-Chouched, et un glacis, formé de blocs énormes de même nature et aussi bien conservé que le glacis de pierres construit au bas du château de Karak, garnit la base de la colline sur laquelle était le village. De celui-ci il ne reste que des pans de mur d'apparence tout à fait moderne, mais au milieu desquels est encore debout une tour carrée et voûtée, construite en beaux blocs d'appareil hérodien ou romain du haut empire. Cette tour est appliquée contre une muraille de construction plus récente.

Au delà, vers le nord-est, les ruines, c'est-à-dire les accumulations sur le terrain, de blocs de lave provenant certainement d'édifices antiques, continuent à se montrer jusqu'au bord d'une petite rivière d'eau pure et vive, qu'on m'a nommée Nâhr-el-Aamoud, et qui descend de l'Ouad-el-Aamoud (vallée de la colonne). Au bord de ce large ruisseau, qui roule de belles eaux limpides, est un moulin abandonné. Le Rév. Robinson et M. de Bertou ont, pour ce ruisseau, obtenu de leurs

guides l'indication qu'il descendait de l'Ouad-er-Rabadyeh. Lequel des deux noms est le bon? Je l'ignore. Mais probablement tous les deux sont admissibles, car le village de Rabadyeh se trouve dans l'Ouad-el-Aamoud. Dans la plaine, au-dessous des mêmes collines qui avoisinent Abou-Chouched, Robinson a rencontré, en se dirigeant au nord-est, vers le Khan-Minieh, un fût de colonne calcaire d'une vingtaine de pieds de longueur et de deux pieds de diamètre. Il suppose, avec raison, que l'Ouad-el-Aamoud a reçu son nom de la présence de cette colonne qui n'est certainement pas venue là toute seule, et que les Arabes n'ont probablement jamais eu l'idée d'amener en ce point. Cette colonne appartient donc aux immenses ruines en blocs de lave, qui commencent vis-à-vis l'Ayn-el-Medaouarah, et qui ne cessent qu'au bout de l'Ouad-el-Aamoud.

A quelle localité appartiennent ces ruines immenses. Celles qui sont dans le voisinage immédiat de l'Ayn-el-Medaouarah, à Capharnaüm, très-certainement. Mais Capharnaüm s'étendit-elle jusqu'à Abou-Chouched? C'est ce que je ne puis croire, vu la grandeur d'une pareille ville. Il y a donc eu probablement au-dessus de la plaine de Gennesar deux villes qui se sont succédé; la plus ancienne, placée au nord vers l'entrée de cette plaine fertile, aura occupé la colline d'Abou-Chouched (le père Scorpion) qui en était la clef, et c'était une place forte dont un glacis de blocs de lave garantissait les abords. Cette ville antique, je vais essayer, tout à l'heure, de prouver que c'était Kenret. La seconde, contemporaine de Taricheæ, construite comme elle, et avec les mêmes matériaux qu'elle, était vers l'extrémité sud d'el-Rhoueyr, et dans le voisinage immédiat de l'Ayn-el-Medaouarah, que Josèphe appelle Capharnaoum.

Remarquons en passant que, si je ne me trompe pas, sur la rive occidentale du lac de Gennezareth deux villes importantes étaient assises aux deux extrémités : Taricheæ au sud,

Kenret au nord. Cette disposition de villes importantes avait également lieu au bord occidental du lac Asphaltite, puisque Sodome était à la pointe sud et Gomorrhe à la pointe nord de la côte. Nous verrons que le même système d'établissements se reconnaît encore lorsqu'il s'agit du Bahr-el-Houleh.

Revenons à Capharnaüm. Ce nom signifie village de Nahoum (כפר נחום). Cette ville était sur la limite des deux tribus de Zabulon et de Nephtali, et au bord de la mer de Galilée[1]. Notre Seigneur, quittant Nazareth, vint y demeurer[2], si bien que Capharnaüm est appelée dans l'Évangile ἰδία πόλις, la ville particulière de Jésus-Christ. C'était une ville florissante[3], et l'on y descendait en venant de Kana[4] comme en venant de Nazareth[5].

Nous lisons dans l'évangile de saint Mathieu (II-23) cette terrible parole de Jésus-Christ, prononcée contre Capharnaüm: Et toi, Capharnaüm, qui t'es élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers. Καὶ σὺ Καπερναοὺμ ἡ ἕως τοῦ οὐρανοῦ ὑψωθεῖσα, ἕως ᾅδου καταβιβασθήσῃ. La prophétie s'est bien ponctuellement accomplie, puisque ceux-là même qui ont été à la recherche de ses ruines les ont méconnues, ainsi que l'a fait le Rév. Robinson qui, s'il avait étudié les vestiges de Taricheæ, ne s'y serait certainement pas trompé.

Voici ce que cet ardent explorateur des antiquités bibliques dit de ce qui, pour moi, représente indubitablement Capharnaüm[6]: « I ascended it therefore, (sur les coteaux couverts de blocs de lave, et qui dominent à l'ouest l'ayn el-Medaouarah) excited with the eager hope of finding some trace of a former

1. Mathieu, IV, 13.
2. Marc, II, 1, et Mathieu, loc. cit.
3. Math., II, 23.
4. Jean, II-12, et IV-46.
5. Luc, IV, 31.
6. Tome III, p. 284.

site, which then I should hardly have hesitated to consider as the remains of Capernaum; but my hope ended in disappointment; a few stones had indeed bein thrown together; but there was nothing which could indicate, that any town or village had ever occupied the spot. » Je suis très-heureux de trouver dans ce passage un fait que je n'ai pas pris la peine d'aller vérifier moi-même, la chose me paraissant, *à priori,* superflue. Si quelques pierres ont été assemblées, cela me suffit amplement; les autres ont été désassemblées, voilà tout. En résumé, Capharnaüm, que Josèphe place là, y était indubitablement, et des blocs dispersés sont tout ce qui reste de cette ville.

Nous avons vu, à propos de Tibériade, que l'empereur Constantin accorda à un Juif converti, nommé Joseph, le droit de bâtir une église chrétienne dans cette ville, ainsi qu'à Dio-Cæsarea et à Capharnaüm. C'est Épiphanius[1] qui rapporte ce fait, en racontant que, jusqu'à cette époque, les Juifs seuls avaient eu le droit d'habiter cette ville. Reland fait observer, de plus, qu'Épiphanius[2] semble croire que Capharnaüm n'était pas au bord de la mer. Épiphanius était parfaitement dans le vrai, et il avait raison de ne pas dire que cette ville fût baignée par les flots du lac de Gennezareth.

Josèphe nous fournit encore un détail extrêmement important sur cette ville, qu'il désigne cette fois sous un nom un peu différent[3]. Des troupes royales, sous les ordres de Sylla, serraient de près Julias. Josèphe envoya au secours de la place deux mille hommes sous les ordres de Jérémie. Celui-ci plaça son camp à un stade de Julias, du côté du Jourdain, et n'engagea pas de combat sérieux avec l'ennemi. Josèphe vint alors

1. Adv. hær., lib. I, p. 128 et 136.
2. Adv. hær., lib. II, p. 438.
3. Vit. Jos., 72.

en personne rejoindre Jérémie, avec trois mille hommes de plus. Il disposa, le lendemain, une embuscade dans une vallée cachée et assez rapprochée du camp ennemi, puis, en escarmouchant et en simulant la fuite, il provoqua une sortie, pendant laquelle Sylla vint donner, tête baissée, au milieu de l'embuscade qui lui était tendue. En revenant avec les siens à la charge, Josèphe fut renversé avec son cheval qui s'était empêtré dans un endroit bourbeux. Dans cette chute, il eut une foulure des articulations de la main, et, lorsqu'on le releva, il fallut le transporter au bourg nommé Kepharnomè (Κεφαρνώμην). Les soldats de Josèphe, inquiets des suites de l'accident arrivé à leur général, cessèrent de poursuivre l'ennemi, et revinrent s'enquérir avec anxiété de son état. Des chirurgiens furent appelés et pansèrent le blessé, qui dut rester là pendant le reste de la journée, parce qu'il avait un peu de fièvre; mais, pendant la nuit, il fut transporté à Taricheæ, avec l'assentiment des médecins.

Eusèbe et saint Jérôme se sont contentés de dire que Capharnaüm existait de leur temps sur les bords du lac.

Au VIe siècle, Antoninus le martyr parle ainsi de cette ville : Deindè venimus in civitatem Capharnaum, in domum Petri quæ modo est basilica. La maison de l'apôtre saint Pierre avait donc été transformée en église. Au VIIe siècle, Adamnanus est plus explicite, à propos de Capharnaüm; voici ce qu'il dit[1] : Qui ab Hierosolymis descendentes Capharnaum adire cupiunt, ut Arculfus refert, per Tiberiadem viâ vadunt rectâ. Deindè secùs lacum Cinereth quod est et mare Tiberiadis et mare Galileæ, locumque superius memoratæ benedictionis pervium habent; a quo per marginem ejusdem supra commemorati stagni non longo circuitu Capharnaum perveniunt ma-

1. De Locis sanctis, lib. II.

ritimam, in finibus Zabulon et Neptalim, quæ, ut Arculfus refert, qui eam de monte vicino prospexit, murum non habens, angusto inter montem et stagnum coartata spatio, per illam maritimam oram longo tramite protenditur, montem ab aquilonali plaga, lacum vero ab australi habens, ab occasu in ortum extensa dirigitur. J'avoue que cette description n'est pas d'accord avec le site réel de Capharnaüm, tel que je crois l'avoir déterminé en toute certitude, mais je m'en console en pensant qu'il serait absolument impossible de trouver, de ce côté du lac, un site semblable à celui qui est dépeint. Le point seul où le Jourdain entre dans le lac de Gennezareth, satisferait aux conditions d'orientation fixées par la description d'Arculfe, et il n'y satisferait d'ailleurs que sur une longueur minime. Il y a donc évidemment eu confusion dans la détermination de cette orientation qui doit être corrigée, en inclinant le tout à quarante-cinq degrés à peu près.

Venons maintenant à Kenret. Parmi les places fortes de la tribu de Nephtali, nous trouvons mentionnée Kenret, après Hamath et Rakath[1]. Ainsi ces villes étaient assez voisines. Si, donc, nous avons deviné juste à propos de Qalâat-el-Hammam, ou Qalâat-el-Mâan, en l'identifiant avec Hamath, Kenret devait être peu éloignée de cette place. Nous avons vu, d'après l'évangile de saint Mathieu (IV, 13), que Capharnaüm était sur la limite des tribus de Zabulon et de Nephtali : Kenret était donc indubitablement au nord de Capharnaüm.

Kenret était tout aussi certainement au bord du lac de Tibériade. Nous lisons en effet dans Josué (XII, 2 et 3) que Sihoun, roi d'Amori, qui demeurait à Hesboun, dominait — depuis Arâîr, qui est sur le bord du fleuve Arnon, et le milieu du fleuve, et la moitié de Galâad jusqu'au Iabok, fleuve qui est la limite

1 Josué, XIX, 35.

des enfants d'Ammon, et la plaine jusqu'à la mer de Kenrout à l'orient, jusqu'à la mer de la plaine, la mer salée à l'orient, sur le chemin de Beit-Heyasmout, et vers le sud, sous Asedout du Fesgah. — La mer salée c'est le lac Asphaltite, la mer de Kenrout, c'est tout aussi certainement le lac de Tibériade, ou de Gennezareth. Kenrout et Kenret ne diffèrent qu'en ce que la voyelle *ou* a été exprimée dans le verset 3 du chapitre XII de Josué. Le lac Asphaltite s'appelait donc mer de Kenrout, ou de Kenret, avant de s'appeler mer de Gennezareth. Cela est si vrai que, dans les Nombres (XXXIV), le lac est appelé mer de Kenret (ים כנרת). Un lac prend son nom d'une localité qui est sur ses bords; aussi notre lac s'est-il appelé lac de Gennezareth, de la petite plaine de Gennesar, si justement vantée par Josèphe, et qu'il baigne au nord-ouest; et, postérieurement, lac de Tibériade, de la ville de Tibériade au pied de laquelle il s'étend.

Dans les Évangiles, le nom que Josèphe écrit Gennesar (ce nom est déjà donné dans le livre des Maccabées, I, XI, 67) et Gennesaritis, devint Gennezareth. Incontestablement, les deux plus anciens noms de ce lac sont : lac de Kenret ou de Kenrout, et lac de Gennezareth. Outre que ces deux noms ont une ressemblance de consonnance, assez étrange si elle n'était que fortuite, il semble peu probable qu'on ait rejeté l'un pour adopter l'autre, tandis qu'il est tout naturel qu'après la fondation de la somptueuse Tibériade, l'appellation de cette ville se soit étendue aux eaux dont elle était la reine. Je n'hésite donc pas, pour ma part, à regarder le nom Gennezareth comme dérivé du nom primitif Kenret.

Il y a bien près de là à la conclusion que Kenret avait également donné son nom à la riche plaine qui devint plus tard la plaine de Gennesar, comme le lac de Kenret devint le lac de Gennesar. Au reste, ce qui démontre que je suis dans le vrai.

c'est qu'à propos du verset 2 du chapitre XI de Josué, où il est dit dans le texte hébraïque : Au midi de Kenrout (נגב כנרות), le texte chaldéen porte : Au midi de Ginousar (דרום גינוסר) ; pour le traducteur chaldéen, Kenrout et Gennesar, c'était la même chose. On me permettra de me contenter de cette preuve d'identité.

Concluons : Kenret était au nord de Capharnaüm, puisqu'elle était de la tribu de Nephtali, et que Capharnaüm était sur la frontière de Nephtali et de Zabulon. Kenret était dans la plaine de Gennesar comme Capharnaüm. Cette plaine n'avait que trente stades de long, dit Josèphe, c'est-à-dire un peu plus de six de nos kilomètres. Il en résulte forcément que Capharnaüm et Kenret étaient séparées d'environ une lieue kilométrique. Maintenant, reportons-nous au terrain. A l'entrée de la plaine d'el-Rhoueyr se trouve forcément Capharnaüm, auprès de la fontaine à laquelle Josèphe donne ce nom ; Kenret était donc vers le point où se trouve le village d'Abou-Chouched, et, comme à Abou-Chouched se montrent les restes non équivoques d'une place forte de la plus haute antiquité, je n'hésite pas à mettre en ce point la Kenret ou Kenrout biblique.

Maintenant, revenons à notre itinéraire. Après avoir dépassé le village d'Abou-Chouched, nous avons toujours marché au nord-est, et, après avoir traversé le Nahr-el-Aamoud, ou Nahr-Rabadyeh, à gauche de son moulin abandonné, nous sommes allés mettre pied à terre, au delà d'un autre ruisseau que l'on m'a nommé, certainement à tort, Nahr-et-Tabrhah, et qui n'est, je le crois, que le véritable Nahr-el-Aamoud. Il faudrait donc conserver le nom de Nahr-Rabadyeh au beau ruisseau que l'on traverse près d'Abou-Chouched. Il était temps de nous reposer, et de prendre notre repas du matin, dont nous commencions à avoir grand besoin. Un bouquet d'arbres nous offrait d'ailleurs un abri contre le soleil dévorant qui nous as-

sassinait depuis quelques heures, et il était sage d'en profiter. Nous voilà donc arrêtés au pied même de la chaîne de montagnes qu'il va falloir franchir tout à l'heure, pour gagner Safed. Nous nous installons à l'ombre, le moins mal que nous pouvons, malgré les broussailles et les orties, malgré surtout les moustiques qui nous font une rude guerre, et nous nous hâtons de déjeuner, pour nous remettre en route le plus promptement possible.

Au point où nous sommes, nous paraissons avoir à peu près atteint le fond du golfe que forme la pointe nord du lac de Gennezareth, ou du moins la rive qui se présente à notre droite, paraît se diriger à l'est-nord-est. Un peu plus loin, à droite, que le point où nous sommes arrêtés, est le Khan-Minieh [1]. Au bas de celui-ci, c'est-à-dire entre lui et la mer, on m'indique, dans la prairie, l'Ayn-et-Tineh (la fontaine du figuier isolé). Je n'aperçois pas de figuier, il est vrai, autour du point que l'on me désigne, mais je vois très-distinctement quelques ruines peu considérables, consistant toujours en blocs de lave noire gisant sur le terrain. Plus loin encore et dans la même direction que le Khan-Minieh, on aperçoit nettement les bâtiments de quelques moulins que l'eau met, ou du moins mettait jadis, en mouvement, car j'ai bien peur qu'ils ne soient pas mieux entretenus que celui que nous avons rencontré au nord d'Abou-Chouched. C'est au delà de ces moulins, me dit Matteo, qui a plusieurs fois parcouru ce canton, en accompagnant des voyageurs dont il était le drogman, que se trouvent les ruines de Capharnaüm, ruines au milieu desquelles il y a des colonnes et des fragments de sculpture. Enfin devant nous, dans le flanc de la montagne qui borne au nord la

1. C'est un vaste khan aujourd'hui ruiné, et qui est déjà mentionné sous ce nom, dans la Vie de Selah-ed-Dyn par Beha-ed-Dyn.

plaine où nous sommes arrêtés, se montre une grotte, placée à trois cents mètres environ sur notre droite.

Le Rév. Robinson, qui a parcouru avec soin toute cette portion de la côte, jusqu'au point où le Jourdain verse ses eaux dans le lac de Gennezareth, a donné sur elle des détails du plus haut intérêt. Voici la substance de son récit. Depuis le Khan-Minieh, aussi bien que depuis la plaine d'el-Rhoueyr, la côte a une direction générale au nord-est, et les rochers élevés qui ferment la plaine au nord, forment, au delà du Khan, un promontoire qui avance jusque dans le lac. On peut passer au delà, par un sentier étroit et difficile, taillé dans le roc, et qui contourne la pointe, à peu près au niveau de l'eau. Mais la route de Damas, à partir du Khan-Minieh, entre directement dans la montagne, pour aller, en franchissant celle-ci, rejoindre le Djesr-Benat-Yacoub, pont sur lequel les caravanes traversent le Jourdain, au sud du Bahr-el-Houleh.

Après une marche de cinquante minutes, Robinson se trouva de l'autre côté du khan. Quelques minutes de plus l'amenèrent à l'Ayn-et-Tabighah. (J'ai dit plus haut que mes guides m'ont nommé Nahr-et-Tabrhah le beau ruisseau au nord duquel nous avons déjeuné, un peu à l'ouest du Khan-Minieh. C'est donc une erreur de leur part.) Là est un petit village, et un magnifique cours d'eau qui alimente encore une ou deux paires de meules. Plusieurs autres moulins sont en ruine. Juste à l'est des moulins, et à droite du chemin est une fontaine entourée d'un mur circulaire en pierre, semblable aux bassins de l'Ayn-el-Barideh; cette fontaine se nomme Ayn-Eyoub.

Quarante minutes plus tard, Robinson arrivait aux ruines nommées Tell-Houm. Ces ruines sont sur un monticule littéralement couvert de blocs de lave. Elles sont très-considé-

rables, car elles ont au moins un demi-mille de longueur, parallèlement à la côte, et une largeur d'environ moitié. Elles consistent en fondations et en murs écroulés, le tout construit en blocs non taillés, à l'exception de deux ruines; l'une est un édifice de petite dimension, placé au bord de la plage, et qui semble avoir été construit avec des pierres de taille, des colonnes et des pilastres provenant de monuments plus anciens. Non loin de là se voient, gisant sur le sol, les restes d'un monument qui, pour la grandeur, le travail et l'ornementation, surpasse tout ce que Robinson avait vu jusque-là en Palestine. Le savant explorateur a mesuré ce qui en reste, et il a trouvé cent cinq pieds de longueur au mur septentrional et quatre-vingts pieds au mur occidental. Tout l'intérieur et les alentours de l'édifice sont jonchés de fûts de colonnes de calcaire compacte, portant de très-beaux chapiteaux corinthiens, de fragments d'entablements sculptés et de frises chargées d'ornements; les colonnes sont grosses, mais d'une hauteur médiocre. Une colonne-double, avec chapiteaux et bases, le tout taillé dans un même bloc, se trouve là, et Robinson fait remarquer, avec raison, qu'elle est le pendant de la magnifique colonne-double de syenite, qui se voit dans les ruines de la cathédrale de Tyr. Quelques blocs de grandes dimensions portent, sur un de leurs côtés, des panneaux chargés d'ornements que le temps a rendus méconnaissables. Enfin la place où se trouve cette belle ruine est désolée et morne, et les flots du lac viennent baigner les débris confusément entassés sur la rive.

Robinson ne s'étonne pas qu'on ait eu la pensée de faire de Tell-Houm l'emplacement de Capharnaüm. Nau et Pockoke, qui les premiers ont signalé ce lieu intéressant, disent qu'il passe communément pour offrir les ruines de Capharnaüm, et depuis eux, bon nombre de voyageurs ont visité Tell-Houm et ont toujours répété la même chose.

En quittant Tell-Houm, Robinson traversa une vallée humide, dans laquelle sont des sources nommées Ayoun-el-Abbásy. Au delà, la côte s'élève doucement vers le nord, et présente toujours un grand nombre de blocs de lave. Vingt-cinq minutes après, notre voyageur passa devant un vallon nommé Ouad-el-Echcheh, duquel sort un petit ruisseau qu'alimentent quelques sources placées dans ce vallon. Enfin, après une heure et demie de marche depuis Tell-Houm, il atteignit le bord du Jourdain.

De toutes ses observations, Robinson conclut, en définitive, que l'Ayn-et-Tineh est la fontaine que Josèphe nomme Capharnaüm, et que le site de cette place importante est au khan-Minieh [1]; mais, pour cela, il faut qu'il suppose 1° que les pierres provenant de la destruction de la ville, ont été emportées à Thabarieh, ce qui ne présente pas une médiocre difficulté, et 2° que les poissons dont parle Josèphe, sont des poissons qui remontent du lac même, par le ruisseau que forme l'Ayn-et-Tineh. Admettons que l'objection que présente tout d'abord l'absence de ruines considérables au khan-Minieh, soit écartée par l'hypothèse de Robinson; je demanderai alors où était Kenret, qui se trouvait forcément au bord du lac de Gennezareth, dans la plaine de Gennesar, et au nord de Capharnaüm? Jusqu'à ce que cette difficulté soit résolue, je me permettrai de maintenir ce que j'ai avancé plus haut, à savoir, que les ruines de Capharnaüm sont sur les collines, à l'ouest de l'Ayn-el-Medaouarah, et que les ruines de Kenret sont à Abou-Chouched.

Que deviennent alors les ruines du khan-Minieh, et celles de Tell-Houm? A quelles localités appartiennent-elles? C'est ce que je vais essayer d'établir [2].

1. Quaresmius avait adopté la même conclusion relativement au khan-Minieh.

2. Voici ce que je lis dans le journal de M. J. de Bertou (loc. cit., p. 147) : « A mille cinquante mètres au delà du Wady-Amoud, on trouve Khan-el-Minia où

Nous avons à retrouver sur la côte galiléenne du lac de Gennezareth, c'est-à-dire sur la côte occidentale, deux localités importantes qui nous sont désignées par les Évangiles, comme étant assez voisines de Capharnaüm : ce sont Bethsaïda et Khorazyn. Nous avons vu que toute la partie sud de la plaine de Gennesar était occupée par Magdala, Capharnaüm et Kenret ; c'est donc fort probablement au delà de Kenret et par suite du village actuel d'Abou-Chouched, que nous devons chercher les traces de Khorazyn et de Bethsaïda. Commençons par la première de ces deux villes, et voyons ce que nous en savons.

Dans l'évangile de saint Mathieu (XI, 21) et dans celui de saint Luc (X, 13) sont rapportées les malédictions que le Christ prononça contre Khorazyn, Bethsaïda et Capharnaüm. Le nom de Khorazin est orthographié Χωραζίν dans saint Luc, et Χοραζίν dans saint Mathieu. Saint Jérôme nous apprend que c'était une petite place de Galilée, située à deux milles (in secundo lapide) de Capharnaüm. Il est vrai qu'Eusèbe en compte douze au lieu de deux. Mais saint Jérôme, en rappro-

N. S. J. C. délivra le Gadaréen du malin esprit, et le fit passer dans un troupeau de pourceaux qui se précipitèrent du haut de la colline dans le lac. D'anciens aqueducs passent sous cette colline et conduisent l'eau qui fait tourner les moulins de el-Tabagha, près desquels il y a une source d'eau thermale, Tannour-Ayoub. A deux mille cent mètres de la source thermale, on voit des ruines qui conservent encore le nom de Kafernahoum. Deux mille cent mètres plus loin, d'autres ruines couvrent une grande étendue de terrain ; leur nom est el-Ascheh-el-Kebir. Enfin, à mille mètres de ce dernier point, on trouve l'embouchure du Jourdain, le Scheriâa des Arabes, qui forme de vastes marais à droite et à gauche, et une petite île dans le milieu de sa largeur. Je mis pied à terre sur un sol tout volcanique qui ressemble à de la lave réduite en poussière, comme ces riches terrains qui sont sur les versants du Vésuve et dans l'île d'Ischia. Sur la rive gauche du fleuve, je reconnus les ruines d'une ville, probablement Julias ? Les Arabes les nomment el-Aaradjé. A peu de distance, sur les montagnes vers l'est, on m'indiqua d'autres débris de constructions nommés el-Maschadieh et Koufer-Hareb ; puis ensuite Eukliah qui est sur la rive droite du fleuve et près de son embouchure. » Le nom de Julias, ΙΟΥΛΙΑΣ, ne se serait-il pas conservé dans le nom Eukliah, recueilli par M. de Bertou ? Je suis bien tenté de le croire.

chant de ce chiffre celui de la longueur même du lac de Gennezareth, longueur qui ne dépasse pas douze milles, démontre qu'il y a forcément une erreur dans ce chiffre qu'il corrige ainsi que je viens de le dire. Saint Jérôme, dans son commentaire d'Isaïe, dit encore : In littore maris Gennezareth sita fuisse Capharnaüm, Tiberiada, Bethsaïda et Chorazain. Cette dernière localité était donc sur la côte.

Henri Ernst [1] pensait que ce nom devait se décomposer en χώρα, région, et Ζὶν, nom propre de lieu; je suis bien tenté de croire que Ernst avait raison. Voici pourquoi : Entre le khan-Minieh et la rive du lac, se trouve l'Ayn-et-Tineh (Robinson l'appelle Ayn-et-Tin). Autour de cette source sont des ruines que Quaresmius et Robinson lui-même prennent pour celles de Capharnaüm. Ces ruines ont donc, bien que de loin je les aie jugées fort peu considérables, des dimensions telles, qu'on peut, sans se compromettre, avancer qu'en ce point, a existé un bourg antique. Dès lors, je dis que ce bourg est Khorazyn. En voici les raisons : Suivant saint Jérôme, Khorazyn était à deux milles de Capharnaüm; cette mesure s'accorde avec la distance qui sépare l'extrémité nord des ruines de Capharnaüm, des ruines placées au khan-Minieh, et autour de l'Ayn-et-Tineh. D'un autre côté, le nom Ayn-et-Tineh ou Ayn-et-Tin (quelle que soit la vraie forme de ce nom, il signifie toujours source du Figuier) ne nous a-t-il pas conservé le vrai nom primitif du lieu que les évangélistes appellent Χώρα Ζὶν, la région, la contrée de Ζὶν? En hébreu, צין ou צן est le nom du palmier nain : ne se pourrait-il pas très-bien que le nom Χωραζὶν, signifiant contrée du palmier nain, se soit transformé parmi les Arabes, en Belad-et-Tin, d'abord; puis, qu'il ne soit plus resté de traces de ce nom, que dans Ayn-et-Tyn, appel-

1. Observationes variæ, Amstelodami, 1686, lib. II, cap. 6.

lation d'une source qui n'était pas sujette à périr, comme la ville qu'elle avoisinait? Je livre avec une certaine confiance ces observations au lecteur, et je me permets de placer la Khorazyn des Évangiles, aux ruines que domine le Khan-Minieh.

Passons à Beth-Saïda. Cette ville de Galilée est comprise par Jésus-Christ dans les mêmes malédictions que ses voisines Khorazyn et Capharnaüm [1]; seulement, dans saint Luc, le nom de cette ville est écrit Βηθσαϊδά, et dans saint Mathieu Βηθσαϊδάν. Cette dernière forme nous fait connaître la signification de ce nom, dans lequel il faut chercher les deux mots Beit, maison, et Saïdoun, pêche (צידון de צוד, chasser et pêcher). Beth-Saïda avait donc reçu son nom de l'industrie de ses habitants. C'était une ville, puisque saint Jean (I, 45) et saint Luc (IX, 10) lui donnent le titre de πόλις. Pourtant saint Marc (VIII, 22) l'appelle simplement bourg (ἔξω τῆς κώμης, hors du bourg, et εἰς τὴν κώμην, dans le bourg). Du reste, cette double appellation n'est pas particulière à Beth-Saïda, puisque dans les Évangiles, Beit-Lehm elle-même est appelée tantôt ville, tantôt bourg [2]. Un autre nom, encore plus infime, est donné à Beth-Saïda, dans un commentaire de saint Pierre, publié d'après le manuscrit de Médicis et inséré au tome V des « Acta sanctorum, mensis junii. » Ce passage cité par Reland est ainsi conçu: « Pierre habitait la Galilée, qui est un pays de la Palestine. Sa patrie était Beth-Saïda, petite ville de peu d'importance (μικρόν τι καὶ εὐτελὲς πολίχνιον).

Les évangiles nous apprennent encore que Beth-Saïda était au bord du lac de Gennezareth [3], et sur la rive occidentale, puisque nous lisons « εἰς τό πέραν πρὸς Βηθσαϊδάν, sur l'autre rive,

1. Mathieu, XI, 21; Luc, X, 13.
2. Saint Luc, II, 4, et saint Jean, VII, 42.
3. Saint Jean, XII, 21; saint Marc, VI, 45, et VIII, 22.

vis-à-vis Beth-Saïda, » dans le deuxième verset que je viens de citer. Épiphanius [1], nous dit que Capharnaüm et Beth-Saïda étaient deux villes peu éloignées l'une de l'autre (οὐ μακρὰν ὄντων τῶν τόπων τούτων τῷ διαστήματι).

Josèphe nous parle d'une Beth-Saïda qui était située dans la Gaulonitide et dans la Tétrarchie de Philippe. Cette Beth-Saïda, dit l'historien des Juifs, était sur le bord du lac de Genezareth ; elle fut relevée et embellie par le Tétrarque, qui lui donna le nom de Julias [2], en l'honneur de Julie, fille d'Auguste (κώμην δὲ Βηθσαϊδὰν, πρὸς λίμνῃ δὲ τῇ Γεννησαρίτιδι, πόλεως παρασχὼν ἀξίωμα, etc.). Dans la guerre des Juifs (II, IX, 1), Josèphe rappelant le même fait, dit que Julias fut fondée par le Tétrarque Philippe, dans la Gaulonitide du bord de la mer (κἀν τῇ κάτω Γαυλανιτικῇ). Dans le même livre (III, X, 7), Josèphe nous apprend que le Jourdain se jette dans le lac de Gennesar : μετὰ πόλιν Ἰουλιάδα ; on a toujours traduit ces mots par : après la ville de Julias. Mais μετὰ se prend souvent dans le sens de ἐπὶ, εἰς, διὰ ; on peut donc aussi bien traduire par : vers, ou auprès de.

Maintenant une ville de la Gaulonitide, pouvait-elle être en même temps une ville de la Galilée, dont Hérodes Antipas était le Tétrarque? Reland conclut que non, et que, par conséquent, il devait y avoir primitivement deux Beth-Saïda, dont l'une, placée sur la rive occidentale du lac, conserva son nom, et se trouve fréquemment mentionnée dans les Évangiles, et dont l'autre, placée sur la rive orientale, perdit son ancien nom, en recevant celui de Julias, que lui imposa Philippe le Tétrarque. Il est vrai, ajoute ce savant, que quelques personnes supposent que la Galilée comprenait une partie de la Gaulonitide.

1. Adv. hæres, Lib. II, p. 437.
2. Ant. Jud., XVIII, II, 1.

Voyons s'il n'est pas possible de démontrer que Beth-Saïda-Julias fut en réalité sur la rive occidentale, et par conséquent la même que la Beth-Saïda de l'Évangile. Commençons par dire qu'il paraît au moins improbable que deux villes portant exactement le même nom, aient été situées, pour ainsi dire en contact l'une de l'autre, et sur les rives opposées du Jourdain. D'une autre part, remarquons qu'une partie de la décapole, contenant le territoire entier de Scythopolis (Beysan), était certainement sur la rive droite du Jourdain, tandis que tout le reste de la province était sur la rive gauche. Dès lors il n'y a rien qui doive tout d'abord nous empêcher d'admettre qu'une portion de la Gaulonitide ait été située sur la rive droite du Jourdain, tandis que tout le reste de cette province était sur la rive gauche.

Heureusement nous avons mieux que des hypothèses à faire valoir, en faveur de l'opinion qui de Beth-Saïda-Julias fait la Beth-Saïda des évangiles. Josèphe nous fournit des renseignements positifs, dans un récit que j'ai déjà analysé à propos de Capharnaüm, et que je suis obligé de reproduire en partie, parce que de ce récit résulte, je crois, la démonstration absolue que Julias était sur la rive droite du Jourdain. Lorsque Josèphe fit une chute de cheval, à la suite de laquelle on dut le transporter souffrant à Capharnaüm d'abord, et à Tarichea, dans la nuit suivante, il venait au secours de Julias, serrée de près par Sylla, chef des troupes royales. Sylla avait placé des postes qui occupaient les routes de Kana et de Gamala, afin d'empêcher les habitants de recevoir aucuns vivres venant des Galiléens. D'abord si Julias était sur la rive gauche du Jourdain, cette précaution, militairement parlant, était absurde; on ne jette pas des postes de l'autre côté d'une rivière, on en garde le gué ou les gués, s'il y en a plusieurs, et cela suffit. Sylla était campé à cinq stades seulement de Julias, c'est-à-

dire à environ un kilomètre. Jérémie, envoyé par Josèphe au secours de la place, va s'établir auprès du Jourdain et à un stade seulement de la ville. Jérémie était un homme de guerre; il ne se serait donc pas avisé de se porter de l'autre côté d'une rivière, dans laquelle on pouvait aisément le rejeter lui et sa troupe. Il campait donc forcément sur la rive droite du Jourdain et à un stade seulement de la ville. Des escarmouches ont lieu; donc évidemment les deux parties belligérantes sont sur la même rive. Josèphe arrive à son tour, pour appuyer les opérations de Jérémie. Il dresse une embuscade dans laquelle tombe l'ennemi qui le poursuit, lorsqu'il simule la fuite, puis à son tour Jesèphe revient à la charge et met les soldats de Sylla en déroute. Et tout cela se serait passé sur les deux rives du Jourdain? et des deux côtés on aurait exécuté des passages de rivière, avec l'ennemi sur les épaules. C'est tout simplement impossible; militairement parlant, c'est absurde. Dès lors, je me permets de conclure 1° que Julias était sur la rive droite du Jourdain, 2° que Beth-Saïda-Julias est la Beth-Saïda des évangiles, 3° que les belles ruines de Tell-Houm sont bien les ruines de l'une et de l'autre. Robinson[1], cite deux passages des écrivains de l'antiquité qui semblent me donner tort. Je n'ignore pas que Pline[2] dit : Jordanes in lacum se fundit amœnis circumseptum oppidis, ab oriente Juliade et hippo, a meridie Tarichea, etc., etc., et que saint Jérôme, dans son commentaire de l'évangile de saint Mathieu (XVI), s'exprime ainsi : Philippus... ex nomine filiæ ejus (Augusti) Juliadem trans Jordanem exstruxit. Examinons ces deux assertions qui, si elles étaient fondées, me donneraient tort. Pline, qui n'avait pas visité le pays, peut parfaitement se tromper pour Julias, comme il se trompe pour Taricheæ, et, précisément parce que Julias était

1. Tome III, p. 308, note 2.
2. Hist. nat., V, 15.

une ville de la Gaulonitide, l'avoir supposée à l'orient du lac de Gennezareth. Quant à saint Jérôme, la Julias dont il parle ainsi, est la Julias de Perée, celle à qui Hérode Antipas imposa ce nouveau nom, en lui faisant quitter celui de Betharamphta, ainsi que nous l'apprend Josèphe lui-même[1]. Celle-ci s'appelait aussi Livias, parce que la Julie dont elle reçut le nom était Julie Livie, femme d'Auguste. Cette ville était au pied du mont Faour ou Phogor, ainsi que nous l'apprend Eusèbe au mot Φογώρ. Au reste, au témoignage de Pline, on peut opposer un témoignage bien autrement concluant, à mon avis : c'est celui du géographe Ptolémée, qui dans la Galilée, donne les degrés de Sepphoris, de Capharcotia, de IVLIAS et de Tiberias.

Une seule objection peut être élevée contre les conséquences que j'ai déduites du récit de Josèphe : c'est que si Jérémie est venu s'établir à un stade seulement de Julias, il ne pouvait pas être près du Jourdain, puisque de Tell-Houm il a fallu, à Robinson, une heure et demie de marche, pour arriver au bord de la rivière. A ceci je répondrai que l'expression dont se sert Josèphe est simplement πλησίον τοῦ Ἰορδάνου ποταμοῦ, et que cela peut parfaitement se traduire par : du côté du Jourdain, en admettant que Josèphe ait voulu seulement indiquer que Jérémie s'était placé entre la ville et la rivière. En résumé, je maintiens avec une entière confiance l'identification de la Beth-Saïda-Julias avec la Beth-Saïda des Évangiles, et de celle-ci avec les ruines de Tell-Houm.

Lorsque Robinson fut arrivé au bord du Jourdain, il fut pris d'un accès de fièvre, qui ne lui permit pas de faire avec son compagnon, M. Smith, une excursion sur la rive gauche du fleuve. Guidé par un scheïkh des Rhaouarna, M. Smith passa

1. Ant. Jud., XVIII, II, 1.

le Jourdain à gué (on était alors au 20 juin), les chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre. En cinq minutes, il atteignit les ruines d'un village de médiocre étendue, construit en blocs de lave noire non taillés, semblables à ceux des ruines placées sur l'autre rive. Le seul objet qui fixa son attention, parmi ces décombres, fut un petit sarcophage également en lave. Un quart d'heure après, il rencontra un autre village ruiné, nommé Mechadyeh et construit aussi en blocs de lave. Vingt-sept minutes de chemin, toujours sur la côte du lac, sépare Mechadyeh d'une autre cité ruinée, plus grande, et bâtie en blocs de lave, sur une petite éminence qui s'avance un peu dans le lac. Cette localité se nomme Doukah. La plaine placée sur cette rive du lac de Gennezareth, et dans laquelle se trouvent ces diverses ruines, se nomme el-Batihah. De là, Smith se rendit à et-Tell qui est placé au nord, cinq degrés ouest, par rapport à Doukah. Il faut marcher diagonalement, à travers la plaine d'el-Batihah, pendant cinquante-cinq minutes, pour se rendre de l'un de ces deux points à l'autre. Et-Tell présente les ruines les plus considérables qui soient dans toute la plaine, et les Rhaouarna les regardent comme celles d'une espèce de capitale. Là encore il n'y a d'autres matériaux que des blocs de lave non taillés, sans le moindre indice d'art architectural. Il ne fallut que vingt minutes à M. Smith pour revenir, en traversant de nouveau le Jourdain à gué, au point où était plantée la tente du Rév. Robinson. Ce savant n'hésite pas à reconnaître Julias dans les ruines d'et-Tell. Mais trois objections, que je crois impossibles à détruire, me paraissent rendre cette identification inadmissible : 1° A et-Tell il n'y a que des ruines, pour ainsi dire, barbares, et pas une seule trace d'édifice somptueux, comme dut en contenir la Julias qui prit la place de Beth-Saïda. 2° Et-Tell n'est pas au bord du lac de Gennezareth; il en est à plus d'une lieue au nord; dès lors

le nom de Beth-Saïda (maison de la pêche) n'est plus applicable à cette ville. 3° Enfin le récit du combat que Josèphe livra à Sylla, sous les murs de Julias, ne peut dans aucun de ses détails s'appliquer à la ville antique qui occupa le site d'et-Tell. Ces trois objections d'ailleurs s'évanouissent d'elles-mêmes, dès qu'il s'agit de la ville immense dont les ruines imposantes se nomment aujourd'hui Tell-Houm. En définitive, je maintiens toutes les déterminations que j'ai proposées plus haut.

Du point où nous nous sommes arrêtés, la vue est si belle, que nous voudrions bien ne pas le quitter de sitôt. Mais le temps passe; nous avons encore pour quelques heures de chemin à faire, avant d'arriver à Safed; il faut donc, malgré le soleil qui va nous faire payer chèrement le peu d'ombre dont nous venons de jouir, il faut remonter sur nos bêtes, et grimper le long de l'énorme muraille de montagnes qui semble nous barrer le chemin. Enfin, nous sommes partis; en quelques minutes, nous avons gagné la montée que suit la grande route de Damas, passant en Iturée, par le Djesr-benat-Yakoub.

Lorsque nous avons atteint les plateaux, que nous trouvons d'un rocailleux qui rappelle les plus arides cantons de la Judée, nous rejetons aussi longtemps que nous le pouvons, nos regards en arrière, afin de saluer et de saluer encore le lac béni sur les bords et les eaux duquel se sont accomplis tant d'événements grands et petits, auxquels se sont rattachées pour toujours les destinées de l'humanité. Quand nous arrivons à un point culminant, mon premier mouvement est de tourner les yeux vers le lac de Gennezareth, et quand nous touchons à un terrain plus bas où notre vue ne s'étend plus qu'à un horizon pierreux de quelques centaines de mètres, une sorte de tristesse indéfinissable s'empare de moi. Je ne cherche pas à me rendre compte du sentiment qui la fait naître; je la sens peser sur moi, et je ne fais aucun effort pour la secouer.

A cette disposition d'esprit, tient sans aucune espèce de doute, le peu d'intérêt que je prends au pays que je parcours alors, et, chose étrange, il a fallu que cette indifférence fût plus grande que je ne le croyais au moment même, puisque le souvenir de toute la contrée comprise entre les bords du lac et les approches de Safed, est, par exception, d'un vague absolu dans ma mémoire. Pour tout mon voyage en terre sainte, je puis à volonté recommencer, heure par heure, mes chevauchées, et faire repasser devant mes yeux, comme dans un panorama, tous les sites beaux ou laids que j'ai rencontrés; de ces quelques heures, plus rien ne m'apparaît qu'à travers un nuage. Ai-je besoin de dire que je déplore aujourd'hui les conséquences de cette fâcheuse disposition d'esprit, car la terre que je foulais était de celles où l'attention du voyageur ne doit jamais s'assoupir. Je ne puis donc que copier textuellement les quelques notes écrites en arrivant à Safed, notes que je ne suis plus en état de développer, sans m'exposer à commettre des erreurs que je veux éviter. Voici donc ce que je lis: — Chaleur atroce! plus cruelle que ne l'est celle de juillet, chez nous. Vers une heure, nous longeons l'Ouad-el-Lamoun, qui est à gauche de notre route. On voit de nombreuses niches d'anachorètes dans le flanc décharné de l'ouad. Plus loin, nous entrons dans l'ouad-el-Heqab. —

Ici, mes souvenirs deviennent plus précis; apparemment j'avais réussi à secouer ma tristesse somnolente. Cet ouad est large et profond; il se montre rempli d'une verdure magnifique, et tout le flanc le long duquel nous descendons, par un sentier assez raide, est garni d'arbrisseaux qui commencent à se couvrir de feuilles, et de hauts genêts ruisselants de charmantes petites fleurs d'un beau blanc nacré; à droite, devant nous, des rochers se dressent à pic à une hauteur énorme, et ressemblent assez bien aux murailles d'une citadelle de géants.

Plus loin, mais au fond de la vallée, nous apercevons un bâtiment devant lequel roule une espèce de torrent; c'est un moulin dépendant de la ville de Safed. Le torrent est le cours d'eau qui le met en jeu. Sur la rive opposée sont plantés, comme dans un verger, de magnifiques oliviers. Plusieurs hommes sont accroupis sous ces oliviers et semblent attendre notre passage; car nous devons traverser le torrent en ce point même, et gravir ensuite le côté gauche de l'ouad, afin de gagner le haut plateau sur lequel est établie la ville de Safed.

L'abbé, Édouard et moi, nous ouvrons la marche de notre petite colonne de cavalerie, et en arrivant au gué, nous reconnaissons dans le petit rassemblement d'hommes que nous avions aperçus de loin, des Israélites qui attendent avec une vive impatience l'arrivée de Gustave de Rothschild. Quant à nous, nous passons outre tout naturellement, sans que l'on fasse attention à nos personnes. Lorsque notre jeune compagnon de voyage paraît à son tour, tout le monde se lève, toutes les têtes se découvrent, et une harangue de bienvenue est prononcée. On pense bien que par discrétion, nous avons hâté le pas de nos chevaux, afin de ne gêner en rien par notre présence, l'expansion des respects un peu intéressés, j'en ai peur, des notables de la communauté juive de Safed. A partir du moulin, la montée est extrêmement raide, et l'on arrive à un plateau crayeux, planté de très-beaux arbres; c'est là que se trouve la ville réellement très-considérable de Safed, au-dessus de laquelle s'élève un vieux château d'apparence gothique, et tout démantelé. On est saisi d'un étonnement bien légitime en entrant à Safed, car on se trouve, comme par enchantement, transporté au milieu d'une ville qui a l'aspect d'une ville occidentale. Comme à Tibériade, la population juive venue d'Europe, a conservé ses habits et ses coiffures. Les maisons

rebâties par elle après le terrible tremblement de terre du 1er janvier 1837, ont des terrasses et des fenêtres. Les femmes montrent leur visage sans scrupule. Enfin, on se trouve dépaysé, dans toute la force du terme.

Partout dans les rues on se presse, pour accourir au-devant de Rothschild, et nous rencontrons un rassemblement d'une cinquantaine de personnages, en tête desquels est placé le rabbin de la synagogue de Safed. Nous leur annonçons l'arrivée immédiate de l'hôte si ardemment désiré, et nous nous amusons un peu du rôle de courriers, qu'on nous attribue sans doute, et que nous acceptons d'abord avec une entière bonne grâce. Enfin, après avoir traversé toute la ville, du sud au nord, nous débouchons sur une belle pelouse ombragée par des arbres énormes, plantés en quinconce. Une muraille longe cette promenade au couchant, et dans cette muraille s'ouvrent les portes de la maison où nous allons recevoir l'hospitalité pour notre argent. Elle est assez propre, et nous espérons y dormir un peu plus tranquillement qu'à Thabarieh. Dans la maison immédiatement voisine, sont logés nos chevaux, nos bagages et nos moukres.

Comme nous sommes descendus chez des coreligionnaires de Rothschild, qui supposent probablement que nous sommes des gens de sa suite et qui se permettent de nous traiter comme tels, c'est-à-dire avec un sans-façon que je ne suis pas d'humeur à endurer longtemps, je finis par m'impatienter, par mener toute la maison tambour battant, et par bien faire comprendre à ces braves gens, que le chef de la caravane c'est moi, et que, puisque je les paie, ils auront à prendre mes ordres et à les exécuter grand train. Il n'a pas fallu plus de cinq minutes pour mettre les choses sur un bon pied, et notre soirée s'est passée à merveille. Nos hôtes sont devenus, d'étonnés qu'ils ont été d'abord, tout à fait prévenants et polis.

Quelques mots maintenant sur la topographie de Safed. Cette ville est bâtie sur une montagne crayeuse très-élevée, aussi l'aperçoit-on à merveille de Thabarieh et de plus loin encore. L'Ouad-el-Lamoun, sur le flanc oriental duquel se trouve Safed, n'est probablement pas autre chose que l'Ouad-el-Aâmoud, et comme, pour la consonnance, ces deux noms sont assez rapprochés, il n'en aura été que plus facile pour les Arabes, qui voyaient le fût de colonne signalé par Robinson, d'opérer ce léger changement de nom. L'Ouad-el-Lamoun, que nous avons longé d'abord, en marchant du sud au nord, fait assez promptement un coude assez brusque qui le rejette fortement à gauche, puis il reprend une direction sensiblement parallèle à celle de la première branche. C'est dans cette courbure qu'il est recoupé par l'Ouad-el-Heqab, dont la direction est aussi du nord au sud. Enfin, avant d'arriver à Safed on aperçoit et on laisse à droite le village d'Akbarah.

De la maison où nous sommes logés, nous voyons parfaitement devant nous (à l'ouest) l'Ouad-el-Lamoun, qui est extrêmement large et très-vert. De l'autre côté de cet ouad sont des hauteurs au milieu desquelles se montrent, sur une ligne à peu près parallèle à la direction de l'Ouad-el-Lamoun, et en commençant par la gauche (c'est-à-dire par le sud), trois villages dont les noms sont : Semmouâyeh, Yaroun et Soufsafeh. Ces mêmes villages ont été désignés à Robinson sous les noms bien différents de Semû'y, Meirôn[1] et Sa'sa'. Lesquels sont les bons? Je n'en sais rien; j'ai malheureusement oublié par qui ils m'ont été dictés. Si c'est par notre moukre Sayd, ce qui

1. Robinson (tome III, p. 333, note 5) donne à penser qu'il n'est pas bien sûr de la forme de ce nom. Voici cette note : This name (Meirôn) we heard also pronounced Meirùm. Je dois dire que quelques passages extraits par Reland des livres Talmudiques, mentionnent un lieu nommé Meïroun (מירון) (Pal., p. 817, ad voces Guseh-Khalab et Giscala) et qui se trouvait très-probablement près de Giscala, גוש חלב des Rabbins, Γισχαλὰ de Josèphe, aujourd'hui el-Djich.

est fort possible, comme il estropiait tous les noms et même les mots de la conversation courante, j'aimerais mieux m'en tenir aux noms rapportés par Robinson. Si, au contraire, c'est par Mohammed ou par Mattéo, ce qui est beaucoup plus probable, je maintiens les noms pour bons. Au reste, ce qui me ferait croire que j'ai raison d'y tenir, c'est que le nom Yaroun s'accorde à merveille avec le nom, Yeraoun, d'une ville de la tribu de Nephtali citée dans Josué (XIX, 38). Je dois dire que la carte de Zimmermann porte, vers le nord-ouest de Safed et un peu plus haut que la pointe sud du Bahr-el-Houleh, une localité nommée Yaroun, suivie de la lettre R qui désigne les ruines. Est-ce celle-ci qui est la véritable Yeraoun biblique? C'est possible. J'ignore, malheureusement, où Zimmermann a trouvé cette indication que la vue de tant d'autres erreurs, qui sont loin de lui être imputables, me rend un peu suspecte.

Beaucoup d'écrivains ont attribué à Safed une antiquité que cette ville n'a très-probablement pas, car il n'est question de son château qu'à partir des croisades. Robinson pense qu'il faut attribuer la fondation de ce château au roi Foulques, c'est-à-dire la faire remonter jusque vers l'an 1140. En 1188, un an après la funeste bataille de Hattin, Selah-ed-Dyn vint en personne commencer le siége de Safed. La forteresse résista cinq semaines et finit par capituler. La garnison put se retirer à Sour. En 1220, le château-fort fut démantelé par l'ordre d'el-Mâlek-el-Moâzzem, soulthan de Damas. En 1240, le soulthan Ismayl, par un traité passé avec les Chrétiens, leur rendit Safed, Qalaat-ech-Chakif et Tibériade. Les Templiers se remirent aussitôt à l'œuvre et reconstruisisent le château. En juin 1266, le soulthan Beïbars vint assiéger Safed, dont la garnison dut capituler en juillet. Elle avait obtenu la vie sauve, et Beïbars eut l'infamie de faire massacrer, de sang-froid, les deux mille personnes qui étaient sorties de la place en se fiant à

sa parole. Depuis lors, le château de Safed est resté au pouvoir des Musulmans. Dans le siècle dernier, le scheikh Dhaher en devint le possesseur et y établit le siége de son autorité ; aussi son petit-fils, notre brave Mohammed, porte-t-il toujours le nom de Mohammed-es-Safedy. Il était écrit que les Chrétiens redeviendraient un jour les maîtres de cette importante forteresse, et, en 1799, une garnison de quatre cents hommes fut placée à Safed, comme poste avancé de l'armée française. Safed est le siége d'une synagogue et d'une école juives qui jouissent d'une grande célébrité depuis plusieurs siècles.

Il semble, du reste, que cette ville soit depuis cent ans sous le coup de la malédiction d'en haut. En 1759, un tremblement de terre la renversa de fond en comble, en détruisant la plus grande partie de sa population. Safed s'était relevée de ses ruines et avait reconquis une sorte de splendeur, lorsque, le 1er janvier 1837, un second tremblement de terre, plus épouvantable que le premier, fit de la malheureuse cité un monceau de ruines, sous lesquelles furent ensevelis plusieurs milliers d'habitants. Les Juifs seuls périrent au nombre de quatre ou cinq mille, dans cette effroyable catastrophe. La perte des chrétiens et des musulmans fut du tiers environ de ce nombre. On peut lire dans la note XLII, annexée au troisième volume du beau livre de Robinson, le tableau de l'aspect de désolation que présentèrent les restes de Safed, au Rév. missionnaire américain Thomson, qui, parti de Beyrout pour aller porter les secours chrétiens aux innombrables victimes de ce tremblement de terre, arriva à Safed dix-huit jours après que la ruine de cette ville avait été consommée. Moins de deux ans après, les Juifs survivants et les nouveaux venus avaient, comme de patientes fourmis, reconstruit en partie leur asile de prédilection, et nous avons retrouvé Safed mieux bâtie et plus jolie que jamais.

Notre soirée s'est passée fort tranquillement à coordonner des notes, et à mettre un peu d'ordre dans nos collections des derniers jours. Demain matin, nous nous mettrons en route pour Damas, en passant par Kades.

4 MARS.

Ce matin, nous nous sommes levés tout ragaillardis par une excellente nuit de repos, et complétement soustraits aux visites de la vermine. Le ciel est admirablement pur, et la journée promet d'être aussi belle que celle d'hier. Nous montons à cheval vers sept heures et demie, et nous nous mettons en route, croyant encore que l'ordre que j'ai donné à Matteo, de diriger la caravane sur Kades, sera ponctuellement exécuté.

Notre moukre Sayd a ce matin la figure singulièrement décomposée; ses lèvres sont enflées à faire peur. Je m'enquiers bien vite des causes de cet état maladif, et voici ce que j'apprends. Nous avions dans nos bagages une boîte de fer-blanc, remplie de savon arsenical, apporté de France pour servir à la préparation des peaux d'oiseaux que nous désirions conserver. Sayd a flairé la chose, en a trouvé l'odeur extrêmement appétissante, et a cru avoir affaire à une confiture particulière. « Comme ces chiens de chrétiens sont gourmands! » s'est-il dit, et, trempant le doigt dans l'objet de sa convoitise, il s'en est rempli la bouche. On pense bien qu'au goût, notre homme a jugé bon de cracher au plus vite ce qu'il avait supposé délicieux; mais il n'a pu cracher assez vite pour éviter que la muqueuse de la bouche ne fût fort endommagée. Comme il n'a pas avalé un atome de cette infernale drogue, il en sera quitte pour un peu de mal et beaucoup de honte. Nous le baffouons à tour de rôle, et le pauvre diable est si penaud, qu'il ne cherche pas à répondre un seul mot à nos

sarcasmes. Disons de suite que cet accident, qui aurait pu devenir si grave, n'a pas eu de conséquences sérieuses.

Nous sortons de Safed par le côté du nord et nous tournons immédiatement à l'est. La base de la montagne sur laquelle est bâtie la ville est contournée de ce côté par un ouad bien cultivé et richement planté d'oliviers. Devant nous et un peu à gauche, vers le bas de l'ouad, est le village d'Ayn-ez-Zeytoun. A un niveau plus élevé et à droite[1] paraît le village de Biriah, puis, plus loin encore, Daharyeh-el-Fouqâah. Le flanc de la montagne de Safed porte en ce point une deuxième partie de la ville même, séparée de celle que nous quittons par le château et par la belle pelouse plantée d'arbres dont j'ai parlé plus haut. Nous longeons cette portion de Safed, en descendant au fond de la vallée, puis nous gravissons le flanc opposé, sur lequel la route longe une ou deux fontaines d'assez belle eau, où nous nous arrêtons pour faire boire nos chevaux.

Comme la route que nous suivons d'abord, monte assez rapidement, et dans la direction de Kades, je ne me méfie pas encore de Matteo, et je continue à croire que nous marchons sur cette ville; mais je ne tarde pas à être détrompé. Nous tournons bientôt sur la crête d'un ouad très-large, très-profond et sans culture, dont la direction générale est à l'est-sud-est. Il est bien évident que nous n'irons pas à Kades par-là, et je commence à comprendre que Matteo, sous le prétexte de je ne sais quelle crainte que lui inspire, *pour nous*, le caractère des Motoualys qui forment la majorité de la population du pays au milieu duquel se trouve Kades, nous a engagés dans la route du Djesr-Benat-Yakoub, afin de nous faire traverser le Jourdain et suivre ensuite la grande route de Damas. On

1. Le village de Daharyeh-et-Tahtah est tout près de Safed, sur le même flanc que celle-ci, par rapport à l'Ouad-el-Lamoun, vers le fond de la vallée et au nord de Safed.

voit que Matteo a joué cette fois son rôle de drogman. Mais il a compté sans son hôte.

Depuis quelques mois, j'ai contracté l'habitude, bien enracinée aujourd'hui, de faire marcher les drogmans comme je l'entends, bien loin de me laisser conduire aveuglément par eux; je ne commencerai donc pas aujourd'hui à subir les fantaisies de M. Matteo. Je m'approche de lui et je lui déclare, d'un ton qui ne souffre pas de réplique, que je ne suis pas dupe de sa manœuvre, que je ne passerai pas par la route du Djesr-Benat-Yakoub; que, puisqu'il a voulu descendre dans la plaine où est le Bahr-el-Houleh, je traverserai cette plaine pour aller à Banias; qu'il s'arrangera donc, en attendant, afin de nous trouver un gîte convenable pour la nuit, ou qu'il aura affaire à moi. Matteo, tout interloqué, se hâte de protester qu'il est prêt à m'obéir, aujourd'hui comme toujours, et que nous rencontrerons un bon khan à el-Mellahah; enfin il jure par ses grands dieux, qu'il croit avoir rempli son devoir le plus strict de guide fidèle et dévoué, en nous empêchant d'aller à Kades, où nous aurions tous été dépouillés, sinon assassinés, par les Motoualys. Je ne réponds rien à cette tirade sentimentale et, comme il n'y a pas moyen de rebrousser chemin, nous continuons notre route.

L'Ouad dans lequel nous sommes engagés et qui descend des hauteurs de Safed dans la vallée du Jourdain, a, ainsi que je l'ai déjà dit, une direction générale à l'est-sud-est. Mohammed lui donne le nom d'Ouad-Ferâ'eum, et Matteo celui d'Ouad-el-Merâ'af (la vallée du nez, de مراعف). La plaine qui se trouve au bas de cet ouad, et à travers laquelle coule le Jourdain, se nomme Merdj ou Ardh-el-Kheyth, la terre du fil (Kheyth signifie au propre : fil, et au figuré : une file de chameaux ou de sauterelles). A gauche du point où l'Ouad-Ferâ'eum débouche sur la plaine du Jourdain, on voit sur le flanc

de la montagne un petit plateau qui est occupé par le village de Ferâ'eum. Au-dessous de ce village et à gauche du chemin que nous suivons, en nous dirigeant au nord-est, aussitôt que nous avons débouché de l'ouad, sont des ruines considérables, consistant, comme toujours, en blocs de lave qui jonchent le sol; mais personne de ceux qui m'accompagnent, ne peut me donner le nom de ces ruines. Dans la direction de ce même point à l'est, quelques degrés sud, se trouve placé, à une distance de huit à dix kilomètres, un monticule rond, que l'on me dit couvert de ruines, et que Mohammed nomme el-Mantar. Dans la carte de Zimmermann, el-Mantar est placé à sept ou huit kilomètres de Feràab (notre Ferâ'eum). C'est sans aucun doute une erreur. Du reste, cette carte porte sur l'Ouad-Fur'âm, un village nommé Feràab, et plus loin, à l'ouest, un autre village nommé Fur'âm. Ces deux villages n'en font certainement qu'un seul, et celui-ci est placé, comme je l'ai dit, à gauche du point où cessent les escarpements de l'Ouad-Ferâ'eum, la chaîne de montagnes qui borde le bassin du Bahr-el-Houleh, se dirigeant au nord, à partir de là.

Enfin, toujours du même point voisin du village de Ferâ'eum, où l'on entre en plaine, on aperçoit à droite (dans la direction du sud-sud-est) une colline assez longue et étroite, dont l'axe est directement du nord au sud, et qui porte à sa pointe nord, deux forts mamelons successifs, placés dans l'axe, et couverts de ruines très-considérables en blocs de lave, autant que j'en ai pu juger, à la distance de deux kilomètres environ, qui me séparait de l'extrémité de la colline. Celle-ci semble dominer toute la plaine que devait nécessairement commander la ville placée sur ce point. Elle a dû être très-considérable, car ses ruines s'étendent jusqu'aux coteaux qui dominent l'Ardh-el-Kheyth. Sans doute la partie la plus ancienne de cette ville fut une forteresse qui occupa la colline allongée que j'ai dé-

crite, et ce n'est que postérieurement que la ville établie sous la protection de la forteresse, se sera étendue à l'ouest dans la plaine et jusqu'aux coteaux opposés. On voit que ma théorie sur les villes placées, comme clefs du pays, aux extrémités des plaines qu'arrosent les trois grands lacs que relie le Jourdain, trouve immédiatement son application vers la pointe sud du Rhôr qui entoure le Bahr-el-Houleh. Je regrette bien vivement de n'avoir pu obtenir de mes guides le nom de ces ruines importantes que je crois celles de Séleucie. Maintenant que les voilà signalées, peut-être, en prenant des guides sur place, pourra-t-on recueillir ce nom, que les nomades du Rhôr et les habitants de Ferâ'eum doivent nécessairement connaître.

Avant de sortir de l'Ouad-Ferâ'eum, nous avons fait notre halte du déjeuner, en nous mettant à l'abri contre un soleil écrasant, derrière des rochers à pic qui forment le flanc droit de l'ouad. Là, nous avons laissé venir deux heures de l'après-midi, pour ne pas nous exposer à de dangereux coups de soleil. L'abbé a profité de cette longue halte pour faire une ample herborisation, dans le fond de l'ouad que suit un beau ruisseau d'eau vive, qui roule de roche en roche, à travers des arbrisseaux et de belles plantes aquatiques. Là se retrouve en quantité la *Fritillaria persica.* Les anfractuosités des rochers m'ont fourni à moi-même, un bon nombre de jolies coquilles terrestres.

Pendant que nous nous reposions, un bel aigle tout blanc est venu à plusieurs reprises planer au-dessus de nos têtes, et il a fini par aller s'abattre sur la crête opposée à celle qui nous garantit du soleil. Édouard saisit aussitôt son fusil, et part dans l'espérance de tuer cet oiseau curieux, qui est peut-être fort rare, sinon inconnu des naturalistes. Notre chasseur est à peu près parvenu à gravir le flanc abrupt au sommet duquel l'aigle se tient tranquille; il va y arriver et tirer, en se donnant à l'aise le temps de viser, lorsque l'aigle se doute des

mauvaises intentions qu'on nourrit à son endroit, et prend son vol. Édouard tire et manque, parce que la pierre sur laquelle il avait posé un pied, se dérobe et roule sous lui. Il tombe sur le dos, et dans cette position burlesque, lâche son second coup à l'oiseau, qui naturellement n'en reçoit pas le moindre mal, et s'en va assez tranquillement vers l'est. On peut penser de combien de plaisanteries a été accueilli notre ami, quand il est revenu près de nous, après ce haut fait de chasseur.

Comme nous ne pouvons nous éterniser dans l'Ouad-el-Ferâ'eum, quoiqu'on y soit fort bien, étendu sur l'herbe, après déjeuner et à l'ombre, par une chaleur pareille à celle que nous endurons, nous pensons que nous avons laissé prendre à nos bagages une avance bien suffisante, puisqu'il y a deux heures qu'ils nous ont quittés, et nous nous décidons, bien qu'un peu à contre-cœur, à remonter à cheval et à continuer notre chemin.

J'ai dit, plus haut, ce que l'on trouve à la sortie de l'ouad-Ferâ'eum. Aussitôt que nous sommes descendus des hauteurs, nous en longeons le pied, en suivant d'abord la direction du nord-est. Les ruines en blocs de lave, que j'ai déjà signalées comme se voyant sur le flanc du coteau placé au-dessous du village de Ferâ'eum, continuent de se montrer durant quelques minutes, jusqu'au flanc d'un nouvel ouad, devant l'embouchure duquel nous passons et qui se nomme Ouad-el-Qoubâa (Vallée du Porc-épic). A partir de là, nous suivons la même direction pendant quelques heures, c'est-à-dire que nous marchons constamment droit au nord. Nos bagages sont au loin, et nous pressons le pas pour les rejoindre. Bientôt, nous voyons à notre droite un joli petit lac bleu, c'est le Bahr-el-Houleh. La plaine dans laquelle nous marchons alors, doit être d'une fertilité merveilleuse; c'est une terre grasse et forte, à laquelle la culture peut tout demander; c'est, du reste, ce qu'il est facile de deviner à la splendeur de la végétation dont

elle est tapissée. Le lac est très-peu large ; il est bordé de chaque côté par une forêt de magnifiques roseaux du plus beau vert. Pendant que nous cheminions, le jour a sensiblement baissé, et il est bien près de six heures, quand nous arrivons à El-Mellahah, c'est-à-dire à la hauteur de la pointe nord du Bahr-el-Houleh.

Tout à l'heure nous avons été le jouet d'une assez étrange illusion, qui n'avait pourtant que la cause la plus naturelle. De l'autre côté du lac, et sur le fond vert-foncé des roseaux, nous vîmes tout à coup s'avancer rapidement une grande ligne ondulée, d'un blanc éclatant; elle était continue et ressemblait, à s'y méprendre, à un énorme reptile. Était-ce le fantôme de l'un de ces monstres antédiluviens qui se traînaient à travers des mousses de trente pieds de haut, qui nous faisait l'honneur de reparaître sur la terre, afin de nous causer une agréable surprise? Nous nous arrêtâmes, tout étonnés, et regardant de tous nos yeux, pour tâcher de comprendre. Bientôt, une, deux, plusieurs solutions de continuité se laissèrent apercevoir, et nous reconnûmes alors que nous avions affaire à une bande d'oiseaux blancs, volant en ligne serrée, comme les canards.

Nous voilà donc à el-Mellahah, et nous y trouvons une ou deux masures abandonnées qui ont servi ou servent peut-être encore de moulin, et dans lesquelles l'eau d'un large et très-abondant ruisseau a élu domicile. Il serait difficile de nous loger là, et d'ailleurs nos bagages ont disparu; il nous faut, donc les suivre, bon gré, mal gré. Nous passons à gué un véritable étang de quelques pieds de profondeur, formé par le ruisseau d'el-Mellahah, et nous commençons à maugréer fort, vu que la nuit arrive grand train, et que nous savons à merveille, et par expérience, ce à quoi on est exposé, en marchant la nuit dans ce bienheureux pays.

mauvaises intentions qu'on nourrit à son endroit, et
vol. Édouard tire et manque, parce que la pierre
il avait posé un pied, se dérobe et roule sous l
le dos, et dans cette position burlesque, lâche
à l'oiseau, qui naturellement n'en reçoit p
et s'en va assez tranquillement vers l'est
combien de plaisanteries a été accueilli
revenu près de nous, après ce haut fa

Comme nous ne pouvons nous
Ferâ'eum, quoiqu'on y soit fort bi
déjeuner et à l'ombre, par une ch
endurons, nous pensons que n
bagages une avance bien suff
qu'ils nous ont quittés, et n
à contre-cœur, à remonter — Eh

J'ai dit, plus haut, ce ...ssitôt par
Ferâ'eum. Aussitôt que ... Était-ce un
nous en longeons le p ...mis dans la gueule
nord-est. Les ruines ...noires? A tout risque,
comme se voyant ...rent et les armèrent, ceux
village de Ferâ'e ...que des pistolets, les tinrent en
ques minutes, j ...dre chèrement leur vie, du moins
bouchure duq ...r par bonheur imaginaire. Personne
Qoubâa (Va ...taquer, et, après avoir assez longtemps
la même di ...imes par apercevoir des feux, puis par en-
nous marc ...ots de nos mulets.
au loin, ...us arrivons au logement! Il est joli, le logement!
nous vo ...bres énormes, plantés sur un terrain boueux dont
el-Ho ...r vireuse nous prend à la gorge; des couchettes, mais
être ... de tentes; voilà notre gîte pour cette nuit. Certainement,
à ... n'y a rien en soi de bien déplaisant à passer douze heures
... société des grenouilles; mais, dans l'Orient, où la fièvre

... nnée, dans les terrains aussi malsains ... tallés, on a le droit de n'être pas ... e l'obligation de coucher à la ... nestées d'un marais, pour ... ez mauvaise humeur; ... malédictions et ... s de dire un ... re ne se ... sa cou- ... roche à l'une ... n ciel de lit pour ... que l'heure de se

... r, pleurniche dans un coin, ... nous avons grand besoin, et ... rs reprises, me raconter le chagrin ... ander grâce pour lui. Après le dîner, ... dix heures du soir, j'ai fait faire du vin ... aidant, nous avons essayé de passer la nuit ... ain de nous rendre moins accessibles à la fièvre. ... ne demi-heure, les cris d'une bande de chakals qui ... tour de notre bivouac, nous ont tenus éveillés; mais la ... gue est bientôt plus forte que notre résolution, et nous ... nissons par nous coucher tous les uns après les autres, en narguant la fièvre.

Revenons maintenant en arrière, et notons ce que j'ai pu recueillir de renseignements topographiques, sur la route qui sépare el-Mellahah du point où nous avons établi nos feux de bivouac. C'est à Mohammed que je les dois. Après avoir traversé l'étang et le ruisseau d'el-Mellahah, nous avons passé devant l'Ayn-el-Belathat (la source des grosses pierres). Cet ayn est bien nommé, car il est entouré de blocs de pierre qui

Une heure avant d'arriver à el-Mellahah, Mattéo, qui voyait un orage s'amonceler sur sa tête, avait jugé prudent de prendre le trot, sous prétexte d'aller faire les logements, après avoir rallié nos bagages. A la vue de l'état dans lequel il trouva le gîte qu'il nous avait promis, notre homme jugea peu sage de nous y attendre, et força donc encore l'allure de son cheval, si bien qu'il ne resta plus que Mohammed avec nous. Pendant une heure encore, nous marchâmes dans l'obscurité la plus complète, jurant comme des païens, et croyant à une trahison dont nous allions être les victimes. Ce qui ne contribua pas peu à nous donner cette pensée, assez peu gaie, c'est qu'un peu plus loin qu'el-Mellahah, nous aperçûmes, sur le flanc de l'un des coteaux dont nous suivions le pied, un campement arabe d'où sortait le bruit de conversations à haute voix. De ce village partit alors le cri : Ya Mohammed! — Eh Mohammed! — auquel notre compagnon répondit aussitôt par une exclamation contenue. Que signifiait cela? Était-ce un signal? Et, maintenant qu'on nous avait mis dans la gueule du loup, le loup allait-il serrer les mâchoires? A tout risque, ceux qui avaient des fusils, les saisirent et les armèrent, ceux qui, comme moi, n'avaient plus que des pistolets, les tinrent en main, tout prêts, sinon à vendre chèrement leur vie, du moins à faire face à un danger par bonheur imaginaire. Personne ne songeait à nous attaquer, et, après avoir assez longtemps cheminé, nous finîmes par apercevoir des feux, puis par entendre les grelots de nos mulets.

Enfin, nous arrivons au logement! Il est joli, le logement! Deux arbres énormes, plantés sur un terrain boueux dont l'odeur vireuse nous prend à la gorge; des couchettes, mais plus de tentes; voilà notre gîte pour cette nuit. Certainement, il n'y a rien en soi de bien déplaisant à passer douze heures en société des grenouilles; mais, dans l'Orient, où la fièvre

règne pendant toute l'année, dans les terrains aussi malsains que celui où nous voilà installés, on a le droit de n'être pas satisfait, lorsque l'on vous impose l'obligation de coucher à la belle étoile, avec les émanations empestées d'un marais, pour rideaux de lit. Mes compagnons sont d'assez mauvaise humeur; moi, je suis furibond, et j'accable Mattéo de malédictions et de reproches. L'abbé, seul, ne juge pas à propos de dire un mot plus haut que l'autre, et son excellent caractère ne se dément pas, dans cette occasion fâcheuse. Il établit sa couchette au pied de l'un de nos deux gros arbres, accroche à l'une des branches basses, son manteau dont il fera un ciel de lit pour sa figure, et il attend fort tranquillement que l'heure de se coucher soit venue.

Mattéo, qui n'ose plus se montrer, pleurniche dans un coin, tout en préparant le repas dont nous avons grand besoin, et Mohammed vient, à plusieurs reprises, me raconter le chagrin de notre drogman et demander grâce pour lui. Après le dîner, qui a fini à près de dix heures du soir, j'ai fait faire du vin chaud, et, la pipe aidant, nous avons essayé de passer la nuit sans dormir, afin de nous rendre moins accessibles à la fièvre. Pendant une demi-heure, les cris d'une bande de chakals qui rôde autour de notre bivouac, nous ont tenus éveillés; mais la fatigue est bientôt plus forte que notre résolution, et nous finissons par nous coucher tous les uns après les autres, en narguant la fièvre.

Revenons maintenant en arrière, et notons ce que j'ai pu recueillir de renseignements topographiques, sur la route qui sépare el-Mellahah du point où nous avons établi nos feux de bivouac. C'est à Mohammed que je les dois. Après avoir traversé l'étang et le ruisseau d'el-Mellahah, nous avons passé devant l'Ayn-el-Belathat (la source des grosses pierres). Cet ayn est bien nommé, car il est entouré de blocs de pierre qui

sont certainement des débris de constructions. Là donc fut une petite ville dans l'antiquité. Après l'Ayn-el-Belathat on passe devant l'embouchure d'un ouad peu large, nommé Ouad-Harrah (cet ouad n'est pas désigné sur la carte de Zimmermann, mais le canton duquel il y débouche est nommé Djebel-Haraouy). A mi-côte, au delà de cet Ouad-Harrah, est placé le misérable hameau du haut duquel on avait hélé Mohammed. Il se nomme Besamoun. Au bas de la même colline sont étendues des ruines considérables, qui portent le nom de Kharbet-Besamoun. (M. de Bertou place Besamoun qu'il appelle Basimoun, et les ruines qui l'avoisinent, à quatorze cent soixante mètres au nord de l'ayn-Blata (Ayn-el-Belathat). Plus loin, mais à une distance que je ne saurais fixer, même approximativement, doit se trouver une large vallée qui se nomme Ouad-Arous. C'est au nord de cette vallée que nous avons campé, à deux ou trois cents mètres au plus du pied des coteaux, et à peu près à la même distance du marais proprement dit. J'ai conservé le souvenir confus d'une citerne antique que nous aurions aperçue tout à fait à la chute du jour, avant le point où sont situées, les ruines de Besamoun et dans le voisinage de l'Ayn-el-Belathat, mais je suis aujourd'hui dans l'impossibilité de préciser la place qu'elle occupe.

5 MARS.

Nous ne tenions pas à rester plus que de raison, dans le lieu malsain où nous venions de passer la nuit; aussi étions-nous de très-bonne heure, prêts à nous remettre en route; mais au moment de partir, la fantaisie me prend de me rapprocher du marais que masque, à deux cents mètres du bivouac, un épais fourré de roseaux, afin d'y chercher des insectes. J'y fais une chasse si abondante, que je ne résiste pas au plaisir de ramas-

ser longuement les trésors zoologiques que je rencontre ; si bien que je retarde, de plus d'une heure et demie, le départ de la caravane. Les bagages prennent donc les devants, et ce n'est qu'à force d'insistance, que l'on obtient de moi que je m'éloigne de ce terrain si riche, entomologiquement parlant. Comme Belly est parti à pied en même temps que les bagages, et avec l'intention de tirer des bécassines le long du marais, nous lui avons laissé tout le temps de se livrer à son plaisir favori. Il aurait pu passer assez mal son temps dans cette promenade solitaire, car au moment où nous l'avons rejoint, à près d'une lieue du point où nous avions bivouaqué, nous avons vu sortir derrière lui, des roseaux, un Arabe nu jusqu'au haut des reins, et qui l'avait sans doute suivi comme un gibier de son goût, avec une escopette à la main, et probablement avec l'intention de le tirer, s'il lui fournissait une belle occasion de le faire sans danger. Notre homme, en apercevant inopinément une bande bien armée, au lieu d'un promeneur isolé, a jugé prudent de rentrer dans le marais ; il n'a fait qu'un bond dans les roseaux et s'y est bloti, attendant que nous fussions bien loin, pour oser en ressortir.

En quittant les deux gros arbres qui nous avaient servi d'auberge pendant la nuit, nous avons d'abord rencontré des ruines antiques, nommées Kharbet-el-Aamoudieh. Auprès de ces ruines est un tourbeh assez moderne, de quelque saint en vénération parmi les musulmans. Les montagnes que nous longeons commencent à prendre ici un tout autre aspect que celui auquel nous sommes habitués. Des arbres assez nombreux les garnissent par-ci par-là, et leur donnent une tournure alpestre qui fait plaisir à voir.

Chemin faisant, nous mettons de temps en temps pied à terre, pour chercher des insectes sous les pierres ; nous en trouvons de très-précieux sans doute, mais comme nous trouvons

sous les mêmes pierres, beaucoup de superbes serpents que nous n'avions pas le moindre désir de déranger, nous ne gardons pas longtemps notre ardeur entomologique. Je doute qu'il y ait au monde un lieu aussi généreusement doté de reptiles que l'Ardh-el-Houleh. Heureusement ces vilaines bêtes sont encore un peu engourdies par l'hiver, et nous pouvons prendre le plaisir de les tuer, sans courir de danger réel. Mais que doit être ce pays dans la saison chaude? Certainement on n'y peut pas faire dix pas, sans se trouver nez à nez avec un reptile.

Pendant que nous ramassions des coléoptères, l'abbé ramassait des plantes, et il a, entre autres, récolté un magnifique iris à fleurs grises et blanches, tigrées de noir. Je ne sais si cette superbe plante a été acclimatée dans nos parterres, mais, à coup sûr, elle y ferait un fort bon effet.

Vers le point où la nature du terrain fangeux de l'Ardh-el-Houleh, commence, d'après l'avis de nos guides, à pouvoir nous porter, nous et nos chevaux, et va, par conséquent, nous permettre de passer des collines occidentales aux collines orientales de cette large vallée, nous traversons un long village arabe formé de tentes et de huttes. Est-ce un village à poste fixe? Je ne le crois pas; ce qui est certain, c'est que l'on n'a pu m'en donner le nom, et que, par conséquent, il y a lieu de penser que c'est un simple établissement passager, bien qu'il m'ait paru considérable. A la sortie de ce village, nous avons immédiatement tourné vers l'est, en suivant une crête de petites collines, à gauche de laquelle se trouve un village nommé el-Khadesa, dont nous longeons le territoire. En ce moment, nous tournons précisément le dos à une espèce de forteresse, située au sommet d'une montagne, à environ une lieue de nous, et qui se nomme Kalâat-Hounin. Nous traversons une petite plaine basse, bien cultivée, de quelques centaines de mètres de largeur au plus, et qui, se trouvant coupée par une foule de

petits fossés d'irrigation, n'est pas très-facile à franchir. Nos chevaux y entrent jusqu'aux genoux; mais nous arrivons enfin au pied d'un rideau de coteaux élevés, qui se dirige de l'ouest à l'est, et ferme, en quelque sorte, au nord le vaste bassin du Bahr-el-Houleh. Nous montons de quelques mètres sur le flanc de ces collines verdoyantes, et de là, en regardant notre droite, c'est-à-dire au sud, nous jouissons de la vue entière de l'Ardh-el-Houleh.

Quelques mots maintenant sur ce lac dont je vais rappeler les différents noms. Nous lisons dans Josué (XI) : Qu'à l'appel de Yabin, roi de Hazor, plusieurs rois se réunirent pour combattre les Hébreux, à leur arrivée dans le pays de Kenâan. — 5. Tous ces rois fixèrent un lieu de réunion, vinrent et campèrent ensemble près des eaux de Meroum (מי־מרום), pour combattre contre Israël. — Ce nom de May-Meroum signifiait les eaux d'en haut, les eaux supérieures. — 7. Josué vint, et toute l'armée avec lui, sur eux, près du camp de Meroum, subitement, et ils se précipitèrent sur eux. — Les rois coalisés furent battus et poursuivis, l'épée dans les reins, jusqu'auprès de Sidon, c'est-à-dire jusqu'à la mer de Phénicie.

Dans les Juges nous lisons (IV, 2) : L'Éternel les livra (les enfants d'Israël) dans la main de Yabin, roi de Kenâan, qui régnait à Hazor. Le chef de son armée fut Sisera.—Vient alors le récit de la bataille gagnée sur les Kénâanéens par la prophétesse Déborah et par Barak. Au verset 10 nous voyons que Barak convoqua les tribus de Zebulon et de Nephtali à Kades (aujourd'hui Kedes), ville située à la hauteur de la pointe nord du Bahr-el-Houleh, et dans les montagnes, à quelques lieues à l'occident du lac. Il est assez difficile dès lors de comprendre comment la bataille eut lieu à Tâanek sur les eaux de Megiddo[1].

1. Juges, V, 19.

A partir de cette bataille, — la main des enfants d'Israël alla toujours en s'appesantissant sur Yabin, roi de Kenâan, jusqu'à ce qu'ils eurent exterminé Yabin, roi de Kenâan. — Josèphe raconte le même fait[1], et il nous apprend que Yabin, sortant de la ville d'Azor (qui est située sur le lac Semekhonite), avait une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois mille chars. (Οὗτος γὰρ ἐξ Ἀσωρου πόλεως ὁρμώμενος (αὕτη δ' ὑπέρκειται τῆς Σεμεχωνίτιδος λίμνης, etc.) Après la défaite et la mort de Sisera, Barak marcha sur Azor. Yabin, accourant au-devant de l'ennemi, fut tué, et après sa mort, sa ville capitale fut renversée de fond en comble (καθελὼν εἰς ἔδαφος τὴν πόλιν[2]). De ces passages comparés entre eux, il résulte nécessairement que les eaux supérieures et le lac Semakhonite sont la même chose.

Josèphe donne indifféremment à ce lac le nom de Semekhonite, ou Samakhonite ou des Sémékhonites[3]. On a proposé deux étymologies de ce nom. Les uns ont cru qu'il vient de l'arabe Samak, qui signifie poisson; de sorte que le nom de lac des Sémékhonites signifierait: lac des pêcheurs ou des poissonniers. D'autres remarquant que le verbe Samaka signifie être haut, être élevé, ont vu dans le nom en question, la traduction pure et simple du nom hébraïque Meroum. Je ne me permettrai pas de me prononcer entre ces deux hypothèses aussi admissibles l'une que l'autre, bien que j'aie quelque préférence pour la seconde, à cause de la nature fangeuse des bords de ce lac, nature qui dut toujours en rendre l'approche assez difficile. Aujourd'hui, le seul nom que porte ce petit lac, est celui de Bahr-el-Houleh.

Josèphe nous apprend encore que la ville de Séleucie était

1. Ant. Jud., v, 5, 1 et suiv.
2. Ant. Jud., v, vi, 4.
3. Bell. Jud., iv, i, 1.

située sur les bords du lac Samakhonite, et que les marais qui environnent ce lac, s'étendaient jusqu'à la région de Daphné. Voici le passage qui contient ce précieux renseignement. « Séleucie était située auprès du lac des Séméchonites, Σελεύκεια δέ πρὸς τῇ Σεμεχωνιτῶν λίμνῃ, (πρὸς peut se traduire indifféremment : auprès ou devant). Ce lac vaseux étend ses marécages jusqu'au pays de Daphné, pays délicieux et fertile, qui possède des sources qui, grossissant le cours d'eau appelé le petit Jourdain, au-dessous du temple de la vache d'or, le jettent dans le grand.[1] » Ce nom de Daphné est-il correct? Reland en a douté et a proposé de le remplacer par celui de Dan. J'adopte pleinement cette substitution qui me paraît nécessaire.

Revenons à notre itinéraire. Dès que nous sommes engagés sur le flanc des collines verdoyantes qui ferment au nord le bassin du lac Samakhonite, nous commençons à en voir les sommets garnis de ruines immenses, d'édifices construits en gros blocs de lave. Il semble que l'on reconnaisse les traces d'une enceinte qui couronnait la crête de ces collines. Des pans de murs sont encore en place, et en quelques points paraissent de ces longues allées de pierres fichées que j'avais déjà vues en Moabitide et dans le pays de Kenâan. Ces ruines continuent de se montrer pendant un temps infini. Les hautes collines que nous longeons, cessent tout à coup de s'étendre de l'ouest à l'est, et tournent au nord; elles forment alors le flanc gauche d'une large vallée, ou, plus exactement, elles dominent une plaine mamelonnée, à travers laquelle nous cheminons pour gagner Banias. La branche de collines dirigée au nord, est comme celle qui fait face au Bahr-el-Houleh, garnie, à la crête, de ruines immenses s'étendant à perte de vue. La plaine même que nous traversons dès que nous avons quitté le flanc du pâté

1. Bell. Jud., IV., l. I.

de collines couronnées de ruines, est littéralement couverte de blocs énormes de lave, n'offrant plus aucune trace de travail humain.

Cette fois encore, l'abbé qui m'entend lui répéter à dix reprises : — Ces pierres constituent les ruines d'une ville, qui était un monde ; — l'abbé hausse les épaules, se moque de moi, et me dit que je suis fou. — Il ne peut y avoir eu, dans ces contrées, une ville d'une immensité pareille ! D'ailleurs, la nature de ces blocs trahit leur origine. Nous parcourons un terrain volcanique, et les blocs ont été jetés là par des éruptions antéhistoriques. Voilà tout le secret de cette colossale accumulation de pierres qui couvrent des espaces d'une étendue véritablement effrayante. — Je suis furieux d'avoir affaire à un contradicteur aussi têtu, et je désespère de le convaincre, tout en conservant ma conviction personnelle, lorsque cette fois encore, ma bonne étoile me vient en aide, comme à Gomorrhe. Il me semble que j'aperçois à une centaine de mètres, à gauche du chemin et vers le sommet d'un mamelon, quelque chose qui ressemble fort à un pan de mur cyclopéen, des temps les plus sauvages. J'y pousse mon cheval, je reconnais que je ne me suis pas trompé ; je jette un cri de joie et de triomphe ; j'appelle l'abbé, en mettant pied à terre ; l'abbé vient, regarde ce que je lui montre du doigt sans dire une parole, reste frappé de stupeur devant ce qu'il voit, et, comme toujours, se rend à l'évidence, sans chercher à faire un pas en arrière.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un savant qui cherche de meilleure foi que l'abbé Michon, à être convaincu, et qui cède plus résolûment, à la première preuve qu'on lui donne que le fait qu'il niait un instant avant, est un fait réel. — Voilà la découverte la plus curieuse de notre voyage, me dit-il aussitôt ; il faut que vous ayez le diable au corps pour avoir deviné des ruines dans ces amas de blocs que j'eusse parcourus cent fois,

sans songer à y chercher les restes d'une ville. — Maintenant, cher ami, lui dis-je, il ne s'agit pas de discuter, mais de lever le plan de ce monument; plus tard nous chercherons ce qu'il peut être : pour le quart d'heure, à l'œuvre.

Je fais mettre pied à terre à tout mon monde; je déclare que j'ai pour une heure de travail sur ce point, et que par conséquent nous y déjeunerons. Pendant que je prends des mesures et des croquis avec l'abbé, Édouard, Philippe et Papigny se mettent à chercher des insectes, sous les pierres de dimension abordable, qui jonchent le terrain. A la première qu'ils lèvent, un serpent très-venimeux, que les Arabes d'un village voisin, accourus en foule, pour se donner le plaisir de nous examiner à l'aise, me nommèrent Abou-Mezrâq (le père Javelot), cherche à filer grand train à travers leurs jambes, et reçoit un coup de courbache qui lui casse les reins. A la seconde pierre, même histoire. A la troisième, encore! Ces trois épreuves suffirent à mes naturalistes, qui se dispensèrent de déranger un serpent de plus. En été, il doit être horriblement dangereux de se promener au milieu de ces ruines, qui sont devenues le domaine exclusif des reptiles.

Voici, en quelques mots, les principales mesures que nous fournit le plan de l'édifice que nous avons levé. C'est un carré peu régulier, assez bien orienté d'ailleurs, et dont les faces ont à peu près soixante mètres de développement. Aux quatre angles, sont placés des avant-corps carrés, de six à sept mètres de côté, en saillie d'un mètre sur les faces externes des murailles. Celles-ci ont deux mètres d'épaisseur, et sont formées d'énormes blocs bruts, reliés entre eux par de petits blocs également bruts, s'encastrant dans les vides irréguliers que les aspérités des grosses masses laissent entre elles. Sur le milieu de chacune des longues faces sont des saillies, d'un mètre aussi, et de six mètres de longueur, simulant des avant-corps comme ceux des

angles, et dont les portions qui en faisaient des sortes de tours carrées fermées, manquent à l'intérieur, aussi bien qu'aux tours angulaires. Une série de murailles ont laissé à l'intérieur leurs arasements, en arrière des faces est et ouest. A l'extérieur de cette dernière, se relient à l'édifice principal d'autres murs arasés, présentant des contours bizarres, qu'une description ne pourrait faire comprendre et dont le tracé sera beaucoup plus intelligible, à la première vue du plan. A une faible distance, qui ne dépasse pas cent mètres, et vis-à-vis de la face occidentale du khan, se trouve une enceinte polygonale irrégulière, cyclopéenne comme celle du temple, quoiqu'en appareil plus petit. Nous fûmes frappés immédiatement de l'analogie étrange de cette disposition, avec celle du temple de Garizim et de la plate-forme des sacrifices. Cette analogie est-elle fortuite? Je n'en crois rien [1].

On voit qu'il y a une ressemblance très-grande entre l'ordonnance générale de cet édifice et celle du temple du Garizim. Je n'hésite donc pas un seul instant à voir dans cette ruine, celle d'un édifice religieux, appartenant à l'antiquité la plus reculée. Les Arabes du village placé à l'est de ce monument, dans une espèce de bas-fond planté de petits arbres, appellent la ruine que je viens de décrire El-Khan, mot par lequel on désigne, dans tout l'Orient, les espèces d'hôtelleries où les caravanes s'arrêtent pour passer la nuit. Ce village arabe placé près d'El-Khan, et dont j'ai négligé de recueillir le nom, est très-probablement celui que M. de Bertou appelle Ardh-ez-Zouk. Mais c'est là le nom d'un pays et nullement celui d'un village. Je n'hésite donc pas à penser que celui-ci se nomme es-Souq, le Marché, et non ez-Zouk, ce qui a une tout autre signification.

Quelle a été la ville immense dont nous venons de parcourir les ruines, et à laquelle appartenait le temple dont nous avons

1. Voyez pl. XLVIII.

relevé le plan? Très-probablement Hazor. C'est ce que je vais essayer de prouver. Rassemblons d'abord ce que nous savons de Hazor, et recherchons tous les renseignements que nous fournissent l'Écriture-Sainte et Josèphe. Nous lisons dans Josué (XI, 1) que le roi de Hazor (חצור), à l'arrivée de Josué dans la Terre promise, se nommait Yabin. Au verset 2 il est dit qu'il envoya des émissaires aux rois du nord, *au midi, vers Kenret,* pour les engager à se réunir à lui, contre l'ennemi commun. Hazor était donc au nord de Kenret et du lac de Gennezareth. Tous les rois convoqués (verset 5) se rassemblent près des eaux de Meroum (c'est-à-dire près du lac Samakhonite). L'armée coalisée était si considérable (verset 4) qu'elle était comme le sable sur le bord de la mer; elle comptait des chevaux et des cavaliers en très-grand nombre. Josué, à la tête du peuple d'Israël, les attaqua, près du lac Samakhonite, les battit et les poursuivit jusqu'à Sidon la Grande, jusqu'à Misrephoth-Maïm (?) et jusqu'à la vallée de Mesfah, à l'orient (versets 7 et 8). — Josué retourna vers ce temps, prit Hazor et frappa son roi du glaive, car Hazor était autrefois le plus considérable de ces royaumes-là (verset 10). Ils frappèrent tous les êtres qui y étaient, par le glaive, les dévouant; il n'y resta rien de ce qui respirait, et il brûla Hazor par le feu (verset 11). Tous les autres rois coalisés virent leurs villes conquises; Hazor seule fut incendiée (versets 12 et 13). Le chapitre XII contient la liste des rois qui furent défaits par Josué, et, au verset 9, nous lisons : Le roi de Hazor, un [1].

Dans l'énumération des villes fortes appartenant à la tribu de Nephtali, nous trouvons encore Hazor et Ayn-Hazor [2].

J'ai rapporté plus haut ce qui a trait au Yabin, roi de Ke-

1. Nous n'avons pas à nous occuper ici des villes de la tribu de Juda, qui portaient le même nom (voyez Josué, XV, versets 23, 25, 27 et 28, et Néhémie, XI, 33).

2. Chap. XIX, versets 36 et 37.

nâan, qui régnait à Hazor, et dont Sisera commandait l'armée. Il avait neuf cents chariots de fer, et il opprima les Israélites, pendant vingt années. Ses troupes furent défaites, près de Megiddo, par Barak et Deborah, qui ayant rassemblé autour d'eux, à Kades, dix mille hommes de Zebulon et de Nephtali, vinrent attaquer Sisera et le battirent. — La main des enfants d'Israël alla toujours en s'appesantissant sur Yabin, roi de Kenâan, jusqu'à ce qu'ils eussent exterminé Yabin, roi de Kenâan[1]. Le verset 9, chapitre XII du Ier livre de Samuel, mentionne ainsi le fait de la domination de Yabin : Mais ils oublièrent (les Israélites) l'Éternel, leur Dieu; il les livra entre les mains de Sisera, général de Hazor.

Nous lisons dans le livre des Rois (I, IX, 15) que Salomon fit bâtir Hazor. Voici les propres expressions du livre sacré : — Voici l'occasion de la corvée que préleva le roi Salomon, pour bâtir la maison de l'Éternel, et sa maison, Meloua et la muraille de Jérusalem, Hazor, Megiddo et Djezer. — Plus loin (II, XV, 29), nous voyons encore que du temps de Fekah, roi d'Israël, Tiglath-Felasar, roi d'Assour, vint et prit Ayoun et Abel-Beit-Mâakah, et Yenouh, et Kedes, et Hazor, et le Ge- et la Galilée, toute la terre de Nephtali, et les transporta (les habitants) en Assour.

Une des prophéties de Jérémie commence ainsi (XLIX, 28) : Contre Kedar et les royaumes de Hazor, que Naboukadrasor, roi de Babel, a battus. — Voici ce qui concerne Hazor : — Fuyez, dispersez-vous. Naboukadrasor, roi de Babel, a formé un dessein contre vous, et a conçu sur vous un dessein (verset 30). — 31. Levez-vous, montez contre une nation tranquille, qui vit en sécurité, dit Jéhovah; elle n'a ni portes, ni verrous, vivant à l'écart. — 32. Leurs chameaux seront un

1. Juges, IV, 1, 24.

butin, et la multitude de leurs troupeaux sera livrée au pillage; je les disperserai de tous côtés, les hommes à la barbe rasée, et j'amènerai leur ruine de tous côtés, dit Jéhovah. — 33. Hazor deviendra le repaire des chakals, une solitude pour toujours, personne n'y demeurera, et aucun homme n'y séjournera. — Enfin, il est question dans le livre des Maccabées d'une plaine d'Azor qui était en Galilée (Πέδιον Ἀσὼρ. I, xi, 67).

Voyons maintenant ce que nous apprend Josèphe. Il raconte [1] l'histoire de la défaite de Sisera (Σισάρης), général d'Yabin, roi d'Asor (Ἀσώρου). Cette ville, dit-il, était audessus du lac Samakhonite (αὔτη δ' ὑπέρκειται τῆς Σεμεχωνίτιδος λίμνης) [2]. Il avait une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois mille chars de guerre. Tout cela était commandé par Sisera. Comme Josèphe précise que Yabin, roi des Kenàanéens, était sorti d'Azor, ville placée sur le lac Samakhonite, il n'y a pas de doute à conserver sur l'identité de la Hazor brûlée par Josué, et de la Hazor que Barak et Debora détruisirent de fond en comble [3].

Josèphe nous apprend que Salomon, après avoir fortifié Jérusalem, fit construire trois villes qui peuvent être classées parmi les plus fortes; ce sont : Asor (Ἀσωρόν), Magedo et Gazara. Cette troisième était dans le pays des Philistins. Le roi d'Égypte, beau-père de Salomon, vint l'assiéger, s'en empara après un long siége, en extermina la population, la rasa et en fit cadeau à sa fille, femme de Salomon [4]. Rien ne prouve que la Hazor bâtie par Salomon soit la même que la capitale de Ya-

1. Ant. Jud., v, v, 1.

2. Le savant Robinson, rapportant ce passage de Josèphe, le paraphrase ainsi : Josephus..... places that city (Hazor) on the north of the lake Samochonitis (t. III, p. 356). Je n'oserais traduire ainsi le mot ὑπέρκειται, bien que cette version me convienne à merveille.

3. Ant. Jud., v, v, 1 et 4.

4. Ant. Jud., viii, vi, 1.

bin, mais rien non plus ne prouve qu'elle soit différente. Peut-être Salomon, qui était maître de toute la Palestine et de toute la terre de Kenâan, profita-t-il de la magnifique position militaire de Hazor, pour y établir une place forte, capable de fermer la vallée du Jourdain, du côté du nord. La ville salomonienne peut donc très-bien avoir été rebâtie sur une partie de l'emplacement de la Hazor, rasée à deux reprises, par Josué et par Barak. Enfin, l'expédition de Tiglath-Felasar, dans laquelle les Assyriens prirent Kedes et Hazor (Κύδισαν καὶ Ἀσωρα), est racontée en peu de mots [1].

Résumons maintenant, et groupons les faits matériels dont la connaissance se déduit de la comparaison de ces différents passages. Hazor était la capitale de Yabin, principal roi de la terre de Kenâan. Ce devait être une ville immense, à en juger par la puissance suprême de son roi. Hazor était *au-dessus* (ou devant) du lac Samakhonite, au nord, dit Robinson. Elle fut brûlée par Josué, et sa population fut exterminée. Cette ville continua de subsister, puisqu'elle est comptée parmi les places fortes de la tribu de Nephtali, avec une autre ville dont le nom est Ayn-Hazor. Longtemps après, et pendant la domination des Juges, un autre Yabin, roi de Hazor (qui était probablement un descendant du premier Yabin défait et tué par Josué), redevint assez puissant pour tenir, pendant vingt ans, les Israëlites sous sa domination. Il avait une puissante armée, dans laquelle on comptait neuf cents chariots de guerre en fer. Deborah et Barak battirent l'armée de Sisera, dans les champs de Megiddo, et les Hébreux finirent par exterminer Yabin et sa puissance. Du récit biblique, il résulte que les guerriers des tribus de Nephtali et de Zabulon, après s'être réunies à Kedes, vinrent fondre sur Sisera qui était campé en pays conquis, et qu'ils prirent ainsi à

1. Ant. Jud., IX, XI, 1.

revers, en lui coupant la retraite vers Hazor. L'Écriture Sainte ne dit rien de la destruction de Hazor par Barak, après la défaite de Sisera. C'est Josèphe qui raconte que Yabin, après que son armée, forte de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers et de trois cents chariots, eut été battue par Barak, fut attaqué lui-même et tué, quand il sortit de la ville, pour marcher au-devant des Israëlites, et que Hazor fut détruite de fond en comble. Probablement Josèphe a, par mégarde, fait un seul événement, des deux événements distincts qui concernent un roi Yabin et la ville de Hazor. En effet, nous lisons dans son livre[1] : Qu'à la nouvelle des premières conquêtes de Josué, les rois qui habitaient le Liban, et qui étaient de la race de Kenâan, préparèrent une expédition contre les Israëlites. Les Kenâanéens des plaines, ayant fait appel aux Philistins, vinrent camper près de Birotha (πρὸς Βιρώθῃ), ville de la Galilée supérieure, non loin de Kedesa (Κεδέσης). Ce lieu est aussi sous la domination des Galiléens. L'armée entière comprenait trois cent mille fantassins, dix mille cavaliers et deux mille chariots de guerre. Josué, après une marche de cinq jours, arriva en présence de cette armée formidable, et l'anéantit avec le secours de Dieu. Il est clair, ce me semble, que la répétition exacte des chiffres des fantassins et des cavaliers de l'armée des rois coalisés, indique une véritable confusion de faits et de dates, commise par Josèphe. J'admets donc que Hazor ne fut réellement détruite que par Josué, et que Barak ne fit que battre l'armée de Yabin[2]. Salomon fit construire une place

1. Ant. Jud., v, I, 17.

2. Si les textes de l'Écriture sainte n'étaient pas si positifs, pour mettre les deux Yabin, l'un à l'époque de Josué, et l'autre après le juge Ahouad (Ehoud), c'est-à-dire à au moins deux cents ans d'intervalle, on serait presque conduit à supposer que c'est le même événement qui est attribué à deux époques différentes, et raconté avec des détails particuliers à chacun des deux récits qui le concernent. Mais c'est là une supposition que je serais loin d'admettre.

forte nommée Hazor. Était-elle sur l'emplacement de l'ancienne Hazor? Rien ne l'indique. Sous le règne de Fekah, roi d'Israël, Hazor fut prise par Tiglath-Felasar, avec tout le territoire de Nephtali, et ses habitants furent emmenés en captivité en Assyrie. Enfin Naboukadratzor, roi de Babylone, détruisit Hazor, qui n'avait ni portes ni verrous, selon Jérémie, et dont la population était innombrable. Une ville qui n'a ni porte ni verrous, n'est pas et ne peut pas être la forteresse bâtie par Salomon. Celle-ci était plutôt une citadelle, dépendante de la ville même. De tous ces faits il me paraît résulter que le nom de Hazor peut parfaitement s'appliquer aux ruines immenses que j'ai reconnues, à côté du village d'es-Souq et autour du monument cyclopéen que les Rhaouarna d'es-Souq appellent el-Khan. Site, étendue, caractère, tout s'accorde parfaitement avec ce que l'Écriture Sainte nous apprend. Quant aux matériaux qui constituent ce que j'ai vu de ces ruines, je n'admettrai jamais qu'ils aient pu appartenir à une ville bâtie par Salomon. L'édifice d'el-Khan est certainement bien antérieur à l'origine du royaume de Juda. Hazor fut définitivement détruite par Naboukadratzor, et la terrible prophétie de Jérémie s'est accomplie à la lettre : Hazor est devenue le repaire des chakals, une solitude pour toujours, personne n'y demeure et aucun homme n'y séjourne.

Nous avons vu que la tribu de Nephtali comptait parmi ses villes fortes Ayn-Hazor, en outre de Hazor. La carte de Zimmermann porte très-près de Kedes, au nord-est et à l'ouest de la montagne au pied de laquelle est situé l'Ayn-el-Belathat, une localité nommé Azour. Ou bien c'est la Hazor de Salomon, ou bien c'est l'Ayn-Hazor du livre de Josué. Mais à coup sûr ce n'est pas la Hazor, capitale de Yabin, que je n'hésite pas à retrouver autour du temple cyclopéen d'el-Khan, et sur les immenses co-

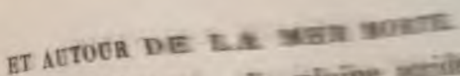
teaux qui dominent, à l'ouest, la plaine accidentée où sont ces ruines.

Après avoir achevé le plan du curieux édifice que je viens de découvrir, nous déjeunons en toute hâte et nous nous dépêchons de repartir. Ce matin le temps était fort incertain; le ciel, couvert de nuages, menaçait de nous envoyer promptement de la pluie, car en ce pays le ciel ne se couvre pas, comme chez nous, pour le plaisir d'être couvert, et les nuages ne paraissent que pour tout de bon, et qu'avec leur compagne fidèle, l'averse. Celle-ci a interrompu notre déjeuner : aux premières gouttes nous avons tous niaisement levé la tête, pour chercher autour de nous l'abri qui pourrait nous tenir à sec, tant est fort l'empire de l'habitude. Il n'y en avait pas d'autre que nos paletots de caoutchouc; nous les avons donc endossés avec résignation; nous avons laissé faire la pluie qui, de son côté, nous a laissés faire notre chétif repas. Au reste, les Rhaouarna, qui n'avaient pas de caoutchouc sur les épaules, ont sans doute trouvé que notre vue ne valait pas la peine qu'ils se fissent tremper jusqu'aux os, pour en jouir quelques minutes de plus. Ils ont filé au plus vite vers leurs huttes; c'est toujours cela de gagné.

En quittant El-Khan, nous avons marché assez longtemps, en côtoyant des ruines continues; puis les taches (si je puis m'exprimer ainsi) de gros blocs de lave non taillés, se sont séparées les unes des autres, ont fini par devenir rares et par disparaître tout à fait. Nous avions franchi la limite extrême de la ville cyclopéenne, que je propose positivement de considérer comme la Hazor que brûla d'abord Josué, et que Naboukadratsor mit définitivement dans l'état où nous la voyons. En général, vers cette limite de la ville antique, dès qu'un mamelon un peu large se présente, on est à peu près sûr à l'avance, qu'il sera couvert de ces étranges décombres d'une cité de

forte nommée Hazor. Était-elle sur l'emplacement de l'ancienne Hazor? Rien ne l'indique. Sous le règne de Fekah, roi d'Israël, Hazor fut prise par Tiglath-Felasar, avec tout le territoire de Nephtali, et ses habitants furent emmenés en captivité en Assyrie. Enfin Naboukadratzor, roi de Babylone, détruisit Hazor, qui n'avait ni portes ni verrous, selon Jérémie, et dont la population était innombrable. Une ville qui n'a ni porte ni verrous, n'est pas et ne peut pas être la forteresse bâtie par Salomon. Celle-ci était plutôt une citadelle, dépendante de la ville même. De tous ces faits il me paraît résulter que le nom de Hazor peut parfaitement s'appliquer aux ruines immenses que j'ai reconnues, à côté du village d'es-Souq et autour du monument cyclopéen que les Rhaouarna d'es-Souq appellent el-Khan. Site, étendue, caractère, tout s'accorde parfaitement avec ce que l'Écriture Sainte nous apprend. Quant aux matériaux qui constituent ce que j'ai vu de ces ruines, je n'admettrai jamais qu'ils aient pu appartenir à une ville bâtie par Salomon. L'édifice d'el-Khan est certainement bien antérieur à l'origine du royaume de Juda. Hazor fut définitivement détruite par Naboukadratzor, et la terrible prophétie de Jérémie s'est accomplie à la lettre : Hazor est devenue l[e] repaire des chakals, une solitude pour toujours, personne n'[y] demeure et aucun homme n'y séjourne.

Nous avons vu que la tribu de Nephtali comptait parm[i] ses villes fortes Ayn-Hazor, en outre de Hazor. La car[te] de Zimmermann porte très-près de Kedes, au nord-[...] et à l'ouest de la montagne au pied de laquelle est sit[uée] l'Ayn-el-Belathat, une localité nommé Azour. Ou b[ien] c'est la Hazor de Salomon, ou bien c'est l'Ayn-Hazor [du] livre de Josué. Mais à coup sûr ce n'est pas la Ha[zor] capitale de Yabin, que je n'hésite pas à retrouver [...] du temple cyclopéen d'el-Khan, et sur les immenses



teaux qui dominent, à l'ouest, la plaine [illegible] ces ruines.

Après avoir achevé le plan du curieux édifice [illegible] de découvrir, nous déjeunons en toute hâte et [illegible] tions de repartir. Ce matin le temps était [illegible] ciel, couvert de nuages, menaçait de nous [illegible] ment de la pluie, car en ce pays le ciel ne se [illegible] chez nous, pour le plaisir d'être couvert, et [illegible] nissent que pour tout de bon, et qu'avec leur [illegible] l'averse. Celle-ci a interrompu notre déjeuner [illegible] gouttes nous avons tous niaisement levé la tête [illegible] autour de nous l'abri qui pourrait nous [illegible] l'empire de l'habitude. Il n'y en avait [illegible] de caoutchouc; nous les avons [illegible] tion; nous avons laissé faire la pluie [illegible] faire notre chétif repas. [illegible] pas de caoutchouc sur les épaules [illegible] que notre vue ne valait pas la peine [illegible] jusqu'aux os, pour en jouir quelques minutes de plus. [illegible] filé au plus vite vers leurs tentes [illegible] gné.

En quittant El-Khan, nous avons marché assez longtemps [illegible] des ruines confuses [illegible] (si je puis [illegible] ainsi) de gros blocs [illegible] les unes des autres [illegible] tout à fait. [illegible] cyclopéenne, que je [illegible] la Hazor [illegible]. En [illegible] avait défini[illegible] vers cette [illegible] large [illegible] vert de [illegible]

géants. J'avoue que sur place, la pensée m'est venue qu'une ville construite avec des matériaux d'une dimension pareille, ne pouvait avoir été que la demeure d'une race éteinte, du genre de celles des Anakim, des Emim et des Rephaïm, dont nous trouvons la mention expresse dans les saintes Écritures. L'abbé qui marchait à côté de moi, renchérit encore sur cette idée, tant il était frappé de l'énormité de ces ruines extraordinaires. Il avait remarqué un fait, réel d'ailleurs, c'est que partout où il y avait des creux, des fossés, des coupures quelconques dans le terrain, les blocs étaient en plus grand nombre et jetés, pour ainsi dire, les uns sur les autres, comme s'ils avaient été entraînés par de fortes eaux. Il ne lui en fallut pas plus, pour penser que peut-être nous avions visité les ruines d'une cité antédiluvienne.

Je me hâte de confesser que cette hypothèse ne me séduit pas. Je crois trouver ici la capitale des Kenâanéens, capitale bâtie antérieurement à Moïse, et détruite par Naboukadratzor. C'est là une antiquité suffisamment respectable à mon avis. Du reste, si je vois, dans la nature de ces ruines, une raison pour leur assigner, à tout le moins, l'époque de Naboukadratzor comme limite inférieure d'existence, je n'en vois absolument aucune pour fixer la limite opposée, c'est-à-dire leur origine première, que l'on peut remonter aussi haut qu'on le voudra, dans les temps historiques, sans risquer grandement de se tromper. On pense bien que notre découverte nous avait grandement émus. Nous étions donc parfaitement heureux, ce matin, d'avoir passé la nuit dans un marécage, puisque nous étions si bien indemnisés de cet ennui. Pour ma part, sans un peu de fausse honte, j'eusse été remercier Matteo de l'heureuse idée qu'il avait eue de trancher hier du maître avec nous, et de choisir à sa guise l'itinéraire qu'il entendait nous faire suivre, à la sortie de Safed.

Après une demi-heure de marche, à peu près, nous nous trouvons dans l'Ouad-Hasbayah, ravin escarpé et volcanique, mais dont le fond et les flancs, partout où se trouve un peu de terre végétale, offrent une incroyable splendeur de végétation. Ce ravin, c'est le lit d'une belle et large rivière, le Nahr-Hasbayah, que nous traversons sur un assez beau pont de trois arches en ogive, nommé Djesr-el-Rhadjar.

M. de Bertou, qui a suivi ce cours d'eau depuis sa source, fait observer qu'il est bien plus considérable que ceux qui ont leur origine au Tell-el-Qadhi et à Banias, et auxquels on donne le nom vénéré de Jourdain ; que par suite, le Nahr-Hasbayah a des droits réels à ce nom, et qu'il ne serait que juste de le lui restituer. Physiquement parlant, M. de Bertou a parfaitement raison ; mais historiquement parlant, sa requête doit être absolument repoussée. De tout temps, le nom de Jourdain a été appliqué aux deux ruisseaux qui se réunissent au Tell-el-Qadhi, et dont le plus considérable sort de la grotte de Banias. Nous n'avons en aucune façon le droit de modifier une nomenclature fixée depuis des milliers d'années, et de dire à cinquante générations ; et entre autres aux premiers habitants du pays : — vous avez eu tort de donner tel nom à tel cours d'eau plutôt qu'à tel autre. A votre place, nous eussions choisi autrement ; nous allons donc changer ce que vous avez fait, et réparer votre bévue. — Je le répète, M. de Bertou a certainement raison, quant au fait matériel d'appréciation d'importance ; mais dès qu'il s'agit de changer les dénominations antiques des affluents du Jourdain, et du Jourdain lui-même, son droit s'évanouit complétement.

Aussitôt le Djesr-el-Rhadjar passé, deux ou trois lacets nous conduisent sur le plateau qui couronne le flanc gauche du ravin, au fond duquel roule le Nahr-Hasbayah. Ce plateau, fortement détrempé par les pluies, est d'abord extrêmement

boueux, mais bientôt le sol se raffermit et nous nous retrouvons, encore une fois, au milieu de ruines archaïques, c'est-à-dire formées de gros blocs non taillés qui jonchent le sol. Ces ruines, qui sont très-considérables, nous paraissent néanmoins petites, à nous qui venons de reconnaître tout à l'heure les ruines colossales de Hazor. A quelle ville antique peuvent-elles se rapporter? Nous discuterons cela un peu plus loin, quand nous serons arrivés à Banias, et que nous chercherons à rattacher à cette localité, les différentes ruines qui existent entre l'ouad du Nahr-Hasbayah et Banias même.

M. de Bertou, qui a parcouru tout ce terrain, en le mesurant au pas de son cheval, compte, à partir du bord du ravin coupé par le Djesr-el-Rhadjar, douze cent soixante mètres dans un ouad qu'il appelle Ouad-el-Dfila, « qui prend, dit-il, son nom de l'abondance des lauriers roses qui y croissent. Celui-ci me paraît, tant par sa situation que par son nom, correspondre à l'emplacement de la ville de Daphné, citée par Josèphe. Puis vient un terrain couvert de pierres noires, mêlées de fer et de sable, sur lequel on marche pendant deux mille mètres, et l'on arrive au Tell-el-Qadhi, où se voient des ruines qui sont peut-être les restes du *Bœuf-Doré*. Ce tell est un petit tertre oblong, couvert de beaux chênes, au milieu desquels on rencontre une source abondante, connue des Arabes sous le nom de Neba-el-Leddan, et que les géographes considèrent comme la source du Jourdain. Il y a entre le Tell-el-Qadhi et Banias quatre mille cent soixante mètres. »

Maintenant que j'ai analysé l'itinéraire si précieux et si exact de M. de Bertou, je me hâte de revenir au mien. En arrivant auprès du Tell-el-Qadhi, on traverse un cours d'eau encombré de roseaux et d'herbes aquatiques, au delà duquel on côtoie un tertre considérable, dont les flancs, d'une douzaine de mètres de hauteur, sont couverts de jolis taillis, dans

lesquels se voient des arbrisseaux qui portent une fleur ressemblant singulièrement à celle de l'oranger. Au sommet du tertre sont plantés de beaux chênes. Par-ci par là se montrent, dans les broussailles, de grosses pierres, qui n'ont pu évidemment se trouver sur un pareil terrain, que parce qu'elles y ont été apportées de main d'homme; le tertre lui-même paraît si régulièrement taillé, qu'on est tenté de le considérer comme artificiel. En effet, il affecte sensiblement la forme d'un parallélogramme. Je regrette bien vivement de n'avoir pu en explorer la surface avec soin. Très-probablement j'y eusse reconnu des traces et des ruines, plus développées que celles qu'on y a signalées jusqu'ici. D'ailleurs, il y avait là une source importante à visiter. Mais il était déjà tard, le temps était pluvieux, et en pareil cas on se presse, lorsqu'on voyage en tout pays. C'est donc une localité pour ainsi dire inconnue encore et dont je signale l'étude, probablement fructueuse, aux voyageurs futurs.

Une fois que l'on a dépassé le Tell-el-Qadhi, on traverse une plaine assez large et qui est plantée de très-beaux arbres. On se sent heureux à l'aspect de ce pays couvert, dont la nature contraste si fortement avec celle de toutes les régions méridionales de la Syrie. Il semble que l'on soit, en réalité, à des milliers de lieues des déserts de Kenâan. Une fois cette jolie plaine franchie, on entre dans la montagne, sur le flanc de laquelle se trouve Banias, c'est-à-dire que l'on commence à gravir les premières pentes du Djebel-ech-Cheikh ou de l'Anti-Liban. Rien de frais, rien de gracieux comme la route que l'on suit; elle ressemble, à vrai dire, à une belle allée de parc.

Bientôt on atteint le sommet d'un premier coteau, bien planté de bois, et au milieu des arbres, on rencontre des ruines et des tronçons de colonne couchés sur le sol. Ces ruines se

nomment Enkeïl. Elles ont un aspect qui ne permet pas de se méprendre sur leur origine véritable, et elles représentent certainement une localité gréco-romaine; Enkeil d'ailleurs est si près de Banias, que très-certainement c'était une partie de la ville elle-même. De là, on descend un peu et l'on arrive enfin à Banias, mauvais petit village arabe, dont le sol est couvert partout de ruines et de débris de l'époque romaine. Un magnifique cours d'eau coupe le village, ou mieux, le longe à l'ouest. Deux petits ponts antiques sont établis sur ce ruisseau qui coule entre des murs de quai, antiques aussi, mais fort délabrés. Ce ruisseau, c'est celui qui sort de la grotte de Pan, c'est, en un mot, le véritable Jourdain.

Après avoir traversé le ruisseau à gué (il n'a guère que deux pieds de profondeur), nous allons mettre pied à terre sur une sorte de petite place, garnie de véritables maisons, dont l'une, placée au sud, nous sert d'asile. C'est une grange dont le sol est un peu en contre-bas du terrain, qui nous sert pour aujourd'hui de salon, de salle à manger et de chambre à coucher. Partout, autour de nous, paraissent des arbres magnifiques qui dominent toutes les habitations du village, et qui donnent à celui-ci l'aspect d'un village européen.

Mon premier soin a été de courir à la grotte de Pan. Il n'est pas très-facile d'y arriver, à travers les enclos de jardins, les vergers et les amas de fiente de vache qui en garnissent les approches. Quelques huttes de fellah sont adossées au rocher dans lequel est percée cette grotte naturelle. C'est de là que sort en bouillonnant une source admirable qui forme immédiatement le large ruisseau de Banias. Le fond de la grotte s'est éboulé par suite d'un tremblement de terre (probablement celui du 1er janvier 1837), et il est impossible d'y descendre sans s'exposer à entrer jusqu'au ventre dans la bouse de vache. Sur les parois extérieures de la grotte, sont

ou plutôt étaient gravées quelques belles inscriptions votives, qui constatent parfaitement que c'est bien là la grotte de Pan. Des niches élégamment ciselées, surmontent ces inscriptions, et elles ont été sans doute destinées à recevoir des statuettes consacrées à Pan et aux nymphes du lieu.

Après avoir copié tout ce qui peut se lire encore de ces précieuses inscriptions qui, malheureusement, semblent avoir été martelées à dessein, à une époque très-reculée, et vraisemblablement à l'invasion du christianisme en ce pays [1], nous revenons au gîte avec notre butin. Sur la place même où nous avons pris ce gîte, se voit la maison du scheikh qui domine toutes les autres, et qui est bâtie sur des fondations très-antiques, car les pierres qui forment le parement extérieur de celles-ci, sont de très-gros blocs en bossage, tout à fait analogues à ceux qui constituent, à Jérusalem, l'appareil auquel j'ai appliqué, pour abréger, le nom d'appareil salomonien.

La pluie est venue pour tout de bon, et elle tombe si bien qu'elle perce la terrasse qui sert de plafond à notre habitation [2], et vient nous chercher jusque dans nos couchettes, sur lesquelles nous nous sommes empressés de nous étendre, aussitôt que le travail de la journée a été terminé.

Après notre dîner nous avons eu la visite du scheikh de Banias : c'est un homme d'une quarantaine d'années, d'une politesse irréprochable, et avec lequel j'ai eu le plaisir de causer pendant une heure, en prenant le café et en fumant le tchibouk. Cet homme est de beaucoup supérieur, en intelligence et en bonnes manières, à tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici en

1. Voir pl. XLIX.

2. Aussitôt que la pluie commence en ce pays, on voit tout le monde grimper sur la terrasse de sa maison, et s'empresser de tasser, à l'aide d'un gros rouleau de pierre, l'aire de cette terrasse, que la sécheresse précédente a fendillée. Rien de plus comique que cette précaution que prennent, pour ne pas être mouillés, des gens qui redescendent chez eux trempés jusqu'aux os, et avec des vêtements bons à tordre.

Syrie. Il a la plus ardente curiosité sur tout ce qui concerne la France, et il m'accable de questions, auxquelles je me fais un véritable plaisir de répondre.

Occupons-nous maintenant de Banias et de ses environs, géographiquement et historiquement parlant. Nous allons rechercher tous les documents sacrés et profanes relatifs à Dan, à Paneas et à Daphné, afin d'en tirer, si la chose est possible, des indices suffisants pour fixer la position de chacune de ces localités; commençons par Dan.

Cette ville portait un nom tout différent avant de tomber au pouvoir des fils de Dan. Voici, à ce sujet, ce que nous apprennent les Saintes Écritures : — La limite de Dan s'étendait à partir de ces villes. Les fils de Dan montèrent et combattirent contre Lesem, la prirent et la passèrent au fil du glaive; ils en prirent possession, s'y établirent et ils donnèrent à Lesem le nom de Dan, du nom de Dan, leur père[1]. Il est évident que ce verset est une interpolation, postérieure au temps de Josué et de la répartition des territoires aux tribus, puisque le fait lui-même n'arriva que sous la domination des Juges[2]. Les fils de Dan, peu satisfaits des possessions qui leur avaient été départies par le sort, envoyèrent cinq espions battre le pays et chercher une meilleure contrée dont ils pussent s'emparer. — Ceux-ci vinrent à Leïs, pays en sécurité, comme les Sidoniens, tranquille, rassuré, vivant sans trouble, avec un héritier du pouvoir, éloigné des Sidoniens et n'ayant rien à démêler avec personne (verset 7). — Les espions revinrent en hâte dans leur tribu et pressèrent leurs frères de marcher à la conquête de Leïs. — C'est un peuple qui est en sécurité, leur dirent-ils; le pays est très-spacieux, rien n'y manque de ce qui est nécessaire dans un pays (verset 10). — Six cents hommes armés de

1. Josué, XIX, 47.
2. Juges, XVIII.

la tribu, partirent pour aller à la conquête de Leïs (verset 11). —A Leïs, ils vinrent sur un peuple paisible et en sécurité, ils en passèrent les habitants au fil de l'épée, et ils brûlèrent la ville par le feu (verset 27). — Nul libérateur, car elle était éloignée de Sidon; ils n'avaient de rapport avec personne. Elle était dans la vallée, vers Beit-Rehoub. Ils rebâtirent la ville et s'y établirent (verset 28). — Ils appelèrent le nom de la ville, Dan, du nom de leur père, Dan, qui était né à Israël; mais Leïs était auparavant le nom de la ville (verset 29).

Voici donc un fait bien établi; jusqu'à l'époque des Juges, Dan s'appela Leïs ou Lesem.

Nous voyons cependant que lorsque Abraham poursuivit les rois qui avaient attaqué la Pentapole et fait Loth prisonnier, il poussa jusqu'à Dan [1]. Il est probable qu'en ce point, le texte de Moïse aura été altéré dans la suite des temps, le nom Dan ayant été substitué à celui de Leïs, afin que le récit parût plus clair et plus intelligible.

Dan était à l'extrémité septentrionale de la terre promise, car nous lisons dans le Deutéronome (xxxiv): — 1. L'Éternel lui fit voir (à Moïse) tout le pays et le Djelâad, jusqu'à Dan. Il faut nécessairement faire ici la même observation qu'à propos du verset de la Genèse, sur l'emploi primitif du nom de Dan. Cette position septentrionale extrême de Dan par rapport à la terre promise, résulte également de beaucoup d'autres passages bibliques [2].

Lorsque le schisme des dix tribus eut été consommé, après la mort de Salomon, Jéroboam, roi d'Israël, voulut séparer à tout jamais ses sujets de ceux du roi de Juda [3]. En consé-

1. Genèse, xiv, 14.

2. Samuel, iii, 10. — xvii, 11. — xxiv, 2 et 15. — I Rois, iv, 25. — Chroniques, i, xxi, 2. — Id., ii, xxx, 5.

3. Rois, i, xii.

quence — 28. Le roi ayant consulté, fit deux veaux d'or, et dit aux Israëlites : C'est assez aller à Jérusalem ! voici tes dieux, Israël, qui t'ont fait venir d'Égypte. — 29. Il en mit un à Beit-el, et plaça l'autre à Dan. — 30. Cette chose fut une occasion de péché : le peuple alla devant l'un (des veaux d'or) jusqu'à Dan[1].

A l'instigation d'Assa, roi de Juda, Ben-Hadad, roi d'Aram, déclara la guerre à Baasa, roi d'Israël. Son armée fit donc irruption dans les États de Baasa, et prit Ayoun, Dan, Abel-beit-Mâakah et tout Kenrout, dans toute la terre de Nephtali[2]. Le même fait est raconté dans les chroniques (II, xvi, 4), seulement les noms des villes prises par l'armée de Ben-Hadad sont différents. Les voici : Ayoun, Dan, Abel-Maïm et toutes les demeures des villes de Nephtali.

Dans Jérémie, nous trouvons le passage suivant (iv, 15) : — Car une voix venant de Dan, annonce l'ennemi, et du haut de la montagne d'Éphraïm, elle annonce un malheur. — Cette belle expression signifie seulement que, de l'extrême frontière du nord, vient l'annonce de l'agression qui menace Jérusalem et qui vient du nord (verset 6). Il est évidemment question de l'invasion des Assyriens. La même image est répétée (viii, 16) dans le passage où le prophète dit : — De Dan on entend le ronflement de ses coursiers. Au bruit des hennissements de ses chevaux, toute la terre tremble; ils viennent et dévorent le pays avec ce qui y est, la ville et ses habitants.

Voilà tous les renseignements que nous fournissent, à ma connaissance, les Écritures, sur le compte de la ville de Dan. Voyons maintenant ce que nous en apprend Josèphe.

1. Il est encore fait mention de ce veau d'or placé à Dan, dans le 2e livre des Rois (x, 29). Le prophète Amos y fait manifestement allusion, quand il dit (viii, 4) : Ceux qui jurent par le crime de Samaroun et qui disent : Vivent ton Dieu, Dan, et vive le chemin de Bir-Sebâa, tomberont et ne se relèveront plus.

2. Rois, i, xv, 20.

Cet illustre historien raconte [1] l'expédition des Danites allant à la conquête d'un nouveau pays. Les cinq explorateurs envoyés par eux, leur firent connaître une terre bonne et fertile, située à un jour de marche de Sidon, auprès de la grande plaine (κατὰ τὸ μέγα πεδίον), proche de Liban et des sources du petit Jourdain. Les Danites s'y rendirent et y fondèrent une ville qu'ils appelèrent Dan, du nom du chef de leur tribu.

Dans un autre passage [2], Josèphe raconte le fait de l'établissement des veaux d'or coulés par l'ordre de Jéroboam, l'un à Beit-el et l'autre à Dan, τὸν ἕτερον δὲ ἐν Δάνῃ (ἡ δὲ ἐστι πρὸς ταῖς πηγαῖς τοῦ μικροῦ Ἰορδάνου.)

Voyons maintenant ce que Josèphe nous apprend des sources du Jourdain. Nous lisons, à propos de l'expédition d'Abraham à la poursuite des rois qui avaient attaqué la Pentapole, qu'il les atteignit à Danos, qui était le nom de l'autre source du Jourdain, περὶ Δάνον (οὕτω γὰρ ἡ ἑτέρα τοῦ Ἰορδάνου προσαγορεύεται πηγή) [3]. Nous lisons encore dans la guerre des Juifs (IV, I, 1), que le lac Samachonite étend ses marais jusqu'au lieu nommé Daphné (μέχρι Δάφνης χωρίου), lieu fertile et délicieux, où sont des sources qui, grossissant le petit Jourdain au-dessous du temple de la Vache-d'Or, le poussent dans le grand Jourdain (καὶ πηγὰς ἔχοντος, αἳ τρέφουσαι τὸν μικρὸν καλούμενον Ἰορδάνην ὑπὸ τὸν τῆς χρυσῆς Βοὸς νεὼν, προςπέμπουσι τῷ μεγάλῳ.).

Pour Josèphe, « la véritable source du Jourdain était au lac Phiala, situé dans la Trachonitide, c'est-à-dire à cent vingt stades de Césarée (Banias), à droite et non loin de la route. Le Panéïon n'était que la source apparente de ce fleuve; mais le Jourdain venait seulement y déboucher, en partant du lac Phiala, et en s'y rendant par un canal souterrain. Ce Panéïon,

1. Ant. Jud., V, III, 1.
2. Ant. Jud., VIII, VIII, 4.
3. Ant. Jud., I, X, 1.

duquel on croyait, dans l'ancien temps, que le Jourdain sortait, avait vu sa beauté naturelle relevée encore par la munificence royale, et Agrippa avait employé de grandes richesses à l'embellir. C'est à partir de cet antre, que commence le cours manifeste du Jourdain. » Tous les détails que je viens de rappeler sont la fidèle reproduction de ceux que donne Josèphe [1].

Josèphe nous apprend encore [2] qu'Hérode « fit bâtir un temple de marbre blanc, dédié à Auguste, auprès des sources du Jourdain. Cet endroit se nomme Panéïon. Là, une montagne élève son sommet à une hauteur immense, et, au pied, s'ouvre une caverne obscure, dans laquelle s'ouvre un gouffre abrupt, plein d'eau, et d'une profondeur inconnue, car aucune sonde n'en peut atteindre le fond. Des grottes placées à l'extérieur et à la racine même de la montagne, jaillissent des sources abondantes, et c'est de là que sort le Jourdain, ainsi que le croient beaucoup de personnes [3]. »

Il est encore question de la source du Jourdain dans Josèphe [4]. C'est dans le passage où il parle de la distribution des lots de terres conquises attribués aux tribus. — Nephtali, dit-il, eut jusqu'au mont Liban, et jusqu'aux sources du Jourdain, qui sortent du pied même de cette montagne.

Paneas, la Banias moderne, était le nom de la ville située auprès des sources du Jourdain, que Philippe agrandit et embellit, en lui donnant le nom de Césarée. Paneas devint ainsi la Cæsarea Philippi [5]. Plus tard, le roi Agrippa le Jeune ayant

1. Bell. Jud., III, X, 7.
2. Bell. Jud., I, XXI, 3.
3. Ces détails sont à peu près identiquement reproduits dans les Antiquités Judaïques (XV, X, 3).
4. Ant. Jud., V, I, 22.
5. Ant. Jud., XVIII, II, et Bell. Jud., II, IX, 1.

considérablement augmenté l'importance de Césarée de Philippe, lui donna le nom de Neronias [1].

Résumons maintenant ce que nous apprend Josèphe. La principale source du Jourdain sort du Paneïon, c'est-à-dire de la grotte de Banias. Une seconde source de ce fleuve se nommait Danos. Des sources viennent grossir le petit Jourdain au lieu nommé Daphné, au-dessous du temple de la Vache d'or, et se jettent avec lui dans le grand Jourdain. Pour Josèphe, le grand Jourdain vient du Paneïon, et le petit vient des sources de Daphné. Mais il y a évidemment ici une erreur de copiste à corriger dans le texte ; au lieu de Δάφνης, c'est Δάνης qu'il faut lire, et il s'agit indubitablement de Dan ; en effet, la présence d'un lieu nommé le temple de la Vache d'or, n'indique-t-elle pas jusqu'à l'évidence l'emplacement de Dan, où Jéroboam établit un temple dans lequel fut installé un de ses deux Veaux d'or? Daphné est donc un lieu à biffer du catalogue des villes de cette partie de la Syrie.

Concluons : Paneas, aujourd'hui Banias, Cæsarea Philippi et Neronias, c'est tout un [2]. Dan est la ville ruinée que l'on rencontre sur le plateau situé au delà du Nahr-Hasbayah, lorsqu'on a passé la rivière, sur le Djesr-el-Rhadjar. Enfin, le Tell-el-Qadhi est l'emplacement du temple où Jéroboam avait placé un de ses Veaux d'or, du Temple de la Vache d'or mentionné par Josèphe. Les ruines de Dan sont contigües, et probablement le Tell-el-Qadhi fut travaillé de main d'homme, pour servir d'assiette au temple de Jéroboam.

Il s'agit maintenant de vérifier si ces conclusions s'accordent avec les témoignages des écrivains anciens, autres que Josèphe. Je me dispenserai de rapporter tous les passages qui constatent

1. Ant. Jud., XX, IX, 4.

2. Cette même ville s'est aussi appelée au moyen âge Tonopyrgos et Belinas. (Voy. Reland, Pal., p. 919, ad vocem Paneas.)

que Paneas, Cæsarea Philippi et Neronias sont la même ville, parce que c'est un fait qui n'est pas sujet à question. Philostorgius [1] dit que Paneas portait d'abord le nom de Dan, qu'elle s'appela ensuite Cæsarea Philippi, et enfin Paneas, à cause de la statue de Pan que les gentils y placèrent. Théodoret [2] dit aussi que Paneas et Laïs sont la même ville. Enfin Benjamin de Tudèle dit encore que Paneas est Dan. Voilà sur quelles autorités on a voulu quelquefois identifier Dan et Banias.

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, au mot βηθσαμαίς, parle de Dan qui est près de Paneas, et au mot Δὰν il dit que c'est un bourg placé au quatrième mille, à partir de Paneas, sur la route de Tyr. Il y a environ cinq kilomètres de Banias aux ruines placées à l'ouest du Tell-el-Qadhi; c'est donc bien là que sont les ruines de la Dan biblique, dont dépendait le Tell-el-Qadhi. Les ruines qui sont autour d'el-Khan sont à douze ou treize kilomètres de Banias, il serait donc absurde d'y chercher les ruines de Dan.

Un mot encore sur l'histoire de Banias. Lorsque le Christ y vint, il y guérit miraculeusement une femme qui allait périr d'un flux de sang. Celle-ci éleva devant la porte de sa maison, une statue de son sauveur. Julien l'Apostat la fit renverser et remplacer par sa propre statue. Ce sont les Annales de Glycas et la Chronographie de Théophanes, qui nous ont conservé la mémoire de ce fait.

6 MARS.

Hier, en causant avec le scheikh de Banias, j'avais appris qu'à la porte de la ville, comme il l'appelait, je trouverais un tarikh (une date, c'est ainsi qu'en ce pays on appelle les

1. Hist., VII, 3.
2. Quæst., 110 in Genesim.

inscriptions anciennes) ; je m'étais donc promis d'y courir ce matin, avant le départ. C'est ce que j'ai fait, en compagnie d'Édouard. Le temps est redevenu supportable, il promet même d'être beau dans la journée, car le vent a changé, et les nuages se dispersent peu à peu, en laissant la place au soleil.

De loin, la vieille porte me semble de construction arabe; de près, j'acquiers bientôt la conviction qu'elle est fort insignifiante. Les belles pierres de taille qui en constituent les parements, ont été empruntées à tous les monuments antiques d'alentour, et au-dessus de l'archivolte est encastré un véritable tarikh arabe, que je n'ai pas le temps de déchiffrer, mais dont je lis assez pour me convaincre que je suis devant l'œuvre d'un soulthan mamlouk Bahârite. Cette porte débouche sur une espèce de pont qui traverse un cours d'eau très-vif et considérablement enflé par les pluies. Évidemment, voilà encore un des affluents principaux du Jourdain. A droite et à gauche du tablier de ce pont, sont couchées, en guise de parapets, de très-grosses pierres, provenant aussi des monuments de la Cæsarea Philippi, ou de la Neronias qui lui a succédé.

Partout dans le village, et surtout du côté du canal dans lequel est resserré le ruisseau venant du Paneïon, on voit des tronçons de colonnes, presque toujours gisant sur le sol ou dans l'eau, quelquefois debout et en place. Il faudrait évidemment passer quelques jours à Banias, pour étudier sérieusement le terrain et les ruines. Celles-ci fourniraient des données assez nombreuses encore, je le crois, pour qu'il fût possible de reconstituer une sorte de plan de la ville antique.

A droite du large chemin, je ne veux pas dire de la rue, qui de Banias aboutit au pont et à la porte arabe qui ouvre sur ce pont, se voient cinq grandes arcades de construction gréco-romaine. Ces arcades sont de bel appareil, et enterrées aujourd'hui presque jusqu'à la naissance des archivoltes; elles ne

sont du reste que dessinées, car elles forment un mur plein qui sert de base à un mur moderne.

Je le répète : le site de Banias promet de belles découvertes à qui voudrait y faire un séjour suffisant. Les habitants sont doux et inoffensifs, et avec un millier de francs, je suis convaincu que l'on ferait retourner le sol de Banias tout entier.

Une fois rentrés de notre promenade matinale, nous avons déjeuné en hâte, fait charger nos bagages, seller nos chevaux et pris la route de Damas. Cette route, pendant quelques heures, à partir de Banias, traverse un pays ravissant. Elle commence au pont même que nous étions venus visiter le matin. Là, on tourne à l'est et on longe, à droite, le cours d'eau qui vient de la source la plus éloignée du Jourdain, et à gauche, à proximité de Banias, des prés plantés de grands arbres, sous lesquels nous avons retrouvé le scheikh, à qui nous avons ainsi pu faire nos adieux. Le ruisseau coule au fond d'un petit vallon frais et bien boisé, qui s'étend jusqu'à plus d'une lieue à l'est de Banias. Nous finissons par quitter le bord du ravin, et nous appuyons alors un peu au nord, pour contourner le pied de la montagne, au sommet de laquelle se trouve la forteresse imposante qui se nomme Qalâat-Banias. C'est une forteresse en ruines et qui de loin semble dater de l'époque des croisades. La montagne dont elle couronne le sommet, est fort élevée et verdoyante. Au sommet, toutefois, ce sont des herbages seuls qui lui donnent cet aspect, car les arbres cessent de se montrer sur ses flancs, au delà des deux tiers de leur hauteur. Les habitants de Banias assurent que la citadelle (le Qalâat) a été bâtie avec les débris antiques de la ville, et que l'on voit plusieurs tarikhs dans les murailles. La chose est fort possible; mais s'y trouve-t-il une seule inscription antique? Voilà ce que j'ignore et ce que je n'ai pas été vérifier.

Depuis que nous avons commencé à contourner la base de la montagne qui supporte le Qalâat-Banias, la route est devenue assez difficile. Elle monte rapidement et elle est complétement détrempée et défoncée par les pluies précédentes. Les arbres, couverts d'humidité, nous arrosent incessamment; enfin l'air est très-froid, et, à mesure que nous gagnons du terrain, nous reconnaissons, fort désagréablement, que nous cheminons vers la région des neiges éternelles. Nous passons à côté d'une source dont mes guides ne peuvent me dire le nom et que je trouve indiquée sur la carte de Zimmermann, sous le nom de Ayn-el-Hazoury. Je me contenterai de faire remarquer la singulière analogie de ce nom avec celui du Ayn-Hazor, mentionné dans le livre de Josué, parmi les villes fortes de la tribu de Nophtali. Le terrain où nous sommes faisait-il partie du territoire de Nephtali? Y a-t-il auprès de cette source des ruines auxquelles puisse s'appliquer le nom biblique? Comme je ne l'ai pas vérifié, je n'en sais absolument rien, et je recommande ce sujet de recherche aux voyageurs futurs.

Depuis que nous sommes en train de monter, je m'aperçois que mon pauvre cheval n'a plus aucune énergie; la fatigue qu'il paraît ressentir n'est pas naturelle; il est sûrement malade, et je n'ai pas envie de voyager à pied. J'ordonne donc à Matteo de me donner sa monture, et de s'en choisir une autre parmi les chevaux de bagage. Cet échange fini, je m'aperçois que j'ai fait un excellent marché. Matteo avait nommé son cheval el-Bapour (*il vapore*, la vapeur), et il avait eu raison; c'est une petite bête enragée et que je dois plutôt calmer qu'exciter. Saïd traîne mon cheval par la bride, et nous continuons notre route.

Après avoir longé, à quelques cents mètres en contre-bas, la face orientale du Qalâat-Banias, nous avons, ainsi que je l'ai déjà dit, passé près de l'Ayn-el-Hazoury, et laissant à

quelque distance sur notre droite, un mamelon sur le flanc duquel est placé le village nommé Djebbata-ez-Zeit [1], nous arrivons enfin au niveau d'une assez belle plaine, que l'on appelle Merdj-el-Afoureh, et qui s'étend de l'ouest à l'est. A notre gauche commencent immédiatement les pentes assez rapides du Djebel-ech-Cheikh, de ce magnifique sommet de l'Anti-Liban, dont tant de fois nous avions aperçu de bien loin la cime éclatante de blancheur. Les neiges commencent à trois ou quatre cents mètres au-dessus du point où nous nous arrêtons pour déjeuner, et elles se montrent, sans interruption, jusque sur le pic le plus élevé de la montagne. Devant nous s'ouvre, à l'est, le Merdj-el-Afoureh, au fond duquel nous apercevons au loin les bâtiments d'un moulin qui s'appelle Tahouahin-es-Sahar, du nom de l'Ouad-es-Sahar, dans lequel coule un ruisseau large et gonflé à cause de l'époque où nous sommes; c'est ce ruisseau qui alimente le moulin. A droite de celui-ci, c'est-à-dire un peu au sud, se trouve un étang assez vaste et que nous apercevons de loin; c'est le lac Phiala, dont Josèphe parle à propos des sources du Jourdain [2]. Enfin, sur le flanc du Djebel-ech-Cheikh, en face et à l'ouest de l'Ouad-es-Sahar, se trouve le village nommé Medjdel-ech-Chems, dans lequel on pourrait peut-être rechercher Beit-Chems de la tribu de Nephtali [3].

1. Cette Djebbata ne serait-elle pas par hasard celle dont parlent les Talmudistes, et entre laquelle et Antipatris se trouvaient, à ce qu'ils prétendent, soixante myriades de villes. (Voyez Reland, p. 801, 802, ad vocem Gebath.)

2. On a souvent avancé que le nom Jourdain était formé des noms Yor et Dan, de ses deux sources principales. Josèphe lui-même laisse deviner qu'il partageait cette opinion, puisqu'il donne le nom Danos à celle de ces deux sources qui engendre le petit Jourdain. Ne serait-il pas plus naturel de chercher dans ce nom les mots יאור דן, Rivière de Dan? Je suis bien tenté de le croire, bien que ce ne soit pas l'avis de Reland. Ce qui est certain, c'est que les Arabes prononcent le nom de ce fleuve Ordan, ce qui est bien voisin de Iordan.

3. Josué, XIX, 38.

Après la halte assez courte que nous avons faite en ce lieu, à cause du froid trop vif et du vent aigu qui nous y fouettait incessamment la figure, nous avons repris notre voyage, en nous dirigeant au nord-nord-est. Nous avons escaladé une nouvelle rampe assez dure et très-longue, qui nous a conduits dans une gorge remplie de décombres, dont les matériaux d'assez petit échantillon, sont tous des fragments de lave; ces ruines n'ont pas de nom connu, ou du moins, elles n'en avaient pas pour Mohammed et Matteo. Le vallon qui les contient aboutit à une petite plaine dont le fond du sol est volcanique, et dont la surface est couverte de petits étangs. Ce plateau se nomme Merdjet-Haderah (?), la plaine inclinée ou basse. En été, à ce qu'on m'assure, ce lieu est spécialement consacré à la culture des melons. Beaucoup de décombres insignifiants jonchent le plateau, et ne sont probablement que les débris d'enclos, destinés à séparer les lieux de culture appartenant à différents propriétaires.

Vers le nord, cette petite plaine est bornée par un flanc peu élevé, entièrement volcanique et tout couvert de buissons et de halliers. Après avoir assez longuement cheminé sur ce terrain, où un vent glacial continue à nous fatiguer extrêmement, nous atteignons la tête d'une vallée fort large, dont nous suivons pendant quelques minutes le flanc oriental, pour arriver enfin à un ravin très-profond, très-abrupt, très-difficile, et qui pour l'agrément de la marche, a quelque analogie avec l'affreuse descente d'Ayn-Djedy. On descend, ou plus exactement on saute de roche en roche, pendant un quart d'heure, et l'on débouche enfin sur un plateau inférieur assez étroit et qui s'enfonce à l'ouest, pour servir d'assiette au village assez considérable de Beit-Djenn. Au-dessus du village, la neige se montre partout et elle garnit les sommets à une distance qui ne doit guère dépasser un millier de mètres. Un beau ruisseau très-

large, et qui est alimenté sans doute par la fonte des neiges, traverse Beit-Djenn dans toute sa longueur, et se retourne ensuite brusquement, à la pointe orientale du village, pour entrer dans la vallée que la route de Damas suit en quittant Beit-Djenn.

Depuis que nous avions atteint la vallée terminée par le casse-cou dont j'ai parlé tout à l'heure, nous avions été garantis du vent; arrivés au village, nous avons pu nous réchauffer un peu au soleil, qui est magnifique. Mais nous sommes trop près des neiges, pour que le froid ne soit pas encore assez piquant. Au-dessus de Beit-Djenn, et sur le flanc de la muraille de rochers à laquelle est adossée la portion du village placée sur la rive droite du ruisseau, on aperçoit quelques entrées d'excavations, qui sont, à n'en pas douter, d'antiques grottes sépulcrales.

Pour ne pas perdre le reste de notre journée, nous avons été, Édouard, Philippe et moi, chercher des insectes et des plantes, au bord du ruisseau et dans les rochers qui le dominent et qui forment le flanc gauche de la vallée, par laquelle nous nous dirigerons demain matin sur Damas. L'eau du ruisseau n'est, à vrai dire, que de la neige fondue, et cependant j'y ai ramassé quelques petits hydrocanthares (coléoptères du genre *Colymbetes*) qui s'étaient réfugiés sous les pierres à moitié submergées. Quelques plantes bien humbles, nous ont seules dédommagés de la peine que nous avions prise d'en chercher; mais l'une d'elles, qui est une pensée microscopique extrêmement jolie, croît assez abondamment entre les rochers, pour que j'aie pu en faire une ample provision.

Pendant que nous arrivions à Beit-Djenn de notre côté, un détachement d'Arnautes se dérigeant sur Banias, y arrivait du sien, de sorte que nous avons eu quelque peine à trouver des logements pour toute notre caravane. Tout le monde dans le

village est en l'air, et je crois que la population n'est pas ravie de la venue de ces ennuyeux visiteurs qui se sont installés chez elle, comme en pays conquis.

7 MARS.

Notre soirée d'hier s'est passée assez tranquillement et sans incident qui vaille la peine d'être noté. Il n'en a pas été de même de la nuit, car la vermine nous a torturés sans relâche.

Ce matin, le temps continue à être extrêmement clair, mais il fait un peu moins froid qu'hier. D'ailleurs, maintenant nous n'avons plus qu'à descendre, et, à mesure que nous gagnerons du terrain, nous nous éloignerons des neiges et nous trouverons un climat plus doux.

Pendant que nous faisons nos préparatifs de départ, le détachement d'Arnautes fait les siens; mais je dois dire qu'il les fait d'une manière assez irrégulière. Depuis une grande heure, le chef de la bande est à cheval, flanqué de deux beyrakdar (porte-étendard), portant, l'un le drapeau rouge officiel des Turks, et l'autre un drapeau vert qui est l'étendard religieux. Un homme à pied, sur le ventre duquel sont attachées deux petites timbales, a beau battre toutes les marches possibles, pour rappeler les guerriers que leur capitaine attend, c'est exactement comme s'il chantait. Les guerriers, établis sur toutes les terrasses des maisons où ils ont logé, brûlent leur poudre, non pas aux moineaux, mais aux pigeons des habitants; c'est une pétarade roulante et incessante. Si ce sont, comme cela paraît fort probable, les munitions de guerre délivrées par le gouvernement ottoman à ses soldats, que ces messieurs brûlent et gaspillent avec tant de laisser-aller, il est clair qu'après leur départ, les cartouchières seront complétement veuves de cartouches. Au reste, les pigeons sont ceux

qui courent le moins de danger. Les balles arnautes sont réduites pour eux à l'état de mythe; le bruit seul des coups de fusil les effarouche un peu, mais pas un seul ne tombe; décidément, si les Arnautes ont compté sur leur gibier du matin pour dîner ce soir, ils feront maigre chère. Enfin, le capitaine s'est lassé d'attendre ses braves, et il s'est mis en route précédé de son timbalier et suivi de ses deux beyrakdar. Le corps d'armée rejoindra la tête, quand il voudra et quand il pourra.

Notre bande, à nous, étant un peu mieux organisée, nous avons réussi à partir en même temps que l'avant-garde ottomane, mais dans le sens précisément opposé. Nous avions perdu de vue Beit-Djenn, derrière les roches qui l'abritent, que la guerre aux pigeons allait toujours son train. Mon pauvre cheval, que je n'avais pas cru bien malade hier, est mort pendant la nuit, et ce matin je l'ai vu tristement étendu au bord du ruisseau, et au beau milieu du village. Il restera là jusqu'à ce que les oiseaux de proie et les chakals l'aient fait disparaître. Pourquoi n'avouerais-je pas que la vue de cette bête morte, sur le dos de laquelle j'avais cheminé tant de jours, au milieu de fatigues et de dangers de toute espèce, m'a fait une véritable peine? J'ai compris en ce moment l'attachement des Arabes pour leur monture habituelle. C'était un véritable chronomètre que ce pauvre cheval, et je dois à son calme et à sa patience, d'avoir pu lever, avec une exactitude satisfaisante, la carte des pays nouveaux que j'ai visités.

La vallée dans laquelle nous nous engageons en sortant de Beit-Djenn est fort triste encore; la végétation n'y est nullement avancée, et elle ressemble singulièrement à ce lledu nord de la France, à pareille époque. Nous marchons sur Kafr-Haouar, village que j'ai le plus grand désir d'atteindre. La carte de Zimmermann m'indique, à côté de ce village, un

point qui porte le nom de « Tombeau de Nimroud. » Vais-je découvrir un monument assyrien? Je l'ignore; mais j'ai quelque espérance de faire une bonne trouvaille, et je m'en réjouis à l'avance. Hélas! j'ai bien fait, pour me réjouir, de ne pas attendre la vue du tombeau de Nimroud. Après deux bonnes heures de marche, nous apercevons enfin Kafr-Haouar; mes yeux cherchent partout, et comme j'aperçois, sur un coteau placé derrière le village, une sorte de bâtiment carré qui ne ressemble pas à une maison arabe ordinaire, je me dis : « C'est là que se cache le bienheureux tombeau de Nimroud. » Et voilà que tout à coup mes guides, qui ont accosté quelques habitants du village, occupés à des travaux de culture, m'arrêtent devant deux gros blocs carrés arrachés à quelque édifice antique, et jetés au hasard au milieu d'un champ, à trois ou quatre cents mètres du village, et me disent : « Voilà le Qobr-Nimroud! » D'abord, je ne veux pas les croire, et j'interroge moi-même les laboureurs, qui m'affirment unanimement que c'est bien là le Qobr-Nimroud! Quelle dégringolade! « Qu'est-ce donc, leur dis-je, que ce bâtiment qui est là haut? » Et je leur montre l'édifice sur lequel j'avais fondé mes plus chères espérances. « Ça? font-ils, c'est une grange. — Allez au diable, avec votre grange! » Et je m'éloigne en maudissant Nimroud, Kafr-Haouar et un peu aussi Zimmermann, qui m'a procuré cette mortification d'archéologue.

En conscience, la Providence des antiquaires me devait bien un dédommagement, et ce dédommagement ne s'est pas fait attendre. A mesure que je me rapprochais du village, en franchissant la distance qui le sépare du Qobr-Nimroud, je regardais plus attentivement une masse blanche régulière, qui s'élevait au-dessus des premières maisons du village et qui était placée au milieu d'elles. En arrivant, je reconnais un magnifique stylobate de style grec, et me voilà ne pensant

plus au tombeau de Nimroud, mais bien au vénérable débris que j'ai sous les yeux. Faute de grives, mangez des merles, dit-on, et l'on a raison. A défaut donc d'un monument assyrien, je vais dessiner un beau monument, probablement inconnu, d'un art plus récent, j'en demeure d'accord, mais d'un art qui a bien aussi son mérite.

Je fais donc mettre pied à terre à tout le monde, je déclare que nous déjeunerons à Kafr-Haouar, après que j'aurai pris tous les croquis dont j'ai besoin, et je me mets immédiatement à l'œuvre.

Le stylobate est tout entier en marbre blanc, et il supporte encore une base de colonne en place. En voici les dimensions principales : la corniche a soixante centimètres de hauteur et cinquante centimètres de saillie sur le dez; celui-ci a un mètre douze centimètres de hauteur, et la moulure inférieure, qui ne reproduit pas le profil de la corniche, a soixante-quatorze centimètres de hauteur. Le dez inférieur sur lequel s'appuie cette moulure a une saillie de trente-cinq centimètres sur sa dernière plate-bande; il est probablement enterré d'une certaine quantité, et il a encore au moins un mètre de hauteur au-dessus du sol, ce qui donne une distance de trois mètres cinquante centimètres à peu près, entre le sol actuel et la partie inférieure du piédestal des colonnes; le fût de celles-ci a quatre-vingts centimètres de diamètre.

Pendant que je prenais ces mesures, l'abbé, avec sa manie habituelle de fureter partout, manie fort heureuse aujourd'hui, découvre dans un piédroit de porte, appartenant à une baraque adossée à la partie antérieure de la ruine, un fragment d'inscription grecque mutilée. Bonne trouvaille de plus, et trouvaille d'autant plus précieuse qu'elle jette une lumière bien inespérée sur la nature du monument que nous ve-

nons de retrouver. Voici cette inscription, que je me hâte de copier :

ΟΥΚΙΟϹΑΚ
ΒΑΙΟΥЄΥϹЄΒΟ
ΚΑΙΠЄΛΛΦΘЄΙ
ΥΠΟΤΗϹΚΥΡΙΑ
ΤΑΡΓΑΤΗ

Évidemment, il s'agit là de la déesse syrienne Atargatis, dont le nom tronqué se trouve à la dernière ligne. Notre monument était donc vraisemblablement un temple d'Atargatis. A en juger par le style de ses moulures et par celui des caractères de l'inscription, cette dernière doit être bien postérieure au temple, qui lui-même me paraît de l'époque des Séleucides. Il s'agit probablement d'un objet quelconque mis sous la protection de la déesse Atargatè, et non Atargatis, dont nous retrouvons cette fois le nom correctement orthographié, par un habitant du pays où le culte de cette déesse même était florissant. Le consécrateur est Lucius fils d'Ak...bæus, pieux et sans reproche. C'est mon savant ami et confrère Ph. Lebas, qui m'a donné la véritable leçon de la troisième ligne, qui doit se lire :

ΚΑΙΑΜЄΜΦΘΟΥ

pour

ΚΑΙ ΑΜΕΜΠΤΟΥ

Un petit mur, formé de blocs de pierres jetés sans soin les uns sur les autres, enclôt un petit terrain à l'extrémité occidentale du temple, et parmi ces pierres se trouvent quelques beaux blocs de marbre blanc, qui proviennent, sans aucun doute, de l'entablement qui couronnait l'édifice sacré. Ces fragments sont couverts de beaux rinceaux et de cordons d'oves. Un pareil monument, sans être bien grand, devait

être d'un effet charmant quand il se détachait, avec sa blancheur de neige, sur la plaine au milieu de laquelle il était placé.

Quelle est la ville antique qu'a évidemment remplacée le village moderne de Kafr-Haouar? L'Itinéraire d'Antonin va, je crois, nous l'apprendre. Nous y lisons dans l'itinéraire XLVIII :

Iter ab Eumari Neapoli.

Damasco	
Aere	XXXII Millia plus minus.
Neve	XXX.
Capitoliada	XXXVI.
Gadara	XVI.
Scythopoli	XVI.
In medio	X.
Neapoli (al. Sichem)	VII.

Dans l'itinéraire XLIX, nous lisons encore :

Iter a Seriane Scythopoli occora.

Heliopoli	
Abila (al. Abyla)	XXXVIII Millia plus minus.
Damasco	XVIII.
Aere	XXXIII.
Neve	XXX.
Capitoliada	XXXVI.
Gadara	XVI.
Scythopoli	XVI.

La table théodosienne, dite de Peutinger, nous présente le tronçon de route suivant :

Damaspo (al. Damasco)	
Ad ammontem	XXVIII Millia plus minus.
Cesarea Paneas	XXVIII.
Tyro (sive Sor)	XXXII.

Enfin la route de Damas à Jérusalem y est ainsi tracée :

Damaspo (al. Damasco) Herusalem	
Ænos	XXVII Millia plus minus.
Chanata (al. Canatha)	XXXVII.

Rhose (al. Neve)...........................	XX.
Hatita (al. Haditha, sive Haclita)...	XL.
Gadda	XI.
Philadelfia (al. Philadelphia)...................	XIII.
Rhababatora (al. Rabbath Moab)...............	LXII.
Thamaro (al. Thamara).......................	LXVIII.
Antèà dicta Herusalem nunc Helya Capitolina (al. Jerusalem, sive Ælia Capitolina).........	LIII.

Comme je pense que Kafr-Haouar a pris la place de l'Aere de l'Itinéraire d'Antonin, il faut absolument que je discute, le compas à la main, les quatre tronçons d'itinéraire que je viens de transcrire. Le colonel Lapie (Itinéraires publiés par M. de Fortia) identifie ainsi les localités désignées dans l'Itinéraire d'Antonin, et les distances respectives en milles romains, mesurées par lui, donnent :

Damasco....	Damas........			
Aere........	Ahaere	47	au lieu de	30, 32 ou 34.
Neve.......	Nova.........	30	—	30.
Capitoliada..	Beit-el-Ras....	30	—	36.
Gadara....	Om-Keis......	16	—	16.
Scythopoli ..	Beysan........	16	—	16.

On serait bien tenté de retrouver Neve, dont le nom hébraïque est Nouah, à la localité nommée Nowa (je me sers de la carte de Zimmermann) ; mais nous allons voir que les chiffres rendent cette identification impossible. De Beysan à Om-Keis (ces deux localités sont très-certainement Scythopolis et Gadara) il y a bien à très-peu près seize milles romains : de Gadara à Capitolias, il y avait aussi seize milles ; nous devons donc trouver cette seconde ville à une distance à peu près égale à celle d'Om-Keis à Beysan. La carte de Zimmermann place Capitolias sans aucune autre indication, et sans point de doute, à l'est quelques degrés nord d'Om-Keis, à une distance d'environ vingt milles romains. De Capitolias à Neve, il y avait trente-six milles. La Capitolias de Zimmermann n'est

pas à plus de douze milles de Nowa. Si donc l'une des deux villes est bien déterminée, l'autre ne peut pas l'être. M. Lapie, à partir d'Om-Keis, où la route de Beysan est venue en montant droit au nord-est, la fait redescendre à Beit-Aras, qu'il appelle Beit-er-Ras, à l'est quelques degrés sud d'Om-Keis, et à seize milles de cette dernière ville. De Beit-Aras à Nowa, il y a, en droite ligne, vingt-quatre à vingt-cinq milles romains seulement, et M. Lapie en compte trente. De Neve à Aere, il y avait trente-six milles. De Nowa à el-Harah, il n'y a que quinze milles en droite ligne. Cette nouvelle identification est donc encore inadmissible. D'Aere à Damas, il y avait trente milles : d'el-Harah à Damas, Lapie trouve forcément 47 milles. Nouvelle preuve que Aere ne peut être cherchée à el-Harah.

Voyons maintenant s'il est possible de proposer des identifications plus probables et plus admissibles. Commençons par Capitolias. Dans la Table de Peutinger (itinéraire de Césarée à Philadelphie) cette ville est placée entre Gadara (Om-Keis) et Adrâa, après laquelle vient Bostra, et les distances mesurées entre ces villes sont les suivantes :

Gadara..........................	
Capitoliade....................	XVI Millia plus minus
Adraha (al. Adraa sive Edrei)..	XVI.
Bostris........................	XXIIII.

En tout, cela ferait cinquante-six milles entre Gadara et Bostra, et, en réalité, il y a, en ligne directe, d'Om-Keis à Bostra, soixante-dix-huit milles romains au moins. Les chiffres de la table sont donc inexacts. Maintenant, si l'on place Capitolias avec Lapie à Beit-er-Ras, en regardant el-Mezareib comme Adrâa, ce qui n'est pas probable, puisqu'il y a en réalité, à une dizaine de milles à l'est quelques degrés sud d'el-Mezareib, une localité qui se nomme encore Drâa, on aura toujours en ligne droite, vingt-trois milles de Beit-er-Ras à

el-Mezareib, et trente-trois milles du même lieu à Drâa. Si, au contraire, on accepte la position assignée par Zimmermann à Capitolias, on ne trouve que quatorze milles de Capitolias à el-Mezareib, et vingt-quatre milles au moins entre Capitolias et Drâa. Il est à remarquer, du reste, que les trois villes de Gadara, de Capitolias et d'Adrâa, se trouvent ainsi placées en ligne droite, et Capitolias est presque exactement au milieu de la distance, ce qui s'accorde très-bien, quant au rapport des chiffres, avec ce que nous dit la table de Peutinger. Tout bien considéré donc, la position de Capitolias, déterminée par Zimmermann, me paraît satisfaisante.

Passons à Neve. De Capitolias à Nowa, nous n'avons que douze milles romains, et il nous en faut trente-six, suivant l'Itinéraire d'Antonin; Neve n'est donc pas à Nowa, si la position relative de cette localité, a été bien fixée par Zimmermann. Mais nous trouvons au sud-ouest et assez près de Keneïtrah, un étang nommé Birket-Nefah, à côté duquel sont placées les ruines d'une ville sans nom. Si nous lui donnons celui de l'étang, c'est-à-dire si nous l'appelons Nefah, nous retrouvons notre Neve, et entre celle-ci et Capitolias, nous trouvons vingt-six milles au lieu de trente-six. Qu'un copiste ait écrit trois x au lieu de deux, ce qui est très-possible, et Neve est positivement retrouvée.

Des ruines placées près du Birket-Nefah à Kafr-Haouar, nous avons, en ligne droite, trente milles romains, et l'Itinéraire compte précisément trente milles entre Neve et Acre, première preuve que Kafr-Haouar est bien l'Aere de l'Itinéraire. Si, maintenant, on veut réfléchir à l'importance de la localité qui contenait un temple pareil à celui dont les restes sont encore debout à Kafr-Haouar, et surtout à l'analogie évidente des noms Aere et Haouar, on sera, je l'espère, d'accord avec moi pour identifier Aere et Kafr-Haouar. D'Aere à Damas

l'Itinéraire compte trente, ou trente-deux, ou trente-quatre milles. Ce chiffre est donc parfaitement flottant. Il y a en réalité, de Kafr-Haouar à Damas, un peu plus de vingt milles seulement. Cette fois encore, un x de trop a pu être introduit dans le chiffre qui exprime la distance placée entre Aere et Damas.

En résumé, je propose formellement de considérer Kafr-Haouar comme ayant pris la place de l'Aere de l'Itinéraire d'Antonin.

Nous avons vu que la Table de Peutinger place entre Cæsarea-Paneas (Banias) et Damas, et à une égale distance de vingt-huit milles de l'une et l'autre des deux villes, une localité nommée Ad-Ammontem. Quelle est la localité moderne qui a pris la place de l'ancienne? C'est ce que nous allons encore essayer de reconnaître. La route actuelle entre Banias et Damas est certainement restée la même que celle que l'on suivait dans l'antiquité, car ce n'est pas dans un semblable pays, que les routes sont changées un beau matin, sans que l'on sache pourquoi. J'ai pensé d'abord que Beit-Djenn pouvait bien être la vieille localité nommée Ad-Ammontem; ses caves sépulcrales assignent effectivement à Beit-Djenn une antiquité reculée, D'un autre côté, en face de Kafr-Haouar, à un kilomètre environ au nord de ce village, se trouve, sur une hauteur, un second village nommé Beitimah. Entre les deux, coule une rivière que la carte de Zimmermann appelle, je ne sais sur quelle autorité, Moiedeb-Herane, et un beau pont antique de deux arches, fort bien conservé, puisqu'il est encore en service, réunit les deux rives du cours d'eau. Or, dans l'antiquité, les ponts étaient construits pour servir de passage aux voies publiques; donc, sur le pont placé entre Kafr-Haouar et Beitimah passait certainement une route antique de ce genre. Que signifie le nom Ammontem, précédé de la préposition ad? probablement autre chose que *ad montem*, sur la hauteur, ce

qui conviendrait bien à Beitimah, placé sur une hauteur. Mais, au pied même de cette hauteur, coule une rivière nommée Moiedeb-Herane. Ne serait-ce pas cette rivière dont le nom serait caché dans le nom latin Ammontem? Je serais d'autant plus porté à le croire que, bien que le nom Moiedeb nous offre le squelette du nom latinisé Ammontem, rien ne prouve que l'auteur auquel Zimmermann a emprunté son indication du Moiedeb-Herane, ait exactement transcrit le nom qu'il a entendu prononcer. Rien n'est plus commun, malheureusement, que les exemples de noms abominablement estropiés par les voyageurs qui n'étaient pas familiarisés avec les sons de la langue arabe. Quoi qu'il en soit, je n'hésite pas à voir Ad-Ammontem dans Beitimah. Peut-être, après la destruction d'Aere, Beitimah se sera-t-elle élevée dans le voisinage immédiat de la ville abandonnée (j'ai déjà dit qu'entre Kafr-Haouar et Beitimah il n'y a guère plus d'un kilomètre), et, plus tard, les décombres d'Aere auront-ils servi à élever les mauvaises baraques de Kafr-Haouar. Ce qui est certain, à tout le moins, c'est que je ne connais pas d'autre localité, placée sur la route de Banias à Damas, et à laquelle puisse s'appliquer la dénomination d'Ad-Ammontem. Quant aux distances, nous avons, en ligne droite, cinquante-six milles romains de Banias à Damas, ce qui est d'accord avec le total des deux portions de route de vingt-huit milles placées, suivant la Table, entre Damas et Ad-Ammontem, et entre Ad-Ammontem et Cæsarea Paneas. Au lieu d'être juste au milieu de la route, comme le veut la Table pour Ad-Ammontem, Beitimah se trouve, sur la carte de Zimmermann, à trente-quatre milles de Banias, et à vingt-deux milles de Damas; mais c'est là une erreur que je constaterai tout à l'heure.

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe et saint Jérôme placent une localité nommée Abela entre Damas et Paneas, μεταξὺ Δαμασκοῦ καὶ Πανεάδος, mais je ne sais absolument où trouver cette Abela.

Sur la route que j'ai parcourue, je n'ai pas rencontré un nom qui puisse être considéré comme contenant la plus légère trace du nom Abela. Peut-être les ruines de cette localité sont-elles celles que j'ai traversées entre Medjdel-ech-Chems et le plateau nommé Merdjet-Haderah. Peut-être sont-elles à Beit-Djenn.

Je reviens maintenant à mon itinéraire. Après avoir étudié bien à loisir la belle ruine du temple d'Atargatè et l'inscription qui se trouve sur son emplacement, nous nous installons dans un champ, sous des arbres fruitiers, pour expédier notre déjeuner. Puis, nous remontons à cheval et nous nous dirigeons sur Beitimah. La rivière dont j'ai parlé tout à l'heure se présente au bout de très-peu de minutes; nous la traversons, ainsi que je l'ai dit, sur un assez beau pont antique de deux arches, et nous gravissons presque immédiatement la pente fort douce qui conduit au plateau sur lequel est bâti le village de Beitimah.

La carte de Zimmermann est tout à fait erronée pour tout le pays dans lequel sont compris les villages de Beitimah et de Kafr-Haouar. Ainsi, entre ces deux villages il y a à peine un kilomètre, tandis que la carte donne plus d'une lieue. D'un autre côté, nous avons, de Beitimah à Artouz marché pendant quatre heures consécutives, sans nous arrêter un seul instant, et la même carte ne donne guère plus du double de distance entre ces deux villages qu'entre Kafr-Haouar et Beitimah. De là résulte forcément que Kafr-Haouar est mal placé et doit être reporté bien plus près de Beit-Djenn, ce qui vérifie d'une façon très-satisfaisante les indications de la carte de Peutinger, qui place Ad-Ammontem justement à mi-chemin de Banias à Damas. Raison de plus, on le voit, et raison qui me semble tout à fait décisive, en faveur de l'identification de Beitimah et de l'Ad-Ammontem de la carte de Peutinger.

Le village de Beitimah est assez considérable; et les matériaux employés dans la construction de ses maisons, contiennent assez fréquemment de belles pierres de taille qui ont évidemment été trouvées sur place et utilisées par les Arabes. J'y ai, en outre, rencontré un grand tronçon de colonne, dont la présence ne m'a plus laissé de doutes sur l'antiquité de cette localité. Une fois arrivé sur le plateau de Beitimah, nous entrons dans un pays de l'aspect le plus triste et le plus insipide, formé de collines fort douces, mais fort arides et qui ont exactement la tournure qu'ont en hiver nos prairies montueuses. Pendant quatre longues heures nous ne faisons que monter et descendre, remonter et redescendre, sans rencontrer un être vivant, sans voir un arbre, sans apercevoir de loin un seul village. Cette route désagréable se nomme el-Qallabat (les inversions, les sinuosités, les tours), nom qui désigne parfaitement son tracé tortueux. Enfin nous arrivons à la plaine de Damas, et, à travers des prairies coupées par de belles eaux, nous venons mettre pied à terre à Artouz, d'où nous devons, en trois heures de marche, gagner les portes de Damas.

Artouz présente des indices frappants de son voisinage d'une grande ville. Les maisons sont en pierre et très-bien bâties, en comparaison de toutes celles que nous avons rencontrées jusqu'ici. L'intérieur en est assez propre, et l'on y voit déjà ces larges estrades qui forment le sol des appartements du rez-de-chaussée, dans les grandes maisons de Damas. L'eau abonde à Artouz, et, dans la belle saison, les prairies qui environnent le village doivent être magnifiques. Devant notre menzil (lieu de descente, maison où l'on prend gîte) est un vaste abreuvoir qu'alimente un ruisseau qui en Judée passerait pour un fleuve. Comme il est encore d'assez bonne heure, et que, malgré le froid, le soleil engage à la promenade, je vais à la recherche des coquilles fluviatiles et des insectes; mais je suis sorti à peu près

pour rien. A part quelques mélanopsides, parmi lesquelles se trouve une variété, ou peut-être même une espèce, qui me semble nouvelle, à cause des côtes longitudinales, toutes très-peu élevées, qui garnissent les tours de sa spire, je ne trouve rien, et je rentre avant le coucher du soleil, pour mettre mes notes de voyage en ordre, en attendant le dîner. Après celui-ci nous avons bien vite regagné nos couchettes, afin de réparer la fatigue de la route.

A droite, c'est-à-dire à l'est d'Artouz et à petite distance (quelques cents mètres), est une colline très-peu élevée, présentant deux mamelons couverts de deux grands édifices qui, de loin, ont tout à fait l'air de manoirs féodaux du moyen âge, comme il y en a tant en Europe. Au bas du premier est établi un moulin, et le plus éloigné est bâti en blocs de lave, autant que j'en puis juger par la couleur noire de ses murailles.

8 MARS.

Ce matin le temps est magnifique, et comme nous avons hâte d'arriver à Damas dont nous nous représentons en pensée les merveilles, nous ne perdons pas de temps, et nous partons de très-bonne heure. Toute notre route est tracée au milieu d'une plaine admirable, sans doute, pour les amateurs d'agriculture, mais assommante pour les amateurs de pittoresque : ce sont des champs cultivés et arrosés avec le plus grand soin, par des myriades de canaux d'irrigation, empruntés à de gros ruisseaux qui sont quelquefois de petites rivières. Rien de plus uniformément plat que la plaine de Damas, de ce côté. A trois lieues en avant, paraît une longue ligne d'arbres serrés, qui représenterait assez bien une forêt vue de loin, si ces arbres n'étaient dominés de tous les côtés par de nombreux minarets. Au milieu donc de ces arbres est une ville immense : cette ville,

c'est Damas, la perle de l'Orient. A notre gauche, les premiers escarpements de l'Anti-Liban bordent la plaine dans toute sa longueur, et les neiges ne sont pas loin. A droite, la plaine s'étend à quelques lieues, au delà desquelles reparaissent des montagnes qui semblent assez peu élevées. Là est le désert le plus inconnu du monde; car sur nos cartes tout le terrain placé à l'est de Damas est d'une blancheur immaculée; pas un nom de localité ne s'y trouve inscrit : c'est que les voyageurs n'ont jamais osé s'aventurer de ce côté, et que tout ce pays a été, jusqu'ici, aussi peu visité que le centre de l'Afrique. Et pourtant que de découvertes paieraient, sans aucun doute, l'audacieux explorateur qui se lancerait bravement au milieu de ces régions redoutées! Que de trésors il en rapporterait, s'il en revenait, ce qui est fort douteux!

Une demi-heure environ après avoir quitté Artouz, nous avons en vue, sur le flanc de la montagne, à quelques kilomètres sur notre gauche, un gros village que surmonte un minaret : c'est Katanah. Un peu plus loin nous passons à côté de Kaoukab, village qui ressemble à un village de la Beauce. Non loin de là nous passons encore devant une localité nommée Mahdamit-ech-Cheikh, et nous arrivons au village d'ech-Chedeydah que nous longeons d'abord au sud, pour le traverser vers sa pointe orientale. La rue que nous suivons est large, et nous sommes frappés de l'apparence européenne de ce village. En dehors des habitations, de nombreux ouvriers font sécher des soies teintes, ou fabriquent des cordons de soie, comme chez nous on fabrique des cordes de chanvre. De l'autre côté d'ech-Chedeydah la route, déjà très-large, mais encore dépourvue d'arbres, nous amène auprès du village d'el-Achrafieh, et dès que nous avons franchi celui-ci, nous trouvons une route bordée par un large canal à droite, et à gauche par des haies et de beaux arbres. Là commencent les prétendus jardins enchantés

de Damas. Ces jardins sont des vergers, ni plus, ni moins; il y en a une zone très-large, je le veux bien; mais qu'ils soient autre chose que de vulgaires vergers, je le nie.

Nous sommes enfin arrivés, après avoir traversé le hameau de Deïr-Rayeh, à quelques minutes des murailles de Damas, et nous nous arrêtons pour déjeuner, sous de beaux arbres, dans un verger placé à droite de la grande route. Après le déjeuner nous remontons promptement à cheval, et, après avoir traversé un cimetière musulman, dont les tombes ont exactement la forme des sarcophages antiques qui étaient contenus dans les Qbour-el-Molouk, ou tombeau des rois de Juda, nous arrivons au Bab-Allah, à la porte de Dieu, au milieu d'une quantité d'Arabes nomades et de chameaux, arrêtés devant la muraille de Damas.

L'aspect de la ville, vue de ce côté, n'a rien de bien merveilleux; il s'en faut de beaucoup. Tout semble bâti en pisé; tout est délabré. Naguère, les chrétiens étaient obligés de mettre pied à terre en franchissant le seuil de Damas; il n'en était plus ainsi en 1851; et mon excellent ami, M. de Ségur-Duperron, consul de France en cette ville, y avait porté haut le nom français. Personne donc n'eut l'air de faire attention à nous, et on nous laissa pénétrer dans la ville, avec toutes nos armes, sans que l'on semblât s'en préoccuper le moins du monde. La rue que nous suivons est la belle rue de Damas, le Meydan. Quel désenchantement, bon Dieu! Ce Meydan est une rue bordée de bicoques de boue et de pierrailles, de mosquées en ruines, mais que personne ne songe à réparer, d'échoppes d'artisans grossiers et tout prêts à vous insulter, si la correction ne devait pas être immédiate. Aujourd'hui que les Turcs ont opéré, sans miséricorde, le désarmement des Damasquins, ceux-ci, pour éviter une bonne distribution de coups de bâton, ont renoncé au plaisir de se promener avec

sabres, poignards et pistolets; chacun se donne l'air le plus inoffensif qu'il peut; mais il est évident que la peur et la haine des oppresseurs, se partagent le cœur de cette aimable population.

Le pavé du Meydan de Damas est affreusement mauvais, et il faut prendre des précautions inouïes pour ne pas s'y casser le cou à chaque pas. Nos pauvres chevaux ne savent où mettre le pied, sur les larges pierres usées et brillantes qui forment ce pavé; mais s'ils ne sont pas rassurés, nous le sommes encore moins qu'eux.

En parcourant cette ignoble rue, je m'étais réfugié dans une espérance folle. Ce doit être un faubourg, me disais-je; tout à l'heure nous arriverons aux palais féeriques qui réalisent les contes des Mille et une Nuits, et que les voyageurs vantent avec tant d'ensemble. Au bout du Meydan, nous trouvons le bazar, vaste rue couverte, où piétons, cavaliers et chameliers s'enfournent pêle-mêle, au milieu des boutiques et dans une demi-obscurité. Là encore, nouvelle désillusion; le Bazar de Damas offre un spectacle curieux certainement, mais, ô Mille et une Nuits, que vous êtes loin! Après le bazar, que nous avons assez longuement arpenté, nous entrons dans une rue semblable à toutes les rues des villes de l'Orient, et qu'on nomme la rue Droite. Nous y cheminons cinq minutes et nous nous arrêtons enfin devant une petite porte, surmontée de l'enseigne française : Hôtel de Palmyre. Nous sommes arrivés, et nous mettons pied à terre.

On voit que ma première impression est loin d'être flatteuse pour Damas. J'en veux mortellement à cette ville d'être si laide, quand je me l'étais figurée si belle; c'est là un tort que je ne lui pardonnerai jamais; on n'attrape pas aussi effrontément les gens. Je franchis la porte de l'hôtel, je descends dans une petite cour borgne, qui tourne et me conduit dans la

véritable cour de la maison, et voilà que je suis frappé d'étonnement, et que je rabats déjà quelque chose de mon indignation de tout à l'heure. Parcourons un peu cette maison, qui est une maison d'un ordre fort médiocre pour la beauté, à ce que j'ai appris depuis, par expérience.

Au milieu d'une grande cour, dans laquelle trotte une gazelle apprivoisée, est un large bassin plein d'eau, sur lequel se penchent deux magnifiques orangers. Devant l'une des extrémités du bassin est une grande salle entièrement ouverte sur la cour, avec estrade sur laquelle on monte par deux marches. Autour de cette estrade est appuyé contre les murs un large divan. Deux grandes salles carrées avec estrades, s'ouvrent à droite et à gauche et sont éclairées par de grandes fenêtres sur la cour. Les murs et les plafonds de ces deux salles sont littéralements couverts des plus délicieuses arabesques ciselées, et entremêlées de belles sentences pieuses très-élégamment écrites. Sur le côté opposé s'ouvre une vaste salle terminée par une abside circulaire avec divan; au milieu de celle-ci est un bassin rond, avec un jet d'eau que l'on fait jouer à volonté. A droite et à gauche sont encore deux salles avec estrades. Une vigne immense, plantée au pied du mur de cette face, monte jusqu'au faîte de la maison et va former, sur la terrasse qui la surmonte, une charmante tonnelle sous laquelle on peut aller respirer et prendre le frais, pendant les fortes chaleurs de l'été. Toutes les parois de ces différentes salles sont garnies des arabesques les plus gracieuses et les plus capricieuses en même temps, et ce sont les ouvriers les plus vulgaires qui sont capables de les tracer. De nombreuses chambres sont placées à l'étage supérieur et le long d'une troisième face de la cour.

Du coup, me voilà un peu raccommodé avec Damas. Certes, la maison, vue de l'extérieur, a l'air de la plus ignoble bico-

que de village; à l'intérieur c'est un bijou digne d'un prince, et ce n'est, je le répète, qu'une habitation des plus médiocres, et qui est à mille piques des somptueuses demeures que j'ai vues les jours suivants. Étrange race que cette race arabe des villes, qui s'efforce de ne laisser voir à l'extérieur de ses maisons que des murs de boue et à moitié croulants, à la condition que l'intérieur, où personne ne doit pénétrer, aura toute l'élégance et toute la splendeur d'un palais.

Une heure après notre arrivée, nous étions honorés de la visite de M. de Ségur, notre consul, et de celle de notre aimable compagnon de voyage, M. Wood, consul de Sa Majesté britannique. Ces messieurs, aussitôt informés de notre entrée à Damas, avaient eu la gracieuseté de nous prévenir, et ils venaient, de la manière la plus charmante, nous faire leurs offres de service. On peut deviner aisément avec quel vif plaisir nous avons reçu ces deux aimables visiteurs; nous venions de vivre pendant bien des jours de la vie sauvage, et nous nous trouvions tout d'un coup rentrés dans la vie civilisée, avec tout ce qu'elle a de politesse et de charmes! Comme nous étions horriblement fatigués, nous avons prié ces messieurs d'agréer nos excuses pour cette journée. Nous sommes donc restés au logis, et, aussitôt après notre dîner, nous avons été nous coucher dans de vrais lits.

9 MARS.

Notre journée s'est passée en visites; d'abord chez notre excellent consul, chez lequel nous devions dîner le soir. Il a bien voulu nous présenter à sa famille, de laquelle nous avons reçu l'accueil le plus gracieux. L'habitation du consul de France est ravissante, et à la voir, nous comprenons déjà que l'hôtel de Palmyre, que nous admirions hier avec tant d'enthousiasme, n'est qu'une masure. M. de Ségur, pour nous faire les hon-

neurs des plus belles habitations de Damas, nous conduit dans quelques maisons de riches négociants juifs, placés sous la protection de la France. Ce sont MM. Stambouly et Sakaïm, chez lesquels nous sommes reçus avec la plus exquise politesse. Dans chaque famille, de belles jeunes femmes, et entre autres, M[lles] Sammah et Rifkah, dont j'ai noté les noms comme ceux de deux charmantes créatures, s'empressent de nous offrir des limonades, des confitures, du café et des tchibouk, qu'il ne serait pas poli de refuser; de sorte qu'à notre troisième visite, nous en sommes à ne savoir plus comment faire, et à donner au diable l'étiquette et la politesse.

Un mot sur ces dames. Toutes, quand il s'agit de faire un pas, grimpent sur des patins de bois, formés d'une semelle installée sur deux planchettes d'un pied de hauteur. Je ne comprends pas comment elles peuvent marcher avec ces ustensiles incroyables, sur les dalles glissantes de leurs cours et de leurs appartements. Outre qu'ils leur donnent une taille démesurée et peu gracieuse, on entend perpétuellement un cliquetis de bois sec sur la pierre, et cela ne me paraît pas très-divertissant. Les sourcils que le bon Dieu leur a donnés, ne sont pas dignes d'elles, à ce qu'il paraît, aussi les rasent-elles avec soin, et les remplacent-elles par des sourcils fantastiques, formés d'une ligne arquée, très-longue et d'autant plus noire qu'elle est entièrement peinte. A leur place, je déclare que je préférerais de beaucoup les vrais sourcils. Les cheveux sont une parure que les jeunes filles seules ont le droit de porter. Dès qu'elles se marient, leurs pauvres cheveux sont coupés; ce qui en reste est soigneusement caché, et remplacé par des tours formés de plumes d'autruche noires. Ceci est encore d'une laideur très-satisfaisante. Espérons, dans l'intérêt du beau sexe damasquin, qu'il mettra quelque jour à l'index ces modes absurdes.

A propos de mode, j'ai oublié d'en mentionner une qui est universelle parmi les femmes du peuple, et qui commence à se montrer partout, dès qu'on arrive près de Damas; celle-là n'est pas nouvelle, il s'en faut, puisqu'elle remonte à l'antiquité la plus reculée. Il s'agit d'un petit bouton d'or, garni souvent d'une turquoise et qu'on s'implante dans une narine, à l'instar d'un bouton de chemise. Voici, à ce sujet, ce que je trouve dans la Bible, à propos du serviteur d'Abraham, venu en Mésopotamie, afin d'y chercher une femme pour Isaac, fils de son maître [1]..... Je lui mis ensuite une boucle à la figure et des bracelets aux mains (traduction de Cahen). Le texte porte en réalité : Je lui mis le nezem au nez et les bracelets aux mains (הנזם על־אפה). Ce nezem, déjà Mendelsohn l'a traduit par *pendant du nez*, bien que les Septante l'aient traduit par *pendant d'oreilles*. Au verset 22 du même chapitre, il est dit : Et quand les chameaux eurent fini de boire, cet homme prit une boucle d'or, pesant un demi-sicle, et deux bracelets pour ses mains, pesant dix sicles d'or. Le texte samaritain, après la mention du premier bijou, ajoute, et il la lui mit au nez (וישם על אפה). Quand on a parcouru les villages des environs de Damas et de Bâalbek, on sait parfaitement à quoi s'en tenir sur le sens de ces deux versets; il y est indubitablement question de l'ornement de nez que les femmes portent toutes, et qui n'est pas le moins du monde un anneau, ni un pendant; c'est un véritable bouton.

En terminant notre tournée dans les palais des protégés français, nous nous sommes rendus au consulat d'Angleterre, où nous avons eu le déplaisir de ne rencontrer personne. De la rue droite, dans laquelle est situé l'hôtel de Palmyre, on tourne à droite, en se dirigeant vers la grande mosquée, à proximité

1. Genèse, XXIV, 47.

de laquelle est situé le palais du consulat d'Angleterre. L'apparence extérieure de celui-ci est à la hauteur de celle des plus humbles maisons de village, dans notre pays. A l'intérieur, c'est encore plus beau que tout ce que nous avons déjà admiré en ce genre. Avant d'arriver à la porte du consul, on longe une muraille évidemment antique et construite en magnifiques pierres de taille. Je ne sais à quel monument on pourrait rattacher ce pan de mur qui est très-long.

Ce soir, nous avons dîné chez M. de Ségur; après le dîner, se sont réunis au consulat, tous les membres de la colonie européenne de Damas; nous avons entendu de la bonne musique, et nous sommes rentrés, enchantés de notre journée, en nous faisant ouvrir une demi-douzaine de grandes portes de bois qui closent les quartiers, et auprès desquelles veillent des portiers qui perçoivent un bakhchich, pour vous laisser passer tranquillement.

DU 10 AU 14 MARS.

Ce matin, après avoir écrit et mis mes notes en ordre, j'ai été visiter la porte à laquelle aboutit la rue droite, et qui se nomme Bab-ech-Charqy, la porte orientale. C'est une grande porte antique, de construction romaine : un immense arc, aujourd'hui muré, servait autrefois de sortie. Il était flanqué de deux arcs plus petits, et c'est celui du côté droit, qui sert aujourd'hui de porte à la ville de Damas; évidemment, à cette porte devait aboutir une rue d'une largeur splendide. Hélas ! cela est bien changé aujourd'hui, car la rue droite est tout simplement fort laide, fort étroite, fort sale et fort peu droite.

M. de Ségur est venu déjeuner avec nous et nous avons reçu la visite du docteur Hammerschmidt, célèbre naturaliste allemand, que la révolution de Vienne a forcé de s'expatrier. Il s'est fait musulman, et porte aujourd'hui le nom d'Abd-Allah-

Effendi. Il est employé à Damas en qualité de médecin des armées, et il continue à s'occuper très-activement, en ce pays, de ses recherches microscopiques sur la zoologie, et spécialement sur la classe des vers. Après le déjeuner, M. de Ségur m'a conduit chez le seraskier de l'Arabistan, Emyn-Pacha. C'était un homme très-distingué et grand amateur d'armes à feu, dont il entendait fort bien la construction. Peu de temps après mon retour en France, j'ai appris la mort du seraskier, qu'une fièvre cérébrale avait emporté en peu de jours. C'est une véritable perte pour l'empire ottoman, qui n'a pas beaucoup de serviteurs dignes de remplacer Emyn-Pacha.

Après force pipes et force tasses de café, après une longue conversation sur la mer Morte (Emyn-Pacha, qui avait longtemps habité Paris, parlait le français à merveille), j'ai obtenu la permission de visiter le vieux château de Damas, et un officier a été chargé de nous y conduire immédiatement. C'est bien le château le plus délabré des quatre parties du monde. Tout ce qui n'a pas croulé déjà y est croulant, et n'attend qu'un prétexte pour tomber. J'y ai remarqué en passant une belle inscription arabe encastrée au-dessus d'une porte de casemate : c'est un tarikh du soulthan Kelâoun. Auprès d'une salle d'armes, sont debout quelques belles colonnes antiques fort massives, et qui doivent avoir appartenu à un édifice très-considérable. Les officiers préposés à la garde de ce qui s'appelle un arsenal, m'ont montré un tas de vieilles ferrailles, parmi lesquelles sont jetés quelques arquebuses à crocs toutes détraquées, des flèches en quantité, des boules de fer rouillées, qu'ils m'ont assuré n'être autre chose que les *œufs* ou boules d'acier avec lesquelles se fabriquaient jadis les célèbres lames de Damas. Je veux bien le croire pour mon compte, par déférence pour ces messieurs, mais je n'engage pas trop mes lecteurs à être aussi polis.

Sous la voûte que soutiennent les colonnes antiques, et au-dessus d'une porte fermée, étaient accrochés un arc immense et un vieux heaume que je n'ai malheureusement pas pu examiner d'assez près pour en fixer l'âge. Quant à l'arc, M. de Ségur, sur ma prière, a demandé au seraskier de lui en faire cadeau. L'arc lui est venu et notre consul l'a déposé au Musée d'artillerie. C'est sans contredit une des armes les plus curieuses que je connaisse. C'est évidemment un arc de machine de guerre; le fût, qui est composé de pièces de bois et de nerfs desséchés, a souffert dans un incendie. Comme il était supendu au château de Damas, en guise de trophée, il est fort probable que c'est l'arc d'une baliste enlevée de l'une des dernières villes prises sur les chrétiens par les soulthans de Damas, lors de la destruction définitive du royaume latin de Jérusalem.

Du haut d'une tour carrée sur laquelle nous sommes montés pour jouir du panorama de Damas, j'ai aperçu, au-dessus du bazar et contre la grande mosquée, un magnifique fronton du haut-empire. J'irai très-certainement le visiter.

Le surlendemain, M. de Ségur est venu nous chercher pour aller visiter l'extérieur de la grande mosquée, en passant par-dessus les terrasses du bazar des orfévres. En sautant d'une terrasse sur une autre, et ainsi de suite, nous avons pu voir une bonne partie de l'édifice, dont l'approche est formellement interdite aux chrétiens. Le haut d'une porte carrée, encadrée dans une grande inscription grecque, se montre au-dessus des toits du Bazar A partir de cette porte, règnent de longues frises couvertes d'ornements et de moulures. Malheureusement nous étions fort mal à l'aise sur ces terrasses. Malgré la bonne volonté des quelques bijoutiers du bazar qui nous avaient fait la courte-échelle pour nous aider à grimper jusque-là, un fanatique quelconque qui nous eût aperçus d'une lucarne, pouvait

nous envoyer une balle, sans que nous eussions rien à réclamer, puisque nous étions dans notre tort; nos guides eux-mêmes ne se montraient pas très-rassurés. Il a donc fallu nous contenter d'un simple regard jeté pour ainsi dire en courant, et nous sommes redescendus au plus vite dans le bazar, fort contents sans doute d'avoir vu ce que nous avions vu, mais plus contents encore de nous être tirés de là sans mésaventure.

Au premier coup d'œil, l'inscription grecque de la porte dont nous avons admiré le sommet, m'a paru une inscription byzantine, et très-probablement pieuse. La grande mosquée de Damas est, je le crois, une église chrétienne de l'époque de Justinien, qui aura remplacé un temple païen, et qui sera à son tour devenue une mosquée.

Après avoir acheté dans le bazar quelques bonnes médailles que les orfévres ne se pressent jamais de fondre, dans l'espoir qu'il se présentera, tôt ou tard, quelque Européen qui les achètera un peu plus cher qu'elles ne valent intrinsèquement, nous sommes allés faire une autre promenade sur des terrasses. Mais cette fois nous ne nous exposions à aucun danger, parce que nous ne nous approchions pas d'un édifice religieux. J'ai tout à l'heure parlé d'un magnifique fronton antique que j'avais aperçu du haut des ruines du vieux château; c'est ce fronton que nous avons été visiter. Dans la grande allée du bazar qui aboutit au parvis même de la mosquée, on entre dans une boutique : moyennant un bakhchich de quelques piastres au propriétaire, on grimpe par un escalier fort obscur, au-dessus du bazar, et l'on se trouve en face de quatre énormes colonnes corinthiennes que surmonte un fronton gigantesque, surchargé d'ornements. Les maisons modernes se sont accrochées à ces vénérables débris, et si ce qui est à l'extérieur et au-dessus des baraques, est assez bien conservé, Dieu sait comment ce qui est à l'intérieur a été traité. Quoi qu'il en soit, ce

fronton se reliait indubitablement, pour moi du moins, au temple antique, sur l'emplacement duquel est aujourd'hui la grande mosquée. Il y a trop peu de distance entre les deux monuments, pour qu'il n'en soit pas ainsi.

Du bazar nous sommes revenus au logis, en passant par la rue qui longe l'aqueduc nommé el-Qanaouat, et qui sert à la merveilleuse distribution d'eau dont jouit Damas entière. C'est de là que partent, à ce qu'il paraît, tous les canaux qui alimentent les innombrables bassins dont tous les quartiers de la ville et toutes les maisons de chaque quartier sont dotés. Je doute qu'il y ait une seconde ville au monde plus généreusement et plus habilement traitée. Des Qanaouat, nous sommes allés à côté d'un café, à la porte duquel est placé un assez joli jet d'eau; c'est, le seul, je pense, qui existe, à Damas, sur la voie publique.

Notre départ est fixé pour le 14 mars, et nous avons décidé toute la famille de notre excellent consul à faire avec nous la promenade de Bàalbek. Nous partirons donc tous ensemble, et nous nous quitterons au milieu de ces ruines dont on dit tant de merveilles, pour rentrer, les uns à Damas et les autres à Beyrout. M. Garnier, chancelier du consulat, est aussi de la partie; et comme M. de Ségur doit emmener, en outre, son drogman, un de ses kaouas et une femme de chambre, nous formerons une véritable caravane.

Les quelques jours que nous venons de passer dans la capitale de la Syrie, se sont écoulés assez rapidement et fort agréablement, au milieu de toutes les prévenances dont nous avons été entourés par la colonie. Nous avons, notamment, passé de très-agréables heures chez M. et Mme Wood, qui ont été pour nous d'une affabilité charmante, et qui nous ont comblés de politesses. Il est impossible d'exercer d'une manière plus exquise les devoirs de l'hospitalité. Mes compa-

ont, à des prix fort modérés, acheté de beaux sabres
ant du désarmement de la population damasquine. Moi-
j'ai fait emplette de quelques morceaux de la vaisselle
re damasquinée d'or et d'argent, qui a appartenu, il y a
s siècles, aux soulthans de Damas. Un chemmâa ou
chandelier, entre autres, est un véritable chef-d'œuvre;
is de chandelier de la même forme porte le nom d'un
n-Naser, et un support de plat offre celui d'un Malek-
. Comme trois soulthans mamlouks de Damas ont
nom d'el-Malek-en-Naser, il est difficile de deviner
les trois ce chemmâa a appartenu; tous les trois ont
e 1290 à 1360. Trois Malek-es-Saleh ont également
Damas de 1342 à 1389. Il n'est donc pas plus aisé de
quel des trois a appartenu le support de plat en ques-
oi qu'il en soit, ces pièces de vaisselle sont du XIVe siè-
très-beau travail, et bien dignes de figurer dans un

e que la fatigue m'est venue et que j'aspire au mo-
tre rentré à Beyrout. Je n'ose encore penser trop sou-
on retour en France. Quoique le moment de quitter la
roche rapidement, bien des jours m'en séparent en-
vaut mieux écarter, si je le puis, les souvenirs qui
nt, et qui m'empêcheraient infailliblement de tirer du
non voyage tout le profit que j'en puis et dois tirer
'importe, je compte maintenant, et sans m'en pou-
dre, les jours avec une certaine impatience. Nous
dé que nous nous embarquerions, le 5 avril prochain,
au qui partira pour Marseille, et je voudrais tout à
r atteint le 5 avril et avoir bien vu tout ce qui me
r sur la route que j'ai à parcourir.

s, Gustave de Rothschild nous a quittés, emmenant
ançois Dzaloglou et Sélim. Comme il doit aller en

Grèce, il est pressé d'arriver à Beyrout pour s'embarquer sur le bateau du 16 mars. Voilà donc notre caravane qui commence à se démembrer. Encore trois semaines et nous serons tous dispersés, après huit mois d'une vie d'aventures, de dangers et de fatigues, endurée en commun. Cette pensée de notre prochaine séparation, elle-même, m'est fort désagréable et ne contribue pas peu à calmer mon désir de voir du nouveau. Il me semble que j'ai dépensé tout ce que j'étais capable de dépenser d'énergie et de curiosité, et maintenant j'aspire franchement au repos. Patience! quelques jours encore et le moment du repos sera venu.

Comme les détails historiques sur Damas se trouvent partout; comme en outre, de cette ville, l'une des plus antiques du monde, il ne reste rien, ou presque rien au-dessus du sol de la ville moderne, je me dispense d'en parler plus longuement. S'il était facile de faire un long séjour dans cette ville, et d'y entreprendre des fouilles suivies sur une grande échelle, on y trouverait beaucoup de monuments de tous les temps, cela n'est pas douteux; mais malheureusement la chose est si peu facile que je la crois impossible, quant à présent.

14 MARS.

Ce matin, à huit heures, nous étions tous à cheval. Nous nous sommes rendus au consulat; mais la famille de Ségur avait pris les devants; nous avons donc accéléré le pas, et, traversant toute la ville, en passant par une espèce de marché en plein air, qui longe l'enceinte du château, nous sommes enfin sortis de Damas par une belle et large route, que bordent à gauche les premières assises d'un hôpital, commencé par l'ordre d'Ibrahim-Pacha, et resté tout naturellement inachevé, après la retraite des Égyptiens. Les Damasquins ne réparent

pas les mosquées qui croulent, ils les laissent tranquillement tomber; comment leur viendrait-il à la pensée de construire un édifice nouveau?

Nous avons assez promptement gagné le pied de l'Anti-Liban, et nous nous élevons, à travers une rue du village de Salehyeh, sur le plateau qui domine ce magnifique village. Là, encore, se voient les débris de somptueux édifices religieux, qui ont été construits par les soulthans de Damas, et que l'incurie systématique des maîtres actuels du pays a laissé honteusement crouler. Nous avons rejoint toute la famille de Ségur à la sortie de Salehyeh, et nous admirons ensemble la vue sans pareille dont on jouit de ce point. Damas semble mollement étendue sur un lit de fleurs, car les millions d'arbres fruitiers qui forment une véritable forêt autour de la ville, sont en pleine floraison; les quelques jours que nous avons passés à Damas ont été très-beaux, et ils ont suffi pour activer d'une manière incroyable la végétation printanière. Les abricotiers sont en majorité, parce que leurs fruits desséchés, ou michmich, constituent un des produits les plus estimés du commerce de Damas. Aussi les arbres fleuris ressemblent-ils de loin à des arbres couverts de neige; mais, la chaleur du soleil vient bien vite détruire cette illusion.

Après nous être arrêtés quelque temps, pour jouir de ce magnifique panorama dont nous allons nous éloigner, pour ne le revoir probablement jamais, nous entrons dans une laide ravine taillée dans le roc, et nous commençons à escalader pour tout de bon le flanc de l'Anti-Liban. Le pays que l'on traverse alors est affreux, jusqu'à la vallée du Baradah, jolie petite rivière poissonneuse qui alimente tous les aqueducs et tous les réservoirs de Damas. C'est au village de Doummar que l'on atteint la vallée du Baradah. A partir de là, nous remontons la rivière, en en suivant à peu près constamment la

rive gauche, et après l'avoir traversée à Doummar même. Quatre heures après notre départ de Damas, nous nous arrêtons dans un champ pour faire le déjeuner le plus gai et le plus agréable. Nous repartons immédiatement, et, après trois nouvelles heures de marche, nous mettons pied à terre dans le village de Souq-el-Ouadi-Baradah, où nous devons passer la nuit.

Avant d'y arriver, nous avons vu, au bord du chemin et dans le lit même du Baradah, on plutôt d'un canal de dérivation qui en amène l'eau à un moulin, des tronçons de colonne et d'énormes pierres de taille, dont la présence nous révèle immédiatement l'existence, vers ce point, d'une ville antique importante. Devant la maison même où nous recevons l'hospitalité, se trouve un grand moulin alimenté par le Baradah, dont le lit est à quelques mètres en contre-bas. Ce moulin est, pour ainsi dire, construit avec les débris d'un temple antique, dont le soubassement et quelques bases de colonnes sont encore en place. Nous voilà donc bien assurés du fait de la présence d'une ville antique.

M. Garnier, chancelier du consulat de Damas, est logé seul dans une maison dont la porte nous offre, encastrée dans l'un de ses piédroits, une curieuse inscription chrétienne que je m'empresse de copier [1]. Pendant que nous nettoyons à grande eau l'inscription que nous voulons lire, un habitant du village nous dit qu'il connaît une autre pierre écrite, dans un champ situé à quelque distance, sur le flanc de la montagne, à gauche de la route que nous venons de parcourir. M. de Ségur, Édouard, l'abbé et moi, nous nous y faisons aussitôt conduire. Pour prendre le chemin le plus court, nous descendons d'abord dans les prés étroits qui forment la rive droite du Baradah, et nous

1. Voyez pl. II.

reconnaissons dans les rochers des traces nombreuses et évidentes de constructions antiques. Une fois remontés sur la route de Damas, notre guide nous fait faire une demi-lieue et nous conduit, à travers les terres labourées, vers le point où doit se trouver l'inscription promise. Mais le pauvre diable ne la retrouve pas, et nous commençons à supposer qu'il s'est moqué de nous; M. de Ségur se met en colère et tance vertement notre homme, qui ne sait quelle contenance faire, et qui gratte avec les mains autour de toutes les pointes de pierre qui percent au-dessus du sol. De guerre lassé, nous allons regagner le village, vu que le jour baisse et que l'obscurité arrive grand train, lorsque l'Arabe jette un cri de triomphe, il a retrouvé le haut de la pierre qui porte l'inscription. Il la dégage de la terre qui l'enveloppe, et, de fait, il nous met sous les yeux une très-belle stèle, portant une date dans une couronne et deux noms de femme écrits au-dessous [1]. L'inscription paraît d'une assez bonne époque. Je me hâte de la transcrire, et quand nous rentrons à Souq-el-Ouadi-Baradah, la nuit est à peu près venue. Nous avons certainement fait une lieue, pour aller chercher cette seconde inscription, mais nous ne regrettons pas notre peine, puisque nous avons trouvé un monument encore inconnu. Quant à l'inscription chrétienne du village, M. de Ségur l'achète du propriétaire de la maison, et il la fera enlever plus tard [2].

Sur la rive gauche du Baradah, à hauteur du village même, on voit une belle culée de pont, de construction évidemment grecque ou romaine. D'ailleurs, les débris antiques se montrent partout dans le village et aux alentours, et il serait évi-

1. Voyez pl. LI.

2. Quelque temps après, en effet, l'inscription était apportée à Damas, et elle y est restée dans la maison du consulat de France. Il serait bien à désirer qu'elle fût transportée à Paris et déposée au Louvre. Elle a le mérite de nous faire connaître le nom d'un évêque d'Abila de Lysanias.

demment très-précieux de retrouver quelque inscription qui nous donnât le nom de la ville qui a existé en cet endroit. Je me promets de faire, à mon retour en France, des recherches sur cette localité, et j'espère bien parvenir à la déterminer.

Je ne savais pas que, dès le lendemain matin, le problème serait parfaitement résolu pour moi.

Toute la caravane s'est réunie dans notre logis pour le dîner qui a été charmant; après le repas, le tchibouk et les causeries ont été leur train, comme si nous eussions été rassemblés dans un véritable salon. Puis, l'heure de la retraite est venue; chacun est rentré chez soi, et nous avons passé une nuit excellente.

15 MARS.

Ce matin, en nous levant, nous avons trouvé le temps brouillé, il a beaucoup plu pendant la nuit; l'aspect du ciel n'est pas rassurant, et il nous promet de la pluie pour toute la journée. Dès que je suis debout, un jeune homme du village, qui m'a vu, la veille au soir, courir avec enthousiasme à une demi-lieue pour trouver une pierre écrite, vient m'avertir qu'il en connaît une autre beaucoup plus près. Nous nous mettons donc aussitôt en route, l'abbé et moi. Nous suivons la rive droite du Baradah (la carte de Zimmermann place à tort le Souk-el-Ouadi-Baradah sur la rive gauche), à travers des arbres et des buissons, desquels tombe sur nous une averse perpétuelle, et nous sommes conduits par notre guide, en face d'une échelle jetée en travers de la rivière qui est très-large en ce point, et qui roule à travers des rochers, comme un gave des Pyrénées. J'avoue que je ne suis pas tenté de risquer le passage, avec la chance de me jeter dans le torrent et d'y prendre à tout le moins un bain fort désagréable, si j'ai le bonheur de m'en tirer.

Je rebrousse donc chemin; mais ma timidité n'est pas contagieuse. L'abbé se lance à quatre pattes sur l'échelle, et arrive sain et sauf de l'autre côté. L'Arabe qui le suit en fait autant, et ils s'éloignent au milieu des monceaux de décombres et des tronçons de colonne encore debout, qui marquent d'une manière indubitable le principal quartier de la ville antique.

Je suis rentré assez piteusement, et comme je ne veux pas partir avant que l'abbé ne soit revenu, la famille de Ségur se met en route; nous devons la rejoindre le plus promptement possible. Au bout d'une heure et demie, l'abbé rentre enthousiasmé de ce qu'il a vu. D'après son rapport, nous sommes sur l'emplacement d'une très-grande ville. Les ruines en sont très-étendues, et tout le flanc de la montagne qui la domine sur la rive gauche du Nahr-Baradah, n'est qu'une vaste nécropole. Enfin, il a trouvé de belles inscriptions dans les rochers. Il n'en faut pas tant pour allumer ma curiosité, et je suis tout disposé à tenter le fameux passage de l'échelle. Mais il est inutile de s'exposer à ce casse-cou. Un pont traverse le Baradah, à un kilomètre environ en amont, et c'est par-là que l'abbé est revenu au Souq-el-Ouadi-Baradah. Nous nous hâtons de monter à cheval, et de gagner au plus vite le pont qui se nomme Djesr-es-Souq. Chemin faisant, nous apercevons, dans les rochers de la nécropole signalée par l'abbé, un petit fronton recouvrant deux personnages en haut relief et de grandeur naturelle.

En quelques minutes, nous sommes arrivés au pont, et nous mettons pied à terre. Nous laissons, au pied des rochers, nos chevaux à la garde de Mohammed, de Mattéo et de Saïd, avec ordre de préparer notre déjeuner, pour le moment où nous reviendrons. Aussitôt nous grimpons à travers les rocailles, et à une vingtaine de mètres au-dessus de la route, nous entrons dans une tranchée de cinq mètres de large et assez longue, entaillée avec grand soin dans la masse. Sur la paroi de gau-

che sont taillées deux belles niches superposées, dont l'inférieure contient un cippe en forme d'autel, portant l'inscription suivante :

PRO SALVTE
IMP AVG ANTONI
NI ET VERI M VO
LVSIVS MAXIMVS
7.LEG XVI·F·F·
QVI OPERI IN
STITIT V.S.

A droite de la niche inférieure est ciselé un cartouche contenant cette autre inscription :

IMP CAES M AVREL ANTONINVS
AVG ARMENIACVS ET
IMP CAES L AVREL VERVS AVG AR
MENIACVS VIAM FLVMINIS
VI ABRVPTAM INTER....
MONTE RESTITVERVNT PER
IVL VERVM LEG PR PR PROVINC
SYR ET AMICVM SVVM.
IMPENDIIS ABILENORVM.

Cette dernière ligne est rejetée en dehors du cartouche, sur un listel placé au-dessous. Quelques trous réguliers percés au-dessous de la niche supérieure et du grand cartouche, prouvent que des ornements avaient été fixés au rocher. De quelle nature étaient-ils ? Il n'est plus possible aujourd'hui de le deviner.

A cent pas plus loin, s'ouvre une nouvelle tranchée de la même largeur, mais beaucoup plus courte, taillée avec le même soin, et sur le flanc de laquelle nous retrouvons les mêmes inscriptions, mais coupées un peu différemment, et complétant

certains mots des deux premiers exemplaires. Je crois donc utile d'en reproduire les variantes. L'inscription votive est encore sur un cippe, mais celui-ci est en saillie, et sans encadrement en forme de niche. En voici la forme :

PRO SALVTE
IMP AVG ANTO
NINI ET VERI
M VOLVSIVS
MAXIMVS ϒ
LEG XVI FF QVI
OPER INSTITIT V S

Un grand cartouche contient encore la seconde inscription, mais cette fois, la dernière ligne est comprise dans le cartouche. Jusqu'à la cinquième ligne, le texte est identique; cette cinquième ligne contient les mots :

VI ABRVPTAM INTERCISO

et à partir de la sixième ligne, les deux exemplaires restent identiques.

Voici donc le problème que nous avait offert la recherche du nom de la ville antique, parfaitement résolu. Cette ville, c'était Abila, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure. Le Baradah, sous le règne de Marcus Aurelius et de Lucius Verus, avait enlevé, dans une crue, la route publique d'Abila. Les deux empereurs en ordonnèrent la reconstruction, et pour éviter un autre accident du même genre, Julius Verus, légat et propréteur de la province de Syrie, fit tailler la nouvelle route dans le rocher, bien au-dessus du lit du torrent. Ce fut la XVI[e] légion, commandée par Marcus Volusius Maximus, qui, sous la direction de son chef, acheva les travaux, dont les Abilènes firent tous les frais. On voit que le hasard m'avait bien servi, et qu'il m'a-

vait fourni un excellent renseignement sur le nom et l'histoire de la ville dont nous foulions le territoire [1].

Une fois mes inscriptions copiées, nous descendons dans un canal-aqueduc tranché dans le flanc des rochers, et nous le suivons sur une assez grande étendue ; mais bientôt les dalles énormes qui le recouvraient, paraissent en place sur une étendue d'une quinzaine de mètres; l'espace ouvert qu'elles laissent est trop bas pour que l'on puisse cheminer dessous, autrement qu'à plat ventre, et comme il faudrait faire un détour immense, en revenant sur nos pas, pour contourner des masses de rochers très-considérables, afin de gagner la nécropole, il faut bien nous décider à passer sur la corniche de quinze à dix-huit centimètres de largeur, que ces dalles inclinées laissent libre sur le rebord du canal. Cette corniche à pic est tracée au-dessus d'un précipice d'une vingtaine de mètres de profondeur; ce n'est donc pas un chemin très-agréable à suivre. Nous nous décidons cependant à nous y engager, les uns après les autres, sans trop savoir comment nous reviendrons, et nous voilà tous passés de l'autre côté de l'abîme, sans le moindre accident.

Nous touchons alors aux tombeaux, et je me dépêche de prendre le plan d'un certain nombre d'entre eux, en choisissant les plus considérables. Des chambres taillées dans la masse contiennent, généralement en saillie, d'énormes cuves de différentes hauteurs, et à rebords destinés à fixer les couvercles. Ceux-ci ont tous disparu, et il n'est pas resté, dans toute la nécropole, une seule tombe qui n'ait été violée. Tous ces plans de cuves sépulcrales sont figurés sur la planche LII. Quelquefois de grands escaliers ont été taillés dans le roc, pour desservir les caveaux funéraires auxquels ils aboutissent. Un de ces caveaux qui contient seize cuves de sarcophage, présente à

1. Je ne sais si cette inscription est inédite; mais j'avoue que je ne le pense pas, elle est trop en vue de tous les voyageurs qui se rendent de Damas à Baalbek.

droite et à gauche de l'entrée, deux petites baies destinées à apporter un peu de jour dans l'intérieur du caveau. Quelques cuves sont taillées à ciel ouvert, et en gradins superposés, sur les faces horizontales du rocher.

Le fronton que nous avions aperçu de la route, en venant au Djesr-es-Souq, est excessivement mutilé; les deux grandes figures ont été violemment brisées et sont extrêmement frustes; de loin elles nous avaient paru d'une conservation satisfaisante. A côté de ce fronton est un petit caveau sépulcral auquel il se relie évidemment. Celui-ci ne contient que cinq tombes: une à gauche, au-dessus du sol de la chambre et dans une grande niche en cul de four; deux au fond, parallèlement au côté même, et juxtaposées au-dessus du sol, puis deux à droite en contre-bas; la première empiétant sur le sol de la chambre, et la seconde suivant immédiatement sous un arceau.

Un peu plus loin, j'ai rencontré sur une face de roche aplanie les traces d'inscription :

........A.....
...ΑΡΙΟC.....

(Ici le rocher est brisé).

.......T....
.....M.....

En un autre point, deux surfaces en forme de stèles ont été planées, pour recevoir des inscriptions; celle de gauche porte, autant que j'en ai pu juger, malgré son état de mutilation :

ЄΤΟΥC
ΗΟΥ......
ΔΙΟΥΖЄΗΡ
...ΘΑCΑΝΘ.
ΟΥЄΤѠΝ.
...Κ;....

La stèle de droite est tout à fait mutilée. Enfin, en un autre point, le rocher présente deux bustes vêtus de chlamydes, et dont les têtes ont été entièrement brisées.

Comme il est assez malaisé de se promener au milieu de ces rochers, notre exploration nous avait déjà pris trois heures, quelque diligence que nous y eussions mise; il était donc grandement temps de songer à la retraite. Nous nous réunîmes pour revenir au point où nos chevaux et notre déjeuner nous attendaient. Arrivé à l'aqueduc et sur la corniche qu'il me fallait franchir, je sentis que le vertige allait me prendre, et, comme j'étais assez peu tenté de me rompre le cou, je me décidai à m'arrêter, et à faire un détour, quelque long qu'il fût, pour me débarrasser de cette fâcheuse nécessité. Je vis tous mes compagnons disparaître par ce chemin d'écureuil, et, quand je me trouvai tout seul, il fallut bien m'ingénier pour me tirer de là. A une cinquantaine de mètres en arrière de l'extrémité de l'aqueduc, et à quelques mètres plus haut, je voyais une grande coupure dans le flanc de la montagne. J'y courus au plus vite et je reconnus alors que j'étais à l'entrée d'une tranchée taillée à pic dans le roc, et qui servit probablement au passage d'une route antique. Les traces du travail des hommes se montraient à chaque pas. Cette tranchée a quelques cents mètres de longueur; au delà je me trouvai sur des collines couvertes d'herbes, et assez accidentées pour qu'il me fût impossible de voir à un quart de lieue autour de moi. Je m'orientai donc le mieux que je pus, et je me dirigeai vers le Baradah. Comme j'avais marché pendant une demi-heure au moins, je dépassai de beaucoup la hauteur du Djesr-es-Souq. Enfin je gravis une dernière crête qui me permit d'apercevoir le pont. Je pris la course et j'arrivai bientôt auprès de mes amis, éreinté par suite de ma promenade solitaire, et trempé à la fois par la

sueur et par la pluie qui avait commencé à tomber depuis près d'une heure.

Comme personne ne savait ce que j'étais devenu, on était un peu inquiet de mon absence; peut-être aussi la regrettait-on d'autant plus vivement qu'elle retardait le déjeuner. Aussitôt que je parus, les vivres furent réclamés d'un cri unanime que je ne fus pas le dernier à proférer; je mourais de faim.

Aussitôt notre repas fait, nous montâmes à cheval, et, marchant grand train, nous longeâmes la rive gauche du Baradah, et nous atteignîmes bientôt une assez jolie plaine, que nous traversâmes de l'est à l'ouest, et qui se nomme Sahel-Zebdany. A notre droite se trouvait une chaîne de montagnes élevées, parallèlement à laquelle était tracée notre route. Au bout de la plaine est placé un très-gros village, nommé Zebdany, et qui pourrait même à la rigueur passer pour une petite ville. Une demi-lieue avant Zebdany, une effroyable averse nous a pris, et comme maintenant nous sommes mouillés comme des canards, et que d'ailleurs la famille de Ségur a poussé plus loin, nous passons outre. Des débris antiques se montrent par-ci par-là à Zebdany, dans les murailles des maisons et au bord des chemins. A la sortie du village, nous passons devant un moulin établi sur un affluent du Baradah, et auquel conduit un pont antique d'un très-bel appareil.

A une distance de Zebdany, à peu près égale à celle du Djesr-es-Souq à Zebdany, nous passons à côté d'un village nommé Ayn-Hour, que nous laissons à notre droite. Un peu avant d'arriver à hauteur de ce village, j'avais aperçu de loin, dans le flanc de la montagne, des excavations sépulcrales, en assez grand nombre pour constater la nécropole d'une ville antique. Au delà de Ayn-Hour, notre route qui avait été jusque-là à l'ouest-nord-ouest, tourne brusquement au nord-est. Devant nous, mais à près de deux lieues, paraissait un

fourré d'arbres, au milieu duquel était un village; c'était Sarrhayah. Nous en étions encore à près d'une lieue, lorsque nous fûmes enveloppés par une affreuse bourrasque de neige, qui ne nous quitta plus jusqu'au village, et qui nous mit dans un tel état, qu'en arrivant au gîte, il fallut nous dépouiller des pieds à la tête, pour tordre nos chemises et faire sécher nos habits tant bien que mal.

Trois quarts d'heure avant d'arriver à Sarrhayah, nous avons encore passé à gauche d'un petit village nommé Marraboun. Un spectacle des plus curieux nous attendait en mettant pied à terre. Comme il neigeait beaucoup, tous les habitants du village étaient perchés sur leurs toits en terrasse, et manœuvraient leurs rouleaux avec fureur, afin de rejeter en bas la neige qui, en fondant, eût percé tous les plafonds. Les pauvres gens n'en manquèrent certainement pas un flocon. Nos hôtes sont chrétiens, et la maîtresse de la maison, tout en prenant des précautions inouïes pour ne pas incendier sa bicoque, nous a fait un feu si réjouissant, que nous lui avons immédiatement accordé une gratification de cinq piastres! vingt-cinq sous! et elle a été enchantée.

En résumé, si notre journée a été fructueuse archéologiquement parlant, elle a été un peu plus humide que de raison. Quand je pense à la chaleur dont nous jouissions trop il y a quelques jours, et au froid intense d'aujourd'hui, je me demande comment nous avons le talent de nous soustraire à l'influence mortelle de pareilles variations de température. Ou la Providence nous protége manifestement, ou nous sommes vigoureusement constitués. J'aime mieux croire à la protection d'en haut.

La neige n'a pas cessé de tomber pendant toute la soirée; puis les nuages se sont dissipés petit à petit, et la lune a paru; espérons qu'il fera beau demain. Nous avons été faire une visite

aux Ségur, qui n'ont pas voulu braver la bourrasque, pour venir dîner avec nous. Leur logement d'ailleurs est assez éloigné du nôtre, et les dames ne pouvaient pas, sans inconvénients graves, se lancer dans des terres labourées, couvertes de neige fondante, pour le seul plaisir de ne pas rester en famille. Nous avons donc dîné tout seuls, et, après avoir bien bu le café et bien fumé, nous nous sommes couchés.

Revenons maintenant en arrière, et occupons-nous d'Abila, dont nous avons, hier et ce matin, visité les ruines et la nécropole. Cette ville qui avait été le siége de la Tétrarchie de Lysanias, et qui porte quelquefois, en effet, le nom d'Abila de Lysanias, fut donnée par l'empereur Claude au roi Agrippa, avec tout le Liban [1]. Dans l'Itinéraire d'Antonin (iter XLIX, a Seriane Scythopoli occora), nous trouvons les indications suivantes :

Heliopoli........................		
Abila (al. Abyla).................	XXXVIII.	M. p. (plus minus).
Damasco.........................	XVIII.	

Nous y trouvons encore le tronçon de route suivant :
Iter LI, a Damasco Emesa (*sic*) :

Abila (sive Abyla)...............	XXXVIII.
Heliopoli........................	XXXII.

Les chiffres de ces deux fragments sont entièrement différents, l'une des deux séries au moins est donc mauvaise. Peut-être bien le sont-elles toutes les deux.

La Table de Peutinger nous fournit les mesures suivantes : (Ed. de Fortia, CLXXVIII.)

Eliopoli (al. Heliopoli) Agamamam?		
Abila (al. Abyla).................	XXXII.	M. p. (plus minus).
Damaspo (al. Damasco)...........	XVIII.	

Si nous comparons ces chiffres à ceux que nous venons d'ex-

1. Jos., Ant. Jud., XIX, V, 1, et XX, VII, 1.

traire de l'Itinéraire d'Antonin, nous voyons que le chiffre XVIII, entre Damas et Abila, paraît deux fois, ainsi que le chiffre XXXII, d'Abila à Héliopolis. Ce sont donc probablement ces deux distances qui doivent être adoptées; elles ont, du reste, l'avantage d'être à peu près d'accord avec les distances réelles qui séparent Damas du Souq-el-Ouadi-Baradah, et le Souq de Bâalbek.

Ptolémée place Abila dans la Cœlesyrie, et au nord de Damas; c'est lui qui appelle cette ville Ἄβιλα Λυσανίου. Cette ville avait donné son nom à la Tétrarchie dont elle était la capitale, puisque dans l'évangile de saint Luc (3, 1) Lysanias est intitulé Tétrarque de l'Abilène. Dans les actes du concile de Chalcédoine[1], nous trouvons mentionné, immédiatement après Josèphe, évêque d'Héliopolis, un Jordanus, évêque d'Abila (Ἰορδάνου Ἀβίλης). C'est très-certainement de notre Abila qu'il s'agit. J'ai parlé d'une assez curieuse inscription chrétienne, trouvée dans le montant d'une porte du village d'es-Souq, elle contient le nom d'un nouvel évêque d'Abila, nommé Jean.

Dans le recueil d'Itinéraires publié par M. de Fortia, M. le colonel Lapie identifie Abila avec une localité nommé en-Nabi-Abel. Mais ce nom ne peut appartenir qu'à un oualy musulman et non aux ruines d'une ville. Je trouve sur la carte de Zimmermann, dans le voisinage du village de Souq-el-Ouadi-Baradah, une localité nommée Nabi-Abel, située au nord et à près d'une lieue de l'emplacement réel d'Abila. Il est très-possible que le nom antique de cette ville ait donné aux musulmans l'idée de nommer en-Nabi-Abel, un oualy placé dans son voisinage, mais c'est là tout ce que je puis accorder. Cet oualy n'est nullement sur la route battue de Damas à Bâalbek, où sont évidemment des ruines immenses d'une ville que des

1. Tome IV, Concil. génér., p. 80.

inscriptions positives déterminent; il n'y a donc pas l'ombre d'un doute à conserver sur la nécessité de reconnaître l'Abila de Lysanias à Souq-el-Ouadi-Baradah.

16 MARS.

Ce matin, au réveil, le temps est bien moins mauvais, le ciel est à peu près dégagé, et la neige a fondu. Nous nous préparons donc à nous remettre en route, et vers neuf heures nous montons à cheval. Nous cheminons bientôt sur la rive gauche d'un cours d'eau nommé Nahr-el-Beka, que nous passons sur un pont nommé Djesr-el-Qadhi. Ce pont est à environ deux ou trois kilomètres, au nord-nord-ouest, du village de Sarrhayah. Au delà du pont commence une montée fort rude nommée Akbat-Roummaneh. Elle nous conduit sur le flanc méridional d'une haute montagne qui fait partie de la chaîne de l'anti-Liban : la route que nous suivons est la plus courte; il y en a une autre qui, au lieu de passer par les sommets, remonte la vallée sur le flanc de laquelle nous cheminons; celle-ci passe par la localité nommée Nabi-Schit (le prophète Seth). Nous atteignons, au sommet de la montagne, un misérable village nommé El-Kheraybeh. De larges plaques de neige remplissent tous les creux placés de chaque côté de la route que nous suivons; nous sommes donc à une altitude assez grande; enfin de petits cèdres rabougris se montrent par-ci par-là.

En sortant d'El-Kheraybeh, nous descendons immédiatement dans l'Ouadi-Masnah, que nous traversons pour regrimper immédiatement après, sur une autre montagne moins élevée que la première; en redescendant médiocrement, nous entrons dans une sorte de plaine, coupée par de larges ravines que bordent des collines assez peu élevées. La première de ces

noir de poudre, a été récemment miné et réduit de moitié par l'explosion du fourneau de mine caché dans ses flancs. C'est Tadmour-Pacha, général turk placé sous les ordres du séraskier de Damas, qui, dernièrement, après le combat meurtrier livré à Bâalbek aux insurgés qui ont voulu imiter ceux de Haleb, a eu l'heureuse idée de faire miner cette colonne, pour voir s'il y trouverait du plomb. Il en a, dit-on, tiré quatorze oques, c'est-à-dire pour une valeur de vingt-cinq francs environ. J'en suis bien fâché pour Tadmour-Pacha, mais je livre son nom à l'exécration de toutes les nations civilisées. Je ne saurais dire quelle fureur j'ai ressentie, à la vue des traces de cette mutilation infâme. Si cette brute eût été près de moi, en ce moment, je n'eusse pas hésité, je crois, à la traiter comme on traite une bête enragée.

Presque toute la portion de droite du péristyle a conservé son plafond qui est orné de riches caissons, peut-être trop magnifiquement surchargés d'ornements. A l'extrémité orientale est l'entrée du temple, dans lequel on pénétrait par une grande porte rectangulaire encadrée de sculptures du plus charmant caprice. Une foule de petites figures se jouent dans des rinceaux de feuillages, de fleurs et de fruits; mais toutes ont été décapitées par les Barbares. Le claveau central de cette porte a malheureusement fait coin, et il est descendu de deux mètres environ, au-dessous de sa position première, en écartant violemment, à droite et à gauche, les blocs qui constituent les claveaux latéraux. Il en résulte que tout ce portail est disloqué et que, dans un avenir malheureusement prochain, il s'écroulera. A cette porte sont accolés, à droite et à gauche, et à l'intérieur, deux grands massifs de pierre, qui sont tout à fait copiés des pylônes égyptiens. On peut encore monter dans l'un d'eux, mais, pour y pénétrer, il faut se traîner sur le ventre, comme un lézard, à travers une ouverture très-basse et à moitié bouchée par les débris. Tout

l'intérieur du temple est encombré de masses de pierre tombées des plafonds et des murs. Cet intérieur n'en est pas moins encore admirablement beau. Une seule chose l'a pollué; c'est l'innombrable ramassis de noms de visiteurs dont toutes les parois sont tapissées. La vue de ces ineptes signatures a achevé de me mettre en colère. Quel intérêt aura-t-on jamais à savoir que Messieurs tel et tel ont passé une demi-heure du temps qu'ils avaient à consacrer à ces vénérables restes, à les salir péniblement de leurs noms et de leurs qualités? Il y a un proverbe qui court les rues, et qui est rigoureusement vrai, c'est le suivant: « Nomina stultorun parietibus hærent. » Les chanteurs montagnards des Pyrénées, entre autres, ont trouvé, à ce qu'il paraît, qu'ils faisaient tant d'honneur aux temples de Bâalbek, en les venant visiter, qu'ils y ont placé leur *catalogue* en dix points différents. Mais laissons ce malheureux travers, et continuons notre promenade intérieure. A droite du *petit* temple, se voit une vaste plate-forme que surmonte encore une magnifique rangée de six colonnes corinthiennes restées debout, et reliées par leur entablement; c'est un fragment du péristyle du *grand* temple du Soleil, et, sauf les piédestaux de beaucoup d'autres colonnes restés en place, c'est tout ce qu'on en peut retrouver. Ces colonnes ont été mesurées par mon ami Maxime du Camp; il leur a reconnu douze mètres trente-quatre centimètres de hauteur, et sept mètres quatre centimètres de circonférence; la colonnade, entablement compris, a vingt-trois mètres six centimètres de hauteur totale. Ce temple était orné de cinquante-six colonnes, dont dix à chaque extrémité et dix-huit sur chacun des grands côtés. Les médailles coloniales représentent quelquefois l'entrée de cet édifice. Le temple de Jupiter n'avait que trente-quatre colonnes, dont treize sur les côtés et huit sur chacun des deux fronts.

Entre le grand temple et le petit sont les restes d'une grande

église chrétienne, construite avec les débris des monuments païens. Cette ruine est enclavée dans une magnifique enceinte placée en avant du grand temple, et garnie, sur toute son étendue, de niches qui ont dû recevoir une population de statues. Deux beaux hémicycles, à double étage de niches, se correspondent sur les deux grands côtés de l'enceinte. Le plan général de celle-ci se compose d'un hexagone appuyé au portique extérieur et sur lequel vient s'appliquer ensuite un immense parallélogramme; c'est celui-ci qui servait de *vestibule* au grand temple. A l'est se trouve un portique aboutissant, à droite et à gauche, à un pavillon élevé qui contient une petite salle carrée et obscure. Le portique est formé d'une grande salle à laquelle conduisait probablement un immense escalier, qui tenait toute la largeur de cette salle principale, mais dont il ne reste pas trace. De beaux piédestaux, placés à la crête du mur moderne qui retombe à pic, de cette salle du portique sur le terrain environnant, me paraissent démontrer que là était bien la véritable entrée de l'enceinte sacrée. Les faces extérieures de deux de ces piédestaux portent des inscriptions qu'on ne peut lire d'en bas, et qui n'avaient apparemment pas été destinées à n'être pas lues. J'en conclus qu'elles avaient été ciselées, de façon à frapper les yeux de ceux qui montaient le grand escalier conduisant à la plate-forme des temples.

Toute cette vaste enceinte a été malheureusement transformée en citadelle par les premiers musulmans, très-probablement, et les murailles du pourtour ont été rehaussées, avec des blocs taillés de toute espèce, empruntés aux monuments de l'intérieur. Les murailles, ainsi reconstituées, ont été couronnées d'une ligne de créneaux avec meurtrières, parfaitement conservés en beaucoup de points. En arrière du petit temple, se voient les restes d'une belle construction musul-

mane, qui fut probablement une espèce de palais, réservé au chef de la garnison chargée de la défense de cette forteresse.

En quittant l'enceinte des temples de Jupiter et du Soleil, nous sommes allés visiter l'édifice que l'on appelle le temple circulaire. C'est effectivement un édifice circulaire sur lequel s'appuient des courbes soutenues par des colonnes. Entre celles-ci, le mur de la rotonde présente de grandes niches qui ont dû contenir des statues. Ce petit édifice antique est malheureusement très-lézardé aujourd'hui, et il menace ruine. Au reste, il est plutôt curieux que beau, et son plan est loin de me paraître d'un goût merveilleux.

Après cette première visite, qui nous a remplis d'admiration, nous sommes rentrés à notre menzil. M. de Ségur est aussi furieux que moi, contre la mutilation récente dont nous venons de constater les détestables effets. J'en suis enchanté. Il compte se plaindre au seraskier Emyn-Pacha, à son retour à Damas. Pour ma part, je ne manquerai pas de m'en plaindre à Yamik-Pacha, mouchyr de Syrie, lorsque je serai rentré à Beyrout.

On a dit souvent : « A beau mentir qui vient de loin », je doute que jamais on ait aussi bravement usé de la permission, que lorsqu'on a fourni, aux éditeurs du *Magasin pittoresque* [1], une vue du village de Bâalbek, accompagnée d'une description où je trouve la phrase suivante : « La promenade sur le quai, plantée de grands arbres, n'est point sans caractère et sans beauté. Des barques élégantes et agiles animent la scène, en sillonnant les eaux limpides de la petite rivière de Ouadi-Nahlé, qui, après avoir arrosé les ruines et le village, va se perdre dans le Nahr-Kasmick. » La prétendue vue de Bâalbek est celle de l'un des jolis villages placés sur les rives

1. Année 1845, p. 377.

timètres de hauteur, et plus bas encore, un cordon de quatre centimètres, orné d'olives et de petits cônes aboutés deux à deux. J'ai retrouvé trois fragments de cette même inscription dans le voisinage, et voici les portions de texte qu'elles m'ont fournies; les lettres, ainsi que je l'ai dit, en sont toutes carrées[1] :

ΕΤΡΑΡΧΟΥΚΑΙΛΥΣ....
ΑΝΕΘΗΚΕΝ.

Ce mot de la seconde ligne termine certainement l'inscription, vu que tout le reste de la plate-bande est demeuré vide.

Un second morceau, beaucoup plus long, porte les mots :

ΘΥΓΑΤΗΡΖΗΝΟΔΩΡΩΛΥΣ....
ΟΥΙΟΙΣΜΝ...ΗΣΧΑΡΙΝ....

Enfin un troisième fragment ne porte que les lettres :

....ΟΙΣ ΥΙΟΙΣ....

Boëkh, sous le n° 4523 de son précieux recueil, a publié ces fragments d'après Pococke qui note, dit-il, que les lettres de cette inscription sont carrées. Voici comment Boëkh a cherché à reconstruire la mauvaise copie de Pococke :

(Ἡ δεῖνα τοῦ δεῖνος γυνή, τοῦ δεῖνος) θυγάτηρ, Ζηνοδώρῳ Λυσ(ιμ)άχου καὶ Λυ.....υἱοῖς μ(νήμη)ς χάρ(ιν) ἀνέθηκεν.

Le savant éditeur ajoute : Zenodorus hic fortasse ex posteris est Zenodori Tetrarchæ, qui conductâ pretio Lysaniæ Tetrarchiâ, Traconitidem, Bataneam, Auranitidem, Paneadem tenebat, sed jussu Augusti solam Paneadem retinuit[2]; mater defunctorum bis nupta videtur.

Les fragments de cette inscription donnent des renseignements plus positifs, que ceux que l'illustre Boëkh a pu déduire

1. Voyez pl. LIV et LV.
2. Cf. Joseph., Ant., XV, 10, 1.

de la copie imparfaite qu'il avait à sa disposition. Il me paraît en résulter qu'une femme, dont le nom est perdu et qui était fille de ?, élève un monument à Zénodore, fils de Lysanias le Tétrarque, et à Lysanias, ses fils. Josèphe nous apprend que Zénodore obtint à prix d'argent la Tétrarchie de Lysanias; mais il ne nous parle pas de la famille de ce Zénodore. Comme il n'était guère probable que le premier venu pût prendre à bail une Tétrarchie, on pouvait présumer que ce Zénodore, assez riche pour la payer à l'Empire, était tout naturellement, par sa naissance, en position de la demander. Cette supposition est aujourd'hui devenue une certitude, puisque Zénodore est désigné comme le fils du Tétrarque Lysanias, et comme ayant un frère qui portait précisément le nom de Lysanias. Notre inscription de Bâalbek a donc par cela même une très-grande valeur historique. Les fragments de texte qui manquent encore sont sûrement enfouis dans la maçonnerie de l'enceinte, et quelque jour ils en sortiront, pour compléter un des monuments épigraphiques les plus curieux.

La même partie de la muraille m'a fourni quelques débris fort intéressants, tels, par exemple, que quatre morceaux d'une frise étrange, ornée de la manière suivante : Une plate-bande de six centimètres de hauteur et de cinq centimètres de saillie, rachète par deux pans coupés de huit centimètres de hauteur, la face de la frise. Celle-ci porte pour toute décoration un trait de foudre ou zigzag, dont les angles sont à quarante centimètres au-dessous de la moulure précédemment décrite. Les petits côtés du zigzag ont dix centimètres de longueur, et les grands (ceux qui se rapprochent de la position horizontale, en ont trente-cinq. Le trait est formé d'une plate-bande étroite, rachetant la surface de la pierre, par un plan incliné à sa partie supérieure seulement, tandis qu'au-dessous, il est à arête perpendiculaire sur cette même surface. Ces quatre fragments

étaient distribués, assez loin l'un de l'autre, dans la maçonnerie des murailles.

J'ai encore remarqué un angle de fronton, une pierre présentant une belle acanthe, à droite de laquelle est une rosace, un bas-relief ayant à peu près la forme d'une margelle de puits, et représentant un sanglier qui d'un coup de boutoir lance un chien en l'air, et enfin les deux parties d'un autel rond, de soixante-dix centimètres de hauteur, sur la surface duquel étaient disposées quatre têtes de taureau, ornées de bandelettes, et reliées par de grosses guirlandes de feuillage.

Quelques inscriptions mutilées s'y rencontrent aussi, l'une est de deux lignes et latine. La première ligne, dont les lettres ont quatorze centimètres de hauteur, contient les mots :

L·FECENN....

et la deuxième, dont les lettres n'ont plus que neuf centimètres, contient les mots :

PIFF...NIVS...

dont le deuxième signe est douteux. Après le quatrième, il manque trois lettres.

Une inscription grecque à peu près illisible se trouvait noyée dans la maçonnerie à la crête du mur. La pierre de dessous ayant disparu, on voit maintenant les lettres suivantes :

ΑΛΑ..LΕΙ (?)
ΣΕΙΔΩΝΙ..
ΧΡΗΣΤΗ..
ΚΑΙΑΛΥΠ.

Enfin, à l'angle nord-ouest d'une tour carrée, en saillie sur l'enceinte, se lisent les deux mots :

ΚΕΝΤΥΡΙΑ
ΠΡΙΜΑ

Cette inscription latine, écrite en caractères grecs, est plus précieuse qu'elle ne le laisse supposer au premier abord. En effet, elle me paraît démontrer que l'enceinte militaire, à laquelle elle est postérieure, est une enceinte élevée par les chrétiens, pour résister à l'invasion musulmane.

Après avoir recueilli ces curieux débris, sur la seule branche de muraille qui, du fond de la vallée, monte au sommet de la colline où est la nécropole, et qui fait face à l'ouest, nous sommes rentrés dans l'intérieur de l'enceinte, et nous avons commencé à explorer la nécropole elle-même. Le temps nous pressait fort, et j'avoue que j'ai vivement regretté de ne pouvoir examiner avec soin ces vénérables murailles, sur toute l'étendue de leur circuit, au dedans et au dehors. Là, sans aucun doute, il y a une bien riche moisson à faire, puisque sur une longueur de trois ou quatre cents mètres au plus, j'ai pu retrouver tous les fragments que je viens d'énumérer. La ligne de muraille faisant face à l'est, est bien autrement considérable, et là aussi il y a, sans aucun doute, bien des faits nouveaux à constater. Je recommande donc instamment cette recherche aux voyageurs qui viendront à Bâalbek après moi, et qui auront quelques jours à consacrer aux ruines d'Héliopolis. Je leur promets, en toute sécurité de conscience, qu'ils ne perdront ni leur temps ni leur peine. Comme nous tenions, l'abbé et moi, à visiter l'extérieur de l'enceinte des deux grands temples, et à l'étudier avec soin, il fallait ne pas trop nous arrêter et presser rondement notre besogne.

La première chose que nous avons rencontrée sur la pelouse, est un immense chapiteau dorique, de quatre-vingt-douze centimètres de hauteur, offrant une série de moulures assez compliquées. A la partie inférieure est un cavet, puis un demi-tore, chargé d'oves. Au-dessus est une doucine, puis une platebande; puis une nouvelle doucine, un listel, et une plate-bande

inclinée vers l'axe de la colonne. La saillie du listel supérieur sur le fût de la colonne est de cent soixante-six millimètres seulement. La plate-forme du chapiteau est un carré d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres de côté. Cette plate-forme présente des singularités que je ne me charge pas d'expliquer et que je vais décrire le plus brièvement possible. Aux quatre angles sont des trous qui ont dû recevoir des agrafes destinées à fixer un ornement quelconque. Au milieu est un enfoncement ayant vingt-huit centimètres de profondeur, soixante-huit de longueur et soixante-deux de largeur. A l'un des angles de l'enfoncement est creusée une petite cuve tronçonique, de trente centimètres de diamètre supérieur, de dix-sept centimètres de diamètre inférieur, et de dix centimètres de profondeur. Sur la même diagonale, vers l'angle opposé, et à vingt-deux centimètres du premier trou que je viens de décrire, on en voit un pareil qui vient rejoindre l'orifice d'une perforation complète du chapiteau, encadrée dans un petit enfoncement quadrangulaire, appliqué contre l'enfoncement central, et n'ayant que vingt-deux centimètres de longueur sur vingt de largeur. A quoi a pu servir ce dispositif étrange? Je n'en sais en vérité rien.

A une cinquantaine de pas plus loin, gisent sur le sol, appuyés les uns contre les autres, comme les dames d'un jeu de trictrac, les tambours de la colonne à laquelle appartenait le chapiteau que je viens de décrire. Ces tambours, au nombre de treize, semblent avoir un rayon à très-peu près constant de soixante-quatorze à soixante-quinze mètres. Ce fût reposait sur un dez d'un mètre quatre-vingt-trois centimètres de côté, sur quatre-vingts centimètres de hauteur. J'ai dit que le chapiteau avait quatre-vingt-douze centimètres de hauteur; la somme des hauteurs partielles des tambours jetés à terre, est de neuf mètres vingt-huit centimètres. Le dez sur lequel porte le fût a

quatre-vingts centimètres. Le reste de la base se compose de deux dez superposés, de quarante-trois centimètres de hauteur chacun, en saillie de vingt-huit centimètres l'un sur l'autre. L'inférieur repose sur une plate-forme irrégulière établie sur le roc, d'un mètre de hauteur et de trois mètres quatre-vingt-quatre centimètres de côté. La hauteur totale de la colonne était donc de douze mètres quatre-vingt-six centimètres.

J'ai mentionné, à propos du chapiteau, le trou qui le traverse. Ce trou vient correspondre à un canal, en forme de rainure, qui règne tout le long du fût de la colonne, et qui se retrouve jusque sur la base. Cette rainure a treize centimètres de profondeur et treize centimètres de largeur, plus un filet de quarante-cinq millimètres qui l'encadre de chaque côté. Ce canal, sur la base, se montre à quarante-trois centimètres de l'angle sud-ouest du dez supérieur, et il continue à se montrer sur les suivants, et probablement jusqu'à la surface du roc. Je n'ai pas eu la pensée de m'en assurer.

Cette colonne surmontait un caveau sépulcral, ouvert, il y a quelques années, par M. Montefiore, d'après ce que m'ont dit les habitants de Bâalbek. Voici la disposition générale de ce monument funéraire : la base de la colonne est établie à l'extrémité ouest d'une plate-forme de rocher, à l'autre extrémité de laquelle conduit un escalier de cinq marches irrégulières, grossièrement taillées dans le roc et montant du nord au sud. A cinq mètres en arrière de la base de la colonne, vers le nord, et à deux mètres seulement à droite du centre de cette base, passe l'axe d'une tranchée de fouille, qui aboutit à une porte taillée dans le roc vif, d'un mètre cinquante centimètres de largeur, et qui était fermée à l'aide d'une pierre s'encastrant par côtés dans une coulisse de dix centimètres de profondeur et de vingt centimètres de largeur. De la pierre de clôture il ne reste plus trace. Dans la cave où l'on pénè-

tre, sont placés côte à côte plusieurs sarcophages récemment violés, et dont les couvercles n'ont été que dérangés. L'un d'eux présente deux génies soutenant de grosses guirlandes, au-dessus desquelles sont placés des mascarons. M. Montefiore ayant résolu de faire extraire ce sarcophage pour l'amener en Angleterre, les aimables habitants de Bâalbek se sont empressés d'accourir en foule dans le caveau, pendant la nuit qui suivit la trouvaille, et ils ont brisé le sarcophage qui n'en pouvait mais. Les fragments sont restés dans la cave, et c'est là que je les ai dessinés.

Il est clair pour moi que le monument entier se composait de la cave et de la colonne funéraire qui le surmontait. Peut-être cette colonne portait-elle au-dessus de son chapiteau une urne, ou toute autre espèce d'ornement métallique que les pluies auraient pu remplir et détériorer. Dès lors le canal creusé le long du fût de la colonne, et qui devait être recouvert d'une plaque également métallique, qui s'encastrait dans le fût, était destiné à conduire les eaux pluviales au bas de la colonne, et à les perdre dans le terrain. Je livre cette hypothèse pour ce qu'elle vaut, en avouant que je n'en saurais trouver une autre quelque peu raisonnable.

Un peu plus loin se voit sur le sol, une vaste pierre carrée, de deux mètres quarante centimètres de largeur, dont les côtés sont arqués, et qui présente à sa partie inférieure et dans une sorte de voûte, un caisson magnifiquement orné. Aux quatre coins sont des chapiteaux de pilastres; le tout était couronné par un quadruple fronton. C'était sans doute le dessus d'une tombe; et ce toit élégant devait probablement recouvrir une statue.

Quelques caves sépulcrales creusées dans le rocher, m'ont offert des dispositions entièrement analogues à celles que j'avais étudiées dans la nécropole d'Abila, et à celles qu'Édouard

étudiait de son côté à Bereytan, pendant que j'étais occupé à examiner les monuments de Bâalbek. Ainsi l'une d'elles présente une chambre carrée, avec une cuve de sarcophage sur les trois côtés du fond. Une autre, dont la face antérieure est très-inclinée sur l'axe de la chambre, offre une cuve sur le côté gauche, deux cuves placées bout à bout sur le côté du fond, et une quatrième cuve sur le côté droit. Celui-ci étant, par suite de la forme en trapèze de la chambre entière, beaucoup plus court que le côté gauche, la cuve qui le longe a dû empiéter sur la rangée du fond, et son extrémité vient se placer à la suite des deux cuves qui la composent.

Le temps s'écoulait trop rapidement à mon gré, il fallut donc nous décider à regagner les temples au plus vite, afin d'en étudier les parties extérieures, qui sont presque toujours négligées, et qui sont pourtant bien plus dignes d'admiration que les ruines des temples elles-mêmes.

Sur tout le côté méridional, l'enceinte extérieure ne présente absolument que des constructions musulmanes, se rattachant à la forteresse, qui a pris jadis la place de l'enceinte sacrée des temples du Soleil et de Jupiter. A la face ouest, l'aspect est tout autre, et l'on s'arrête ébahi devant un mur jointoyé avec une perfection qui passe toute croyance, et formé de blocs dont la masse est telle, que l'intelligence ne peut absolument se rendre compte des moyens mécaniques employés pour les amener de la carrière, et pour les hisser à une hauteur d'une trentaine de pieds. Le soubassement du mur d'enceinte est formé de trois assises de blocs déjà très-considérables et assemblés avec une régularité parfaite. Au-dessus règne un cordon de masses juxtaposées, et dont la partie supérieure qui est en retraite, rachète par un plan incliné la partie inférieure. Ces masses ont au moins quatre mètres de hauteur (je ne les ai pas mesurées rigoureusement), et une largeur qui varie de six à douze

mètres. Ce n'est pas tout; au-dessus de ce soubassement, repose une assise de trois blocs, dont chacun a aussi environ quatre mètres de hauteur et une vingtaine de mètres de longueur au moins. Toute cette partie de la muraille a été couronnée par un appareil romain, ou plutôt arabe, quoique assez régulier; car quelques tambours de colonne et quelques fragments d'entablement provenant du grand temple, y sont encastrés. A droite de la colonnade, presque tout le couronnement de la muraille est de cette époque récente. Quant à l'appareil gigantesque que j'ai décrit tout à l'heure, il se prolonge sans interruption jusqu'à l'angle nord-ouest de l'enceinte, et cet angle est intact.

Sur la face nord commence un mur de huit à dix mètres de hauteur, de quatre à cinq mètres d'épaisseur et de plus de soixante mètres de développement; quelques pierres seulement en ont fait les frais (je crois me rappeler qu'elles sont au nombre de six), et ces pierres présentent, sur leur surface, des entailles régulièrement espacées, et qui ont indubitablement servi à y loger des crampons, à l'aide desquels ces masses ont été mises en mouvement. L'enceinte romaine est en deçà de ce mur, de dix à douze mètres au moins; je dis que c'est l'enceinte romaine, parce que l'appareil en est parfaitement beau, et que le faîte de ce mur déjà très-étonnant, sert d'assiette aux bases des colonnes du grand temple, bases qui sont restées en place, parce que les Arabes n'auraient pas pris le soin, les ayant une fois déplacées, de les replacer justement à la même distance où elles se trouvaient dans l'ordonnance primitive du monument. L'intervalle compris entre le mur romain et le mur formé des six masses gigantesques, constitue une sorte de douve ou de fossé fort frais et fort humide, où l'on pénètre par une petite porte ouvrant sur la campagne environnante (ou plus exactement sur une espèce de fossé qui, de ce côté,

entoure l'enceinte), et percée dans la muraille, en avant et à l'ouest des grosses masses.

Vers l'est, le fond de la douve intermédiaire s'est évidemment encombré de débris de toute nature. Ce qui est certain, c'est qu'il s'est assez notablement relevé pour que, de là, on puisse très-facilement atteindre le haut du gros mur et s'y promener à l'aise. Cette douve est close à l'est par un mur dans lequel est percée une porte plus d'à demi enterrée, et qui donne jour sur une immense galerie souterraine dont je parlerai tout à l'heure.

Au point où les grosses masses cessent de paraître, commencent les contours de l'enceinte romaine, rhabillée par les Arabes lorsqu'ils en ont fait une forteresse. Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, une espèce de fossé en culture, longe toute la face septentrionale de l'enceinte, et au delà sont des jardins, des champs ou des vergers, dont le dernier est terminé par un mur en fort mauvais état, dans lequel est encastrée, sens dessus dessous, une inscription grecque inscrite dans un cartouche, mais fort mutilée; j'ai pu, néanmoins, en déchiffrer tant bien que mal ce qui suit :

ЄΡΓΟΝΤΟΥЄΝΔЄ
....Τ...ΝΑΤΟλΙΟΙ
CΤΡΑΤΟΝΟΜΑΡΧΟΥ
ΚΑΙ ΥΠΑΤΟΥ

Je crois bien démêler qu'il s'agit de la portion orientale d'un ouvrage de fortification (?) élevé par un personnage qui fut Nomarque (?) et de famille consulaire, mais je ne me charge pas de reconstruire l'inscription entière; je laisse ce soin aux épigraphistes expérimentés.

J'ai déjà dit que la face orientale offrait primitivement, en avant-corps, un portique auquel devait aboutir un vaste escalier,

aujourd'hui complétement rasé; douze colonnes, dont les bases sont en place, soutenaient ce portique. Elles ont été jetées à terre et remplacées par un mur arabe dans lequel les piédestaux sont restés engagés, parce qu'ils étaient faciles à ajuster avec la maçonnerie du mur substitué à la colonnade. Deux pavillons carrés, ornés de quatre pilastres corinthiens engagés, étaient placés à droite et à gauche du portique; ils ont été haussés et transformés en tours défensives. Au bas, sur le terrain, paraît à gauche un débris d'aqueduc incliné, formé de deux arcades; il est aujourd'hui complétement isolé.

Sur deux des piédestaux sont gravées des inscriptions, en caractère grêle et allongé de l'époque de Septime-Sévère, et qui étant placées à une dizaine de mètres de hauteur, au-dessus du terrain, ne peuvent être déchiffrées. Comme nous les avions aperçues la veille, à notre première visite des ruines, nous nous sommes munis d'une longue-vue, et en nous couchant sur le dos, pour assurer un peu la position de la lunette, nous avons pu, l'abbé et moi, déchiffrer chacun à notre tour l'une des deux inscriptions. Le texte paraît identique, et de la comparaison des deux mauvaises copies obtenues ainsi, j'ai pu déduire un texte assez complet; le voici :

... M DIIS HELIVPOL PRO SALVTE
DIVI ANTONINI PII FEL AVG ET IVLIAE
AVG MATRIS D N CASTR SENAT PATRIAE
CAPITA COLVMNARVM DVO AEREA
AVRO INLVMINATA SVA PECVNIA
EX VOTO

Ce texte me paraît devoir se reconstituer ainsi : ... Magnis Diis Heliupoleos, pro salute divi Antonini Pii felicis Augusti et Juliæ Augustæ, matris domini nostri, castrorum, senatûs, patriæ, capita columnarum duo? ærea auro inluminata, suâ pecuniâ, ex voto. Cette inscription, que la forme des lettres m'avait

fait juger du temps de Septime Sévère, avant même que j'en eusse pu lire un seul mot, constate un vœu fait pour la santé d'Antonin Caracalla, fils de Septime Sévère, et de sa mère Julia Domna; on voit donc que j'avais assez bien deviné l'âge approximatif de cette inscription. Quoique vivant, Caracalla reçoit déjà le titre de Divin, par une insigne flatterie de celui qui a payé les deux chapiteaux de bronze doré dont il est question dans le texte; il est fâcheux que nous ne sachions pas le nom de ce personnage. Comme il n'est pas fait mention de Géta, assassiné par l'ordre de son frère Caracalla, en 212 de l'ère chrétienne, ou notre inscription a été gravée de 198 à 209 (année dans laquelle Geta reçut le titre d'Auguste), ou de 212 à 217, année de la mort de Caracalla [1].

En arrière du portique en avant-corps, sont, à droite et à

1. Wood avait déjà remarqué et relevé ces deux curieuses inscriptions, dont il donne les copies suivantes :

1°

MDIISHELIVPOLPROSAL.
ANTONINIPIIFEIAVCIIIVIIAEAVCMATRISDNCASTRSENAT
·PAIR....
COLVMNARVMDVMERINMVROINLVMINASVAPECVNIAEX
[VOTOLAS

2°

M DIIS HELIVP
ORIISDNANTONINIPIIIIIAVGFIIVIIAEAVCMAT.ISDNCAS
TONINIANAECAPITACOIVMNARVMDVMER..VROINLVMI-
[NATASVA.EC.

Dans son mémoire manuscrit, dont je parlerai plus loin, Mariette dit au sujet de ces deux inscriptions : Je ne sais quel sens trouver à ces paroles qui en font partie : Capita columnarum dum erant in muro inluminata suâ pecuniâ libens meritò solvit. Il conclut néanmoins en émettant l'opinion que les chapiteaux du portique ont été dorés, à l'occasion d'une fête célébrée à Héliopolis, en l'honneur de Caracalla et de Julia Domna, sa mère.

gauche, deux grandes faces de muraille antique, dans lesquelles s'ouvrent des portes donnant accès dans d'immenses galeries souterraines, qui servent ordinairement d'écurie aux chevaux des voyageurs, et qui ont été, m'a-t-on dit, employées au même usage, par la cavalerie d'Ibrahim-Pacha, pendant l'occupation de la Syrie par les troupes égyptiennes. Ces galeries sont fort larges et elles ont une très-grande longueur; de plus, elles méritent bien d'être étudiées avec soin, car elles fournissent la démonstration la plus claire et la plus nette de ce fait que les temples de Bâalbek, dont nous admirons aujourd'hui les ruines, ont été élevés sur les restes d'un temple bien plus antique, et bien autrement important par l'énormité des matériaux qui y furent mis en œuvre.

Voici en quoi consiste cette démonstration. Les galeries sont voûtées en très-bel appareil romain, et l'on y voit, en clefs de voûte, des pierres présentant des bustes ou des inscriptions latines. Ces voûtes sont donc incontestablement romaines; mais, ce qui ne l'est plus du tout, c'est la masse de la construction, en blocs beaucoup plus forts, sur laquelle est entée la voûte romaine. Ainsi, les bases des côtés sont de cet appareil gigantesque, et une véritable voûte primitive, écrasée à une époque bien antérieure sans doute à la fondation des deux grands temples, a précédé la voûte actuelle. Cela est si vrai, que des voussoirs de la partie inférieure de cette voûte primitive, sont restés en place, quelquefois sur une assez grande longueur, et qu'ils ont reçu la retombée de la voûte romaine, dont la courbure, d'ailleurs, est toute différente, et beaucoup moins surbaissée que la courbure de la voûte primitive. La couleur des pierres employées dans les deux portions distinctes de la construction suffirait, à elle seule, pour démontrer le fait de l'existence, dans ces galeries, de portions de maçonnerie appartenant à des époques bien éloignées l'une de l'autre. Enfin,

il m'a semblé évident, au premier coup d'œil, que les axes de ces galeries n'étaient nullement parallèles aux axes des deux temples romains, dont les colonnades sont orientées de même. J'avais malheureusement fait cadeau de ma dernière boussole au docteur Hammerschmidt (Abd-Allah-Effendi), pendant mon séjour à Damas; je n'ai donc pu mesurer l'angle d'inclinaison de l'axe des galeries sur l'axe des temples romains.

En résumé, j'avance, sans hésiter, et comme un fait démontré pour moi, que les débris du temple primitif de Baalbek sont fort reconnaissables; que ces débris se rencontrent dans les portions nord et ouest de l'enceinte, où sont placées les masses immenses que jamais les Romains n'eussent songé à mettre en œuvre; qu'ils se reconnaissent encore dans les galeries souterraines qui règnent, à droite et à gauche, sous le massif qui supporte l'enceinte sacrée placée en avant des temples romains du Soleil et de Jupiter, et dans la galerie transversale qui réunit les deux grandes galeries que je viens de citer, en arrière du portique romain.

Voici, maintenant, les inscriptions que présentent ces galeries. À la porte de celle de droite, la clef de voûte porte les mots incompréhensibles, pour moi du moins,

DIVISIO
CIIONN
IAIVIVI

Un peu plus loin, une autre clef de voûte présente le mot GIRSV. Au milieu de la galerie, gît, en travers, un énorme tronçon de colonne de granit, de quatre-vingt-sept centimètres de diamètre. Cette colonne n'a jamais fait partie ni du temple du Soleil, ni du temple de Jupiter, puisque les colonnes de ces deux édifices sont en calcaire compacte.

Dans la galerie de gauche, à vingt-cinq mètres en arrière de

la porte, sont deux claveaux, dont l'un porte un buste, et celui qui est placé à droite de ce buste, les mots :

DIVISIO
MOSO

Enfin, dans la galerie transversale, une des clefs de voûte présente un buste d'Hercule, parfaitement reconnaissable.

Les heures s'écoulent bien vite au milieu de recherches aussi intéressantes ; aussi, l'abbé et moi, n'avons-nous quitté la place, que lorsque l'obscurité nous en a chassés. En rentrant, j'ai trouvé Édouard revenu de sa course à Bereïtan. Il y a trouvé des caves sépulcrales nombreuses, et il en a rapporté quelques croquis intéressants[1]. Comme je n'ai pas vu ces excavations funéraires, les dessins en diront beaucoup plus que je n'en pourrais dire moi-même. Je ferai remarquer seulement qu'au-dessus de l'une d'elles, est taillé, dans le roc, un cartouche contenant une inscription mutilée, dont le mot FLAVIVS a pu seul être reconnu par mon ami.

La famille de Ségur est venue se réunir à nous pour le dîner, qui a été très-gai et très-cordial. Demain matin nous devons nous séparer, et, lorsque nos amis reprendront la route de Damas, nous nous acheminerons nous-mêmes vers Zahleh, pour franchir, en partant de là, la chaîne du Liban et regagner Beyrout.

Ce soir, la lune dans son plein s'est levée sur les temples, dont les masses lumineuses se détachent sur la chaîne neigeuse du Liban. Rien de plus noble, rien de plus grandiose, rien de plus émouvant qu'un pareil spectacle ; aussi nous hâtons-nous d'en profiter. N'a pas qui veut la chance de se trouver à Bâalbek pendant la pleine lune. J'avais admiré le Colysée et le

1. Voyez pl. LIII.

Parthenon à pareille heure; je n'aurais donc, pour rien au monde, renoncé au bonheur de voir Bâalbek illuminé par les mêmes rayons. Quoique je fusse extrêmement fatigué, j'ai pris le parti d'aller rejoindre l'abbé qui avait couru aux ruines, et je déclare que je n'ai jamais éprouvé une jouissance plus vive que celle que m'a procurée cette visite nocturne. Sous les rayons argentins de la lune tout, dans cette ruine, s'harmonise, tous les tons heurtés s'adoucissent, tout grandit et se poétise si bien, que la réalité dont on jouit devient un rêve délicieux qui se grave dans la mémoire, pour ne jamais s'effacer.

La fraîcheur de la nuit m'a fait rentrer plus vite que je ne l'aurais désiré. J'ai fumé un dernier tchibouk et je me suis étendu sur ma couchette, en songeant avec bonheur à nos trouvailles de la journée, et en même temps, avec chagrin, à tout ce que je laisse encore inexploré, pour les voyageurs qui viendront après moi faire un pèlerinage à Bâalbek.

Quelques mots maintenant sur cette merveilleuse ville. La tradition syrienne veut que Salomon ait fondé Bâalbek, comme il est constant qu'il a fondé Thadamora (Tadmour) ou Palmyre[1]. Malheureusement cette tradition n'est fondée sur aucune base solide. Il est bien question dans le verset indiqué ci-dessus, d'une ville de Bâalat que Benjamin de Tudèle regarde comme Bâalbek; mais cette identification n'est rien moins que sûre. Au reste, si Salomon a pu bâtir Palmyre, il a parfaitement pu bâtir de même Bâalbek, dont le pays était bien plus aisément accessible.

Pompée traversa Héliopolis, en marchant sur Damas[2]. Plus tard, cette ville fut transformée en colonie romaine; et les collections renferment des médailles coloniales frappées dans cette

1. Rois, I, IX, 18. — Chr., II, VIII, 4 et 6, et Jos., Ant. Jud., VIII, VI, 1.
2. Jos., Ant. Jud., XIV, III, 6.

ville, depuis Nerva jusqu'à Gallien. Le titre que reçut Héliopolis fut celui de Colonia Julia Augusta.

Voici maintenant les passages réellement importants que nous fournissent les écrivains de l'antiquité sur l'histoire des temples de Bâalbek. Nous lisons dans Macrobe [1] : Assyrii quoque Solem sub nomine Jovis, quem Dia Heliopoliten cognominant, maximis ceremoniis celebrant, in civitate quæ Heliopolis nuncupatur. Ejus dei simulacrum sumptum est de oppido Ægypti, quod et ipsum Heliopolis appellatur. Regnante apud Ægyptios Senemure, seu idem Senepos nomine fuit, perlatumque est primum in eam, per Opiam legatum Deleboris regis Assyriorum, sacerdotesque ægyptios, quorum princeps fuit Partemetis; diùque habitum apud Assyrios, posteà Heliopolim commigravit. Cur ita factum, quâque ratione profectum in hocce loco ubi nunc est, postea venerit, rituque assyrio magis quam ægyptio colatur, dicere supersedi, quia ad præsentem non attinet causam.

Nous lisons dans Jean Malala [2] : Μετὰ δὲ τὴν βασιλείαν Ἀδριανοῦ, ἐβασίλευσεν Ἥλιος Αντωνῖνος πῖος — ὅστις ἔκτισεν ἐν Ἡλιουπόλει τῆς Φοινίκης τοῦ Λιβάνου ναόν τῷ Διὶ μέγαν ἵνα καὶ αὐτὸν ὄντα τῶν θεαμάτων. Après le règne d'Adrien, régna Ælius Antoninus Pius — qui bâtit à Héliopolis la phénicienne, dans le Liban, un grand temple à Jupiter, assez grand pour être classé parmi les merveilles du monde.

Enfin, dans la Chronique paschale [3], nous lisons : ..... ὁ Θεοδόσιος, καὶ κατέλυσεν, καὶ τὸ ἱερὸν Ἡλιουπόλεως, τὸ τοῦ Βαλανίου, τὸ μέγα καὶ περιβόητον, καὶ τὸ τρίλιθον, καὶ ἐποίησεν αὐτὸ Ἐκκλησίαν χριστιανῶν. ..... Théodose les renversa, ainsi que le temple

1. Édition de Leyde, Arnold Doude et Corneille Drienvysen, 1670, p. 310. Saturnal, lib. I, CXXIII.

2. Joan. Malalæ hist. Chron., lib. XI.

3. Olymp. CCLXXXIX, p. 130.

d'Héliopolis, c'est-à-dire celui de Balanios, le grand et fameux temple, le temple trilithon, et il en fit une église chrétienne.

Ce passage est extrêmement curieux, et nous fournit deux renseignements très-importants. Le premier est relatif au nom Balanios de la divinité du grand et fameux temple d'Héliopolis. J'y trouve le mot sémitique Baal et le mot grec ἥλιος, Soleil, arabisé et prononcé avec la permutation, si fréquente parmi les Syriens, de l'L en N. Quant au nom τρίλιθον, à trois pierres, on voit qu'il s'applique à merveille au grand temple de Bâalbek, dont la plate-forme se compose, à l'ouest, des trois blocs immenses que j'ai mentionnés plus haut. C'est cette particularité exceptionnelle qui, sans aucun doute, aura valu au temple de Bâal-Soleil d'Héliopolis, son surnom de trilithon. Déjà Wood, qui cite ce même passage de la Chronique paschale, s'était parfaitement rendu compte de la signification des deux mots Balanios et trilithon, contenus dans le texte en question. Quoi qu'il en soit, cette église de Théodose me paraît être celle dont les ruines se voient à l'est du temple du Soleil, et dans l'intervalle compris entre celui-ci et le temple de Jupiter.

La publication la plus importante dont les temples de Bâalbek aient été l'objet, est le magnifique volume qui a paru à Londres en 1757, et à l'aide duquel Robert Wood, qui avait étudié, en architecte habile, les ruines d'Héliopolis, dans le courant du mois d'avril 1751, fit apprécier au monde savant la splendeur de ces ruines déjà illustres.

L'exemplaire de ce livre, déposé à la bibliothèque de l'Institut, est extrêmement précieux, en ce qu'il comporte un appendice manuscrit, signé « Mariette, en 1758 », et contenant des documents inédits sur Bâalbek. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt, et j'en ai extrait quelques notes que je suis heureux de reproduire ici.

Le premier document, par ordre d'ancienneté, que je trouve

inséré dans ce mémoire, est une sorte de description sommaire des ruines de Bâalbek, rédigée en 1705 par le sieur Poullard, consul de France à Tripoli. J'y trouve le renseignement suivant, sur la grande colonne monumentale que j'ai pu reconstruire, en étudiant séparément chacun de ses fragments : « Le fût de la colonne est composé de dix-huit pierres. » A côté de cette phrase est une figure accompagnée de l'explication suivante : « Figure de la colonne qui servoit à élever les eaux de « Balbec ; le canal du milieu paroît à l'ouest ; c'est par où l'eau « descendoit. »

Le sieur Poullard s'est trompé sur le nombre de tambours composant le fût de la colonne. Chapiteau et piédestal mis à part, bien entendu, le fût comportait treize tambours et non dix-huit. L'hypothèse sur l'emploi de cette colonne est inadmissible ; comment aurait-elle servi « à élever les eaux » de Bâalbek, puisqu'elle n'avait d'autre canal que celui « par où l'eau descendoit ». Pour descendre, l'eau aurait dû monter d'abord ; par où et pourquoi aurait-elle monté ? Le sieur Poullard oublie de le dire. Au reste, placer une colonne en guise de château d'eau, sur le sommet d'une colline, au point le plus élevé d'une ville, pour faire arriver l'eau de cette ville au sommet de la colonne elle-même, c'est tout simplement un problème double ; car, en outre de la difficulté qu'il y aurait à le résoudre mécaniquement, il présente la difficulté, au moins aussi grande, de comprendre dans quel but on se le serait posé. Au reste, ce qu'il importe de constater, à l'aide du travail du sieur Poullard, c'est qu'en 1705 la colonne en question était encore debout.

Le second voyageur qui parcourut les ruines de Bâalbek et qui, à son retour en France, en exalta outre mesure la magnificence, est un sieur de la Roque, après lequel vint le sieur Granger, botaniste, envoyé en Orient par le gouvernement du

roi, pour recueillir des plantes et des graines. Granger adressa, en date du 28 janvier 1736, un rapport au ministre sur la course qu'il avait faite à Bâalbek, pour vérifier les assertions du sieur de la Roque. Sans doute, Granger trouva fort à décompter des merveilles qu'il s'était représentées en imagination, d'après le récit de la Roque, puisqu'il prit à tâche, pour ainsi dire systématiquement, de déprécier les monuments qui avaient inspiré l'admiration si vive de son devancier.

Voici quelques passages intéressants du rapport de Granger, qui partit de Ketouly le 15 octobre 1735, pour se rendre à Bâalbek.

La Roque avait parlé d'inscriptions sépulcrales, vues par lui dans les souterrains placés au-dessous des ruines. Voici ce que Granger dit à ce sujet : « Il n'y a pas d'inscriptions sépulcrales dans ces souterrains; car je ne puis accorder ce nom à quelques caractères isolés, qui me paraissent être l'ouvrage de quelques voyageurs qui seront venus visiter ces ruines, et qui auront voulu en conserver la mémoire, en y laissant les premières lettres de leurs noms. C'est ainsi que je pense à l'égard de ces quatre lettres : D. V. I. S., qui sont gravées sur une des voûtes et aux côtés de l'une de ces têtes qui y sont attachées, et de ces quatre autres qu'on lit à quelque distance : M O V C., qui ne sont formées que par la fumée d'un flambeau. » Cette dernière assertion est complétement erronée, et la supposition de Granger, sur ces fragments d'inscription, ne vaut pas la peine d'être réfutée.

Je trouve encore dans le rapport de Granger le passage suivant : « Ayant épuisé tout ce que j'avais à voir et à examiner dans les ruines du palais de Balbec, je me rendis auprès d'une colonne qui est située dans l'endroit le plus éminent de la ville. M. de la Roque la compare, tant en grosseur qu'en longueur, à la colonne de Pompée, qui se voit à Alexandrie;

mais il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ressemble, puisque celle de Balbec n'a tout au plus que quarante pieds de haut, y compris sa base et son chapiteau, et même un piédestal dont la colonne est surmontée, et qui pouvait porter autrefois une statue. J'ajouterai que le fût de cette colonne est composé de trois pièces d'une pierre ordinaire, et que je ne lui ai trouvé que six pieds de circonférence. »

Toutes ces mesures, tous ces chiffres donnés par le sieur Granger, sont entièrement fautifs. Le diamètre de la colonne est d'un mètre quarante-huit centimètres, sa circonférence est donc de quatre mètres soixante-quatre centimètres, c'est-à-dire de quatorze pieds à très-peu près. C'est beaucoup plus du double de ce que lui a trouvé Granger. Je me bornerai à cette seule rectification. Il n'en résulte pas moins qu'en 1735, la colonne était encore debout, et que son chapiteau était couronné par une sorte de piédestal qui pouvait avoir supporté une statue.

En 1751, lorsque Robert Wood vint à Bâalbek, la colonne était encore debout. Elle est figurée dans les deux premières planches de son livre, et cotée lettre G. Voici ce qu'en dit le texte : « Colonne de l'ordre dorique, dont la tige consiste en plusieurs pierres; elle est seule sur une éminence, au sud-ouest de la ville. Il y a un petit bassin au-dessus du chapiteau, qui communiquait avec une cannelure de cinq ou six pouces de profondeur, taillée le long de la tige. » Wood ajoute qu'on lui a dit « que la cannelure servait autrefois à faire descendre l'eau du bassin, mais on ne nous dit point comment le bassin était fourni d'eau. Comme cette invention défigure fort la colonne, nous la croyons moderne. »

Cette tradition locale me paraît confirmer l'idée que j'ai eue, que la rigole en question pouvait servir à l'écoulement des eaux pluviales, ou des neiges reçues sur le chapiteau. Dans quel but? Je l'ignore.

18 MARS.

Ce matin, avant de monter à cheval, nous sommes allés faire une dernière visite aux restes somptueux des temples d'Héliopolis. Plus on les voit, plus on les admire, et à chaque promenade on découvre des faits intéressants dont on ne soupçonnait pas l'existence. Ce ne sont pas des jours ni des semaines, mais bien des mois qu'il faudrait passer à Bâalbek, sans quitter ces ruines illustres, pour emporter la pensée de n'avoir rien omis d'important. Ainsi ce matin, à gauche du grand temple du Soleil, je crois avoir retrouvé la corniche de la plate-forme du temple primitif, encore en place, dans le voisinage du petit palais arabe et de l'extrémité de la grande galerie souterraine de gauche, c'est-à-dire à droite et très-près du fronton oriental du temple de Jupiter. Le temps m'a manqué pour étudier cette corniche, et pour m'assurer qu'elle n'appartenait pas à la plate-forme du temple du Soleil construit à l'époque romaine.

Avant de rentrer au logis où nos chevaux nous attendaient, nous avons été visiter la mosquée ruinée qui est placée à l'est du petit temple rond; elle est extrêmement curieuse par les débris antiques qui y sont accumulés, et elle mériterait à elle seule une étude sérieuse de quelques jours. Un véritable bénitier chrétien, enlevé sans doute à l'église construite par l'ordre de Théodose, s'y voit encore encastré dans le pavé, et il a très-probablement servi aux ablutions des pieux Musulmans.

Le moment est venu pour nous de quitter Bâalbek. Il est déjà près de dix heures, et nous avons peine à nous arracher aux vives jouissances que nous ont procurées les journées si vite écoulées, que nous avons pu consacrer aux ruines d'Héliopolis.

Nos bagages sont partis depuis plus d'une heure; il faut bien nous décider à les suivre. Au moment de monter à cheval, nous échangeons avec la charmante famille de Ségur, les témoignages d'affection et les vœux. Vœux stériles, hélas! car au milieu de ceux que nous allions quitter, avec l'espérance de les revoir heureux, se trouvait une gracieuse jeune fille que le doigt de la mort avait déjà marquée d'un signe fatal. Elle a eu du moins la douloureuse consolation de respirer encore l'air natal, et de s'éteindre au milieu des caresses d'un père et d'une mère qui l'idolâtraient, et qui n'avaient pu fuir Damas, que lorsque le mal qui minait leur enfant, avait déjà fait des progrès contre lesquels la science humaine devait rester impuissante. Nous étions tous à mille lieues de la prévision de cette cruelle destinée, lorsqu'en face des temples de Bâalbek, nous adressions à tous ceux que nous quittions, des souhaits de bonheur et de santé, en attendant la joie de nous retrouver à Paris.

Enfin le signal du départ est donné; de part et d'autre, nous échangeons encore un dernier salut de loin, et pendant que nos amis remontent vers l'orient, nous descendons, nous, dans la Beqâa; c'est ainsi que se nomme, autour de Bâalbek, la riche vallée de la Cœlèsyrie.

Le chemin que nous suivons, nous amène d'abord à la carrière de laquelle ont été extraites les masses colossales du temple, sur les débris duquel se sont élevés les deux temples romains du Soleil et de Jupiter; plusieurs blocs tout taillés gisent encore sur place. L'un d'eux, entre autres, est semblable aux trois blocs immenses dont j'ai parlé plus haut, et qui forment une assise de soixante mètres de longueur, à la face occidentale du grand temple du Soleil. La masse devant laquelle nous nous trouvons, tient encore à la roche par sa face inférieure. Toutes les autres sont achevées et taillées à arêtes aussi vives que si les carriers venaient de les quitter.

L'abbé et Édouard mettent pied à terre pour mesurer ce bloc; il a une longueur de vingt-deux pas, c'est-à-dire à peu près vingt mètres. Il a cinq mètres de largeur et autant de hauteur. Les Arabes nomment cette pierre Hadjer-el-Qiblah (la pierre du midi, ou vers laquelle on se tourne pour prier).

Il est assez curieux d'estimer la force qu'il faudrait employer pour mettre une masse semblable en mouvement. Elle cube cinq cents mètres cubes, et comme la pierre est un calcaire extrêmement dur et compacte, le mètre cube doit peser au moins trois mille kilogrammes, ce qui donne un poids total de quinze cent mille kilogrammes. Il faudrait donc une machine de la force de vingt mille chevaux, pour la mettre en mouvement, ou l'effort constant et simultané de près de quarante mille hommes, pour lui faire parcourir un mètre en une seconde de temps. L'intelligence recule épouvantée devant un pareil résultat, et l'on se demande si l'on n'a pas rêvé, quand on a cru voir des masses aussi considérables que celles-là, transportées à un kilomètre de distance, et à plus de dix mètres au-dessus du sol, par-dessus d'autres masses presque aussi étonnantes, jointoyées avec la précision que d'habiles ouvriers pourraient apporter à l'assemblage de petites pierres d'un ou deux mètres cubes.

De quels moteurs s'est servie la race qui a mis en œuvre ces masses effroyables? Dieu le sait! Il y a bien à parier cependant que les cordes, sollicitées par d'énormes colonnes d'hommes agissant avec ensemble, les traîneaux, les rouleaux et le plan incliné, ont été les seules ressources mécaniques employées dans cette manœuvre merveilleuse. La présence des encastrements des crampons d'attache, semble le démontrer; mais ces moyens une fois déterminés, nous ne sommes guère plus avancés, et la chose reste tout aussi inconcevable. Quels traîneaux et quels rouleaux en effet ont pu résister à un poids

pareil, et n'être pas mis immédiatement en poussière? Je renonce prudemment à chercher l'explication d'un fait que je ne saurais comprendre.

A une très-faible distance de Bâalbek, et bien avant d'arriver à la carrière, nous avons vu en passant un tourbeh très-vénéré des musulmans; c'est le tombeau d'une fille d'Aly, que notre ami Mohammed nomme Kholeh-bent-el-Imâm-Aaly. De la carrière, nous avons appuyé à droite, dans la plaine, pour nous approcher d'un édifice ruiné, orné de colonnes, nommé Koubbet-Douris, et placé sur la route de Zahleh. Cette ruine, dans laquelle certains voyageurs ont cru voir un monument antique, est un simple oratoire musulman abandonné. Huit tronçons de colonne empruntés aux ruines d'Héliopolis, soutiennent une corniche octogonale de travail arabe. Cette construction a été d'ailleurs menée avec tant d'intelligence, que l'une des colonnes a été plantée la tête en bas, et que la corniche repose en réalité sur la base du fût. Le Koubbet-Douris n'a donc qu'un très-médiocre intérêt, archéologiquement parlant. A un kilomètre plus loin et à gauche, nous voyons le village de Douris. Nous marchons encore pendant près d'une heure, et nous traversons un ruisseau nommé Nabâa-Hazir (la source de Hazir). Au delà, nous mettons pied à terre pour déjeuner.

Après une demi-heure de halte, nous remontons à cheval, et nous atteignons bientôt une sorte d'étang, duquel s'échappe un ruisseau, fort tranquille d'ailleurs; c'est l'Ayn-Altoun. Nous y faisons boire nos chevaux. Nous apercevons alors, sur la hauteur, à notre droite, le village nommé Tâalyah. Plus loin encore, nous traversons un petit marécage qui porte le nom de Haouch-es-Senîn. Au delà se montre, à droite, le village de Temnin-et-Tahtah; puis, à gauche, celui de Ablah. En continuant à cheminer un peu, nous apercevons, sur le flanc du Liban, le

village de Temnin-el-Fouqah. Après ce village, et à une assez forte distance, se montre, à peu près à la même hauteur sur le Liban, le village d'el-Fourzoun. Bientôt, nous passons à droite d'un tertre que recouvre le village de Naby-Nouh, où les Musulmans placent le tombeau de Noé. Nous longeons ensuite les maisons des deux villages adjacents de el-Moallakat-el-Fouqah et et-Tahtah, puis nous entrons enfin dans la vaste gorge de laquelle sort le Nahr-Bardouneh, et sur les deux flancs de laquelle, sont bâties en amphithéâtre les maisons pittoresques de la charmante petite ville de Zahleh, ville toute moderne, et qui est indubitablement destinée à devenir la métropole des villes chrétiennes du Liban. Beaucoup d'habitations y sont bâties à l'européenne, et, à vrai dire, en entrant à Zahleh, on se croirait devant une jolie ville des montagnes du midi de la France.

De Bâalbek à Zahleh, le voyageur traverse obliquement la Beqâa, c'est-à-dire la plaine de la Cœlèsyrie, et il peut aisément apprécier toute la valeur de cette admirable plaine qui doit être d'une fertilité extraordinaire, grâce aux nombreux cours d'eau dont elle est sillonnée, et qui vont tous se réunir dans le Léontes, pour aller ensuite se jeter dans la mer, au nord de Tyr, sous le nom de Nahr-el-Qasmîeh. Les terres sont bien cultivées partout, surtout à quelques lieues au sud de Bâalbek, et, dans les environs de Zahleh, le pays a tout à fait l'apparence d'une des plus riantes contrées de la France.

Avant de tourner à l'ouest, pour monter à Zahleh, j'ai reconnu, dans la plaine, deux grands tumulus réguliers et par conséquent artificiels. Au loin, et jusqu'à l'horizon, on en distingue trois autres du même genre, qui sont peut-être un peu moins réguliers et qui s'élèvent au-dessus de la plaine. Ces immenses amas de terre, créés par l'homme, sont, à ce que je suppose, de vrais monuments d'une époque excessivement re-

culée. Des fouilles conduites avec intelligence en dévoileraient peut-être l'origine; mais, comment espérer que jamais de semblables fouilles pourront être entreprises dans ce pays? En apercevant de loin ces tertres immenses, je n'ai pu m'empêcher de penser à celui que j'avais reconnu, quelques mois auparavant, sur la route de Nazareth et au bout de la plaine d'Acre; celui-ci m'a semblé avoir quelque ressemblance avec les tumulus de Ninive; il en est probablement de même des cinq grands tumulus de Cœlèsyrie, placés en vue de Zahleh.

Nous avons été agréablement surpris, en parcourant la ville entière, pour aller chercher notre gîte, d'entendre à chaque pas les enfants de Zahleh nous crier : « Bonjour! Monsieur, » en nous suivant dans des rues dont le sol, défoncé par d'affreuses ornières, offre en ce moment une continuité de cloaques profonds. Après avoir traversé le Bardouneh sur un pont solidement construit, nous avons grimpé dans le haut de la partie de la ville bâtie sur la rive droite, et nous nous sommes arrêtés chez la veuve d'un pharmacien-médecin français, mort depuis très-peu de temps. Le logement est excellent, surtout fort propre. Nous passerons donc ici une véritable nuit de repos, et nous en avons bon besoin, car, de Bâalbek à Zahleh, nous avons marché pendant près de huit heures, sans faire d'autre halte que celle du déjeuner auquel nous avons consacré une demi-heure au plus.

Après notre dîner, nous avons eu une nouvelle surprise très-agréable. Deux pères Jésuites, établis à Zahleh, et entre les mains desquels sont placés tous les jeunes enfants de la ville, qu'ils soient chrétiens ou druzes, sont venus nous faire une visite de politesse. L'un, le père Philippe, est un Français, né près de Besançon; l'autre, le père Paul, est Italien; pendant une heure, les deux respectables religieux nous ont vivement intéressés, en nous donnant des détails très-précis sur les

populations du Liban. Vers neuf heures et demie, les bons Pères nous ont quittés, et à dix heures nous étions tous couchés.

19 MARS.

Nous avons quitté Zahleh d'assez bonne heure, et il nous a fallu redescendre dans la plaine de Cœlèsyrie, pour aller chercher la route battue qui traverse la chaîne du Liban. Le temps au départ n'était ni beau ni laid; mais dans la montagne il est devenu extrêmement froid, et une pluie glacée mêlée de neige, s'est chargée, de temps en temps, de nous donner désagréablement la preuve que nous franchissions une chaîne fort élevée. Mais n'anticipons pas. Tant que nous avons descendu de Zahleh, et pendant tout le temps que nous avons longé le pied du Liban, la température a été fort douce; des haies plantées de rosiers bordaient les chemins que nous suivions, et nous sommes venus ainsi, jusqu'à hauteur du village de Sâadeneyn que nous avons laissé à notre gauche. A partir de là nous avons marché pendant quelque temps, directement au sud, en ayant droit devant nous un piton qui supporte un village nommé Qabb-Elias, et qui de loin présente assez bien l'aspect d'une forteresse. Le piton de Qabb-Elias ferme précisément le débouché de l'ouad dont nous allons suivre le flanc droit, pour entrer dans le Liban.

Un peu plus loin que Sâadeneyn se trouve, encore à gauche de notre route, le village de Thâalabeyah. Celui-ci est donc aussi dans la plaine. A peu près à même distance de Zahleh se montre, sur le flanc du Liban, le village de Haouch-Echtourah. A la hauteur de Thâalabeyah, notre route oblique assez fortement vers l'occident, et, laissant assez loin dans la plaine, c'est-à-dire sur notre gauche, le village de Makseh, nous entrons pour tout de bon dans la montagne, en suivant

une route qui est loin d'être bien entretenue. Sur cette route, d'ailleurs, on rencontre de loin en loin des khans misérables, où s'arrêtent les caravanes et les voyageurs, pour trouver de l'eau et du feu au besoin.

Le premier khan que nous rencontrons se nomme el-Khan-Mouraïdjat; nous passons outre et nous allons nous arrêter sous le hangar adossé au Khan-Mourad, afin d'y prendre notre repas du matin. Là une giboulée de pluie, de neige et de grêle, nous a retenus près d'une heure. Ce khan est situé au bord d'un précipice très-profond, d'où sort le bruit d'un torrent. Rien de plus triste que le site du Khan-Mourad, qui rappelle assez bien les coins les plus laids de la route du Mont-Cenis,

Quand la pluie a cessé, nous avons repris notre marche, à travers des plateaux couverts de plaques de neige qui ont fourni aux plus jeunes d'entre nous, les munitions de guerre d'une bataille d'écoliers. Le premier khan que nous avons rencontré ensuite, se nomme el-Khan-el-Modahredj, et à proximité se trouve un passage très-difficile, à travers un ravin rocailleux que j'eusse maudit de grand cœur, s'il n'eût été garni de délicieuses hyacinthes bleues qui embaumaient l'air, de leur doux parfum. Plus loin encore, nous avons passé devant le Khan-Ayn-Sofar, pour aller nous arrêter au Khan-er-Roueiçat, où nous nous décidons à rester pour cette nuit. Nous avions résolu d'aller loger à Behamdoun; mais il est tard; nous sommes fatigués, et d'ailleurs il faudrait faire un détour inutile, pour aller chercher ce village que nous apercevons à près d'une lieue au sud du Khan-er-Roueiçat, et qui a le désavantage de n'être pas sur la route directe de Beyrout, où nous voulons maintenant arriver le plus vite possible.

Le Khan-er-Roueiçat est situé sur un plateau beaucoup plus bas que la crête du Liban, et il ne s'y trouve plus de plaques de neige : tout est déjà fondu. Au nord et à quelques

cents pas, s'ouvre une large et très-profonde vallée, couverte de villages chrétiens et druzes, et plantée d'arbres innombrables : c'est sans contredit une des plus belles et des plus riches vallées du Liban.

Profitant du peu d'heures de jour qui nous restent, nous avons fait autour du Khan-er-Roueïçat une magnifique chasse aux coléoptères et aux mollusques ; l'abbé, de son côté, a fait une assez bonne herborisation. Pendant notre repas, deux touristes, dont l'un est Français et l'autre Suisse, sont venus s'établir sous deux petites tentes, à proximité de notre khan. Comme ces deux messieurs n'ont pas manifesté la moindre envie d'échanger même un salut avec nous, nous avons usé de la même réserve, et nous avons passé assez gaiement notre soirée, en pensant que demain nous serons à Beyrout. Au reste, nous nous sommes couchés de très-bonne heure, et la vermine, sur laquelle nous comptions comme d'habitude, a fait défaut, à notre très-vif contentement.

20 MARS ET JOURS SUIVANTS.

Ce matin, la joie d'être arrivés sans malheur au terme de notre voyage, nous a éveillés bien avant le jour. Quand nous pensions que déjà l'aube avait paru, c'était la lune qui nous éclairait. Il n'était encore que trois heures et demie ; mais nous voulions nous mettre en route au point du jour, nous n'en avons donc pas moins fait en hâte tous nos préparatifs habituels, et lorsque le moment qui n'est plus la nuit, mais qui n'est pas encore le jour, a été arrivé, quand nous avons pu discerner les objets placés à cent pas de nous, nous avons quitté le Khan-er-Roueiçat, en marchant droit à l'ouest.

Nous avons, pendant quelque temps, longé la belle vallée dont j'ai parlé plus haut, et nous avons pu juger, tout à notre aise, de sa beauté et de sa richesse. Cette vallée est celle d'où

sort la rivière qui coule au nord de Beyrout (Nahr-Beyrout). Sur le bord du chemin que nous suivions, et à environ une heure de chemin du Khan-er-Roueiçat, j'ai vu dans un champ placé à la crête même de la vallée, deux ou trois sarcophages antiques, entièrement semblables à ceux d'el-Khaldah. Il doit évidemment y avoir des découvertes archéologiques à faire dans ce quartier de la montagne. Les khans voisins des ruines se nomment Khan-el-Machrah et Khan-el-Kahaleh.

A partir du Khan-er-Roueiçat, nous rencontrons d'abord le Khan-Husseyn; puis le Khan-el-Machrah (de la belle verdure), puis le Khan-el-Kahaleh (Kahaleh est le nom d'une plante du genre *Calendula*). Arrivé en ce point, la vue est une des plus merveilleuses que l'on puisse imaginer. On voit s'étaler à ses pieds la riche plaine de Beyrout, que dominent les cimes blanches de neige du Liban, et au delà, jusqu'où la vue peut s'étendre, les flots bleus de la mer de Phénicie. Après le khan-el-Kahaleh, la descente commence pour tout de bon, mais par des chemins si affreux, que ce n'est probablement que par miracle, qu'un cheval, sur deux, ne casse pas le cou de son cavalier. J'ai jugé plus sain d'opérer cette descente sur mes propres jambes, et je m'en suis bien trouvé, malgré la chaleur très-vive qui nous a pris dès neuf heures du matin, c'est-à-dire à partir du moment où nous avons commencé à parcourir le versant occidental du Liban. J'ai remarqué un point, où la route passe comme elle peut à travers des masses de grès ferrugineux, au milieu desquelles coule et bondit un filet d'eau que leur envoie une source voisine. Des plantes charmantes et couvertes de fleurs, se montrent partout, et au bas de ces roches, sont deux ou trois baraques qui se nomment el-Rhazar (le lieu où tout abonde).

Nous étions arrivés alors à un plateau intermédiaire entre les sommets et la plaine. Ce plateau est bien cultivé, et un

chemin fort commode le traverse. Au premier khan que nous rencontrons, nous faisons la halte du déjeuner, en nous garant avec soin du soleil, derrière les murailles de la maison. C'est le Khan-el-Djamhour (de l'éminence sablonneuse). Autour de ce khan il y a de l'eau en abondance. Après une heure de repos, nous avons repris notre voyage, et recommençant à descendre, nous avons passé devant le Khan-ech-Chyakh. Enfin, nous nous sommes trouvés au sommet des dernières rampes en zigzag, qui conduisent à la plaine de Beyrout. Nous les avons eu assez promptement parcourues, et auprès du Khan-el-Djedid, placé au bas de la côte, nous avons commencé à franchir la plaine qui nous séparait encore de la ville. A une heure moins un quart, nous entrions dans les sables, et à une heure précise, nous touchions à la porte de Beyrout, que nous avions franchie quatre-vingt-dix-sept jours auparavant, afin de commencer notre voyage en terre sainte.

Nous n'avions pas eu un seul accident à déplorer; nous avions recueilli d'immenses collections de toute nature; nous avions eu le bonheur de découvrir beaucoup de faits restés inconnus jusqu'à nous; enfin, nous avions eu la vive satisfaction d'accomplir, sans encombre, un voyage que personne, avant nous, n'avait impunément tenté. Partout où un danger s'était manifesté, partout où un obstacle s'était élevé, obstacle et danger s'étaient évanouis sans que nous eussions eu, pour ainsi dire, rien de plus à faire que de nous laisser guider aveuglément par une force plus grande que la volonté humaine. Il eût fallu que nous fussions bien ingrats, pour ne pas reconnaître du fond du cœur que la Providence s'était chargée de veiller pour nous, et d'aplanir les difficultés de la route, pendant toute la durée de notre pèlerinage. Nous avions mis notre confiance en elle, et elle nous a payés cette confiance, en nous couvrant de sa protection incessante.

rivière assez large, mais peu profonde, nommée Nahr-Ante-liyas, et atteint enfin le Ras-Nahr-el-Kelb. En ce point, la route moderne monte assez rapidement, en suivant le tracé de la voie antique. Au bas, et au sud-ouest du Ras ou promontoire, les rochers sont entamés et présentent des traces nombreuses d'une exploitation antique, semblable à celle d'une carrière. Au sommet même du promontoire, on signale une sorte de piédestal pris dans la masse du roc, et sur lequel la tradition du pays veut qu'ait été établie une figure colossale de chien ou de loup, qui a été, dit-on, culbutée et jetée dans la mer; on montre, à l'appui de cette tradition, un bloc qui gît au fond de l'eau et qui, jusqu'à un certain point, présente la tournure d'un corps de chien ou de loup. Dans le voisinage du piédestal, j'ai trouvé, sur un tronçon de pilier rond, une inscription très-usée, très-fruste, et dont il est bien difficile de deviner le sens, à cause du mauvais état de conservation du texte. Voici les lettres que j'ai pu, ou du moins cru y reconnaître, et que je donne prudemment sans explication :

.....M.. II
....GERM...
....EMPERA...
....CICICONS...
....HLVIA¯O...
....SILYICON...
......NONI.....

Au delà, la route descend très-rapidement à travers une coupure dans le roc, qui forme des ressauts assez élevés, toute trace de l'aplanissement de la voie antique ayant complétement disparu aujourd'hui. Au bas de cette rampe coule le Nahr-el-Kelb, au bord duquel est établi un khan misérable. A quelques cents pas plus loin, est un pont qui conduit les voyageurs sur

l'autre rive, et en un point où se trouve le canal déversoir d'un moulin. La rive gauche, c'est-à-dire celle sur laquelle est établi le khan, est, au bord de la rivière, taillée à pic de main d'homme.

Auprès du pont, la surface du rocher présente, dans un cartouche d'un mètre soixante centimètres de longueur, dont les oreilles ont vingt centimètres de largeur, une inscription, sans doute déjà publiée bien des fois, et que je crois néanmoins devoir reproduire ici :

IMP CAES M AVRELIVS
ANTONINVS PIVS FELIX AVGVSTVS
PART·MAX·BRIT·MAX·GERM·MAXIMVS·
PONTIFEX MAXIMVS·
MONTIBVS IMMINENTIBVS
LYCO FLVMINI CAESIS VIAM DELATAVIT
PER..............................
ANTONINIANVM SVAM.

Sauf le mot PER de la septième ligne, toute celle-ci a été martelée postérieurement, sans doute pour que le nom de la légion qui avait fait le travail, et qui se sera rendue coupable de quelque rébellion, fût voué à l'oubli. La huitième ligne porte Antoninianum suam, au lieu d'Antoninianam suam. Je crois fermement que la faute existe en réalité dans l'inscription, puisque ma copie prise sur place offre cette faute. Cependant, je n'oserais pas l'affirmer. Au-dessous du cartouche est ciselé une espèce de petit cippe en forme d'autel, surmonté d'un disque.

En deçà, à quelques mètres, c'est-à-dire plus près de l'embouchure de la rivière, est une inscription turke illisible, grâce au peu de saillie des lettres qui sont en relief, et à la masse des lichens qui se sont logés dans tous les creux.

J'arrive enfin aux monuments les plus importants. Au-dessus du khan, et à quelques mètres à droite, c'est-à-dire en remontant vers le sommet du Ras, se trouve un grand cadre rectangulaire ciselé dans le roc, et orné d'une corniche et de moulures latérales. La corniche se compose d'un cavet placé au-dessus d'un tore, qui surmonte un listel et une plate-bande qui a, à elle seule, la largeur du tore et du listel réunis. Aux deux angles supérieurs de la surface renfermée dans le cadre, sont percés deux trous qui ont indubitablement servi à recevoir des gonds ou des crampons, destinés à fixer une plaque métallique, ou peut-être même de marbre, dans le cadre pour lequel elle avait été préparée. Cette plaque contenait quelque texte assyrien, cela me paraît indubitable.

A cinq mètres à droite de cet encadrement, se trouve, sur une surface taillée en forme de stèle dans le roc, haute d'un peu plus de deux mètres, et large d'un mètre cinquante centimètres, une figure de roi assyrien coiffée du bonnet persan, et la main droite élevée. Cette figure est complétement fruste, et on n'en peut plus reconnaître que la masse. A deux mètres plus loin est une autre stèle qui contenait aussi une figure assyrienne, dont la tête seule est encore reconnaissable; cette stèle a environ quatre mètres quatre-vingts centimètres de hauteur, et un mètre soixante centimètres de largeur.

A vingt mètres plus loin, et à dix mètres environ au-dessus du chemin, se trouve une stèle assyrienne en meilleur état que les précédentes. Elle est encadrée dans une plate-bande assez large, et qui forme archivolte au-dessus de la stèle.

A trente mètres plus loin et à dix mètres plus haut encore que la précédente, est une nouvelle stèle assyrienne, de plus de deux mètres de hauteur et d'un mètre dix centimètres de largeur, entourée aussi d'une plate-bande. A droite, et à vingt-cinq centimètres seulement de la stèle qui vient d'être dési-

gnée, se trouve un encadrement plus haut que la stèle, et qui a été accolé à celle-ci à dessein et pour recevoir un texte assyrien; ce cadre, formé d'une simple plate-bande, est surmonté d'une corniche, composée de la plate-bande supérieure du cadre, surmontée d'un tore, au-dessus duquel s'élève un cavet assez haut, que couronne une plate-bande en saillie sur le roc. Cette corniche est identique avec celle du monument monolithe de Siloam, et avec celle de l'un des édifices de Ninive découvert par M. Botta à Khorsabad. La surface encadrée a précisément la même hauteur que la stèle, et aux quatre angles se montrent des encastrements, dans lesquels ont été scellés des crampons ou gonds de fer. La nature du métal est indiquée clairement par la couleur que la roche a contractée dans ces encastrements. Quant à la surface elle-même, elle est parfaitement nue, et n'a jamais reçu le moindre ornement, ni le plus léger trait de bas-relief.

A quinze mètres à droite des deux sculptures que je viens de décrire, et à un mètre plus haut, se voit une nouvelle stèle assyrienne, encadrée dans une plate-bande de dix centimètres de largeur, et entourée d'une autre plate-bande extérieure, irrégulière, et de vingt-cinq centimètres de largeur. Le cadre de la stèle est creusé de dix centimètres, et sur le fond est tracée une grande figure de roi assyrien ; la stèle a deux mètres trente centimètres de hauteur, et un mètre vingt-cinq centimètres de largeur à la base; elle se rétrécit un peu au sommet.

Enfin, à trente mètres plus loin, et à quinze mètres environ au-dessus, se voit un très-beau cadre d'un mètre quatre-vingt-dix centimètres de hauteur, sur un mètre vingt-cinq centimètres de largeur. Il est comme les autres, entouré d'une plate-bande surmontée d'une corniche plus compliquée. Le cadre supporte un étroit listel surmonté d'un plan incliné de petite

dimension, sur lequel s'appuie la corniche ordinaire formée d'un tore, d'un cavet et d'une plate-bande. Cette fois encore le cadre montre des traces non équivoques de la présence des crampons de fer qui furent jadis encastrés aux quatre angles, pour fixer une plaque quelconque. Immédiatement à droite du cadre est une stèle de plus petite dimension que le cadre, et placée un peu au-dessus de lui. Celle-ci contient une figure assyrienne royale, mieux conservée que toutes les autres, bien qu'elle soit déjà très-fortement détériorée. Le monarque tient une masse d'armes de la main gauche, et a la main droite élevée, en signe de commandement. Au-dessus de la main droite se voient encore distinctement deux rangs de symboles. Ce sont, dans la rangée supérieure, une étoile, un disque rond, et le mihir ou disque ailé. Dans la rangée inférieure est un sceptre, puis deux baguettes parallèles, puis un globe, duquel partent, en s'écartant vers le bas, trois rayons ou cordons de trois globules; ce dernier signe est identique avec l'hiéroglyphe déterminatif de la lumière.

La tête est assez bien conservée encore, et la chevelure ainsi que la barbe sont tressées avec soin, comme dans tous les bas-reliefs assyriens que nous possédons. Cette belle stèle, dont on possède en Europe des moulages exécutés par les soins de M. Bonomi, était couverte de caractères cunéiformes aujourd'hui méconnaissables, à l'exception de quelques signes isolés, en très-petit nombre, et qui n'en sont pas moins suffisants pour caractériser immédiatement un texte ninivite.

Après avoir bien étudié, et fort longuement, ces débris vénérables, je me demandai où étaient les bas-reliefs égyptiens, gravés par l'ordre de Sésostris, et dont on a quelquefois fait grand bruit, en poussant la plaisanterie jusqu'au point d'en donner des figures. Je déclare très-nettement et très-hautement que ces bas-reliefs égyptiens, ainsi que les textes hiéro-

glyphiques que l'on y a accolés, sont de pure invention, et d'invention d'autant plus maladroite, que ceux-là même qui les ont publiés, ont eu la malencontreuse idée de les placer dans les encadrements qui accompagnent les stèles assyriennes, en oubliant de faire disparaître les traces de crampons, traces que l'on a religieusement dessinées, sans se douter qu'en le faisant on tuait net les bas-reliefs qui eussent été destinés à rester perpétuellement cachés derrière une plaque de métal, ou tout au moins de marbre, fixée sur eux avec quatre bons et solides crampons. Au reste, la surface de ces encadrements est très-nette et n'a jamais rien porté, non plus que les corniches sur lesquelles on a imaginé de placer des disques ailés, suivant la mode égyptienne. La présence de ces sculptures égyptiennes, au Nahr-el-Kelb, doit donc être mise au rang des faits controuvés sur lesquels malheureusement des savants de très-bonne foi ont exercé leur sagacité, sans se douter qu'ils s'occupaient de la dent d'or.

J'ai du reste la satisfaction de n'être pas seul de mon avis. Tous les Français instruits qui résident à Beyrout, savent parfaitement qu'il n'y a pas de bas-reliefs égyptiens au Nahr-el-Kelb, et mon jeune et savant ami M. J. Oppert, à son passage à Beyrout, lorsqu'il se rendait en Mésopotamie avec M. Fresnel, m'a écrit, après avoir visité le Nahr-el-Kelb, une lettre dans laquelle il relève sévèrement la petite impôsture archéologique dont il avait été, sur mon invitation, constater la réalité.

Après une journée délicieuse passée au bord du Lycus, journée dont la botanique, l'entomologie et la conchyliologie, ont largement fait leur profit, nous sommes rentrés à la nuit à Beyrout, et en rentrant nous avons encore une fois joui de l'un de ces magnifiques couchers du soleil, qui n'ont pas leur pareil dans le monde entier, grâce à la splendeur des lignes du paysage.

Le temps se passait rapidement et les jours s'écoulaient, au milieu de la délicieuse nonchalance de la vie d'Orient, et des prévenances dont nous étions l'objet de la part de toute la colonie française. Le 5 avril arriva bientôt, et au réveil nous sûmes que le bateau à vapeur *le Caire* était en rade, depuis le point du jour, et qu'il repartirait le soir même, aussitôt qu'il aurait pris ses dépêches. Depuis longtemps déjà tous nos préparatifs étaient faits. Toutes nos caisses furent transportées à bord, et après avoir pris congé de nos amis, nous quittâmes, vers quatre heures, cette douce terre de Syrie sur laquelle nous avions passé tant d'heureux jours.

A bord du *Caire*, nous fûmes accueillis comme des amis par tout l'état-major, et entre autres par le commandant du bâtiment, M. de Grollier, qui fit si bien que notre traversée ne nous parut qu'un jour de fête de plus à ajouter à tous ceux que nous venions de passer à Beyrout. Le surlendemain, au point du jour, nous étions mouillés dans le port d'Alexandrie, d'où nous repartions le soir même avant le coucher du soleil; puis nous allâmes toucher à Malte, où nous restâmes aussi une journée entière. Nous longeâmes la côte de l'île de Maritimo, puis la pointe de la Sicile; nous franchîmes le pittoresque canal de Bonifaccio, longeant à la fois la Sardaigne et la Corse, et le 16 avril au matin, nous jetions l'ancre devant Marseille, dans le port de Frioul, où nous dûmes rester en quarantaine, pendant deux jours. Moins de onze jours nous avaient suffi pour arriver de Beyrout à Marseille. La Providence avait décidé qu'elle nous favoriserait jusqu'au bout de notre voyage.

Maintenant que deux années se sont écoulées depuis mon retour en France, je songe sans cesse avec délices au beau voyage qu'il m'a été donné d'accomplir en Terre Sainte; souvent je regrette les douces émotions que j'y ai ressenties et

qui sont gravées dans mon cœur, en traits qui ne s'effaceront jamais. Plus souvent encore, je me prends à espérer que je n'ai pas dit un éternel adieu à Jérusalem la sainte et à la terre chérie des patriarches.

16 avril 1853.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Cᵉ, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

